



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

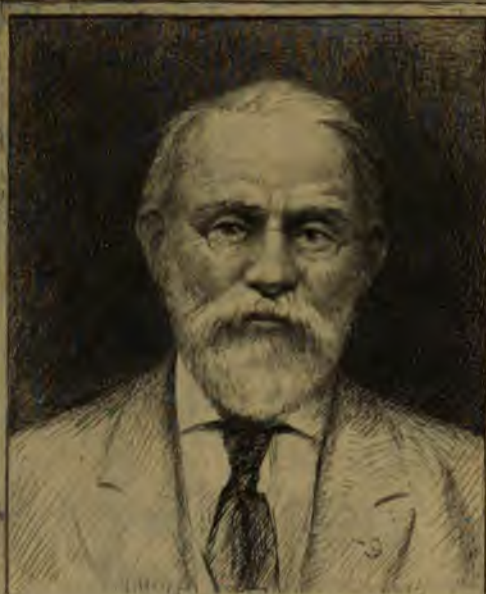
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 499672



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

DC
611
C7
S8

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE, HISTORIQUE
ET
ARCHÉOLOGIQUE
DE
LA CORRÈZE

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE, HISTORIQUE
ET
ARCHÉOLOGIQUE
DE
LA CORRÈZE

SIÈGE A BRIVE

TOME SEPTIÈME

AVEC PLANCHES ET FIGURES DANS LE TEXTE



BRIVE

MARCEL ROCHE, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ

1885

20

Dunning
Nijhoff
8-3-26
13603

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

BUREAU

Président d'honneur :

M. le comte ROBERT DE LASTEYRIE, * I P **, à Paris.

Président :

M. ERNEST RUPIN, à Brive.

Vice-Présidents :

M. l'abbé LOUBIGNAC, à Brive.

M. GASTON DE LÉPINAY, à Moriole, près Brive. .

Secrétaire-Général :

M. PHILIBERT LALANDE, A **, à Brive.

Trésorier :

M. ÉMILE GUIMBELLOT, à Brive.

Bibliothécaire :

M. ALFRED MAS, à Brive.

Membres du Bureau :

M. ÉLIE MASSÉNAT, A **, à Malemort. près Brive.

M. LOUIS BONNAY, à Brive.

M. PAUL BRUEL, à Brive.

M. EUGÈNE BORIE, *, à Brive.

MEMBRES FONDATEURS ET TITULAIRES

MM.

1. ARTENSEC (d') VERNEUIL (de) (Paul), receveur de l'enregistrement, à Brive.
2. ASSELINEAU (Charles), notaire, à Brive.
3. AUBERT (Louis), A O, ancien professeur, à Sainte-Féréole (Corrèze).
4. ALVARD (Jules), propriétaire, à Puy-la-Vaysse, canton d'Ayen.
5. BARBÈS (Raymond), négociant, Grand'Place, à Brive.
6. BARBIER de MONTAULT (Mgr), prélat de la maison de Sa Sainteté, 37, rue Saint-Denis, à Poitiers.
7. BARDON (Henri), architecte, à Tulle.
8. BARDON (Téléphe), avocat, au Saillant, par Allasac.
9. BARTHÉLEMY (Anatole de), *, secrétaire de l'ancien Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'histoire, d'archéologie et de philologie), 9, rue d'Anjou-Saint-Honoré, à Paris.
10. BAUDOT (de), *, architecte, 153, rue de Rennes, à Paris.
11. BEAUDET (François), avenue des Casernes, à Brive.
12. BEL (l'abbé), professeur au Collège d'Ussel (Corrèze).
13. BÉON (le comte de), 16, avenue Kléber, à Paris.
14. BÉRONIE, juge de paix, à Brive.
15. BERTRAND (Eugène), maison Canteloube, à Roanne (Loire).
16. BESSOU (l'abbé), chanoine honoraire, supérieur du Collège d'Ussel (Corrèze).
17. BEYNIÉ (Jean-Baptiste), photographe, à Brive.
18. BILLOT (le général), G O *, sénateur de la Corrèze, 28, avenue du Trocadéro, à Paris.
19. BLANC (Antoine), juge de paix, à Ayen.
20. BLANC-CHAMBON, négociant, à Brive, place Latreille.
21. BLANC (Jean), juge de paix, à Mansac, canton de Larche.
22. BLUSSON, A O, maire de Larche.

23. BLUSSON (Fernand), docteur en droit, procureur de la République, à Chambon (Creuse).
24. BOMBAL (Eusèbe), A , à Argentat (Corrèze).
25. BONNAY (Louis), architecte, à Brive.
26. BONNEFON (Frédéric), chef de section du chemin de fer, à Treignac (Corrèze).
27. BONNEVAL, maire, à Bilhac, par Beaulieu (Corrèze).
28. BORIE (Eugène), *, commandant au 92^{me} régiment de l'armée territoriale, à Brive.
29. BORIE (Léopold), *, procureur de la République, à Orléans.
30. BOSREDON (Alexandre de), *, sénateur de la Dordogne, au château de la Fauconnie, par Terrasson.
31. BOSREDON (Jean-Baptiste), rue de l'Hôtel-de-Ville, à Brive.
32. BOSREDON (Philippe de), C *, ancien conseiller d'État, 4, rue du Général-Foy, à Paris.
33. BOSREDON (René), négociant, rue des Échevins, à Brive.
34. BOSREDON (Zacharie), pharmacien, à Brive.
35. BOURNEIX (l'abbé), curé de Nonards, par Beaulieu.
36. BOUYGUES (Georges), *, à Bétaille, canton de Vayrac (Lot).
37. BRETON (l'abbé), chanoine honoraire, supérieur du Petit-Séminaire, à Brive.
38. BREUIL (Élie), vétérinaire, à Brive.
39. BREUIL (Victor), liquoriste, à Brive.
40. BROQUIN (l'abbé), archiprêtre, curé de Brive.
41. BROUILHET (Louis), receveur des finances, à Cérêt (Pyrénées-Orientales).
42. BRUEL (Paul), directeur de la Société Générale, boulevard du Salan, à Brive.
43. BRUEILLES (Louis), conseiller général, notaire, à Tulle.
44. BRUGÈRE (Ernest), ancien notaire, entrepreneur de la Manufacture d'armes, à Tulle.

45. BRUNET (Joseph), O ✱, I P ☞, sénateur de la Corrèze, 41, rue de Vaugirard, à Paris.
46. CABANIS (Paul), banquier, à Objat.
47. CARS (le duc des), 95, rue de l'Université, à Paris.
48. CARTAILHAC (Émile), I P ☞, directeur des *Matériaux pour l'Histoire de l'Homme*, 5, rue de la Chaîne, à Toulouse.
49. CERCLE de l'Union, à Brive.
50. CHABRERIE (Louis), A ☞, Principal du Collège de Treignac (Corrèze).
51. CHAMAILLARD (Auguste de), propriétaire, à Brive.
52. CHAMBOURDON, I P ☞, Principal du Collège de Brive.
53. CHAMP (Arthur du), ancien magistrat, au château du Verdier, par Ste-Fortunade (Corrèze), et à Moissac (Tarn-et-Garonne).
54. CHAMPEVAL (Jean-Baptiste), avocat, à Figeac.
55. CHANTALAT-DELAURIER (Théodore), à la Bouvie, près de Brive.
56. CHAUSSAT, docteur-médecin, à Lavaveix-les-Mines (Creuse).
57. CHAUVERON (Audoin de), juge au Tribunal de 1^{re} instance, à Neufchâtel (Seine-Inférieure).
58. CHAUVINIAT, ✱, A ☞, avocat, à Brive.
59. CHEYNIER, contrôleur des Télégraphes, à Tulle.
60. CHIROUX, vérificateur des poids et mesures, à Ussel (Corrèze).
61. CHOUMEILS de SAINT-GERMAIN (Louis), directeur des Domaines, à La Rochelle.
62. CHOUMEILS de SAINT-GERMAIN (Paul), greffier du Tribunal de 1^{re} instance, à Brive.
63. CLÉDAT (Gaston de), avenue Charles-Rivet, à Brive.
64. CLOCHARD, ébéniste, à Brive.
65. CORBIER (Luc de), sous-inspecteur des Domaines, à Saint-Amand (Cher).
66. COSNAC (le comte Jules de), ✱, membre du conseil de l'Histoire de France, au château du Pin, par Salon-la-Tour (Corrèze), et 37, rue Vaneau, à Paris.

67. COSNAC (l'abbé Médéric de), vicaire à Saint-Louis-des-Français, chanoine honoraire de Mohilew, à Moscou (Russie).
68. COSNAC (le baron Paul de), au château de Fryac, par Meyssac.
69. COSTA (le baron Gaston de), à Beaulieu.
70. COUDERT, propriétaire, à Objat.
71. COULIÉ, notaire et maire, au Soulier-de-Chasteaux, par Larche.
72. CROUCHET (l'abbé), curé de Malemort, près Brive.
73. DAVID, pharmacien, à Objat.
74. DAVOUST (Émile), attaché à la Direction du Musée historique, à Saint-Vincent-Orléans.
75. DECOUX-LAGOUTTE (Édouard), ancien magistrat, 16, rue d'Angoulême, à Périgueux.
76. DELIERRE (Auguste), artiste peintre, 204, boulevard Saint-Germain, à Paris.
77. DELISLE, O *, directeur de la Bibliothèque nationale, rue Richelieu, à Paris.
78. DELOCHE (Maximin), C *, I P **, membre de l'Institut, 60, avenue de Gravelle, à St-Maurice (Seine).
79. DELPEUCH (l'abbé), aumônier au Collège de Brive.
80. DELPY (Pierre), négociant, à Brive.
81. DELTERME fils, étudiant, à Brive.
82. DENOIX (Élie), menuisier, à Brive.
83. DENOIX (Paul), propriétaire, à Larche.
84. DESCHAMPS (Philippe), propriétaire, avenue Charles-Rivet, à Brive.
85. DESNOYERS (l'abbé), vicaire-général à Orléans, président de la Société archéologique et historique de l'Orléanais.
86. DEVILLEGOUREIX, propriétaire à Pomiers, près de Larche (Corrèze).
87. DOUSSAUD (Alfred), avocat, membre du Conseil général de la Corrèze, 54, rue Richer, à Paris.
88. DOUSSAUD (Émile), notaire, à Lubersac.

89. DUBOUSQUET-LABORDERIE, docteur-médecin, 39, rue de Paris, à Saint-Ouen (Seine).
90. DUCOURTIEUX, libraire-éditeur, rue des Arènes, à Limoges.
91. DUJARDIN (Léon), à Juillac (Corrèze).
92. DUMAS (André), avocat, à Brive.
93. DUMAS (Édouard), architecte, à Brive.
94. DUNAIGRE (Louis), notaire, à Objat.
95. DUNAIGRE (Yves), A , Préfet d'Oran (Algérie).
96. DUPUY (Joseph), négociant, boulevard des Sœurs, à Brive.
97. DURAND, ingénieur, à Larre, par la Bachelierie (Dordogne).
98. DUSSOL (Félix), avocat, à Brive.
99. DUTHEILLET de LAMOTHE, à Caramija, par Lubersac.
100. EYSSARTIER, pharmacien, à Uzerche.
101. FAGE (René), avocat, 25, boulevard Gambetta, à Limoges.
102. FAUCHER de CORN (Eugène), propriétaire, à Lalé, commune de Tudeils (Corrèze).
103. FAUQUEUX (Charles), *, ancien sous-préfet, à la Côte, par Vigeois, ou à Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).
104. FERRIÈRE (Gilbert), à Chamboulivè (Corrèze).
105. FONTENILLES (Paul de), A , inspecteur général de la Société française d'archéologie, 16, boulevard Nord, à Cahors.
106. FRAYSSE (Antoine), avoué, à Brive.
107. FROIDEFOND (de), *, trésorier-payeur général, à Limoges.
108. GASTON (Frédéric), ingénieur, directeur de la Compagnie des Ardoisières, à Brive.
109. GAY (Hippolyte), professeur au Collège de Blidah (Algérie).
110. GAY (Victor), 17, quai Voltaire, à Paris.
111. GÉNIS (Henri de BEAUPUY de), à Brive.

112. GILBERT (Antoine), expert-géomètre, à Auliac, par Saignes (Cantal).
113. GIRARD (Aimé), directeur des usines de la Cascade, près Bort.
114. GIRODOLLE, docteur-médecin, à Objat (Corrèze).
115. GONDINET (François), I P , Principal honoraire du Collège de Brive.
116. GORSSE, avocat, à Tulle.
117. GOUYON (Jean), à Brive.
118. GOUYON (Marcel), membre du Conseil général, à Juillac.
119. GRANDJACQUOT (Paul), lieutenant détaché au recrutement, au Havre (Seine-Inférieure).
120. GREIL (Louis), boulevard Sud, à Cahors (Lot).
121. GRITTY (Charles), 8, boulevard Saint-Marcel, à Paris.
122. GROSSOUVRE (de), ingénieur, à Bourges.
123. GUILHAUME (Charles), commis principal des Contributions indirectes, à Bort (Corrèze).
124. GUILLOT, entrepreneur, à Brive.
125. GUILLOT (Jean-Baptiste), propriétaire, à La Geneste, commune de Naves, par Tulle.
126. GUIMBELLOT (Émile), ancien receveur des Domaines, à Brive.
127. GYUX, docteur en médecine et en chirurgie, 143, rue Fondaudège, à Bordeaux.
128. HERMITE (Louis de l'), à Lampre, par Champagnac-les-Mines (Cantal).
129. HUMIÈRES (le comte d'), au château de la Majorie, par Beaulieu.
130. INBEAULT (Jules), à Brive.
131. JOULOT (Alfred), à Brive, rue Mialet, et à Crabanac, canton de Féniers (Creuse).
132. JOUVENEL (le baron Raoul de), O , ancien préfet, au château de Castel-Novel, par Varetz (Corrèze), ou 17, rue de Berri, à Paris.
133. JUILLARD, banquier, à Brive.
134. JUGE (Abel), notaire, à Donzenac.

135. JUIN-DEMONTEIL (Gaston), notaire, à Dampniat, par Obasine (Corrèze).
136. JULIEN, professeur à la Faculté des sciences de Clermont.
137. LABESSE (comte de), à Chabrignac, par Juillac.
138. LABROT, voyageur de commerce, à Brive.
139. LABROUSSE (Michel), *, A **, docteur-médecin, député de la Corrèze, membre du Conseil général, à Brive.
140. LABRUNIE-LAPRADE (André), à Souillac (Lot).
141. LACARRIÈRE (Henri), 12, place du Havre, à Paris.
142. LACHAPELLE (de), propriétaire, au Mazeau, par Meyssac.
143. LACHAUD (Édouard), docteur-médecin, à Brive.
144. LACOMBE (Oscar), A **, ancien archiviste de la Préfecture, à Tulle.
145. LACOSTE (Émile), avocat, conseiller municipal, à Brive.
146. LACROIX, notaire, à Meyssac.
147. LACROIX (Léon), receveur des Domaines, à Agen (Lot-et-Garonne).
148. LAFARGE (Aimé), notaire, à Lagraulière, par Seilhac (Corrèze).
149. LAFFARGUE (Philippe), docteur-médecin, à Brive.
150. LAFFONT (Georges), docteur-médecin, à la Varenne-Saint-Hilaire (Seine).
151. LAFFONT (Marc), docteur-médecin, préparateur à la Sorbonne, lauréat de la Faculté de médecine de Paris, 245, rue Saint-Honoré, à Paris.
152. LAFOND de SAINT-MUR (le baron), O *, I P **, sénateur de la Corrèze, 69, rue Sainte-Anne, à Paris.
153. LAFOND de SAINT-MUR (Léon), *, conservateur des hypothèques, 114, rue Nollet, à Paris.
154. LAGANE fils, pharmacien, à Brive.
155. LAGANE (l'abbé), curé de Bort (Corrèze).
156. LAJOINIE, I P **, Principal du Collège de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or).

157. LALANDE (François-Léon), receveur municipal, à Brive.
158. LALANDE (Norbert) aîné, négociant, à Brive.
159. LALANDE (Philibert), A , receveur des Hospices, à Brive.
160. LALAUZE (Adolphe), aqua-fortiste, 29, quai Bourbon, à Paris.
161. LAMBERTERIE (Albéric de), directeur du Dépôt de mendicité, 95, rue Terre-Nègre, à Bordeaux.
162. LAMORELLE (Alexis-Philippe), , colonel du 14^{me} de ligne, à Brive.
163. LAMY de LACHAPELLE (Édouard), botaniste, rue du Saint-Esprit, à Limoges.
164. LANGLADE (Eugène), négociant, 9, rue Bertin-Poirée, à Paris.
165. LAPETITIE (Marcel), pharmacien, à Meyssac.
166. LAROCHE (Hippolyte), sous-préfet de l'arrondissement de Brive.
167. LAROCHE (Paul), imprimeur, 43, rue d'Amiens, à Arras.
168. LAPORTE (Antoine), agent-voyer, chef de comptabilité, à Tulle.
169. LASTEYRIE (comte Robert de), , I P , professeur d'archéologie à l'École des Chartes, membre du Conseil général de la Corrèze, 13, rue des Saints-Pères, à Paris.
170. LASTEYRIE (de), 13, rue des Saints-Pères, à Paris.
171. LATRADE (de), percepteur, à Pantin (Seine).
172. LAURENS de PUYLAGARDE (de), inspecteur des Postes en retraite, à Saint-Chamans, près Argentat.
173. LAVEIX (Alfred), conservateur des hypothèques, à Murat (Cantal).
174. LAVEIX (Gaston), à Meymac.
175. LEBON, négociant, rue de Corrèze, à Brive.
176. LECHERBONNIER (Auguste), député de la Corrèze, 44, rue de Babylone, à Paris.
177. LE CLERE (Joseph), à Brive.

178. LEFÈVRE (Joseph), conseiller à la Cour d'Angers.
179. LEMAS (Élie), I P , inspecteur d'Académie, à Tours.
180. LÉPINAY (Adolphe de), *, ingénieur, 6, passage Sandrié, à Paris.
181. LÉPINAY (Gaston de), au château de Moriolle, par Larche.
182. LESPINAS (Edmond), avocat, ancien magistrat, rue Saint-Pierre-ès-Liens, à Périgueux.
183. LEYGONIE, ingénieur, ancien conseiller municipal, à Limoges.
184. LEYMARIE, pharmacien, à Tulle.
185. LHOMOND (Jacques), docteur-médecin, à Saint-Lô (Manche).
186. LIMOGES (Bibliothèque de la ville de), (Haute-Vienne).
187. LINAS (Charles de), *, I P , 3, rue Saint-Étienne, à Arras.
188. LOUBIGNAC (l'abbé), ancien supérieur du Petit-Séminaire, à Brive.
189. LOURADOUR, propriétaire, à Villière, près Ohasine (Corrèze).
190. MAHUSIER, perceuteur, à Larche (Corrèze).
191. MAIGNE de SARAZAC (Jacques de), à Villeneuve-sur-Yonne.
192. MALLIARD (Fernand de), docteur en droit, lauréat de l'Institut, 1, rue Gudin, à Paris-Auteuil.
193. MARBEAU, C *, trésorier-général honoraire des invalides de la Marine, 8, rue Montalivet, à Paris.
194. MARBEAU (Eugène), O *, ancien conseiller d'État, 27, rue de Londres, à Paris.
195. MARCHÉ (l'abbé Adolphe), curé d'Ussac, près Brive.
196. MARMIER (Gaston), conseiller général de la Dordogne, 15, rue Paul-Louis Courier, à Paris..
197. MARQUESSAC (comte Raoul de), C *, contre-amiral, commandant en chef de la division navale du Levant.
198. MARTIGNAC (Louis), 43, rue Saint-Augustin, à Paris.

199. MARTINE (François), *, ancien maire, Président du Tribunal de commerce de Brive.
200. MAS (Alfred), boulevard des Sœurs, à Brive.
201. MASSÉNAT-DÉROCHE (Octave), avocat à la Cour de cassation, 132, boulevard Saint-Germain, à Paris.
202. MASSÉNAT (Élie), A *, manufacturier, maire de Malemort (Corrèze).
203. MASSÉNAT (Paul), notaire, à Brive.
204. MATHIS, régisseur du Domaine national, à Pompadour (Corrèze).
205. MAYJUROU de LAGORSSE (Eugène), maire de Turenne, avocat, à Brive.
206. MAYNARD (baron Marc de), à Copeyre, par Martel (Lot).
207. MAZA (Henri), *, avoué de 1^{re} instance, 220, rue de Rivoli, à Paris.
208. MAZELIER (Georges), libraire, à Brive.
209. MAZEYRAC, membre du Conseil général, à Beaulieu (Corrèze).
210. MELON de PRADOU, A *, président de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze, à Tulle.
211. MÉRIC de BELLEFON (de), ancien magistrat, 110, rue Lacapelle, à Montauban.
212. MIGNOT, industriel, à Annonay (Ardèche).
213. MILLEVOYE (Lucien), ancien substitut du procureur-général, à Saint-Pardoux, par Donzenac.
214. MOLINIER (Émile), attaché au Musée du Louvre, palais du Louvre, et 21, quai Saint-Michel, à Paris.
215. MONJAUZE, ancien notaire, faubourg Le Clere, à Brive.
216. MONTAIGNAC (marquis Raymond de), G O *, contre-amiral, sénateur, ancien ministre de la marine, 52, rue de Grenelle, à Paris.
217. MOREAU (Frédéric) père, à La Fère-en-Tardenois (Aisne).
218. MORELLE, docteur-médecin, à Argentat (Corrèze).
219. MORTILLET (Gabriel de), *, professeur à l'École d'anthropologie, attaché au Musée des antiquités natio-

nales et maire de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

- 220. **MOURET** (Georges), ingénieur des ponts et chaussées, à Périgueux.
- 221. **NAUCHE** (Auguste), avoué, 24, rue Mont-Thabor, à Paris.
- 222. **NAUCHE de LEYMARIE** (Alfred), propriétaire, à Brive.
- 223. **NINAUD** (Victor), négociant, à Saint-Quentin (Aisne).
- 224. **NOAILLES** (le comte de), au château de Buzet, par Buzet (Lot-et-Garonne).
- 225. **NOUVION** (Baptiste), O *, ancien préfet, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Brive.
- 226. **PAILLER** (l'abbé), chanoine honoraire, curé de Beaulieu (Corrèze).
- 227. **PARJADIS de LARIVIÈRE**, attaché au ministère des Finances, 21, rue de Bréa, à Paris.
- 228. **PAU** (l'abbé Jules), aumônier des Fabriques de la Cascade, à Bort (Corrèze).
- 229. **PAUZAT** (Henri), naturaliste, 180, rue de Rome, à Marseille.
- 230. **PÉRIGORD-CHAUMONDÉ**, bijoutier, place de l'Hôtel-de-Ville, à Brive.
- 231. **PÉRONNE** (Prosper), avocat à la Cour d'appel, 32, rue des Mathurins, à Paris.
- 232. **PERREAU**, conducteur des ponts et chaussées, 64, rue Chaudrier, à La Rochelle.
- 233. **PERRIER** (Edmond), *, professeur-administrateur au Muséum, 19, rue des Saints-Pères, à Paris.
- 234. **PINAUD** (François), négociant, à Brive.
- 235. **PLAYOULT**, pharmacien, rue des Sœurs, à Brive.
- 236. **POMAREL** (Léon), docteur-médecin, à Brive.
- 237. **PONCHET**, docteur-médecin, conseiller d'arrondissement et maire, à Collonges, par Meyssac.
- 238. **POULBRIÈRE** (l'abbé), inspecteur de la Société française d'archéologie, directeur du Petit-Séminaire de Servières (Corrèze).

- 239. PRIOLEAU (Léonce), étudiant en médecine. à Ohjat (Corrèze).
- 240. REBIÈRE-LABORDE (Alfred), chef de section, avenue de la Gare, à Brive.
- 241. RIBIER (René de), membre du Conseil général du Cantal, maire de Champagnac-les-Mines.
- 242. RICHARD, propriétaire, à Saint-Robert, canton d'Ayen (Corrèze).
- 243. RIVET (M^{me} Elvire), née de JUGEALS, à Brive.
- 244. RIVET (Marcy), receveur des Finances, à Castel-Sarrazin (Tarn-et-Garonne).
- 245. RIVIÈRE des BORDERIES (Gustave), négociant, à Brive.
- 246. ROBERT (Charles), C ✱, membre de l'Institut, 25, boulevard de La Tour-Maubourg, à Paris.
- 247. ROCHE (Émile), docteur en droit, avoué, 6, boulevard Beaumarchais, à Paris.
- 248. ROCHE (Marcelin), négociant, maire de Brive.
- 249. ROCHE (Marcel), imprimeur, conseiller municipal, à Brive.
- 250. ROFFIGNAC (le comte Octave de), au château de Sourie, par Ohjat (Corrèze).
- 251. ROGEMOND, architecte, à Brive.
- 252. ROQUE (Gustave), banquier, à Brive.
- 253. ROQUE, docteur-médecin, à Juillac.
- 254. ROUCHAUD-NEMOURS, percepteur, à Brive.
- 255. ROUDAUD (René), avoué, à Saint-Yrieix (Hte-Vienne).
- 256. ROUJOU (Anatole), professeur de sciences, à Chamaillères, près Clermont-Ferrand.
- 257. ROUSSARIE (Paul), à Tulle.
- 258. RUPIN (Ernest), à Brive.
- 259. SAINT-BONNET, avocat, à Sexcles (Corrèze).
- 260. SAL (de), avocat, membre du Conseil général de la Corrèze, 147, boulevard Saint-Germain, à Paris.
- 261. SALVANDY (le comte Paul de), A ✱, ancien député, 18, rue Cassette, à Paris.
- 262. SEGUIN (Ferdinand), propriétaire, au château d'Ayen (Corrèze).

- 263. SEINGEOT (Eugène), capitaine adjudant-major au 14^{me} de ligne, à Brive.
- 264. SELVE de SARRAN (de), *, ancien receveur des Finances, à La Ganne, près Ussel (Corrèze).
- 265. SIMON (Clément), *, ancien procureur-général, avocat, 7, rue Rouget-de-l'Isle, à Paris.
- 266. SIOU (Charles), manufacturier, à Laumeuil, par Larche (Corrèze).
- 267. SIREY (Jean), à Arcachon (Gironde).
- 268. SOL-LALANDE (Ernest), notaire, au Pescher, par Beynat.
- 269. SOULEINGEAS (Joseph), sergent d'infanterie de marine, à Nouméa (Nouvelle-Calédonie).
- 270. SOULIÉ, conducteur des ponts et chaussées, à Argentat (Corrèze).
- 271. SOULLIER (l'abbé Martial), secrétaire-général de l'évêché et chanoine de la cathédrale, à Tulle.
- 272. TALAMON, 64, rue Richelieu, à Paris.
- 273. TANDEAU de MARSAC (l'abbé), chanoine honoraire, rue Porte-Tourny, à Limoges.
- 274. TANDEAU DE MARSAC, notaire, 25, place Dauphine, à Paris.
- 275. THALAMY, maître d'hôtel, conseiller municipal, à Brive.
- 276. TEYSSIER, notaire, à Pérols, par Bugeat (Corrèze).
- 277. TEYSSIEU (Léopold de), notaire, à Beaulieu.
- 278. TREUIL, ancien notaire, à Ussel (Corrèze).
- 279. TURENNE d'AYNAC (le marquis de), *, 26, rue de Berri, à Paris.
- 280. VACHAL (Joseph), député de la Corrèze, à Argentat, et 13, rue Michelet, à Paris.
- 281. VALAT (Julien), à Souillac (Lot).
- 282. VALÉRY, libraire, rue Toulzac, à Brive.
- 283. VALETTE, ex-notaire, à Chamboulive (Corrèze).
- 284. VALON (Ludovic de), sous-chef de section, à Brive.
- 285. VAYSSIÈRE, archiviste de la Corrèze, à Tulle.

- 286. VENDRYÈS (Albert), attaché au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, à Paris.
 - 287. VERLHAC (Pierre), imprimeur, à Brive.
 - 288. VERLHAC, docteur-médecin, à Brive.
 - 289. VERNINAC (Charles de), sénateur du Lot, au château de Croze, par les Quatre-Routes (Lot).
 - 290. VICANT (Ernest), propriétaire, à Enval, près Brive.
 - 291. VIGNES, chef de section du chemin de fer de l'État, à Brive.
-

MEMBRES CORRESPONDANTS

Instituteurs.

- 292. BUGE (Léon), horticulteur et professeur à l'École normale, à Tulle.
- 293. CHAMMARD, instituteur, à Mansac, par Larche (Corrèze).
- 294. CHAULMEY, ancien instituteur, à Saint-Hilaire-le-Peyroux (Corrèze).
- 295. COLAS (l'abbé Joseph), professeur au Petit-Séminaire, à Sarlat.
- 296. DELMOND, instituteur, à Beauieu.
- 297. DUPUY (Pierre), instituteur, à Juillac.
- 298. FERRIER, A , instituteur, à Brive.
- 299. FOURNIAL, instituteur, à Chamberet.
- 300. GABRIEL (le Frère), directeur de l'École chrétienne, à Brive.
- 301. GEORGES (le Frère), directeur de l'École chrétienne, à Ussel.
- 302. HELVERT (le Frère), sous-directeur de l'École chrétienne, à Limoges.
- 303. HOSPICIUS (le Frère), directeur de l'École chrétienne, à Tulle.
- 304. LAGANE, instituteur, à Saint-Solve, par Vignols.
- 305. LAVIALLE (Ernest), instituteur, à Monzanes, par Treignac (Corrèze).

- 306. NOËL (le Frère), directeur du pensionnat St-Joseph, à Meyssac.
- 307. POUILLANGE, instituteur, à Pompadour.
- 308. SOULIÉ, professeur à l'École communale de dessin, à Tulle.
- 309. TOURNADOUR, instituteur, à Malemort (Corrèze).

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Échange de Bulletins.

- 1. Société nationale des Antiquaires de France, à Paris.
- 2. Société française d'archéologie (*Bulletin Monumental*), directeur : M. Léon Palustre, 61, rampe de la Tranchée, à Tours.
- 3. Société nationale d'agriculture de France, 18, rue de Bellechasse, à Paris.
- 4. Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres, à Toulouse.
- 5. Société d'histoire naturelle, 28, rue Saint-Rome, à Toulouse.
- 6. Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.
- 7. Société archéologique et historique du Limousin, à Limoges.
- 8. Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze, à Tulle.
- 9. Société historique et archéologique du Périgord, à Périgueux.
- 10. Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, à Guéret.
- 11. Société de Borda, à Dax (Landes).
- 12. Société archéologique du Tarn-et-Garonne, à Montauban.
- 13. Société archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres.
- 14. Société dunoise, à Châteaudun.
- 15. Société archéologique de Bordeaux, 67, rue de la Rousselle.

16. Académie d'Hippône, à Bone (Algérie).
 17. Société archéologique du Kef (Tunisie).
 18. Société botanique et horticole de Provence, place Saint-Michel, 12, à Marseille.
 19. Société des lettres, sciences et arts, à Nice.
 20. Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du département du Lot, à Cahors.
 21. Société d'agriculture, sciences et arts de Vesoul (Hte-Saône).
 22. Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.
 23. Société florimontane d'Annecy.
 24. Société archéologique et historique de l'Orléanais, à Orléans.
 25. Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure, à Nantes.
 26. Société archéologique du Maine, au Mans.
 27. Société archéologique et historique de la Charente, à Angoulême.
 28. Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure, à Évreux.
 29. Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, à Dijon.
 30. Société des Antiquaires du Centre, à Bourges.
 31. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont.
 32. Académie des sciences, lettres et arts d'Arras.
 33. Commission des Antiquités départementales du Pas-de-Calais, à Arras.
 34. Société archéologique d'Alais (Gard).
 35. Société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure, à La Rochelle.
 36. Société de géographie de l'Est, 1 (bis), rue de la Prairie, à Nancy.
 37. Société littéraire, historique et archéologique de Lyon (M. Vachez, bibliothécaire, 24, rue de la Charité, à Lyon).
-

REVUES (échanges).

38. *Bulletin d'Histoire ecclésiastique et d'Archéologie religieuse* (M. l'abbé Ulysse Chevalier, directeur, à Romans) (Drôme).
 39. *Revue de Géographie* (M. Delagrave, 15, rue Soufflot, à Paris).
 40. *Matériaux pour l'Histoire de l'Homme* (M. Cartailhac, directeur, 5, rue de la Chaîne, à Toulouse).
 41. *Feuille des jeunes Naturalistes*, par M. A. Dollfus, 55, rue de Morny, à Paris.
 42. *Le Feu-Follet*, à Tulle.
 43. *Annales du Musée Guimet* (direction : boulevard du Nord, à Lyon).
 44. *Journal d'Histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 15, cours de l'Intendance, à Bordeaux.
-



PLAT DÉCORÉ DE SUJETS TIRÉS DE LA GENÈSE
peints en grisaille sur fond noir, par Pierre Reymond, de Limoges.



PIERRE REYMOND

ÉMAILLEUR A LIMOGES



IERRE Reymond est, sans contredit, un des émailleurs qui a produit le plus grand nombre d'œuvres, et dont la fécondité n'a été égalée que par les Courteys et par les Laudin.

Pierre Reymond est d'origine limousine : tout le prouve, ses peintures comme ses alliances, bien que l'Allemagne veuille revendiquer cet émailleur par le motif qu'il a écrit quelquefois son nom de Reymond sous la forme de Rexmon, dont on pourrait faire Rexmann et même Reichsmann (1)? A ce compte,

(1) Fr. Kugler, *Kunstgeschichte*, p. 793 : « *Pierre Rexmon, un Allemand dont le nom doit s'écrire Rexmann.* » — Cité par M. de Laborde, *Notice des Émaux du Louvre*, p. 202.

nous dit justement M. de Laborde, l'Italie, l'Angleterre ou toute autre nation pourraient nous enlever nos enfants les plus légitimes, car ce qu'ils savaient le moins, c'était d'écrire régulièrement leurs noms; ce qu'ils semblent avoir pris à tâche, c'est de les défigurer. Pierre Reymond se contente le plus souvent de signer ses émaux avec ses initiales P R., tracées en noir, quelquefois en or et accompagnées d'une date; mais quand il veut mettre son nom en toutes lettres, il écrit indifféremment Pierre Remmo, Rexmon, Rexmond, Raymo, Remon et Remond. Nous le voyons, le peu de soin qu'il apportait à bien orthographier sa signature doit nous donner la mesure de l'importance que nous devons y attacher.

Pierre Reymond, fils de Jacques, naquit probablement à Limoges dans les premières années du xvi^e siècle; il se maria, en 1530, avec Jeanne Martel, et occupait alors une maison dans la rue Basse-Manigne, dont une façade donnait sur la rue des Étables; elle était attenante à celle de Jehan Court, son concurrent(1). La date la plus ancienne qu'on ait relevée sur ses émaux est 1534, la dernière celle de 1584. En 1550 il perdit son père, augmenta sa fortune patrimoniale par son industrie et reçut les honneurs consulaires en 1560 et en 1567. Il dut mourir en 1584 ou peu d'années après.

Tels sont les seuls renseignements que l'on

(1) MAURICE ARDANT. *Émailleurs et émaillerie de Limoges*, 1855, p. 132.

possède sur cet émailleur, renseignements qu'on trouve, en partie, dans le *Livre des comptes de la confrérie du saint sacrement*, manuscrit grand in-4° conservé à la Bibliothèque publique de Limoges. Ce document nous fait encore connaître que Pierre Reymond était chargé d'enluminer les livres de la confrérie et d'y peindre le *pourtraict* des joyaux dont elle augmentait tous les ans son trésor : on y voit, en effet, sur plusieurs pages, de précieuses miniatures, véritables petits chefs-d'œuvre qui, par des glacis brillants et des rehauts d'or et d'argent, rappellent le travail de l'émailleur.

Pierre Reymond est le plus ancien comme le plus habile représentant d'une famille qui a fourni plusieurs émailleurs. Nous donnons, d'après M. Émile Molinier (1), le tableau généalogique de ces artistes :

JACQUES REYMOND.	JEAN, émailleur,	MARTIAL II, émailleur,	JOSEPH FRANÇOIS,
	† avant 1603;	† en 1630;	émailleur,
PIERRE I ^{er} ,	marié à	marié à	marié à
émailleur,	Françoise	Jeanne	Catherine
† en 1584.	Mouret.	Moulinart.	Mouret.
marié à		†	
Jeanne Martel.			GABRIEL,
	JEAN, FRANÇOISE, JEANNE,		né en 1618.
MARTIAL I ^{er} ,	née en 1606. née en 1608.		
émailleur,			
† en 1599.			
PIERRE,			
orfèvre,			
† en 1631.			

(1) *Dictionnaire des Émailleurs*, p. 81. — Paris, Rouam, éditeur, 1885.

La peinture de Pierre Reymond doit être classée dans la catégorie des émaux peints, désignés sous le nom de *grisaille*. On sait que ce genre de peinture consiste à recouvrir une plaque de cuivre d'une couche épaisse d'émail noir ou de teinte foncée, de la faire sécher et d'exécuter son dessin sur ce fond avec une couche mince d'émail blanc opaque, de façon à produire une grisaille dont on obtenait les ombres soit en ménageant plus ou moins l'émail noir, soit en le faisant reparaitre par le grattage avant la cuisson. On pouvait encore revenir sur la grisaille avec des émaux colorés translucides qui permettaient d'obtenir une grande richesse d'effet, comme aussi réveiller le tout par quelques rehauts d'or appliqués sur les accessoires ou sur les bordures des vêtements.

Nous avons fait connaître qu'aucun émailleur n'avait produit autant d'œuvres que Pierre Reymond ; pour être plus exact, nous aurions peut-être dû dire qu'aucun peintre n'avait signé une quantité aussi considérable d'objets émaillés. En effet, presque toutes les œuvres qui sortaient de son atelier, bonnes ou mauvaises, étaient signées ; celles qu'il produisait lui-même, comme celles que ses élèves copiaient, alors même que les originaux étaient rendus d'une façon maladroite et grotesque, presque toutes portaient également son nom. Aussi comprendra-t-on facilement que les émaux signés par ce peintre sont loin d'offrir tous le même intérêt et d'avoir la même valeur.

Les premiers émaux de Pierre Reymond présentent, dans le dessin et dans l'exécution, une

dureté, une sécheresse peu agréables, et indiquent une prédilection pour les compositions allemandes dans le goût des gravures d'Albert Dürer. On peut leur reprocher un abus de ces hachures obtenues par l'enlevage qui leur donnent, comme le remarque fort à propos M. de Laborde, un air insipide de gravures sur bois transportées sur l'émail; le ton général est froid.

Quelques années après, vers 1544, l'aspect de ses émaux se colore; le dessin se perfectionne, il est précis et accentué; la composition devient plus savante, elle s'inspire d'abord des œuvres de Luca de Leyde, puis de celles des maîtres italiens; vers 1550 les émaux de Pierre Reymond ont atteint toute leur perfection.

Après cette période de tâtonnements couronnée par le succès, arrive les défaillances que l'âge amène avec lui. La main est moins sûre, la touche n'est pas aussi délicate; les figures s'allongent, deviennent maniérées, moins gracieuses; l'ombre des carnations se recouvre d'une couleur bistre rosée qui donne au tableau une dureté et un aspect désagréables. Pierre Reymond ne songe plus aux grands maîtres allemands, hollandais et italiens de la bonne époque; il étudie des maîtres secondaires du xvi^e siècle et se borne à reproduire les compositions de Virgilius Solis, d'Androuet du Cerceau, d'Étienne de Laulne et de Théodore de Bry.

Pierre Reymond est un artiste de talent auquel sa prodigieuse fécondité a seule fait du tort. Le mérite de ses œuvres se trouve dans le dessin et

dans l'ensemble de la composition plutôt que dans le coloris; ses peintures laissent dominer un ton gris qui n'offre aucun charme. Ses plaques sont préparées en noir ou en bleu foncé qu'il fait apparaître par enlavage, suivant le procédé que nous avons fait connaître; les costumes et les accessoires sont indiqués avec du bistre brun, et le tout est quelquefois glacé d'émaux colorés translucides que réveillent quelques rehauts d'or dans les lumières. Le contre-émail est uni ou semé de fleurettes d'or et présente indifféremment des couleurs noires, brunes, rouges, d'un violet noir ou d'un violet rougeâtre translucide, quelquefois même incolores. Pierre Reymond n'a peint que fort peu d'émaux polychromes, et quand, au début de sa carrière, il a essayé ce procédé, il n'est parvenu qu'à faire des grisailles coloriées, des peintures manquant d'harmonie dans lesquelles le paillon et les rehauts d'or jouaient un rôle beaucoup trop important. Son talent ne se bornait pas uniquement à la confection des plaques et des tableaux peints représentant des sujets religieux, il décorait des objets de table et de toilette aussi bien que des objets de piété : des chandeliers, des salières, des coupes, des assiettes et ces mille objets qui s'étaient sur les dressoirs des grands seigneurs.

La pièce dont nous donnons le dessin est une des plus importantes œuvres de cet émailleur, une de celles qui est le plus propre à caractériser le talent de l'auteur et la puissance grave et tranquille des procédés de la grisaille. Elle se trouve dans la précieuse collection de M. le baron Gus-

tave de Rothschild et a déjà été reproduite dans les journaux *L'Art* et *L'Art ornemental* (1).



C'est une aiguière avec plateau rond décorés de sujets peints en grisaille sur fond noir.

L'aiguière se compose d'une panse ovoïde portée sur un pied aplati par l'intermédiaire d'une tige courte, et surmontée d'un col étroit qui s'évase

(1) Les dessins accompagnant cette notice sont la réduction des gravures qui ont été insérées dans les numéros des 14 et 21 juin 1884 de *L'Art ornemental*, publication qui se fait remarquer par la modicité de son prix, la beauté de ses nombreuses gravures et la rédaction du texte qui les accompagne. Elle paraît toutes les semaines, forme à la fin de l'année un volume d'environ 200 pages

pour former deux lèvres d'inégales longueurs. L'anse qui s'implante sur l'épaule de la panse monte et s'arrondit au-dessus de l'orifice, où elle s'insère.

La panse est divisée en deux zones par un filet saillant. Un combat est représenté dans la zone inférieure, un sujet mythologique dans la zone supérieure.

Sur le pied, des amours ailés s'enroulent dans les volutes de gracieuses arabesques, et sur le col se dressent de grandes feuilles que surmontent d'élégants rinceaux.

Le dessin du plateau rappelle l'école italienne; il est largement modelé; ce sont des sujets tirés de la Bible : la Création d'Ève, la Tentation d'Adam, la Fuite après le péché, nos premiers Parents chassés du Paradis, la Mort d'Abel; le dessin a quelque chose de magistral; certaines figures et certains groupes sont très-réussis et nous font songer aux compositions de Raphaël; l'effet général est soutenu, plein de charmes et fort habilement ménagé.

La bordure est fort riche, exécutée avec beaucoup de soin et de précision dans le goût le plus pur de la Renaissance italienne. Elle se compose d'ornements d'une délicatesse extrême ré-

in-4°, accompagné de plus de 400 gravures; son prix est de 5 francs par an. Nous sommes heureux de recommander cette publication aux archéologues et aux amateurs de beaux livres. en échange de la gracieuseté qu'a eue l'éditeur, M. Rouam, 33, avenue de l'Opéra, à Paris, en nous donnant l'autorisation de reproduire les deux objets qui intéressent notre art limousin.

pétés cinq fois et formés de volutes feuillagées, terminées par des cornes d'abondance, au milieu desquelles se jouent de petits amours.

Nous croyons volontiers que l'aiguière et le plateau n'ont pas été faits l'un pour l'autre et qu'ils appartiennent à deux œuvres différentes. Nous voyons des sujets mythologiques sur l'aiguière et des sujets religieux sur le plateau, défaut d'harmonie qui n'aurait point sa raison d'être. Ces deux pièces n'en sont pas moins deux pièces capitales; elles appartiennent à la plus belle époque de Pierre Reymond; aussi n'hésiterons-nous pas à croire qu'elles ont été confectionnées vers l'année 1550.

ERNEST RUPIN.



LES MALHEURS

D'UN

ABBÉ DE VALETTE



LAUDE de Doyac fut, d'après les auteurs du *Gallia christiana*, le successeur immédiat de Louis Valmier comme abbé de Valette, en 1481 (1). C'était un abbé commendataire et sans doute le premier de ce

genre qui fut imposé à l'abbaye limousine, dont les moines semblent avoir joui jusqu'à du droit d'élire leur supérieur. Ce droit, ils n'avaient pas dû se le laisser enlever sans protestation, et il y a lieu de croire qu'un changement aussi important ne s'était pas effectué sans résistance de leur part. Le *Gallia* est muet sur ce point, mais le document que je publie va nous fournir de curieux détails sur la façon dont les choses se sont passées.

Après la mort de Louis Valmier, les religieux de Valette avaient procédé dans les formes régulières à son remplacement, et, d'un commun accord,

(1) T. II, col. 683.

s'étaient donné pour abbé Jean de Marsan, leur prieur. Celui-ci remplissait toutes les conditions requises pour être élevé à cette charge; il en prit possession régulièrement et l'exerça pendant un certain temps.

C'est lui qui rapporte ainsi les faits. Qu'il faille en rabattre, c'est possible. Il exagérait probablement, mais au fond devait dire vrai.

Il gouvernait donc paisiblement Valette lorsqu'un beau jour arriva sous les murs du monastère une troupe d'hommes d'armes commandée par Claude de Doyac, frère de Jean de Doyac, gouverneur du pays pour le roi. Cette troupe trouva portes closes; mais devant la menace d'être jeté en prison pour le reste de ses jours s'il ne résignait pas ses fonctions d'abbé, Jean de Marsan, qui se sentait peu de goût pour la paille humide des cachots, s'esquiva prestement et s'en alla demander asile à un seigneur d'Auvergne.

Claude de Doyac était natif de Cusset(1); il était prévôt du chapitre de Clermont et prétendait avoir été pourvu par le pape de l'abbaye dont il venait prendre possession à main armée. Il se comporta d'ailleurs, si l'on en croit le malheureux Jean de Marsan, en véritable soudard. Il s'était installé dans la place avec ses nombreux complices, qui étaient tous gens à mener joyeuse vie, et les désordres les plus graves avaient été commis sous les yeux des moines. Non contents de troubler l'imagination de ces pauvres cister-

(1) *Ibid.*, col. 429.

ciens en leur donnant le spectacle de leurs débauches avec des femmes sans mœurs, ces joyeux compagnons les brutalisaient pour leur arracher de l'argent. Ils mirent enfin la maison au pillage, et, en particulier, emportèrent la crosse abbatiale, qui était en argent, et vingt-trois volumes de la bibliothèque.

Jean de Marsan, remis de sa frayeur, avait voulu négocier : le pauvre homme ne connaissait guère son adversaire. Il lui avait donné rendez-vous dans un château d'Auvergne appelé Granges. Claude de Doyac se rendit à son invitation, mais sans avoir la moindre envie de transiger ou de discuter, car il le mit en demeure, dès le début, de choisir entre Valette ou une prison perpétuelle. Jean de Marsan se prit de nouveau à trembler pour sa liberté et même pour sa vie ; et afin d'éviter la potence ou du moins le noir cachot dont on le menaçait, il consentit à renoncer à tous ses droits.

Il est certain qu'une renonciation obtenue dans ces conditions pouvait être considérée comme nulle. Tel était tout naturellement l'avis de Jean de Marsan, qui en appela au Pape, juge suprême en cette matière. Sixte IV voulut se renseigner sur l'exactitude des faits, et commit pour cet objet les abbés de Vézelay et de Meymac et l'official de Tulle pour faire une enquête. Maintenant, quels furent les résultats de cette enquête ? je l'ignore.

On peut croire, toutefois, que Claude de Doyac conserva l'abbaye de Valette jusqu'en 1493, époque où Pierre Pignot, abbé régulier, en prit le gouver-

nement. Il avait été élu évêque de Saint-Flour en 1483, dans le temps même où Jean de Marsan le poursuivait de ses revendications, et il trouva, dans la personne de Claude de Joyeuse, un compétiteur qui, à son tour, le troubla longtemps dans la possession de cet évêché.

A. VAYSSIÈRE.

BULLE DU PAPE SIXTE IV POUR JEAN DE MARSAN,
ABBÉ ÉLU DE VALETTE

22 juin 1483.

Sixtus episcopus servus servorum Dei, dilectis filiis Virziliacensis et de Meymaco, Eduensis et Lemovicensis diocesis, monasteriorum abbatibus, ac officiali Tutellensi salutem et apostolicam benedictionem. Justa petentibus nobis libenter annuimus eosque favoribus prosequimur opportunis. Exhibita siquidem nobis nuper pro parte dilecti filii Johannis Marsan, abbatis monasterii de Valleta, cisterciensis ordinis, Tutellensis diocesis, petitio continebat quod alias prefato monasterio, cui quondam Ludovicus, ipsius monasterii abbas dum viveret presidebat, qui extra romanam curiam diem clausit extremum, abbatis regimine destituto, dilecti filii conventus ejusdem monasterii..... abbatibus electione, vocatis omnibus qui voluerunt, potuerunt et debuerunt electioni hujusmodi commode interesse, die ad eligendum prefixa, ut moris est, convenientes in unum, prefatum tunc dicti monasterii priorem ordinem ipsum expresse professum, in sacerdotio et etate legitima constitutum, in eorum dicti monasterii abbatem concorderiter elegerunt, ipse que Johannes, electioni hujus modi, illius sibi presentato decreto consensiciens, illam, juxta ipsius ordinis privilegia et regule statuta, per duos tunc

expressos abbates dicti ordinis confirmari obtinuit, in hiis omnibus estatutis (*sic*) a jure temporibus observatis. Et deinde postquam idem Johannes, electionis et confirmationis hujusmodi vigore, eidem monasterio aliquandiu prefuerat pacifice et quiete, dilectus filius Claudius Doyat, qui se gerit pro clerico, pretendens dictum monasterium ut premittitur vacans, quamvis post electionem et confirmationem hujusmodi, apostolica auctoritate sibi fuisse commendatum, ad ipsum monasterium una die cum armorum copia accedens, et tam regis quam dilecti filii Johannis Doyat, layci, ipsius Claudii fratris, qui tunc illorum partium pro carissimo in Christo filio nostro Ludovico Francorum rege gubernator erat,..... dum ipsius monasterii portas clausas invenisset, facto tumultu emissisque horridis clamoribus et precedentibus minis quod nisi dictus Johannes Marsan omni juri sibi in regimine et administratione dicti monasterii, vel ad illa quomodolibet competenti, cederet, ipse Claudius illum incarcerationi faceret. Quibus clamoribus et minis ipse Johannes Marsan perterritus, dictum monasterium clam exivit et ad domum cujusdam nobilis se contulit, ubi aliquandiu, metu et minis dicti Claudii, permansit. Et inibi existens, ad certum alium nobilem scripsit ut vellet procurare cum dicto Claudio quod ipsum Johannem Marsan non molestaret, sed eum in possessionem dicti monasterii pacificam dimicteret. Postmodum vero, cum prefatus alius nobilis eidem Claudio scripsisset ut ad castrum suum de Granges, Claromontensis diocesis, venire dignaretur sub espe (*sic*) concordie super premissis faciende, idem Claudius quadam die ad dictum castrum, veluti leo rapax et furibundus, accessit, et prefato Johanni Marsan ibidem reperto, nullo alio tractatu et verbis precedentibus, dixit quod nisi renunciaret juri predicto, ipsum statim carceribus detrudi faceret a quibus nunquam evaderet, nisi prius faceret quicquid ipse Claudius volebat. Ipse vero Johannes Marsan, minis hujusmodi territus ac metu carceris et potencie dicti Claudii, omni juri sibi in dicto monasterio vel ad

ipsum quomodolibet compectenti, renunciavit. Et per aliquod tempus post hujusmodi renonciationem, dictus Claudius cum multis complicibus ad dictum monasterium accessit, et ibidem aliquandiu permanens, multas inibi mulieres inhonestas introduxit, cum quibus adulterium, fornicationem etiam stuprum commisit, ac monachis ejusdem monasterii quam plurimas injurias et violencias intulit, etiam pecunias ab ipsis indebite extorquendo; et tandem baculum pastorem argenteum, crossam nuncupatum, et viginti tria volumina librorum, pluraque alia bona ipsius monasterii inde extraxit et alibi pro suo nutu asportavit et discipavit in anime sue periculum dictique monasterii dampnum non modicum cum pariter et jacturam ac perniciosum exemplum et scandalum plurimorum. Quare, pro parte dicti Johannis Marsan, nobis fuit humiliter supplicatum ut sibi in premissis de justicie ministerio providere de benignitate apostolica dignaremur. Nos itaque de premissis certam noticiam non habentes, ipsumque Johannem Marsan a quibuscumque excommunicationis, suspencionis et interdicti, et aliis ecclesiasticis sentenciis, censuris et penis a jure vel ab homine quavis occasione vel causa latis, si quibus quomodolibet innodatus existit, ad affectum presentium dumtaxat consequendum harum serie absolventes et absolutum fore censentes, hujusmodi supplicationibus inclinati, discretioni vestre, per apostolica scripta mandamus quatinus vos, vel duo aut [unus] vestrum, si, et postquam vocatis dicto Claudio et aliis qui fuerint evocandi, de premissis assertis vobis legitime constiteat, cessionem per Johannem Marsan factam hujusmodi nullam et invalidam, nulliusque roboris vel momenti fuisse et esse, auctoritate nostra decernatis et declaretis, et de juramento per eundem Johannem Marsan de observando premissa forsitan presinito, sibi per nos relaxato, ipsum Johannem de Marsan adversus cessionem predictam ad jus suum pristinum necnon regimen et administrationem dicti monasterii in pristinum et cum statu in quo ante cessionem

hujusmodi quomodolibet erat, eadem auctoritate restitutus et reponatus, non obstante juramento et aliis premissis, ac constitutionibus et ordinationibus apostolicis, necnon statutis et consuetudinibus monasterii et ordinis predictorum juramento confirmatione apostolica vel quavis firmitate alia roboretis, ceterisque contrariis quibuscumque. Datum Rome apud Sanctum-Petrum, anno Incarnationis dominice millesimo quadringentesimo octuagesimo tercio, decimo kalendas julii, pontificatus nostri anno duo decimo.

(Original, parchemin. — Arch. nationales, K. 1179.)

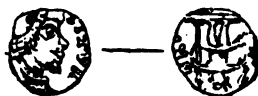
NOTE

SUR UN

TIERS DE SOL D'OR

TROUVÉ DANS LA COMMUNE DE CHARTRIER-FERRIÈRE (CORRÈZE)

LE docteur Lombard, de Terrasson, a eu la bonté, d'autant plus louable qu'elle est trop rare, de me confier, pour me permettre de l'étudier en nature, une monnaie mérovingienne trouvée au *Cimetière*, commune de Chartrier, canton de Larche (Corrèze). En voici la description :



Buste à droite, vêtu du *paludamentum*; la tête est ceinte d'un diadème de perles. Il ne reste de la légende que le mot FITVR.

Revers. — Personnage de face, debout sur une base horizontale, la tête couronnée ou diadémée, regardant à droite; il tient une haste de la main gauche et lève la main droite à hauteur de sa tête. Sous le bras droit, le vêtement paraît orné d'un rang de franges qui se prolonge jusqu'au bord de la pièce; un ornement parallèle et tout semblable part de la ceinture.

En légende BR; suit le pied d'un caractère

qui ressemble à un S couché, mais il n'y a là peut-être qu'un accident de frappe au-dessous de l'extrémité d'une lettre impossible à déterminer (un I ?).

Les caractères sont bouletés.

Tiers de sol d'or pur. Poids : 1 gr. 229.

Par suite des rognures qu'a subies cette pièce, le nom du lieu où elle fut *faite* (*fitur*) est tombé de l'avvers, en même temps que le revers a perdu la plupart des lettres qui nous auraient donné le nom du monétaire. Dès lors on ne saurait dire en quel endroit précis elle a été frappée. Cherchons, du moins, dans le style et les types du triens, un indice de la *civitas*, à laquelle il peut le mieux convenir.

Le style paraît arverne.

La proéminence frontale, fortement accusée, de la tête du droit, rattacherait la médaille au diocèse de Limoges, dont ce détail est un trait caractéristique(1), si la même proéminence ne se montrait sur quelques triens de Clermont (Conbrouse, *Monétaires des rois mérovingiens*, pl. VI, 1, 2; VII, 5).

Le guerrier du revers est plus exclusivement propre aux *Arverni*. On le retrouve, à peu près identique, dans un groupe de pièces classées avec certitude à cette province et figurées sous les n^{os} 4, 5, 6, pl. VI, des *Monétaires* de Conbrouse, dont

(1) Maximin Deloche. *Description des monnaies mérovingiennes du Limousin* et *Bulletin de la Société archéologique de la Corrèze*, 1883, p. 383.

l'une offre la légende ARVERN(1) et une autre ARV. Ces deux dernières, et particulièrement le BEREGISELVS M—ARV (2), peuvent être considérées comme les prototypes de notre revers : les franges mêmes s'y remarquent, sous une forme moins exagérée.

Dans le fragment de légende BRI on ne serait pas autorisé à voir le commencement de BRIVATE (Brioude). C'est le débris du nom du monétaire : le nom de lieu précédait FITVR. Les types de Brioude sont bien connus et n'ont rien de commun avec ceux que j'étudie ; à l'avvers, buste dont la main droite s'élève jusqu'au front ; au revers, BRIVATE ou BRIVAT inscrit, en deux lignes, dans le grènetis intérieur (parfois BRI sur une seule ligne).

Le triens de M. Lombard est donc le produit d'un atelier de l'Auvergne que nous ne connaissons pas, mais que la découverte d'exemplaires plus complets peut nous révéler quelque jour.

Quoique l'or de cette monnaie soit très pur, la fabrique dénote une barbarie assez avancée pour qu'on doive fixer à la seconde moitié du VII^e siècle l'époque probable de son émission.

LÉON LACROIX.

Agen, 5 février 1885.

(1) Voilà peut-être le mot qui manque au droit de notre tiers de sol ; il en est qui portent ARVERNO FIT.

(2) Sur le BEREGISELVS M—ARV, les franges pendent de la hampe d'un étendard ou sceptre, surmonté d'une croix, que le prince ou guerrier tient de la main gauche.

ŒUVRES DE LIMOGES

CONSERVÉES A L'ÉTRANGER

ET

DOCUMENTS RELATIFS A L'ÉMAILLERIE LIMOUSINE

A *Monsieur Ernest RUPIN*

Président de la Société Historique et Archéologique de Brive

Mon cher confrère et ami,



es lambeaux tant soit peu décousus que je vous communiquais en 1883, sous prétexte de notre belle châsse de Gimel, ont reçu un assez favorable accueil à Brive, à Limoges et ailleurs. La critique vétilleuse m'a épargné, du moins officiellement; quelques plumes trop bienveillantes se sont même donné la peine de faire ressortir mon Catalogue ébauché des émaux limousins recueillis à l'étranger, et aussi ma brève excursion sur le vaste domaine des pèlerinages. Ces encouragements me déterminent à continuer, et je vous adresse encore, sous forme de lettre, la récolte que j'ai amassée en l'année

1884. Pas plus qu'auparavant je n'ai la prétention d'être complet; à d'autres la science absolue, bulle de savon qui crève au moindre souffle : venir en aide aux futurs historiens de l'émaillerie limousine, en leur épargnant de longues recherches, mon ambition ne va pas au-delà.

Bien peu, cher confrère et ami, m'appartient en propre dans le faible contingent soumis à votre affectueuse indulgence; MM. Émile Molinier, Charles Descemet, L. de Farcy, L. Cloquet, L. de Veyrières, Barbier de Montault doivent en revendiquer la meilleure part. Tel m'a généreusement prêté ses notes de voyage; tel a couru les musées pour éclaircir des points obscurs; tel m'a renseigné. Comme il répugne à mes habitudes de démarquer le linge d'autrui, les sources où j'ai puisé sont minutieusement signalées. Dans cet assemblage d'articles indépendants, j'ai suivi autant que possible un ordre méthodique, et vous excuserez certains préambules imposés par la nécessité.

D'abord le supplément au Catalogue.

SUÈDE

Musée royal des Antiquités, à Stockholm. CROIX STATIONNALE. Pièce mutilée, ajustée sur une douille à nœud. Christ en relief, coiffé d'une haute couronne; *perizonium* émaillé; quatre clous; *titulus* avec l'inscription IHS XPS. Croix potencée, à renflements arrondis au centre et aux extrémités; champ gravé, semé d'étoiles, de rosettes, et rehaussé de cabochons. Aux étranglements des bras, deux figurines à mi-corps, relief émaillé : à droite, saint Jean, à gauche, la Vierge. L'attitude de ces personnages accuse une transposition. Au sommet, la silhouette d'une figurine

tombée; au bas, la tige a été rasée au niveau du *suppedaneum*. De chaque côté, une pendeloque circulaire accrochée par une chaînette à maillons de style très ancien. Provenance, l'église de Berffendal (Bohuslan). Haut. totale, 0^m326^{mm}; larg., 0^m196^{mm}. XIII^e siècle. — CROIX. Elle est analogue à la précédente, et elle provient de l'église d'Öggestorp (Smaland). — CROIX. Même genre; église d'Hammarby (Södermanland). — CRUCIFIX. Fragments divers. XIII^e siècle. — CIBOIRE. Forme élégante; le couvercle a disparu. Église de Gerum (Gotland); XIII^e siècle. — CHASSE. Je la rappelle ici pour mémoire. N'ayant pas vu l'objet et n'en possédant pas un dessin d'ensemble, il m'est difficile de lui assigner une nationalité certaine; mais sa date incontestable, ses détails caractéristiques, m'engagent à le signaler à l'attention des archéologues suédois et des spécialistes en émaillerie. Je traduis d'abord l'article du Catalogue : *Reliquaire en forme d'église; bois et cuivre émaillé. Église de Spanga en Uppland*. Forme d'église est bien vague; s'agit-il du type rhénan ou du type limousin? La question me semble grosse d'intérêt. Passons au détail gravé. Chevalier debout (haut. totale, 0^m148^{mm}), vêtu d'une courte chemise de mailles serrée par une ceinture; jambières et pédiaux de mailles. La tête, cerclée d'un nimbe, est coiffée du casque conique porté par Geoffroy Plantagenet sur l'émail du Mans. La main droite du personnage tient une lance à pennon trifide; la gauche saisit un grand bouclier triangulaire à coins arrondis, chargé de burèles inégales : les plus larges offrent une arcature polychrome; les moindres, des compartiments pointillés. Les pieds reposent sur un nuage à quatre zones, que déterminent des cloisons métalliques; les trois zones supérieures sont des moitiés d'ellipses; la dernière est un quatrefeuilles naissant. Le nimbe et le nuage accusent un bienheureux, probablement saint Georges; le costume et le bouclier appartiennent au XIII^e siècle; le décor de l'écu n'a aucun sens héraldique. Quant aux émaux, je les déchiffrerai ainsi jusqu'à preuve contraire. Figure en réserve sur

champ bleu-foncé; nimbe bleu-clair; bouclier rouge, bleu-foncé, blanc (?); nuage rouge, bleu-foncé, rechampi de bleu-clair et de blanc, à moins qu'il n'y ait du vert et du jaune. L'analogie de notre saint guerrier, avec les géants sculptés à la façade de diverses églises, est frappante; des rapports de dessin et de technique existent également entre lui et le Goliath émaillé de la crosse de Chartres (Collection Carrand) exécutée par l'orfèvre Wilhelmus. (O. Montelius, *Führer durch das Museum Vaterlandischer Alterthümer in Stockholm*. A. Essenwein, *Kulturhistorischer Bilderatlas*, t. II.)

NORVÈGE

Église de Urnes. CHANDELIER. Fût imbriqué; bobèche et nœud ornés d'enroulements métalliques à fleurons polychromes sur champ bleu. La base triangulaire, supportée par trois griffes, offre un décor analogue, mais plus riche; en outre, un dragon en relief couvre chaque rampant. Les queues de ces animaux, élégamment recourbées, viennent s'appuyer contre le fût; leurs têtes aboutissent à la naissance des griffes. Spécimen d'une remarquable beauté. XIII^e siècle. (*Foreningen til norske Fortids-Mindesmærkers Bevarening*, pl. I. *Mittheil. der K. K. Central-Commission*, t. V, p. 314, fig. 5, Vienne, 1860.)

ALLEMAGNE

Musée d'art industriel (Kunstgewerbe Museum) à Berlin. PLAQUE DE RELIURE. Petit in-folio. Tableau central : le Crucifiement. Personnages réservés et gravés sur champ bleu-lapis semé de fleurons polychromes. Les têtes de la Sainte Vierge et de saint Jean sont en relief; le Christ est entièrement rapporté. Bordure ornée d'enroulements interrompus au milieu des bandeaux par quatre anges réservés sur fond lapis. XIII^e siècle. — CROIX STATIONNALE. Face : le Christ en relief, *perizonium* émaillé; à droite, la Sainte Vierge, à gauche, saint Jean. Revers : au centre,

la *Majestas Domini*; aux extrémités les quatre symboles évangélistiques. Figures réservées et gravées sur champ bleu à rinceaux épargnés; têtes en relief. XIII^e siècle. — CROSSE. Le Couronnement de la Sainte-Vierge. Volute émaillée de bleu. Nœud rehaussé des quatre Évangélistes en buste, réservés et gravés. Des dragons en relief rampent le long de la douille. XIII^e siècle. — PYXIDE. Cylindre à couvercle conique; rinceaux; disques inscrivant des anges à mi-corps. Fin du XIII^e siècle. — PLAQUE CIRCULAIRE. Personnage combattant un félin (Samson ou David). Champ bleu rehaussé de fleurs polychromes; tunique de l'homme, bleu-turquoise rechampi de blanc; animal réservé et gravé; têtes en relief. Débris probable d'un coffret. Commencement du XIII^e siècle. — PENTURES DE COFFRET. Elles sont au nombre de six, toutes semblables, en forme de basilic terminé par une queue plate, découpée en fleuron percé de deux trous à l'extrémité supérieure. Les ailes des reptiles sont émaillées de rouge, bleu-lapis, bleu-clair et blanc; ces animaux rappellent les morillons des cassettes du trésor d'Aix-la-Chapelle et de saint Louis, au Louvre. XIII^e siècle. — CHASSE. Type ordinaire. Face : sur le toit, les Mages à cheval; sur l'auge, l'Épiphanie. Flancs : deux saints debout. Revers : tapis de rosaces. Personnages épargnés et gravés, têtes en relief; champ bleu-lapis semé de fleurs et coupé horizontalement par un bandeau bleu-turquoise. Excellente pièce de la première moitié du XIII^e siècle. — CHASSE. Même type, même technique et même revers que la précédente. Auge : le Christ en croix; à droite, la Vierge, à gauche, saint Jean, chacun d'eux suivi d'un Apôtre. Toit : quatre Apôtres ou Évangélistes. Flancs : des saints debout. Bonne pièce. XIII^e siècle, première moitié. — CHASSE. Type ordinaire. Sur chacun des longs côtés, trois médaillons inscrivant des anges à mi-corps; le toit répète ce décor; aux flancs, un médaillon semblable. Champ bleu-lapis, semé de rinceaux épargnés; les figures sont également en réserve. XIII^e siècle. — CHASSE. Auge : martyr de saint Thomas Becket. Toit : inhumation

tion ou déposition du corps de l'archevêque. Même forme, même champ, même technique que les monuments analogues conservés en France et à l'étranger. **xiii^e siècle.** J'ai vu récemment à l'Exposition de Rouen une autre chasse de saint Thomas de Cantorbéry; elle appartient à un amateur d'Évreux, M. Doire, et elle se distingue, tant par la beauté du travail que par un remarquable état de conservation. L'auge montre le saint debout près d'un autel; en haut, la main divine; derrière le prélat, deux meurtriers brandissent leurs glaives. Sur le toit figure la mise au tombeau du défunt; un évêque, assisté d'un acolyte tenant le rituel, procède à la cérémonie. A chaque flanc, un saint en pied. Tapis fleurdés au revers. Personnages réservés dans un champ bleu-lapis. La gamme ornementale est fort douce : blanc, bleu, bleu-gris et vert. **L'arcua** de M. Doire date également du **xiii^e siècle.** — **CHASSE.** Type ordinaire; dimensions exigues; figurines en relief, émaillées et rapportées. Travail médiocre. **xiii^e siècle.** — **GÉMELLION.** Champ bleu; armoiries de France et de Castille. **xiii^e siècle.** — **GÉMELLION.** Six groupes de musiciens encadrés par les lobes d'une rosace, dont le cœur offre le combat d'un cavalier et d'un lion. Le cavalier, armé de pied en cap, tient un écu triangulaire gironné de huit pièces. Des rinceaux serpentent autour des personnages; des touffes végétales garnissent les écoinçons du marli. Champ bleu; figures et ornements réservés. **xiii^e siècle.** — **CHANDELIER.** Longue broche surmontant un pied très bas. Ce pied est chargé d'écussons : 1^o aux léopards d'Angleterre; 2^o aux armes de Castille écartelées de Léon (?). Les intervalles sont émaillés en vert et blanc. M. Molinier émet des doutes sur la provenance du meuble qu'un simple croquis me permet d'apprécier; forme et décor me semblent essentiellement limousins. **xiv^e siècle.** — **FLACON.** Genre *alabastrum*; mince goulot amortissant une panse allongée, tronconique, arrondie par le haut. Décor : un fretté qu'esquissent des bandeaux creusés en gorge, avec rosaces aux points d'intersection. Les mailles

encadrent des lions, des oiseaux, des monstres, épargnés et gravés sur fond bleu-lapis. Le morceau est d'espèce



Flacon du Musée de Berlin.

très rare; peut-être l'échantillon de Berlin serait-il unique

au monde. Une photographie rapportée par M. Molinier a été soumise à M. Victor Gay; l'éminent archéologue penche pour une attribution germanique : il m'est difficile, du moins jusqu'à plus ample informé, d'admettre cette attribution. Le ciboire d'Alpais, au Louvre, montre un fretté concave sur champ métallique; le même fretté, sur fond d'émail bleu, caractérise une coupe de ciboire de la Collection Basilewsky (voy. Darcel et Basilewsky, *Catalogue*, pl. XXI). Le vase du Louvre est assurément limousin; personne ne conteste à Limoges la coupe de M. Basilewsky; pourquoi le flacon de Berlin aurait-il une provenance différente? Du reste, ce dernier accuse une époque bien postérieure aux deux autres monuments; il date de l'extrême fin du XIII^e siècle, sinon tout-à-fait du XIV^e. (Molinier.)

Église de Neuenbeken, près Paderborn (Westphalie). NAVETTE A ENCENS. Forme ordinaire; des serpents se recourbent aux extrémités en manière d'anses. Coupe gravée; couvercle et pied émaillés. Le fond des opercules est bleu-lapis; chacun d'eux comporte un médaillon circulaire accompagné de trois rosettes. Les médaillons, champ bleu-sombre, inscrivent un ange à mi-corps, tenant un livre et issant d'un nuage. Figures épargnées, ainsi que les enroulements qui les accostent; nimbes : rouge, gris, blanc et rouge, bleu-foncé, blanc. La gamme des rosettes est rouge, bleu-sombre, vert, jaune. L'émail du pied a disparu; il ne reste que les alvéoles déterminés par un filet ondé compris entre deux cloisons parallèles. XIII^e siècle. (*Mittheil. der K. K. Central-Commission*, t. XII, p. XLIX, fig., Vienne, 1867.)

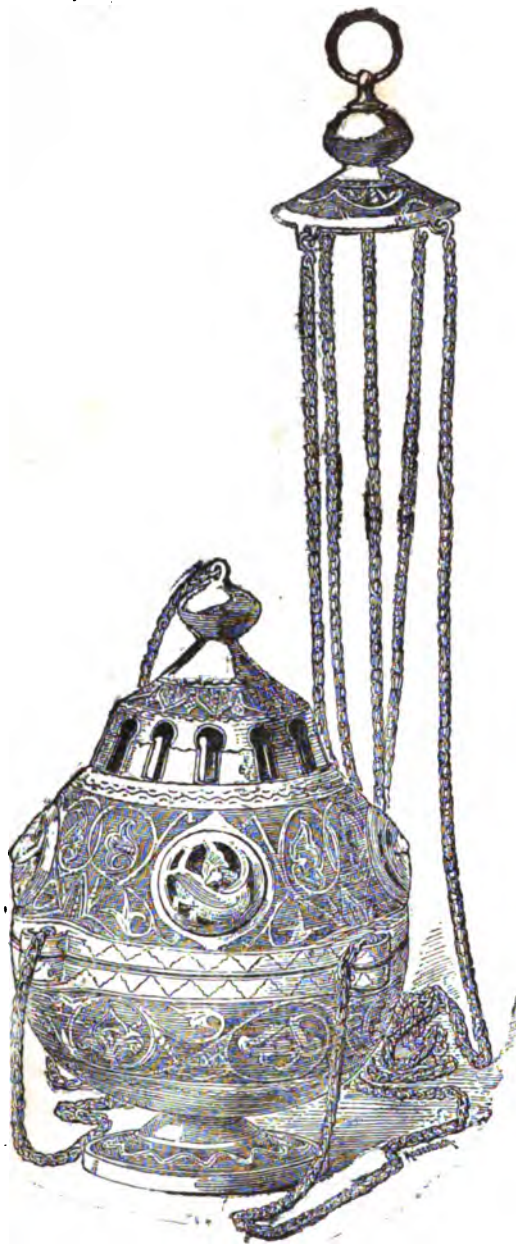
Les notes et les croquis de M. Molinier, les gravures que M. Essenwein m'a récemment communiquées, nécessitent un remaniement presque général du travail publié en 1883 sur la Bavière.

BAVIÈRE

Musée Germanique de Nuremberg. CHASSE. Type ordinaire.

Crête ajourée d'*entrées de serrure* et terminée par de longs appendices obliques. Face : auge et toit chargés de médaillons inscrivant des anges à mi-corps. Figures et rinceaux épargnés sur champs bleu-lapis et bleu-turquoise; un trait blanc cercle les médaillons reliés entre eux par un bandeau rouge. Flancs : anges réservés et gravés. Le revers comportait autrefois des disques, des écussons, des figurines en relief; le tout a disparu. **xiii^e siècle.** — **PIGNON DE CHASSE.** Saint dans une *vesica piscis*. Il est debout; sa main gauche tient un livre, la droite est relevée. Le personnage, réservé sur champ lapis, a un nimbe bleu et blanc; deux bandeaux turquoise coupent transversalement la *vesica piscis*, qui comporte en outre des rosaces polychromes. Au bas du tableau et à la naissance du faitage, un arc moitié bleu et moitié vert, couleurs opposées. Bordure bleue chargée de flanchis métalliques. **xiii^e siècle.** — **PIGNON DE CHASSE.** Saint debout, épargné sur champ lapis interrompu par deux larges bandeaux turquoise. Ces bandeaux alternent avec des rosaces : rouge, bleu-lapis, bleu-clair, blanc, vert et jaune. Le nimbe du personnage offre les quatre premières nuances. La bordure est striée de métal, de bleu et de rouge sombre; cinq cabochons rehaussent cette bordure et les pieds. **xiii^e siècle.** — **CHANDELIERS.** Pied triangulaire à fleurons, rouge, vert et jaune, issant de rinceaux épargnés sur fond lapis. Nœud émaillé de bleu-turquoise; ornements en réserve. **xiii^e siècle.** — **CHANDELIER.** Haute broche; pied bas en forme de pyramide hexagone tronquée. Champ bleu-lapis; cartouches à écussons armoriés : 1^e semé de France; 2^e écartelé 1 et 4 d'or au lion rampant d'azur, 2 et 3 fascé d'or et de gueules de cinq pièces. Au bas, entre les cartouches, des disques inscrivant un griffon épargné sur champ rouge. Commencement du **xiv^e siècle.** — **CHANDELIERS.** Type du précédent; broche annelée de trois gorges; pans de la base ornés de quatrefeuilles à griffons réservés sur champs bleu-lapis, bleu-clair ou rouge-vif. **xiv^e siècle.** — **ENCENSOIR.** Pièce hors ligne : sphéroïde coiffé d'une calotte, monté sur un

pied circulaire très bas, et entièrement émaillé, porte-chainettes, couvercle, réchaud. Le couvercle, rehaussé de boutons métalliques à dragons estampés, offre des enroulements à fleurons rouges, bleus et blancs sur fond lapis; le réchaud comporte un décor semblable, jaune, vert, rouge, sur lapis et turquoise. Haut. 0^m17⁺; diam. 0^m115^{mm}. XIII^e siècle. — NAVETTE A ENCENS. Forme ordinaire. Sur le couvercle bleu-lapis, un bouton de cuivre estampé, accompagné de trois rosaces 2 et 1, pétales blancs, champ turquoise. XIV^e siècle. — PYXIDES. Disques et feuillages. Émaux lapis, turquoise, blanc, rouge. XIII^e et XIV^e siècles. — CIBOIRE PÉDICULÉ. Il est sphérique; champ de métal; un appendice, sommé d'une croix, amortit son couvercle à médaillons circulaires, encadrant des anges réservés sur fonds alternativement turquoise ou rouge. Même décor à la coupe et au pied; un nœud en forme de globe interrompt la tige élancée. XIV^e siècle. — COFFRET. Parallépipède en cuivre guilloché; serrure de fer. Le couvercle et la caisse sont ornés de quinze grossières figurines en relief, émaillées lapis, turquoise et rouge; garniture de verres cabochons. (Long. 0^m26⁺; larg. 0^m17⁺; haut. 0^m14⁺.) XIII^e siècle. — GÉMELLIONS APPARIÉS. Champ bleu-lapis, personnages réservés. Ombrilic : cavalier tourné à gauche; il joue du rebec; des rinceaux l'environnent. Marli : six disques à pampres, inscrivant des écus armoriés; six femmes debout apparaissent dans les vides ménagés entre les disques. Les écus se blasonnent ainsi qu'il suit : 1^o d'azur à 3 croissants d'or posés 2 et 1; 2^o palé d'or et de gueules de 8 pièces; 3^o vairé d'or et d'azur de 2 traits, abaissé sous un chef d'or vivré de gueules; 4^o d'or à 3 ailes de gueules, 2 et 1; 5^o burelé d'or et d'azur de 10 pièces, en chef une sorte de grand lambel de gueules à trois pendants elliptiques; 6^o coticé d'or et de gueules, qui est Turenne. Diam. 0^m23⁺. XIII^e siècle. — GÉMELLION. Champ lapis, personnages réservés. Ombrilic : roi à cheval. A l'entour, quatre lobes circulaires où reposent deux figures assises, l'une tenant un sceptre, l'autre armée d'un



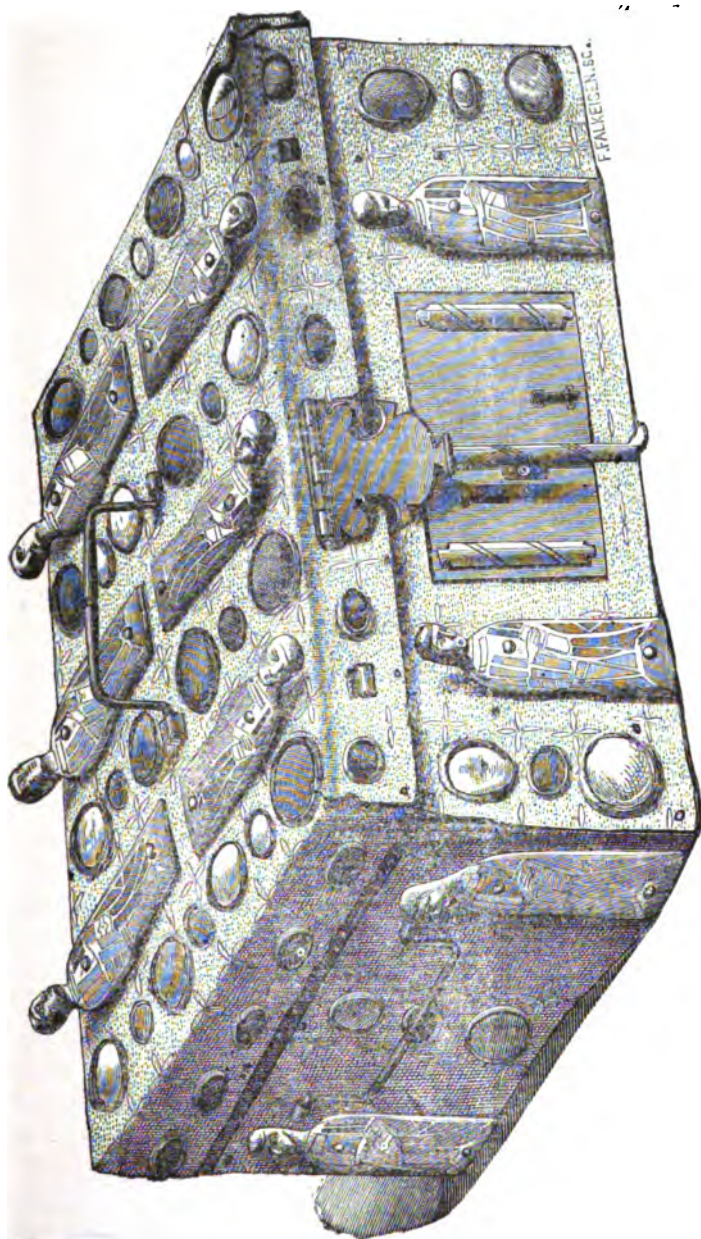
Encensoir du Musée Germanique.





Ciboire du Musée Germanique.





Coffret du Musée Germanique.



glaiive. Entre les lobes, quatre écussons d'armoiries, même blason deux fois répété : 1° d'or à 3 fasces d'azur, au lambel à 7 pendants de gueules ; 2° burelé d'or et d'azur de 8 pièces, chargé en pal d'une tour d'or ajourée de gueules. XIII^e siècle. — PLAQUE. Cette pièce cintrée, qui doit provenir d'une châsse, est aujourd'hui fixée à une reliure d'argent doré et estampé. Vierge debout tenant l'Enfant-Jésus, groupe en relief émergeant d'un fond lapis coupé de deux larges bandes horizontales bleu-turquoise : des disques et des losanges polychromes apparaissent dans les vides. Fin du XIII^e siècle. Aux angles de la reliure, on a rapporté quatre médaillons quadrilobés inscrivant les symboles évangélistiques ; champ bleu, métal réservé, traits incrustés de rouge, inscriptions françaises en gothique du XIV^e siècle :

S. Methren, S. Jehan, S. Marc, S. Luc.

Ces médaillons ont semblé douteux à M. Molinier ; il me semble avoir vu, dans la collection de M. Gay, un travail analogue attribué à Paris. — CROIX STATIONNALE. Centre elliptique, extrémités fleuronées. Face : Christ en relief sous la main divine ; plaques en cuivre gravé, rehaussé de cabochons ; ange tenant une croix et un livre, la Vierge, saint Jean, tous trois à mi-corps ; le Christ ressuscité, debout, croix et livre en mains ; rosaces. Revers : *Majestas Domini* dans une *vesica piscis* ; quatrefeuilles inscrivant des anges en buste ; symboles évangélistiques. En haut l'aigle, au bas l'homme ailé, à droite le lion, à gauche le bœuf. Sauf le Christ, les personnages et les symboles sont épargnés sur champ bleu. La gamme des rosaces polychromes est blanc, bleu, jaune, vert, rouge. XIII^e siècle. — CROIX STATIONNALE. Même forme que la précédente. Face : Christ fondu, couronné, *perizonium* lapis ; main divine. Extrémités des branches : en haut, figurine émaillée sur relief remplaçant l'homme ailé de saint Matthieu ; à droite le lion, à gauche l'aigle, l'un et l'autre réservés dans un

champ bleu; au bas, seconde figurine en relief, la Vierge (?) revêtue d'un manteau incrusté de lapis. Revers : lames d'argent blanc estampé d'un semis de fleurs de lis; on y a rapporté un Dieu le Père ou une *Majestas Domini* et les quatre symboles évangélistiques, le tout en cuivre doré et repoussé. Le monument, qui offre des traces évidentes de trucage, date à peine de la fin du ^{xiii}^e siècle; le ^{xiv}^e lui conviendrait encore mieux. — CRUCIFIX. Lame de métal complètement émaillée : carnations rosées; cheveux, barbe, *perizonium* bleus; nimbe à croix rouge; champ de l'instrument du salut, vert sombre à rinceaux en réserve; *titulus*, *suppedaneum*, bordure, bleus. Commencement du ^{xiii}^e siècle. J'ai récemment examiné chez M. Spitzer, à Paris, deux crucifix de la même technique, mais le champ des croix est doré. — CRUCIFIX. Cuivre estampé; grandes dimensions. Face : un Christ, dont le *perizonium* est blanc et bleu, reposant sur une croix plus petite, émaillée des mêmes couleurs. ^{xiii}^e siècle. — CHRIST. Robe incrustée de bleu-lapis moucheté de blanc; cette figure, de taille exiguë, revient au ^{xiii}^e siècle. — CROSSE. La volute inscrit un Couronnement de la Sainte Vierge; au nœud, six *vesica piscis* offrant des anges épargnés sur champ lapis; des dragons rampent autour de la douille. ^{xiii}^e-^{xiv}^e siècle. (Molinier. Essenwein, *Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit; Mittheilungen aus dem germanischen Nationalmuseum.*)

La chässe, reprise sous le n° I dans mon premier article, a été publiée, face et revers, par M. Essenwein, *Kulturhistorischer Bilderatlas*, II, pl. XXXVII, 4, 5.

BELGIQUE

Église de Notre-Dame, à Tongres. COFFRET. Bois de chêne recouvert en cuir. Écussons émaillés, *parti, semé de France à dextre, et de châteaux de Castille à sénestre*, armoiries d'Alfonse, comte de Poitiers, frère de saint Louis. Un disque représentant un personnage tenant un sceptre fleurdelisé

se voit au flanc du meuble. Haut. 0^m19°, long. 0^m09°. XIII^e siècle. Aux dimensions près, le petit écrin de Tongres offre une remarquable analogie décorative avec les grands coffres repris plus bas à l'article ITALIE.

Trésor de la cathédrale de Tournai. PYXIDE EUCHANISTIQUE. Forme ordinaire; cylindre à couvercle conique. Champ bleu, enroulements fleuronnés. La croix d'amortissement est perdue. Haut. actuelle, 0^m075^{mm}; diam. 0^m07°. XIII^e siècle.

Musée des antiquités, à Anvers. CRUCIFIX. Cuivre émaillé. XIII^e siècle.

Musée archéologique de Gand. PYXIDE. Forme ronde, couvercle conique. XIII^e siècle.

Collection de M. G. Vermeersch, à Bruxelles. CROIX STATIONNALE. Bois plaqué de cuivre doré, rehaussé d'émaux champlevés et de cabochons. La couronne du Christ est crénelée; son *perizonium* est émaillé. XIII^e siècle. — NAVETTE A ENCENS. Chaque opercule comporte un monstre enroulé, ciselé en relief. XIII^e siècle. — CROSSE. Tige et volute bleu-pâle frettées d'or. La volute embrasse le couronnement de la Sainte Vierge en métal ciselé. XIII^e siècle. — CHASSE. Forme ordinaire. La face antérieure offre quatre statuettes sur champ doré et gravé. Aux pignons, deux figures de saints réservés dans un fond bleu maille d'or. XIII^e siècle. — CHASSE. Forme ordinaire. Crête ajourée, rehaussée de rosaces en émail. Face antérieure, auge : les Saintes femmes au Sépulcre. Toit : *Majestas Domini* accostée de deux apôtres. Têtes en relief; corps réservés sur champ bleu-lapis, semé de rosaces bleues, jaunes et rouges. Un bandeau bleu-turquoise coupe horizontalement le fond. Revers bleu à rosettes polychromes. Dans chaque pignon, un saint réservé sous une arcade en plein-cintre. XIII^e siècle. — CHASSE. Forme ordinaire. Face antérieure, auge : *Majestas Domini* coiffée d'une mitre cornue; deux saints l'accostent. Champ bleu semé de rinceaux à fleurons polychromes. Toit : trois anges portant chacun un livre. Figures réservées, têtes en relief. Revers : tapis

- losangé. Flancs : deux saints. La crête est moderne. **xiii^e siècle.** — **CHASSE.** Type ordinaire. Champ bleu-lapis à enroulements terminés par des fleurons polychromes. Face, auge : l'Épiphanie. Toit : le Divin Crucifié entre la Sainte Vierge et saint Jean. Figures en relief et rapportées. Revers, auge : les Rois Mages devant Hérode que le démon semble inspirer. Toit : le Massacre des Innocents; les Mages, contristés, assistent à cette scène de meurtre. Figures réservées; le diable est émaillé en noir. Aux flancs, deux anges dans un encadrement bleu, blanc et vert. Crête ajourée sommée d'une croix. **xiii^e siècle.** — **PYXIDES EUCHARISTIQUES.** La collection en possède deux. **xiii^e siècle.** — **VIERGE.** Elle est en cuivre doré et ciselé. Assise sur un trône, la Mère de Dieu tient l'Enfant-Jésus. Les deux côtés du siège représentent l'Annonciation; au dos s'ouvre une porte cintrée, ornée d'un saint Pierre : ces parties sont émaillées. Champ bleu-pâle; figures en réserve; rinceaux fleuronés. **xiii^e siècle.**

Collection de M. A. Mertens. **CROIX STATIONNALE.** Le *suppedaneum*, qui portait les pieds du Christ, a disparu. A l'extrémité des branches, les symboles évangélistiques émaillés. Trois lions soutiennent le pied où les quatre Évangélistes figurent dans leur forme humaine. **xiii^e siècle.** — **PYXIDE.** Couvercle conique sommé d'une croix. **xiii^e siècle.**

Collection de M. Arthur Slaes. **RELIQUAIRE.** Deux anges, posés sur une terrasse émaillée, soutiennent un cylindre horizontal en cristal de roche. Travail limousin (?) **xiii^e siècle.**

Collection de M. Marynen. **CHASSE.** Haut. 0^m185^{mm}, long. 0^m15^m. Émaux restaurés, pierreries modernes. **xiii^e siècle.**

Collection de M. Houyel. **CHASSE.** Forme d'édicule à double pignon. Les faces sont couvertes de plaques en émail champlevé à sujets religieux. Le fond est garni d'une lame de cuivre gravé, ornée d'un ange inscrit dans un cercle, et de saints abrités sous une arcature en plein-cintre. **xiii^e siècle.** — Je mentionne cette pièce sous béné-

fice d'inventaire. Mes souvenirs à son égard sont très confus, et le document auquel j'ai recours ne me renseigne ni sur la date, ni sur les dimensions de l'objet. Le fond des chasses limousines est ordinairement nu, sans revêtement métallique; le trésor de la cathédrale de Tournai possède un petit coffret-reliquaire en os sculpté, dont le fond présente une lame de cuivre à dessins gravés, or sur vernis brun, certificat d'origine allemande. La chasse de la collection Houyet est-elle de fabrication rhénane? Est-elle limousine et victime d'un trucage? Aux intéressés à répondre.

Collection de M. Armand Van Zuylen. GROSSE ÉPISCOPALE en cuivre doré, rehaussé d'émaux champlevés. Le centre de la volute comporte une plaque ovale, fondue et ciselée, offrant sur les deux faces l'image en haut-relief de la Sainte Vierge et de l'Enfant-Jésus. XIII^e siècle. — PYXIDES; il y en a deux. XIII^e siècle.

Collection de M. Isidore Lescart. CHASSE. Elle est ornée de six médaillons à champ bleu encadrant des figures de saints épargnées. Long. 0^m22^e, haut. 0^m18^e. XIII^e siècle. — CHASSE. Émail champlevé; crête ajourée. Sur la face, des cabochons en cristal de roche, plus une ouverture circulaire ménagée pour laisser voir les reliques. Long. et haut. 0^m15^e. XIII^e siècle. — PYXIDE EUCHARISTIQUE. Couvercle conique. Bustes d'anges réservés sur fond bleu. XIII^e siècle.

Collection de M^{me} la baronne de Wolf. CRUCIFIX. Le Christ repose sur un champ bleu-lapis semé de rosettes. XIII^e siècle. — PYXIDES. Elles sont au nombre de trois. XIII^e siècle.

Collection de M. le comte G. de Nèdonchel. FIGURINES. Le Christ en croix, la Sainte Vierge et saint Jean. Haut. 0^m20^e. XII^e siècle. Nous avons ici au complet le sujet dont l'église de Montlevon et M. J. Frésart possèdent des personnages isolés.

(Catalogue officiel de l'Exposition rétrospective de Bruxelles en 1880. Notes personnelles de l'auteur.)

SSUISE

Bibliothèque de Saint-Gall. PLAQUE DE RELIURE. Format in-folio. Au centre, encadré d'une gloire elliptique, le Christ debout, couronné, un livre fermé dans la main gauche, bénissant de la droite à la manière latine. Le Sauveur est en relief; sa robe, verte et jaune, a des galons blanc et bleu moucheté de rouge. La gloire est de couleur bleue, semée de croisettes d'or en réserve. Aux angles, les attributs des quatre Évangélistes, émaillés sur champ maté; l'aigle symbolique de saint Jean est rose. Bordure à biseau, comportant des feuilles d'eau, bleu-lapis, bleu-clair et blanc; huit médaillons circulaires à quatrefeuilles sur fond bleu-lapis; animaux vert ou bleu moucheté de rouge. Même tonalité que les panneaux du Musée de Cluny attribués à Grandmont. Les éléments polychromes émergent d'un excipient de cuivre estampé, rehaussé de cabochons. Fin du ^{xii}^e siècle ou commencement du ^{xiii}^e. — RELIURE. Format in-folio. Plat supérieur : la Crucifixion. Christ en relief; sommet de la croix accosté de deux anges à mi-corps tenant un livre fermé; la Sainte Vierge et saint Jean occupent leurs places ordinaires. Figures épargnées sur champ bleu; têtes saillantes. Plat inférieur : *Majestas Domini*. Le Christ assis, ceint du nimbe, bénit à la manière grecque; il est en relief; les attributs des quatre Évangélistes cantonnent la gloire. Bordure semée de rosaces émaillées; aux angles, des médaillons inscrivant un ange à mi-corps, porteur d'un disque crucifère. Pièce fabriquée pour le courant de vente. ^{xiii}^e siècle. (Molinier.)

ITALIE

Église de Saint-Sébastien, à Biella (Piémont). DISQUES ÉMAILLÉS. Débris d'un coffret, aujourd'hui encastés dans les dossiers des stalles du chœur. ^{xiii}^e siècle.

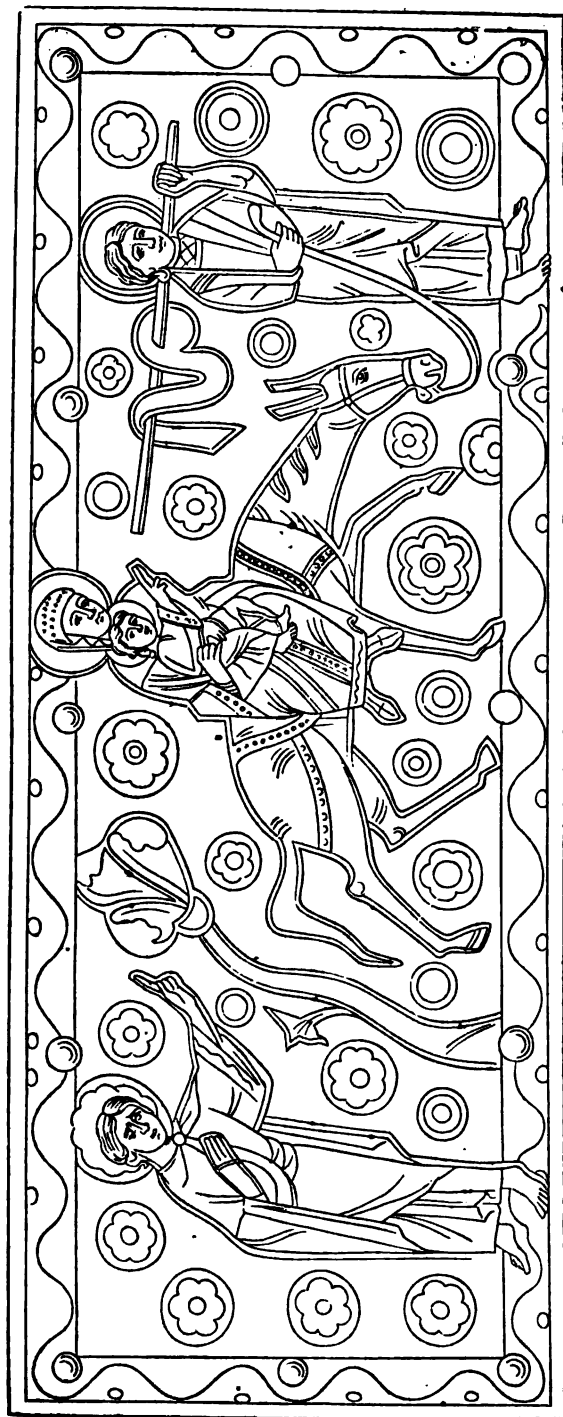
Cathédrale de Verceil (Piémont). DISQUES ÉMAILLÉS. Ils proviennent d'une cassette où, antérieurement à 1670,

étaient conservés les restes mortels du bienheureux Amédée IX, duc de Savoie (✠ 1472). Ce meuble, qui reposait dans la chapelle dédiée au saint personnage, fut remplacé par une urne d'argent; on le mit alors au rebut, et les disques, devenus la proie d'un chaudronnier, subirent les outrages du feu et du marteau. Plusieurs, tant armoriés que figurés, ont néanmoins échappé à la destruction, mais en fort mauvais état: Les premiers offrent le blason, très reconnaissable malgré une disposition fantaisiste, d'Alfonse de Poitiers, frère de saint Louis (✠ 1271 dans l'Italie septentrionale) : *parti au 1 semé de France, au 2 de gueules à 4 châteaux de Castille l'un sur l'autre*. L'écu est ceint de trois dragons en jarretière, genre de support héraldique que la cassette d'Aix-la-Chapelle et un gémellion du trésor de Conques offrent également. XIII^e siècle.

Église de Saint-André, à Verceil. CASSETTE. Lors des travaux entrepris en 1823 pour rendre au culte l'ancienne collégiale de Saint-André, on découvrit, scellée à l'intérieur d'un mur, une cassette renfermant les os du célèbre cardinal Guala Bicheri, né à Verceil, mort dans cette ville en mai 1227. Le meuble, outre les os, contenait un authentique sur parchemin, spécifiant que l'emmurement avait eu lieu au XV^e siècle, par les soins de l'abbé Malleto, supérieur des chanoines réguliers de Latran qui occupaient le monastère. Ce meuble, en bois de peuplier, coloré en rouge grenat foncé, mesure : long. 0^m82^o, larg. 0^m40^o, haut. 0^m355^{mm}. Il est orné de disques métalliques, les uns ciselés et ajourés, les autres émaillés d'armoiries ou de figures réservées sur champ bleu; une jarretière de clous dorés à tête ronde cercle chaque disque. Des équerres et des pentures, élégamment découpées et burinées, complètent un décor qui offre la plus étroite ressemblance avec celui de la cassette d'Aix-la-Chapelle. Au moment de la découverte, notre objet avait beaucoup souffert; le dos était entièrement nu; les disques du couvercle manquaient, sans être toutefois perdus, car on les a retrouvés ailleurs, et il serait facile de les replacer dans leur ancien

cadre de clous. L'entrée de serrure, circulaire et saillante, comporte deux morillons fixés au couvercle par trois languettes de métal doré et lisse; à la languette médiane est attachée une plaque rectangulaire (0^m39^{mm} sur 0^m033) chargée d'un écusson *d'azur au lion d'or*. La forme de ce lion à queue renflée accusant peut-être le xiv^e siècle, je soupçonne qu'un remaniement général aurait été opéré vers la susdite époque : la vieille caisse revêtue de peau, remplacée par une nouvelle en bois tendre; les écussons du dos supprimés; les languettes lisses et le petit lion substitués aux attaches primitives des morillons; de grossières poignées en fer annexées aux flancs. On connaît quatre coffrets limousins intacts : à Conques, au Louvre, à Longpont, à Aix-la-Chapelle; tous ont leurs cinq faces ornées de disques; pourquoi une exception à Vercell? Je ne me charge pas de spécifier le blason rajouté; est-il italien ou français? Rappelons seulement que l'azur au lion d'or appartient aux vicomtes de Limoges jusqu'en 1275. Parmi les émaux conservés, on doit mentionner les armoiries d'Alfonse de Poitiers (diam. 0^m095^{mm}); une scène érotique (0^m085^{mm}); une reine assise sur un trône et tenant un sceptre fleurdelysé; un personnage couronné, debout, un chien (?) sous les pieds, une lance à pennon trifide dans la main droite, dans la gauche un bouclier, pennon et bouclier chargés d'une croix (diam. des deux, 0^m09^e). xiii^e siècle.

Beaucoup des disques émaillés provenant des cassettes d'Amédée IX et de Guala Bicheri sont passés en diverses mains : un au *Museo civico* de Turin; un chez le chevalier G. Bertini, à Milan; trente-trois chez M. Ed. Mella, à Vercell. On remarquera encore que l'église de Saint-Sébastien, à Biella, était jadis, comme Saint-André de Vercell, la propriété des chanoines de Latran; cette remarque, jointe aux rapports ornementaux, à l'identité de symboles héraldiques, constants entre nos cassettes piémontaises, autoriserait à penser que les trois meubles ont appartenu au même personnage, et qu'ils furent intro-



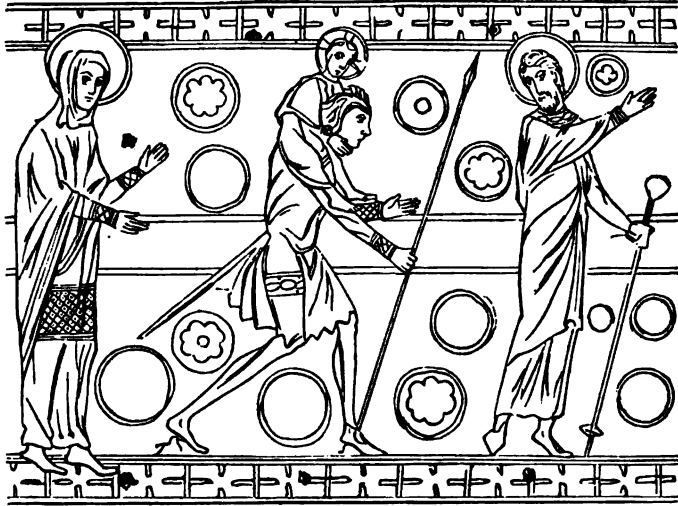
Panneau de chasse; Vatican. — (Extrait du *Guide de l'art chrétien*.)



duits dans le nord de l'Italie, simultanément, à la suite des mêmes circonstances. La découverte de l'inventaire, dressé sans doute après le décès d'Alfonse de Poitiers, éclaircirait peut-être la question; malheureusement, les historiens ne s'accordent pas sur le lieu où le frère de saint Louis termina sa carrière. Les uns le font mourir à Savone, près Gênes; les autres, au château de Corneto, non loin de Sienne. (Edoardo Mella, *La cassa già di deposito delle ossa del cardinale Guala Bicheri*, ap. *Atti della Societa d'archeologia e belle arti per la provincia di Torino*, t. IV, 1883. L. Guibert, Notes héraldiques ms.)

Musée chrétien du Vatican, à Rome. — CHASSE. Type ordinaire. Face : auge, les Saintes femmes au Sépulcre; toit, la Fuite en Égypte. Flancs, deux saints. Revers, un tapis de quatrefeuilles. Figures sur champ bleu semé de rosaces; polychromie; têtes en relief. Haut. et long. 0^m185^{mm}; larg. 0^m08^e. XIII^e siècle. L'épisode de la Fuite en Égypte est ainsi représenté. En avant, saint Joseph nimbé, imberbe : d'une main, il tient son bagage roulé autour d'une longue perche; de l'autre, la bride de l'âne. Suit la Sainte Vierge portant le Divin Enfant, et assise sur son coursier à longues oreilles. Derrière, un palmier; puis un personnage nimbé et imberbe, qui se retourne vers les émigrants et semble, par signes, leur souhaiter bon voyage ou leur indiquer la route. Une chasse limousine du XIII^e siècle, au Musée de Cluny, représente le même sujet d'une façon très différente. Saint Joseph, barbu et nimbé, porte la canne des Compagnons du Devoir; grosse pomme sphéroïdale, touffe de rubans vers la pointe. L'Enfant-Jésus est monté à califourchon sur les épaules d'un homme de haute taille, lance en main et l'épée au côté. La Vierge, à pied, ferme la marche. La scène est épargnée sur champ bleu, rehaussé de disques polychromes et coupé transversalement par un large bandeau turquoise. Je laisse à d'autres le soin d'établir la personnalité du géant; est-ce le futur bon larron? Mais l'insigne des Compagnons charpentiers donné, au XIII^e siècle, pour attribut à saint Joseph, me

semble digne de remarque; cette circonstance prouve l'an-



Panneau de chasse; Cluny.
(Extrait du *Manuel de l'art chrétien.*)

tiquité d'une association qui resta toujours mystérieuse. Une miniature anglo-normande du ^{xiii}^e siècle représente aussi la Fuite en Égypte; le Père nourricier du Sauveur est chargé d'une espèce de doloire fort curieuse (Thomas Wright, *The homes of other days*, p. 129, fig. 4, 1871). Les très anciens spécimens en bronze et en fer d'un pareil outfl ont été publiés récemment dans les *Bulletins* de la Société des Antiquaires de France. — CHASSE. Type ordinaire. Face : saint Étienne conduit hors de la ville; lapidation du protomartyr. Revers : tapis de quatrefeuilles. Flancs, saint Pierre et saint Jean. Haut. et long. 0^m175^{mm}; larg. 0^m087^{mm}. ^{xiii}^e siècle. — CHASSE. — Forme ordinaire. Toit : le Christ juge, assis sur l'arc-en-ciel dans une *vesica piscis* cantonnée des quatre symboles évangélistiques; Apôtres. Auge : le Divin Crucifié entre la Sainte-Vierge et saint Jean. Flancs : deux bienheureux. Revers : Quatrefeuilles inscrits dans des cercles. Figures épar-

gnées; champ bleu. Haut. 0^m15^{*}; long. 0^m21^{*}; larg. 0^m093^{mm}.
xiii^e siècle. — CHASSE. Type consacré. Toit : trois médaillons avec des bustes d'anges tenant des livres. Auge : Christ assis entre deux membres de la cour céleste. Flancs : saints debout. Réserve; têtes en relief; crête ajourée de trèfles; pieds carrés. Haut. 0^m10^{*}; long. 0^m12^{*}; larg. 0^m05^{*}. xiii^e siècle. — PANNEAU. Résurrection de Lazare. Polychromie sur fond d'or à rinceaux gravés. xiii^e siècle. — PANNEAU. La Crucifixion. Au sommet de la croix, deux anges; au pied, la Vierge et le Disciple bien-aimé. Main divine; *titulus* épigraphe, IHS XPS; têtes en relief. xiii^e siècle. — PANNEAU. *Majestas Domini* cantonnée des quatre symboles évangélistiques dans l'ordre suivant : homme ailé, aigle, lion, bœuf. xiii^e siècle. PANNEAU. Même sujet que le précédent. Têtes en relief. xiii^e siècle. — PANNEAUX. 1^o Les Rois Mages, guidés par l'étoile, s'acheminent vers Bethléem. 2^o Entrevue des Mages et d'Hérode assis sur son trône. 3^o Hérode ordonne le massacre des Innocents. 4^o Un ange avertit saint Joseph de fuir en Égypte. Champ semé de rinceaux. xiii^e siècle. — PANNEAU. Forme barlongue. Sept figures et blasons ainsi disposés en prenant par la droite : léopards d'Angleterre; saint Pierre; la Sainte-Vierge; Crucifix entre deux arbres tordus de même hauteur que la croix; saint Jean; saint Paul; semé de France. Épargne; émaux dégradés en majeure partie. Haut. 0^m055^{mm} et 0^m051^{mm}; long. 0^m177^{mm}. xiv^e siècle. — FIGURE DE SAINT. Métal fondu et ciselé; relief polychromé; champ bleu semé de disques émaillés blanc et bleu. xiii^e siècle. — FIGURINES. Relief polychromé; débris de chasses. xiii^e siècle. — MAJESTAS DOMINI. Relief fixé sur une plaque moderne en cuivre. Cette figure est assise de face; tête couronnée, légèrement tournée à droite. Manteau émaillé de bleu-clair; des cabochons ornent le pectoral et l'orfrois du col de la robe. Haut. 0^m40^{*}. xiii^e siècle. — FIGURES. Elles sont appliquées sur des fonds modernes; debout; relief émaillé : 1^o saint Pierre, haut. 0^m215^{mm}; 2^o saint Paul, haut. 0^m22^{*}; 3^o Apô-

tre, haut. 0^m23^c; 4^e saint revêtu d'une chasuble, haut. 0^m23^c. XIII^e siècle. Ces quatre personnages et le Christ ont vraisemblablement appartenu à une même châsse de grandes dimensions. — PLAQUES. J'en ajoute cinq nouvelles aux deux qui ont été signalées dans mes premières lettres. Ces pièces offrent toutes la *Majestas Domini* avec quelques variantes : polychromie. XIII^e siècle. — PLAQUE. Décor de rinceaux. XIII^e siècle. — PLAQUE. Ange tenant un livre. XIII^e siècle. — MÉDAILLON. Il est circulaire; champ émaillé à rinceaux. Sujet : un homme, le fouet en main, dresse un singe coiffé d'un capuchon. XIII^e siècle; débris probable d'un coffret. — PLAQUE. Métal repoussé, émaillé, découpé en quatrefeuilles. Christ sur la croix, accosté de la Sainte Vierge et de saint Jean. XIV^e siècle. — PLAQUE. Même forme que la précédente. Résurrection de N.-S. XIV^e siècle. PLAQUE. Quatrefeuilles inscrit dans une losange. Agneau de Dieu tenant une bannière. Émail bleu. XIV^e siècle. — CROSSE. Volute frettée garnie de crochets; elle embrasse une Annonciation. Sur le nœud, quatre saints; trois dragons en relief prolongent la douille. Émail bleu. XIII^e siècle. — CROSSE. La volute, imbriquée et rehaussée de crochets, figure un serpent dont l'archange saint Michel transperce la tête de son épée. Émail bleu. XIII^e siècle. — CHANDELIERS. Haut. 0^m165^{mm}. Ils sont appariés; sur leur pied triangulaire on voit l'image en buste du Sauveur bénissant et tenant un livre. Restes d'émail bleu. XIII^e siècle. — PYXIDES. Boîtes rondes à couvercle conique; genre d'ustensiles ainsi désignés dans un ancien inventaire : *Dux pixides de opere lemovicino in quo hostiæ conservantur* (Du Cange, *Gloss.*, LIMOGIA). Le musée en possède deux : l'une au monogramme I H S, l'autre décorée de rinceaux. XIII^e siècle. — GÉMELLION. Ce vase, assurément liturgique, est orné d'anges dans un champ bleu égayé de rinceaux. Diamètre 0^m225^{mm}; profondeur 0^m025^{mm}. XIII^e siècle. — CRUCIFIX. Christ en ronde-bosse. Couronne fleuronée; yeux d'émail; *perizonium* incrusté de bleu. La croix, dont le champ est également bleu, offre une

branche supérieure prolongée outre mesure. Au sommet, la Main divine et le *titulus* IHS XPS en deux lignes. A la croisée, un léger renflement circulaire. Semis de disques et de losanges polychromes. Au pied, Adam sort de terre, les bras levés pour rendre grâces au Rédempteur; cette figure, épargnée, surmonte un fleuron polychrome. Bordure métallique perlée. XIII^e siècle. (*Annales archéologiques*, t. XXVII, pl. II, p. 12.) — CROIX. Plaque de revers d'un Crucifix. Extrémités potencées; décor réservé sur champ bleu-lapis. Au centre, le Christ imberbe, à mi-corps, issant d'un nuage : les deux mains sont levées en l'air; la droite bénit, la gauche tient un livre. Aux extrémités, les quatre symboles évangélistiques ainsi disposés : haut, l'aigle; bras, le lion et le bœuf; pied, l'homme ailé. Des enroulements fleuronés de la plus remarquable élégance s'échappent du centre pour aller mourir contre les symboles. XIV^e siècle. — CHRIST. Ces figures veuves de leurs croix sont nombreuses au Vatican; j'en relève cinq dont le *perizonium* offre un émail bleu ou blanc. XIII^e siècle.

Je donne, sous bénéfice d'inventaire, les deux articles suivants, auxquels j'aurais pu adjoindre plusieurs autres pièces, dont l'origine m'a néanmoins semblé trop douteuse pour les mentionner ici. M. le Commandeur Descemet, qui a examiné ces articles, incline vers une provenance française (limousine); leur travail, m'écrit-il, est passablement grossier.

CROIX STATIONNALE. Cuivre doré, repoussé et émaillé. Face : Crucifix dont les pieds superposés sont cloués dans leur largeur, et non, comme de coutume, dans leur épaisseur; les quatre Évangélistes; la Sainte Vierge et saint Jean; Adam. Revers : *Majestas Domini* au centre; aux extrémités, l'Aigle, le Bœuf, le Lion, l'Homme ailé. XIV^e siècle. — CROIX STATIONNALE. Face : Crucifix abaissé sous

un ange tenant dans chaque main une lampe allumée, image symbolique du soleil et de la lune; la Vierge et le Disciple bien-aimé; Adam. Revers : le Sauveur assis bénissant et tenant un livre posé sur son genou; au sommet, l'Aigle; au croisillon droit, le Bœuf et un saint; au croisillon gauche, le Lion et un saint; au bas, l'Homme ailé et un évêque. Les figures emblématiques sont nimbées; elles ont pour attribut un *codex* ou un *volumen*. Cuivre repoussé et émaillé. xiv^e siècle avancé. (Descemet. Barbier de Montault, *La Bibliothèque Vaticane*, p. 78 à 83, 92 à 95; Rome, 1867. Comte Grimouard de Saint-Laurent, *Manuel et Guide de l'Art chrétien*.)

La part qui revient ici à M. Descemet sera facilement déterminée.

Musée de Naples. CROSSE. Saint Michel terrassant le dragon. xiii^e siècle. PYXIDE. Cylindre à couvercle conique; disques et rinceaux; modèle ordinaire. xiii^e siècle. (Molinier.)

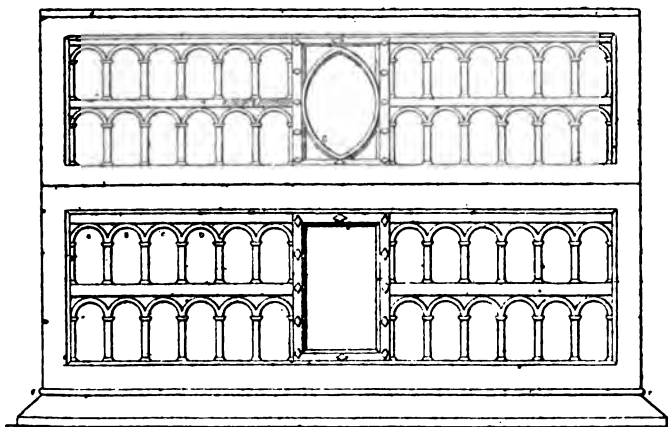
LA TOMBE ÉMAILÉE DE L'ÉVÊQUE EULGER, DANS
LA CATHÉDRALE D'ANGERS, ET LA PLAQUE
DE GEOFFROY PLANTAGENET,
AU MANS

J'avais écrit précédemment : « L'influence des artistes lotharingiens, appelés par Suger pour exécuter le pied de croix dont il fit présent à l'abbaye de Saint-Denys, ne se manifesterait-elle pas sur la bordure de la plaque d'Eulger? » Une découverte, publiée en 1877, mais qui ne m'a été révélée qu'en novembre 1883, prouve que si cette influence n'est pas entièrement nulle, elle fut du moins très secondaire.

J'ai vu de mes propres yeux et j'ai tenu en

maines les monuments dont il va être parlé; les décrire me serait donc facile : je préfère néanmoins reproduire ce qu'en a dit M. Louis de Farcy dans son bel ouvrage, malheureusement trop peu répandu, *Recueil d'objets d'art religieux*, 3^{me} année, 2^{me} livraison, ORFÈVREURIE, trois planches. On me saura gré de la substitution; M. de Farcy est un érudit sérieux; il n'avance rien qu'à coup sûr : dès qu'il ignore, il se tait. Vous me remercirez, mon cher ami, de vous avoir mis en rapports intellectuels avec un homme d'aussi haute valeur scientifique.

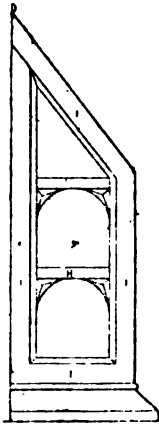
« Eulger, élu en 1125, mort en 1149, fut le premier évêque d'Angers inhumé dans la cathédrale. Ses dépouilles mortelles furent enfermées dans un cercueil de pierre, posé sous une arcade ouverte dans le mur de



Cénotaphe d'Eulger, face.
(D'après M. L. de Farcy.)

l'église, de telle sorte qu'une paroi se voyait du côté de la nef et l'autre du côté du cloître. Devant ce cercueil,

un soubassement de maçonnerie, de trois à quatre pieds de hauteur, portait un mausolée en bois, figurant une châsse à un seul versant, revêtue entièrement de cuivres étampés et dorés, enrichie de personnages, de rinceaux et d'inscriptions, or sur vernis brun, genre décoratif observé à Maestricht, Visé, Aix-la-Chapelle, Cologne, Troyes. (La châsse de Nesle-la-Reposte, au trésor de la cathédrale de Troyes, est aussi allemande que possible. Gaussen, *Portefeuille Archéologique de la Champagne*, ORFÈVREURIE, pl. VIII. J'en dirai autant de la châsse de saint Firmin, au trésor de la cathédrale d'Amiens, monument dont un habile praticien d'Arras, M. Fr. Normand, vient de m'adresser les photographies in-folio. Cette châsse, ornée d'inscriptions et d'enroulements vernissés, accuse une fabrication rhénane ou mosane, tant par sa forme que par ses émaux champlevés. C. L.) Les descriptions du monument d'Eulger et les fragments, peu nombreux malheureusement, retrouvés en 1871, pourront donner une juste idée de sa magnificence.



Cénotaphe d'Eulger, profil.
(D'après M. L. de Farcy.)

« Le mausolée d'Eulger fut-il, comme celui de certains évêques, exécuté de son vivant ou seulement après sa

mort? Je ne saurais résoudre cette question. Toujours est-il que le style de l'ornementation accuse parfaitement le milieu du xii^e siècle.

» Chaque année, en reconnaissance des bienfaits dont Eulger les avait comblés, les chanoines chantaient, pour son anniversaire, les vigiles et un obit solennel près de son tombeau. En 1487, le chapitre décida de faire ouvrir le cercueil pour voir s'il ne contenait pas d'écrits importants; j'ignore si cette délibération fut exécutée. Dès le commencement du xvii^e siècle, le monument d'Eulger était fort endommagé; les Huguenots, en 1562, et des curieux avaient peu à peu enlevé les cuivres. Un dessin de 1623 environ (Bibl. d'Angers, ms. 871, p. 4) nous le montre presque entièrement dépouillé des statuettes des arcatures. Quelques années avant la Révolution, le tombeau fut ouvert; voici le récit authentique de ce fait intéressant. »

» Le 20 septembre 1757, un chanoine ayant fait ôter » ce cercueil de bois revêtu de cuivre doré, on découvrit » une tombe placée dans le mur à la hauteur d'environ » quatre pieds. Il y fit faire une ouverture, à la faveur » de laquelle on put voir en dedans le corps de ce grand » évêque. On le trouva couvert de ses ornements ponti- » ficaux. Ses souliers étaient carrés par les extrémités, et » sans talons; le dessus était découpé à la façon des » anciens (*calcei fenestrati*). Son suaire s'était conservé » encore entier et presque dans sa première blancheur. » Comme je n'ai vu aucun des restes de sa soutane, » j'ignore s'il en avait une. Son rochet était d'une toile » assez fine; sa chasuble, d'une étoffe de soie à fleurs » rouges sur fond violet. Sa crosse de bois était dans » toute sa longueur. La populace, informée de cette dé- » couverte et poussée par une curiosité funeste, accourut » en foule à ce tombeau. On l'ouvrit par l'endroit qu'on » avait inutilement refermé dès le matin (une cassure à » l'extrémité du couvercle, côté des pieds). Chacun s'em- » pressa d'enlever quelques parties des vêtements qui

T. VII.

1—6

» couvraient les restes de ce grand évêque. Rien n'eut
» échappé à ce pillage si on ne se fût empressé de cacher
» ce précieux dépôt à ses regards. On y réussit en cou-
» vrant cette pierre du cercueil ou petit mausolée de bois
» qui y est aujourd'hui. On lit sur ce mausolée, orné
» autrefois des *figures des Apôtres en bronze doré*, cette
» épitaphe, différente de celle qui est autour de sa figure.

✠ HIC IACET EULGERIVS QVI PRESVL NOMINE QVIDQVID
DVRA POTEST SORS DARE SVSTINIVIT.

GAVDIA NVLLA DIES DEDIT ILLI, NEC LOCA PACEM,
SOLAMENQVE TVLIT NVLLVS AMICVS EI,

POST RES ABLATAS, PROPRIA DE SEDE FVGATIVS,
HOSPES ERAT MVNDI, CERTA STATIONE CAREBAT.
(Bibl. d'Angers, ms. 628, p. 142). »

« Le même chanoine s'appropriâ sans doute la représentation émaillée d'Eulger, qui occupait le centre du monument et qui en était la pièce capitale; elle disparut en 1757.

» Le chapitre ayant, en 1783, confié à l'italien Borani le soin de badigeonner la cathédrale, fit murer l'arcade qui abritait le cénotaphe d'Eulger, pour rendre les murs unis et propres à recevoir l'enduit. La partie saillante de la base de la châsse fut brisée à coups de hache; on éleva contre elle un mur très mince qui, la déroband à la vue, la sauva d'une ruine complète pendant la Révolution.

» En 1871, l'architecte diocésain fit démolir ce mur; on retrouva la châsse souillée de chaux, gravement mutilée, mais n'ayant pas encore perdu toutes ses décorations de cuivre cloué sur le bois. Voilà les restes précieux que j'ai fidèlement calqués sur le monument lui-même, aujourd'hui déposé au musée épiscopal.

» Ce monument consiste en planches de chêne de 0^m03 d'épaisseur, assemblées avec des chevilles et dans lesquelles on a élegi les chanfreins et les areatures; seuls, les pilastres ont été rapportés. Long. 1^m98, épais-

que. Rien n'ent
ressé de cacher
eussit en cou-
usolée de bois
ausolée, orné
e doré, cette
de sa figure.

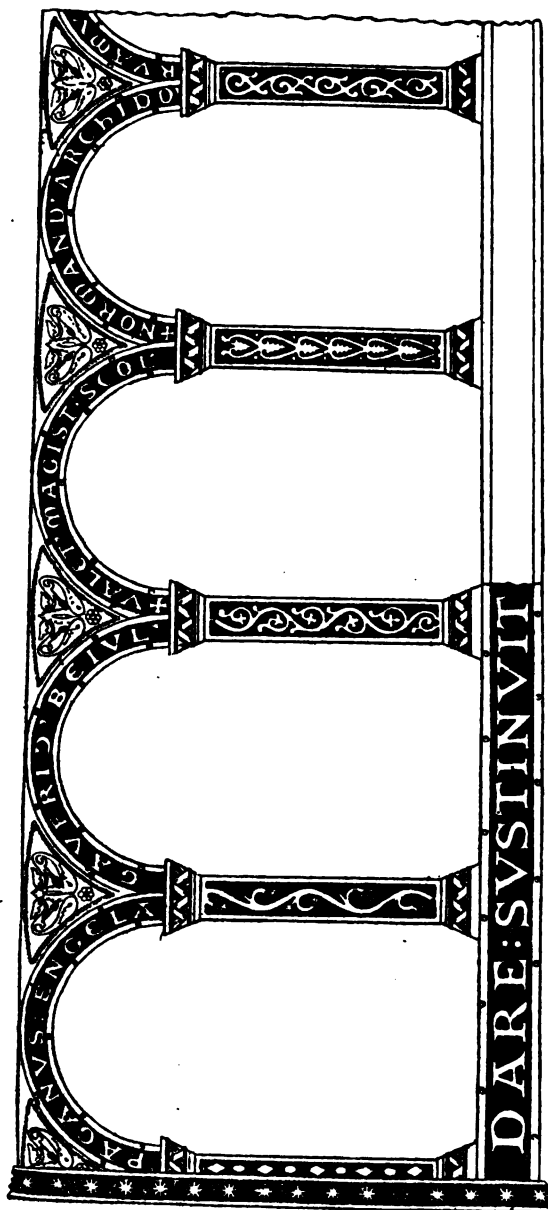
QVIDQVID

PACEM,

S,
AT.

repré-
tre du
e dis-

orani
caule
urs
de
on
à



Génotaphe d'Eulger. — Fragment de l'arcature. (D'après M. L. de Farcy.)





Motifs du cénotaphe d'Eulger.
(D'après M. L. de Farcy.)



seur 0^m39°; haut. du coffre 0^m77°, compris un soubassement de 0^m10°; la pente du toit mesure 0^m66°.

» La base comprend un large chanfrein de 0^m08°, et un boudin sur lequel restent encore quelques débris étampés, rinceaux courants dont l'éclat métallique alterne avec des bandeaux bruns.

» Le parement du coffre est encadré par une baguette unie, large de 0^m08°, jadis couverte de lames étampées et dorées, sur lesquelles était tracée, au moyen d'un fin perlé en relief, une série de quatrefeuilles, dont l'intérieur était sans doute égayé d'enroulements végétaux; il n'en reste presque plus rien. Un étroit chanfrein, fond brun, rehaussé d'étoiles d'or à six rais, sert de transition entre l'encadrement et vingt-quatre arcades, dont les archivoltas portent chacune, en lettres d'or sur vernis brun, le nom d'un dignitaire ou d'un chanoine, contemporains d'Eulger. Ces arcades, en double rangée de six, douze de chaque côté, flanquent la place où trônait jadis l'effigie émaillée du prélat, place qui mesure, en hauteur 0^m48°, en largeur 0^m30°. Plusieurs archivoltas ont conservé leurs inscriptions; à savoir : PAGANVS : ENGELA; GAVFRID' BEIVL' ✕ VALET' MAGIST. SCOL'; ✕ NORMAND' ARCHIDO'; RVAMV....; GAVFRIDV' POTa; RADVLP' ARCHIDO'; HVGO DE SABLENCIA'; ✕ GVILLEL' POTa; ✕ GVIDO DE PRESCENIA.

» Les tympanas ménagés entre les arcs sont garnis de plaques étampées dont le motif est toujours le même (une petite rose abaissée sous un élégant bouquet de feuilles). Il en est ainsi des bases et des chapiteaux des pilastres de séparation : une bande étampée, repliée à angles droits garnis de . . ., en fait tous les frais. Au contraire, une assez grande variété distingue les pilastres; on y voit des enroulements, des palmettes et des fusées.

» Les figures des chanoines, *en cuivre repoussé dans la plaque même*, qui occupaient l'intérieur de chaque arcade, ont disparu jusqu'à la dernière; c'est une perte irréparable. Au-dessus des rangs d'arcatures, courait en grandes

lettres d'or sur fond brun, l'épithaphe métrique reproduite plus haut; il n'en reste qu'un seul fragment. Douze pierres en losange, d'assez faibles dimensions, étaient grossièrement serties et fixées par des clous dont la trace persiste sur l'encadrement de l'émail central.

» Un dessin de Gaignières, reproduit dans mes *Notices sur les tombeaux des évêques d'Angers*, pl. II, et dans le *Dictionnaire du mobilier français* de Viollet-le-Duc, t. II, pl. XLVI, donne une idée à peu près exacte de ce magnifique émail, qui pouvait rivaliser avec celui de Geoffroy Plantagenet, au musée du Mans.



Tête d'Eulger.
(Interprétation du Dessin de Gaignières.)

» Le versant du toit, disposé absolument comme la face du coffre, montrait au centre la *Majestas Domini* inscrite dans une *vesica piscis*, ayant douze losanges sur le cadre et cantonnée des quatre symboles évangélistiques; à droite et à gauche, les douze Apôtres, et probablement aussi douze Prophètes, remplissaient les arcatures. L'artiste avait sans doute voulu établir un parallèle entre le Christ au milieu de la cour céleste et l'évêque entouré de son clergé.

» Chaque face latérale se compose d'une partie triangulaire et de deux panneaux cintrés, séparés par un bandeau estampé ayant pour motif une série de nœuds à crochets. D'autres bandeaux, or et brun, sur lesquels on remarque des dessins analogues à certaines bordures de vitraux ou de carrelages émaillés, prolongent les côtés. Des plaques repoussées, dont il ne reste absolument rien, devaient remplir les baies cintrées et les triangles.

» Enfin, à l'arête du toit, se trouvent encore les vestiges d'un boudin d'amortissement. Était-il sommé d'une crête ajourée et de pommes d'orfèvrerie? J'en doute fort, car on n'aperçoit aucune trace de clous ni de ferrures propres à maintenir ce genre de décorations. »

Un précédent mémoire de M. de Farcy, *Notices archéologiques sur les tombeaux des évêques d'Angers*, p. 15, me fournit d'autres documents.

Bruneau de Tartifume, en 1623, décrit ainsi le cénotaphe d'Eulger :

« En ceste deuxième arcade est la tombe de Eulgerius, »
» jointe à la muraille du costé dextre en entrant en l'église »
» de S.-Maurice d'Angers, près de la porte du cloistre, »
» en laquelle tombe se voient 48 places, sans deux principales qui tiennent le milieu, ès quelles places il y a »
» eu autant de médailles de cuyvre doré et esmaillé »
» comme il se peut reconnaître en ce qui est de reste... »
(Bibliothèque d'Angers, ms. 871, p. 4.)

On lit dans le ms. 627, fol. 19 v° du même dépôt :

« Sa figure est émaillée sur du cuivre avec une mitre »
» en forme de bonnet carré. » (*Chronologie des évêques d'Angers.*)

Lebrun-Desmarettes se montre beaucoup plus explicite :

« Vis-à-vis, au côté droit, il y a un cercueil de bois

» avec des ornements et des *plaques* dessus, enchâssé en
» partie dans la muraille, élevé au-dessus de terre en-
» viron de trois pieds, dans lequel fut mis l'évêque Eulger
» représenté dessus en *mignature*, avec une mitre tournée
» de côté et toute cornue, ce qui est particulier à lui
» seul. » (*Voyages liturgiques* par le sieur de Moléon, p. 82,
Paris, 1718.)

Voici d'autres témoignages dans le même sens.

« Épitaphe d'Eulger autour de sa figure d'*émail plate*
» qui paraît sur un tombeau de bois couvert de feuilles
» de cuivre doré... » (*Cérémonial* de Le Horeau, t. II,
p. 148; 1692 à 1717, Bibl. de l'Évêché d'Angers.)

« Copie de l'épitaphe d'Eulger, autour de sa figure
» d'*émail plate* qui paraît sur un tombeau... » (*Chapelles*
d'Angers, ms. du xvii^e siècle, p. 167, Musée diocésain
d'Angers.)

« La représentation d'Eulger était en *émail et plate*
peinture... » (Barthélemy Roger, *Histoire d'Anjou*, ap. *Revue*
d'Anjou, 1852, p. 144.)

Une lettre que M. de Farcy m'adressait à la
date du 7 novembre 1883, peu de jours après
mon départ d'Angers, renferme ces détails supplé-
mentaires :

« Un ancien texte de 1630 environ dit aussi que les
niches abritaient des *statuettes* ou *médailles* représentant
les Apôtres, etc. Ceci semblerait indiquer des pièces
rapportées sur champs; et pourtant, nulle trace de clous.
Les statuettes devaient être repoussées dans une feuille
de cuivre très-mince, occupant la baie entière de l'ar-
cade; toutes furent malheureusement arrachées. Pour
moi, je suis persuadé que la plaque de l'évêque était
seule émaillée; les autres reliefs, simplement métalliques,
pouvaient avoir leurs creux remplis de mastic ou de con-
solidateurs analogues. »

Je vous ai communiqué, mon cher ami, les divers renseignements empruntés, soit aux livres, soit à la correspondance de M. de Farcy. Si j'en ai, çà et là, modifié légèrement les termes, le fond demeure absolument intact. J'espère que notre aimable confrère acceptera mes écarts de plume avec son indulgence accoutumée, et que les observations, à moi toutes personnelles, qui vont suivre, seront prises par lui du bon côté.

On n'oubliera pas que je me livre ici à une sorte de plaidoirie en Cour d'assises, gerbe d'arguments sérieux, discutables, ou même faux à l'occasion; le Ministère public — M. de Farcy — avait préalablement fulminé son réquisitoire. Conformément à une législation morte d'hier, un Président quelconque devra résumer impartialement les débats, puis laisser au Jury, c'est-à-dire à la science désintéressée, le soin de prononcer son verdict.

L'exécution du cénotaphe d'Eulger doit être postérieure à l'année 1153. Les motifs qui déterminèrent ce sentiment m'avaient d'abord paru si clairs, que les développer me semblait complètement inutile; un érudit de l'École des Chartes, à qui j'ai soumis le cas, trouve qu'affirmer et prouver sont deux : ses justes observations m'obligent à augmenter d'un paragraphe une notice déjà fort longue.

On a remarqué que des noms conservés, quatre sont précédés d'une croix : l'écolâtre *Valetus* (Valoy?), l'archidiaque Normand, Guillaume Pota, Guy de Précigné ou Pressigny; cette caractéris-

tique manque aux six autres. Le signe ✠ est fréquemment usité au Moyen âge; il y précède, ou il y remplace au besoin, les signatures au bas des chartes; on le trace en tête des inscriptions votives, des légendes de cloches, des épitaphes, etc., mais il peut marquer aussi les décès sur les diptyques et les nécrologes : *In fine canonis missæ, hæc episcoporum Arelatensium nomina leguntur..... quibus crucicula præmittitur, sancti designantur.* (Gori, *Thes. vet. diptych.*, t. II, p. 198-199. Mabillon, *Vet. analecta.*) Les ✠ n'ont pas été distribuées ici d'une façon banale ou arbitraire; le champ des archivoltes laissait assez de place pour en donner à tous si on l'avait jugé convenable. Nos ✠ n'indiquent certes pas des saints; distingueraient-elles les dignitaires ou les simples chanoines élevés au sacerdoce? Cela est inadmissible : *Ruamu*(ndus) en manque, et il sera démontré bientôt que Ruamundus (pour *Raumundus*, genre de faute épigraphique commun au Moyen âge), Romond, Raymond, remplissait de hautes fonctions qui exigeaient certainement la prêtrise chez le membre du clergé appelé à les occuper. La ✠, telle que nos inscriptions la montrent, ne me semble donc devoir être prise que dans l'acception de signe obituaire servant à caractériser les défunts; conséquence : les personnages dépourvus de ✠ existaient encore à l'époque où le monument fut parachevé, tandis que ceux qui en sont munis avaient alors cessé de vivre. Or une ✠ accompagne le nom de l'archidiacre Normand, très vraisemblablement Normand de Doué,

successeur immédiat d'Eulger au siège épiscopal d'Angers, lequel Normand décéda le 27 avril 1153 (*Gallia christiana*, t. XIV, col. 569).

Le premier terme extrême de 1153 étant ainsi déterminé, on pourra trouver le second par la même méthode. En supposant que le cénotaphe ait été érigé aux frais d'un évêque, auquel l'attribuer maintenant après avoir écarté Normand de Doué? Est-ce à Matthieu de Loudun, auparavant abbé de Saint-Florent de Saumur, 1156-1162; à Geoffroy Moschet ou la Mousche, ex-doyen du chapitre cathédral de Saint-Maurice, 1163-1177; à Raoul de Beaumont, 1177-1197; à l'angevin Guillaume de Chemillé, un instant évêque d'Avranches, 1197-1202 (*Gallia christiana*, t. cité, col. 570 à 572)? J'avais d'abord penché pour Moschet qui, plus que tout autre, devait être enclin à rendre d'éclatants hommages à la mémoire d'un illustre prédécesseur, mais une date que je produirai bientôt m'oblige à reporter sur Matthieu de Loudun, entre 1156 et 1160, l'honneur d'avoir inauguré notre monument.

Un vandalisme, moins pardonnable assurément que les excès révolutionnaires, n'a épargné que dix noms : Payen Engelé, Geoffroy Bêjule, l'écolâtre Valoy (?), l'archidiacre Normand, Romond..., Geoffroy Pota, l'archidiacre Raoul, Hugues de Semblancay, Guillaume Pota, Guy de Précigné. La série des doyens de Saint-Maurice (*Gallia christiana*, t. cité, col. 592) fournirait un petit supplément à la liste des chanoines contemporains d'Eulger : Enjubauld; Hugues; Geoffroy dit *Bibens*

solem (Boitsoleil), à identifier avec Moschet — les mouches bourdonnent au soleil; — Matthieu, 1162; Étienne de Ternac, 1177. Dix et cinq font quinze; avec de nouvelles et patientes recherches, M. de Farcy finira quelque jour par combler les neuf lacunes; il me semble être déjà sur la piste.

Je pense, comme mon érudit confrère d'Angers, que la face du coffre représentait Eulger environné de ses dignitaires et de ses chanoines rangés suivant l'ordre de préséance qui leur était assigné dans les stalles du chœur au moment de la mort du prélat; que les dignitaires sont désignés par le nom de baptême suivi du titre; les simples chanoines, par leurs prénoms et surnoms. Toutefois, je persiste à maintenir l'assertion émise plus haut : la croix obituaire ne signale pas les membres du chapitre défunts en 1149, mais ceux qui avaient cessé de vivre au moment où l'on érigea le cénotaphe. L'exactitude du fait sera bientôt démontrée; une récente communication de M. de Farcy (*Lettre* du 20 août 1884), dont je reproduis les passages saillants, va me donner gain de cause.

« D'après la position des légendes, voici, en supposant la tombe intacte, l'ordre qu'occupaient les figures dans la rangée des arcades supérieures.

» Eulger devait avoir à sa droite :

» 1° Le doyen, dont le nom n'existe plus (Geofroy Moschet?).

» 2° Le grand archidiaire, Ruamundus (ou Buamond?) 1145-1160.

» 3° L'archidiacre d'Outre-Maine, Normandus.
» 4° L'écolâtre Valetus.
» 5° et 6° Deux chanoines : Gaufridus Bejulus
et Paganus Engela.

» A gauche de l'évêque :

» 1° Le trésorier (Gaufridus Pota?).

» 2° Le chantre; nom perdu.

» 3° L'archidiacre d'Outre-Loire, Radulphus
(Raoul de Beaumont?).

» 4° 5° et 6° Trois chanoines : Hugo de Sa-
blenciaco, Guillelmus Pota, Guido de Prescenia.

» Le chapitre comprenait huit dignités : Doyen,
Trésorier, Grand-Archidiacre, Chantre, Archidia-
cres d'Outre-Maine et d'Outre-Loire, Écolâtre,
Pénitencier ou Chapelain de l'évêque. Je ne sais
à quelle date remonte cette dernière dignité; exis-
tait-elle du temps d'Eulger? Je ne le crois pas,
attendu que, d'après l'ordre suivi, le Pénitencier
devrait être Hugues de Semblancay; auquel cas on
aurait mis *Hugo peniten'* ou *capellan'* au lieu
d'inscrire un nom, soit de famille, soit de pays
natal. Hugues de Semblancay survécut longtemps
à Eulger. On le voit, en 1170, faire exécuter les
verrières du chœur.

» J'ai orthographié *Buamond* à côté de *Rua-
mu*(ndus). Il y a en effet un Buamond signalé
comme grand-archidiacre, de 1145 à 1160, époque
où ce dignitaire fut remplacé par Geroni(m)us;
mais on lit cela dans un manuscrit du xviii^e siè-
cle, au musée diocésain, et je doute fort que le
nom ait été copié exactement. »

Ainsi donc, nous avons les noms des trois archi-

diaques en fonctions à la date de 1149 : Romond — la leçon *Buamond* est incontestablement fautive, — Normand, Raoul. Le second est à coup sûr Normand de Doué, qui *ex archidiacono post Eulgerii decessum factus est episcopus* (*Gallia christiana*, loc. cit.); Normand mourut en 1153, et la croix obituaire viendrait affirmer qu'il n'existait plus lors de l'érection du cénotaphe. Au contraire, l'*archidiaconus major*, Romond, reçoit de l'inscription un certificat de vie à l'époque susdite, et il ne disparaît de la scène qu'en 1160. La question me semble maintenant résolue d'une manière complète; la date du monument se trouve circonscrite dans le court laps des quatre années écoulées entre 1156, où Matthieu de Loudun prit possession du siège épiscopal d'Angers, resté vacant de 1153 à 1156 pour des motifs que nous ignorons, et 1160 qui marqua, selon une probabilité équivalente à la certitude, le décès de l'archidiacre Romond. Néanmoins le terme 1156 pourrait être légèrement modifié; nous avons déjà vu qu'en reconnaissance des bienfaits dont Eulger les avait comblés, les chanoines chantaient, à chaque anniversaire de la mort du prélat, les vigiles et un obit solennel auprès de son tombeau. Ce témoignage de perpétuelle gratitude porterait à croire qu'au chapitre, et non à un évêque, reviendrait l'honneur du monument; alors la première limite 1156 pouvant reculer jusqu'à 1153 ou 1154, nous étendrions notre période élastique à six ou sept ans au lieu de quatre; la différence est bien minime.

Ce point déterminé, je partage l'avis de M. de Farcy relativement à la technique des plaques encastrées dans les baies des arcatures; comme lui j'admets des figures repoussées sur une feuille métallique de peu d'épaisseur; pareil travail caractérise la châsse mosane de saint Hadelin, à Visé, ouvrage également du ^{xii}^e siècle, et aussi d'anciens reliquaires à Moissat-Bas, Conques, etc.

Le procédé qui consiste à réserver des dessins métalliques sur une lame de cuivre vernie en brun, ou réciproquement, est spécial aux écoles de la Meuse et du Rhin. Le moine Théophile l'indique (*Diversarum artium schedula*, l. III, c. 70); mais, sans m'écarter du ^{xii}^e siècle, je ne trouve rien de notablement similaire au système décoratif du cénotaphe d'Eulger, ni sur la couronne de lumière de Frédéric Barberousse, à Aix-la-Chapelle (1152-1190), ni même sur la châsse de Visé. L'ornementation gravée de la première est généralement lourde; les enroulements or et brun manquent un peu d'air (Bock, *Der Kronleuchter Kaisers Friedrich Barbarossa*; estampages : *Mélanges d'archéologie*, t. I et III, gravures et chromos). Les bandeaux vernis de la seconde — j'en possède les photographies — offrent bien un entrelacs continu ayant quelques rapports avec les palmettes des flancs de la châsse angevine; néanmoins il est plus rempli, plus cherché au point de vue du style. Maintenant, si j'aborde les vernissages du ^{xiii}^e siècle germanique, à Maestricht, Cologne, Aix-la-Chapelle, le détail se complique encore davantage et contraste avec la sobriété de

notre objectif (*Mél. d'archéol.*, t. I, pl. XXXIII à XXXVII). En définitive, les bandeaux vernissés du monument d'Eulger — quelques-uns semblent inspirés par des motifs peints sur les anciens vases helléniques — sont de véritables patrons de broderie, dus probablement au crayon d'un artiste français; le même procédé, en Allemagne, ne vise, et il est rationnel, qu'aux effets de la ciselure. Les effigies canoniales — vingt-quatre, on ignore ce qu'il y avait sur les flancs — étaient, on n'en saurait guère douter, non des images fantaisistes, mais des portraits, soit *ad vivum*, soit d'après des souvenirs exacts. Cette circonstance et leur technique permettent de croire qu'elles avaient été fabriquées à Angers où habitaient d'habiles orfèvres; naturellement aussi les vingt-cinq figures du toit, les motifs étampés et, pour demeurer logique, les vernissages, inscriptions, bordures ou pilastres.

Les caractères alphabétiques peuvent être invoqués en faveur d'un travail angevin; ils sont de deux espèces. D'abord le magnifique type carré de l'épithaphe, dont nous n'avons que les mots DARE : SVSTINVIT, fin de la seconde ligne; il tient à la fois de l'augustal et du damasien; la couronne d'Aix-la-Chapelle et la châsse de saint Hadelin n'offrent absolument rien d'analogue. L'alphabet des archivoltas est un mélange d'onzial et de carré; les légendes au vernis des bandeaux de Visé sont du même genre, mais avec de notables différences dans les D, les G, les H et les M.

Le style des épithaphe, bien qu'il ait la couleur

des bords de la Loire, n'entre pas en compte; l'écriture s'expédie au loin.

La forme et l'ordonnance de notre cénotaphe me paraissent essentiellement limousines. A ma connaissance, aucune châsse du Rhin ou de la Meuse ne présente la *Majestas Domini* encadrée d'une *vesica piscis*; non pas que Belges et Allemands n'aient traité aussi ce thème, mais ils l'ont toujours appliqué d'une manière différente. En revanche, le décor des *feretra* ou *arculæ* exécutés à Limoges montre fréquemment le Christ dans une auréole elliptique, accompagnée d'arcatures en plein-cintre abritant des personnages; telles sont les châsses de Saint-Viance, de Klosterneubourg, de Gerresheim, de Siegbourg, etc., etc. Quant à la forme, le modèle allemand a un coffre plus bas, un angle de toit moins aigu que le type limousin; or, un parement surélevé, un rampant très raide, caractérisent la tombe d'Eulger.

Nous avons analysé tout ce qui reste de la carcasse originale; passons maintenant à l'émail, connu par le seul dessin de Gaignières, dessin empreint de l'inintelligence du XVIII^e siècle à l'égard des œuvres médiévales, mais dont on me semble avoir trop exagéré la médiocrité.

Autant qu'on peut en juger, la gamme des émaux était très douce. La figure se détachait en blanc sur champ bleu; absence totale de rouge profond. Une gamme aussi tranquille distingue la plaque de Geoffroy Plantagenet, au Mans, où le rouge anime à peine un motif d'architecture, et les médaillons du coffre de sainte Foy, à

Conques, où cette couleur ne se montre pas. La tonalité allemande du ^{xii}^e siècle est bien plus énergique.

La bordure, lacis de triangles aux contours métalliques largement épargnés, me paraît *sui generis*. Néanmoins ces imbrications effilées, les unes vert-pâle, les autres nuées de bleu, vert-pâle et turquoise, ne sont pas de style germanique; le goût français y perce.

Des six documents écrits reproduits plus haut, les deux premiers mentionnent simplement un émail quelconque; les derniers spécifient un *émail plat* ou en *plate peinture*; au troisième, le terme *mignature*, employé par Lebrun-Desmarettes, est surtout caractéristique. Ce savant liturgiste, très judicieux observateur mais peu versé dans le vocabulaire technologique, n'a pas trouvé de meilleur moyen pour exprimer sa pensée que de recourir à une comparaison avec les tableaux enluminés des anciens manuscrits. Quatre témoignages affirment donc la présence d'une plaque en émail champlevé; qu'a-t-on à leur opposer? Le vague des autres — ils ne sont ni pour ni contre — et une invention de Viollet-le-Duc.

En effet, le dessin de Gaignières accuse une légère saillie du côté des ombres, mais diverses causes peuvent avoir motivé cette façon d'agir. Un même ton, profond dans un grand alvéole, n'est jamais uniforme; il se jasse de noircissures, suivant le degré de pureté des matières vitreuses ou l'inégalité de température qui atteint chaque place à la fusion. Les surfaces polies, exposées à

la lumière, miroitent toujours plus ou moins de manière à produire un semblant d'ombre. Le modèle n'aurait-il pas réellement offert des nués qu'une copie hâtive a sommairement rendus? Laquelle de ces raisons guida l'artiste? Je ne saurais choisir entre les trois; mais à coup sûr il n'eut jamais l'idée que lui prête Viollet-le-Duc. Dessinateur hors ligne, plein de confiance dans un éminent savoir, l'auteur du *Dictionnaire du mobilier français* s'est donné le tort grave de perfectionner l'œuvre trop indécise de Gaignières sans prendre la peine de recourir aux textes qui auraient pu éclairer la situation. Il vit un relief là où n'existait absolument qu'une ficelle de peintre; alors il en-fanta la superbe aquarelle qui m'induisit en erreur, et qui doit tromper encore bien du monde jusqu'au jour où un nouveau lexicographe lancera ma rectification dans le domaine public.

L'alphabet de l'épithaphe marginale offre un mélange de carré et d'uncial assez différent des lettres tracées sur les archivoltas. D'abord la boucle inférieure du G se recourbe en volute très prononcée; ensuite, détail dont Viollet-le-Duc n'a guère tenu compte, les jambages de tous les A et de la moitié des M serpentent plus ou moins. Viollet-le-Duc a mis des Q, queue extérieure et tournée à droite, là où Gaignières figure une queue à gauche et pénétrant l'ovale; en outre le seul exemple de lettres conjointes est interverti : ME dans le livre, AR chez Gaignières. Quoiqu'il en soit, l'épigraphie de l'émail accuse évidemment un tout autre

style que les types employés sur le reste du monument.

La tête du prélat, telle que Gaignières l'a reproduite, n'est aucunement fantaisiste — laissons Viollet-le-Duc à l'écart. — On y voit le portrait d'un homme entre deux âges, œil azuré, barbe et chevelure blond-ardent, presque roux. La face est large; le regard, plus bienveillant que sévère, témoigne d'une grande fermeté jointe à la mansuétude, qualités dominantes d'Eulger et inscrites sur le cadre même de l'émail :

*Flentem solari, nudum vestire, superbum
Frangere.*

Assurément notre portrait n'est pas une étude d'après nature, mais on y constate la vigoureuse interprétation d'une excellente maquette inspirée par quelque image authentique, contemporaine de l'original et prise *ad vivum*.

L'épluchage est clos, mon cher ami; il faut bien aborder le terrible chapitre des conclusions. J'en frissonne, et pourtant je n'ai sur le terrain de l'émaillerie que des adversaires singulièrement courtois; ne vont-ils pas néanmoins me taxer de trop de hardiesse? Essayons toujours!

1° Le projet du monument incombe à un artiste de l'Ouest; la carcasse et tous les cuivres repoussés ou vernissés sont de travail angevin; le montage de l'ensemble a été fait à Angers.

2° Il n'est guère probable que les orfèvres angevins aient appris des émailleurs lotharingiens, employés à Saint-Denys, le procédé allemand de la

réserve métallique sur champ brun. Les Lotharingiens, arrivés à l'abbaye en 1144, n'y travaillèrent que deux ans pour le compte de Suger; ils devaient avoir regagné leur patrie avant la mort d'Eulger, et à plus forte raison vers 1160. Il ne serait toutefois pas impossible qu'un industriel de l'Anjou fût allé à Saint-Denys de 1144 à 1147, et que les émailleurs étrangers lui eussent alors révélé le secret du vernis brun — les brevets d'invention étaient inconnus au XII^e siècle; — mais ce secret avait d'autres moyens d'expansion. A supposer que la *Schedula* de Théophile n'eût pas été rédigée au temps de notre monument, ou que les copies du livre n'eussent pas alors encore gagné la France, le fait d'Angevins ayant parcouru les provinces mosano-rhénanes, comme de touristes allemands venus sur les bords de la Loire, n'aurait assurément rien que de très naturel. Soit isolément, soit à la suite d'une caravane de pèlerins, les artistes et les gens de métier circulaient beaucoup au Moyen âge; or Angers est trop voisin de la Sainte-Larme de Vendôme et de Saint-Martin de Tours pour n'avoir pas reçu la visite de quelque praticien liégeois qui, en retour d'un accueil cordial, aurait enseigné à son hôte la méthode du vernis brun.

3° La plaque représentant Eulger fut exécutée à Limoges, d'après une maquette angevine; on en confia l'épigraphie à un habile scribe limousin, qui se servit d'un gracieux caractère approprié aux exigences du cadre. Cette plaque, ensuite expédiée à Angers, était en *émail champlevé dans une*

surface plane. Le procédé du relief, dont la tombe de Philippe de Dreux, évêque de Beauvais (1217), montrait un des plus anciens spécimens, ne semble pas antérieur au ^{xiii}^e siècle. Brillants au début, les industriels qui exploitaient ce genre passèrent rapidement du chef-d'œuvre à la médiocrité; de la médiocrité, à la pacotille. Ils inondèrent la France et l'Europe d'informes poupées sans jambes, à la robe grossièrement incrustée de couleurs parfondues, poupées que d'honorables archéologues qualifient, tantôt de divinités gallo-romaines, tantôt, *proh pudor!* de statuette byzantines; comme si l'art byzantin s'était jamais ravalé jusqu'au pétrissage des marmousets de pain d'épices!

4° La technique des émaux nus, dont on aperçoit l'usage sur la bordure et que les vêtements du personnage offraient peut-être aussi, dut s'introduire en Limousin par les voies qui amenèrent épisodiquement le vernis brun en Anjou. Je ne crois pas que les Lotharingiens de Suger aient à exercer sur ce point aucune revendication spéciale. L'antériorité de l'Allemagne dans le procédé du nué me paraît incontestable; on appliqua évidemment le nué au pied de croix de Saint-Dénys; mais nous savons aussi maintenant combien les pérégrinations rhénanes et mosanes à travers la France centrale étaient fréquentes au Moyen âge.

Les conclusions ci-dessus peuvent fournir matière à controverse, et je ne serais guère surpris qu'on les discutât; elles m'engagent néanmoins à revenir sur la plaque de Geoffroy Plantagenet, au

Mans, question que je n'ai pas traitée en 1883 avec tous les égards mérités.

Les plus antiques échantillons d'émaillerie que l'on puisse attribuer sans incertitude, sinon à Limoges même, du moins à un atelier limitrophe, sont les disques ornementaux du coffre de sainte Foy, à Conques. Ils furent commandés par l'abbé Boniface (1100-1137), dont le nom est inscrit en jarretière à l'entour d'un des éléments. Ces pièces consistent en lames de cuivre doré, dans lesquelles on a champlevé des silhouettes d'oiseaux, de monstres et de plantes; l'esquisse ainsi obtenue offre un petit nombre de cuves, séparées les unes des autres par des réserves métalliques plus ou moins largement espacées. Chaque alvéole n'a reçu qu'un ton monochrome; à peine voit-on çà et là des traces de juxtaposition; elles n'existent qu'aux étranglements où l'opération devenait facile.

La plaque du Mans, de dimensions supérieures (haut. 0^m63°, larg. 0^m34°) à celle d'Angers, est une œuvre incontestablement limousine; je vais, mon cher ami, avec votre permission, la présenter en détail.

Labarte, qui lut beaucoup, vit trop pour examiner à loisir, et se laissa fréquemment entraîner par l'esprit de système, marche à l'encontre des traditions, à coup sûr très respectables, de l'*Eccllesia Cenomanensis*. D'après le célèbre archéologue, l'émail du Mans ne figurerait pas Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, inhumé dans la cathédrale de Saint-Julien, mais le fils du même Geoffroy, Henri II, roi d'Angleterre, dont le corps vint repo-

ser à Fontevrault. Cet émail, que Montfaucon nous montre, en 1730, fixé au deuxième pilier de l'église, à gauche, proche le jubé, n'aurait jamais fait partie d'un tombeau; il formerait un tout complet, un *ex-voto*. (*Recherches sur la peinture en émail*, p. 199 et sq.; *Histoire des arts industriels*, t. III, p. 662 et sq., 1^{re} édit.).

M. Hucher (*Bulletin Monumental*, t. XXVI, p. 669 et sq.) soutient l'opinion contraire et, à l'appui de sa thèse, il cite des faits importants. Jean de Marmoutiers, moine chroniqueur du XII^e siècle, qui dédia son livre à Guillaume de Passavant, évêque du Mans (1142-1187), s'exprime ainsi au sujet de Geoffroy : « *Humatus est autem in sanctissima B. Juliani Cenomanensis ecclesia, in nobilissimo mausoleo quo ei nobilitati episcopus piæ recordationis Guillelmus nobiliter extruxerat. Ibi siquidem effigiati comitis reverenda imago ex auro et lapidibus decenter impressa, superbis ruinam. humilibus gratiam distribuere videtur.* » (Johannes Monachus, *Historia Gauffredi ducis Normannorum*, ap. D. Bouquet, t. XII, p. 530.)

« Guillaume de Passavant célébra, dans l'année 1151, les obsèques de Geoffroy, qui avait rendu le dernier soupir en arrivant à Château-du-Loir. Ensuite le corps du défunt fut transféré dans l'église cathédrale et enseveli avec une grande pompe. » (*Gallia christ.*, t. XIV, col. 229.)

Un procès-verbal, existant aux archives du chapitre cathédral du Mans, constate que le tombeau de Geoffroy fut détruit en 1562 par les Calvi-

nistes. « Entre les dicts deux autelz derniers, contre un pillier, vers ladite nef, y avoit un monument et sépulture de pierre de taille d'un seigneur anglois fort anticque et magnificque; amorty en franc d'espic, sur lequel il y avoit trois testes fort anticques dont l'une estoit de marbre vallant huit cens livres tournois. »

Trouillard (*Histoire des comtes du Maine*, 1643) dit que « le portrait de Geoffroy est gravé dans une table de cuivre émaillé, et affiché à une des colonnes de la nef de l'église du Mans. » Le P. Anselme et ses continuateurs (*Histoire généalogique de la Maison de France*, t. VI, p. 19) reproduisent l'assertion de Trouillard. Enfin, la plaque est percée de cinquante petits trous ronds.

Résumons. Guillaume de Passavant érigea, sur la sépulture de Geoffroy, un magnifique mausolée, où brillait une image plate (*impressa*) du défunt, image fabriquée en cuivre et en émail : les écrivains du Moyen âge n'y regardaient pas de si près; sous leur plume, le cuivre doré devenait de l'or, et ils nommaient indifféremment *lapis* toute substance minérale non métallique, façonnée en tables polies. Le cénotaphe, adossé contre un pilier de la nef, fut brisé, en 1562, par les Calvinistes, impitoyables destructeurs qu'il ne faut pas confondre avec les Luthériens, auxquels l'Allemagne doit la conservation de tant de précieuses épaves liturgiques. Le gros œuvre était en pierres de taille où l'on avait introduit des fragments antiques. L'effigie, *amortie en franc d'espic* — ces termes s'appliquent-ils au travail de la plaque ou

à l'accoutrement du personnage? Personne n'a su me le dire, — est alors attribuée à un *seigneur anglois*, preuve d'ignorance ou de négligence dans un moment de troubles. Le chapitre manceau se montra plus tard mieux renseigné, il restitua au défunt son véritable nom, et il fit clouer le portrait à un pilier de la nef, en souvenir de la place qu'occupait jadis le mausolée.

Les gens les plus difficiles se contenteraient de ce qui précède; on peut y ajouter encore quelque chose.

Nous voyons sur l'émail un homme à la fleur de l'âge; physionomie pleine, dont une certaine vivacité de regard anime la douceur quelque peu moutonne; barbe courte et bouclée; chevelure longuë et flottante. (*Le Moyen âge et la Renaissance*, ÉMAUX. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier français*, t. II, pl. XLI. Hucher, *L'Émail de Geoffroy Plantagenet*, in-folio, photochromie). De pareils traits ne sauraient convenir à Henri II, mort à cinquante-sept ans, usé de chagrins et bourrelé de remords; d'ailleurs Henri, décédé en 1189, survécut à Guillaume de Passavant qui ne put ainsi rien consacrer à la mémoire de son prince. Au rebours, ce *facies* juvénile caractérise parfaitement Geoffroy, souverain guerroyeur, mais « compatissant, généreux, aimé du populaire pour sa mine ouverte et avenante. » (Célestin Port, *Nouvelle Biographie générale*, t. XX, col. 10.) Geoffroy termina sa carrière en 1151, à la suite d'une imprudence; il avait à peine trente-huit ans. Comme pièce à l'appui, je signalerai encore un

véritable sosie de l'émail, illustrant un manuscrit du XII^e siècle de la collection de Kerrick, en Angleterre. Alexandre Lenoir, qui l'a publié (*Musée des monuments français*, t. VII, p. 83) y soupçonne la pensée originale de notre plaque, et il y reconnaît Geoffroy; le baron de Roujoux et Alfred Mainguet (*Histoire d'Angleterre*, t. I, p. 185, fig., 1844) partagent l'avis de Lenoir quant à la désignation du personnage.

En concordance remarquable avec le texte de Jean de Marmoutiers, *superbis ruinam, humilibus gratiam distribuere videtur*, l'inscription métrique surmontant l'image,

ENSE TUO, PRINCEPS, PREDONUM TURBA FUGATUR,

ECCLESISQUE QUIES PACE VIGENTE DATUR,

me paraît être, non une formule d'*ex-voto*, mais une apostrophe adressée à un mort inhumé juste en dessous, et dont le nom était rappelé dans une épitaphe indépendante, gravée sur le massif du sarcophage. Cette épitaphe n'existait plus au XVI^e siècle, et nul écrit n'en a conservé la teneur. Quoiqu'il en soit, on n'en saurait aujourd'hui douter, notre émail est une épave du tombeau érigé par Guillaume de Passavant à la mémoire de son maître bien-aimé, épave qu'une main courageuse et intelligente put soustraire au sac de 1562.

Un coup d'œil jeté sur la carcasse du cénotaphe d'Euilger suffit pour faire comprendre l'ordonnance du mausolée de Geoffroy. Le premier était en bois revêtu de cuivre; le second, en pierre agrémentée de débris antiques; mais tous deux furent conçus et exécutés par des artistes indigènes; une effigie

émaillée, fabriquée à Limoges sur mesure, les décorait l'un et l'autre. Au Mans, cinquante rivets fixaient l'émail, vraisemblablement à une planche encastrée dans la maçonnerie — le pilier de la nef porte encore les traces visibles des six ou sept crampons de fer qui y attachèrent la pièce; — à Angers, où il n'y avait que de la menuiserie, l'annexe pénétrait sans doute à frottement, ce qui peut expliquer la grande facilité qu'on eût de l'extraire en 1757.

Accusant une complète identité de technique, sorties peut-être du même atelier, les plaques d'Eulger et de Geoffroy sont évidemment contemporaines. L'évêque Guillaume dut se hâter, et, quand même il aurait été entravé dans son dessein, un retard de dix ans serait déjà fort long, aussi je me refuse à dépasser la limite de 1160. Le champ et la bordure intérieure de l'émail du Mans offrent, semblablement aux médaillons de Conques, de larges cuves, où des rinceaux, un papelonné, des mouchetures d'hermines (fleurettes) monochromes, se détachent vigoureusement sur un fond métallique; aux angles rentrants des volutes bleu-foncé, surgit une languette blanche juxtaposée; Limoges accentuait davantage les séparations à la fin du XII^e siècle. Le personnage est magistralement campé; les broderies et les symboles héraldiques témoignent d'une remarquable entente de l'épargne gravée; les minces filets d'or qui esquissent les plis des vêtements sont sobrement répartis. Le ton de ces vêtements est à peu près uniforme : cotte d'armes verte, manteau et

robe bleu-clair; néanmoins, un limbe nué de trois couleurs arrête le bas de la cotte d'armes; le bleu-clair de la robe, des chapiteaux et des palmettes du cadre est légèrement rechampi de blanc.

Les lettres de l'inscription sont carrées, hormis deux E lunaires contre huit latins.

J'avais en 1883, mon cher ami, que la *Vision de saint Étienne de Muret* et l'*Adoration des Mages*, au musée de Cluny, étaient contemporaines de la plaque du Mans, avec une simple différence d'ateliers. Les panneaux de Cluny — je ne puis me résoudre à les séparer malgré des objections spécieuses — proviennent tous deux de la châsse majeure de Grandmont fabriquée vers 1189. Certaines affinités techniques avec l'émail de Geoffroy y sont constantes; même emploi de la réserve, même système de rubans, mêmes juxtaposés, mêmes rechampis. Des analogies passons à l'énumération des écarts. Au Mans, ampleur de style, gamme sévère et harmonieuse; à Grandmont, dessin moins correct, recherche quelque peu maniérée, entassement de détails, massifs de rouge attirant l'œil. Aujourd'hui la contemporanéité, que je croyais absolue, devient pour moi relative; si j'attribue à l'émail de Geoffroy une priorité *minimum* de trente ans sur les panneaux de Cluny, c'est qu'un tel laps de temps permet au bien de se changer en mieux, et le mieux est trop souvent l'ennemi du bien.

L'influence allemande se manifeste-t-elle sur la plaque du Mans? Il me paraît très vraisemblable que les tons nués et l'association des réserves aux

milieux colorés sont d'importation germanique; hors de là, l'émail de Geoffroy est, comme celui d'Eulger, une œuvre parfaitement originale. En serait-il autrement, que le mérite d'avoir fabriqué les plus grands champlevés connus resterait toujours à Limoges; le pied de croix de Saint-Denys comportait soixante-huit sujets, dont aucun ne pouvait atteindre les hauteurs de 0^m48^c et de 0^m63^c. La hardiesse des Limousins en fait de dimensions éclate encore dans leurs ouvrages de peinture vitrifiée; témoins : les *Apôtres* de Saint-Père, à Chartres, le *Crucifix* de M. de Montégut, à Paris, et par dessus tout les énormes plaques de Pierre Courteys, au musée de Cluny. La taille de ces dernières, qui mesurent 1^m65^c sur 1^m00, n'a été égalee que par les céramistes italiens, dont l'excipient d'argile et la gamme restreinte ne présentaient pas les difficultés du métal et de la riche palette des Limousins.

UNE NOUVELLE FORME DU NOM ALPAIS

M. Louis de Veyrières a bien voulu m'adresser la lettre suivante, écrite de Beaulieu (Corrèze) le 11 décembre 1883 :

« Permettez-moi, Monsieur, de vous envoyer une autre forme du nom d'*Alpais*, que vous pensez devoir être prononcé *Alpé*. Je l'ai trouvé inscrit différemment sur un acte de 1461, où il est porté par un notaire de Meymac. Ci-jointe la copie exacte du *signum* fleuroné de notre tabellion et des lignes qui accompagnent ce seing :

Et me Antonio Alpays, villæ de Meymaco, Lemovicensis diocesis.

L'orthographe *Alpays*, avec un *y*, induit à penser que l'on devait appuyer sur la dernière voyelle et l'articuler *z*. Dans tous les cas, il s'agit d'un nom patronymique assez commun en Limousin, nom qui, en Langue d'Oc, pourrait bien signifier *au pays* ou *le pays*. »

Je pense que M. Darcel, après avoir lu la note ci-dessus, renoncera comme moi à la prononciation normande *Alpé*, pour adopter le sentiment très rationnel de M. de Veyrières.

PÈLERINAGES

Vous le savez de reste, mon cher ami, il me serait difficile de parcourir l'hospitalière Belgique sans y glaner quelques documents de haut intérêt pour votre terre natale. Ce que Liège m'avait fourni en 1883, je viens de le rencontrer aussi à Namur, en Flandre, en Hainaut, mais dans des proportions beaucoup plus vastes. Il ne s'agit pas seulement ici de délits ou de crimes isolés, punis par un pèlerinage exotique ; les conséquences d'une guerre, un traité de paix, l'admission dans une confrérie charitable, envoient aux pays lointains toutes les classes sans exception, depuis le souverain lui-même jusqu'à l'humble artisan. Chacun pouvait, il est vrai, s'exempter du voyage moyennant une compensation pécuniaire, ou bien en se substituant un procureur ; néanmoins la somme à payer étant généralement très élevée, les remplaçants coûtant assez cher, les riches seuls avaient la possibilité de se soustraire à des obligations assurément fort pénibles. Les vieux parchemins n'accordent que de rares articles aux pèlerinages de simple dévotion ;

volontaires, personnels, n'offrant rien qui méritât un souvenir, ces pèlerinages ont laissé peu de traces écrites, mais leur fréquence se devine aisément à côté des voyages imposés. Je reproduis les documents relatifs à Saint-Jacques de Galice et à certains usages tournaisiens en rapports indirects avec la question principale; j'ai cru que l'on ne serait pas fâché de les connaître en Limousin.

Guère plus que ma récolte de l'an dernier, le butin de 1884 n'a de prétentions à l'inédit; quatre articles au juste sont entièrement nouveaux. Le seul mérite qui m'incombe est d'avoir groupé des matériaux disséminés à droite et à gauche. La longueur de quelques citations étonnera peut-être; elles n'ont pas été condensées, attendu que plusieurs de leurs formes orthographiques me paraissent devoir intéresser la philologie aquitaine, et que les héraldistes sont toujours friands de noms propres.

Les pièces ci-dessous ne tombèrent pas précieusement du ciel dans mon portefeuille. Aux amis, aux confrères qui me les ont généreusement procurées ou indiquées, j'adresse le meilleur témoignage d'une cordiale gratitude; on trouvera, désignée au bas de chaque article, la source où je l'ai obtenu.

NAMUR

« Vers la fin du xiv^e siècle, à la suite d'un *abandon* donné à la ville de Huy par Lukin de Chastelnuev (*Castelnuovo*), le Lombard, sur Ruphin, pelletier lombard, des dissensions éclatèrent

entre les Hutois d'une part, le comte de Namur, ses officiers et ses sujets d'autre part. Elles amenèrent, comme toujours, des meurtres, des incendies et des ravages de toute nature. La rencontre la plus sanglante eut lieu entre Meeffe et Wasseige; cette fois, la victoire resta aux Namurois qui tuèrent quatorze de leurs adversaires et ne perdirent que deux combattants. Néanmoins cet avantage fut assez durement acheté. En effet, les parties ne tardèrent pas à se soumettre à l'arbitrage d'Arnoul de Hornes, évêque de Liège, du Chapitre de Saint-Lambert, ainsi que des maîtres, jurés, gouverneurs et conseils des villes de Liège, Dinant, Tongres et Saint-Trond. Les arbitres s'étant réunis à Meeffe, y procédèrent à une enquête et rendirent leur sentence le 29 juillet 1384. Par cet acte, ils déclarèrent que bonne paix sera jurée entre les deux parties, pour tous les faits perpétrés jusqu'à ce jour. A cet effet, les prisonniers seront remis de part et d'autre, sans rançon, et la restitution réciproque sera faite des biens enlevés pendant la guerre. Le comte de Namur et ses sujets sont déchargés de toute obligation résultant de l'*abandon* fait par le Lombard Lukin; toutefois les Hutois pourront traduire personnellement ce dernier en justice, devant Guillaume I^{er} ou ses tribunaux. Pour la réparation de la mort des quatorze Hutois, cinquante-six personnes notables du comté de Namur seront tenues à des pèlerinages dans les pays d'Outre-Mer (Chypre et Jérusalem), à Saint-Jacques en Galice, à Notre-Dame de Rocamadour, ou à la Sainte-Larme de Ven-

dôme. Ces personnages s'engagèrent sur l'honneur, devant l'échevinage de Liège, à accomplir leurs pèlerinages dans le mois de mars suivant. Quant aux Hutois, ils sont déclarés absous du chef du meurtre des deux Namurois et de tous autres cas de violence.

» Le jour suivant, 30 juillet, les mêmes arbitres désignèrent les cinquante-six personnes qui devaient s'astreindre aux pèlerinages mentionnés dans la sentence de la veille. Pour chaque mort, quatre d'entre elles devaient chacune un voyage : la première, dans les pays d'Outre-Mer; la seconde, à Saint-Jacques en Galice; la troisième, à Notre-Dame de Rocamadour; la quatrième, enfin, à la Sainte-Larme de Vendôme. Chacune de ces *voies* étant respectivement taxée à 40, à 20, à 10, à 5 francs d'or de France, il fut déclaré que les proches des Hutois occis auraient le droit, avant la Noël, d'exiger l'accomplissement des voyages ou la taxe fixée, soit 75 francs pour chaque mort. Mais, du moment où l'un des intéressés aurait opté pour l'indemnité pécuniaire, les autres aussi devraient se contenter de recevoir l'argent.

» Les Hutois préférèrent l'argent. Cela résulte du document par lequel les échevins de Liège attestent, sous la date du 25 décembre 1385, que les amendes en question, à savoir 75 francs pour chacun des quatorze Hutois tués, ont été payées par Godefroid de Ville, chevalier, Henri des Comognes et Michar de Warisoulx, agissant au nom des cinquante-six personnes obligées, et que, par tant, ces dernières sont entièrement dégagées. »

Nos Arnoul, par la grasse de Dieu, évesque de Liege et contes de Los, li doyen, capitle et li maistrez, jureiz, gouverneurs et conseil de la cytet de Liege et dez bonnez villez de Dynant, de Tongrez, de Saintron, nommez et esleus juges, arbitres, arbitratours et amiablez composi-tours sur lez debas esmeus entre noble et puissant prinche le conte de Namur, ses justichez, officiers et subges dune part, et les maistrez, conseil et université de la bonne ville de Huy d'autre, à la cause d'un abandon que Lukin le Lombart avait donné à la ville de Huy sur Ruphin le Lombart, de quel debat plusieurs mort dhommes, arsins et autrez inconveniens sont perpetrez et suscitez de lune partie et de lautre, dezquelz lesdictes partiez ont eu convent promis et scelle par certain plackart de tenir et accomplir ce que nous en dirons et sentenceront de bonne foy..... Pourquoy nous, veu et diligemment examine tout ce que li une partie et li autre nos a volu dire et demostre, eu aussi sur ce deliberation, conseil et avis aux banerez, chevaliers, autrez bonnez villez et le remanant de nostre pays, disons et pronunchons tous dun accord nostre sentence arbitrale en la maniere que chi apres sensieut..... Item tant que a quatorse personnez qui sont mors de la partie de ceulz de Huy, disons que lez quatorse mors de la partie de ceulz de Huy seront amendez en le maniere chi desoubz escripte par chinquante siiex personnez souffissantez, tant officiers comme autrez de la conte de Namur qui furent sur le fait, et lezqueillez personnez qui doivent faire les amendez chi desoubz declareez seront denommeez dedens demain du jour. Et est assavoir que cascun dez mors dessus dis aura quatre voyagez fais par quatre dez personnez qui seront denommeez, assavoir une voie doultremer, une voie de Saint Jaqueme en Galisse, une voie de Rochemadou et une voie de Vendome; lez queillez chinquante siiex personnez soy obligeront sur leur honneur dedens le jour de lassumpcion prochain venant, devant les maieur et eschevins de Liege, de faire bien et loyalment lezdis voyagez et de movoir dedens le mois de march

tantoust ensuivant la daute de nostre presente pronuntiation..... Fait, ordonne, publiet et pronunchiet ou palais a Liege lan de grace mil trois cens quatre vins et quatre le vint nuevesme jour du mois de juillet.

(Archives du Royaume : *Chartrier de Namur*; *Vidimus* sur parchemin.)

Nous Arnoul etc..... faisons savoir a tous que ci apres sensiet la declaration de lvj personnez souffisantez de la conte de Namur, qui point ne sont ars ne silliez, qui doivent faire les amendez et voyagez des xiiij personnez qui furent mors au fait entre Meffe et Wasege, ensi que la sentenche et ordenanche que nous pronunchamez sur ce aujourdhiier, contient que faire se devoit. Assavoir premier, pour le mort Wautekinet de la porte Fretinez fera Baroteal de Haineche une voie doultremer; Michart de Warizoul, maieur de Namur, une voie de Saint Jaque en Galisse; Andrier fil Massart Lambotin, une voie de Rochemadou; Wautier fil del seieur messire Wautier de Hymmetinez, une voie de la Larme a Vendome. Item pour la mort Colart d'Aven, fera Jehan filz A....raut d'Acoche une voie doultremer; Jehan fil damoiselle Margritte d'Outreppe, de Saint Jaque en Galisse; Gilkin de Vodechial, de Rochemadou; Williaume de Vodechial, de la Larme. Pour la mort Lambot le Moulmier, arbalestrier, fera Henrart fil Johan d'Otreppe une voie doutremer; Henri de Longchampial, de Saint Jaque; Jamoton fil Ghyselin Bertrand, de Rochemadou; et Wautier Boulhet, de la Larme. Item pour la mort Phillippe Durosine de Lanois, ferat Henrart fil Jehan Douchet une voie doutremer; Gerart fil messire Gile de Hymmetinez, de Saint Jaque; Jehan del Nouvecour de Hymmetinez, de Rochemadou; Enjorant del Cour de Henreche, de la Larme. Item pour la mort Jamouton fil Jaquemin d'Allemaingne fera Jehan Hanbremal une voie doutremer; Jehan dou Cellier, de Saint Jaque; Boudars de Poulhe, de Rochemadou; Phillippart de Soie, de la Larme. Item pour la

mort Jehan Herloiez de Vilers fera Piron le Roy une voie doutremer; Jehan Hormoiez, de Saint Jaque; Jehan de Bealrains, de Rochemadou; Hellino de Tillxroulez, de la Larme. Item pour la mort Lambot Hubart fera Robert de Nivocourt une voie doutremere; Colars des Monchaulz, de Saint Jaque; Godefrois de Hambrennez, de Rochemadou; Jehan Hodial de Namur, de la Larme. Item pour la mort Colin de Liiez fera Girardin de Hingion, fil le monneresse, une voie doutremere; Jehan Hosdaing, de Saint Jaque; Jehans fil Lambert de Branchon, de Rochemadou; Colart de Raisart, de la Larme. Item pour la mort Jehan Goffet fera Hanclet d'Ambressenea une voie doutremere; Jehan de Lile de Hymetinez, de Saint Jaque; Hankin de Bolinez, de Rochemadou; Godefrois fil Jamart Jolit, de la Larme. Item pour la mort Machier le plakeur fera Frankart fil le bolengier une voie doutremere; Willemet fil Waultier le poskin, de Saint-Jaque; Balduwin fil Gilkart de Hanreche, de Rochemadou; Wautier de Weez escuier, de la Larme. Item pour la mort Rennechon le banstier fera George fil Henemant de Hymetinne une voie doutremere; Pirat Dierpens, de Saint Jaque; Henri fil Godefroit Palhet, de Rochemadou; Jores fil Enjoran de Wartaing, de la Larme. Item pour la mort Ywens le vigneron fera Gerard fil Phillippart del Cour une voie doutremere; Pirechon li Beghe de Namur, de Saint Jaque; Francholez Paque, de Rochemadou; maistre Jehan de Floreffe, de la Larme. Item pour la mort Biertholeit Galoie fera Jehan de Hymetinez demourans en Charliers de Namur une voie doutremer; Renechon le machon, de Saint Jaque; Colin Bochart, de Rochemadou; Jehan Placar, de la Larme. Et pour le mort Kinney de Halley fera maistre Gile de Gembloux parmenteurs une voie doutremer; Colin Brohon li fevre, de Saint Jaque; Pirechon Enrart, de Rochemadou; Henri de Houit, de la Larme. Par ensi que cascune dez voies doutremer dessus dites est taxée a xl frans de Franche dor, le voie de Saint Jaque a xx frans, le voie de Rochemadou a x frans, le

voie de la Larme a v francs; par condition telle que li plus proismez des xiiij personnez dez mors de Huy dessus nommez pourront et devront eslire, dedens le jour de Noel prochain venant, les voyagez ou largement, ensi que taxet est, en lieu des voiagez, li queil que miech leur plairat. Ce adjouste se aucuns dez proismez dez mors de Huy dessus dis prenoit ou vouldist avoir argent daucun ou de pluseurs dez voiage dessus declarez, dont devront tous li autrez prendre pour leur amende argent semblable, selon la taxation dessus dicte, et nient voiage. Et sil avenoit que aucun ou pluseurs des lvj personnez dessus dictes fuist ou fuissent ou volsist ou volsissent estre rebellez et nient faire ne entreprendre lez voyagez a li ou a yaux injoins, li conte de Namur y poroit et devoit, en lieu de cheli ou de chiaux qui ensi seroit ou seroient rebellez, comme dit est, metre, constituer et estaublir autrez personne ou personnez aussi souffissant de chiaux qui furent de la conte de Namur sur le fait y naguere perpetreit entre Meffe et Waseige, au decret et ordinanche de nous lez arbitrez dessus nommez..... lan de grace mil trois cens quatre vins et quatre, le penultieme jour dou mois de juillet.

(Archives du Royaume : *Chartrier de Namur; Vidimus* sur parchemin.)

Quittanches et ensengnemens fais lan mil trois cens witante et chinques, le jour du Noeil, maires Frans Hons de Hollengnoulez, esquevins Hacourt, Rossez, Warouz, Jehans del Coir, Gerars, Jehans et Wilhames de Berses et Johans de Frens. Sachent tuit que par le vigeur dune pais faite entre noble prinche monsaingneur le conte de Namur dune part, et cheauz de Huy dautre part, cinquante siiez personnes delle conteit de Namur soy obligarent singulierement pardevant nous envers quatorse hommes de Huy de certaines voiez doutremeir de Saint Jakeme, de Rochemadut et de Vendome, assavoir sont li xiiij hommes envers lesquels les obliganches furent fai-

tes : Lambot li falconiers, Johan delle Porte, Johans Marnaule de Versey, Hankines de Roseur, Philippot de Lanois, Gilchons de Villeir, Jakemiens d'Allemangne, Hane-kars de Liiez, Wateles li bansceliers d'Avennez, Johans Malhe tout ens, Wateles d'Avennez, Lambers Cowe, Berthole Galoie et Godiscal de Truwegniez. Et laditte pais contenist que li xiiij hommes devant dis avoyent leur election, dedens le jour duy, de prendre les voies ou l'argent, assavoir cascuns deaux sissante et quinze frans de France dor; et furent si conselhiez li xiiij hommes de Huy devant escripts, ou cheaus az queis donations avoit esteit faite par les alcons deauz, ensi quil appert en che registre, quil choisirent l'argent; et laditte election par eaulz faite, ilh furent bien paieiez par Mons. Godefroid de Ville, chevalier, Henry des Comongnez et Michal de Warisoul, chu paians de part les lvj obligiez a cascon des xiiij devant dit lxxv frans, teilement quil furent contens et soy tinrent pour soulds et pour bien paieiez, et quittont et quittent clamont les lvj obligiez escripts en che registre et cascuns deauz par ly singulierement..... — Donneit par copie desoz les seaz monsaingnour Rasson de Hacourt, chevalier, et Gerard delle Hamaide, nous maistres et comesquevins de Liege, desqueis nous usons en semblant cas, sour lan de grasce mil ccc lxxxv le jour des saints Innocens.

(Archives du Royaume : *Chartrier de Namur*; copie authentique sur parchemin.)

Jules Borgnet, *Documents inédits sur les guerres entre Namur et Liège*, ap. *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. VI, p. 432 à 441.

BOUVIGNES

Le xvij jour du mois de mars (1467 ou 1468) pardevant Piere de Rommignot a la premiere fois quil estoit maieur et eschevin de Bovingnes, presens Pierart Chesneau, Jacquemen Bachart, Jehan de Glymes dit de Jodoingne

et Jehan le Chisne eschevins, sobliga Mathieu Sacreit dun voyaige de Rochemadoul envers Massart de Jamaigne, si hault que loy et usaige du pays de la conte de Namur porte a paier aus us et constituez dudit pays en nom et pour reparation et amendiese faisant audit Massart pour aucun delictz et offence par lui delinquie alencontre dice-lui Massart.

Le xxj jour dapvril (xiv^e) lxviiij pardevant Lienart Pocache lieutenant maieur de par Piere de Rommignot maieur de Bouvignes, presens Pierart Chesneau et Jacquemin Bachart eschevins, sobliga Henrart Darras si hault que loy et usaiges du pays porte envers Gilechon de Faing pour certain debat et different quil avoient eust lun a lautre de paier ung en nom damendiese faisant audit Gilechon ung voyaige de Notre Damme de Rochemadoul et le paier aus usaiges et coustumes du pays et conte de Namur.

Le ix^e jour de febvrier lan (xiv^e) lxix pardevant Jehan le Chisne lieutenant maieur de mess^e Englebert Doblet, chevalier, souverain mayeur de Bouvigne, presens Pierart Chesneau, Jacquemen Bachart, Jehan de Glymes dit de Jodoingne, Jehan de Villefaingne et Lienart Pocache eschevins sobliga Lambert de Verbois, fil de Paulus de Verbois, souffissamment si hault que loy et usaige du pays porte, de paier ung voyaige a Nostre Dame de Rochemadoul a pour mon tres redoubte S^r Mons^r le duc de Bourgogne conte de Namur pour certain delict et offence par lui commis delinquie a lencontre de la haulteur et seigneurie dicelui S^r a la personne de Jehan le Queulletie tout en lui huchant de nuict hors de sa maison comme contre lui monescheant. Icelui voyaige a paier a la semonce du maieur de Bouvigne en nom de mondit S^r.

(Archives de l'État, à Namur; Anciens greffes scabinaux. Bouvignes, Registre aux voyages obligés, 1458 à 1538; n° 1345. Communication de M. D. Van de Castele, Conservateur des archives de l'État, à Namur.)

ROBERT DE BÉTHUNE, COMTE DE FLANDRE

1^{er} septembre 1316. Traité de paix conclu entre Philippe, comte de Poitiers, régent du royaume de France, et Robert de Béthune, comte de Flandre. On y trouve, parmi les conditions, un article ainsi formulé :

Et lidiz mesire de Poitiers raportera et dira que lidiz cuens Robert de Flandres ira outre mer avec lui ou avec celui qui sera roys de France quant generauls passaige sera, se il est en estat que il ~~li~~ puisse aler; et messire Robert, ses fuilz, ira dedans un an en pelerinage a saint Jaques en Galice, a Nostre Dame de Roichemador, a Nostre Dame de Vauvert, a saint Gille en Provance et a Nostre Dame de Puy.... (Original aux archives du Département du Nord; copie collationnée et authentiquée aux archives de la ville de Courtrai. Communication de M. Jean van Ruymbeke.)

BRUGES ET COURTRAI

19 avril 1326. Lettres patentes du roi de France, Charles le Bel, ratifiant la paix d'Arques. Il agrée les offres que les Flamands révoltés ont faites à ses commissaires pour rétablir la paix entre le comte de Flandre et ses sujets de Bruges, d'Ypres, de Courtrai et du Franc. Au nombre des points stipulés : « En expiation de l'attentat dirigé contre leur comte, ceux de Bruges et de Courtrai enverront cent pèlerins à Saint-Jacques en Galice, cent à Saint-Gilles et à Notre-Dame de Vauvert, et cent à Notre-Dame de Rochemadour. Les dits pèlerinages rachetables moyennant dix mille livres tournois. » (Archives de la ville de Bruges, *Groenen-*

bouc C, fol. 52; *Inventaire des archives de Bruges* par L. Gilliodts-van Severen, t. I, p. 356. Communication de M. Jean van Ruymbeke.)

TOURNAI

« En 1431, un ménestrel *du bas-jeu*, nommé Denis de la Rivière, fut condamné à faire le pèlerinage de Saint-Gilles, en Provence, *pour avoir battu et navré à sang* Roger Bernard, ménestrel du *haut-vent*. Le même Denis se retrouve de nouveau, en 1434, envoyé en pèlerinage à Saint-Hubert pour quelque blessure dans une rixe.

» Pierre Tuscap, *tailleur* ou *graveur* de lames (sépulcrales) se voit, en 1430, infliger un pèlerinage à Notre-Dame de Boulogne-sur-mer, pour avoir battu une femme. En 1433, on le condamne de nouveau à un pèlerinage aux Trois Rois de Cologne pour s'être arrogé la qualité de bourgeois de Tournai, à laquelle il n'avait aucun droit, et s'être permis de ce chef de faire une arrestation illégale.

» En 1432, Jean Thomas, *tailleur d'images*, est condamné à un pèlerinage de Saint-Gilles, en Provence, *pour avoir navré en péril d'affolure Tassart du Tielt sans cause raisonnable*, puis à Cologne, pour avoir blessé *d'un pot de pierre Jacquemart de Thumedes* et lui avoir fait une plaie sur le chef.

» En 1433, un autre *tailleur d'images*, Gilles Brunel, est envoyé à Saint-Jacques en Galice *pour avoir navré en péril de mort* Jean Genoï, *tailleur de pierres*. »

Nous relevons, en 1428, une condamnation au pèlerinage de Rocamadour.

Henri le Kien, peintre, a tousjours, pour ce que par informacion et autrement est apparu, ledit Lekien estre coustumier de medire et mesparler sur autruy et meisment de dire et proferer parolles sedicieuses et maisonnans, contendans a faire tourble et division, et entre aultres choses davoit, contre verite et sans cause, notte et chargie messeigneurs les commis esleus ou nom de la communité, davoit este cause des pugnicions a executions qui se sont faictes puis nagueres de pluseurs pour leurs demerites, en demandant se on vouloit encore ravoir des autres commis pour faire copper testes comme on avoit fait, et les mettre en lindignacion du peuple de la ville, et autres parolles sentant division, en perturbant et empeschant le bien de paix et de justice. Et ne pourra ravoir la ville que ce ne soit pas le gre, assens et accord de tout le peuple et communité de la ville pour ce assemble par colleges et bannieres, et fait fine dun ban de deux fois x livres et fait un voyage a Nostre Dame de Rochemadour. Fait le lundi xxj jour de mars lan mil quatre cens vingt et huit.

La famille Lekien ne jouissait pas d'une excellente réputation à Tournai. « Jean le Kien, peintre, dut payer une amende de 10 livres, par sentence du 5 octobre 1440, pour avoir vendu des marchandises frauduleuses, consistant en feuilles d'étain imitant l'or et l'argent, *lesquelles feuilles estans en main de justice furent condempnees a ardoir devant le belfroy; et avec ce luy fut interdit et a tous aultres pointres de plus user de semblables, sur en estre griefvement pugnî a le discrecion de messeigneurs prevots et jurez.*

« Il est à noter que l'on n'accomplissait les

pèlerinages infligés que pour autant que l'on ne fut pas en état de les racheter à beaux deniers comptants, au taux fixé. »

(Archives de Tournai, *Registres de la loi*. Alex. Pinchart, *Quelques artistes et artisans de Tournai*, ap. *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. IV, n° 12, 1882.)

Un établissement charitable, destiné à héberger les pèlerins de passage, existait à Tournai; il était desservi par une confrérie qui, non-seulement, accueillait les pieux voyageurs, mais encore tendait à propager la dévotion des pèlerinages en donnant elle-même l'exemple. Comme une fondation semblable que posséda la ville d'Arras, l'hôpital tournaisien avait saint Jacques pour patron, et la Galice était son objectif spécial. Néanmoins, ainsi que je l'ai démontré dans ma lettre précédente, les pèlerins belges à destination d'Espagne ayant dû, soit à l'aller, soit au retour, traverser forcément Limoges; toute pièce exclusivement relative aux voyages de Compostelle peut, à juste titre, réclamer sa place dans une publication limousine.

Donnons la parole à un historien local.

« Les archives de la paroisse (Saint-Jacques) font mention, au xv^e et au xvi^e siècles, de la *Confrérie de Saint-Jacques*. Cette confrérie n'avait pas son siège en l'église de ce nom, mais à l'hôpital érigé sous le patronage du même saint, à l'emplacement de la citadelle, dans l'ancienne paroisse de Sainte-Catherine.

» Il existe encore aux archives de la Commis-

sion des Hospices un manuscrit très remarquable, dont la première page est ornée de douze miniatures d'un assez beau travail, retraçant les principaux épisodes de la légende de saint Jacques. C'est le cartulaire de l'Hôpital Saint-Jacques, écrit de la main d'un clerc nommé Gossel Maret en 1489. MM. Vandenbroek et Voisin ont fait connaître ce document dans les *Bulletins de la Société historique et littéraire de Tournai*, t. IX, p. 297; nous y puisons quelques renseignements.

» L'hôpital, fondé en 1319 par Jean Wettins qui y consacra son bien, avait à sa tête une confrérie d'hommes et de femmes, dotée de nombreuses faveurs spirituelles par les papes Eugène IV et Sixte IV. » Des anciennes *Ordonnances de la Confrérie*, nous extrayons le curieux passage qui suit :

Item fu accorde en lan mil ccc lxxviii, le jour saint Jacques et saint Christofle au matin, quant li confreres furent venus pour porter le candielle en le paroice de Saint Jacques, par toutes les paroices et de commun assens, que jumes nuls ne peüst estre des xij qui sont pris le jour S. Christofle pour entendre as besongnes de le maison toutes les fois quils en sont requis, se ils nont fait le voyage au baron de Galisse, dou leur, a piet ou a cheval. Et chius assens et accors fu demonstre as xij personnes qui estoient pour le temps, a la requestre de tous les confreres, par le bouche syre Pieron le Muysit. »

Ainsi donc les douze mayeurs, administrateurs de la Confrérie, ne pouvaient être élus s'ils n'avaient pas fait à leurs dépens, à pied ou à cheval,

le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Personnellement obligatoire en 1368, le voyage d'Espagne semblerait, un siècle plus tard, être devenu une simple formalité à remplir par procureur; tel est du moins le sens que j'attribue à cette phrase de l'auteur : « Les douze maîtres ne pouvaient recevoir hommes ni femmes en la dite Confrérie, s'ils n'avaient fait *faire le voyage de Saint-Jacques en Galice à leurs propres dépens et de leur pure dévotion, selon le contenu de la bulle de Sixte IV.* »

A la même époque, le pèlerinage de Galice était fréquent; on l'ordonnait aussi en punition d'un crime ou d'un délit.

» 11 mai 1380. — Jacquemont Doudin, pour avoir blessé Alart Creste, fut condamné à 60 livres tournois et à faire un pèlerinage en Galice. (F. Hennebert, *Bull. de la Soc. etc. de Tournai*, t. I, p. 157.)

» Le dit pèlerinage est imposé comme amende à ceux qui enfreignent le règlement concernant le *Joyau* de Saint-Brice. »

11 juin 1408. — Comme li parochien de li paroche Saint Brisce en Tourmay eussent nagueres ordonne a donner certains joyaux a cheulx des aultres paroches de ladite ville qui, par istoires, figures, imaginations ou experiences par personnages, le jour du Sacrement prochain venant devant disner, en jeu de parures, au dit lieu de Saint Brisce, remonstrer et approprier le mistere du Saint Sacrement de lautel, avoecq plusieurs aultres choses contenues en leur cry, savoir faisons, que nous prevost et juret, considerans telz grans et souverains materes touchans nostre foy non devoir estre traistees, demenees,

appropriées, ne pourparlées par gens non lettres, ne devant gens lays non clerics ne experts, ne estres jouées par personnages en jeux de parure ou lieux publiques, par grant et meure deliberation que nous en avons eu a plusieurs grans et notables docteurs, maistres et gradues en theologie, en lois et en decret, avons deffendu et deffendons a tous nos subges et autres quil ne soit aucun et aucune qui, le dit jour ne dores en avant, sentremette en ledite ville de faire ne jouer les dis jeux, par contenance ne par jeux de parures, ne autres en quoy soit aucunement traictie du dit mistere du Saint Sacrement ne dautres choses touchant nostre foy et qui appartiennent a estre presches, enseingnes, traities et demenees par theologiens et aultres en ce experts, sur encouure es paines adce introduites de droit et a estre mis un mois a pain et a liauwe en prison, et apres banis de lx'l. et *envoyes a Saint Jacques en Galice*, et les joyaux ordonnes a donner par ceulx de ladite parochie avecq toutes les parures estre confisquées au droit de ladite ville : mais se aucuns vuellent par contenances, tant seulement ledit jour a ledite pourchession, remonstrer aucunes figures de lanchien testament ou autres approuvees par leglise, pour louneur de ledite pourchession et dudit Sacrement que on y portera, selon le teuxte et le lettre de le bible et de lhistoire, sans autrement les approprier ne appliquer par contenances, par signes, par figures, par dictiers, par lettres, par parolles ou autrement, au mistere dudit Sacrement, et sans sentremette de rien remonstrer dicelui saint mistere ni dautres materes touchant nostre foy, ou autrement par bonne maniere loer et reverender par belles, humbles et devotes manieres et contenances ledit Saint Sacrement et la benoite vierge Marie aussi, et les dis de Saint Brisce leur voellent a ceste ocasion donner aucuns joyaux, faire le porront sans exceder en aucune maniere ce que dit est sur paines bans et voyages. Et aussi a lapres disner pour chascun jouer jeux de parures, desbatemens et dexemples et histoires, et appliquer la moralite sans touchier les

dites materes par lordonnance des dis de Saint Brisce, dedens le cloque du vespre, et non plus avant, sur la paine devant dite. (*Bulletins cités*, t. VII, p. 68.) »

(L. Cloquet, *Monographie de l'église paroissiale de Saint-Jacques, à Tournai*, p. 170 à 172 et 199 à 200.)

De nouveaux documents, cher confrère, me tomberont-ils encore sous la main ? Dans ce cas, le temps de les grouper et de vous les transmettre ne me manquerait-il pas ? Je m'en rapporte à la Divine Providence. A sa volonté souveraine de permettre ou d'interdire la continuation d'un travail qui, malgré ses défauts de classement et de méthode, pourra toutefois offrir quelques secours aux archéologues de l'avenir. Au demeurant, si je réussis à ajouter le moindre fleuron à la couronne artistique du Limousin ; à laisser un témoignage indélébile d'affectueux souvenir aux amis de la onzième heure, dont le cordial accueil sut décupler pour moi les agréments scientifiques et pittoresques du merveilleux pays que je ne reverrai plus, hélas ! je croirai avoir rempli une tâche suffisante, et d'ailleurs proportionnée aux forces d'un vieillard en train de s'acheminer vers la tombe.

CHARLES DE LINAS,

Associé de l'Académie royale de Belgique.

Arras, 10 février 1885.

L'EFFROYABLE DELUGE

ET INNONDATION

ARRIUÉ EN LA VILLE DE BRIUE-LA-GAILLARDE
EN LYMOUSIN

LE DERNIER DE MAI 1634

*A Paris, chez Ican MARTIN, sur le pont Saint-Michel
à l'Anchre double, MDCCXXXIV*

Avec permission (1)

C'est une chose étrange et prodigieuse de ce qu'encore que nous voyons tous les iours nos vies menacées tantôt du foudre du Ciel, ores de la gresle et l'inondation des eaux, nous ne nous efforçons point d'appaiser l'ire de Dieu iustement courroucé en nos pechez. Nos crimes sont venus à un tel excez qu'il n'est rien de meschant ni d'abominable que les hommes n'inuentent pour contenter leurs voluptez, et armer le Ciel contr'eux. S'estonnera-t-on si ce puissant Auteur de la Nature, se voyant si indignement offensé par des créatures qu'il a rachetées au prix de son propre

(1) In-12 de 10 pages, conservé à la Bibliothèque nationale, Mss Fonds français, t. 22420.

Bien que cet opuscule soit plutôt un sermon à propos de l'événement qu'un récit de l'événement, M. Philippe de Bosredon, qui a bien voulu nous en envoyer une copie, a pensé avec juste raison qu'on devait le reproduire dans notre Bulletin, ne fût-ce qu'à titre de curiosité bibliographique.

Le Comité de publication.

sang, les veille punir de leur ingratitude. Sodome et Gomorre ont péry par le feu à cause de l'énorme vice de ses Citoyens, et d'autres villes encore depuis ont été submergées par vn contraire Element, dont il n'est que Dieu seul qui puisse retenir la fureur. Sans aller chercher des exemples dans l'Antiquité, n'auons-nous pas veu Paris menacé d'un embrasement uniuersel, et son Palais déuoré de ses flames? L'eau dont l'on se sert pour estaindre le feu n'a pu empescher que sa violence n'ait brulé iusques aux fondemens des deux plus beaux et plus riches ponts, qui seruoient d'ornemet à Paris et à la Seine. Ce superbe édifice de la Sainte Chappelle où se void du boys de la vraye Croix, qu'on adore avecque tant d'humilité, et où un si grand nombre d'ouuriers ont esté employez pour le rendre admirable sur tous les autres ouurages de la France, a perdu son lustre et sa beauté en vne seule iournée, par vne incendie qui eust sans doute ruyné tout à fait l'enclos du Palais, si l'on n'eust prudemment et promptement pourueu aux moyens de le conseruer. La Riuière des Gobelins desbordée à elle pas autrefois pensé faire noyer par son deluge l'ancienne ville et fauxbourg de saint Marcel. Qui voudroit s'en rapporter tous les exemples des estranges accidens qui sont arriuez de la cognoissance de nos pères, et de nostre temps, il faudroit en faire vn gros volume.

A quoy deuons nous imputer tous ces tristes euénemens, sinon à des marques de la colère de Dieu offensé contre ses créatures à cause de leur desobeysance. Il est vray que ceux dont il prend soin tombent fort peu souuent en des infortunes irréparables, sans qu'une puissance secrète les en aye aduertiz par quelque signe visible. La nature et la nécessité permettent bien à tous les hommes de deffendre leur vie, et de repousser la force par la mesme force, quand il ne leur reste plus, pour éuiter le mal, sinon de recourir aux remèdes, qui sont iustes puisqu'ils sont nécessaires. Mais touchant les maux dont Dieu nous menace, et qu'il nous enuoye, le moyen de nous en deffendre, s'il nous en veut affliger, puisque la force

humaine n'agist point contre sa volonté et que tout ce que nous pouuons faire pour destourner son ire, c'est de se ietter à ses pieds et de luy demander pardon de nos fautes avec autant de larmes que de contrition.

Aux affaires d'importance, il ne faut point du tout perdre le temps; veu qu'il ne faut qu'un moment pour les ruiner et que bien souuent un siècle ne suffit pas pour réparer les fautes qui ont été faites en un quart d'heure. Y a-t-il rien au monde qui nous soit plus important que la conseruation de nostre vie et de nostre ame; l'une et l'autre sont menacées tous les iours de ruine à cause de nos péchez, nous endormirons nous dans les délices, et nous laissons charmer par l'oisiueté, n'employerons nous point le temps à songer à nostre salut, tandis que le diable veille pour nous le faire perdre?

Voicy de nouueaux exemples que Dieu nous donne pour nous faire amander, et ne le point contraindre à la rigueur de ses chastimens pour punir notre obstination. Craignons les verges qu'il porte en la main pour nous chastier, si opiniastres à nostre dommage nous ne profitons de ses débonnaires menaces.

Le dernier iour de May de la présente année mil six cens trente quatre, sur les cinq heures du soir, dans la ville de Briue la Gaillarde en Lymousin, au plus beau iour qu'on eust pu souhaiter, il suruint en un moment tant de feux et d'esclairs, et une si effroyable tempeste, qui faisoit trembler les bastimens du fondement jusques au feste, que tous les habitans eurent suiet de croire qu'ils estoient à la fin de leurs iours. Après qu'ils furent un peu deliurez de l'appréhension qu'ils auoient iustement eue de périr par le feu et au moment qu'ils se resiouyssoient dans leurs âmes de cette déliurance, en un instant l'air un peu rasséréené se trouble derechef d'une si estrange sorte qu'on eust dit que ce iour estoit une nuit des plus obscures. Les vents commencent à siffler de tous costez, et la pluye tombe d'en haut si abondamment sur la terre qu'en moins d'une demi-heure cette ville se vid

sur le point d'estre abysmée par vn déluge, qui se rendit si fougueux à sa naissance, qu'il n'y eust aucune maison où l'eau ne montast iusques au premier estage. Les cris et les pleurs de ce pauvre peuple affligé sont extrêmes, si les uns sont plus asseurez que les autres pensent se sauuer ils se noyent, c'est une chose espouuantable de voir la mère ne pouuoir secourir son enfant que ce déluge engloutist inhumainement et qui en accroist l'horreur par les larmes. Le mari hazarde sa vie pour secourir celle de sa chère moitié, et tous deux la perdent en mesme temps, esteignant leurs chastes feux et leurs sacrez amours dans la froide rigueur de ce traistre Elément. Le récit de ce spectacle fait hérissier les cheueux et geler le sang aux veines, comme il fait esuanouyr ceux qui s'estoient retirez aux lieux plus esleués pour les esuiter le hazard et affoiblit si fort ceux qui se trouuent surpris qu'ils n'ont aucun moment pour rechercher le salut. Rigoureux évènement et toutesfois iuste chastiment d'un Dieu irrité qui veut que sa miséricorde cède à sa iustice, afin de nous retirer du vice et nous faire abandonner les obiets de nostre perte; Bon père, mais qui nous chastie doucement afin que l'habitude du vice ne nous rende indigne du bien de sa grâce et de nostre bon-heur parmy ces troubles, et cet horrible accident : Le meilleur en leur malheur est de n'espérer rien de bon pour eux que du Ciel. Tout secours humain leur manquant, ils furent contraints de s'adresser à celui qui fait des montagnes d'eaux quand bon luy semble et qui les resserrent promptement dans leurs profonds abysmes lorsqu'il luy plaist.

FIN

LIVRES DE RAISON

REGISTRES DE FAMILLE ET JOURNAUX INDIVIDUELS

LIMOUSINS ET MARCHOIS

Recueillis et publiés par M. Louis GUIBERT

Avec le Concours de M. ALFRED LEROUX, Archiviste
de la Hte-Vienne, et de M. l'Abbé LECLER,
Curé de Compreignac.



L'HISTOIRE s'est longtemps contentée d'une moisson bien incomplète, en proposant à ses études, pour objet presque exclusif, les grands événements de la vie des nations. L'origine des peuples, l'organisation politique de ces vastes sociétés, leurs luttes, les conquêtes, les traités, les effondrements des empires, la succession régulière ou tourmentée des souverains, les incidents dramatiques de leur existence, tels sont à peu près les seuls faits auxquels on croyait devoir accorder de l'attention et qui fournissaient le thème ordinaire de l'enseignement. On était amené, par la force des choses, à s'occuper de temps en temps des provinces, des vicissitudes de leur passé et de la condition, à un point de

vue général, des diverses classes de la population ; mais on n'allait pas, dans cette voie, au-delà de données fort sommaires. Quant aux groupes sociaux réels, vivaces, persistants, sur lesquels reposait l'édifice politique artificiel et sans cesse remanié : la famille, la corporation, la commune, ils paraissaient placés en dehors du cadre de l'histoire. On ne pouvait pas les ignorer absolument et on en savait, on en enseignait même quelque chose ; mais on les regardait d'un œil distrait et on suivait de loin, de très loin, sans y attacher beaucoup d'importance, le mouvement confus de cette masse sombre sur laquelle se détachaient en traits lumineux, en couleurs éclatantes, les événements dont l'historien s'efforçait de saisir la suite et enregistrait avec soin les moindres détails. Par une bizarre inconséquence, l'enseignement le plus élémentaire comprenait, sur les institutions et les mœurs des Égyptiens, des Grecs et des Romains, des notions qu'on ne songeait même pas à donner aux jeunes gens quand on en venait à leur parler de leurs prédécesseurs immédiats, de leurs pères : les Français du Moyen âge.

Le mouvement des idées nous a peu à peu amenés à une autre façon d'envisager l'histoire, et nous restituons aujourd'hui, auprès des faits de l'ordre politique proprement dits, leur légitime et grande place aux faits sociaux. Depuis un demi-siècle, l'organisation municipale (1) de nos an-

(1) Il faut considérer le groupement communal comme un fait d'ordre social bien plus que comme un fait d'ordre politique.

ciennes cités a été l'objet des études les plus attentives, et nous pouvons déjà nous rendre un compte plus juste du groupement et du fonctionnement de toutes les activités que la commune reliait en un puissant faisceau. Il n'existe pas, à l'heure qu'il est, dans toute l'Europe, un esprit curieux qui ne s'évertue à démêler la vérité sur les principes essentiels du régime corporatif, sur les phases successives qu'a traversées la corporation de métier et sur l'influence exacte qu'elle a exercée au point de vue des rapports entre les diverses catégories de travailleurs. Quant à la famille, partout, autour de nous, on étudie avec zèle, avec patience, avec amour, tout ce qui a trait à sa constitution, à l'action réciproque de ses membres, à ses mœurs et à son régime intérieur; on refait, d'après des documents authentiques, précis, émouvants parfois dans leur brièveté et leur naïveté, l'histoire du foyer de nos ancêtres. On cherche, dans les exemples que nous a légués le passé, des leçons pour le présent et pour l'avenir. Les études monographiques, recommandées avec raison par le maître de la science sociale à notre époque, Frédéric Le Play, pour servir de base aux grandes constatations économiques et de contrôle à des théories trop légèrement acceptées, mettent en lumière jusqu'aux moindres détails de ces tableaux intimes, dont il faut aller chercher chaque trait aux sources les plus variées : minutes de notaires, cartulaires d'églises et de couvents, terriers, lièves, registres

des paroisses et des municipalités, journaux individuels, papiers de famille et livres de raison.

C'est à cette dernière catégorie de documents que nous devons les notions les plus exactes et les plus intéressantes qu'on possède sur la famille d'autrefois. Ces livres domestiques sont les dépositaires des pensées et des sentiments de leurs auteurs, les confidents des joies, des tristesses, des espérances, des projets du père; ils conservent à la fois et les annales du foyer et des indications sur l'état de la fortune du groupe qui constitue la souche de la famille. La voix des ancêtres semble s'en élever quand on les ouvre, et un étranger même ne peut feuilleter leurs pages jaunies, sans éprouver un sentiment de respect mêlé d'une certaine émotion.

Un livre de raison n'est, en principe, qu'un livre de compte (*liber rationis*). C'est le registre des comptes du foyer, le journal de la gestion du chef de famille. Aux notes relatives à la fortune du groupe, à l'accroissement successif du patrimoine, aux pertes, aux achats, aux ventes, aux prêts, aux emprunts, aux procès, aux rentes à payer et aux redevances à percevoir, se mêle le plus souvent la mention des changements survenus dans le personnel même de la maison : naissances, mariages, décès. Le livre de raison n'a sa propre et complète physionomie que lorsqu'il renferme des passages correspondant à ces deux ordres d'idées. Alors seulement il nous donne au vrai l'histoire de la famille. — Parfois le rédacteur ajoute à la constatation des faits quelques

commentaires, des réflexions personnelles, des conseils pour l'avenir, des prières; il consigne dans son livre, comme Gérard et Jean Massiot, marchands de Saint-Léonard, les leçons qu'il doit à l'expérience, afin qu'elles puissent profiter à ses fils; il y insère, comme Étienne Benoist, bourgeois de Limoges, des vers populaires qui portent l'âme à de sérieuses pensées; il indique, comme le notaire Psaumet Péconnet, certaines particularités qui nous initient à de curieux usages. Il n'est pas rare, enfin, que son regard franchisse le cercle de la famille, et çà et là on rencontre avec surprise, dans ces cahiers intimes, un écho des passions politiques de l'époque ou la mention d'événements contemporains, dont le théâtre est parfois bien éloigné du foyer paisible où le père écrit ces pages naïves, destinées à être lues de ses seuls enfants. C'est ainsi que nous avons relevé, dans un de nos registres limousins, un passage ayant trait à la mort de Charles-le-Téméraire sous les murs de Nancy. Ailleurs, ce sont des détails sur les épidémies, les famines, les guerres locales, l'apparition de certains phénomènes de l'ordre physique, de certains météores, le retour de crises climatiques ou de conjonctions sidérales. Auprès des témoignages répétés de la foi solide de nos pères, on trouve l'aveu de leurs naïves superstitions. Leurs comptes nous révèlent mille traits de mœurs curieux, mille intéressantes particularités sur les rapports entre les maîtres et les domestiques ou les colons des domaines ruraux, les habitudes de la vie, l'instruc-

tion et l'éducation des enfants, l'état de l'industrie, les relations commerciales, le prix des denrées, la valeur de l'argent, etc., etc.

Il s'en faut, assurément, que tous les livres de raison nous offrent un tableau aussi varié et se présentent à nous avec une physionomie aussi bien caractérisée. Beaucoup ne renferment que des notes sommaires, des mentions sèches et succinctes; mais si incomplètes et si incolores que celles-ci paraissent au premier abord, elles n'en sont pas moins intéressantes, et, en les rapprochant entre elles, en les comparant avec les passages analogues d'autres documents du même genre, on en tire plus d'une précieuse information.

« Est-il besoin, écrivait il y a quelques mois notre confrère et ami Alfred Leroux, archiviste du département de la Haute-Vienne, dans l'*Almanach limousin de la Corrèze* (1), de faire ressortir le prix de tels documents pour la connaissance des mœurs du passé? n'est-il point évident que, non destinés à la publicité, ils ont une saveur de franchise et de vérité d'autant plus précieuse que l'homme intérieur est de plus près en jeu? Avec ces registres de famille, nous nous asseyons véritablement au foyer de nos ancêtres; nous assistons à leurs joies, à leurs douleurs aussi; nous connaissons leurs idées, leurs sentiments, leurs préjugés même; nous mesurons plus exactement l'horizon de leurs pensées, et il est telle réflexion,

(1) Année 1885. Veuve Ducourtieux, éditeur, à Limoges.

échappée à leur plume inconsciente, qui nous fait souvent mieux juger de la différence des temps que le plus savant traité de psychologie historique. »

Mais quels que soient le cadre du livre de raison, et la manière dont ce cadre a été rempli, il reste avant tout et par-dessus tout un compte matériel et moral; toujours on le trouve inspiré par le souci de rendre *raison*, aux continuateurs de la famille, de la gestion du chef actuellement chargé de sa direction et de ses intérêts. Ajoutons qu'on démêle toujours, chez ce chef, le sentiment profond de la solidarité des générations successives de sa race, et la conscience énergique d'une haute responsabilité vis-à-vis non-seulement de ses descendants, mais aussi des ancêtres qui, avant lui, ont présidé au foyer. Cette responsabilité était le contre-poids efficace de l'autorité presque sans bornes que les mœurs et les lois-avaient remise aux mains du père.

Nous avons toujours pensé que les livres de raison ne devaient pas être rares dans notre Limousin, dont on citait la famille en exemple pour sa forte discipline, l'union de ses membres et la simplicité de leur vie; on n'avait pas néanmoins, jusqu'à ces derniers temps, signalé l'existence de plus de deux ou trois registres de ce genre dans le pays, et le public n'avait été mis à même d'en connaître aucun. M. Fernand de Malliard, le premier, se fit l'éditeur d'un livre domestique des plus intéressants, tenu dans sa propre famille durant plusieurs générations successives et embras-

sant une période de plus de cent cinquante ans (1507-1662). Ce précieux registre a été publié dans le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de Brive*, années 1880 et 1881. Nous donnâmes à notre tour, à la fin de 1881, le cahier d'Étienne et de Guillaume Benoist, bourgeois de Limoges (1426-1454). Nous trouvions dans ce document la mention précise de l'existence, au foyer qui se révélait ainsi à nous, d'autres « papiers de famille » à une époque antérieure au xv^e siècle, en particulier d'un livre de raison bien caractérisé, tenu par Jean Benoist vers 1330 (1); de plus une note reproduite dans ce registre, se rapportant à un partage effectué en 1308, écrite par Pierre, un des copartageants, et visiblement extraite d'un recueil de notes personnelles, d'un mémorial de famille de la même nature que le précédent (2), nous autorisait à affirmer que les livres de raison, dans notre province, ont existé dès le xiii^e siècle.

Plusieurs de nos excellents confrères de la Société archéologique et historique du Limousin — et parmi eux il faut nommer en première ligne M. Leroux et M. l'abbé Lecler, curé de Compreignac — ont, depuis lors, prêté à nos recher-

(1) Hun grant papier, cubert de cubertura negra, hont eys escrich et sont contengut las chouzas et los fach que nous avem agut a far am plurors et am diverssas personas de divers et de plurors fach que nostreys ancestreys... avient agut a far. Et era escrich de la ma deu senheir Johan Beyneyc, loqual fo payr de mon senher Outho Beyneyc. Et fo fach en viro de l'an miel III. XXX.

(2) El nom de Dieu et de la soa beneyta mayre... Yeu, Peyr Beyneyc et Johan, mos frayres, partim... nostre heretatge, etc.

ches sur la famille limousine d'autrefois un concours qui a amené les plus heureux résultats. Il y a trois mois à peine, l'*Almanach* que nous citions tout à l'heure constatait qu'en peu de temps, nos efforts réunis avaient rendu à la lumière une vingtaine de livres de raison, oubliés, pour la plupart, dans la poussière des greniers ou enfouis dans les archives particulières. Ce chiffre de vingt, que nous n'atteignons pas encore à ce moment, est aujourd'hui dépassé. Le registre des Benoist demeure (après les notes de famille du notaire Gérard Tarneau, de Pierrebuffière, recueillies et publiées par M. Leroux) le plus ancien des livres domestiques qui nous aient été conservés; mais il ne doit plus être considéré, dans notre province, comme un monument isolé, comme un document d'une espèce rare. Ce que nous donnions il y a quatre ans comme une probabilité, est bien et dûment établi à présent : les livres de famille furent jadis d'un usage commun en Limousin.

Voici la liste complète, par ordre chronologique, des livres de raison, journaux individuels et registres de famille dont l'existence nous a été révélée jusqu'à ce jour dans toute l'étendue de l'ancien diocèse de Limoges(1) :

1° Papier domestique de Pierre Benoist, bourgeois de Limoges (1308). *Perdu*.

(1) Nous nous sommes aidé, pour dresser ce relevé, de la liste que contient l'ouvrage, en cours de publication, de M. Alfred Leroux : *Charles et Chroniques* concernant l'histoire du Limousin.

2° Registre de famille : « Grand papier à couverture noire, » de Jean Benoist, bourgeois de Limoges (vers 1330). *Perdu*.

3° Registre de famille et chronique de Gérard Tarneau, notaire à Pierrebuffière (1423 à 1438). A la Bibliothèque communale de Limoges.

4° Livre de raison d'Étienne Benoist, bourgeois de Limoges, et de Guillaume son fils (6 septembre 1426 au 26 mai 1454). Cabinet de M. Astaix, à Limoges.

5° Registre des comptes ruraux, contrats et notes diverses de Gérard Massiot, bourgeois et marchand de Saint-Léonard, continué par Jean son fils et par ses petits-fils : Jean, Louis et Antoine (17 février 1431 au 17 novembre 1490, avec deux notes rapportant des faits de 1494 et 1496). En la possession de M. le chanoine Arbello, à Limoges.

6° Cahier-memento de Psaumet Péconnet, notaire à Limoges (du 10 avril 1487 au mois d'octobre 1502). Archives de famille de M. Adolphe Péconnet du Châtenet, à Limoges.

7° Livre de raison de la famille de Malliard de Brive (1507-1662). En la possession de M. Fernand de Malliard, à Paris.

8° Registre de famille des Maurat, du Dorat (18 novembre 1556 au 24 juillet 1798). Archives de famille de M. Maurat-Ballange, ancien conseiller à la Cour de Limoges.

9° Livre de famille des Lemaistre-Bastide, de Limoges (22 septembre 1558 au 13 février 1748). Archives de famille de M. G. La Bastide, au château du Lude (Loiret).

10° Livre de famille des Barbou, de Limoges, commencé en 1567, continué au xvii^e et peut-être au xviii^e siècle : « véritable registre de l'état civil tenu par les représentants successifs de la maison Barbou, à Limoges » (Poyet) (1).

11° Livre de famille des Lamy — Lamy de Luret et Lamy de La Chapelle, — de Limoges (du 2 novembre 1571 à nos jours), avec une note de 1568 écrite par Jean, frère de François Lamy, son premier rédacteur. Aux mains de M. Théophile Lamy de La Chapelle, de Limoges.

12° Registre de famille de Jeanne Boyol, dame de Villelume (1587 à 1594). Archives de famille de M. le comte de Villelume, à L'Aumônerie, près Aixe (Haute-Vienne).

13° Registre de famille ou journal individuel de Junien de La Brunye, bourgeois de Rochechouart (fin du xvi^e siècle et commencement du xvii^e). *Perdu.*

14° Registre de famille des de La Brunye, de Rochechouart (5 février 1599 à 1792). Propriété de M. Émilien de La Brunye, à Rochechouart.

15° Livre de raison des Lachau, d'Argentat (première moitié du xvii^e siècle). A été signalé comme existant dans les archives de famille de M^{lle} de Négraval, à Argentat; serait perdu aujourd'hui.

16° Livre de famille de Jean Plaze, d'Argentat

(1) Nous recherchons en ce moment ce précieux document, qu'a signalé feu M. Poyet dans sa Notice sur les origines de l'Imprimerie à Limoges.

(49 février 1605 au 14 septembre 1634), et d'un sieur Deyma, du même lieu (21 octobre 1644 au 17 avril 1661), avec notes de 1712 à 1729. En la possession de M. Eusèbe Bombal, d'Argentat.

17° Grand « papier de raisons » de... Jarrige, de Saint-Yrieix (1609). *Perdu*.

18° Livre de raison d'Antoine d'Areilh, bourgeois et juge de Beaulieu (18 novembre 1611 à 1637), avec notes du xviii^e siècle. Cabinet de M. Louis de Veyrières, à Beaulieu.

19° Journal d'un sieur Gondinet, de Saint-Yrieix (du 25 mars 1613 au 20 octobre 1630). Propriété de M. Bosvieux, inspecteur des Domaines, à Auch.

20° Livre de raison d'un sieur Jarrige, de Saint-Yrieix (1617 à 1626). En la possession de M. Boileau, à Saint-Yrieix.

21° Notes personnelles inscrites, de 1627 à 1632, par L. Pauthut, curé de Saint-Maurice de Limoges, sur les registres paroissiaux de cette église. Archives de l'hôtel de ville de Limoges (1).

22° Livre de raison de Jean et Jérôme Texendier, frères, (9 novembre 1636 à 1662). Archives de famille de M. le comte de Villelume.

23° Livre de raison de Jean Péconnet, bourgeois de Limoges (1644 au 23 octobre 1678). Propriété de M. Adolphe Péconnet du Châtenet, à Limoges.

(1) Voir les plus curieuses de ces notes dans notre notice sur les *Registres des Paroisses de Limoges*, Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin, t. XXIX, p. 93, et *Almanach limousin* de 1869

24° Livre de famille du même. *Perdu*.

25° Journal de Jean Lafosse, bourgeois de Limoges, pendant l'année de son consulat (1^{er} janvier 1649 (1) au 7 décembre 1649). Copie de Legros au séminaire de Limoges. *Original perdu*.

26° Livre de raison de Jean Texandier, de sa bru, Valérie Du Boys, et de son petit-fils, Jean-Baptiste (24 septembre 1662 au 18 janvier 1703). Archives de famille de M. le comte de Villelume, déjà mentionnées.

27° Journal personnel d'un sieur Avril, de Limoges (milieu du xvii^e siècle). Extraits reproduits dans les manuscrits des abbés Nadaud et Legros, au séminaire de Limoges. *Perdu* (2).

28° Journal personnel de Jean Moreau, notaire au Dorat (1666 à 1741). Signalé par M. l'abbé Leclerc (3).

29° Livre de raison du président Chorllon, de Guéret. Signalé par M. Jean de Cessac, de Guéret (deuxième moitié du xvii^e siècle).

30° Livre de raison de Joseph Péconnet, avocat à Limoges (30 août 1679 à 1700) (?), avec notes relatives aux domaines ruraux jusqu'en 1716. Pro-

(1) Le commencement, du 7 décembre 1648 au 1^{er} janvier 1649, manque.

(2) Cet Avril ne serait-il pas le médecin Pierre Avril, mort le 13 juin 1675, à soixante-douze ans, et que le curé de Saint-Maurice de la Cité, en enregistrant sa sépulture, qualifie d'homme « tres scavant et tres experimenté. »

(3) Quelques passages de ce document ont été publiés par M. A. Leroux (*Documents historiques relatifs à la ville du Dorat*), Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin, t. XXIX, p. 172.

priété de M. Ad. Péconnet du Châtenet, de Limoges.

31° Registre de famille des Romanet du Caillaud (xvii^e et xviii^e siècles). Archives de la famille Romanet du Caillaud, château du Caillaud, près Isle (Haute-Vienne).

32° Registre de famille d'un sieur du Mas-Genest? (xviii^e siècle). Archives d'une famille de Cieux (Hte-Vienne).

33° Registre de famille des Leynia de Chassagne, près Uzerche (1713-1830). Archives départementales de la Haute-Vienne, série E.

34° Registre de famille d'Étienne Retouret, de Limoges (1746 à 1763). Extraits en la possession de M. l'abbé Lecler.

35° Livre de raison de N. Lamy de Luret, curé de La Roche-L'Abeille (1779-1788). Archives départementales de la Haute-Vienne, série G.

36° État des redevances dues au chanoine J.-B. Marchandon du Puy-Mirat, à Limoges (1789-1791). Cabinet de M. R. Chapoulaud, à Limoges.

Cette sorte de documents est aujourd'hui si peu familière au public, et, dans notre pays en particulier, elle semble si inconnue, ou pour mieux dire, si complètement oubliée, que nous avons cru faire une œuvre utile en copiant, dans les registres de famille dont quelques personnes ont bien voulu nous donner communication, un certain nombre de passages choisis et en publiant ces extraits, accompagnés des notes indispensables : ainsi groupés, ils prennent une physionomie mieux

caractérisée, et acquièrent une signification plus précise et un plus vif intérêt. On en jugera en parcourant ces pages, dont quelques-unes ont été écrites il y a quatre siècles et demi, et on se rendra aisément compte de tout le fruit qu'un lecteur attentif peut retirer de l'étude de nos anciens papiers domestiques.

Les registres conservés dans nos vieilles familles limousines ne diffèrent en rien de ceux dont l'existence a été signalée dans d'autres contrées. Ce sont, dans ceux-là comme dans ceux-ci, les mêmes traits principaux : la même simplicité, le même ton grave, la même sollicitude toujours en éveil, la même robuste piété. Il faut toutefois convenir que nous n'avons rencontré dans aucun de ces documents, l'élévation de pensée et la force de langage dont M. de Ribbe a pu relever de nombreux exemples dans les livres de raison des provinces du sud-est de la France, et qu'il a si justement proposées à l'admiration de ses lecteurs. Le manuscrit des La Brunye, de Rochechouart, est peut-être, de tous nos papiers de famille de la région, celui dont quelques passages rappelleraient le mieux le ton et l'allure des registres dont nous venons de parler ; mais l'originalité fait ici presque absolument défaut, et la sollicitude du père de famille ne trouve jamais, pour s'exprimer, cette forme noble, cette émotion pénétrante, cet accent d'autorité qui donnent une si haute portée morale aux enseignements consignés sur certains papiers domestiques. On peut dire que nos registres de famille et nos livres de raison donnent assez fidè-

lement la note du caractère de nos compatriotes limousins. On y reconnaît l'empreinte de leurs qualités, de la simplicité de leurs mœurs, de leur piété, de leur résignation, de leur courage au travail. Mais on y retrouve aussi à un haut degré leur souci excessif des intérêts matériels et le défaut trop ordinaire d'élévation de leurs pensées, résultat forcé de la prédominance des préoccupations les plus vulgaires de la vie et d'une indifférence profonde de la culture intellectuelle.

Les extraits qu'on trouvera à la suite de ces remarques préliminaires sont empruntés à vingt manuscrits inédits figurant au relevé que nous avons donné plus haut. Il nous a paru nécessaire de consacrer à chacun de ces documents une courte notice, destinée à signaler au lecteur les particularités qui peuvent être de nature à appeler son attention.

I. — Après le livre de raison d'Étienne Benoist et les notes de famille mêlées à la chronique du notaire Tarneau, il n'existe pas en Limousin, à notre connaissance, de document de cet ordre plus ancien que le *Registre des comptes ruraux, contrats et notes diverses* des Massiot, actuellement en la possession de M. le chanoine Arbello, président de la Société archéologique et historique de Limoges. La première mention datée qu'on y trouve remonte au 17 février 1431; la plus récente est du 17 novembre 1490. Ajoutons qu'un petit carré de papier, d'une écriture très postérieure, attaché par une épingle au verso d'un

feuille, conserve le souvenir de deux décès, survenus l'un le 26 janvier 1494 (nouveau style : 1495), l'autre, le 18 juin 1496.

Malgré le peu de soin qu'ont dû en prendre pendant de longues années ses détenteurs successifs, le registre des Massiot n'est point en trop mauvais état. Quelques feuillets sont rongés sur les bords; l'encre de quelques pages a pâli; mais on lirait son contenu sans trop de peine, n'étaient les abréviations singulières qui arrêtent le curieux à chaque ligne et le détestable patois dans lequel s'expriment ses rédacteurs. Quelques actes en français, seuls, sont d'une langue remarquablement correcte; tout le reste du volume est en mauvais latin ou en roman tout à fait corrompu. Enorme livre de plus de 800 pages, formé de dix gros cahiers(1) de papier de chiffon in-4° (301 millimètres sur 218 à 224) recouverts chacun d'une feuille de parchemin et reliés ensemble, il offre des spécimens d'une vingtaine d'écritures, dont deux surtout méritent d'être signalées pour leur netteté. Le papier qui le compose est marqué, dans la pâte, d'un filigrane représentant tantôt une main bénissant aux doigts allongés et dont l'avant-bras est terminé par une sorte de manchette, tantôt une licorne d'aspect passablement lourd; le plus souvent une tête d'animal surmontée de deux longues cornes — une tête de chèvre, semble-t-il — ailleurs une vache assez bien

(1) C'est au cinquième et au neuvième cahiers qu'on trouve les articles les plus anciens.

figurée. On ne trouve, pour ainsi dire, aucune différence entre l'aspect des feuilles qui portent ces divers signes, et leur fabrication paraît remonter uniformément à la première moitié du xv^e siècle. Nous savons que cent cinquante ans plus tard, il y avait sur la Vienne, en amont de Saint-Léonard, des moulins à papier; mais il serait peut-être téméraire d'avancer qu'il en existât à cette époque. Vers 1360, plusieurs villes de France, Angoulême et Troyes entre autres, en possédaient. On peut toutefois supposer, d'après un passage du registre même, relatif à des marchandises reçues de Genève en 1437, que du papier de fabrication italienne, expédié par cette voie, a fourni les cahiers dont se compose le livre en question. Les marques que nous avons indiquées plus haut semblent confirmer cette hypothèse.

Singulier recueil en vérité : amas confus d'actes de tout genre et de renseignements hétérogènes. On trouve d'ordinaire un peu de tout dans ces vieux registres de famille; mais celui-ci, dans la modestie apparente de son cadre, nous offre une variété de notes faite pour surprendre, même les personnes que leurs études ont familiarisées avec ces sortes de manuscrits. Et tout cela, dans un pêle-mêle de dates et d'objets qui, au premier abord, est fait pour rebuter le bon vouloir et décourager la curiosité du lecteur. Voici, par exemple, entre un contrat de reconnaissance de cheptel de 1487 et une note de 1477 (par laquelle Jean Massiot recommande à ses héritiers, si leur

fortune augmente, d'acheter une vigne du côté de Champmain ou du Treuil de l'Hôpital, où la gelée cause moins de dégâts), le passage dont nous avons déjà parlé, mentionnant la mort du duc de Bourgogne, le redoutable adversaire de Louis XI. Dix ou quinze pages plus haut, quelques lignes confuses, relatives au prix de vente de divers animaux, au milieu desquelles on rencontre des reconnaissances de 1434 et de 1459, sont suivies d'une liquidation de société commerciale, de 1439; vient ensuite un curieux compte de marchandises reçues de Genève en 1437, dans lequel se trouvent intercalées des notes de 1446 relatives à des ventes de bestiaux; à la page suivante on lit l'analyse, fort intéressante, d'un sermon prêché par un bon religieux dans l'église de Saint-Léonard, le 3 décembre 1437, et résumé par Gérard, le chef de famille qui a commencé le recueil : la main pieuse des fils a noté, au bas de la page, que celle-ci est de l'écriture même de leur père. Plus loin ce sont des recettes de potions, d'emplâtres, une autre « pour fere borax de roche, » un cantique à la Sainte Vierge, des remarques sur le retour périodique des calamités publiques : famines, guerres, épidémies, le souvenir un peu confus des grandes luttes des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles entre l'Angleterre et la France : la mention, entre autres, de la descente sur la côte du sud-ouest, en 1388, des Anglais commandés par le comte d'Arundel : tout cela semé sans ordre au milieu d'une multitude d'actes et de notes de styles très divers, d'objets très variés. Les contrats sont inscrits de la main même

du notaire sur le livre de famille. Une douzaine de tabellions ont pris part à la rédaction du recueil, et on peut, au bas de chaque acte, admirer leur signature et leur paraphe. Ce sont : J. Beure, Cailliaud, Léonard et Nicolas Ravaud, Martial Basset, N. de La Vigne, N. de Virolle, Giraud de Saint-Yrieix, Étienne Tillourier, Jean de Convalètes ou de Combalètes, N. Bordas, N. Valière, Pierre de Meyrenge, Nicolas Hugonau, Antoine Hugonau. Le coût de chaque acte est fixé d'avance et on trouve sur un feuillet spécial, à la date de 1483, les soumissions par lesquelles plusieurs de ces honorables praticiens prennent, vis-à-vis des Massiot, l'engagement de passer pour leur compte tout contrat d'obligation ou de bail de cheptel au prix de cinq sols, et tout autre acte au prix de sept sols six deniers.

Ces Massiot (1) sont de riches bourgeois de Saint-Léonard de Noblat, petite ville à 21 kilomètres Est de Limoges. Le premier dont nous rencontrons le nom dans notre recueil est Gérald, marié à Jeanne Clautre, et qui meurt vers 1442 ou 1443. Son fils Jean, marié à Marguerite Faure, de Saint-Paul, lui succède dans la tenue de son registre comme dans l'administration de la fortune de la famille. Celui-ci a plusieurs enfants : Antoine, né vers 1442, qui fait accompagner en 1457 sa signature de la qualification de clerc, et qu'on retrouve en 1478 prieur de Dieulidout, près Oradour-sur-Glane (Hte-Vienne); Jean, qui meurt

(1) Cette famille est éteinte depuis longtemps.

le 18 juin 1496 à l'âge de trente-cinq ans, s'il faut en croire une note qui nous paraît le rajeunir de sept à huit années au moins(1); Louis, mort le 26 janvier 1494 « à trente ans » et qui pourrait bien être le même que Louis, né le 3 janvier 1457; Blaise, né le jour de la Saint-Blaise de l'an 1463. Les deux premiers ont pris une part importante à la rédaction du registre; il semble même que beaucoup des notes se rapportant à la gestion de Jean Massiot, fils de Gérard, soient écrites de la main d'Antoine.

Les Massiot sont marchands; ils vendent un peu de tout : des *conches* et des poêles; du drap et des étoffes de toute nature et de toutes provenances : tissus divers, futaines, blanchet, gris, tanné, *mouriquet* de Saint-Lô; du grain, du sel, du cuir, du papier; des épices : poivre, girofle, et du sucre qu'ils reçoivent, on l'a vu plus haut, directement de Genève. Ils prêtent aussi à leurs clients, et, au très intéressant mémoire des sommes dues par le seigneur de Royères, pour fournitures faites pendant les années 1480, 1481 et 1482, figurent, auprès d'achats d'étoffes et de marchandises d'épicerie, plusieurs emprunts d'argent.

La petite ville de Saint-Léonard, avec un chiffre de population assurément inférieur au nombre actuel de ses habitants, était peut-être, aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, aussi florissante et aussi riche qu'aujourd'hui. Elle n'avait pas encore ses porcelaines

(1) A moins toutefois qu'il n'ait eu un frère du même nom que lui.

et ses papiers; mais son commerce de cuirs était considérable et ses poëliers et bassiniers jouissaient d'une très grande réputation. Elle possédait, dès le temps de saint Louis, des foires et des marchés où l'on se rendait de très loin; à cette époque, nous trouvons, en relations d'affaires avec les habitants de Saint-Léonard, des négociants de Montauban, du Quercy et de la Bourgogne; au ^{xv}^e siècle, le manuscrit dont nous publions des extraits nous montre Gérard Massiot recevant directement de Genève des marchandises tirées de l'Italie et de l'Orient, et ses enfants traitant avec un maître poëlier originaire de Villedieu, en Normandie, Gislet Oubelin, qui s'oblige à travailler exclusivement pour eux durant trois années. L'acte, qui est daté du 14 octobre 1480, nous révèle le nom d'un autre Normand, établi également à Saint-Léonard, Lambert de Canville. Le frère de Gislet, aussi maître poëlier, paraît fixé dans cette ville; tout au moins y est-il présent en 1490.

Gérald a eu longtemps un associé, Jean de la Ribière. La société est dissoute le 18 février 1439. L'acte qui constate cette dissolution et liquide les droits respectifs des deux associés nous apprend que Gérard avait versé comme apport 64 royaux d'or, équivalant à un marc, et que Jean s'était contenté de promettre pareille somme. Aussi ce dernier, tous gains et pertes compensés et tous comptes apurés, reste-t-il débiteur vis-à-vis de Massiot d'une assez grosse somme : 188 royaux (environ 2,050 francs, 12,300 francs d'aujourd'hui).

Une note des plus singulières de notre livre, celle relative à l'éclipse du 16 mars 1485, sur laquelle nous reviendrons plus loin, nous apprend qu'à cette date, Jean Massiot était un des huit consuls de Saint-Léonard. La commune de cette ville avait une illustre origine; elle devait son institution à Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre (1); au siècle suivant on voit les magistrats populaires jouir des prérogatives les plus étendues, administrer les intérêts de leurs concitoyens sans entrave et sans contrôle, réparer les murailles, lever les deniers communs, recevoir le serment de fidélité des habitants (2), se réunir deux fois la semaine à la maison de ville, avec leur conseil, pour juger les causes civiles (3), et prononcer sur les affaires criminelles en plein air, devant la commune assemblée, sous l'ormeau planté en face de la porte de l'église Notre-Dame (4). Toutefois l'évêque, qui était seigneur

(1) Petrus Velade... audivit dici a patre suo quod erat presens cum rex Richardus Anglie dederat eis consulatum et communitatem, etc. Petrus de Arfolio... dicit quod habent consulatum et communitatem ex dono Regis Richardi (Enquête de 1288, carton n° 2440 du fonds de l'Évêché, aux archives de la Haute-Vienne).

(2) In dicto festo (de la chaire de saint Pierre) creantur consules in dicta villa, et, ipsis creatis, ipsi accipiunt sacramentum a communitate, etc. (*ibid.*).

(3) Leonardus Goudelli dicit quod in civilibus causis, que tractantur in domo communi.... Le Tourneur... vidit plures litigare bis in septimana in domo communi, coram consulibus (*ibid.*).

(4) Petrus Tutonis... audivit trompari quod omnis venisset ad plateam que est ante ecclesiam Beate Marie, subtus quamdam arborem... et consules... dictum judicium fecerunt subtus dictam arborem, etc. (*ibid.*).

de Saint-Léonard, ayant acquis des trois ou quatre familles de chevaliers qui habitaient le château de Noblat, tous les droits dont celles-ci étaient en possession depuis un temps immémorial, entreprit d'enlever aux bourgeois les plus précieuses de leurs libertés; une longue lutte s'engagea entre le prélat et les consuls : l'issue en était douteuse et les officiers royaux montraient des dispositions assez favorables aux habitants, lorsqu'une sorte de coup de théâtre mit fin aux incertitudes du procès et ruina pour toujours les libertés de la commune. L'évêque consentit à partager avec le roi la juridiction que les deux parties se disputaient et qu'il prétendait exclusivement posséder. A la suite d'un traité conclu en 1307, un pariage fut établi à Saint-Léonard et les bourgeois se trouvèrent privés de la justice et de la police. L'organisation municipale subsista néanmoins, et les magistrats continuèrent à pourvoir à l'entretien des murailles et à quelques objets d'administration.

Au nombre des prérogatives des consuls figurait le droit d'avoir une caisse de charité, le « coffre des pauvres(1), » qu'alimentaient soit des dons volontaires et des legs, soit une *taille* levée sur les citoyens. Nous voyons, par deux passages de notre registre, qu'au *xv^e* siècle les magistrats de Saint-Léonard avaient gardé ce privilège; il y est en effet question de legs faits aux « aumônes

(1) Dicti consules habent... sigillum commune, archam pauperum et armaturas communes (*ibid.*).

du consulat » par Gérard et sa femme, Jeanne Clautre. Ces distributions officielles étaient en usage dès une date fort reculée (1), et peut-être la porte Aumônière, une des principales de la ville, leur devait-elle son nom. A Limoges, les distributions étaient faites à Noël en nature, et, le jour de l'Invention de la Sainte-Croix, en argent; elles avaient lieu à l'hôtel-de-ville.

Dans la même ville, les registres de certaines confréries de charité montrent les consuls intervenant dans l'administration des deniers de l'association. Il devait en être ainsi à Saint-Léonard; il se pourrait même que la confrérie des Trépassés, à laquelle Antoine Massiot se fait agréger en 1484 et qui paraît avoir été une « charité » analogue à celle des *Suaires* de Limoges, eût le caractère d'une institution municipale; le prieur de Dieulidout lui donne en effet la dénomination assez remarquable de « confrérie des Trépassés du Consulat. »

Une autre association pieuse mentionnée au livre des Massiot, pourrait se rattacher aussi par un lien étroit à l'hôtel-de-ville : nous voulons parler de la confrérie de *Notre-Dame de sous les arbres*. N'y aurait-il pas là un souvenir de ces assemblées de citoyens qui se tenaient devant la

(1) L'usage en remonterait, d'après le chroniqueur Geoffroi de Vigeois, à la période qui suivit immédiatement la Croisade. Nous avons traité sommairement cette question des aumônes municipales dans une notice sur les *Confréries de dévotion et de charité en Limousin antérieurement au xv^e siècle*. (Cabinet historique, année 1882.)

vieille église et que mentionnent tant de fois les documents du ^{xiii}^e siècle; ou bien cette association avait-elle été, à St-Léonard, ce que fut peut-être, dans le Château de Limoges, celle de saint Martial : l'embryon de la commune et le cadre de sa primitive organisation.

Nous parlions plus haut d'un passage curieux relatif à l'éclipse de soleil du 16 mars 1485. S'il faut en croire Massiot, le roi avait fait crier par les villes qu'à l'heure où elle devait se produire, tout le monde se tint renfermé dans les maisons et demandât miséricorde à Dieu; car tout ce qui serait par les champs ou par les chemins à ce moment, hommes et bêtes, devait périr. L'auteur du livre de raison ajoute que la teneur de l'ordonnance royale lui fut communiquée, le matin même du 16 mars, par le prieur de Saint-Léonard, qui le chargea d'en faire part aux autres magistrats municipaux. On annonçait également qu'avant que Pâques fût passé, le peuple aurait beaucoup à souffrir. Massiot constate avec satisfaction que l'éclipse ne dura qu'un quart-d'heure, et il n'enregistre aucun événement de nature à nous donner à penser que les terribles prédictions du matin se soient réalisées. Il est permis, du reste, de douter de l'authenticité de l'ordonnance de Charles VIII, bien qu'en ces matières tout paraisse possible à qui a lu l'histoire et connaît tant soit peu notre crédule humanité.

Les Massiot ont un petit mémorial assez curieux à leur usage. On y apprend que, toutes les années « cinquante, » il y a famine au royaume

de France. S'il faut en croire l'expérience du temps, les grands évènements, et spécialement les calamités publiques, se reproduisent toujours dans le même ordre. C'est d'abord la guerre, que suivent d'habitude des années de jubilé et d'indulgences extraordinaires, puis la famine, et après la famine, la peste. Nous soupçonnons Antoine Massiot, le prieur, d'être le rédacteur de ce passage où nous croyons reconnaître sa belle et ferme écriture, et où il cite comme autorité un vieillard de Dieulidout. Ce dernier lui a raconté que l'année 1331 avait, au rapport de son père, été signalée par une famine, et que la guerre et des divisions profondes avaient ensuite désolé la contrée; famine encore en 1381, troubles aussi et descente d'un prince d'Angleterre en Gascogne (il s'agit probablement de l'expédition du comte d'Arundel, à laquelle nos routiers de Châluçet prêtèrent un si efficace concours en opérant une diversion en Berry; cette campagne est toutefois de sept ans postérieure); troubles et mortalité en 1382; 1463 est appelé l'année *des grandes neiges*; de 1465 à 1479, terribles guerres; depuis 1472, il y a eu tant de « pardons » qu'on ne saurait se souvenir de tous. En 1431, dix setiers de blé coûtent un écu, ce qui fait ressortir à 1 franc : 6 francs d'aujourd'hui, le prix d'un setier. Le setier de Saint-Léonard équivalait à 6 décalitres 12 et était plus fort d'un sixième environ que celui de Limogés. En 1432, pénurie; le setier se vend cinq fois plus cher; on n'en a que deux pour un écu; il vaut donc 5 francs, 30 francs d'aujourd'hui; il faut re-

marquer toutefois que les forléaux de Limoges(1) portent cette année-là le setier de seigle à 24 sous et celui de froment à 30, soit 9 fr. 32 et 11 fr. 65 (56 et 70 francs d'aujourd'hui), et que l'année d'avant ils les font ressortir l'un et l'autre à la somme vraiment fabuleuse de neuf royaux (92 fr. 33 : 554 francs!!) Il y a là quelque erreur énorme² que nous ne pouvons exactement redresser, mais contre laquelle nous devons mettre en garde nos lecteurs. En 1433 le setier se vend, à St-Léonard, un royal (13 fr. 17 : 79 francs). En 1434, le prix du setier descend; on le donne à 4 sous (1 fr. 64 : 9 fr. 85) « sans battre ni moudre, » c'est-à-dire vendu dans la paille. A Limoges il vaut 6 sous, c'est-à-dire 2 fr. 46 : 14 fr. 75). Ajoutons qu'en 1482, un setier de froment de rente s'acquiert moyennant cent sous, ce qui — le taux d'acquisition des redevances perpétuelles se rapprochant en général de cinq pour cent — fait ressortir à cinq sous (1 fr. 50, soit 9 francs) le prix du setier. Vers la même époque, une rente perpétuelle de trois muids de vin s'achète au prix de trente-trois livres : ce qui fixerait à 10 sols (15 à 16 francs d'aujourd'hui) le muid, dont nous ne connaissons pas exactement la contenance (2).

Les nombreux contrats de bail à cheptel que renferme le registre dont nous poursuivons l'exa-

(1) Voir les *Forléaux* publiés dans le *Limousin historique*, par MM. A. Leymarie et H. Arnoul.

(2) Dans quelques contrées il valait 20 ou 24 cartes, ailleurs 12 seulement.

men sommaire, ne contiennent malheureusement que des énonciations très courtes, et toujours à peu près identiques. Les conditions du métayage au xv^e siècle ne paraissent pas, ne peuvent pas avoir été absolument ce qu'elles sont de nos jours. En ce qui concerne l'état de la terre, des récoltes, leur nature, leur affectation, leur partage, notre manuscrit ne nous apprend rien de précis. Il y avait une part du maître et une part du métayer; mais étaient-elles égales? Les fonds étaient alors grevés de redevances diverses, qui se payaient les unes en nature : grains, vin, poules, porcs, châtaignes, charrois; les autres en argent. Les objets destinés à acquitter les premières et ceux représentant la valeur des secondes étaient-ils prélevés sur les produits communs, ou bien le propriétaire, ou, si l'on veut, le possesseur, les gardait-il à sa charge? La dîme se payait par moitié. Mais une fois ce prélèvement et celui du grain nécessaire à l'ensemencement effectués, les récoltes qui ne se consumaient pas sur le domaine se partageaient-elles par égale portion entre le maître et le métayer? Nous le croyons; mais il est impossible de l'affirmer, pour le xv^e siècle tout au moins. Quant aux cheptels vifs, c'est autre chose. Nous voyons très bien que le produit des ventes du croît revient pour moitié au propriétaire et pour moitié au colon. Mais une différence doit être notée entre cette époque et la nôtre dans la façon de comprendre la gestion du cheptel; une fois le cheptel remis au métayer pour le prix de l'estimation, on ne s'occupe plus à présent de savoir si

les ventes opérées au cours du bail diminuent cette souche, ou tout au moins la valeur du groupe de bestiaux qui la représente; le prix de tous les animaux vendus est également partagé entre les deux associés, sauf au métayer à tenir compte au maître, à sa sortie, de la diminution que pourra avoir subie la souche qui lui a été livrée à son entrée. Dans le registre des Massiot, nous constatons que les comptes de ventes d'animaux établissent une distinction constante entre les animaux *de cheptel*, dont le prix paraît appartenir en totalité au maître, et ceux « faits de croît » — *fach de creys* — ou « bons de croît » — *bos de creys* — dont le prix est partagé par égale portion entre les deux associés.

En dehors des domaines dont le fonds ou la jouissance leur appartiennent, et qu'ils font cultiver par des métayers dans les conditions normales, c'est-à-dire en mettant à la disposition de ces derniers le cheptel nécessaire à l'exploitation, les Massiot fournissent des animaux à de petits tenanciers cultivant des terres sur lesquelles les bailleurs du cheptel n'ont aucun droit. Le fait résulte, avec la dernière évidence, du grand nombre de métairies dans lesquelles ceux-ci tiennent des bestiaux. Toutes assurément ne leur appartiennent pas, ou ne leur sont pas affermées ou engagées par leurs débiteurs. Souvent, au reste, on les voit acheter le bétail d'un cultivateur, puis, ce bétail payé, le lui laisser à titre de cheptel dont ils se réservent la propriété et partageront le croît. Ce contrat équivant, en somme, à un prêt hypothécaire dont le bétail est la garantie, et dont les

intérêts sont représentés par la part du créancier dans le produit des ventes. Rien, dans les actes passés à ce sujet, ne nous autorise à penser que les bailleurs participassent en quoi que ce soit aux frais de nourriture des animaux; le débiteur, comme le colon ordinaire, est tenu de « tenir, garder et nourrir sur son exploitation » — *tenere in curte sua, ... custodire et nutrire* — le cheptel qui lui est laissé. Par contre, il en conserve la disposition, l'utilise pour sa culture, profite non-seulement de son travail, mais de ses produits accessoires. Si une des bêtes du cheptel vient à mourir par la faute ou la négligence du détenteur, celui-ci est responsable de sa valeur, et plusieurs reconnaissances de notre registre sont motivées par la perte d'un animal livré à cheptel, *causa depedimenti unius jumenti*, etc. Une partie des ventes de bestiaux dits *de cheptel* que nous avons signalées plus haut, et qui se font au profit du propriétaire seul, se rapportent sans doute à des animaux ainsi vendus ou plutôt engagés. Les cultivateurs cèdent dans les mêmes conditions, à des créanciers, des ruches et même de simples rayons.

La composition du cheptel d'une exploitation rurale est naturellement très variable, comme l'importance de la métairie elle-même. Il est malheureusement impossible, faute d'indications précises, d'établir un rapport entre l'étendue du domaine, ou du moins des terres, champs et herbages, et le nombre des animaux. A la date du 31 mai 1432, le cheptel du domaine de Chauvour, paroisse de

Saint-Denis des Murs, lequel est évalué à six royaux d'or (79 francs environ : 474 francs d'aujourd'hui), comprend seulement quatre vaches avec leurs veaux; celui de Villemontey, près Bujaleuf, se compose, à la date du 4 mai 1448, de deux paires de bœufs de labour — *boves arantes*, — deux vaches avec leur suite, deux veaux, une autre vache et deux génisses; il est évalué à trente-deux livres, c'est-à-dire 229 fr. 88 : 1,380 francs d'aujourd'hui. Le cheptel de Surzol, estimé dix-huit livres, comprend, le 27 mai 1457, une paire de bœufs de labour, trois jeunes taureaux et une vache avec sa velle; celui du Châtenet, près Champnétery, estimé à 27 livres 5 s. 7 d., quatre bœufs, deux vaches avec leur suite, une génisse de trois ans, un taureau d'un an, une jument avec sa pouliche, vingt têtes de brebis et deux ruches à miel (30 juin 1465); celui d'un domaine de la paroisse de Moissannes, évalué à sept royaux, (92 fr. 20 : 555 francs d'aujourd'hui), quatre bœufs, une vache et son veau, une génisse de trois ans, un taureau de deux ans, quatre moutons ou brebis et quatre agneaux (1472); celui de Beauvais comporte, en 1484, une paire de bœufs, une vache et deux veaux, l'un d'un an, l'autre de deux, et une autre vache près de mettre bas : le tout d'une valeur de six écus d'or, 2 s. 11 deniers d'une part, et six livres 5 sous de l'autre, — soit en tout 105 francs 95 : 635 francs d'aujourd'hui.

Il faut se tenir en garde contre les évaluations ci-dessus; car il arrive parfois que le débiteur, détenteur du cheptel, a remboursé une partie du

prétendu prix de vente à l'emprunteur, et dans ce cas l'estimation du cheptel a dû être diminuée d'autant. Les prix indiqués ne représentent donc pas toujours la valeur réelle des cheptels; mais on peut relever, au registre des Massiot, un très grand nombre de notes relatives à des achats et à des ventes de bestiaux, qui fournissent à cet égard des données plus précises. Voici quelques prix dont nous avons gardé note :

Un bœuf se vend, en 1448, 3 écus (51 fr. 35 : 308 francs d'aujourd'hui) et 4 royaux 15 sous (58 francs 06 : 348 francs); peu après 1448, 3 royaux 10 s. (43 fr. 10 : 258 fr.); entre 1454 et 1460 : 3 royaux 12 s. (43 fr. 82 : 263 fr.), quatre royaux sept sous (55 fr. 20 : 331 fr.) quatre livres 10 sous (31 francs 54 : 190 fr.); — en 1457 : 3 royaux 5 sols (41 fr. 30 : 248 francs); en 1459 ou 60 : 2 royaux et demi (32 fr. 93 : 198 fr.) et 3 royaux 3 s. 9 d. (40 fr. 81 : 245 francs); en 1473 : 2 écus (22 fr. 56 : 135 francs); en 1474, 3 livres (18 fr. 93 : 114 francs), et cinquante-deux sous (15 fr. 41 : 92 francs); et 65 sous (20 fr. 51 : 128 francs); en 1477, soixante-dix-sept sous 6 deniers (23 francs 35 : 140 francs); en 1478, 6 livres (36 fr. 15 : soit 217 fr. 90 d'aujourd'hui).

On paie une vache, en 1448, deux royaux (26 fr. 34 : 131 fr. 70 d'aujourd'hui), deux écus (23 fr. 40 : 140 francs); en 1473, un écu trois quarts (20 fr. 47 : 123 fr.); en 1474, 2 écus (22 fr. 56 : 135 francs), cinquante sous (15 fr. 59 : 77 fr. 95); en 1475, 40 sous (12 fr. 47 : 74 fr. 82); en 1484, 4 livres (24 fr. 09 : 145 fr.).

Une vache avec son veau est payée, en 1456, soixante sous (21 fr. 04 : 126 francs); en 1472, 3 écus « du coin du roi Charles » (35 fr. 12 : 210 fr.); en 1483, 4 livres 10 sous (27 fr. 10 : 162 francs).

Un taureau se vend, en 1462 et 1475, 1 royal et demi (19 fr. 76 : 120 francs d'aujourd'hui); en 1478, 50 sous (15 fr. 05 : 90 francs); en 1481, trois livres (18 fr. 06 : 108 francs); une génisse, en 1461 et 1462, trente, trente-trois et trente-quatre sous (de 10 fr. 52 à 11 fr. 92 : 63 à 71 francs); en 1473, vingt sous (6 fr. 80 : 41 francs); en 1474, trente-cinq sous (11 fr. 04 : 66 francs); en 1475, trente sous (9 fr. 46 : 57 francs); une jument, en 1452, quatre livres (28 fr. 46 : 171 d'aujourd'hui); en 1480, six livres (36 fr. 15 : 217 francs); une poulliche, en 1476, quarante sous (12 fr. 05 : 72 francs); un poulain, entre 1474 et 1480, cinq livres (30 fr. 12 : 180 francs); deux brebis, en 1473, cinq sous, soit deux sous 6 deniers l'une (0,85 c. : 5 fr. 10); en 1484, douze brebis avec leurs agneaux, cinquante sous, soit quatre sous 2 deniers (1 fr. 37 : 8 fr. 20).

Pour en finir avec le livre des Massiot, disons qu'en tête du recueil se trouve une table générale très soigneusement dressée en 1473 par Jean : *Jhesus Marie filiis. — S'ensec la table per trovar las notas, contes et originaulx de lectras en aqueys papier escrichas, tant de bestiau que de rendas et autras adquisicions fachas per Giraud Massioth, acqui Dieu pardon! et per me, Johan Massioth, sont filh...* Cette table générale est accompagnée d'un relevé spécial des

cheptels et redevances par paroisses : *S'ensec une table per parofias.....*

II. — Il ne nous reste malheureusement que six feuillets du cahier-memento de maître Psaumet Péconnet, notaire royal à Limoges, et ce que nous y trouvons est bien fait pour augmenter le regret qu'on doit éprouver de la perte de la dernière partie de cette curieuse pièce; il est aisé de constater que six autres feuillets au moins ont été déchirés. Il y en avait sans doute un plus grand nombre. Ce registre est un petit carnet de papier de format in-8° court (212 millimètres sur 150), d'une écriture assez lisible. Il commence au mardi de la semaine sainte de l'année 1487 (10 avril) et s'arrête au mois d'octobre 1502. Plusieurs personnes paraissent avoir concouru à l'inscription des articles qu'il renferme. Tout au moins peut-on remarquer une différence sensible entre l'écriture des notes antérieures au 10 mars 1493 (nouveau style : 1494) et celle des mentions suivantes.

La langue de Psaumet Péconnet est un roman fort corrompu et très francisé; à l'exception de quelques mots, dont nous avons indiqué en note le sens, le document est aisément intelligible et peut se passer de commentaires. Nous nous bornerons donc à donner ici un aperçu sommaire de son contenu et une très rapide esquisse de sa physionomie.

C'est à une période importante de la vie de Psaumet Péconnet que se rapportent les notes inscrites sur son petit cahier. Celui-ci ne débute

point par les prières et les pieuses invocations d'usage; il entre tout de suite en matière : « S'ensuit le *memento* touchant mes noces. » Et voici l'homme rangé notant avec méthode, avec soin, tout le détail de ses petites affaires. Il appartient à une bonne famille de la bourgeoisie limousine, mais qui, à cette époque, est loin de briller au premier rang. Les Disnematin, les Benoist, les Bayard, les Bouillon, les Boyol, les Ruaud, les Meyze, les Verthamon, les Lamy, les Saleys, les Rogier, les Du Boys tiennent alors le haut du pavé. Néanmoins les Péconnet sont déjà alliés à plusieurs de ces vieilles et riches races bourgeoises, et c'est la fille d'un notable, Mathive Benoist, qu'épouse le jeune homme. Psaumet, visiblement, n'est point l'ainé de sa famille. Ce n'est pas lui qui aura la garde du foyer. Il a touché, à la mort de son père, sa *pegulhieyra*, sa légitime, et se trouve déjà, à ce qu'il semble, au moment de son mariage, en possession de son petit avoir, sur l'importance et la composition duquel il ne nous fournit du reste aucune indication. Mathive Benoist reçoit une dot modeste, 130 livres — quelque quatre mille francs d'aujourd'hui. — De plus la famille de l'épousée fournit un logement au jeune ménage et un atelier — *obrador* — (on dirait aujourd'hui un bureau ou un cabinet) à maître Psaumet.

Nous faisons remarquer, dans l'étude qui accompagne le livre des Benoist (1), qu'il n'y était parlé

(1) *Le Livre de raison d'Étienne Benoist*. — Limoges, veuve Ducourtieux, 1882.

que de deux bijoux. Le cahier de notre notaire en mentionne un plus grand nombre; ce luxe relatif pourrait s'expliquer par la profession des Péconnet, qui comptent aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles parmi les plus connus de nos orfèvres et qui, dès le siècle précédent, exercent sans doute l'art si cher à nos aïeux. Quoi qu'il en soit, Psaumet note avec soin tous les cadeaux qu'il fait à Mathive, et il ne manque pas d'en inscrire le prix en regard. C'est d'abord un *signet* ou anneau ordinaire, de 32 sols 6 deniers (9 fr. 27, soit 46 francs d'aujourd'hui), qu'il lui donne lors des accords, le mardi avant Pâques; puis, la veille de la Saint-Jean, une bague en torsade, de quatre livres (22 fr. 84 : 114 fr. d'aujourd'hui), puis l'anneau des fiançailles, « fermaditz, » orné de quatre perles (6 liv., 34 fr. 26 : 171 francs), la ceinture garnie d'argent tout du long (6 livres aussi), enfin l'anneau de mariée — *aneu esposaditz* — (4 liv. 10 s., 25 fr. 70 : environ 129 francs de nos jours).

Psaumet n'inscrit pas avec moins de ponctualité les présents reçus que les présents donnés. Il paraît qu'au ^{xv}^e siècle, un jeune homme, lors de son mariage, recevait de tous ses parents de petits cadeaux en argent; l'offrande de chacun était modeste, et bien des enfants riches reçoivent aujourd'hui, le matin d'une première communion ou le soir d'une distribution de prix, une somme plus ronde que celle recueillie par le futur notaire au cours de sa petite tournée de famille, à la veille de la cérémonie du 4 novembre 1487. Peut-être faut-il voir, dans cette coutume, une façon dé-

ournée, pour chaque convive, de payer son écot : la chose serait tout à fait conforme à l'esprit pratique et économe de nos pères. Quoi qu'il en soit, les deux florins « au chat » et les trois livres onze sous quatre deniers qu'avait ramassés le futur dans ses visites, furent-ils loin de couvrir les frais des noces, qui s'élevèrent à neuf livres 5 deniers (290 francs). Psaumet fit bien les choses : il y eut festin et bal. On mentionne jusqu'aux ménétriers. Il eût été intéressant de savoir au son de quel instrument se trémoussèrent les invités ; mais le précieux cahier garde le silence sur ce point.

Les mentions les plus curieuses du livre de maître Psaumet sont celles qui se rapportent à une singulière coutume, à laquelle plusieurs passages de nos vieux registres de l'hôtel-de-ville font allusion. Quand une femme était accouchée, elle recevait pendant un certain nombre de jours les visites de ses parentes et de ses amies. Les « commères » ne se bornaient pas à causer ; elles s'attablaient et banquettaient dans la maison ; toutes les provisions du pauvre ménage y auraient passé si l'usage ne s'était établi que chacune apportât son plat. Point de mets friands, de mièvreries, de friandises : des plats copieux, solides, et qui eussent tous mérité l'estime de l'*Harpagon* de Molière. Notons que les bourgeoises n'arrivaient pas toujours seules ; les « compères » donnaient souvent le bras aux « commères, » et la gaieté n'y perdait rien : on mangeait, on buvait, on causait, et

Dieu sait de quels propos et de quelles histoires on régalaît les oreilles de la pauvre malade.

A plusieurs reprises, l'autorité consulaire avait cherché à abolir ce vieil usage, à réprimer tout au moins les abus et les désordres auxquels il ne pouvait manquer de donner naissance. C'est ainsi qu'au mois de mai 1253, une ordonnance avait interdit toute visite chez l'accouchée jusqu'à son rétablissement : les grand'mères des deux lignes, la mère, la belle-mère, les sœurs, les filles, les belles-sœurs étaient seules exceptées; on étendit par la suite ce privilège aux tantes, aux marâtres et aux nièces. Défense était faite d'envoyer, à l'occasion des couches, des gâteaux, des oublies ou autres friandises, de faire des repas, de boire et de manger et de donner aucun cadeau(1). L'accouchée pouvait toutefois, lors du baptême, offrir au parrain et à la marraine le pain et le vin, rien de plus(2). En 1436 ces dispositions furent rappelées(3); mais les efforts des magistrats n'eurent

(1) ...E deguna dompna no la deu anar veer tant qant ella jaira, si mima, o mair, o sor, o filla [o nepsa], o serorga, de part li o de part lo marit non era, [o anda, o marastre]; et no deu fogassar ni fogassas ni obladas, ni alres trametre per ochaizo de jazillas, ni apres far marendos per ochaizo de jazillas, ni autras dompnas no la deven anar veer... ni adonc no lai deven beure ni mengar, ni trametre degun do. (Ancien registre du Consulat, fol. 13, verso, à l'Hôtel-de-ville de Limoges.)

(2) La dompna jaira post aus compars donar et a las comars pan e vin per aissi cum sol, sez plus (*ibid.*).

(3) Que negun home, de quelque condicieu que se sia, no ane comeyrar ny visitar jazent por hi beure ny mengar, fors de son hostel; et de las dompnas, que no sian si ardidadas de hy far despens excessieus ni extreordenaris. (*Ibid.*, fol. 149, recto.)

aucun succès ; s'il se produisit quelque amélioration, celle-ci fut de courte durée. Le manuscrit de maître Psaumet suffirait à le démontrer.

Les « commérages » étaient donc, à la fin du xv^e siècle, aussi en faveur que deux cent cinquante ans auparavant. Grâce au cahier du soigneux Péconnet, vous assistez, au lendemain de la naissance de son premier enfant, Marie, au défilé des commères — des compères aussi. Et de fait, le premier dont la visite soit notée est le médecin lui-même, Monsieur Maître Martin Bales-tier, licencié, ami de la famille, lequel arrive, portant — sous sa robe sans doute, pour ne pas déroger aux traditions de la gravité médicale — un pâté de poulets, une oie, un poulet rôti et une tercière de vin : la robe devait avoir une certaine ampleur. La marraine de l'enfant vient ensuite : c'est la femme du notaire chez lequel a travaillé et travaille vraisemblablement encore à cette époque le jeune père. Elle s'enquiert, en entrant, des nouvelles de l'accouchée, et dépose sur la table un second pâté de poulets ; on la verra revenir peu après, apportant cette fois un repas complet et éminemment substantiel : deux autres pâtés, un de poulets, le second de lièvre, une oie, un cochon de lait, quatre poulets rôtis et deux tercières de vin. Son mari n'a pas cru devoir l'accompagner, et Péconnet note avec soin cette abstention — où il semble voir un acte d'impolitesse, — peut-être pour rendre, à l'occasion, la pareille à maître Étienne Parrot.

Les commères se succèdent, suivies parfois d'un

compère : c'est Simonne du Peyrat, femme de Martial Disnematin; c'est Galiane Benoist, veuve de Mathieu Doury; c'est Anne Saleys avec sa sœur Mathive; c'est Mathive Benoist. Puis voici Pierre Feydit et sa femme, Jeanne Pradilhon, Nanette Saleys, etc. Toutes arrivent, l'inévitable pâté de poulets à la main; quelques-unes en offrent deux ou y joignent un supplément sérieux : oie ou cochon de lait. Une commère se distingue par un menu plus champêtre : deux miches, un fromage blanc et diverses friandises.

Évidemment, les commères et la famille de l'accouchée ne consommaient pas sur-le-champ ces amas de victuailles, et le garde-manger de la maison restait garni pour longtemps.

Au mois d'octobre 1490, à la naissance du petit Pierre, la même procession recommence. Cette fois les pâtés de poulets sont renforcés de pièces de bœuf et de queues de mouton.

Il convient de relever, dans le livre de Péconnet, l'indication de quelques prix de journées ou de denrées. La journée du maçon est payée, entre 1492 et 1493, vingt-deux deniers (0 fr. 59 c. : 2 fr. 95 d'aujourd'hui), sans compter la nourriture, pain, vin et pitance, ce qui représente un supplément d'environ sept deniers (0 fr. 18 c. 8 : 0 fr. 94 c.) : trois deniers pour une livre de pain, un pour la pitance et trois pour deux pintes de vin. Il faut noter ce prix : la livre de pain à 0 fr. 0858, c'est-à-dire à 0 fr. 425 ; la pinte, qui équivalait à Limoges à 1 litre 071, à la moitié, c'est-à-dire à

un peu plus de 0 fr. 042, soit à 21 centimes d'à présent.

D'autres maçons reçoivent deux deniers de moins, mais leur nourriture est un peu plus forte, et Péconnet note qu'il leur a donné « goûter, diner et marendet(1). L'aide qui sert les maçons n'a que 18 deniers (0 fr. 4835 : 2 fr. 42 c. d'aujourd'hui); il est nourri comme eux. De deux vachers qui conduisent des pierres, l'un reçoit quinze deniers (0 fr. 4029 : 2 fr. 15 c.), l'autre treize seulement (0 fr. 3492 : 1 fr. 75). Même salaire aux deux manœuvres employés à faire des fouilles pour établir les fondations d'un mur. Notons qu'à ces derniers, il n'est dû qu'un pain et deux pintes de vin. L'article « pitance » a disparu du compte en ce qui les concerne.

A la même époque, la charge de pierre ne vaut pas plus de 5 deniers (0 fr. 13 c. 43 : 0 fr. 67 c.); celle de terre(2) en coûte 4 seulement (0 fr. 10 c. 74 : 0 fr. 55 c.); la charge de chaux, 7 sous 3 deniers (2 fr. 3368 : 11 fr. 70 c.). On paie 5 deniers une pelle « pour faire le mortier. »

Les autres livres de raison dont on trouvera plus loin des extraits, réclament moins d'éclaircissements que les deux premiers. L'ancienneté relative et l'idiome passablement corrompu de ces documents en rendent l'abord moins attrayant et

(1) On appelle encore de ce nom, aux environs de Limoges, le repas de midi, qui est le principal de la journée.

(2) Il résulte du texte qu'il s'agit, pour la terre tout au moins, de la charge d'un âne.

l'étude plus difficile; nous avons tenu à montrer que le peu de peine qu'on se donnerait pour les lire ne serait pas sans compensation.

III. — Le registre de famille des Maurat, du Dorat, n'était pas absolument inconnu. Plusieurs fois on l'avait signalé; mais il n'avait pas été l'objet d'une étude attentive. Petit cahier de vingt-quatre feuillets de papier assez fin, marqué d'une fleur de lis et à ce qu'il semble d'une grappe de raisin encadrée dans un carré, il n'a pas plus de 193 millimètres de hauteur, sur 135 de largeur. Les onze dernières pages sont restées en blanc; elles ne sont pas destinées à demeurer dans cet état, puisque quelques notes contemporaines ont été ajoutées par les représentants actuels de l'honorable famille à laquelle il appartient.

On a utilisé pour la couverture un parchemin portant un mandat d'amener délivré, le 24 octobre 1630 ou 1637, contre un nommé Grosgeyze. Au dos on déchiffre à grand peine ce titre : *Naissance veritable des enffans de la maison de ceans.*

Ce registre n'est pas autre chose, en effet, qu'un papier de famille, et spécialement un relevé de naissances, car il ne renferme qu'un petit nombre de mentions relatives à des décès, et aucune de ces mentions n'est accompagnée de ces courtes oraisons funèbres qu'on trouve ordinairement à la suite des notes de cette nature, dans les livres dont nous nous occupons ici. En regard de chacun des articles relatifs aux naissances, à partir de

1609, on a ajouté la mention de l'époque de la mort de la personne désignée, du lieu de sa sépulture, et parfois l'indication de sa qualité ou deux lignes de biographie sommaire.

Le cahier a été commencé, le 18 novembre 1556, par Simon Maurat et continué par son fils Pierre (2 juillet 1588 au 20 octobre 1609), son arrière petit-fils Jean (7 septembre 1655 au 7 mai 1671), puis successivement par Pierre (3 décembre 1687 au 4 avril 1692), autre Pierre, frère du précédent (10 novembre 1694 au 22 septembre 1709), Jean (7 mai 1730 au 7 mai 1763), Antoine (1796-1798). Indépendamment des lacunes qu'offre ce livre au XVIII^e siècle, on remarque qu'au XVII^e une génération entière manque : Pierre, fils d'autre Pierre et petit-fils de Simon, a omis d'enregistrer la naissance de ses enfants.

Notre manuscrit renferme quelques passages intéressants : entre autres, à l'article relatif au baptême de Berthe Maurat, cinq ou six lignes concernant la prise et le sac du Dorat par les Huguenots, le 31 octobre 1567, jour même de la naissance de Berthe; un peu plus loin, au 2 juillet 1588, la mention des « grands troubles et guerre » qui désolaient alors le pays, puis à l'année 1593 (octobre) celle des ravages faits par la petite vérole, surtout parmi les enfants; enfin, en mai 1742, celle du passage de Mgr du Coëtlosquet au Dorat. On peut également relever, en feuilletant ces pages, les noms de Claude Lebaud, curé de l'église paroissiale du Dorat (20 novembre 1566); Louis des Affis, chanoine (1599-1605), dit curé du Dorat le

20 octobre 1609; Jean Jevardat, curé du Dorat (2 août 1666 et 8 mai 1671); Théobald de Neymond, curé du Dorat (5 décembre 1687, 6 février 1689); Amable Gommetton, chanoine (26 octobre 1690); Joseph Aubugeois, curé et chanoine du Dorat (11 mars 1692 et 27 mars 1711); Joseph Maurat, curé de Dompierre (10 février 1733, décédé le 14 août 1758); François-Xavier Pertat, curé de Jouac (19 décembre 1736); — de Léonard Vacherie, chirurgien (5 mai 1591); Simon Faulconnier, médecin au Dorat (3 avril 1593); Vincent Pertat, chirurgien à Magnac (2 février 1733), etc.

IV. — Le registre des Lemaistre-Bastide, de Limoges, est le type le plus parfait et le plus intéressant à la fois, dans l'extrême étroitesse de son cadre, du simple « papier de famille. » Ce n'est point, en effet, un livre de raison proprement dit; on n'y trouve ni comptes, ni détails sur le patrimoine ou indications quelconques ayant trait aux affaires d'intérêt. Ses pages sont exclusivement consacrées à des notes sur les personnes.

Joli in-4° de 27 centimètres sur 19, ce livre a été autrefois couvert d'une riche reliure dont il ne reste que les cartons, portant l'empreinte d'un losange inscrit dans un cadre de la grandeur du volume; il est doré sur tranches et en bon état de conservation. On lit, sur une des feuilles de garde, les mots : *Ex libris Josephy Bastide*. Ce manuscrit appartient à M. G. La Bastide, propriétaire au château du Lude, par La Ferté Saint-Aubin (Loiret). Notre excellent confrère, M. l'abbé

Lecler, à qui il avait été communiqué, a bien voulu prendre la peine d'en copier tous les passages qu'il a jugé pouvoir offrir quelque intérêt.

Il faut distinguer deux parties dans ce registre. Les premières pages ne sont que la reproduction d'un « papier » écrit par Robert Lemaistre, et copié par son petit-fils, François Bastide, en tête de son propre livre de famille. Le reste est le livre original de Jean Lemaistre, de son gendre François Bastide et de leurs descendants.

Robert Lemaistre était fils de Pierre, qui, en 1506, avait épousé, à Lyon, Denise Garnier, fille d'un marchand de cette ville. Pierre avait-il précédemment habité le Limousin? Y avait-il voyagé pour ses affaires? Vint-il, après son mariage, se fixer à Limoges? Il nous est impossible de le dire. Nous constatons seulement que, vers le milieu du xvi^e siècle, son fils, Robert, habite la capitale du Limousin et appartient au monde du palais. Il épouse, vers 1557, Françoise Veyrier, fille d'un orfèvre, Jean II, celui-là même qui fut exproprié en vertu de lettres royales obtenues par les consuls en 1555 et dont les terrains fournirent une partie de l'emplacement sur lequel devait s'élever le collège. Robert Lemaistre semble être seul de son nom à Limoges; car de tous les parrains et marraines de ses enfants, pas un seul ne porte ce nom. Ce détail suffirait à établir que la famille Lemaistre n'était pas originaire de notre province. Il y a quelque raison de penser qu'elle appartenait au Maine.

Robert mourut à Limoges le 27 mars 1584, et

fut enterré à Saint-Michel des Lions. Il était alors investi des fonctions de conseiller au Présidial. Des huit enfants issus de son mariage avec Françoise Veyrier, l'aîné, Jean, avocat, qui pourrait bien être le même que « Jean Le M^{re}, Manceau, » pourvu en 1595 de l'office de contrôleur des deniers communs, et nommé par nos registres consulaires (1), épousa une demoiselle appartenant à une des plus riches familles bourgeoises de Limoges, Marguerite Bouillon. Il en eut quatre fils et cinq filles; deux de ces enfants naquirent et furent baptisés à Saint-Léonard (février 1592, septembre 1593). Peut-être faut-il en conclure que Jean remplissait alors quelque emploi public ou quelque mission dans cette ville? Ou bien, comme la date et le lieu nous porteraient à le croire, était-il du nombre des ligueurs expulsés de Limoges et réfugiés à Saint-Léonard? Quoi qu'il en soit, il semble être allé, sur la fin de sa vie, s'établir à Paris, où une note de son gendre nous fait connaître qu'il mourut, le 14 février 1621. La même note nous apprend que Jean s'occupait alors des affaires du « duc de Bourbon (2), » frère du duc de Lorraine. Son frère Martial Lemaistre, docteur en théologie et savant distingué à ce qu'il semble, avait été attaché à la maison d'un membre de la famille

(1) *Registres consulaires de la ville de Limoges*, publiés sous les auspices de la Société archéologique et historique du Limousin, par M. E. Ruben, et continués par M. L. Guibert, tome II, 3^{me} vol., p. 26 et 37.

(2) Il s'agit peut-être de François, comte de Vaudemont, un des deux frères de Henri II le Bon, alors duc de Lorraine.

de Rohan, alors abbé de Saint-Victor, et qui fut plus tard promu à l'épiscopat; il était mort dans la même ville en 1610.

Le papier domestique que nous possédons a été commencé par Jean, qui y a inscrit la mention de la naissance de ses neuf enfants. Après lui, c'est le mari de sa fille Antoinette, François Bastide (cette famille occupait un rang honorable dans la bourgeoisie, et un de ses membres avait fondé une vicairie à Saint-Martial), qui se charge de la tenue du registre, et qui y ajoute les notes du grand-père de sa femme, Robert Lemaistre. Lui-même y mentionne la naissance, à la date du 9 juillet 1645, de son fils unique Joseph. Celui-ci continue le papier de famille de 1668 à 1681. Interrompues durant trente-sept ans, les mentions sont reprises le 18 mars 1718 par Guillaume, fils de Joseph, qui tient le registre jusqu'en 1733. Le 3 octobre 1745, Jean Bastide y inscrit à son tour la naissance de son premier enfant. La dernière mention, de la main du même, est datée du 13 février 1748.

Pendant cette durée réelle de plus de deux siècles, le livre de famille des Lemaistre-Bastide ne fournit que des mentions de naissances et des notes relatives à quelques décès; mais la forme en est intéressante: beaucoup de ces articles sont accompagnés d'une prière ou d'une invocation. Enfin on y trouve nommés un très grand nombre de magistrats, de fonctionnaires et d'hommes considérables de la province. Ce texte offre donc, à ce point de vue, un certain intérêt.

Un tableau généalogique, dressé par François Bastide, accompagne les pages écrites par son beau-père. On y trouve quelques indications qui méritent d'être notées; ce document nous apprend, par exemple, qu'un des fils de Jean Lemaistre se fixa à Solignac, où il exerça les fonctions de notaire et de procureur; plusieurs autres habitèrent Paris : parmi eux Joseph, qualifié d'avocat au Parlement. Peut-être existait-il quelque lien de parenté entre nos Lemaistre et la famille du grand orateur du xvii^e siècle.

Tout à la fin de ce livre, on relève une note de dépenses de 1661, qui nous fournit le prix de quelques objets : six chaises de tapisserie ont été payées 15 l., un tapis 9 l., une table ronde 13 l., une armoire 13 l. et un bois de lit en noyer 10 l. Nous apprenons également qu'à cette époque, la maison Jayat est affermée 40 l. par an, et d'une autre mention sans grand intérêt, en date du 27 juillet 1681, il résulte qu'un sieur Carquareix paie à Joseph Lemaistre 41 l. 6 s. pour la location annuelle d'un jardin dans un des faubourgs de Limoges. Ajoutons que, de trois nourrices prises de 1676 à 1682 par Joseph Bastide pour ses enfants, il donne à la première, qu'il garde dans sa maison, 24 l. par an; à la seconde, qui est la femme de son fermier de Saint-Martin et chez laquelle il place l'enfant, 24 l. et une aune de toile; à la troisième, métayère à Trentalaud, paroisse de Saint-Paul d'Eyjeaux, 25 l. 10 s. Nous verrons au livre-journal de Jean Péconnet qu'en

1672, celui-ci paie la nourrice d'un de ses enfants 30 l., plus une aune de toile.

V. — Seul, de tous les livres de raison que nous avons eus jusqu'ici entre les mains, le registre de famille des Lamy est encore continué de nos jours, et le représentant actuel de la branche aînée de cette vieille et honorable souche limousine y note les événements importants de l'histoire familiale, avec le même soin et la même piété qu'ont mis à les relater ses ancêtres depuis trois siècles. — Commencé le 2 novembre 1571 par François Lamy de Luret, avocat du Roi au siège sénéchal de Limoges, ce manuscrit renferme quelques articles antérieurs à cette date : une page notamment, écrite par Jean, frère de François, mort en 1569, et que nous devons peut-être considérer comme le point de départ de la tenue du registre. Les premiers articles de ce livre, dont les feuilles de garde offrent quelques notes assez obscures portant la date de 1530 et 1531, sont de la main de François. Le magistrat parle un latin facile et élégant, et c'est d'un style non sans recherche qu'il mentionne les incidents relatifs à la venue au monde de chacun de ses enfants, donne des détails sur les personnes désignées au cours de son manuscrit, trace le portrait des fils que la mort lui enlève avant l'âge, et exprime les sentiments de joie ou de tristesse qu'excitent tour à tour dans son cœur les naissances et les décès survenus autour du foyer.

La dernière mention écrite par lui est du 18

janvier 1578. Il y a une interruption d'un quart de siècle dans les annales de la famille. Le 4 mars 1604 seulement, l'avocat Joseph Lamy prend la plume tombée des mains de son père et la tient jusqu'à l'année 1626. Les pages qu'il a écrites ne présentent pas un moindre intérêt que le début du volume; on y trouve toutefois moins de détails et moins d'agrément dans le style.

Nouvelle lacune de 1626 à 1643. Au mois de septembre de cette dernière année, Jacques Lamy inscrit la naissance de son premier enfant. Du 8 octobre 1683 au 19 septembre 1704, notre registre n'offre aucune mention : c'est la dernière lacune un peu importante du petit manuscrit. Trois générations le conduisent jusqu'à la fin du siècle, et Pierre Lamy de La Chapelle, qui le rédige depuis le 12 mars 1767, ne cesse de tenir la plume qu'à sa mort, arrivée en 1807. Jean-Baptiste lui succède de 1807 à 1842. Depuis cette époque, c'est à M. Théophile Lamy de La Chapelle qu'est confié ce précieux dépôt, et c'est à son obligeance que nous en avons dû la communication.

Très amples au début, les mentions des événements qui se produisent dans la famille deviennent singulièrement brèves, sèches et décolorées au XVIII^e siècle. Les rédacteurs contemporains de l'intéressant registre qui nous occupe sont revenus, avec raison, à la tradition de leurs ancêtres et ajoutent à l'énonciation des faits, soit quelques détails, une particularité notable, un trait de caractère, soit un court éloge, un mot d'affection, un souvenir du cœur.

Le registre dont nous venons de parler est en papier, de petit format presque carré, couvert d'une reliure du xvi^e siècle en basane rouge. Il est écrit en latin jusqu'à 1733; à partir de l'année suivante, les auteurs l'ont constamment rédigé en français. L'écriture du premier de ses rédacteurs, François Lamy, est fort nette et fort soignée. On ne peut en dire autant de plusieurs de celles qui suivent.

VI. — Nous devons à l'obligeance de M. le comte de Villelume, communication du trop court registre de famille de Jeanne Boyol, dame du Bâtiment, mariée, le 2 avril 1588, à un des ancêtres du possesseur actuel de ce curieux manuscrit. Celui-ci n'embrasse que sept années, de 1587 à 1594; mais de combien d'événements intéressants, survenus dans cette courte période, la main qui a tracé ces pages n'aurait-elle pas pu consigner le souvenir? Les faits se pressent, durant ces années si agitées et si pleines. Aucune époque de l'histoire provinciale n'est plus mouvementée, plus troublée, plus dramatique. Les discordes religieuses ont excité les passions et déchaîné des haines dont la violence nous étonne et dont les sauvages explosions nous terrifient. Jeanne Boyol appartient à une famille dont plusieurs membres figurent au nombre des défenseurs les plus déterminés du catholicisme; un de ses proches parents compte parmi les chefs du parti de la Ligue à Limoges, et joue un rôle actif dans les graves événements dont nous avons essayé d'écrire ailleurs le récit, malheureusement

bien incomplet (1). La dame de Villelume, elle, appartient au contraire à la Réforme, et son manuscrit est le premier en date des quatre ou cinq de nos registres limousins qui sont l'œuvre de personnes professant la religion protestante. Sauf le nom du ministre Joseph Joubert, qui y est prononcé trois fois, nous n'y rencontrons du reste aucune note relative à l'histoire des églises réformées de la région.

Le mari de Jeanne, qui paraît avoir été catholique, meurt victime des guerres civiles. Les ligueurs se présentent, au mois d'avril 1591, sous les murs de la ville du Dorat, en Basse-Marche. Ordre est envoyé à tous les fidèles serviteurs du Roi de marcher au secours de cette place. Jean de Villelume de Barmontet, sieur du Bâtiment, s'empresse d'obéir; mais comme il approche du lieu de réunion assigné aux royalistes par le gouverneur de la province, il tombe, le 5 mai 1591, dans une embuscade et y périt. Il laisse sa veuve grosse de son troisième enfant, et Jeanne enregistre la naissance, au 20 novembre suivant, d'une fille qui est baptisée seulement trois ans plus tard.

Le cahier de la dame du Bâtiment renferme quelques anagrammes dans le goût du temps; nous les avons reproduites.

VII. — Nous l'avons dit, le ton de tous nos papiers domestiques : registres de famille et livres de raison, est grave; mais, à l'impression sévère

(1) *La Ligue à Limoges*. Limoges, veuve Ducourtieux, 1884.

que laisse leur lecture dans notre esprit, ne se mêle aucun sentiment pénible : seul des manuscrits de ce genre qui nous ont passé sous les yeux, le livre des La Brunye de Rochechouart donne une note où domine la tristesse. Écrit presque tout entier par des protestants, au cours d'une période de troubles et de persécutions, ce confident intime du foyer, ce muet témoin de tant d'angoisses, devait porter la trace des préoccupations, des inquiétudes, des souffrances du petit groupe dont le chef l'a rédigé. Ces sentiments et ces épreuves ont en effet un écho dans notre manuscrit et communiquent à ses pages quelque chose de douloureux et de plaintif. Toutes ces tristesses ont étendu sur ce papier domestique un voile de mélancolie, comme un ciel orageux assombrit de ses teintes livides les eaux qui le réfléchissent. Mais on ne trouve pas, dans le livre des victimes, une seule imprécation contre les persécuteurs, un seul mot violent à leur adresse. Peut-être la prudence n'est-elle pas étrangère à cette réserve ; nous aimons mieux croire que les réformés de Rochechouart pratiquaient le pardon des injures, et laissaient à la propre conscience de leurs ennemis le soin de juger leurs actes et de les punir.

Grand in-8°, cartonné, d'une cinquantaine de feuillets, le registre des La Brunye, commencé vers 1644 par Jean, renferme des notes empruntées à d'autres documents du même ordre et dont la première en date se rapporte à la mort du grand-père du rédacteur, décédé le 5 février 1599.

Après la mort de Jean, survenue en 1684, son petit-fils, David, lui succède dans la tenue du papier de famille; Raymond de La Brunye tient la plume à son tour, de 1747 à 1788. Enfin quelques notes insignifiantes sont ajoutées par Pierre-Paul, de 1788 à 1792. Cette dernière date est la plus récente qu'on relève dans le registre, lequel ne renferme ni compte ni inventaire, ni mention quelconque relative à la gestion du patrimoine.

Nous n'insisterons pas sur l'intérêt tout particulier qui s'attache au manuscrit des La Brunye. M. Alfred Leroux, archiviste de la Haute-Vienne, qui prépare en ce moment une histoire de la Réforme en Limousin, et qui, par conséquent, se trouve être l'homme du monde le plus capable d'apprécier la portée de ce document et de la faire ressortir, a pris la peine de copier lui-même les extraits que nous publions et de les annoter avec un soin, une abondance, une précision qui en augmentent singulièrement la valeur. Disons seulement que le livre des Labrunye renferme toute l'histoire de l'église protestante de Rochecouart pendant un siècle; on y trouve, sur la situation faite aux réformés, sur les mauvais traitements dont ils étaient l'objet, sur l'attitude du clergé et de la population à leur égard, sur leurs rapports avec les intendants et les autorités provinciales, des renseignements précieux et que vainement on chercherait ailleurs. Il y est fait mention de plusieurs des communautés protestantes qui existaient alors dans la région et d'un assez grand nombre de ministres, dont

quelques-uns sont nommés à nos *Annales* ou dans la grande *Histoire de Saint-Martial* du P. Bonaventure de Saint-Amable. Trois ou quatre de ces notes, celle notamment ayant trait à la mort, à la date du 26 avril 1653, du célèbre pasteur Daniel de Barthe et à son inhumation dans le temple de Limoges, ne sont pas sans intérêt pour l'histoire générale de la religion réformée.

Un détail remarquable nous est fourni par ce document. A la suite d'une émotion populaire causée à Rochechouart, en 1674, par un nouvel impôt mis cette année-là sur les boissons, deux notables de la communauté protestante sont envoyés à Poitiers, auprès de l'Intendant de la Généralité, M. de Marillac, « pour la estre retenus en forme d'otages » et « subir les ordres de M. l'Intendant. » A cette occasion une garantie, un *garde-dommage* comme on disait alors, leur est donnée par un acte public signé des consuls et des habitants de la ville. Cet acte rappelle ces assurances jurées au ^{xiii}^e siècle par les communes à leurs procureurs ou à leurs magistrats, et dont le plus ancien registre de l'Hôtel-de-ville de Limoges nous a conservé plusieurs curieux spécimens.

VIII. — Pour la troisième fois, c'est le papier domestique d'une famille protestante que nous allons feuilleter, et c'est encore aux recherches de M. Leroux que nous sommes redevables de la connaissance de ce manuscrit. Cahier in-12 de 56 feuillets, recouvert d'une feuille de parchemin déchirée, le registre de Jean Plaze, d'Argentat,

est aujourd'hui la propriété de M. Eusèbe Bombal. Comme la plupart des documents de cette nature, il débute par des prières. Ici, le *Benedicite* et les *Grâces* servent d'introduction à une série de mentions où l'on peut noter quelques passages instructifs.

L'auteur de ce livre domestique est membre de la communauté protestante d'Argentat; les réformés sont nombreux dans la ville, puisque la maison commune leur sert de lieu d'assemblée. C'est là qu'en 1609, le ministre François Claude administre le baptême à Jeanne Plaze.

Ce ne sont pas seulement les naissances des membres de sa lignée qu'inscrit Jean dans son registre; il y marque celles des enfants de ses frères Jacques et François. A la suite de ces notes de famille se trouvent quelques statuts synodaux concernant la discipline ecclésiastique et divers sujets de liturgie. La première mention de la main de Jean Plaze est du 19 février 1605; la dernière porte la date du 14 septembre 1634.

Gaspard Deyma, de qui paraissent émaner les notes de famille comprises entre les dates extrêmes du 21 mars 1644 et du 17 avril 1661, est le mari d'Antoinette, fille de François Plaze : il appartient, lui aussi, à la religion réformée. Son papier domestique n'offre au surplus, comme celui de l'oncle de sa femme, qu'un fort médiocre intérêt.

Aux dernières pages de ce cahier, on trouve diverses notes relatives à des prêts d'argent et

dont les dates s'échelonnent de 1712 à 1729. Nous n'avons pas jugé utile de les reproduire.

IX. — C'est encore du Bas-Limousin que nous vient le neuvième des manuscrits compris dans notre petite collection. M. Louis de Veyrières nous a obligeamment communiqué ce livre, beaucoup plus intéressant à tous égards que celui de Jean Plaze. Antoine d'Areilh, à qui on doit les pages dont il s'agit, est un notable bourgeois de Beaulieu. Il y exerce les fonctions de juge seigneurial pour l'abbaye et on le voit, en 1619, figurer au nombre des consuls chargés de l'administration et de la garde de la petite ville. En 1621, il afferme de la duchesse de Bouillon le produit des droits dont sont en possession les vicomtes de Turenne. Beaulieu compte, à cette époque, une population calviniste assez nombreuse. D'Areilh appartient toutefois au groupe catholique, et il proteste contre l'introduction en majorité, dans le corps municipal, de bourgeois professant la religion réformée.

Le livre d'Antoine d'Areilh se compose d'une centaine de feuillets in-4°, protégés à peine aujourd'hui par des lambeaux de couverture et sur lesquels des notes, se rapportant aux objets les plus variés, ont été inscrites sans aucun ordre. La première en date des mentions qu'on y relève est du 18 novembre 1611 et a trait à une garantie donnée au juge seigneurial, pour une somme de 15 livres due à raison d'une vente de châtaignes. Quelques passages signalent des sinistres : le 24

juin 1619, une violente tempête et de grandes pluies amenèrent un débordement de la Dordogne et causèrent aux récoltes d'importants dégâts; en 1623, un autre orage mêlé de grêle fut suivi d'une nouvelle inondation; les eaux emportèrent le pont de Badiol, que les consuls firent sur-le-champ rétablir.

Outre ces notes, on relève dans le manuscrit de d'Areilh la mention de l'abjuration publique de Jean Chaumeil, bourgeois de Beaulieu, dans l'église de Notre-Dame de cette ville, le 12 mars 1619; celle de la réception solennelle, le 16 septembre 1617, du fils aîné du vicomte de Turenne, alors âgé de douze ans, et l'indication sommaire des fêtes qui signalèrent son entrée : « représentations tant par Neptune, cheval-marin, sur la rivière, feu artificiel à l'entrée de la Grane; » — enfin deux curieux passages, nous faisant connaître les conditions du louage des domestiques à Beaulieu au commencement du xvii^e siècle. En 1621 d'Areilh donne à son valet 19 livres, deux paires de sabots et une « remue » de chapeau; l'année d'après, sa mère prend un nouveau serviteur, et lui promet, pour une année, 18 livres de gages, deux chemises, un vieux chapeau et le bois de ses sabots; « et » s'il treuve pendant ledit an quelqu'un qui dom- » maige le bien, s'en ressentira jusques a une » paire de souliers. »

Les dernières lignes écrites de la main de François d'Areilh se réfèrent à une vente de bestiaux amenés à la foire de Mauriac, le 6 juin 1637. Le manuscrit renferme quelques notes d'une autre

écriture; celles-ci s'arrêtent à l'année 1642. La seconde moitié du registre, pris au rebours, renferme divers comptes se rapportant particulièrement aux années 1748 à 1752 : ces notes, absolument sans intérêt, couvrent une portion des marges de la première partie.

X. — Un sieur Gondinet, de Saint-Yrieix, contemporain du chanoine Antoine de Jarrige (dont M. A. Leroux vient de publier le curieux journal historique, copié par Auguste Bosvieux sur l'original, alors en la possession de M. Morange), nous a laissé quelques pages assez intéressantes où se trouvent racontés les événements survenus autour de lui du 25 mars 1613 au 20 octobre 1630. On ne trouve mention, dans ce manuscrit, d'aucun fait intéressant l'histoire générale; mais quelques passages permettent de constater à quel point les rivalités locales étaient excitées, les haines violentes, et combien peu paraissent alors efficaces la crainte de la répression et la protection des tribunaux. Les Grands Jours tenus à Poitiers, du mois de septembre 1634 au mois de janvier 1635, pour les provinces du Poitou, de la Saintonge, du Limousin, de la Marche et provinces circonvoisines, nous fournissent du reste à cet égard d'assez tristes révélations.

Le document dont il s'agit et dont nous devons la communication à M. Alb. Bosvieux, inspecteur des Domaines à Auch, n'est ni un registre de famille, ni un livre de raison. C'est un de ces fragments de journaux, de ces mémoriaux d'his-

toire locale si communs au xvii^e siècle, et dont le plus grand nombre a été malheureusement perdu.

XI. — Avec le livre de raison d'un sieur Jarrige, nous rentrons dans le cadre de notre étude sans quitter la ville de Saint-Yrieix. C'est encore à Auguste Bosvieux, ancien archiviste de la Creuse, puis du Lot-et-Garonne, plus tard juge aux Tribunaux de Schelestadt et de Wissembourg, que nous devons la conservation de ce document, jadis propriété de M. Boileau. Il est fâcheux que notre regretté confrère n'en ait pris que des extraits aussi courts. On y trouve mentionnée, à la date du 12 septembre 1621, une aurore boréale; aux 12 mai 1609 et 12 mai 1620, des orages qui causèrent de grands dégâts. L'auteur note cinq mauvaises années, de 1617 à 1621. Il raconte, comme Gondinet, la scène dont l'église collégiale fut le théâtre le 31 mars 1624 : plusieurs coups de feu furent tirés et un homme tué dans le sanctuaire. Les deux registres notent également, au 20 avril 1630, l'arrivée des religieuses de Sainte-Claire à Saint-Yrieix.

Il est impossible de ne pas relever, dans le livre de Jarrige, ce vœu énergique, formulé à la suite de la mention du baptême d'une de ses filleules : — « Dieu, par sa sainte grâce, la fasse femme de bien, ou l'oste de ce monde ! » — Voilà une phrase qui vaut bien, à notre avis, la fameuse parole de Blanche de Castille.

Nous venons de dire que le manuscrit de Jarrige pouvait être classé parmi les livres de raison.

Son rédacteur ne le considérait pourtant pas comme tel, ou peut-être le cahier communiqué à Auguste Bosvieux n'était-il que le complément d'un registre du même genre, mais d'une bien autre importance; car, en parlant de l'orage du 12 mai 1620, l'auteur renvoie à la page 144 de son « g. (1) papier de raisons, » où il est parlé d'un autre orage survenu onze ans plus tôt. Ce « papier de raison » ne nous a pas été conservé.

XII. — M. le comte de Villelume a bien voulu nous permettre de prendre copie du livre de raison de Jean et de Jérôme Texandier, conservé dans ses archives de famille. Nous avons déjà dit que nous devons à M. et à M^{me} de Villelume la connaissance de l'intéressant, mais trop bref journal de Jeanne Boyol; on verra plus loin que leur gracieuse obligeance ne s'est pas bornée à ces deux communications, et que c'est d'eux encore que nous tenons le registre de Jean Texandier, de sa bru et de son petit-fils.

Il est d'aspect élégant et soigné, ce petit volume in-12 (142 millimètres sur 99) qui nous conserve les annales de la famille Texandier durant un quart de siècle; il a gardé sa jolie reliure en basane dont les fers sont d'un goût exquis. Beaucoup de ces graves registres de nos pères étaient ainsi vêtus avec une certaine recherche, parfois avec une véritable coquetterie. Un livre de raison n'était-il pas un bijou de famille? Et de quel prix!

(1) Grand?

Il fallait que son apparence extérieure elle-même le recommandât à l'attention et aux soins de la postérité. Le livre a actuellement 25 feuillets; il en manque un ou deux au moins, se référant aux années 1637-1642, et qui ont été arrachés entre le folio 3 et le folio 4. Le manuscrit est, au surplus, dans un état parfait de conservation.

Jean Texandier, riche bourgeois et commerçant notable de Limoges, commence son registre par la mention de la mort de son père, Jacques, arrivée le 9 novembre 1636. Il indique les clauses du testament avec une netteté parfaite et nous met ainsi tout d'emblée au courant de ses affaires de famille. Comme c'est la coutume à cette époque, la mère et le fils aîné ont été désignés comme héritiers universels. Les autres enfants recevront chacun un legs à l'époque de leur établissement ou de leur majorité.

Nous avons dit que l'auteur de notre manuscrit était au nombre des principaux négociants de la ville : on le voit, en 1653, élu juge au tribunal de la Bourse. Il ne tenait pas un moindre rang parmi les paroissiens de Saint-Michel que parmi les membres du corps du commerce; il nous apprend, en effet, qu'il fut nommé, en 1640, baile de la confrérie de Saint-Loup; en 1656, baile du Saint-Sacrement; en 1659, baile des âmes du Purgatoire. En 1654, les consuls le désignèrent pour remplir les fonctions de baile de l'hôpital; il fut donc membre de l'avant-dernière administration du vieil établissement de St-Gérald : à leur sortie de charge, en 1658, Jean et ses collègues furent

remplacés par une administration dont Martial Maledent de Savignac fut l'âme, et qui décida et prépara la réorganisation des services hospitaliers de la ville.

Relevons, dans les pages qui se rapportent aux affaires de l'hôpital, une curieuse indication touchant la façon dont les administrateurs d'alors conservaient et géraient le patrimoine des pauvres. Il n'y avait pas de receveur spécial, de comptable à gages : les quatre bailes sortants remettaient à leurs successeurs tout le capital en argent : ceux-ci se le partageaient par égale portion et le faisaient valoir comme ils l'entendaient; mais ils devaient chaque année en payer à l'hôpital l'intérêt à cinq pour cent, et rembourser intégralement à l'expiration de leur mandat la somme qu'ils avaient reçue.

Une des filles de Jean Texandier épouse en 1652 Joseph Limosin, fils de l'émailleur Léonard III, et Jean associe son gendre à son commerce. L'apport du beau-père est de 36,000 livres; celui du jeune homme de 18,000, et il est convenu que les bénéfices et les pertes se partageront proportionnellement aux capitaux versés. De plus, Jean fournit à la société une valeur de 30,000 livres en marchandises ou en créances, pour lesquelles il prélèvera chaque année un modeste intérêt de 500 livres. Telles sont les conditions d'une association qui doit subsister au-delà du terme de l'existence du beau-père, et dont un autre livre domestique, reproduit plus loin, mentionnera la dissolution

sous la date du 22 juillet 1689. Le passage le plus récent de notre livre est du 9 avril 1662.

On trouve, au manuscrit dont nous venons d'esquisser à grands traits le contenu, un certain nombre de passages écrits par le frère de Jean, Jérôme Texandier, et relatifs à la naissance des enfants de ce dernier : Marie, Peyronne, Anne, Marie, François, — 28 mai 1646 au 14 juin 1652. Jérôme est, comme son frère, un notable commerçant et on le trouve aux Registres consulaires, sur la liste des Juges de la Bourse élus en 1654.

Le livre de raison de Jean et Jérôme Texandier nous tient également au courant et des événements survenus au foyer et des affaires de la famille; il note même quelques faits locaux. Nous recommandons spécialement ce registre à nos lecteurs : il est, parmi ceux compris à notre recueil, un de ceux qui peuvent donner l'idée la plus simple et la plus exacte à la fois du « papier domestique » de nos pères.

XIII. — Le cahier-memento du notaire Psaumet Péconnet n'est pas le seul « papier de raison » que nous devions à cette famille. Deux autres journaux du xvii^e siècle, offrant assurément un plus réel et plus vif intérêt pour nous, sont en la possession de M. Adolphe Péconnet du Châtenet, qui a bien voulu nous les communiquer avec une obligeance dont nous ne saurions trop lui témoigner notre gratitude. Le livre de raison de Jean Péconnet et celui de Joseph, son fils, qui fait suite au premier, embrassent une période de cinquante ans

environ et nous fournissent les renseignements les plus variés, les plus curieux, sur la vie et les habitudes de nos pères.

Maître Jean Péconnet, l'auteur du premier de ces registres, nous apprend qu'après avoir fait ses études au collège des Jésuites de Limoges, il fut placé comme clerc, chez un notaire d'abord, de 1644 à 1646, puis chez un procureur de sa ville natale, enfin à Bordeaux, dans l'étude d'un procureur au Parlement. Rentré dans sa famille vers la fin de l'année 1648, il épousa, trois ans plus tard, Narde Michel. La future reçut 3,000 livres pour sa dot et sa part dans la succession de sa mère, plus 1,100 livres d'un sien oncle, le juge royal Petiot. La mère de Péconnet, Jeanne de Verthamond, donna à cette occasion à son fils la métairie du Châtenet, plus une vigne à Balezis, mais en se réservant, sa vie durant, l'usufruit de cette dernière.

Le rédacteur de notre livre est donc un homme de plume et un homme de loi : ses confrères de la grande confrérie de Saint-Martial en rendent témoignage en le choisissant pour secrétaire en 1664. Il ne paraît du reste avoir été ni avocat, ni notaire, ni procureur : c'est un homme d'affaires au sens tout moderne du mot. On le voit entreprendre d'assez nombreux voyages pour le compte de tiers qui l'ont chargé du soin de leurs intérêts, entre autres des Vidaud, seigneurs du Garreau et du Carrier, ses principaux clients; accepter des procurations, se charger de recouvrements ou de liquidations contentieuses, suivre des procès. Il

touche des frères Vidaud, dont l'un est conseiller au Présidial, l'autre élu, 300 livres d'honoraires par an. A ses moments perdus, il s'occupe de sa vigne de Balezis et de sa métairie du Châtenet. Au cours d'un des voyages dont nous venons de parler, Jean Péconnet est arrêté à Poitiers par la maladie; il y meurt le 30 août 1679, et son fils aîné, accouru pour recevoir son dernier soupir, le fait enterrer à Saint-Porchaire « au grand portail, trois pas au dedans de l'église. »

Les revenus ne rentraient pas autrefois avec la même régularité qu'aujourd'hui; la plupart se trouvaient constitués par des redevances foncières, et il est dans la nature des choses que les cultivateurs, exposés à tous les accidents, à tous les retards et à tous les mécomptes, soient les moins exacts des payeurs. Aussi les bourgeois d'une condition médiocre, auxquels aucun commerce n'assurait de revenus supplémentaires, étaient-ils souvent gênés. De là de fréquents emprunts. Les personnes qui avaient besoin d'argent en trouvaient sans peine dans le cercle de la famille : le prêt était souvent gratuit; souvent aussi le créancier réclamait des intérêts, déguisés sous le nom de *change*. Tous ces emprunts, même ceux entre frères et sœurs, étaient gagés : l'usage le voulait ainsi, et ce qui froisse aujourd'hui notre délicatesse semblait tout naturel à nos ancêtres. La vérité nous oblige à confesser que, grâce à cette habitude éminemment prudente et pratique, les mauvaises créances, en dehors des transactions commerciales, paraissent

avoir été assez rares dans l'actif de nos ancêtres; du moins n'en est-il presque jamais parlé. Et puis ce système mettait tout le monde à l'aise, tout en n'encourageant point les emprunts sans nécessité. Avait-on besoin d'une petite somme? on prenait quelques bijoux et on les portait chez un parent, qui, sur leur dépôt, comptait l'argent sans se faire prier. La gêne passée, on remboursait le prêteur et on reprenait ses gages. — Le *Journal* de Jean Péconnet offre un grand nombre d'exemples de prêts de ce genre. Nous avons cru devoir reproduire plusieurs articles relatifs à ces emprunts, à cause des indications qu'on y trouve sur la nature et l'importance des objets de prix : vaisselle d'argent, pierreries, chaînes, colliers de perles, demi-ceints, croix, reliquaires émaillés, — conservés, vers le milieu du xvii^e siècle, dans nos vieilles familles bourgeoises.

Ce qui nous paraît le plus digne d'intérêt dans le livre de Jean Péconnet, ce sont les renseignements que nous donne son auteur sur l'éducation et l'instruction de ses enfants. Il en a huit, peut-être neuf : cinq fils et trois ou quatre filles. Nous n'avons d'indication que relativement à l'aînée de celles-ci. Vers sept ou huit ans, on l'envoie chez les religieuses Bénédictines de l'abbaye de la Règle, dans la Cité. Le prix de la pension, en 1664, est fixé à 100 livres par an. Il existe aussi à cette époque, à Limoges, une pension laïque de demoiselles où Jean Péconnet place sa fille après qu'elle a passé quatre ans à la Règle. Cet établissement,

sur lequel nous n'avons du reste aucun renseignement précis, est tenu par des « filles dévotes » et paraît dirigé par une demoiselle Second. Les élèves paient 80 livres.

Nos ancêtres avaient un moyen commode et peu coûteux de se procurer un précepteur pour leurs enfants. Ils recevaient chez eux quelque étudiant pauvre, qui, moyennant la table et le logement, parfois même une simple réduction sur le prix de sa nourriture, enseignait aux garçons la lecture, l'écriture, les rudiments du latin, leur donnait des répétitions, quand, plus grands, ils allaient au collège, et était surtout chargé de leur inculquer de bons sentiments et de bons principes. C'est ainsi que nous voyons, en 1663, M. de la Pioularie entrer comme précepteur dans la maison de Jean Péconnet, qui se contentera de 25 écus pour toute pension par an. Au bout d'un an et demi, nouvelle figure : M. Jean Delaget, de Bénévent-l'Abbaye, étudiant en philosophie, succède à M. de la Pioularie. Il s'acquitte sans doute de ses délicates fonctions avec plus de succès que son prédécesseur, puisque six mois après, on convient qu'il demeurera « à condition franche, » c'est-à-dire sans payer de pension, — au pair, comme disent nos commis de nouveautés aujourd'hui. En 1670, M. Proust le remplace, également à condition franche. C'est le R. P. Laval, Jésuite du collège de Limoges, qui l'a désigné au choix du père de famille, son ancien élève peut-être, ou simplement son pénitent.

Mais les enfants du bourgeois grandissent. On

les envoie à l'école. Nous sommes frappés du peu de temps qu'ils passent chez chacun des maîtres que nous présente successivement le rédacteur de notre journal : évidemment on ne brille pas, dans cette maison, par une très grande fixité d'idées. Est-ce la faute du père ? est-ce la faute des enfants ? Nous n'osons trop émettre un avis à cet égard ; mais il faut constater que l'éducation de tous les fils de Jean Péconnet, sans exception, semble avoir été assez décousue. Suivons par exemple un des plus jeunes, Antoine, dans ses pérégrinations successives : nous le trouvons d'abord, le 15 septembre 1670, fréquentant la petite école de M. Cibot, vicaire de Saint-Pierre ; un an plus tard, on l'envoie chez un Rochelais, M. de Lavie, vraisemblablement un laïque. C'est sur le conseil du P. Debaye, un Jésuite sans doute, que le père de famille choisit cette école ; on a vu plus haut le P. Laval désigner un précepteur qu'on a accepté de sa main : Jean Péconnet, tout le prouve, avait gardé une très haute déférence pour ses anciens maîtres. On sait du reste de quel crédit jouissaient à cette époque les Pères de la Compagnie de Jésus au sein d'un grand nombre de familles de Limoges. Au mois d'août 1673, Antoine est placé sous la férule d'un autre prêtre de Saint-Pierre, M. Dutruel, qui tient également école. L'enfant semble suivre déjà les cours du collège, et fait sa cinquième. Nouveau changement le 12 décembre 1675. Le jeune étudiant, qui doit avoir alors une quinzaine d'années, est envoyé en pension chez M. Brun, curé de Saint-Martin, et y reste jusqu'au 22 février 1677. Il entre alors à

l'école de M. Maillot, que nous ne connaissons pas autrement. — Son frère le plus jeune, Martial, est placé successivement dans une petite école, puis en pension chez M. Chazaud, prêtre qui habite au Pont Saint-Martial; en 1683, on l'envoie chez M. La Jousselinière fils — un étudiant peut-être — pour « reppetter des leçons et corriger des thèmes deux fois le jour. » En 1687, un « maistre et précepteur » dont le journal de Joseph Péconnet ne nous fait pas connaître le nom, vient « corriger » le jeune homme dans la maison de sa mère et de son frère aîné, où il habite. En 1688, Martial suit la classe de troisième au collège des Jésuites. A cette époque, il cesse ses études et est successivement placé chez un procureur, puis chez le sieur Mortemard, maître écrivain, « pour apprendre » à « écrire et à chiffrer : » exercices qu'il avait sans doute insuffisamment cultivés jusqu'ici. Mais l'année d'après, la fantaisie lui prend de retourner au collège; son frère aîné y consent, et, après deux mois d'étude chez M. Nivet pour le remettre au latin, l'expédie au petit-séminaire de Magnac-Laval; Martial y reste un an et demi, puis revient chez M. Nivet, et finalement entre chez un marchand en qualité de commis.

Petit-Jean, la mauvaise tête de la famille, a été d'abord mis en pension chez le curé de Gorre; il va, en 1670, à l'école de M. Cibot, avec Antoine, et, en 1671, à celle de M. de Lavie. Un an n'est pas écoulé qu'on l'en retire pour le placer à Solignac, chez M. Martialot, prêtre; il n'y reste pas longtemps : on le trouve, en 1673, à l'école de

M. Dutruetil, puis chez M. Bayle, où son père l'a mis pour apprendre à lire et à chiffrer, minimum d'instruction commerciale auquel il faut se réduire, étant donnés ses bonnes dispositions et son amour du travail. On le met en apprentissage en 1677; au bout de quelques mois il quitte son patron; le malheureux mène dès lors une existence de paresse et de désordres qui fait le désespoir de sa famille et à laquelle se rapportent quelques-uns des passages les plus intéressants du journal de son frère Joseph. On réussit, après plusieurs tentatives infructueuses, à le faire embarquer sur un navire à destination de la Guyane. Nous le perdons de vue à ce moment.

Le futur chef de la famille, Joseph, né en 1656, le plus raisonnable et le plus laborieux des enfants de Jean Péconnet, a eu, semble-t-il, une éducation un peu plus suivie que ses frères : en sortant des mains de ses précepteurs, on l'envoie à l'école de M. de Lavie, puis, sous la direction et sans doute avec les répétitions de son père, il a suivi le cours complet des études au collège des Jésuites; il y fait sa philosophie en 1674, sous le P. Roger, et comme une maladie lui fait perdre une partie de l'année 1675, il va pendant six mois, l'année suivante, chez le vicaire Cibot pour répéter ce cours, auquel on attache alors, avec raison, une si grande importance.

En 1677, ses études classiques terminées, Joseph, qui a vingt ans, est mis chez un avocat de Limoges, M. Croizier, pour y apprendre son droit romain. Quinze mois plus tard, il part pour Poitiers, où

il est placé dans une famille honorable, moyennant 240 livres de pension, par les soins d'un religieux, le P. Jacques de Saint-Pierre, à qui ses maîtres de Limoges l'ont sans doute recommandé. Après six mois de répétitions, le jeune homme en sait assez pour prendre ses licences : il revient à Limoges à la fin du mois de juin 1678 et se fait recevoir avocat au Présidial; il a alors vingt-deux ans.

Arrêtons-nous un moment pour noter quelques chiffres instructifs et curieux sur le livre de dépenses du père de famille.

Le prix de l'écolage, de 1670 à 1690, est à peu près le même dans toutes les petites écoles de Limoges : chez le vicaire Cibot comme chez le Rochelais de Lavie, chez M. Dutruel comme chez M. Maillot, les élèves paient trente sols par mois. A trente sols aussi est fixé le salaire du « fils du sieur Lajousselinère » pour un mois de répétitions. Le « maistre escrivain, » Jean Bayle, dont le ministère est évidemment moins relevé que celui des précédents, ne prend que vingt sols. Par contre, les répétitions de philosophie du vicaire Cibot se paient 5 livres par mois; les leçons de droit de l'avocat Croisier, de 5 à 6 livres, et les répétitions à Poitiers ne reviennent pas à moins de 11 livres, soit 66 livres pour un semestre.

Le prix de la pension pour les jeunes gens ne diffère pas de celui qu'on paie pour les jeunes filles; nous avons vu plus haut qu'il était fixé à 100 livres à l'abbaye de la Règle, et à 80 dans l'établissement dirigé par M^{lle} Second et autres

« filles dévotes. » Jean Péconnet paie, en 1671, 100 livres de pension pour Petit-Jean à M. Martialot, de Solignac; en 1675-76, 80 livres pour Antoine au curé de Saint-Martinet; Joseph paie 100 livres pour son frère Martial au prêtre Chazaud, en 1683. Au petit-séminaire de Magnac-Laval, qui jouit dès lors d'une réputation qu'il a conservée jusqu'à nos jours, la pension est d'un prix plus élevé : 36 livres par quartier, soit 144 livres par an : 120, déduction faite de deux mois de vacances.

Parmi les notes nombreuses qu'on peut signaler dans le journal de Jean Péconnet, mentionnons le relevé des visites faites par le médecin Ferrand à un des enfants, Jean l'aîné, au cours d'une maladie à laquelle le jeune homme ne paraît pas avoir survécu. Le prudent chef de famille se prépare de longue main à contrôler l'exactitude du mémoire dont la perspective l'inquiète déjà. Toutefois une cinquantaine de visites ne sont payées que 22 livres, plus 30 sols pour une première consultation. Les visites du chirurgien Vidaud reviennent à un prix plus élevé : 4 livres 10 sols pour cinq; elles sont donc comptées 18 sols : celles du médecin moitié seulement.

Mentionnons encore les achats faits à Paris par Jean Péconnet, pour son ameublement et son ménage, au cours de deux voyages d'affaires, en 1660 et 1665; c'est d'abord un coffre-bahut du prix de 11 livres; ensuite un lot d'ustensiles et vaisselle en étain fin : plat-bassin, salières, grands et petits flacons, aiguière, vinaigrier, sucrier, moutardier, écuelle couverte, trois chandeliers, six tasses, douze

cuillers, douze fourchettes, une cuiller couverte, deux égouttoirs, un chauffe-lit, le tout aux armes des Péconnet, marqué des initiales I P et coûtant 70 livres; enfin cinq pièces de tapisserie de Bergame achetées 81 livres 10 sols, et revenant, port compris, à 91 livres 10 sols : Dans trois de ces pièces, le bourgeois trouve la garniture complète de trois lits et de dix-huit chaises ou fauteuils, plus deux tapis. Les deux pièces intactes sont mises en réserve, et l'une d'elles sert de tenture, aux jours de procession. Ajoutons, pour les curieux, que le bois de douze des sièges a coûté seulement 12 livres, et que 23 autres livres ont suffi à solder la note du tapissier.

Le journal de Jean Péconnet, bien qu'il débute par quelques paragraphes se rapportant aux années 1644 et suivantes, ne paraît avoir été écrit que beaucoup plus tard; peut-être même est-il un relevé, fait en 1657 ou 1658, des notes contenues dans un autre registre. Il s'arrête au 23 octobre 1678 et au recto du folio 62. Le manuscrit, qui est en papier assez fin, marqué dans la pâte d'une épée à large lame, à poignée étroite et à garde sommairement indiquée, d'un format petit in-folio — 284 millimètres sur 190 — avec couverture en parchemin, renferme 65 feuillets de plus, dont la plupart sont restés en blanc. On trouve néanmoins, aux folios 91 et suivants, un relevé des « pièces justificatives » ayant trait aux affaires des frères Vidaud, relevé allant du 10 juin 1654 au 5 juillet 1678; aux folios 105 et suivants, des documents

relatifs à la succession de M. de Verthamond, curé de La Geneytouse, oncle de Jean Péconnet; aux folios 110 et suivants, le compte de ce dernier avec Barthélemy, maître boulanger de la Cité, du 12 janvier 1655 au 13 décembre 1662; enfin, aux dernières pages, une table alphabétique très complète des articles du manuscrit. Parmi les pièces relatives à la succession du curé de la Geneytouse, on remarque un inventaire assez intéressant du mobilier qu'on a trouvé chez lui : un calice d'argent doré, cassé, avec sa patène, estimé 48 l. 15 s.; six cuillers d'argent « meslé et commung, » estimées 12 l.; deux garnitures de lit « de sarge blefve, avec passements et franges a demy usées » : 18 l.; « deux couettes et deux cuissins, garnys de plume, ung matelatz, deux couvertes, l'une vieille, couleur blefve, et l'autre petite, couleur blanche, usage de village » : 30 l.; huit « linceulx, quatre chemises usées, trois neuves, deux nappes usées, vingt-quatre serviettes usées, deux paires de caleçons, trois paires de bas de chausses en toile » : 32 l.; deux « paires d'habitz noir, » une soutane, un manteau long, un manteau court et une robe de chambre : 40 l.; deux bassins d'airain pesant dix-huit livres : 7 l. 6 s.; un mousqueton : 10 l.; « ung payre d'armoires » : 8 l.; un coffre : 15 l.; une paire de landiers de laiton : 12 l.; une aiguière « rompue, » un vinaigrier « rompu, » une tarsière, le tout d'étain; enfin une vieille chasuble de velours rouge, avec un rang de dentelle d'or et d'argent, et un missel.

Au compte du boulanger, nous apprenons que maître Barthélemy devait livrer vingt « pains

d'hôtel » ou huit tourtes au setier, mesure de Limoges. Il convient d'ajouter qu'il semble n'être ici question que de seigle.

XIV. — C'est improprement que nous avons, au relevé placé en tête de ces courtes notices, donné le titre de « Livre de raison du Président Chorllon » au registre dont nous allons nous occuper. Ce manuscrit contient en réalité les annales de la famille pendant près d'un siècle, et trois générations y ont successivement tracé leur histoire par la main du chef qui présidait au foyer. Toutefois le registre original du premier rédacteur, Isaac Chorllon, sieur des Rioux, greffier en l'Élection de Guéret, manque à notre recueil, et celui-ci n'en possède que la copie, faite en 1660 par le fils d'Isaac, Jean-Baptiste-Alexis, devenu, quatre ans plus tard, Président au siège Présidial établi dans sa ville natale. Les notes dues au premier vont du 3 septembre 1628 au 5 août 1642. Jean-Baptiste Alexis ajoute au mémorial de son père la mention de la mort de son frère Jean, décédé le 21 octobre 1654, et le dernier événement qu'il enregistre est la naissance de son fils Isaac, à la date du 21 janvier 1673. Les articles écrits par le troisième des rédacteurs de notre manuscrit, Alexis, qui succéda à son père dans la charge de Président, sont compris entre les dates extrêmes du 8 novembre 1700 et du 20 juin 1709.

Cette partie du livre des Chorllon ne se compose que d'une série de notes relatives à des naissances, des mariages et des morts. C'est le « papier

de famille » dans sa conception la plus simple et la plus étroite. Quelques-uns des passages qu'il renferme sont cependant relevés par de courts éloges dont le rédacteur fait suivre la mention des décès, et par l'indication de certains curieux détails de mœurs. On remarquera, à la date du 25 octobre 1664, une note relative à la venue au monde d'un enfant né « coiffé. » Le grave Président donne des renseignements circonstanciés sur l'aspect et la nature de la membrane qui enveloppait la tête de l'enfant, et déclare qu'il l'a soigneusement recueillie pour « la garder autant » qu'elle pourra se conserver. » Il ajoute même qu'il la place entre deux feuillets de son registre : inutile de dire que nous ne l'y avons pas retrouvée.

Parmi les noms des parrains et des marraines, nous en relevons deux auxquels la province de la Marche doit un long et reconnaissant souvenir : François Le Boyteux, originaire de Paris, et commis à la recette des Tailles dans l'Élection de Guéret, qui tient sur les fonts Jeanne Chorllon, en 1642, assura, par ses libéralités, les soins de quelques « filles dévotes » aux pauvres reçus à l'hôpital de Guéret; Antonie Laboreys, marraine, en 1628, d'Antoine Chorllon, appartenait à une famille dont un membre, Pierre-Augustin Laboreys de Châteaufavier, ancien député aux États généraux, est, avec sa femme, le principal fondateur des Écoles chrétiennes d'Aubusson.

Mais ces notes de famille ne sont que la première et la moins intéressante partie de notre

manuscrit. La seconde, qui offre le double caractère d'un journal personnel et d'un livre de raison, est de beaucoup la plus digne d'intérêt. Son rédacteur, J.-B. Alexis Chorllon, sieur de Cherdemont, « le président Chorllon » comme nous l'appelons encore après deux siècles, a été un des magistrats les plus distingués que la province ait vu siéger sous l'ancien régime. Il a laissé des *Mémoires* d'un certain intérêt qu'on a souvent consultés avec fruit, et où l'on trouve de précieux détails sur les mœurs de la magistrature d'autrefois et sur les événements survenus dans la Marche au cours des cinquante années qui se sont écoulées entre 1635 et 1685, dates extrêmes de l'ouvrage. Nous avons l'espoir que ces *Mémoires* seront prochainement donnés au public : on nous assure que M. Autorde, archiviste du département de la Creuse, en prépare la publication.

Cette seconde partie du livre domestique des Chorllon, qui débute par l'éloge du P. Sylvestre Mage, religieux récollet du couvent de Guéret, mort le 28 novembre 1662, renferme une notice assez complète sur les vicissitudes du Présidial de cette ville; on y peut relever quelques indications sur les sièges royaux et juridictions secondaires compris dans son ressort. Bien qu'elle se trouvât dans les conditions requises, aux termes de l'édit du mois de janvier 1551, pour posséder un siège présidial, la Marche n'en eut un que quatre-vingt-quatre ans plus tard. Les appels du sénéchal de Guéret ressortissaient au Présidial de Moulins; ceux des sénéchaux de Bellac et du Dorat au

Présidial de Poitiers; ceux de Bourgneuf à la même cour, et peut-être, à un moment donné, au siège de Limoges; enfin ceux de Bellegarde et du Franc-Alleu à Riom. Grâce au crédit de M^{me} de Combalet, depuis duchesse d'Aiguillon et nièce du cardinal de Richelieu, la ville de Guéret obtint le premier janvier 1635, avec l'adhésion des villes où siégeaient les tribunaux qui devaient relever de la nouvelle juridiction, l'établissement d'un siège présidial où vinrent aboutir les appels de toute la province de la Marche. L'office de Président de cette cour fut acquis en 1664, par Chorllon, des héritiers de M. Laboreys de Mas-tribut, au prix de 12,000 livres.

L'auteur de notre manuscrit fournit sur son propre compte des renseignements biographiques dont on peut tirer quelque parti; mais c'est surtout à ses *Mémoires* qu'il convient de recourir si on désire connaître les détails de sa vie. Les pages de son livre de raison que nous reproduisons se rapportent surtout à son père, dont il trace minutieusement un très vivant et très honorable portrait. Il nous le montre zélé pour le bien public, ne marchandant à ses concitoyens ni son temps ni sa peine, estimé et aimé de tous, cœur dévoué, sens droit, âme bien trempée et tempérament vigoureux : *mens sana in corpore sano*. — A chaque page de nos registres de famille, nous passons auprès de quelqu'une de ces sereines et robustes figures, réalisant à merveille cet idéal pratique, nullement inaccessible, mais bien rare aujourd'hui,

qu'en cinq mots l'antiquité avait su si nettement indiquer.

Si Isaac Chorllon s'est acquis la reconnaissance des habitants de Guéret en s'occupant de leurs intérêts et en pourvoyant à leur défense au cours des années troublées de la Fronde, il n'en a pas moins rempli sa mission de père de famille de façon à mériter la gratitude de ses descendants. Le détail très circonstancié des achats faits par lui à Cherdemont (où il possédait une petite exploitation dont les étables ne renfermaient que deux bœufs, et où il crée trois métairies au labourage de quatre bœufs chacune), de l'arrangement de la propriété, du soin apporté aux cultures, de la plantation et de l'aménagement des bois, des nombreuses constructions élevées par le père de famille, fournit assurément les pages les plus caractéristiques et les plus attachantes du manuscrit des Chorllon. La complaisance que met le Président à parler des travaux exécutés à Cherdemont par son père, atteste l'amour de nos ancêtres pour la vie des champs et la propriété rurale. Ce goût était du reste de tradition dans les familles de robe, et les *Mémoires* des xvi^e et xvii^e siècles en fournissent des preuves assez nombreuses et assez caractéristiques, pour que nous n'ayons pas à insister ici sur ce côté des mœurs de nos pères.

Il est une particularité sur laquelle nous devons appeler l'attention de nos lecteurs. Isaac Chorllon ne meurt qu'en 1690. Dès 1654 cependant, il a laissé à son fils le soin de rédiger le registre domestique. Dans les papiers de famille que nous

avons examinés, nous avons eu l'occasion de constater que les enfants tiennent souvent la plume pour le père; mais c'est toujours ce dernier qui parle. Ici il n'en est pas de même : Isaac semble avoir abdiqué cette fonction spéciale de sa charge de chef de famille entre les mains de son fils. Une telle anomalie doit s'expliquer sans doute par les fréquentes absences du père, les longs séjours qu'il était obligé de faire à Cherdemont pour surveiller ses constructions, diriger ses cultures, et par la vie plus sédentaire de J.-B. Alexis.

Notons encore qu'Isaac, qui a été avocat avant de devenir greffier de l'Élection de Guéret, a fait ses études et pris ses licences à Bourges. J.-B. Alexis est conduit à douze ans par sa mère au collège des Jésuites de Moulins; deux ans plus tard, il va continuer ses humanités à Bourges, où il commence ses études de droit; il les termine à Paris, où il se fait recevoir avocat au Parlement au mois d'avril 1652. Le frère du Président meurt adolescent, l'année même où il fait sa philosophie chez les Récollets de Guéret.

Le manuscrit dont nous venons de donner un court aperçu, est un registre en papier de 245 millimètres sur 185, comprenant soixante-douze feuillets, et dont la reliure n'a pas été conservée. Il est aujourd'hui la propriété de M^{me} Adam, de Guéret, dont la mère appartenait à la famille Chorillon et a été, croyons-nous, la dernière du nom. Nous devons la communication de ce registre à l'extrême obligeance de M. Pierre de Cessac, Président de la Société des sciences natu-

relles et archéologiques de la Creuse, qui a bien voulu en copier lui-même une grande partie pour notre recueil.

XV. — Le second des registres domestiques de la famille Texandier (1) nous a été, comme le premier, communiqué par M. le comte et M^{me} la comtesse de Villelume. Nous y retrouvons, au début, une figure de connaissance : C'est en effet Jean Texandier, l'auteur du manuscrit dont nous avons parlé quelques pages plus haut, qui commence aussi ce nouveau livre à la date du 24 septembre 1662. Moins de six mois se sont donc écoulés entre la note la plus récente du premier registre et le préambule du second. L'en-tête de ce dernier ne fait aucune mention du précédent, et Jean y annonce l'intention de tenir son papier domestique « ensuite de celui de feu son pere » : ce qui nous avait fait croire, en premier lieu, que les deux manuscrits n'étaient pas du même auteur ; mais un examen attentif de l'un et de l'autre nous a convaincu qu'ils émanaient bien d'une seule personne. Les indications qu'ils fournissent le prouvent d'ailleurs d'une façon surabondante. Quant au livre de raison de Jacques Texandier, père de Jean, c'est sans doute un numéro de plus à ajouter à la liste des manuscrits de cette catégorie qui ont disparu. Combien de centaines d'autres doivent

(1) Nous écrivons ici Texandier parce que cette orthographe a prévalu. Il convient de remarquer toutefois qu'au texte du premier registre, ce nom est constamment écrit par un e.

avoir eu le même sort, dont il ne nous reste aucune trace et dont nous ne connaissons pas même l'existence !

Nous avons déjà dit que Jean Texandier comptait parmi les principaux négociants de Limoges : on l'a vu juge au Tribunal de la Bourse en 1653 ; on le retrouve dix ans plus tard exerçant les mêmes fonctions. L'importance des acquisitions effectuées par son petit-fils et le chiffre élevé des *légitimes* payées par ce dernier à ses frères et sœurs, sont de nature à donner une idée très avantageuse de la prospérité de ses affaires. Le Ciel l'avait béni dans sa lignée comme il l'avait béni dans son travail. En 1670, un banquet intime réunit autour de la table du patriarche quatorze parents ou amis et « seize petits enfants de la famille. » Ce jour-là, Jean a offert le pain bénit à l'église de sa paroisse, Saint-Michel des Lions, et envoyé quatre cent cinquante petits pains, suivant l'usage, à « parents, amis et voisins. »

Jean Texandier meurt en 1684 à l'âge de quatre-vingt-un ans. Sa bru, Valérie Du Boys, nous apprend qu'il avait « travaillé beaucoup pour élever sa famille » et qu'il était « homme de bien et d'honneur. » Dieu nous garde de ne pas souscrire à ce jugement !

Jérôme, fils du premier rédacteur de notre registre, ne lui survit pas longtemps ; et Valérie Du Boys reprend la plume pour consigner, au livre domestique, un pieux hommage à la mémoire de son mari : « C'étoit, écrit-elle, un homme de bien

» et de paix, n'ayant jamais rendu de déplaisir à
» personne du monde. »

Par son testament, Jérôme a institué, comme c'est alors l'usage à Limoges — nous signalons plus loin un autre exemple de la même disposition, et nous en avons relevé un grand nombre dans les testaments de la seconde moitié du ^{xvii}^e siècle, — sa femme et son fils aîné, Jean-Baptiste, ses héritiers universels. Les deux chefs de famille administrent conjointement pendant treize ans la fortune laissée par Jean et Jérôme. En 1688, ils achètent ensemble au prix de 75,000 livres la terre seigneuriale de L'Aumônerie, dont Jean-Baptiste et ses enfants porteront le nom; un peu plus tard, le même Jean-Baptiste, de moitié avec son cousin Léonard Limousin(1), et moyennant 46,238 livres, se rend acquéreur des offices de greffier ancien et de greffier alternatif et triennal au bureau des Finances, et de divers offices secondaires qui s'y trouvent unis; en 1692 il fait l'acquisition d'une maison à Limoges, auprès des Étangs d'Aigoulène, et la paie 10,000 livres. Peu après il cède à ses frères sa part du fonds de commerce, et ceux-ci ne l'achètent pas moins de 39,000 livres. On le voit : ce que nous avons dit de l'état florissant des affaires des Texandier se trouve largement justifié. Il faut se rappeler, au surplus, qu'ils n'étaient pas seuls à recueillir les bénéfices de ce commerce. Limousin, que nous avons vu associé,

(1) C'est ainsi que notre manuscrit orthographie ce nom, constamment écrit *Limosin* au ^{xvi}^e siècle et au commencement du ^{xvii}^e.

en 1652, par son beau-père Jean Texandier à son négoce, avait continué les affaires avec Jérôme et ses enfants. En 1689 seulement, cette société se dissout après une durée de plus de trente-sept années.

Il n'est peut-être pas sans intérêt d'indiquer ici ce que deviennent les enfants de Jérôme Texandier, et ce que chacun d'eux reçoit tant pour sa légitime qu'en supplément, à divers titres. Notre registre nous donne à cet égard des renseignements qu'on ne rencontre pas aussi clairs et aussi précis dans tous nos papiers de famille. — Jérôme a laissé cinq fils et cinq filles. Nous avons dit que l'aîné des premiers, Jean-Baptiste, a été institué héritier universel avec sa mère, « par moitié, » à la charge de payer aussi par moitié « les légats et autres charges d'hérédité. » Il résulte de ses propres indications qu'il a dû se trouver à la tête d'une maison de commerce florissante et d'une belle fortune; outre la moitié des biens patrimoniaux, l'héritier a reçu par préciput la maison paternelle, située rue Ferrerie, « avec tous les meubles, garnitures et vaisselle d'argent et autre. » Valérie Du Boys, qui meurt en 1697, institue à son tour Jean-Baptiste pour héritier universel; plusieurs des frères et des sœurs de ce dernier font de même.

En 1689, après la dissolution de la société qui a existé entre les Texandier et Joseph Limousin, Jean-Baptiste s'associe un de ses frères, Pierre l'aîné, et, en 1692, les deux héritiers comptent à ce dernier 10,000 livres, montant du legs fait en sa faveur par Jérôme dans son testament; lors

du mariage de Pierre avec Françoise Martin, en 1695, la mère fait en outre don d'une maison à son fils. — Pierre Texandier cadet reçoit à sa majorité, en 1696, 8,000 livres, dont 6,000 pour son « legat, » et 2,000 qu'y ajoute sa mère; un an plus tard, celle-ci, en mourant, lui laisse une autre somme de 2,000 livres. — Jérôme touche aussi 10,000 livres en 1697 : 6,000, montant du legs de son père, 2,000 de celui de sa mère, et 2,000 que son frère aîné lui donne « gratuitement, par dessus les susdits légats, » égalisant ainsi sa part avec celle de ses autres frères. — Antoine prend l'habit religieux et entre en 1696 à Grandmont, après avoir fait, la veille, un testament par lequel il dispose de sa fortune en faveur de son frère aîné; il semble n'avoir été compté à Antoine que 1,300 livres.

Des cinq filles de Jérôme Texandier et de Valérie Du Boys, deux se marient : Peyronne, qui épouse en 1687 François Martialot, de Solignac, touche à ce moment sa légitime : 6,000 l., et reçoit de plus de sa mère, avec le trousseau d'usage, 1,000 l. en argent et une maison près de Saint-Martial; à Barbe, qui se marie en 1692 avec Pierre Vaissière, on compte 4,000 l. pour ce qui lui revient dans la fortune de son père, et 2,400 l. données par Valérie Du Boys. — Les trois autres entrent au couvent avec des dots variant entre 3 et 4,000 livres : Catherine et Claire prennent l'habit, la première en 1691, la seconde en 1698, aux Filles de Notre-Dame; Thérèse, en 1694, aux Ursulines.

On voit, par ce qui précède, que l'héritier avait souvent à supporter des charges considérables.

Quand la situation laissée par le père de famille était un peu embarrassée, le fardeau devenait singulièrement lourd. On trouve d'ailleurs de bien curieux témoignages et des preuves bien frappantes de la longue gêne imposée à l'héritier par le paiement des légitimes de ses frères et sœurs, l'acquit des dettes, des charges de la succession, la liquidation des tutelles, le remboursement des dots, et plusieurs générations supportent parfois le poids de ces liquidations laborieuses. Mais ce n'est pas ici le cas d'insister sur ce point; car Jean-Baptiste Texandier ne paraît pas avoir été le moins du monde embarrassé pour faire face aux nécessités de la situation. Du moins son registre ne le donne-t-il nullement à entendre.

XVI. — Le journal de l'avocat Joseph Péconnet, commencé peu après le 30 août 1679, date de la mort de son père, est d'un format peu différent, mais un peu plus allongé que le manuscrit de Jean — 290 millimètres sur 188. Le papier a le même aspect; mais il porte pour marque une sorte d'écusson ou de chiffre peu distinct. Le registre n'a que quatre-vingt-trois feuillets, cotés par pages, au recto et au verso. Le « Journal » proprement dit s'arrête au 22 novembre 1695; on y trouve toutefois, en marge du dernier article, une note du 29 janvier 1696. A la page suivante, 51, commence un relevé intitulé : « l'Etat des depences faittes au Chastenet et des revenus que j'en ay tirés, puis le 1^{er} octobre 1679. » Cette partie du manuscrit est incomplète, les pages 65 et suivantes, jusqu'à 110

inclusivement, ayant été arrachées. A la page 111 on trouve les comptes relatifs à l'année 1683 et à la vigne de Balezis. A la page 136 et après un article du 31 mai 1699, s'arrête l'écriture de Joseph : une ligne de l'année 1700 semble pourtant avoir été tracée par sa main ; mais les pages suivantes, à partir d'une mention du 7 février de cette même année 1700 sont d'une écriture fort lisible assurément, mais moins courante et d'une orthographe des plus incertaines. A la page 140 et à la date du 26 février 1704, s'arrêtent ces comptes. — « L'Etat » des prises et mises en la vigne du Puy du Pin dez le 1^{er} octobre 1679 » commence à la page 141. Ici la dernière note de la main de Joseph porte la date du 10 novembre 1695. Bien qu'à cet endroit il ne manque pas un feuillet, le livre saute de 1695 au 12 mai 1704, et offre, jusqu'au 7 mars 1710 (p. 163), l'écriture plus laborieuse dont nous avons parlé plus haut. Quelques notes de 1716, écrites d'une autre main, celle de Barthélemy Péconnet, figurent aux pages 164 et 165. Le registre renfermait probablement un plus grand nombre de feuillets ; mais le reste a été arraché, sans doute par la main plus économe que pieuse de quelque descendant.

Nous avons emprunté au Journal de Joseph Péconnet un certain nombre d'indications pour compléter l'aperçu que nous donnons plus haut, de la carrière scolaire de l'avocat et des autres enfants de Jean Péconnet. Ce registre débute par une autobiographie fort intéressante de son rédacteur, qui nous conduit jusqu'au moment où celui-ci se

trouve, par la mort de son père, investi du rôle et de l'autorité de chef de famille. Comme peu après Jérôme Texandier, Jean a, par son testament écrit un an environ avant sa mort, institué pour ses héritiers universels sa femme et son fils aîné. Notons la date récente de ce testament fait à la veille d'un départ pour Paris, et qui n'était certainement pas le premier qu'eût rédigé le prudent homme d'affaires; on se souvient du conseil donné par Jean Benoist à ses neveux, au *xiv^e* siècle : « Tenez toujours votre testament prêt et refaites-le chaque année. »

Relevons encore, au testament de Jean, un legs en faveur de la grande confrérie de Saint-Martial, où son fils le remplace aussitôt : nous avons dit ailleurs⁽¹⁾ combien ces sortes de libéralités étaient conformes aux anciennes traditions de notre bourgeoisie. Nous verrons aussi Antoine laisser vingt livres à la compagnie des Pénitents noirs.

Les difficultés commencent sur-le-champ pour Joseph. Il a sur les bras son frère Petit-Jean, rentré à la maison paternelle après plusieurs aventures, et qu'on ne peut décider ni à se bien conduire et à travailler, ni à s'en aller. Un conseil de famille se tient à ce sujet, et on arrête que Jean ira à La Rochelle et s'embarquera sur « un vaisseau de M. de Tourville, » où il sera recommandé à un compatriote, M. de Châteaumorand, enseigne. Le mauvais garnement part en effet, le

(1) *La Famille limousine d'autrefois, d'après les testaments et la Coutume*. Limoges, 1883. Ducourtieux et Leblanc.

10 avril 1680, escorté de deux hommes à cheval. Arrivé à La Rochelle, il ne peut trouver place sur le vaisseau, et ses conducteurs le laissent à l'auberge des *Trois Rois* : il est convenu que sa pension y sera payée à raison de 12 sols par jour, jusqu'à ce qu'il prenne passage sur un autre navire; mais Jean s'ennuie au bout de quelque temps à La Rochelle, revient à Limoges, y commet de nouveaux méfaits, obtient des avances de son frère, puis on le perd de vue pendant quelque temps. Il reparait en 1683 ou 1684, racontant qu'il est allé « aux isles de Cayenne » et s'y est établi et marié. Il n'en recommence pas moins ses désordres, s'enrôle dans le régiment de Normandie, déserte, et finalement obtient de son frère qu'il lui achètera une pacotille et paiera son passage pour retourner à Cayenne; mais, parti pour La Rochelle, nippé à neuf et la poche bien garnie, Jean ne va pas plus loin qu'Aixe, petite ville à deux lieues de Limoges, et demeure dans les environs, dépensant tout ce qu'il possède en débauches. Quelques semaines après on le retrouve à Bordeaux; puis il se rend à La Rochelle, revient bientôt à Limoges, repart ensuite pour La Rochelle. Enfin la famille se détermine à envoyer dans cette ville un fondé de pouvoirs chargé de traiter avec l'enfant prodigue, de lui acheter des marchandises et de le décider à s'embarquer. Ce mandataire reste absent près de trois mois; mais il réussit à faire partir le triste personnage, dont on n'entendra plus parler.

Les autres frères de Joseph, s'ils ne lui donnent pas de soucis aussi graves, ne semblent pas lui

procurer beaucoup de consolations : Martial surtout est une assez mauvaise tête; il abandonne ses études, puis les reprend et part pour le collège de Magnac-Laval. Au bout d'un an et demi, on le voit revenir; mais à la suite de violentes querelles avec son frère aîné, qui, dans la crainte qu'il ne suive l'exemple de Jean, ne lui ménage pas les réprimandes, il quitte la maison, se place chez un marchand et intente un procès à Joseph. Des parents interviennent et une transaction met fin au différend.

Joseph, de son côté, ayant peu auparavant trouvé mention, sur un bordereau écrit de la main de son père, d'une somme assez considérable en espèces dont sa mère était détentrice et qu'elle n'avait pas déclaré à l'inventaire, s'était vu obligé de recourir aux tribunaux pour obtenir la restitution de cette somme à l'hérédité. La famille avait encore réussi à étouffer l'affaire.

Le récit de ces divers incidents remplit une partie du *Journal* de Joseph Péconnet. Il nous a paru intéressant de relever les faits dont il s'agit à titre d'exception : on trouve bien peu de traces de discordes semblables au sein de la famille d'autrefois : tout, au contraire, atteste que, dans nos contrées surtout, l'union était des plus étroites au foyer. On peut, sans trop s'exposer à commettre un jugement téméraire, imaginer que le caractère de Joseph n'était pas absolument étranger à ces querelles : nous le voyons en effet avoir maille à partir avec diverses personnes, entre autres avec

ses locataires, l'horloger Georges et la femme de celui-ci, dame Élisabeth Bonneval. .

Il faut relever, au sujet du prix des appartements au xvii^e siècle à Limoges, quelques chiffres intéressants. En 1681, la location d'une boutique, rue de la Porte-Poulaillère, coûte 24 livres pour un an; cette même boutique, avec deux chambres, l'une au second, l'autre au troisième étages, bûcher et cave, est affermée, dix ans plus tard, 42 livres; une parente de Joseph Péconnet lui donne, en 1685, vingt livres pour les deux chambres qu'elle occupe au troisième de la même maison et pour divers locaux accessoires.

Les comptes des recettes et dépenses du Châtenet et des deux vignes de Balezis et du Puy du Pin, fournissent un grand nombre d'indications instructives. Ils permettent de constater que les rapports entre les propriétaires et les métayers sont déjà, il y a deux cents ans, fixés par les usages qui les régulent encore aujourd'hui. Le maître du sol fournit un cheptel en animaux et en matériel. Le colon demeure responsable de ce cheptel et en doit compte au propriétaire à l'expiration de sa baillette; il cultive la terre, soigne les bestiaux, fournit en un mot toute la main-d'œuvre, et reçoit pour salaire la moitié des récoltes et la moitié du prix de la vente des animaux qui constituent le croît. Si l'un des coexploitants, le maître ou le colon, a besoin, au cours du contrat, d'un animal pour sa consommation, il le prend, après qu'on l'a fait estimer par experts, et tient compte

à son associé de la moitié du montant de l'évaluation. Quand les fourrages du domaine ne suffisent pas à nourrir le cheptel et que le propriétaire est obligé d'en fournir un supplément sur sa réserve ou d'en acheter, le métayer en paie la moitié. Les dépenses que fait celui-ci pour aller aux foires demeurent à sa charge; il est vrai qu'il a, pour l'indemniser de ces frais, une petite gratification de l'acheteur, le « vin » de la vente. Par contre il doit tenir compte au propriétaire des quelques sous que, quand il achète, il reçoit du vendeur à titre d'*étrenne*. Le paiement de l'*étrenne* est encore aujourd'hui de tradition sur nos champs de foire : son importance est réglée par l'usage, suivant l'espèce de l'animal vendu; mais le maître la laisse maintenant au colon.

Les baillettes étaient faites autrefois pour une durée ordinaire de cinq ans; le contrat se passait devant un notaire : les frais excessifs dont le fisc a surchargé tous les contrats, ont fait renoncer depuis longtemps à cette habitude, et les conventions, de nos jours, sont verbales, à peu d'exceptions près. — A leur sortie, les métayers devaient laisser les champs ensemencés d'une quantité de grain égale à celle des ensemencements faits l'année de leur entrée, et dont ils avaient perçu la récolte.

En 1653, le cheptel du domaine du Châtenet se compose de bestiaux évalués 355 livres, plus cinquante têtes de brebis et moutons; de 1658 à 1674, l'estimation ne s'élève qu'à 237 livres; en

1683 elle remonte à 617 livres, plus 47 brebis ou moutons. Nous trouvons ici l'usage déjà signalé, au xv^e siècle, de compter les brebis et moutons par tête, en dehors du cheptel évalué; cette dernière estimation est faite, naturellement, à l'entrée des nouveaux métayers.

Pour se rendre compte de ce que représentait un cheptel de cette valeur dans la seconde moitié du xvii^e siècle, il faut savoir que, d'après les journaux mêmes qui font l'objet de cette étude, une paire de bœufs gras se vendait, en 1680 : 203 l.; — une paire de bœufs ordinaires, en 1660 : 160 et 170 l.; en 1661 : 165 l.; en 1665 : 159 l.; en 1668 : 167 l.; en 1674 : 162 l.; en 1681 : 150 et 178 l.; — deux jeunes bœufs, en 1660 et en 1668 : 120 l. — un taureau, en 1664 : 42 l.; en 1666 : 43 et 44 l.; en 1680 : 28 l. 15 s.; — un veau, en 1662 : 29 l.; en 1663 : 25 l.; en 1667 : 15 l. 17 s.; en 1668 : 24 l.; en 1670 : 24 l. 5 s.; — une vache, en 1661 : 65 l. (1); en 1666 : 20 et 21 l.; en 1669 : 24 l.; en 1670, 1671 et 1676 : 22 à 29 l.; — une vache et sa suite, en 1661 : 36 l.; en 1667 : 44 l.; en 1668 : 45 l.; en 1674 : 28 l. 15 s. et 32 l.; — une velle, en 1664 : 16 l.; en 1666 : 16 l. et 20 l.; en 1674 : 8 l. et 22 l. A la même époque, les brebis et les moutons ordinaires coûtent 2 l. la pièce; un porc gras, 18 à 20 livres; une *porche* ordinaire, 20 livres; un cochon de lait, de 12 à 25 sous.

(1) Ce prix, tout exceptionnel, est donné pour une vache acquise en vue de remonter l'étable, et doit s'appliquer à un animal de choix. — Au xvii^e siècle, l'argent représente le double de sa valeur actuelle.

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher ces prix de ceux que nous trouvons, au cours du xv^e siècle, indiqués dans le registre des Massiot. Nous renvoyons le lecteur aux pages que nous avons consacrées plus haut à ce document.

Si on désirait avoir le mouvement du cheptel au xvii^e siècle, sur un domaine moyen à ce qu'il semble, pendant dix ans, durée ordinaire de deux baillettes consécutives, on en trouverait un aperçu au relevé suivant :

Le 6 janvier 1658, le métayer Lemas reconnaît avoir reçu de Jean Péconnet et tenir à cheptel une paire de bœufs, poil pie et fauve, une vache pleine et un veau, pour la somme de 190 livres. Peu après la vache a un veau : le maître y joint, le 21 septembre 1658, une vache pleine, poil rouge, achetée 47 livres, soit en tout, sans tenir compte du veau né après l'entrée en possession des métayers, une valeur de cheptel de 237 livres (environ 500 francs).

ACHATS FAITS A MOITIÉ

Le 10 juillet 1660, une paire de jeunes bœufs.....	120 livres.
Le 11 juillet 1661, une vache.....	65 —
Le 1 ^{er} juillet 1665, un taureau.....	43 —
Le 6 juillet 1665, un taureau.....	44 —
Le 1 ^{er} juillet 1667, une vache avec son veau.....	41 —
Le 1 ^{er} juin 1668, deux jeunes bœufs.....	120 —
Le 15 juillet 1668, une vache et un veau.....	45 —
Total.....	478 livres.

VENTES A MOITIÉ

1 ^{er} août 1658, un taureau.....	40 l.
23 mai 1659, un veau.....	20 l.
23 avril 1660, une paire de bœufs.....	160 l.
23 mai 1661, une vache et sa suite.....	36 l.
17 juin 1661, une paire de bœufs.....	165 l.
16 juillet 1662, un veau.....	29 l.
30 mai 1663, un veau.....	25 l.
26 juin 1664, une velle.....	16 l.
4 septembre 1664, un taureau.....	42 l.
26 juin 1665, une paire de bœufs.....	159 l.
... juillet 1665, une velle.....	16 l. 10 s.
22 mai 1666, un taureau.....	36 l.
— une velle.....	10 l. 15 s.
25 décembre 1666, deux vaches.....	41 l.
23 mai 1667, un veau.....	15 l. 17 s. 6 d.
15 avril 1668, une paire de bœufs.....	167 l.
22 mai 1668, un veau.....	24 l.
22 mai 1669, une vache(1).....	24 l.
Total.....	1.027 l. 2 s. 6 d.

Ainsi la valeur totale des achats, pendant dix ans, représente environ *deux fois* celle de la souche de cheptel donnée par le propriétaire au métayer : celle des ventes, durant la même période, *quatre fois et demi* environ cette même valeur.

Pour supputer le revenu d'un métayer du Châtenet à cette époque, il faudrait avoir, pour les ventes de grains, des comptes analogues à ceux que nous possédons pour les ventes de bétail ; mais le grain se partageant en nature et le propriétaire n'en vendant qu'une partie, puisqu'il payait en grain son boulanger, et de plus atten-

(1) On voit, par la date, que la plupart de ces bestiaux sont vendus à la foire de la Saint-Loup, à Limoges.

dant parfois plusieurs années pour réaliser sa récolte, nous ne saurions tenter d'évaluer cette catégorie de produits sans donner une trop grande part à l'hypothèse, et il nous semble préférable de nous abstenir.

Nous nous bornerons à noter les prix suivants, fournis par les mêmes registres :

La charge de vin, mesure de Limoges, en 1661 et 1664 : cinq livres 10 sols; en 1668 : 6 l. 10 s.; en 1670 : 5 l.; en 1674 : 4 l. 10 s.; en 1677 : 6 l. 10 s.; en 1679 (année de grande abondance) : 16 deniers la pinte — et au-dessous; en 1690 : 4 l. 2 s. 6 d.; en 1691 : 20 deniers la pinte.

Le setier de seigle, mesure de Limoges (1), en 1685 : 48 s.; en 1688 : 36 s.; en 1702 : 45 s.; en 1705 : 56 s.; en 1708 : 32 s.; en 1716 : 46 s.

Le setier de sarrasin, mesure de Limoges, en 1685 : 23 et 24 s.; en 1687 : 25 s.; en 1688 : 22 s.; en 1702 : 28 et 30 s.; en 1705 : 40 s.; en 1708 : 16 s.; en 1716 : 22 s. — Le setier de châtaignes, en 1680 : 16 s. (vertes) et 14 s. (sèches); en 1685 : 20 s.; en 1692 : 30 s. (sèches); en 1694 : 24 s.

L'avoine vaut, en 1680, 28 s. le setier; l'orge : 40 s. (mesure de Nieul)(2); les pois 3 l. (mesure de Nieul). Le quintal de foin se paie 20 sols en 1685.

Le Journal de Joseph Péconnet fait mention de quelques-unes des grandes gelées qui amenèrent la disparition de la vigne, partout cultivée autour

(1) Le setier, mesure de Limoges, représentait 51 litres 20 centilitres. La pinte équivalait à 1 litre 07 centilitres.

(2) Le setier de Nieul valait 57 litres 60 centilitres.

de Limoges du ^{vi}^e au ^{xviii}^e siècles, entre autres des gelées des premiers jours de juin 1685 et de celles de 1693, qui firent périr une partie des pieds : aussi la récolte de 1694, comme celle de 1693, fut-elle à peu près nulle. Nous avions espéré trouver dans ce manuscrit quelques notes sur le « grand hiver » de 1709, et sur la famine qui désola à cette époque notre province; mais pas une ligne n'y fait allusion, et on ne trouve même pas à relever à cette date de prix de denrées offrant quelque intérêt.

Il convient d'ajouter une remarque, avant de quitter les manuscrits de Jean et de Joseph Péconnet : leur journal est surtout un livre de comptes. C'est le « papier de raisons » proprement dit; mais ce n'est pas le « papier de famille. » Celui-ci a existé, nous ne saurions en douter, auprès de celui-là, et nous en trouvons la preuve à la première page du manuscrit de l'avocat : — « Premièrement, écrit-il, ainsin est mon extraict baptistaire dans le livre journal de feu mon père. » Or, au manuscrit de Jean, nous ne relevons ni la mention de la naissance et du baptême de Joseph, ni aucune mention du même genre concernant ses frères et sœurs. Il faut en conclure que ces notes se trouvaient sur un autre cahier, qui ne nous a pas été conservé.

XVII. — Nous n'avons qu'une page du livre de famille d'Étienne Retouret, bourgeois de Limoges. M. l'abbé Lecler a copié quelque part ce fragment, qu'il a bien voulu nous communiquer, et

dont les deux dates extrêmes sont 1746 et 1763. Il n'y a aucune remarque particulière à faire à propos de ce document.

XVIII. — Il n'y a pas à insister davantage sur le contenu du registre de famille des Leynia. C'est un simple relevé de mentions relatives aux naissances survenues dans cette famille de 1724 à 1804, et le plus sec des livres domestiques de notre recueil. Les Leynia sont des bourgeois aisés de Treignac qui résident presque toute l'année sur leurs propriétés : on voit en effet, par leur cahier même, qu'ils font baptiser leurs enfants tantôt à Chamberet ou à Treignac, tantôt à Sou-danne ou à la Vinadière. La page la plus intéressante de ce manuscrit, qui ne renferme ni une indication curieuse ou pittoresque, ni une réflexion propre à ses auteurs, se rapporte à un testament, en date du 9 août 1792, par lequel N... Leynia, mari d'Hélène-Gabrielle-Sophie Reynaud, dont il a eu quatre filles, lègue à sa mère et à sa femme l'usufruit de tous ses biens, en leur donnant « tout pouvoir de désigner pour héritière » celle de ses propres filles « qui bon leur semblera. » Singulière disposition et que nous n'avons relevée sur aucun autre testament.

Il convient de faire remarquer que le papier domestique des Leynia se poursuit durant la période révolutionnaire.

Quelques notes d'un très médiocre intérêt se rencontrent dans ces pages maussades. On y trouve plusieurs mentions relatives à la location de do-

mestiques au commencement de ce siècle, moyennant 110 francs de gages, 6 francs pour acheter une paire de souliers, plus quatre aunes de grosse toile. Les notes les plus récentes consignées dans ce manuscrit sont du mois de juillet 1832. Le registre présente, d'un côté, des mentions de recettes et de dépenses qui remontent jusqu'à l'année 1668.

Ce registre appartient aux Archives départementales de la Haute-Vienne; il est entré à ce dépôt par une acquisition récente. — C'est un in-4° de 222 feuillets, couvert en parchemin.

XIX. — Le *Journal* de N... Lamy de Luret, curé de La Roche-L'Abeille, n'est pas un document d'une bien haute valeur. Nous ne l'avons compris dans notre petite collection que parce que nous avons tenu à donner des échantillons de nos anciens livres de raison de toute espèce, et à montrer qu'on en trouvait non-seulement dans presque toutes les familles, mais dans presque toutes les maisons, même chez les ecclésiastiques.

Le manuscrit en question est, comme le précédent, conservé aux Archives départementales de Limoges. Le curé de La Roche-L'Abeille y a consigné ses conventions et ses difficultés avec ses vicaires, et les faits pouvant l'intéresser ou intéresser soit ses successeurs, soit son église, qui se sont produits autour de lui. Nous n'avons aucune particularité instructive à relever dans ces pages, sinon de nouveaux témoignages, bien superflus, de la condition précaire de beaucoup de membres du clergé inférieur à la veille de la Révolution.

Les ressources que l'état ecclésiastique leur fournissait étaient absolument dérisoires, et un grand nombre de vicaires vivaient littéralement de charités.

Le journal du curé Lamy est précédé par des comptes dont les premiers articles sont de 1768. Il est souvent question, dans ce manuscrit, du loyer des servantes : il varie de 36 à 45 livres, et le maître doit de plus fournir annuellement une ou plusieurs livres de laine dont la servante tricotera ses bas. Les domestiques mâles ne coûtent pas cher : 48 à 72 livres; ils reçoivent de plus une paire de souliers et un chapeau. — On rencontre aussi des notes comme celle-ci : « Je suis convenu avec ma blanchisseuse que je lui donnerois dix ecus par an, que je lui fournirois le savon, l'indigo, les cendres qui se feront dans la maison; et elle s'est obligée à blanchir tout le linge de la maison toutes les fois qu'il sera nécessaire. — Le 1^{er} octobre 1768. »

Notre manuscrit contient quelques notes de 1791, sans intérêt. C'est un cahier de 66 feuillets, petit in-4°.

XX. — Le livre de comptes, ou plutôt le relevé des rentes diverses du chanoine Marchandon de Puymirat, offre une particularité curieuse : il a été imprimé lettre à lettre à l'aide de cuivres découpés, par le procédé tout rudimentaire dont on use encore pour fabriquer les cartes à jouer et pour marquer les caisses à l'expédition. Propre, d'une orthographe irréprochable, ponctué avec le plus

grand soin, il offre à chaque page un encadrement fort net; les titres sont ornés de vignettes où dominent les têtes de mort et les os en croix, soit que l'auteur du registre ait voulu se remettre sans cesse devant les yeux des emblèmes le ramenant à la salutaire pensée de la mort, soit qu'il n'eût pas d'autres matrices d'enjolivements à sa disposition. Le registre, petit in-4° carré, d'une trentaine de feuillets, est solidement relié et porte ce titre assez original : l'*Interessant*, en lettres d'or dans un cartel.

Pas n'est besoin de donner d'explications sur le contenu de ce cahier, où l'on voit les *saulnes* destinées aux pauvres se mêler aux pralines que le bon chanoine distribuait à ses neveux, et les *mottes* à brûler et les chandelles alterner avec les cochons de lait et les lièvres qui faisaient sans doute, à certaines époques, la principale ressource de sa cuisine. Il est vraisemblable que la plupart de ces redevances n'étaient autre chose que des intérêts déguisés. Les rigoureuses lois de l'Église défendaient le prêt à intérêt; aussi la redevance en nature remplaçait-elle parfois la rente en argent, quand le capital n'était pas aliéné : façon assez naïve de tourner la difficulté. — Notons qu'on retrouve, dans le registre du chanoine de Puymirat, cette sollicitude de l'avenir et ce désir de « rendre compte » à ses héritiers, que nous avons signalés comme le trait dominant, caractéristique des livres de raison. C'est surtout à ce titre que nous faisons figurer des extraits de l'*Interessant* dans notre recueil.

Nous n'avons rien à ajouter aux remarques et aux notices qui précèdent. Il ne nous reste qu'à mettre sous les yeux de nos lecteurs le texte même des registres dont nous venons de les entretenir. Il est à peine besoin de faire remarquer que le numéro placé en tête de chaque livre de raison correspond à celui qu'il porte, dans notre introduction, la notice consacrée à ce manuscrit.

LIVRES DE RAISON

LIMOUSINS ET MARCHOIS

TEXTES

I

EXTRAIT DU REGISTRE DES COMPTES DE CHEPTELS, CONTRATS
ET NOTES DIVERSES DES MASSIOT, DE ST-LÉONARD (*)

(17 février 1431 -- 17 novembre 1790. — Notes relatives
à des décès de 1494 à 1496)

1. — *Achat (1) par Gérard Massiot, d'un demi-setier de froment de rente annuelle et perpétuelle au prix de trois royaux d'or. — 17 février 1430 (nouveau style 1431) (2).*

✠ Jhus M^a

Die decima septima mensis febroarii, anno Domini millesimo CCCC^{mo} tricesimo, presentibus Leonardo Jun-

(*) Registre papier petit in-4° d'environ 800 pages, propriété de M. le chanoine Arbellot, à Limoges. Pour tout ce qui a trait à l'état actuel de ce manuscrit, le lecteur est prié de se reporter à la notice spéciale (n° 1) que nous lui consacrons dans l'introduction placée en tête de ce recueil. — Les Massiot étaient une fort ancienne et honorable famille de Saint-Léonard, qui donna plusieurs dignitaires aux monastères des environs, entre autres deux prieurs à L'Artige, petit chef d'ordre situé à peu de distance de Saint-Léonard : Étienne (1380-1401) et autre Étienne (1468). — Aux xvr^e et xviii^e siècles, les Massiot ont été officiers des finances et ont occupé d'assez hauts emplois. Ils ont longtemps possédé le pittoresque manoir du Murand, en face de L'Artige. D. Léonard Massiot, de la congrégation de Saint-Maur, a laissé quelques ouvrages. Un Massiot, conseiller au Parlement de Bordeaux, installa en 1553 le siège présidial de Limoges, créé en 1551. Cette famille est éteinte aujourd'hui. — L. G.

(1) Cette pièce est le plus ancien acte ou mention daté que renferme le manuscrit.

(2) 1431 nouveau style. Depuis 1301, l'année commençait au 25 mars dans toute l'étendue du diocèse de Limoges.

cho et Petro Peyraudi, testibus ad hoc vocatis, specialiter rogatis, personaliter constitutus Clemenz Champo, textor ville Sancti Leonardi de Nobiliaco (1), non cohactus etc. (2) omnibus que vi (*sic*) etc. sed gratis etc. pro se et suis heredibus et successoribus, vendidit perpetuo, penitus et quic-tavit etc. prudenti viro Geraldo Massiot, mercatori de Nobiliaco, ejusdem ville, ibidem presenti, ementi et pro se et suis heredibus sollempniter stipulanti, ad faciendum, etc. unam eminam (3) frumenti rendualem, anno quolibet perpetuo, ad mensuram de Nobiliaco vendentem (4), sol-vendam per ipsum Clementem Champo et suos, in quali-bet festo Assumpcionis Beate Marie Virginis (5) si qui-dem (?) et pro summa trium regalium boni auri, cugni domini nostri Francie Regis (6), quolibet regale existente ponderis trium denariorum : que ibidem Geraldus Massiot realiter et de facto eidem Clementi tradidit et solvit etc. et quidquid in actionibus etc. et devestivit se dictus Cle-mens, pro se et suis, de dicta emina frumenti renduali etc. per tradicionem notule litterarum investivit et ex..... se

(1) Noblat est l'ancien nom de la ville de Saint-Léonard, dont le principal faubourg est encore appelé « le Pont de Noblat. »

(2) Ces etc. sont dans le texte. Ils se rapportent à des formules d'usage, dont le notaire ne donne que le commencement.

(3) L'hémine équivalait à deux coupes et à la moitié du setier. Le setier de Saint-Léonard représentait 61 litres 44 centilitres; celui de Limoges-Château 51 litres 20 centilitres.

(4) Mesure de Noblat vendant : c'est-à-dire à la mesure adoptée à Noblat pour les ventes.

(5) L'Assomption est un des termes d'échéances les plus fré-quemment indiqués dans les anciens contrats. Toutefois, en Li-mousin, les dates habituelles de paiement des redevances et des rentes sont, dès le xiii^e siècle, et probablement à une époque bien antérieure, la Noël et la Saint-Jean.

(6) Le royal représente à cette époque 13.17, soit 79 francs d'au-jourd'hui. Il convient de noter l'usage exclusif, dans la contrée, des monnaies françaises à un moment où Charles VII est encore si loin d'avoir reconquis son royaume. On peut dire, néanmoins, qu'à dater de la fin du règne de Charles V, le Limousin est com-plètement et pour toujours regagné à la France.

constituit etc. Et promisit dictus Clemens, pro se et suis, eidem Geraldo Massiot predictam eminam frumenti solvere et reddere, habendam, levandam et percipiendam anno quolibet, perpetuo, pro se et suis heredibus et successoribus assignavit et assedit dicto Geraldo et suis, de et super omnibus et singulis bonis suis mobilibus et immobilibus quibuscumque, et super quolibet eorumdem in solidum, singulariter in singulis et universaliter in universis. Et promisit etc. emendare etc. omnia dampna. Renunciavit etc. Obligavit etc. Juravit etc. Et concessit litteras Pariatgii condominorum de Nobiliaco (1) in meliori forma. — Soluta et collata fuit. — LEONARDUS RAVELLI (2), clericus, retulit.

(1) La juridiction du pariage royal avait été installée à Noblat Saint-Léonard, en 1307, en vertu d'une convention conclue à Pontoise entre le roi Philippe IV et Raynaud de La Porte, évêque de Limoges. Ce dernier, depuis longtemps en lutte avec les bourgeois de Noblat, qui lui disputaient la justice de la ville, consentit à reconnaître le roi comme coseigneur de la ville et à accepter, pour raffermir son autorité battue en brèche par les chefs de la commune, l'établissement du *condominium* que rappelle la mention ci-dessus. Le même état de choses existait dans la Cité de Limoges. Le chapitre de Saint-Yrieix partageait également ses droits de justice avec le roi de France en vertu d'un traité remontant, comme les précédents, au règne de Philippe IV. Outre ces parages royaux, il existait en Limousin plusieurs petits parages ecclésiastiques, que nous trouvons mentionnés dès le xvi^e siècle; nous pouvons citer celui de Saint-Jean Ligoure, dont la juridiction s'exerçait au nom du seigneur local et de l'abbé de Solignac.

Les officiers du Pariage de Saint-Léonard, outre le sceau judiciaire — *ad causas*, — tenaient aussi le sceau civil — *ad contractus* — destiné à authentifier les contrats passés soit par les particuliers (testaments, conventions privées, etc.), soit par les notaires et les clerks commissaires du siège dans l'étendue de la juridiction.

(2) Nous avons dit que chacun des contrats insérés au registre des Massiot porte la signature du notaire qui l'a rédigé.

T. VII.

2-3

2. — *Reconnaissance d'une somme de six royaux d'or reçue par Jean de Chauvour (1) de Gérard Massiot, pour prix de vente à ce dernier d'un cheptel dont Jean de Chauvour restera dépositaire (31 mai 1432) (2).*

Die ultima mensis maii anno Domini millesimo CCCC^{mo} tricesimo secundo, Johannes de Chouvors, parrochie Sancti Dionisii, gratis et sponte recognovit se vendidisse Geraldo Massiot, mercatore de Nobiliaco, ibidem presenti, etc. in curte sua (3), quatuor vaccas cum suis vitulis, quarum una est pili rubei et alia pili *bru* (sic) et alia pili *pic* et alia pili *faulvi*, precio et pro summa sex regalium boni auri (4), et quolibet regali existenti ponderis trium denariorum et cugni domini nostri Francie regis; que dictus Johannes de Chouvors recognovit habuisse et recepisce a predicto Geraldo Massiot, de quibus dictum Geraldum quictavit; necnon et triginta et duas oves, videlicet ad capitale (5) quinque regalium, dictus Johannes recognovit habuisse et recepisce a predicto Geraldo Massiot, de quibus ipsum Geraldum quictavit, etc. cum pacto etc. et predicta animalia promisit dictus Johannes nutrire et custodire bene et fideliter et ad ambarum parcium commodum et utilitatem etc., de eis eorumque excrescencia venire ad bonum et

(1) Chauvour, commune de Saint-Denis les Murs, canton de Saint-Léonard (Haute-Vienne).

(2) Nous avons parlé, dans l'introduction, de cette opération, assez commune autrefois semble-t-il.

(3) Le mot *curtis* ne signifie pas seulement cour d'une métairie. Il doit s'entendre des bâtiments, des airages et dépendances, même des champs du domaine. La traduction la meilleure des mots in *curte sua* serait peut-être « sur son exploitation. »

(4) Le royal vaut, en mai 1432, 13.17, soit environ 79 francs d'aujourd'hui.

(5) A cheptel. Le cheptel est le capital-matériel de l'exploitation rurale que le propriétaire fournit à la société. Ce mot répond exactement au mot *cabal*, qui a la même racine, et qu'on trouve souvent employé au Moyen âge et aux trois derniers siècles pour signifier mise commune des associés, fonds de commerce.

legale computum sive eycet (1) cum predicto Geraldo, et hoc in villa Sancti Leonardi de Nobiliaco, tociens quociens per dictum Geraldum seu suos fuerit requisitus, et emendare dampna etc. Renunciavit etc. Obligavit etc. Juravit etc. Concessit litteras Pariatgii condominorum de Nobiliaco in meliori forma, et presentibus fratri Stephano de Sancto Harito, alias de.... (2), canonico Sancti Leonardi, et Johanne deu Molat, testibus ad hec vocatis specialiterque rogatis, die et anno predictis. LEONARDUS RAVELLI, clericus, retulit.

3. — *Compte de marchandises : gingembre, poivre, papier, futaine, reçues de Genève (1437).*

✕ Jhs Ma. L'an mil CCCXXXVII ay reseubut de la marchandia que veng de Geneba (3) :

Premieyrament, xiii l. de zz (4) blanc.

(1) Le mot *eycet* est évidemment le même qu'*escaeta*, *escheta*, *escheuta*, *escheyuta*, qui correspondent à des sens assez divers, mais qui s'appliquent en général à tous droits constatés et échus, à toute part légitime d'hérédité. — *Sæpe sumuntur hæ voces pro legitimis hereditatibus, quæ quibusvis obveniunt.* (Ducange, Glossaire, verb. *ESCAETA*.)

(2) Un mot illisible. Au lieu de *Harito*, qui peut être une forme dégénérée d'*Aredio* — Yrieix, — on pourrait lire *Harito* ou *Harico*, peut-être *Havito* (Saint-Avit).

(3) Il nous semble difficile d'admettre qu'il s'agisse ici de Gênes, comme l'ont pensé plusieurs des personnes que nous avons consultées. Le mot est écrit plusieurs fois : *Geneva* ou *Geneba*, et *Geneve*. Nous devons ajouter que nous ne connaissons pas d'autre document faisant mention, antérieurement à l'introduction du protestantisme en Limousin, de relations commerciales directes entre Genève et nos contrées.

(4) Nous nous sommes demandé si cette abréviation désignait du sucre ou du gingembre. Comme nous trouvons plus loin la même marchandise ainsi indiquée : *zez*, nous pensons, avec la plupart des personnes compétentes consultées par nous à ce sujet, qu'il s'agit de gingembre, dont on faisait autrefois un plus grand usage qu'aujourd'hui, et dont nos voisins d'Angleterre se servent

Item may xxv de zz columbi.

Item may xxxvi l. de pebre (1) eysi ou pey desusdit.

Item may ay reseubut viii reumas (2) de papier, que costa la reuma, an lo port, xxvi sols d'aquesta monede. Monte las ix reumas : vii r[eaus] et xxxiii s. (3).

Item ii^m pessas fustonis (4) a xliii s. iiii d. la pessa, iiii l. vi s. vi d. (5).

Item resta de la marchandia :

C l. zz blant nz (6).

Item resta xxxii l. z. de zz columbi, nz.

Item resta ii^m balas de fustony, que son xlvj pessas.

encore pour la cuisine. Le zz *colombin* serait le gingembre gris, qui tire sur le brun. — M. Blancart, archiviste du département des Bouches-du-Rhône et un des hommes de France les plus compétents en ces matières, nous assure qu'il a trouvé assez fréquemment mention de gingembre *colombin*, et que jamais ce dernier mot n'a servi, à sa connaissance, à désigner une espèce ou une qualité de sucre.

(1) Ainsi, à cette époque, les épices, qui nous étaient longtemps arrivées par Montpellier, entraient en France par l'Italie, dont Genève était un des entrepôts. La route des Alpes était plus pénible et plus coûteuse, mais plus sûre que la traversée de la Méditerranée. On sait que dès le xiv^e siècle, Montpellier avait beaucoup perdu de son importance commerciale.

(2) Ces rames de papier viennent aussi de Genève : la disposition du texte l'indique clairement, la première ligne se rapportant de toute évidence à tout ce qui suit. Il y avait cependant, dès le siècle précédent, des manufactures de papier en France; nous ignorons si le Limousin en possédait dès cette époque : on n'y constate leur existence qu'au xvi^e siècle.

(3) Si neuf fois vingt-six sous valent sept royaux 24 sous, il faut en conclure que le royal correspond exactement à trente sous.

(4) Les futaines sont des étoffes croisées fil et coton qu'on fabriquait d'abord en Égypte.

(5) Il y a ici une erreur : les deux pièces devaient coûter 4 livres 6 s. 8 d.

(6) Il s'agit du poids net. Plus bas la lettre c semble se rapporter à l'énonciation du poids brut. On remarquera, en effet, que tous les articles, accompagnés de cette abréviation sont encore en ballots.

Item resta 1^a bala pebre senhade A; pesa 1 quintal z (1)
xxvi liv. c (2).

Item resta j^a bala pebre senhade O, pesa 1 quintal z.
xxv l. c.

Item resta j^a bala pebre senhade X, pesa 1 quintal z.
xi l. z. c.

Item resta j^a pebre senhade III, pesa 1 quintal z. xiii l. z. c.

Item de pebre camarat (3) III quintal LIII l. ta[re?] xi l.
resta net : III quintal XLII livres, ey 1^{re} charge de Geneve,
c[omptat?] III l., valen II l. II s., que valen a vi g^o (4) a III
d[eniers] mealha, monta clx fl. ix g^o z.

Item zéz (5) blanc, p. III^{es} et vii l., ou pey de Geneva,
monten xxix fl. — zéz columbin xxix l. ou pey de Geneva,
aij g^o z. vi fl. z. go.

Summa tot ix^{es} et xv fl. x g^o, [mar] d'aur a cxix fl., valem
cv reaus (6) c[ompte?] t. (7).

(1) Nous ne savons quel sens attribuer à l'espèce de z placé ici après le mot *quintal*, comme dans les lignes qui précèdent et qui suivent, après le mot *livre*. Peut-être ce signe est-il destiné à distinguer le quintal et la livre de Genève du quintal et de la livre de Saint-Léonard.

(2) Le signe c paraît, comme nous l'avons dit plus haut, se rapporter à l'indication du poids brut.

(3) Nous n'avons trouvé ce mot dans aucun vocabulaire : s'agit-il de poivre mêlé ou de poivre fin? nous ne saurions le dire. Peut-être *camarat* signifie-t-il : *emballé en caisse*, et correspond-il à l'abréviation c signalée plus haut.

(4) Cette abréviation g^o, qu'on pourrait également lire gr, désigne-t-elle des *gros* ou des *sous genevois*? Le passage est fort obscur. Il semblerait pourtant en résulter que 6 g^o équivalaient à 4 deniers 1/2 tournois. Toutefois le gros avait valu 3 deniers, et à un certain moment 10 deniers.

(5) On ne peut voir dans ces trois lettres autre chose qu'une abréviation de *zinziber* ou *zenziber*.

(6) Tout compté?

(7) Cent cinq royaux équivalent à 1,383 francs : environ 8,298 francs d'aujourd'hui. — Il résulte bien clairement de ce passage que le marc d'or, qui donnait 64 royaux de trois deniers, correspondait exactement à 119 florins : d'où la valeur du florin ressort

Item XLIII pessas fustons auzebort (?), monten LIX reaus
XXIII s. vi d.: — a LXV r. quelas XLVIII pessas de fustony.

Summa CLV reaus III sols vi deniers, valen a x per c
égal valen XVI reaus. Summa tot IX^m et I reaus XIX sous
vi deniers.

Item per lo pourt de VII quintal, monte IX r. et x s.

Item per las doas serpelieyras (1) et per II corde deu
pebre et pesar et pourtar (?) et tos mecieix (2) XII r[eaus]?

Summa tot (3) IX^m et XI r[eaus] (4).

tirait à environ 7,083 francs, au pouvoir actuel de 42 fr. 50. Nous négligeons, dans ce calcul très approximatif, la fraction de florin qui forme la différence de 195 fl. 10 « g » à 196, ne sachant pas ce que représente le « g », et nous prenons le chiffre rond de 196 pour point de départ de notre calcul.

(1) On appelle encore *serpillières* de grossiers tissus de chanvre servant à envelopper des ballots de marchandises.

(2) *Mises*, frais.

(3) Il est difficile d'expliquer quelques-unes des indications données en abrégé par Gérard Massiot dans ce curieux inventaire; il est heureusement beaucoup plus aisé de reconstituer son compte à l'aide de ses éléments principaux. Le marchand constate qu'il lui reste :

3 quintaux 42 l. de poivre.....	160 fl. 9 g.	
87 livres de gingembre blanc....	29 fl. » g.	
29 livres de gingembre colombin.	6 fl. 1 g.	
Ensemble.....	195 fl. 10 g.	= 105 royaux.
A ajouter 48 pièces de futaine.....		60 r. 4 s. 6 d.(?)
		165 r. 4 s. 6 d.
10 p. 0/0 pour intérêts ou frais généraux.		16 r. 15(?)
		181 r. 19 s. 6 d.
Coût.....		9 r. 10 s.
Transport.....		
Prix de revient total.....		191 r. n ^{bre} rond.

La dépense du transport est à noter. Il en a coûté à Massiot 9 royaux 10 sols., soit environ 120 fr. 35 d'alors, pour le transport de Genève à Saint-Léonard (480 à 500 kilomètres à vol d'oiseau) de sept quintaux de marchandises. Le transport du quintal ressort donc à 17 fr. 20, équivalant à 103 francs d'aujourd'hui. On ferait à présent venir de Genève à Saint-Léonard, en grande vitesse, 100 kilogrammes de marchandises d'épicerie, c'est-à-dire un poids à peu près double de l'ancien quintal, pour 24 fr. 60.

(4) La première partie de cet inventaire est de la main de Gérard Massiot.

4. — *Analyse d'un sermon prêché à Saint-Léonard
le 3 décembre 1437.*

Sia memoria quar i bon frayre prediquet lo iii^e jorn de desembre, l'an de grassia mil ccccxxxvii, et dis en son sermo quar tot home et tota femna se podian solbar (1) et anar en paradis, mas que feseys (2) las chausas que se enseguen :

Premieyrament, di que l'ome et la femna, quant lebaran de liech, que se senhen, en apres que avan tota hobra se aganolhe (*sic*) dis la chambra, et que devotamen diga lo *Paster noster* et la *Ave Maria* et lo *Credo* et poy... (3). Et di que l'om avia sa mesa (4) devotamen, lo comensamen et la fi, et que om ne se probche pas deu pestre que di la messa; et que a la eyglieya defen que hom no parle an degu ni de negunas besonhas, sino de pregar Dieu.

Item di que, lo sanc dieumenc, no fasas deguna hobra sino pregar Dieu, et que debes ouvrir la messa de vostre chapela et los commandemens et vespras et completa et tot lo sanc dieumenc far bona hobra et pregar Dieu.

Item, di que j vet (5) lo meys vos cofesey vostreys pechat.

Item, di que lo jorn de Pasqueys vos, lo plus santamen que vos poyrey, vos cofeseys et metes vos en bona ordenansa a resebre nostre senhor Dieu Jhesu Christ, nostre solvador, que preys mort et passion por nos et la ✠ (6). Et fasen aquestas chausas desus dichas et fasam olmona a paubra gen et fesam pregar Dieu por los mors et menar honesta vida en beure, en mingar, et vieure (7) deu sos

(1) Sauver, de *salvare*.

(2) A la condition qu'ils fassent.

(3) Un mot illisible.

(4) Pour *ouvra* ou *auvia sa messa* : entende sa messe.

(5) Une fois le mois.

(6) Et la croix. L'écrivain a figuré ici le signe de la rédemption, au lieu d'écrire le mot.

(7) Vivre. Il faudrait : *vivant*, pour la suite régulière de la phrase.

prope et no tolre re (1) a degu, et setifar si as re de l'ou-trus (2), en fasen todas aquestas chausas et si desus eycrichas, di lo frayre desus que entraras en la gloria de paradis. Eysi sia. — Amen.

Pater noster Geraldus Massioth scripsit hec sua propria manu (3).

5.— *Bail à cheptel, 7 février 1438 (nouveau style 1439).*

Item Die septima mensis febroarii, anno Domini millesimo CCCC^{mo} tricesimo octavo, presentibus Ademaro Bayle et Reymoneto Hugo, testibus ad hec vocatis, personaliter constitutus Peyrau de Savenas (4), faber, habitator de Nobiliaco, pro se et suis, non cohactus etc. omnibus que vi etc. ymo gratis, recognovit in veritate, publice confessus fuit se bene et legitime tenere et habere in curte sua duas vaccas cum uno vitulo femello, unius anni..., videlicet ad capitale sex regalium boni auri, cugni domini nostri Francie Regis, quolibet pondere trium denariorum (5), videlicet ab honesto viro Geraldo Massiot, mercatore de Nobiliaco, ibidem presenti; que quidem animalia promisit dictus Peyrau nutrire et custodire, ad ambarum parcium comodum et utilitatem, et de eis eorumque exressenciis (6) venire ad bonum computum siue eycet tociens

(1) Ne rien prendre. *Tolre* reproduit le latin *tollere*.

(2) Et restituer (*setifar*, forme vicieuse : satisfaire, *satisfacere*), si vous avez quelque chose à autrui.

(3) Cette note est de la main de Jean Massiot, ou peut-être d'un de ses fils.

(4) Savennes, aujourd'hui commune du canton de Guéret (Creuse). Bernard de Savennes fut évêque de Limoges de 1219 à 1226. Toutefois il s'agit peut-être ici de Savenas, qui appartient actuellement à la commune de Saint-Martin Sainte-Catherine, canton de Bourgneuf (Creuse).

(5) Six royaux d'or de 3 deniers chacun représenteraient aujourd'hui 474 francs.

(6) Ainsi le bail à cheptel était dès lors ce qu'il est aujourd'hui; le propriétaire remettait le capital-bestiaux au métayer : celui-ci élevait, gardait, soignait les animaux qui lui étaient confiés, et les deux parties partageaient le croît, le métayer restant responsable de la valeur de la souche.

quociens per dictum Geraldum seu suos fuerit requisitus, et emendatis dampnis etc. Renunciavit etc. Juravit etc. Obligavit etc. Et concessit litteras Pariatgii condominorum de Nobiliaco in meliori forma. LEONARDUS RAVELLI, clericus, retulit.

6. — *Dissolution et liquidation de la société de commerce existant entre Gérard Massiot et Jean de la Ribière, 18 février 1438 (nouveau style 1439).*

Die XVIII^a mensis febroarii, anno Domini M^o CCCC^{mo} XXXVIII^o, presentibus honesto viro Leonardo Doynays, mercatore, et Michaelae Boudrit, eciam mercatore, et Johanne Picapansa, testibus, personaliter constitutis honesto viro Geraldo Massioth, mercatore de Nobiliaco, pro se et suis, ex una parte, et Johanne de Ripperia (1), mercatore ejusdem ville, eciam pro se et suis, ex altera, cum prout eedem partes dixerunt et recognoverunt diu est ipse inter se contraxissent certam societatem, quam inhiendo ipse Geraldus tradidisset novem viginti et duodecim regalia auri ponderis pro quolibet trium denariorum, seu sexaginta quatuor regalia auri marcam auri facientia (2), eidem Johanne de Ripperia, qui eciam in eadem societate ponere et tradere promississet sexaginta quatuor regalia auri ponderis predicti, ut hec constare dixerunt per litteras super eadem societate passatas per magistrum Leonardum Tillourier; eademque societas ex post durasset et inter se de lucro et dampno convenissent ad bonum computum,

(1) Il y a dans la Haute-Vienne et la Creuse un assez grand nombre de localités qui portent le nom de *La Ribière* ou *La Rivière*. Plusieurs se trouvent dans les environs de St-Léonard : notamment dans les communes de Bujaleuf, Champnetery, La Geneytouse, Moissannes et Saint-Priest Taurion. (Voir le *Dictionnaire géographique de la Haute-Vienne* d'Émile Grignard, manuscrit conservé aux Archives de la Haute-Vienne.)

(2) Les 192 royaux représentent environ 2,528 francs et équivaldraient à 15,168 francs d'à présent.

etc. hinc est quod hoddie ipse partes, non cohacte, etc. ymo gratis etc. omnibus etc. recognoverunt se inter se computasse bene et legitime et pro fine ejusdem computi idem Johannes debuit et se debere recognovit eidem Geraldo presenti et requirenti, omnibus illis in quibus unus alteri teneri poterat, quoquo modo, quacunque de causa seu racione, computatis ac eciam lucro et dampno, precium videlicet sive summam novem viginti et octo regalium auri (1), boni auri ponderis predicti; quam summam idem Johannes solvere promisit eidem Geraldo presenti etc. videlicet infra nativitatem Beati Johannis Baptiste proxime venturam (2), nec non emendare dampna, etc. Ceterum eedem partes remanserunt quicte hinc et inde de omnibus mutuis, creditis, obligacionibus, societatibus et litteris quibuscunque, quas annulaverunt et irritaverunt perpetuo etc. presente in sui efficacia permanente, etc. Et super his renunciaverunt predictae partes hinc inde etc. Juraverunt, etc. Obligaverunt etc. et concesserunt litteras Regis, Pariatgii et domini officialis Lemovicensis (3) in meliori forma. — BORDAS r^e.

7. — *Achat de cent quartres de sel par Jean Massiot (30 juin 1446).*

Die ultima junii, anno Domini millesimo CCCC° XLVI^{to}, presentibus Joanne de la Cossadieyra (4), mercatore, et

(1) 2,476 francs, soit 14,646 francs d'aujourd'hui.

(2) Avant le 24 juin 1439.

(3) On voit que l'intervention de l'official était encore considérée, au milieu du xv^e siècle, comme communiquant à un acte purement civil, une authenticité et une autorité égales à celles que pouvaient donner les officiers des sièges royaux. En cas de non-exécution des engagements, la partie lésée s'adressait souvent à l'official, la procédure du tribunal ecclésiastique étant probablement moins coûteuse que celle des juridictions laïques.

(4) Peut-être les Coussières, hameau de la commune de Moissannes, canton de Saint-Léonard.

Petro Berge, testibus, etc. personaliter constitutus Johannes de Villagolet (1) alias lo Rodier, de Bello Deducto (2), non coactus etc. ymo gratis etc. omnibus etc. vendidit Johanni Massioth, mercatori, presenti etc. centum quarterias (3) salis ad mensuram de Nobiliaco, vendentem et ementem, precio quinquaginta scutorum auri novorum nunc pro Domino nostro Rege Francie currentium (4), quod precium dictus Johannes de Villagolet habuit realiter a dicto Johanne Massioth presente etc. in bonis scutis auri, et non immerito ipsum Massioth et suos et ejus bona quittavit perpetuo cum pacto etc. Et nichilominus easdem centum carterias salis, ad dictam mensuram, mensuratas correteriis (5) dicte ville, ipse Johannes, et tam ipse quam Leonardus Danielis, qui ad preces ejusdem....., se constituit fidejussorem et principalem debitorem, et quemlibet ipsorum in solidum, et conducere ad domum dicti Massioth promiserunt infra majus festum Beati Leonardi proxime venturum (6); necnon emendare dampna, etc. Renunciaverunt, juraverunt, obligaverunt, etc. Et concesserunt litteras Regis, Pariagii et domini officialis. — BORDAS r^a.

(1) Probablement Villegouleix, commune de Saint-Martin-Château, canton et arrondissement de Bourganeuf (Creuse).

(2) Boisdéduit ou Beaudéduit, près Saint-Léonard.

(3) La quarte valait le quart du setier, soit, à Saint-Léonard, 15 litres 36 centilitres. Le setier de sel se vend ici deux écus, c'est-à-dire 23 fr. 66 : 142 francs d'aujourd'hui : ce qui fait ressortir le litre de sel à 2 fr. 35 environ.

(4) Ces écus neufs valaient 11 fr. 83, soit environ 68 francs d'aujourd'hui.

(5) Peut-être *carteriis*, dans le sens de *mesure d'une carte* ou *ayant pour point de départ la carte*. *Correteriis* peut aussi désigner des intermédiaires officiels, des « courtiers-jurés. »

(6) 6 novembre.

8. — *Naissance et baptême de Louis Massiot, fils de Jean,
3 janvier 1456 (nouveau style 1457).*

Anno Domini millesimo CCCC° L° sexto, die tercia mensis jenuarii quod mater mea Margarita Fabra, de Sancto Paulo (1), uxorata cum Johanne Massiot, habuit unum puerum; et fuit patruus dominus Ludovicus Fabri, capellanus de Vico (2) et canonicus Entimonesterii (3); et puer habuit nomen patroi; et dictus patruus erat frater dicte matris mee, et ut sciremus meliori modo quot haberet annos in tempore venienti, ego Anthonius Massioti, posui in scriptum illo die met. Signatum de manu mea. — ANTHONIUS MASSIOT, clericus.

9. — *Naissance et baptême de Blaise Massiot, fils de Jean,
3 février 1463 (nouveau style 1464).*

Nota que l'an mil CCCC LXIII, lo jour Saint Blaisy (4), que naquet mon frair Blaise, et fut parein Jehan Alesme, et marine la Katerine, fille de mon oncle, maistre Jehan Faure; et fut l'annee des grans neiges (5).

(1) Sans doute Saint-Paul d'Eyjeaux, chef-lieu de commune du canton de Pierrehuffière, arrondissement de Limoges.

(2) Vicq, chef-lieu de commune, canton de Saint-Germain-les-Belles, arrondissement de Saint-Yrieix (Haute-Vienne).

(3) Eymoutiers, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Limoges. Il est parlé, dans nos chroniques, de l'ancien monastère qui existait dans cette ville au ^{xr} siècle. Un chapitre y fut établi à une époque assez ancienne. L'église collégiale d'Eymoutiers possède des vitraux du ^{xv} siècle qui comptent parmi les plus beaux que nous ayons en Limousin. L'ancien nom de cette ville est *Ahentimonasterium*, qu'on trouve à peu près exactement conservé ici.

(4) 3 février 1464.

(5) Nos *Annales manuscrites* ne signalent pas ces « grandes neiges. »

10. — *Convention entre J. Massiot et Pierre Chabret, son voisin, au sujet d'un toit ou auvent établi par ce dernier au-devant de sa maison (5 août 1466).*

Memoriale est quod die hodierna infrascripta, personaliter constituti honesti viri Johannes Massiot, burgensis et mercator ville Sancti Leonardi de Nobiliaco, pro se et suis, ex una parte, et Petro (*sic*) Chabret, fabro, eciam pro se et suis heredibus et successoribus ex parte altera : cum dictus Petrus Chabret edificari faceret quoddam *umbrailh* (1) ante domum suam, et pariete (*sic*) ejusdem ex parte ante et deversus domum dicti Johannis Massiot, dictus Petrus Chabret promisit, et convenit eidem Johanni Massiot, retrahere dictum *umbrailh* ad ordinationem expertorum, tociens quociens per dictum Johannem et suos fuerit requisitus, et eciam tociens quociens ipse Johannes aut suos (*sic*) voluerit (*sic*) in pariete suo edificari facere unum *umbrailh*. De quibus premissis, predictus Johannes Massiot peciit hoc presens memoriale sibi dari. Datum et actum coram me, Petro de Meyrengas, licenciato, commissario et jurato, presentibus honesto viro Audoyno Lobloys, Leonardo Costanti, carpentario, et Leobone Rebers, testibus ad hec vocatis et rogatis, die quinta mensis augusti, anno Domini millesimo CCCC° LXVI. — P. DE MEYRINGIS r^l.

11. — *Reconnaissance souscrite par Charles de Cresancy, prieur curé de Bujaleuf, pour un prêt de deux écus d'or, et promesse de payer en blé (3 décembre....).*

Yeu, Charle de Cresensy, prieur de Bugaleou (2) c[on]joyse et confesse a deveyr a Johan Massiot, marchean de Saint

(1) *Umbrailh* — *umbraculum* — a le sens de couverture, abri, tente. Il s'agit d'un toit léger, d'un auvent.

(2) Bujaleuf, commune du canton d'Eymoutiers, arrondissement de Limoges.

Liennard, la soma de dos escus d'aur, losquals dos escus m'a prestat ben e lealment, contas et velhant (1) per lo preys que lo blat voudra a la Nostra Dama prochaine venent, que yeu l'en setifaray sos dos escus en blat (?) per lo preys que voura. Fach lo iii^e jour de desembre, l'an..... fach senheit de son senc (?) manual sy desos. — CHARLES DE CRESSANCI.

12. — *Vente de bétail (13 septembre 1468).*

Yeu, Esteve Tillourier, clerc et notari de la ville de Saint Liennard, cónoisse et confesse aveyr vendut ou senheir Johan Massioth, bourgeys de lad. ville, ung parel... beoux et una vache en son vedeu mascle, le qual bestiau luy ay delieurat et beylhat sur lous tenanciers deu leuc de Reynarie (2), p^e de Saint Esteve de Noalhac (3) et ce por le pres et some de sieys escuts d'aur (4), la qualle somme be et leaulment me a beylhat contant, et de la qualle somme led. Massioth en quite per aqueste present sedula signada de mon sign manuel si dessoubz meys en la presence de sage hom Michel Beudier et Legier de Brugieyras (5), le xiii^e de septembre, l'an mîl IIII^e LXVIIJ. — E. TILLOURIER.

13. — *Jean Massiot reçoit de l'Évêque l'investiture de plusieurs fiefs, 3 février 1470 (nouveau style 1471).*

Nota quod die tercia menssis febroarii anno Domini

(1) Comptés et valant pour, etc. — La stipulation est assez curieuse.

(2) Nous n'avons pu trouver la localité que désigne ce mot. Aucun nom de lieu dans les environs, sauf Arrènes, chef-lieu d'une commune du canton de Bourganeuf (Creuse), ne s'en rapproche.

(3) Une des anciennes paroisses de Noblat-Saint-Léonard.

(4) Six écus d'or, en 1468, équivalent à 68 fr. 64 : environ 412 francs aujourd'hui.

(5) Peut-être Brugerat, hameau de la commune de Moissannes, canton de Saint-Léonard.

millesimo quadringentesimo septuagesimo, presentatus fuit pater meus Johan Massiot coram domino Episcopo Lemovicensi (1) ex (*sic*) hommagia faciendo; et primo fuit investitus de magno Biliaco (2) et de Reynaria; et fecit homagium de Manso Papoulo (3) cum suis pertinensis, et sollempniter... de Virolo (4)..... Datum die ipsa in villa Sancti Leonardi, anno supradictis. — JOHANNES MASSIOTH, clericus (5). — Et saches que ledit lieu de Virolle estoit reservat du S^r; mas y a vendicion.

14. — *Délivrance au prieur de l'hôpital des pauvres de Saint-Léonard, d'un legs de 30 sols fait à l'hôpital par Jeanne Clautre, veuve de Gérard Massiot (16 octobre 1471).*

Cum domina Johanna Claustra, relictæ quondam Gerardi (6) Massioth, burgensis ville Sancti Leonardi de Nobiliaco, in suo ultimo testamento dederit et donaverit et legaverit hospitali pauperum (7) dicte ville, xxx^s solidos (8), ego, Petrus de Alvernia (9), presbiter et prior dicti

(1) L'évêque de Limoges était alors Jean I Barthon de Montbas, qui occupa le siège épiscopal de 1457 à 1486.

(2) Le Grand Billat, commune de Saint-Léonard.

(3) Nous n'avons pu identifier cette localité. Il y avait, aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, un *Mas Papalou* dans la banlieue de Limoges; mais ce ne peut être le lieu dit dont il est ici question.

(4) Probablement Virolle de Champnétery, canton de St-Léonard : peut-être Virolle d'Aureil, canton sud de Limoges.

(5) Il semble résulter de là que Jean Massiot, époux de Marguerite Faure, avait deux fils du nom de Jean : l'un marchand et l'autre clerc.

(6) On avait d'abord écrit *Johannis*; mais on a corrigé ensuite.

(7) L'hôpital de Saint-Léonard fut, dit-on, fondé vers 1191. L'abbé Legros a constaté son existence en 1263.

(8) Environ 9 fr. 03 : un peu plus de 54 francs d'aujourd'hui.

(9) Les d'Auvergne, une famille de bonne bourgeoisie de Limoges, ont, du ^{xiv}^e au ^{xviii}^e siècle, fourni un grand nombre de dignitaires ecclésiastiques d'ordre secondaire, de jurisconsultes, de juges, de notaires et de greffiers.

prioratus hospitalis, confateor et recognosco me recepisse et habuisse a honesto viro Johanni Massioth, burgensi dicte ville, ut heres (*sic*) dicte Johanne, matris sue, ut plenius omnia continentur in testamento dicte Johanne, dictos triginta solidos, et in testimonium veritatis signum meum manuale apposui presenti quictancie. Factum per me, dictum de Alvernia, die xvi^a mensis octobris, anno Domini millesimo CCCC^{mo} LXXJ^o. — P. DE ALVERNIA.

15. — *Prière et cantique à la Vierge (s. d.)*

Saluto te, beatissima virgo, Dei genitrix, Maria, angelorum regina et domina, ea salutacione qua te salutavit angelus Gabriel, dicens : Ave, Maria, gracia plena, Dominus tecum. Ipsi^{us} sanctus superveniet in te et virtus Altissimi obumbrabit te, etc. (1).

De toy nous vient toute bonte
Tres douce virge precieuse,
[Qu']aucun pechie n'a surmonte.
Vueille moy estre gracieuse.
La mort, qui est sy tres hideuse,
Me vient aper (2), je ne say l'eure.
Mon ame en est sy angoisseusse
Que de peur chascun jour [je] plure.

Plurer me faut mes grans meffais;
Car je ay vescu toute ma vie
En pechie, par diz et par faiz.
Helas! Dame, je te suplie
Prie a ton filz, le fruyz de vie,
Que tu alaytas doucement,

(1) Cette invocation se poursuit pendant dix lignes encore; comme elle n'a rien d'original, il nous a paru inutile de la reproduire.

(2) Happer.

Que luy pleist par courtesie (1)
A moy pardonner humblement.
Humblement je te fais priere,
Mere de notre Redemptor,
Que ta benigne grace acquiere
En perseverant en ce jor (?).
Tu es le chastel et la tour
Out les pechour se viennent rendre.
Sy te supli, oy ma amour
Et en mon fait vuelhes entendre (2).

16. — *Note relative à des travaux de curage d'aqueducs et à la construction d'une nouvelle cave (1^{er} septembre 1472).*

Die prima mensis septembris, anno Dominj millesimo CCCC^{mo} LXXIJ^o, que mon pair [Johan Massiot, filh de Ger. Massiot] (3) feys curar lo doat (4) de la fon de nostra taberno, et trebar (5) a doas claux, de que la premieyro se troubet a l'endrech vix at vix deux premier urceaux de la pourta de la meyso que fust de Beylenieis, maintenen estant de Marsaud et Liennard, filhs de Marcialy Doyneys, cuy Dieu pardon! — et l'autre clautx en la pillo d'entre

(1) Par grâce, par condescendance pour toi.

(2) Il faut noter le tour heureux et facile de ce morceau, sa naïveté et l'entrelacement régulier (sauf à la fin de la première strophe) des rimes masculines et féminines.

(3) Les mots entre crochets ont été ajoutés d'une écriture très postérieure.

(4) Le conduit, *ductus*. On voit que nos ancêtres ont souvent réalisé, d'une façon très imparfaite il est vrai, et fort incorrecte le plus souvent, ce grand progrès qui s'est généralisé à notre époque : l'eau à domicile... A Limoges, il y avait dans un certain nombre de caves particulières, des pêcheries, des réservoirs dont l'existence est mentionnée dans des annonces et contrats de vente des deux derniers siècles.

(5) Nous nous croyons sûrs de notre lecture. Néanmoins *trebar* ne donne pas de sens, à moins qu'il ne soit un composé de *barrar*, fermer, et que *trebar* ne soit mis pour *trebarrar*.

T. VII.

la meygo de Picapanso, mainctenen estam de Marsaud Banhar, aliter Guogaud, et entre acquello de Claustro fazen queyrio (1); lasquaux claux son senhadas (2) en sertanas grandas peyras ou peyrat (3). Fach lodich jour et an; et l'am r[elatum?] anno Domini 1472. — J. MASSIOT.

Item, ladite annado furen curatz acquilx de L'Oumonieyro (4), comenssam a ma meygo et fenizen a la meygo de Liennard Raveu, tiran a la dicha porta.

Item, en aquello annado fey curar los doatz deypeust la taverne (5) de chas Clautro jucques avant Partutz (6); et furent fach neufs que jamais (?) nevias vie agut.

Item, eodem anno, fey far la taverno neufve d'a maigo (7) soubz l'oubradour (8) et ladicha taverno velho enplit d'aigue per la font; et fay mon payr curar lo doat tout au long, jucques a la maijo de Gogau, et trobarent doas claux, l'une davant la maijo de Marsaud et Lienard Doyneys, et l'autre davant la maigo dudich Gogaud et de Laclautre.

17. — *Bail à cheptel, 10 janvier 1474 (nouveau style 1475).*

Die X^a mensis januarii, anno Domini millesimo CCCC^o

(1) Coin, encoignure.

(2) Marquées.

(3) Pavé. S'applique plus particulièrement aux petites cours et passages ou corridors pavés qui dépendaient des habitations. Il signifie aussi *amas de pierres*, et *perron*.

(4) La rue Aumônière existe encore à Saint-Léonard. A l'extrémité se trouvait alors une des principales portes de la ville. Cette porte est souvent mentionnée au XIII^e siècle. On y exécutait les malfaiteurs condamnés à la mutilation : amputation des oreilles ou perte d'un membre.

(5) *Taberna* se prend en général dans le sens de cave. Les lignes suivantes prouvent bien que c'est ce que Massiot entend par là.

(6) Est-ce un nom d'homme, ou s'agit-il du lieu dit *Malpartuz* —

(7) *D'a maigo*, d'ici, de chez nous.

(8) *Malo Pertusio*, — où était la prison de la ville?

(8) Atelier, de *operatorium*.

LXXIII^o, presentibus Anthonio Rabith, alias Trabau, et Anthonio Peyraudat, testibus, etc. Petrus de Podio Focherii (1)... alias Coalena non coactus etc. (cum omnibus) vi etc. sed gratis etc. pro se et suis recognovit se bene et legitime tenere in curte sua, a prudente viro Johanne Massiot, burgensi ac mercatore ville Sancti Leonardi, ibidem presenti etc. unum bovem pili rubei, unam vaccam pili rubei piga pregnantem (?) et duas tauras quarum una est pili rubei et alia piga, et unum jumenctum pili bayardi et hoc precio et summa septem scutorum auri et duodecim denariorum; que animalia promisit dictus Petrus servare et nutrire ad ambarum partium commodum et utilitatem et venire de (?) eisdem ad bonum et legale compütum sive eysset in villa Sancti Leonardi tociens etc. et promisit emendare dampna etc. et renunciavit etc. obligavit etc. concessit litteras Regis et Pariagii in meliori forma. — TILLOURIER r.

18. — *Recette d'un préservatif contre le poison et la peste (s. d.).*

Recepte d'une poudre que le medicin a Moss^r de Guiene a ordonne *contra pestem* : que on doist prandre toz les matins une petite routie de pain et la tranper en du vin viron (*sic*) une draxme (2), et mettre sur la routie de ladite poudre, et manger ladite routie et boire ledit vin; et est bonne contre toute poison et verin (3). — Pulvis ista imperialis dicitur.

Recipe scabiose (4), radicis tunice (5), ana (6) ; (7) 1.

(1) Un mot illisible.

(2) Drachme. Ce mot est encore en usage dans la langue pharmaceutique. La drachme équivaut au gros et représente environ 4 grammes.

(3) Venin. Cette forme, *verin*, était autrefois très usitée. Une des sept « Merveilles du Dauphiné » est encore désignée par le peuple sous le nom de « Tour sans verin. »

(4) Nom de plante encore usité.

(5) Un des vieux noms de l'œillet.

(6) Signifie : *de chacun*; peut-être abréviation pour *ambarum*.

(7) Une sorte de ζ grec : signe de l'once.

Radicis diptamy (1), **radicis tormentille** (2) **ana** $\frac{1}{2}$ **sem.** (3).

Boli^u (4) $\frac{1}{2}$ **i**, **seminum** (5) **acetose** (6), **seminum citry**,
ana. 3 (7) **ij.**

Rasure eleboris (8), **margaritarum** (pour *margaritarum*
se pren la semence des perles) (9), **j**; **cinamomy** (10) **electi**
3 **sem.**; **Garioff.** (11) 3 **sem.**; **Zucc[hari?] albi** (12) **quod suffi-**
ciat. **Fiat pulvis.** **MASSIOTH.**

Oportet cavere a femina (?) (13), **a frigore**, **a fervore**, **a**
fructu, **a fetore**, **a sumo** (?) **malo.**

(1) Pour *dictami*.

(2) Nom de plante encore usité.

(3) Demi-once.

(4) Douteux. Les personnes que nous avons consultées sur le
sens de ce mot, notamment M. Astaix, ancien directeur de l'École
de médecine de Limoges, pensent qu'il ne faut lire ici ni *Bolici* ni
Boliti. Toutefois le Bol d'Arménie entrain dans la composition de
plusieurs recettes contre la peste.

(5) Graine.

(6) Pour *acetose*, oseille.

(7) Sorte de 3, signe du gros ou de la drachme.

(8) *Eboris* probablement. M. Astaix nous a montré dans d'anciens
livres de médecine plusieurs formules de préservatifs contre la
peste et le venin, où figurent des râclures d'ivoire.

(9) Les mots entre parenthèses sont en note. On donnait le nom
de *semence de perles* à des perles très petites.

(10) Cannelle de Ceylan.

(11) *Gariophylli*, clous de girofle.

(12) *Zucchari* ou *sacchari* (all. Zucker), sucre. Le sucre nous
venait d'Orient et des îles de l'Archipel grec. Au temps des Croi-
sades, la France et l'Italie le tiraient surtout de l'Égypte et de
Tripoli.

(13) Notre lecture peut ne pas être bonne. Toutefois on rencontre
souvent, dans nos vieux livres de médecine, des recommandations
dans le même sens. On sait quelles bizarres propriétés de vieilles
superstitions avaient attachées à certains états de la femme.

19. — *Notes diverses relatives aux évènements malheureux : guerres, famines, épidémies, à leur retour et à leur succession (la dernière partie du passage au moins est postérieure à 1479).*

Sia memoria pro successoribus nostris quod, post magnas guerras, veniunt indulgentie; post indulgentias venit fames; post fames venit quandam (*sic*) generalem pestilentem (?) contagionem, que quasi impidimie (*sic*) calide vocatur febre pestilencia (?).

Item, notetur quod in annuatis quinquagesimis communiter est famina in isto regno.

Ay ouvit disre a Johan de Lan, demoran a Dieuluydon (1), en l'aage de IIII^m et v ans, que son payr dizia, que era de mesma aige, que l'an mil treys cens XXXI, fu una grant famina et una grant guerra ampres, et devizon entre lous senhors; car ne y avie point de chap, causa (?) mortis (2).

Item l'an mil CCC^e IIII^m et dous, ou enviro, fu grant mortalitat, et se sauveren lous senhors en se remudan de chastel en chastel et de plasse en plasse, et l'an avant fu grant famina et deyssendit (3), et dizen lous, anssias (4) que deyssendet ung prince d'Anglaterra (5) en Gasconhe

(1) C'est par erreur que nous avons dit plus haut qu'il s'agissait de Dieulidont d'Oradour-sur-Glane, canton de Saint-Junien, arrondissement de Rochechouart (Hte-Vienne). Dieulidont était un prieuré de l'ordre de L'Artige, situé dans la paroisse de Benon, en l'île de Ré.

(2) Cette famine n'est pas signalée ailleurs. S'agit-il ici des troubles qui désolèrent le pays un peu plus tard, dans les premières années de la guerre avec l'Angleterre?

(3) Ce mot est répété plus loin et mis ici par inadvertance.

(4) Les anciens, les vieillards.

(5) S'agit-il ici de la descente faite par le duc de Lancastre sur les côtes de Guyenne en 1388, et que les garnisons de routiers à la solde de l'Angleterre appuyèrent en opérant une diversion en Berri?

et lousdits senhors furen mandat a y anar, et y furen tuatz (1).

It. l'an mil IIII^e XXXI ont avia x sestiers (?) de blat per ung escu (2).

L'an mil IIII^e XXXIJ per ung escu n'avian setiers que II setiers.

L'an XXXIIJ lo sestiers valia I^r de rey (3); l'an XXXIIIJ, de xxx s. venguet a quatre (4), sens medre et sens batre (5).

Despuys l'an LXV, en acquest reaulme ou circumvicinis agut grant guerras jusques au LXXVIII a XIX.

Despuey l'an LXXII, en acquest reaulme, agut grans pardons et perpetuous et indulgencias de tant d'eyglieyzas que ne ceys memorious (6).

Item ung (7).

20. — *Relevé des rentes de Jean Massiot à la date
du 15 février 1474 (nouveau style 1475).*

Eysso eys l'estapt de las rendas que yeu, Johan Massioth, ay acquisas, en acquey papier escripchas le xv^e de feurier l'an mil CCCC LX et XIII.

Et primo leuc de Chouvour (8) d'ostro en la terre de Chastelneuf (9) et justice, loqual fu de Franseis et de Peir

(1) Nous n'avons pu trouver de détails sur ce fait.

(2) Soit un peu plus d'un franc (six francs d'aujourd'hui) le setier.

(3) 13 fr. 17, soit 79 francs d'aujourd'hui.

(4) Un fr. 64 (9 fr. 85 d'aujourd'hui).

(5) « Sans battre et sans moudre, » c'est-à-dire le grain vendu en paille sans aucune main-d'œuvre.

(6) Que je n'en ai pas gardé mémoire.

(7) Le rédacteur de ces notes s'est arrêté là. Une partie au moins de ce passage est de la main d'Antoine Massiot, prieur de Dieulidont.

(8) Chavours, commune de Saint-Denis des Murs, canton de Saint-Léonard.

(9) Châteauneuf-la-Forêt, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Limoges. Le baron de Châteauneuf était un des seigneurs les plus puissants du pays.

deu Molis, sur loquau yeu ay vi sestiers segle, ij sestiers froment, ii sestiers aveno et doas galinas, ij sols de present et au quatre cas (1) x s..... (60 R.)

Item sur toz loz beys maistre Anthoni Faure, Jehan Faure, Loys Faure : iii sestiers segle et iii sestiers froment, per li doaire de leur sour (2)..... (30 R.)

Item, sur la vinhe de Johanet Belarbre, lo qual fu de Forestier, assisa ou bari de Fonpino (3) : iii eminas fromen, en la seignoria.

Item, sobre lo maigo au faure de Chastendeu (4), assiso en la ruo de Malpartut (5), et super omnia bona sua : i sestier froment rendeut.

Item, sobre la maigo Legier Teysier, pousada a Banchereu (6), et sobre toz sos beys : ii sestiers fromen rendeus.

Item, sur la meygo au faure de L'Artige (7), pousado

(1) On sait que la taille aux quatre cas était due au seigneur dans quatre éventualités déterminées : le mariage de sa fille, la chevalerie de son fils, le paiement de sa rançon et son départ pour la Croisade.

(2) Il s'agit ici du douaire constitué à Marguerite Faure, femme de Jean Massiot, qui écrit ces lignes.

(3) Faubourg de Font Pinou. La rue de Fontpino est nommée dans des pièces de 1287 et 1288.

(4) Chatandeu, ou chez Tandeu, commune de Saint-Denis les Murs, canton de Saint-Léonard. Il y a aussi Chatandeu, commune de Boisseuil, canton de Pierrefeu (Haute-Vienne).

(5) Cette rue n'existe plus à Saint-Léonard, et on n'en conserve aucun souvenir. C'est là que se trouvait autrefois la prison de la commune « *in prisione de Malo pertusio que est consulum.* »

(6) Bancheraud. Un faubourg de Saint-Léonard porte encore ce nom. On trouve, au XIII^e siècle, *Boucheriau : in vico vocato au Boucheriau.*

(7) L'Artige, localité sise dans la commune de Saint-Léonard, et où, vers l'année 1106, deux pieux solitaires, Marc et Sébastien, originaires de Venise, fondèrent un prieuré qui devint le chef d'un petit ordre. Le monastère, d'abord établi à L'Artige-Vieille, fut ensuite transféré à L'Artige-Grande, au confluent de la Mande avec la Vienne. Les Protestants le pillèrent en 1587. Il en reste encore des bâtiments d'une certaine importance, qu'on aperçoit du chemin

en la rue de Champmainht (1), que fay queyrio, et super omnia bona sua : 1 sestier froment rendeus.

Item, sur la meygo Esteve de la Vinhe, per l'obsent (?) maistre Peyr Vinhe, son filh, situado en la rue de Bouzo (2) : 1 emina de fromen.

Item, sur la meygo au faure de Savenas (3), situado ou Marchat ou porcs (4), que fut de Savy : 1 sestier froment rendeut.

Item, sur la meygo Seinpourso Fornier, situado eu Merchat a las vachas (5), et sobre toz sos beys : 1 sestier fromen rendeut.

Item sur la meygo Peir deu Pis, pousado en la rue deu Pis (6), et sobre toz sos beys : 1 sestier fromen rendeut.

Item, sobre las Rongieras (7) autas et bassas, que te Geraud de la Rongieras : vi sestiers segle sesiers (8).

Item, lo louc deu Cheiro (9), que te Johan de la Garde (10), situat en la parofie de Saint Dennips de Mur (11) : iii sestiers segle, xx sols et ii galinas.

de fer, en allant de Saint-Léonard à Eymoutiers. Étienne Massiot était prieur de L'Artige en 1380 et 1401; autre Étienne en 1468.

(1) Un faubourg de Saint-Léonard porte ce nom, ainsi que le cimetière actuel. Les anciens titres mentionnent souvent la porte de Champmainh — de *campo magno*.

(2) La rue de Bouzo existe toujours : elle est comme en 1288 : *in vico de Bouzo*. (Archives départementales de la Haute-Vienne, Évêché, l. 2440.)

(3) Savenas, commune de Saint-Martin-Château, canton de Bourgneuf (Creuse).

(4) Le Marché aux porcs, aujourd'hui place du Marché.

(5) Le Marché aux vaches : place Noblat.

(6) Rue du Pis : aujourd'hui rue de la Poste.

(7) Les Rongières, commune et canton de Saint-Léonard.

(8) Censiers, de cens. Les autres redevances sont des rentes, non des censives.

(9) Le Cheiroux de Solignac, commune de Sainte-Anne Saint-Priest ?

(10) La Garde, de Saint-Denis des Murs, ou la Basse-Garde, d'Eybouleuf.

(11) Saint-Denis des Murs, commune du canton de Saint-Léonard. Il y existe un fort beau « camp de César. »

Item lo louc de Masleu (1), que te lo costurier, loqual fu deu prodome : iii sestiers fromen rendent, v sols, doas galinas, ii chapons.

Item sur lo leuc Liennard deu Masbarelh (2), situat en la parofie d'Eyboleu (3) : iii sestiers segle, i sestier fromen.

Item sur toz loz beys Giraud Valiero : iii sestiers emina fromen, et xxvij sols i denier.

Item, lo leuc deu grant Vilhat (4), asituat en la parofie de ceste ville : xx sestiers de tout blat, iii l. en argent, viij galinas, affar et vestir (5), et vi poletz ou ii d. (6) eux iii^{es} jornaux habras (?) et iii habra (?).

Item, lo leuc de Reynario (7) : xvii sestiers de blat et lx sols en argent, situat a Las Rongieyras — v gelinas, ii de present.

Item, lo leuc de Vaux (8), parofie de Saint Dennips de Mur : xii sestiers de tout blat, v sols, viii galinas.

Item, sobre lo vergier Liennard Pauli, situat au bari de Fon Pino et sobre toz sos beys : i emina fromen rendent.

Item, sobre la vinha de Coly Mathenet, situado a Laffontaneto : xii deniers en la seignoria.

Item, sobre lo prat Peir Jornet, situat oupres deux pratz de la Baya (9) : iii eminas fromen rendent.

Item, sobre la meygo de Johan Peytier et de sa mair, situado en ruo de Bouzo : xx sols.

Item, sobre la meigo Johan Molar, situado (10) : i sestier fromen rendent.

(1) Nous ignorons de quel lieu il s'agit : ce ne peut être du bourg de Masléon, ancienne *bastide* ou « ville franche » créée par Philippe IV.

(2) Le Masbaret : un lieu dit de la commune de Saint-Léonard, et un hameau d'Eybouleuf, portent ce nom.

(3) Eybouleuf, commune du canton de Saint-Léonard.

(4) Le Grand-Billac, près Saint-Léonard.

(5) C'est-à-dire la propriété foncière et le droit d'investiture.

(6) Douzaines.

(7) Nous avons dit que nous ne pouvions identifier ce nom.

(8) Vaux, commune de Bujaleuf, canton d'Eymoutiers.

(9) Peut-être de l'Abbaye : de l'abbaye.

(10) Un blanc.

Item, sobre tos los beys Peir de Nozirat (1), gendre de Mori : 1 emina fromen rendeut.

Item, sur lo leuc de Columbeys, pres Vostazac (2) : ung meut de vy.

Item, sur la plancte Pacquet de Valy, situado ou peuc la Sane (3) : 1 quarte fromen rendeut.

Item, sur la meygo deudit Paquet de Valy : 1 emina fromen.

Item, lo boytos (4) Marsat et Micho, por causo de lour escuras et vergiers darey lasd. escuras : 1 sestier fromen.

Item, Guilhem Broau : 1 quarte fromen.

Item, sur lo louc Johan Deu Masbarelh : vii sestiers segle vii sols vi deniers, — plus vi sestiers segle.

Item sur lo leuc Andrieu deu Masbarelh : iiii sestiers fromen, iiii sestiers segle, et xx sols en argent.

Item sur la gareno Peir Jornet, que te lo home deu Temple (5) : 1 sestier fromen rendeut.

Item sur Andrieu Margolh : iiii l. ix s. en argent et ii sestiers fromen, plus xxvi s. ix d.

Jehan Veyrier : xxxii s. et iiii sestiers fromen.

Item, sur toz loz beys Peir Jalin : 1 emina fromen rendeut.

Item, sur lo Contau et super omnia bona : 1 sestier fromen.

Item, sur Paquet d'Andalay (6) : ii sestiers fromen rendeu.

Item, sur Dimaslardier (7) : ii sestiers fromen.

(1) Nous ne connaissons de localité de ce nom que dans la commune de Saint-Sulpice-le-Dunois (Creuse).

(2) Voutezac, canton de Juillac, arrondissement de Brive (Corrèze)?

(3) Le Puy-Lassant, hameau de la commune de Saint-Léonard.

(4) Le boîteux?

(5) Hameau de la commune de Saint-Léonard.

(6) Dandalais, commune de Saint-Léonard.

(7) *Dimaslardier*, mot qui dérive de l'ancien nom du mardi gras — *Lardarium*, — se trouve quelquefois employé dans un sens injurieux aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles.

Item, sur la vinhe Micheu Passareu : i emina fromen rendeut.

Item, sur la vinhe Jehanne Larmurier : 1 emina fromen.

Item, sur lo leuc Guilhem de Las Saignas (1) : iii sestiers segle.

Item, sur lo prat G. Valieiro deu Lavadour (2) : xxviii s. et i d. en la sennoria; iii sestiers emina fromen.

Item, sur lo leuc Colho de Masleu (3) : ii sestiers fromen.

Item, sur lo prat L. Doyneys de la Costa (4) : xxv sols.

Item, ay achaptat de G. Valieyro 1 quarto fromen rendeut sur une terre situado au terretori de la Croix au compte, que tenet acquilh de la Pailissa (5).

Item, sobre Theveni de las Montanieyras (6) : iii eminas fromen.

Item, plus sur ledit Theveni : ii sestiers segle.

Item, ay achaptat lo leuc de Praceux (7), en que ha de rentlo xii sestiers de tout blat et lx sols, vi galinas.

Item, ay achaptat lo repaire deu Mas (8), en que ha x sestiers de blat, lx sols, et lo prat, v galinas, et ay achaptat lo leuc deu Rouveir (9) en que ha iii sestiers de blat et xxx sols, iii galinas.

(1) Les Sagnes, village de la commune de Saint-Denis des Murs, canton de Saint-Léonard. Ce nom de *Sagne*, qui indique un terrain marécageux, une joncière, est commun dans nos pays.

(2) Nous n'avons pu identifier ce nom de lieu.

(3) Nous ne connaissons d'autre lieu de ce nom que Masléon, commune du canton de Châteauneuf, arrondissement de Limoges, ancienne *bastide* ou ville franche, érigée en 1287 par le roi de France.

(4) Il existe un hameau de La Côte dans la commune même de Saint-Léonard.

(5) La Palisse, lieu dit de la commune de Saint-Léonard.

(6) Montagnières, près Saint-Léonard.

(7) Prasseau, commune de Saint-Denis des Murs, canton de Saint-Léonard.

(8) S'il ne s'agit pas ici du Mas Rouveix, la mention peut se rapporter au Mas de Saint-Denis des Murs ou au Mas de Bujaleuf.

(9) Il n'est pas question ici du Rouveix, village de la commune de Saint-Just, entre Limoges et Saint-Léonard, mais du Mas Rouveix, commune de Champnétery, dont il est souvent parlé dans le manuscrit des Massiot.

Item, ay achaptat la Garde de St Dennix (1), en que ha xxx sols, ix sestiers de blat, ii galinas, vinade (2).

Item, lo leuc de Veyvialle (3), que deu c sols, xiii sestiers emina de tout blat, et vinade.

Item, sur uno terre que tenet aquilh de la Palisse : 1 quarto segle.

Item, lo leuc de las Bordas (4), que deu xiii sestiers emina de blat, xxv sols, iii galinas, iii pousis (5).

Item, ay achaptat lo repaire de Toubregas (6), que deu xxxii sestiers de blat et cxii sols, et iii galinas.

Item sobre Johan de Saint-Yrieys (7) : xxvii sols vi d. de renda.

21. — *Règles à suivre pour la rédaction des contrats d'obligation.*

S'en sec la ordonance de passer lettras et notulas tans de bestial (8) que de debte; et primo de debte :

Premieyrament lous (9) far obliguar que, si sons soubz potestaz de payr, que y renuncient; ampres que promec-tent a pagar dins terme ordenat; ampres que se obliguant

(1) Peut-être la Haute ou la Basse Garde d'Eybouleuf, canton de Saint-Léonard.

(2) La vinade : redevance payée d'ordinaire en nature et due au seigneur sur le vin récolté dans sa terre et sur celui qui la traverse.

(3) Veyvialle, commune d'Eybouleuf, canton de Saint-Léonard.

(4) Il existe plusieurs localités de ce nom dans les communes de Saint-Léonard et de Saint-Martin Terressus.

(5) Poulets.

(6) Taubregeas, commune de La Geneytouse, canton de Saint-Léonard.

(7) Il y a un assez grand nombre de localités de ce nom dans les départements de la Creuse et de la Haute-Vienne; mais nous n'en connaissons aucune à proximité de Saint-Léonard.

(8) On remarquera que le rédacteur de la note ci-après ne s'est pas du tout occupé des contrats de cheptel.

(9) Les débiteurs.

en la melhor forma; ampres que renuncienc l'excepcion de drech que dit que negun no deu estre jutge en sa cause et lours far renunciar a tout fraut (?), tout barat (1), lettras dictas quinquanellas, respiz, aplegamentis, suspensions de meys et dispensacions de segrament; car par la renumpciacion l'on lous fara anullar quinquanellas, et respit, et mercy, et segrament; item ordenar jor et terme de payar; item lous far compellir per la Garde deux ceaux et de Monssenhor l'official et per detempcions de corps et retempcions de lors personnas; et ausi per lous privilegis de petit ceaux de Mont[pellier?] et per lous privilegis de las feyras de Champainha (2), quar par lo seaux de Mont[pellier?] sen pot far unas clamors; item si sont mays que d'ung, lours far renunciar a la pistolla (3) deu dyvydio que dit que quant sons obliguatz dos ou treys, que chauscun n'eyt tengut que de payar sa part et pourcion; et si vous volles, y far metre condempnetur (?) infra diem juramento mediante, et de so lous y far condempnar.

(1) Dol, tromperie. Ce vieux mot s'est conservé dans celui de *baraterie*, encore en usage dans la langue du commerce et du droit maritime.

(2) Nous avons trouvé la preuve qu'au XIII^e siècle, les marchands de Saint-Léonard fréquentent les foires de Champagne, où, dès le XII^e, ceux de Limoges ont leur « maison » spéciale ou entrepôt. On voit, vers 1260, des poursuites exercées contre un marchand de Noblat pour une dette contractée aux foires de Champagne : — *Audierus Normanni, armiger, arrestavit Guillelmum Maument de dicta villa, ob defectum solutionis denariorum quos debebat in nundinis Campanie*, etc. — Les relations du Limousin avec Montpellier sont fort anciennes; nos *Annales* font remonter au X^e siècle l'établissement fondé dans la capitale de la province par les Vénitiens du grand comptoir de Montpellier.

(3) Pour *epistola*. Il s'agit vraisemblablement de la lettre de l'empereur Adrien sur la non-solidarité des codébiteurs — *epistola divi Hadriani*, — qu'on trouve souvent mentionnée au XV^e siècle dans les contrats d'obligation.

22. — *Réception d'Antoine Ruben dans la Confrérie de Notre-Dame-de-sous-les-Arbres, et don par le nouveau confrère à l'association d'un setier de froment de rente perpétuelle (juin...).*

Item die veneris ante festum nativitatis Beati Johannis Bapliste, personaliter constituti Domini Johannes de Feniens, Marcialis Chabret, Petrus Genelli, Leonardus Cousset, Leonardus Florandi, Johannes Flori, Leonardus Fargaudi, Leonardus Bordas, Leonardus Bordas, Leonardus Valieyra, Leonardus Mathenet, Guillermus de la Chambrà, Stephanus Pont, Petrus lo Veyrier, Guillermus Hervet, confratres confratrie beate Marie de subtus Arbores (1), receperunt in fratrem et confratrem dominum Anthonium Rubeptis, presentem, ad pacis osculum, ut est boni moris; et dictus dominus Anthonius assituavit super omnibus bonis suis unum sextarium frumenti perpetuo reddendum ad mensuram de Nobiliaco, vendentem et ementem, et cavit per Catherinam, ejus matrem, et Johannem Masioth, ibidem presentes, et ad hec se et bona sua in forma juris obligaverunt, quos ipse dominus Anthonius promisit servare indempnes. Et potest assituare in bono et competenti loco, aut solvere decem regalia auri (2) pro dicto sextario frumenti. Et concessit litteras, presentibus Leonardo Hervet et Andoyno Lo Bloy, testibus ad hec

(1) Une enquête du XIII^e siècle, faite au cours du procès entre l'évêque de Limoges et les habitants de Saint-Léonard, contient des indications extrêmement curieuses et précieuses sur les institutions municipales de cette ville. Plusieurs témoins montrent les consuls de Noblat rendant la justice criminelle sous un ormeau, devant le portail de l'église de Notre-Dame. La Confrérie de Notre-Dame-de-sous-les-Arbres, dont il est parlé ici, n'aurait-elle pas eu, tout au moins à l'origine, quelque lien avec la commune elle-même, de même qu'à Limoges, dans la ville du Château, la Confrérie de Saint-Martial semble avoir été, dans le principe, l'expression religieuse de la commune et peut-être sa forme rudimentaire?

(2) Dix royaux d'or valaient, vers 1475, 112 fr. 80, soit 677 francs d'aujourd'hui.

vocatis. Sic signatum in margine : HUGONAUDI r. — Extrac-
tum a registris quondam magistri Nicholay Hugonaudi.
— ANTHONIUS HUGONAUDI.

23. — *Louis Massiot placé chez Jean Audier, marchand
de Limoges (4 avril 1475).*

Item le III^e de abrieu mil cccc lx et xv, avio mon pair
loget (1) Loys chas Jehan Audier, marchan de Limoges,
en la forme et maniere que s'ensec : que lod. Loy deu
servir lod. Jehan Audier en toutes chaussas licitas et ho-
nestas, lo terme de treys ans ou d'ung ou de dous, tout
eneysi quant pleira a mon pair, et deu premier an deu
bailhar xii^r et de draps xxv^r (2); et si ley demore treys
ans, deu bailhar mon pair xx^r et lo deu teneir abilhat et
chausat. Fait l'an et jour que dessus. J. MASSIOTH.

24. — *Comptes de cheptel avec Martial de Chauvour
(1475 à 1480).*

Lo jour de S^t Johan et de Sent Pal (3), l'an mil CCCC
LXXV, fezit compte en Marsal de Chauvour (4), faure,
deu gros bestial, tout comptat et rebatut, jucques au
jour duoys : que en demorat que lo bestial gros eys en
xxviii reaulx de lxiiii per marc (5), que sont 28 reaulx de
chaptal. Item ley ay ostra lo dessus las hovelhas et lous

(1) Loué, mis en apprentissage.

(2) Il est probable que les 25 sols en drap représentaient l'étrene
que nous voyons un peu plus tard stipulée, dans les contrats d'ap-
prentissage, au profit de la femme du patron.

(3) Le 26 juin.

(4) Chauvour, commune de Saint-Denis les Murs.

(5) C'est-à-dire de trois deniers l'un. Ces royaux valaient environ
11 fr. 28, soit 67 francs d'aujourd'hui : en tout 1876 francs.

bornats (1) que sont les hoveilles teste per teste, que sont xxxvi chap, a iii^e de depart per chascun a lor part.

L'an LXXXVI, an vendut a Chouvour quatre mostous deu chaptau xxx^e, fach de creys : chascun agut sa part (2).

Item an plus vendut, lodit an, quatre mostos deux meux, xxx^e. — *Solvoit* a me.

It. lodit an, dous mostous, l'ung deux meux et l'austre deu chaptau, fach de creys : chascun agut sa part.

It. ladite annade ays recebut xxvi^e iii^e per deus mostos que aviem vendut, fach de creys; chascun agut sa part.

It. l'an LXXXVII, an vendut ung beou a Peyraud que s'ey vendut iii^e x^e, dont yeu ay agut lous iii^e (3) (*sic*) et x^e en deducion de chaptau (4).

It. lodit an, an vendut treys mostous xxv^e, fach de creys; chascun agut sa part.

It. a vendut lo Faure une vache lodit an a Vignhe et Joyssou, xlvii^e r^e, et yeu ays preys tout l'argent, en deducion de chaptau.

It. l'an LXXVIII a vendut Chouvour iii mostos xxvi^e vi^e, fach de creys : chascun agut sa part.

It. l'an LXXIX, an vendut iii mostos xxxvi^e dont ilz an preys l'argent.

It. lodit an, an vendut ung beou anolier (5), fach de creys, dont m'a leyssat xx^e ii^e por so que deu de sa part, et xx^e que a plus leyssat a Johan por los pourceaulx de so que deven.

(1) Les brebis et les ruches. Nous avons fait remarquer, dans notre introduction, que ni les unes ni les autres n'entraient dans l'évaluation du cheptel, bien qu'elles en fissent partie. Les brebis étaient comptées par tête.

(2) On voit que, souvent, le partage du prix de l'animal vendu pour le compte commun se faisait sur-le-champ.

(3) Ce n'est pas le seul passage du manuscrit où nous ayons trouvé le franc donné pour équivalent de la livre.

(4) Il résulte de là que peu à peu le métayer acquérait la propriété de sa part de la souche de cheptel.

(5) Agé d'un an.

It. a vendut ung mosto, l'an LXXIX, viii^e. *Solvit a me.*

It. a vendut ung beou XLVI^e lodit an. dont lous ays receubut xx^e contan, et xx^e que bailhet a Johan per los pors (?) et vi^e que deuren (?) baillar.

Lo xvii^e de may, l'an IIII^{re}, fezis conte en Vissent de Chouvour, que lo bestiau que estay en la somme de xxii reaux d'aur de LXIII per marc et xxvii^e vi^e, cum apert per las lettras, et las hovelhas estant en teste per teste xxxvi chap, a iii^e de depert per chascun allours part rebatut, tout lo bestiau que aven preys jucques au jour duoy, reservat que lodit Vissent nos deu xx^e que a may preys deudit bestiau que nos a nostre part; que los deu franc que lo premier bestiau que se face de creys de sa part, se deven pagar.

Item, los bornatz que an compte 1^e de chaptau.

Finat et comptat.

25. — *Acquit de legs faits aux Aumônes du Consulat par
Gérald Massiot et Jeanne Clautre, sa veuve (1475).*

Memorie sero quod y ll. argent une veys paiade que mon senhuer Giraud Massioth, acqui Dieu pardon, a'vio donat a las Oumosnas de Consolat (1) en sont testament, que yeu, Johan Massioth, las ay paiadas en ung sestier de fromen que lour balheys achaptat sur tous lous beys de Micheu Passareu, et sero memorie de en avoir quixtance de Consulat; et coustet viii reaulx (2).

(1) Nous avons dit, dans la notice qui précède ces extraits, qu'on constate à Saint-Léonard l'existence de ces aumônes municipales dès le xiii^e siècle. On voit, par ce passage, que les consuls de Saint-Léonard ne s'étaient pas déchargés de l'administration de l'avoir de ces aumônes sur des bayles ou des commis.

(2) Huit royaux représentent, en 1475, 90 fr. 24, soit 541 francs. Le blé était cher à cette époque, comme on le constate par les forléaux du temps et comme ce passage seul suffirait à l'indiquer; car le prix d'acquisition des rentes perpétuelles représente en général, du xiii^e au xv^e siècles, le capital à 5 0/0 ou 5 1/2 de la

T. VII.

Item la dompna maman Jehane Clautre (1) donnet a las Ousmonas en Cosulat v lieuras une veys paiadas et leur ay balhat garent por 1 sestier segle de rente et a passet lectras maistre Audoin Hugonaud, qui me deu balher quixtance. Fait l'an mil cccc lx et xv.

26. — *Mention de la mort du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, sous les murs de Nancy.*

Le dimanche, vigile de l'Épiphanie mil cccc lx et xvi (2), que le duc de Bourgonhne fut tue et desconfi devant Nansi, ou ilh tenoit le siege en Lauroyne, par le duc de Louroyne et les Alamans et autres avecque ledit duch de Louroyne. J. MASSIOTH.

27. — *Jean Massiot recommande à ses descendants d'acquérir une vigne à Champmain auprès du Treuil de l'Hôpital, de l'Arbuseau ou des Rongières (12 mai 1477).*

Memorie sero *successoribus nostris*, si *ad pinguiores fortunam pervenerint*, de avoir une vinhe ou be ou fect de Champmanht (3) ou deu truelh de l'Opictal ou de l'Arbuseu (4) ou de las Rongieyras, cumbe que en lasdichas Rongieras a paubre terre, per so que nostre vinhne eys trop basse et de la premiere galado (5) eys pardudo, et

redevance annuelle. Le prix du setier de froment aurait donc été de 27 francs environ d'aujourd'hui : c'est-à-dire le double de la moyenne du prix actuel.

(1) On a vu plus haut que Jeanne Clautre était femme de Gérard Massiot.

(2) 5 janvier 1477 nouveau style. La date est exactement indiquée ici.

(3) Nous avons déjà parlé de ce territoire, où le cimetière se trouve placé aujourd'hui.

(4) Ce nom est encore donné à un territoire de la banlieue.

(5) Gelée.

heux autres leuc d'eyta villa galado hy fait mal, exeptat aquilh : *vidi per experienciam, que est rerum magistra, pluribus annis*. Anno Domini millesimo CCCC° LXXVII°, die xii° mensis maii. — J. MASSIOTH.

28. — *Prêt à Jacques du Muraud, qui déclare céder et vendre au prêteur Jean Massiot, en cas de non-paiement au terme fixé, le lieu de la Garde et le lieu de Veyvialle avec leurs dépendances (12 septembre 1477).*

Lo xii° jour de septembre, l'an mil IIII° LXXVII, que prestat mon payr a Jacques deu Muraud (1) vii^{xx} escus d'aur, losquaulx deu pagar dins la Pantecoste prochain venant, et sy dins lod. terme non pagave losd. vii^{xx} escus d'aur de Rey, deysa luy vendet lo luec de la Guardo, parroffie de S. Denis deu Murs, et lo luec de Veyviallo, paroffie d'Eyboleu, que te Pouillet..... en lours apertennensas et n'a passat las lettras maistre Johan Bordas, presens Pauly Beyllot et lo Liennard lo besson (2) Fournier.

29. — *Contrat portant reconnaissance et obligation d'une somme de 4^l 5^s à titre d'indemnité, pour la perte d'un cheval et d'un poulain donnés à cheptel (25 mai 1478).*

Die xxv° mensis maii, anno Domini millesimo CCCC^{mo} LXXVIII°, presentibus Marciale Doyneys, mercatore de Nobiliaco et Leonardo de Manso ou Rouveyr (3) parroffie de Campominsterii, testibus, etc. Leonardus Chouvau, commorans in loco de Peloneys (4) dicte parroffie de Cam-

(1) Le Muraud ou le Mureau, commune de Saint-Denis des Murs, canton de Saint-Léonard. Les Massiot étaient, au xvii^e siècle, seigneurs du Muraud.

(2) Le frère jumeau.

(3) Le Mas Rouveix, commune de Champnétery, canton de Saint-Léonard.

(4) Peloneix, même commune de Champnétery.

pominsterii, non coactus, etc., omnibus, etc., vi, etc. sed gratis, etc., pro se et suis, recognovit se bene et legitime debere et teneri solvere prudenti viro Johanni Massioth, burgensi et mercatori de Nobiliaco, ibidem presenti, etc. summam quatuor librarum et quinque solidorum (1), monete regie nunc currentis, causa depperdementi certi capitalis (2) : unius jumenti cum uno polino; quam summam promisit dictus Leonardus solvere et reddere eidem creditori ad ipsius voluntatem, etc. et emendare dampna, etc. Renunciavit, juravit, obligavit, et concessit litteras regias et Pariagii in meliori forma. TILLOURIER.

.

30. — *Notes relatives à un compte de cheptel avec un cultivateur du Mas-Rouveix (1476, 1477 et 1478).*

En may, an LXXVII, li (3) balhiey xx s. sobre ix chap de berbialhie, que eren prezas per la talha de Denis deux Chans (4).

Item le ay en guardo ung toureu que fu d'Eypanha (5), anno 76 (6), que n'ey point au chaptal.

(1) 4 livres 5 sols représentent environ 26 fr. 50 et équivaldraient aujourd'hui à 159 francs.

(2) Il serait intéressant de savoir s'il s'agit ici d'un cheptel donné à un métayer, ou d'un de ces cheptels dont nous avons parlé dans l'introduction, et qui étaient le gage d'un prêt; le créancier les laissait entre les mains du propriétaire, qui était devenu son débiteur; mais il partageait avec celui-ci les bénéfices du croît.

(3) *Li*, à lui. Il s'agit du métayer.

(4) Il est fait probablement allusion ici à une saisie pour non-paiement de la taille.

(5) S'agit-il vraiment d'un taureau espagnol, ou le mot d'*Eypanha* désigne-t-il Epaigne, village de la commune de Sauviat, canton de Saint-Léonard, où l'ordre de Grandmont eut jadis une celle?

(6) Nous avons pu constater, dans notre manuscrit, l'emploi des chiffres arabes bien antérieurement à la date à laquelle nous sommes arrivés.

Per aquellas deu Teysier de Quezat ay contat x s., et son xxx s. que lasdichas hovelhas an de chaptal. ostra lo chaptal de sus.

Fach conte am lod. deu Mas au Roveyr (1), lo xxviii^e jour de gevier an LXXVII, contat de tout lo bestial que avian fach de creys, et deu creys deu mostos, et de tout quant que me devia que en vengut en compte que m'a degut lod. Liennard la somma de xvii s. iiii d. et los chaptal eytay en son antier, cum apar per las notas (2), e los xxx ss. per la berbialha.

31. — *Arrêté de compte entre deux particuliers, noté par Jean Massiot (13 août 1479).*

Lo xiii^e jour d'aoust l'an mil IIII^e LXXIX, que Jacme Darpeys, demorant en Bassolleys (3) et Mossieur Anthoine de Malibast (4), p^{re} de St Pau, vengueren en final conte de sertaine somme d'argent que Johan Bancaud de Malibat devie a Girault de Lestrado (5), p^{re} de S^t Jenio (6), que sont vengut en final conte; que lodit Malibas a restat a deveyr aud. Jacme Darpey *anno? et causa* deud. Girault de Lastrado, en la somma de huech lieuras et diech soubz (7), et en pagant lad. somme de viii l. x s., lod. Jacme sera tengut de luy cansellar ung obligat de xx^e (?). Presens Esteve Furigaud et (8)... — JOHAN MASSIOTH.

(1) Nous avons déjà dit que le Mas Rouveix était situé commune de Champnétery.

(2) Probablement un acte de récollement.

(3) Bas-Soleil, près Saint-Léonard.

(4) Malibas, paroisse de Saint-Paul d'Eyjeaux, canton de Pierre-buffière (Haute-Vienne).

(5) L'Estrade, commune de Saint-Junien La Bregère, canton de Royère, arrondissement de Bourganeuf (Creuse).

(6) La forme populaire *Jenio*, pour *Junio*, est encore très usitée.

(7) Huit livres dix sous représentent 53 francs : 318 francs d'aujourd'hui.

(8) Deux mots illisibles.

32. — *Plainte formée par Jeanne Lavandier, veuve de Léonard Coussedière, et Mariette Bonenfant, veuve de Louis Coussedière, au sujet de l'obstruction d'un aqueduc; vérification de l'état des lieux en présence du procureur du Consulat, et réparations exécutées par deux ouvriers commis par la ville (1480).*

Sia perpetualllemen memoria que l'an mil IIII cens quatrevingts, Johane Lavandieyra, releysado (1) de feu Liennard Coussedieyro, et Mariota Bonenfante, releysado de feu L., filh deudich Liennard, defuns, feyren al la cour (2) uno requeste, dizen que aulcuns deu costat devers las meygoux de meistre Estiene Tillourier et meistre Colau Raveu, que (?) comensa volos doatz (3), lousquaulx anlside et salide deves la porta de Challepa (4) et que avie passaige part dedint une meygo lours ou deux mynors, que fu de feu maistre Johan Fort, assisa au Merchat au Pors (5), entre la meygo deux Boyers, d'une part, et lo four de Messenhers du Murault d'autre, et que iceulx aulcuns avien gictatz certans retrachs hou eysamens (6) dint lodichs doatz, per que cerem olhatz (7) et n'avien plus de cors (8), et falie que s'arestes dins ladicha taverna (9), et que plagues a y remedier. Lours fu donat congiet de los ubrirs, apellat lo procuror de la ville (10) : ont se trobet

(1) C'est l'équivalent du latin *relicta*.

(2) Probablement auprès du siège du Pariage.

(3) *Doatz*, de *ductus*. Les Registres consulaires de Limoges emploient souvent ce mot.

(4) La porte Champlepot. Une rue porte encore ce nom à Saint-Léonard.

(5) Place actuelle du Marché.

(6) Matières provenant de latrines, de lieux d'aisances — *eysamens*.

(7) Remplis, bouchés.

(8) Cours, *curvus*.

(9) La cave de la maison des mineurs Coussedière, dont on vient de parler.

(10) Il serait intéressant de savoir si, au *xv^e* siècle, un des consuls ou un officier municipal quelconque portait cette qualification offi-

que venen de ladicha meygo sayque en drech de aquellas doas de Pecou hou sos heretiers, avie ung doat moyenant, et en drech las dichas meygos, avie et a une grande arche ont touta materia que avie conduch per acqui, s'arrestavo, et au milieu de ladite arche, tirant al la porta, avie ung austre large ung dour (?) en queyrat, ont la clare aygue de aquella arche avie cours; loquau doat passa davant nostre meygo en estressan, et passa soulz la pille deu pourtau devers nostre meygo, et s'en entre dins lo fossat; furen curatz et retournatz en lors esseirs per dos homes comeys al la vilhe (1).

33. — *L'expérience démontre que les marchands doivent voyager pendant la jeunesse et faire en sorte de pouvoir se reposer quand ils arrivent à l'âge mur (s. d.).*

Nota que selon que (?) *dicunt sapientes et divites hujus patrie* (2), que loz marchans jeunes de ce pais, deven anar gainhnar en lour jounesse, et quan venc en la meytat de lour aige, debent a regarder quanque moyen a ganihar lour vite et ne plus viadar; car lon ne fay que perdre et se deytruire, et yeu ne ay veheut la esperianse, et ouvit dire auz riches. Et tuch ou an fach aquilh que sont riches en Limosin, tant en eyte ville que a Bourga-neuf (3), que ousi Eymostieis (4), et jamais n'en fu que

cielle de « procureur de la ville, » ou si celle-ci est seulement employée ici d'une manière générale et s'applique à un représentant quelconque de la ville, à l'officier ou au bourgeois délégué par les consuls pour présider à cette opération spéciale.

(1) Nous saisissons ici une indication, bien vague malheureusement, de l'existence d'un service municipal de voirie.

(2) De cette contrée. Longtemps *Patria* n'a pas eu d'autre sens que celui de pays, de province.

(3) Bourga-neuf, chef-lieu d'arrondissement de la Creuse, distant de 20 kilomètres seulement de Saint-Léonard. Des relations très actives ont toujours existé entre ces deux villes. Bourga-neuf était le chef-lieu d'une ancienne commanderie de St-Jean de Jérusalem.

(4) Eymoutiers, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Limoges. Saint-Léonard est placé entre Limoges et Eymoutiers.

ne venguensan en grandie paubretat qui fasiant ou contrarie. MASSIOTH.

34. — *Traité entre Jean Massiot fils, agissant pour le compte de son père, et Gillet Obelin, potlier, originaire de Normandie, par lequel celui-ci s'oblige à travailler exclusivement, pendant trois ans, pour Massiot, qui lui fournira le métal à un prix fixé d'avance : conventions diverses (14 octobre 1480).*

L'appoinctement ou traicte et accord que a esté fait et parle entre honeste homme et saige Jehan Massioth, marchand de la ville de S^t Leonard, et filz de saige homme Jehan Massioth, bourgeois de lad. ville, auquel sondit pere a ledit Jehan filz jure et promys a faire ratifier les choses, pactes et convenances ci apres ensuyvans, d'une partie; et honeste homme Gislet Obelin, poeslier, natif de Villedieu (1) en Normandie, a present demourant en ladite ville de Saint Leonard, d'autre partie, s'ensuit cy ampres : assavoir est que ledit Gislet si promet et sera tenu a fornir et bailler audit Massioth tout l'obraige des poyles ou conches (2) qu'il fera durant le temps de troys ans, commençant a la feste de la Purificacion Nostre Damme en fevrier prouchain venant, et finissant de ladite feste a troys ans, les annees revolues; lequel ouvraige ledit Gislet doit faire bon et marchant, et du poys qu'il doit estre, et bailler audit Jehan Massiot pour le pris et

(1) Probablement Villedieu-les-Poêles, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Avranches (Manche), dont la chaudronnerie a, depuis plusieurs siècles, une très grande réputation.

(2) Le travail des métaux, du cuivre surtout, a été de tout temps une des principales industries de Saint-Léonard. Beaucoup de nos anciennes familles possèdent encore des chenets, des plateaux, des bassins, des ustensiles de ménage sortis des ateliers de cette ville, et parmi ces objets, il y en a de fort curieux. Les *dinandiers* de Saint-Léonard fabriquaient même des châsses pour renfermer les reliques des saints.

somme, chacun cent poys de forge, comme dit est, de dix neuf livres tournois, parmy (?) ce que ledit Massioth sera tenu de fornir ledit Gislet de tous cuyvres, mytrailles, chalamine (1) et estaing, durant lesdits troys ans, jusques a la fasson de deux trous ordinairement; et si ledit Jehan Massioth veult ou entend a faire en temps advenir que ledit Gislet besoigné a troys, quatre ou cinq trous ou plus, que toutesfois et quantes que ledit Gislet sera requis par ledit Jehan Massioth ou les siens, sera ledit Gislet tenu de le servir ausdits troys, quatre et cinq trous, ou plus. Sera aussi tenu ledit Jehan a bailher audit Gislet les cuyvres d'icelles (?) pour dix livres dix sols tournois quintal, poys de ladite ville de St Leonard, et aussi francs cuyvres batuz pour dix livres x sols quintal, poys deladite ville, et les mytrailles pour huit livres dix solz quintal, poys de ladite ville, et les chalamines pour cinquante solz quintal aussi poys de ladite ville (2); et l'estaing, quintal poys de ceste dite ville, pour le pris et somme qu'il se vandra a Limoges ou en ceste ville. Sera aussi tenu ledit Massioth audit Gislet luy fornir argent pour le charbon et pour payer les vasletz (3) que ledit Gislet aura par la forme et maniere qu'il est acoustumé a ce faire aux autres forges qui sont en ladite ville. Item ne sera tenu ledit Gislet ne pourra ni devra vendre poesles a autres marchans ne a autres qu'audit Massioth, pourveu que ledit Massioth le fornira ainsi que dit est. Item aussi sera tenu ledit

(1) On donnait autrefois le nom de calamine à l'oxyde de zinc natif; on trouve souvent mention de cette substance au Moyen âge dans nos documents limousins.

(2) Ce qui fait ressortir le prix du quintal de cuivre à 63 fr. 20 (379 francs d'aujourd'hui), celui du quintal de calamine à 15 fr. 05 (90 francs), et celui du quintal de mitraille à 51 fr. 20 (307 francs).

(3) Nous trouvons ici, comme dans la plupart des règlements des métiers et des documents relatifs à l'industrie au Moyen âge, le mot de valet (*serviens*, roman : *sirven*) employé dans le sens d'ouvrier.

Gislet et promet et jure de fournir tous outils, contoirs, habillemens (1), de son dit mestier. Et sera aussi tenu ledit Obelin faire toutes repparacions neccessaires pour logier et mettre lesdits outils, comme fourneau et autres habillemens neccessaires pour mettre et tenir les dits outils; et sera aussi tenu ledit Obelin a payer pour chacun an, pour le loage de la maison ou il besoignera, laquelle ledit Massioth luy baillera, ou dit Massioth, selon le dit et ordonnance que ledit Jehan Massioth, bourgeois, pere dudit Jean Massioth et mestre Marsault (2) Peytiers, prestre, ordonneront. Item aussi a plus este dit et accorde entre lesdites parties que, pour ce que ledit Gislet a aucune promesse et pacte a Lambert de Canville (3), aussi poeslier, avecques lequel il demoure, de le servir jusques a ung certain temps, que ou cas que ledit Gislet par droict et justice seroit contrainct a tenir ledit pacte, en icelluy cas, ledit Massioth ne pourra ne sera tenu contraindre ledit Gislet a tenir et accomplir les choses dessus dites jusques a la fin du terme de la promesse que ledit Gislet a audit Lambert de Canville. Mais si autrement ledit Gislet, pour cuyder

(1) Matériel. Ainsi les conventions principales du marché se résument à ceci : Massiot fournira le matériel, le charbon, les ouvriers nécessaires, et livrera au prix convenu à Gillet Obelin les matières premières; de son côté, Obelin paiera le loyer de son atelier à Massiot, et fournira son industrie et son temps, moyennant 19 l.: 114 fr. 40 (686 francs) par quintal de cuivre ouvré. Il faut remarquer ici la différence notée entre le poids employé pour les matières premières — poids de Saint-Léonard — et celui servant pour les marchandises fabriquées : poids de forge. Nous ne saurions préciser la valeur de chacun.

(2) Peut-être Méricault (pour Méricot, diminutif d'Aymeric).

(3) Il existe en Normandie deux localités de ce nom : l'une est sise canton de La Have du Puits, arrondissement de Coutances (Manche); l'autre canton de Doudeville, arrondissement d'Yvetot (Seine-Inférieure). — Lambert de Canville était-il aussi établi à Saint-Léonard, ou bien Gillet Obelin avait-il travaillé dans son pays chez Lambert, et était-il nouvellement arrivé de Normandie?

trouver plus grant prix d'un autre qu'il n'a dudit Massioth, ou autrement par son dol et sa coulpe, ne vouloit tenir ne acomplir les choses susdites, sera loysible et permis audit Massioth le contraindre a tenir et observer les choses dessus dites, et ledit Gislet de le servir ainsi que dit est. Et tout ainsi et par la forme et maniere que dit est, l'ont icelles dites parties loue, ratiffie et approuve et voulu garder, tenir et observer de point en point, sans enfreindre l'une desdites parties envers l'autre. Et neantmoins en observant et gardant lesdites parties dessus mentionnes et declarez, ont icelles dites parties, l'une envers l'autre, promys a amender tous dampz, dommaiges et interestz etc. Renuncier etc. par especial les dites parties aux coustumes du susdit mestier etc. jure etc. obligie etc. et ont octroye lettres soubz les seelz royal estably aux contractz a Limoges et du Pariaige de ladite ville de Saint Leonard, en la meilleure forme. Presens a ce messire Martial Peytiers, prebstre (1), et Bernard Daignoles (2), bergier, tesmoins a ce appelez et priez, le xiiii^{me} jour d'octobre, l'an mil CCCC^e octante. N. HUGONAUD r^e.

35. — *Contrat relatif à la remise et reconnaissance d'un cheptel, et comptes entre Jean Massiot et Jean de Vaux et consorts (14 mai 1481, 31 mars 1482).*

Die XIII^{ie} mensis maii, anno Domini millesimo quadringentesimo octuagesimo primo, Johannes de Vaux et Marciale, ejus uxor, et Johannes dit Jacque, ejus filius, qui cum licencia ejusdem Johannis, gratis et sponte, non cohacti, etc. recogoverunt in veritate, publice (?) con-

(1) Cét ecclésiastique est-il le même que le Marsault Peytiers nommé plus haut dans l'acte, et à qui est remis le soin de fixer, avec Jean Massiot père, le prix du loyer à payer par Gillet?

(2) Ce nom rappelle celui d'Aignelet, le berger madré de la fameuse farce de *Pathelin*.

fessi fuerunt, et quilibet eorum in solidum, tenere et habere in curte sua, a prudenti viro Johanne Massiot, burgensi et mercatori ville Sancti Leonardi de Nobiliaco, ibidem presenti et stipulanti, animalia que sequuntur : et primo, tres boves arantes, duas vaccas, duas jungias (1), unum tourellum annolium (2) mascullum, et unam vaccam *vielhe*, et unum jumentum *baye*..... precio et a capitale sexdecim scutorum auri novorum, cugni domini nostri Francie regis, et sex solidorum duorum denariorum (3) monete currentis, et quod animalia superius declarata promisserunt ipsi pater, uxor et filius nutrire et custodire ad comodum et utilitatem ambarum parcium, et de eisdem venire una cum eorum excrecsensis (4) in ville (*sic*) hujusmodi ad bonum et legale computum, tociens quociens per dictum burgensem aut suos fuerint requisiti. Necnon recognoverunt debere, ultra premissa superius declarata, summam septem librarum et novem solidorum et xi denariorum bone monete et quatuor sexteriorum frumenti et duorum sexteriorum et emine siliginis et unum sextarium avene ad mensuram ville predictæ (5) vendentem et ementem, causa arreyragiorum eorum loci predicti de Vault (6), parrochie Sancti Dionissis (*sic*) de Muris, etc.

J. DE SANCTO AREDIO.

Ay comptat (?) en les heretiers (?), reservat de les ouvelhes, que receu (?) Jacques.

Item me deven, per ii st. seigle, xviii s. iiii d., que agie

(1) Génisses : c'est le mot *jungé* (du latin *juvenca*), encore en usage dans nos campagnes.

(2) Nous avons déjà rencontré ce mot sous sa forme française ou romane : *anolier* ou *annolier*.

(3) S'agit-il des écus de la valeur de 11 fr. 22 ou de ceux de 11 fr. 54 ? Dans ce cas, cette somme représenterait de 181 fr. 30 à 188 francs (1,088 à 1,128 francs).

(4) Pour *excrecsensis* — *cressenceys* — leur croit.

(5) Nous avons déjà dit que le setier de Saint-Léonard représentait 61 litres 44 centilitres.

(6) Veaux, hameau de la commune de Saint-Denis des Murs, canton de Saint-Léonard.

l'an 81, que los balhieys deu granier et tota l'annada de l'an 81, blat et sigle.

Lo darier de mars mil IIII^e IIII^m et dous eysseguen, lo bestiau que avian bailhat a Jacque, que avie de chap-tau XIII l. XVIII s. III d. (1), dont el n'avie preys 1 taure que avie tudat, loqual bestiau ay preys per xⁱ, et nous a restat degut lod: Jacque xⁱ ix s., per aquel depert et per la taura et v hoveillas eu lours agnieux, et deu perdra cum apert au papier.

Item, contat an lous enfans Jacques Thevenot et l'austre que demora a Nouvic (2), contat lo debte desus et lo fromen meys a prins d'argent, et contat II^r que me degiem far per lo depen, quant lour partis (3) lo bestiau : an degut XIX l. v s. x d., contat Jacques, au jor duoy.

36. — *Remise et reconnaissance de cheptel (21 mai 1481).*

Die XXI^e mensis maii, anno Domini millesimo quadringentesimo octuagesimo primo, presentibus Johanne Gori (4) d'Eyboleou (5) et Pasqueto, filio Anthonii de Marsaco (6), parrochie S^ui Stephani de Nobiliaco, testibus ad hec vocatis et rogatis, personaliter fuerunt constituti Johannes de Lussaco, commorans in Bello de Duco (7) et

(1) Nous ne rappellerons pas ici ce que nous avons dit plus haut, touchant l'amortissement graduel de la valeur du cheptel donné au métayer à son entrée, amortissement opéré par l'abandon fait au maître de la part du colon dans certaines ventes de croit.

(2) Neuvic, aujourd'hui chef-lieu de commune du canton de Châteauneuf-la-Forêt, arrondissement de Limoges (Haute-Vienne).

(3) Quand je fis avec eux la division, le partage du bétail.

(4) Diminutif de *Gregori*, Grégoire.

(5) Eybouleuf, aujourd'hui chef-lieu de commune du canton de Saint-Léonard.

(6) Marsac, village de la commune de Saint-Léonard.

(7) Beaudéduit ou Boisdéduit, commune de Saint-Léonard.

Agnets de Villegolet (1), ejus mater, et eorum quilibet in solidum, etc. gratis et sponte recognoverunt tenere et habere in curte sua a prudente viro Johanne Massiot, burgensi et mercatore ville Sancti Leonardi de Nobiliaco, ibidem presenti et stipulanti a capitale et capitalis nomine, videlicet unam vaccam pili faulveta (*sic*), cum suo vitululo femello, precio et nomine precii summe (?) quatuor librarum tres (*sic*) solidos et quatuor denarios monete regie nunc currentis; quam summam dicti mater et filius tenebuntur, ultra alias summas debitas per dictos de Villegolet et de Lussaco inter ceteras dicto Massiot causa denaritarum suarum; quam (*sic*) summam recognoverunt etc. de qua summa remanserunt quicti etc. que animalia dicti mater et filius, nomine quo supra, promiserunt nutrire et custodire ad ambarum parcium commodum et utilitatem, et de eisdem cum eorum exressenciis venire ad bonum, leguale compotum, sine excet, tociens quociens per dictum Massiot ault (*sic*) suos fuerint requisiti. Et hoc in villa Sancti Leonardi etc. Et emendarunt dampna, etc. juraverunt, etc. obligaverunt, etc. renunciaverunt, etc. concesserunt litteras regii Pariagii, et demum Officialis Lemovicensis in meliori forma. M. BASSETI.

Et advenen lod. jour, leys avian treys oelhas, et 11 chabras 1 chabrit, que an plus (?) a chaptau, present los de sus signats. M. BASSETI.

It. ay agut lod. chaptau.

37. — *Mémoire des fournitures et prêts faits par Jean Massiot à Alain de Royères; arrêté de comptes (29 mars 1480 à 1^{er} mai 1482).*

JHUS

Lo compte de Mossenhor de Royeyra (2) :

(1) Villegouleix, commune de Saint-Martin-Château, canton de Bourganeuf (Creuse).

(2) Il s'agit ici d'Alain de Royères, seigneur de Brignac, Beaudéduit et autres lieux voisins de Saint-Léonard, alors marié en

Item deu Moss^r de Royeyra per ii alnas rouge (1) de No[r]mand[ie] que empourtet Lansso au nom de mond. S^r, lo xxix^e de mars an IIII^{ss}, a xxx s. l'une (2). . . . iii^l.

It. deu Moss^r per ii alnas mouriquet de S^r Lo (3) por Madame, per far una cothe, lo viii^e de may ampres, a xl s^r l'alna (4), monten iii^l.

It. deu Moss^r per ii alnas et ung cart fin mouriquet per una rauba a Madame, a lxxv ss (5) l'alne, montent vii^l vi^l iii^d que agien lodit jour.

It. deu Moss^r, per 3^e (6) coubde mouriquet que empourtet Johannes per unas chaussas a Madame, lo xiii^e de may, viii s^r ix^d.

It. deu Moss^r per une alne (7) 1 cart mouriquet que empourtet Lansso lo xii^e jour d'oust, an iii^{ss} — xxii^l vi^d.

It. deu Moss^r per ung cobde mouriquet que empourtet Limosi per une aoulssa a Madame (8), per anar au cepte (?) de Razes (9), xx^{ss}.

It. deu Moss^r per 3 cobdes blanchet (10) que empourtet

secondes noces à Catherine de Pompadour. Sa principale résidence était le château de Brignac, aujourd'hui commune de Royères. Cette famille comptait parmi les plus anciennes du pays.

(1) Le rouge de Normandie est souvent mentionné au xv^e siècle : le *sanguin* et l'*escarlatte* étaient fournis par les fabriques flamandes. La Normandie est, au xiv^e siècle et peut-être déjà au xii^e, en possession de la clientèle d'une partie des provinces de la langue d'oïl, et même de quelques provinces du Centre, pour la fourniture des draps.

(2) Environ 9 francs, au pouvoir de 54 d'aujourd'hui.

(3) Le *mouriquet* de Saint-Lô devait probablement ce nom à sa couleur sombre.

(4) 12 fr. 04 : 72 fr. 25 d'aujourd'hui.

(5) 19 fr. 56 : 118 d'à présent.

(6) Un tiers.

(7) Il est probable qu'il faut lire ici *cobde* au lieu de *alne*.

(8) Une housse. On appelait ainsi les capotes, surtouts et manteaux de femmes; on donnait aussi ce nom à certaines robes longues.

(9) Razès, canton de Bessines (Haute-Vienne).

(10) Étoffe blanche commune, qui ne paraît pas être du drap pro-

Brousse, per doubлар unas boctinas (1) a Moss^r, ii^s vi d.

It. deu Moss^r per v alnas 1 cart blanchet que at Limossi per lo commendamen (?) de Moss^r Liennet, per mectre (2) la filhe Mouga : LV ss.

It. deu Moss^r per vii alnes 1 cart gris (3) per lous enfans, que agien per nopsses, a xvii s^r vi^s l'alne (4) : viⁱ vii^s vi^s.

It. deu Moss^r per une raubo que delieuret a Peyr Barnard de l'Eschalle (5), cum apert per une lectre missoire, LX s^r.

It. deu Moss^r per ii alnes estrange (6) per une raubo a Moss^r Liennet, a xxx v s^r l'alne (7), iiiⁱ x s^r.

It. deu Moss^r per un cobde tanet (8) que delieuret a ung de l'Embartaria (9) lo jour de S^t Liennard, an IIII^m : ix s. ii d.

Iten deu Moss^r per iii alnas estrange que at a xxviii s. vi d. l'alna (10); montent iii l. ii s. vi d.

prement dit. On remarquera que le *blanchet* n'est pas cher. On en faisait des vêtements de travail. Peut-être s'agit-il ici de draps de Montauban, ou même d'étoffes fabriquées dans le pays : on sait que, dès le temps de saint Louis, il y a des tondeurs de draps à Limoges.

(1) On doublait autrefois avec de l'étoffe les bottines, bottes et houseaux.

(2) Aujourd'hui encore, dans le langage courant, on donne au mot *mettre* le sens d'habiller; on dit souvent par exemple : « il se met bien, » « une dame bien mise. »

(3) Le drap gris de laine de Rouen était fort renommé.

(4) 5 fr. 27 : 31 fr. 62 de notre monnaie.

(5) Nous ignorons de quelle localité il s'agit ici.

(6) Ce nom a été donné à plusieurs espèces d'étoffes. *Estranh* peut venir d'*extraneus*, étranger, ou de *stracia*, chiffon.

(7) 10 fr. 53, un peu plus de 63 francs d'aujourd'hui.

(8) Il s'agit ici probablement du « drap tanné de Courtrai, » dont les Flamands vendaient des quantités considérables dans tout le midi de la France dès la fin du xiv^e siècle.

(9) L'Emberterie, hameau de la commune de Royères, canton de Saint-Léonard.

(10) 8 fr. 57 : 51 fr. 42 d'à présent. On remarquera que le résultat de la multiplication n'est pas exact.

It. deu Moss^r per 1 alna et cart mouriquet que at Moss^r Guischart lo premier jour de dezenbre, xxxv s. vi d.; it. iii s. ix d. per la doubladura d'unas chausas que agues Guischart.

It. deu Moss^r per Lansso, xv s. x d. per tapet et fusteny (1) : xv s. x d.

It. deu Moss^r per las pouldras (2), sasfra (3), giroffle, sucre et austres menus espessis, que at per las nopsas de Moss^r Liennet, conte fach an mondit s^r : vii l. xv s. ix d.

It. lo ii^e jour de dezenbre, l'an mil IIII^e IIII^{es}, feziz compte an Moss^r de Royeira a cause deux draps et pouldras, et a preys jucques aujourd'uy, que nous a degut la somme de XLVII l. xv s. (4).

It. deu Moss^r per ii l. i cart sucre que at Lansso ampres : xi s. iii d. (5).

It. deu Moss^r per mouriquet que at Moss^r Franceys en dezenbre : xxxii s. vi d.

It. deu Moss^r per ung cobde estrange que at Limosi per lo commandement de Moss^r Guischart : ix^e ii^e.

It. deu Moss^r per ung cobde et cart rouge (6), que fe balhat a Genier et per la doblura : xv s. x d.

It. per lo meistre de l'escole (7), per drap luy delieurat, xx s.

(1) Nous avons vu des futaines figurer au nombre des marchandises reçues de Genève par Gérard Massiot, en 1437.

(2) Beaucoup de documents de l'époque désignent sous ce nom de *poudres*, les épices qui se vendaient moulues.

(3) Le safran est moins employé qu'autrefois pour la cuisine; on en fait néanmoins un grand usage dans certains pays du Midi, en Espagne notamment.

(4) 287 fr. 45 : 1,725 francs environ.

(5) 3 fr. 38, ce qui fait ressortir le prix de la livre de sucre à environ 1 fr. 50, équivalant à 9 francs d'aujourd'hui.

(6) Nous avons déjà vu plus haut mentionné le rouge de Normandie.

(7) S'agit-il ici du maître d'école de Saint-Léonard, dont nous

It. per vi aln. 1/2 (?) estrange per mas domicellas (1), a XL s.: XIII l.

It. x s. que ays balhat a Moss^r Anthoni per aveyr deu vy aux enfans (2).

It. por 1/2 l. podre et por sasfran, vii s. vi d., que at Lanso, per la vengude de Moss^r de Perrigueurs (3).

It. deu Moss^r per un cobde tanet que deslieure Moss^r Liennet a Brosse, lo xxv^e de julhet : x s.

It. deu moss. viii s. iii d. que deslieuret (5) Moss^r Liennet a Nycoy.

It. per xi cobdes et ung cart mouriquet de S^t Lo, que at Moss^r Franceys, a L sols l'alne (6) : xiiii l. vii s. vi d.

Iten deu Moss^r que ay bailhat comptant a Choussade (7), ont eu era obligat et luy ay fach trenchar (8), xx^l.

It. deu Moss^r treys ducatz que luy ays redut une centura large, valen v liv. v s.

It. deu Moss^r xx l. que luy ays prestat comptant per Resnier Trombregas (9) de Lesine (10).

voyons dès le XIII^e siècle les consuls revendiquer la désignation, ou du maître d'école de Royères? S'agit-il d'un cadeau ou d'un paiement? La brièveté de cette mention lui ôte tout l'intérêt qu'elle pourrait offrir.

(1) Le marchand avait d'abord écrit *per las filhas*; puis il a biffé ces mots pour leur substituer une formule plus respectueuse.

(2) Probablement lors d'un voyage à Saint-Léonard.

(3) Il s'agit ici de l'évêque de Périgueux, qui était alors Geoffroi de Pompadour, frère, ou du moins parent rapproché de la dame de Royères.

(5) Somme avancée par Massiot.

(6) 20 francs : 120 francs d'aujourd'hui.

(7) Choussade ou Chaussade est vraisemblablement le nom du créancier dont Massiot a acquitté la dette pour le compte de M. de Royère.

(8) Couper, déchirer. On déchirait l'obligation quand le montant en avait été payé par le débiteur, et on rayait la minute sur le registre du notaire. Le mot *cancelar* s'appliquait spécialement à cette dernière opération.

(9) 136^l 12^s 14^d correspondent à 822 fr. 35 : aujourd'hui 4,934 francs.

(10) Nous n'avons pu découvrir dans quelle commune se trouve

It. deu Moss^r per x l. que luy ays trameis comptant per lo clert deu Pon (1) per envoyar a Peytiers.

Monte vi^m xvi^l xii s. i d.

Lo xv^e jour de dezembre, l'an mil IIII^e IIII^m et ung, fezen compte an Monssenhor de Royeira, a cause deux draps que a preys de nous, et aussi de l'argent que luy aven prestat jacques au jouduoy, que nous a degut la somme de siex vingts seyze lieuras t. et xii s. i d. (2) que sont vi^m xvi l. xii s. i d.

Iten deu Moss^r per Nardo Pomier, lxxv s. que luy ays pagat. It. deu Moss^r per i cart pebre molut iii s. (3) que at Lansso lo ix^e de jevier an. 81.

It. deu Moss^r, per i cobde et 3 cart blanchet que at Lansso por lo comendamen de Moss^r : ix s. ii d.

It. deu iii s. iii d. que ay balhet a Lansso per aveyr de la char (4).

It. deu Moss^r per i cart pebre g[ranat?] et i cart menus espessis (5) que at Lansso lo xvii^e de Jevier an 82, vii s. vi d.

It. deu per i cart pebre granat (?) que at Lansso dissabde darrier....

*le lieu qui porte ce nom. Peut-être s'agit-il de Lesme, près d'Auriat (Creuse).

(1) Du Pont de Noblat, faubourg de Saint-Léonard.

(2) On voit qu'à la fin de chaque année, le marchand arrête le compte de son client, d'accord avec lui. Il se garde ainsi contre des défaillances de mémoire, qu'il redoute malgré les indications très précises notées à propos de chaque achat ou emprunt.

(3) La livre de poivre moulu se vendait donc à Saint-Léonard, en 1481, douze sous ou 3 fr. 60, : 21 fr. 60 d'à présent.

(4) De la viande. Quand les domestiques du seigneur de Royères n'avaient pas assez d'argent pour acheter les provisions qu'ils venaient sans doute chaque jour chercher à Saint-Léonard, ils en demandaient à Massiot.

(5) Menues épices. On appelait ainsi un petit assortiment d'épices pour la table. On donnait également le nom de *petite épice* au gingembre en poudre.

It. deu Moss^r per ii l. sucre que at lo premier jour de abrial an IIII^m et II, a v sols l.: x s.

It. deu Moss^r per cx sestiers emina de seigle que luy ay balhat deu grenier et xi sestiers d'avena, que sont vi^m j sestiers emina de tout blat cxⁱ (1), que monten tout ii^e Liⁱ xiii s. vii d.

Lo premier jour de abrial mil IIII^e IIII^m et dous, fezis compte an Moss^r de Royeyre de so que avie preys de sein (2), que nous a degut por las chaussas prezas cum apert en acquest present compte, la somme de douze vingtz unze lieuras xiii s. vi d. Iten me resta a comptar de la abcense (3) que aven entre nous dous, cum apert per lettras passadas per Ravelh, que resten a fornir et ase-tiar et signar une partide. ALEN DE ROYERE (4).

Iten, lo ix^e jour de abrial mil IIII^e IIII^m et dous, balheys a Moss^r de Royeira, per pagar Marti de la Vernholla (5) la somme de quarante et quatre lieuras tourneys, que eys xliiii l. que luy balhe. ALEN DE ROYERE.

L'an et jour susdit a signat mondit s^r de Royere lodit compte et *me presente* Marsau Basset. M. BASSET.

Et ii^e frans comptat per Reyniers Las Agez a Choussada lo jour dessus escript.

Monte tout iii^e iii^m xv l. xiii s. vi d.

Iten nous resta de la signacion (*sic*) de la abcenssa, comp-tat las doas annadas, xlv lieuras (6), car en la assignacion

(1) Ce compte porte le setier à environ 18^e 2^d ou 5 fr. 42 : 32 fr. 52 d'aujourd'hui : prix fort élevé.

(2) De céans.

(3) De l'accense, de la ferme.

(4) La signature seule est de la main du seigneur de Royère. Tout le reste du compte est écrit par Jean Massiot.

(5) La Vergnolle, commune de Saint-Léonard, sans doute. Il y a plusieurs localités de ce nom dans le département de la Haute Vienne.

(6) Soit 540 livres 13 s. 6 d. (3,254 fr. 85 : 19,529 fr. d'aujourd'hui)

de las 11 annadas passadas, ne monte que per una annade, comptat lo terme de Nadau passat, et xxx sestiers de blat; per ensi lasdichas annadas ne vorren (1) que una et ne seran contade que per una, et de tara (2) per lasdichas doas annadas, ladicha somme de xlv l. et xxx sestiers de blat que lodich s^r promet affar bona a la fin de la abcenssa : per ensi resta affar sept annadas et la tara de sus.

v^e xl l. xiii s. vi d. et lo blat que aven quistance, compres los xlv l. desus, — facha lo jour S^t Jacme et Phelip (3) an mil IIII^e IIII^m et dous. N. RAVELLI.

38. — *Constitution d'une rente perpétuelle de trois muids de vin, moyennant trente-trois livres (29 mai 1482).*

Lo xxix^e jour de may. l'an mil IIII^e IIII^m et dous, Jehan Faure alias Gardea (?) et Peyr Solier, alias Chadot, vendrent treys menths (4) de vy de rende chascun an, lo pres et some de xxxiii l., que agien contant, letra Ravelh.

39. — *Achat par Louis Massiot, pour le compte de Jean, son père, d'un setier de froment de rente perpétuelle (15 juin 1482).*

Die decima quinta mensis junii, anno Domini millesimo CCCC^{mo} octuagesimo secundo, presentibus Anthonio

On verra plus loin ce total de 540 l. mentionné à l'acte du 10 juillet 1482, que nous donnons sous le n^o 40 de nos extraits.

(1) Ne vaudront.

(2) De complément ou plutôt de supplément.

(3) 1^{er} mai.

(4) Muids. Le muids de vin de Paris équivalait de 280 à 300 pintes, mais la pinte de Paris ne correspondait pas à celle de Saint-Léonard : celle-ci représentait, à l'époque de la Révolution, 1 litre 22 centilitres. Nous ignorons combien, dans notre pays, le muids contenait de pintes.

de Las Bordas (1), parrochie Sancti Stephani de Nobiliaco, et Marciale de Brugieyras (2), parrochie de Moysanis (3), testibus ad hec vocatis, personaliter constitutus providus vir Ludovicus Massiot, burgensis, pro se et nomine et vice providi viri Johannis Massiot, eciam burgensis, ejus patris, pro ipso burgense, patre suo, absente, stipulanti et suis heredibus et successoribus universis, ex una parte, et Guillelmo (*sic*) Durandi, costurario dicte ville, et Anna de Nozirato (?) (4), ejus uxore, videlicet dicta uxor de consensu, lissencia, jussu et auctoritate dicti Guillelmi, mariti sui, quas (*sic*) prestitit et concessit, et eorum quilibet in solidum, eciam pro se et suis heredibus et successoribus quibuscumque, ex parte altera; dicti vero conjuges, non cohacti, etc. sed gratis etc. vendiderunt, concesserunt, promiserunt solvere perpetuo, penitus et quictaverunt et se vendidisse recognoverunt et juramento prestito (?) confessi fuerunt dicto Ludovico Massiot, ibidem presenti, pro se et suis et nomine quo supra sollempniter stipulanti, ad ipsorum faciendam omnimodam voluntatem, in vita pariter et in morte, videlicet unum sextarium frumenti, ad mensuram de Nobiliaco, vendentem et ementem, anno quolibet et perpetuo rendualem, precio sive summa centum solidorum (5) monete regie nunc currentis; quam summam dicti conjuges venditores habuerunt realiter et de facto,

(1) Les Bordes, hameau de la commune de Saint-Léonard.

(2) Peut-être s'agit-il de Bregeras, commune de Saint-Léonard.

(3) Moissannes, commune du canton de Saint-Léonard.

(4) Les localités du nom de Nouzirat, Nozirat et Nouzières sont assez communes dans la Creuse; mais nous n'en connaissons pas à proximité de Saint-Léonard, et le *Dictionnaire géographique* de ce département dressé par M. Bosvieux, et que nos archives de la Haute-Vienne possèdent en manuscrit, n'en indique aucune.

(5) Cent sous, en 1482, équivalent à 180 francs d'aujourd'hui. En appliquant à cette somme le taux ordinaire des placements en rente perpétuelle à cette époque, 5 à 5 1/2 p. 100, la valeur du setier de froment (61 l. 44) ressortirait donc à 9 francs d'à présent. Nous voilà loin du chiffre donné plus haut.

in commissarii et jurati ac testium infrascriptorum presencia, in tribus peciis auri advaluatis ad dictam summam, et de qua quidem summa dicti conjuges venditores dictum emptorem pro se et nomine quo supra sollempniter stipulantem, et suos, et bona sua quacumque solverunt et perpetuo quictaverunt cum pacto valido. Quod quidem sexterium frumenti ad dictam mensuram rendualem, dicti conjuges venditores assederunt et assignaverunt habendum, levandum et percipiendum per ipsum emptorem, nomine quo supra, in et super quamdam vineam ipsorum conjugum, sitam in territorio de Bello Forti inter vineam..... (1) et super omnibus aliis bonis, mobilibus et immobilibus, presentibus et futuris, etc.....

40. — *Conventions diverses entre Léonnet de Royères et Jean Massiot, fermier de redevances s'élevant à 100 livres argent, et cinq cents setiers blé de rente annuelle (10 juillet 1482).*

Die decima julhii anno Domini millesimo CCCC^{mo} octuagesimo secundo, presentibus Guillermo Fornier, fabro, et Leonardo Herveti, ectiam fabro, testibus, personaliter constitutis nobili viro Leoneto (2) de Roheria, domicello, filio (3) nobilis domini Alani de Roheria, milite, pro se et suis, ex una parte, et provido viro Johanni Massiot, burgensi et mercatori de Nobiliaco ex altera, cum, prout dicte partes ibidem dixerunt, dictus miles vendidisset seu assensasset dicto burgensi ad terminum octo annorum tunc proxime venturorum, videlicet centum libras in denariis et quinque centum sextariorum bladi (4) precio et

(1) Un blanc au manuscrit.

(2) *Jornet* biffé. Léonet de Royères était fils d'Alain et de sa seconde femme, Catherine de Pompadour.

(3) *Quondam* biffé. Nous avons vu plus haut (extrait n° 37) Alain de Royère régler son compte avec Jean Massiot le 1^{er} mai 1482.

(4) Cinq cents setiers de blé, au prix énoncé un peu plus haut pour le froment (cinq sous), ne représentent pas moins de 125 livres,

summa undecim centum librarum monete regie nunc currentis et aliis modis et forma contentis in literis super dicta assensa passatis per juratum infrascriptum, ipse miles in deductionem dicte assensse habuisse et recepissee bene et legitime summam quinque centum quadraginta librarum (1), ut coste (*sic*) per litteras super dictam quictanciam pasatas, et residuum solvi debebat in fine dicte assense : hinc est quod dictus nobilis Leonetus, dicens habere in premissis assensatis ypotecam pro se et suis, non cohactus et cum omnibus etc. sed gratis etc. cercioratus de dicta assensa et de quictancia predicta et pactis in premissis contentis, ut dixit, ipsas litteras et quictanciam laudavit, approbavit, ratificavit et confirmavit, et promisit ipsas tenere et habere perpetuam roboris firmitatem, de puncto in punctum, ut in ipsis continetur..... et cum hoc dictus burgensis promissit eidem Leoneto rehemere, recuperare vilagia de Las Bordas (2), parrochie de Nobiliaco, et vilagia de Vaulx (3), parrochie Sancti Dionisii, ingatgiata dicto Massiot pro (4) et villagia de Castro (5) et de la Masieyro (6), ingatgiata heredibus quondam Michalis Boudrit, pro summa (7) et ponere in manibus dicti Leoneti dicta villagia (8), et hoc infra tres

ce qui, ajouté aux redevances en deniers, 100 livres, porte à 225 livres (8,100 fr. d'aujourd'hui) le total des revenus affermés à Massiot pour huit ans, moyennant la somme de 1,100 livres (6,600 d'aujourd'hui). On pense bien qu'une partie de ces redevances ne rentraient pas. Au surplus, Massiot contracte vis-à-vis du bailleur des obligations dont nous ne pouvons guère évaluer les charges.

(1) C'est le total du mémoire reproduit un peu plus haut.

(2) Les Bordes, commune de Saint-Léonard.

(3) Veaux, commune de Saint-Denis des Murs, canton de Saint-Léonard.

(4) Un blanc.

(5) Il y a deux lieux dits de ce nom dans la commune de Saint-Léonard : le Château-Haut et le Château-Bas.

(6) La Mazière, commune de Saint-Léonard. Il y a d'autres localités de ce nom dans les communes de Royères et de Sauviat.

(7) Un blanc.

(8) Il est fâcheux que l'acte n'indique pas pour quelle somme

annos proxime venturos, in deductionem precii restantis et dicte assense, de hoc quod dicta villagia sunt ingatgiata; et si forte recurssus (?) dictorum locorum (1) de Castro et de la Masieyro non tantum duret, ipse Massiot tenebitur ipsas recaptare aut facere eslonguare recurssus, taliter quod dicta loca recuperentur infra dictos tres annos et quod recurssus non (2), et cum hoc tamen quod dictus Leonetus aportabit eisdem Massiot quictancia[m] (3).....

41. — *Vente d'étoffe et de conches, 18 janvier 1482*
(nouveau style 1483).

Nota quod die decima octava mensis januarii, anno Domini millesimo quadringentesimo octuagesimo secundo.... Helias deus Rieux (4), parrochie Sancti Justi,... recognovit et in veritate confessus fuit se bene debere.... provido Viro Johanni Massiot.... summam quatuor librarum decem et octo solidorum.... causa vendicionis et realis tradicionis panni pluribus coloribus et duarum conchiarum aenis (?)....

42. — *Note relative à un procès entre Jean Massiot et les frères Valière (24 avril 1483).*

Lo xxiiii^e jour deu meys d'abriau mil CCCC^e IIII^{me} et treys, en la presence Marsau Delaige, parofie de Moysanas et Johanet deu Peufouchier (5) parofie de la Geneytosse,

chacun de ces villages, ou, pour parler plus exactement, les redevances de chacun de ces villages se trouvaient engagées.

(1) Le délai pour le rachat ou le dégagement des dits lieux.

(2) Un blanc.

(3) Les blancs et les surcharges rendent incompréhensible la fin de cet acte et nous obligent à nous arrêter là.

(4) Les Rieux, hameau de la commune de Saint-Just, canton de Limoges-Sud.

(5) Le Puyfaucher, hameau de la commune de la Geneytouse, canton de Saint-Léonard.

maistre Jehan Valieyro et Peir Valieyro, frairs, de Saint Lienard, et heretiers de Giraud Valieyro, lour pair, come fussant condempnat per maistre P. Disnamatin et maistre Jehan Lapino senior, a payar tous interests et despens fait et a far d'ung certain proces pendant en la court deu seau de Limoges (1), fait par Jehan Massioth, condempnat per lad. garde de ce que avio fait saisir certaine terre que tenio d'eux de la Monthanieyra (2) per doux sestiers de seigle de cens que avien (?) vendut aud. Massioth..., a laquau saisino lod. deux se era (?) oppousat et avio louvat en garidour (3).... don avio eytat tant procedit que lod. Massioth ero detorbet.... et ero condempnat in expensis et taxacione et aliis [re]bus loco et tempore declarandis, lod. Massiot avio appellat, et requis et sommat los dit Valieyro que heu ero contens de lour... et que aguessan a segre l'appel : don losd. Valieyro an preys (?) lo ma deud. Massioth et an promeys et obligat toz et chascun de lour beys, a gardar lod. Massioth de l'eymende et deu despens fait e a far per lod. Massioth por cause de l'appel interjectat, et en passer lettras sub gillo (*sic*) regio, presens los tesmohnst et lettras passadas per Maistre Marsau Basset *in meliori forma* et ad dictamen procuratorum. — Constat de obmissis : et condempnat losdit Valieyra per la garde deu seau a teneir lad. sentence et apointamen donnat per losd. Disnamati et Lapino; quilibet in solidum obligaverunt se et bona sua. BASSETI r.

43. — *Note relative à la ferme de Boisverd et à l'usage des bois en dépendant (s. d.).*

Memorie sero que de avoir aferme deux serviteurs de

(1) La cour du sceau de Limoges ne peut être que la cour du sénéchal, le siège royal, mais exerçant une juridiction spéciale.

(2) Montagnières, banlieue de Saint-Léonard.

(3) *Garidor*, garants.

Mossieur Delyon lo benefice de Bost Vert (1) et l'usage ou bost a treys ou quatre ans venan la Saint Jehan (2).

44. — *Mention d'une condamnation obtenue contre Jacques dit Redon, de la Mazière, pour le paiement du prix d'étoffes achetées (29 avril 1483).*

Nota quod die xxix mensis aprilis, anno Domini millesimo CCC^{mo} LXXXIIJ^o fuit presens condempnatus Johannes dit Redon, de la Masieyra (3), chadenarius (4) de Auriaco (5) et de Salviaco (6), ad solvendum et reddendum honesto viro Johanni Massiot, burgensi ville Sancti Leonardi de Nobiliaco, ibidem presenti et stipulanti, quadraginta unum solidos (7) monete regie nunc currentis, causa vendicionis et tradicionis panni, una cum expensis hujusmodi acti. VALIEYRA r.

45. — *Reconnaissance de cheptel (1^{er} mai 1483).*

Lou premier jour de may, l'an mil IIII^e quatre vingt et treys, presens Anthoni de Las Bordas (8), paroffie de S^t Estienne, et Janot, filh a feu Baloumier deu Monte-

(1) Celle de l'ordre de Grandmont, située dans la commune de Bujaleuf, canton d'Eymoutiers. Au xvii^e siècle et dès la fin du xvi^e, dépendaient de ce petit prieuré, où la conventualité s'était éteinte de bonne heure et qui avait été uni à l'abbaye chef-d'ordre en 1317, des moulins à papier établis sur la Vienne.

(2) 24 juin. La Noël et la Saint-Jean étaient autrefois les deux dates d'échéances les plus ordinaires.

(3) Hameau de la commune de Saint-Léonard. On voit que notre livre écrit tantôt *Mazieyro* et tantôt *Mazieyra*.

(4) Probablement un forgeron qui fabriquait des chaînes d'attache pour les bestiaux.

(5) Auriat, commune et canton de Bourganeuf (Creuse).

(6) Sauviat, chef-lieu de commune du canton de Saint-Léonard.

(7) 41 s.: 12 fr. 34, équivalant à 74 francs d'aujourd'hui.

(8) Commune de Saint-Léonard.

sault (1), parr. de Cha[m]p[neter]i, tesmoings etc. Liennard deu Mas au Roveyr (2), demorant a Villemonteis (3), parr^e de Champneteri, qui gratis etc. recognoys a teneyr en sa court, de saige home Jehan Massiot, *presenti*, doas vacchas deu pel.... (4) en dous vedeux annolliers, et vingt et dous chapd (5) de berbialhe en lours agnieux, per lou prins et somme de douze escus et demy d'aur (6) de chaptau, rebatut et comptat un beou que lod. Nardo avie vendut darierament, et auxi sa part de sept lieuras de certain bestiau que lod. Nardo avie vendut a ung bochier de Limoges, et austres preys et vendus jusques aujourd'uy; loqual bestiau promet a nusrir et gardar a commun creyt et de venir a bon et leal compte et eycept en lad. ville, tantas quantas vetz que per lod. Johan Massiot ou los ceux sera requerit. Neangmeins recognoys et confesse deveyr aud. Massiot la somme de cinquante cinq soulz (7) *monete regie nunc currentis* et so acquauso deud. bestiau vendut per lod. Nardo, oultra austres debtes, lacqualle somme de lv s. luy promet a pagar a sa voluntat etc. *Juravit*, etc. *Obligavit*, etc. *Renunciavit*, etc., et *concessit litteras Regis et Pariagii et domini officialis Lemovicensis in meliori forma*. J. DE CONVALETIS (8).

(1) Montazeau, commune de Champnétery, canton de St-Léonard.

(2) Le Mas Rouveix, même commune.

(3) Villemonteix appartient aujourd'hui à la commune de Bujaleuf, canton d'Eymoutiers.

(4) Un blanc au manuscrit.

(5) Vingt-deux têtes de brebis.

(6) 140 fr. 25 : 841 fr. 50 d'à présent.

(7) 16 fr. 55 : 99 francs environ d'aujourd'hui.

(8) Il faut noter que le maître des écoles de la ville de Limoges, désigné dix ans plus tard par les consuls du Château, porte le même nom que ce notaire.

46. — *Soumission de Giraud de Saint-Yrieix, notaire, par laquelle il s'oblige à passer tous actes pour le compte de Jean Massiot et ses fils à des prix déterminés (7 juin 1483).*

Lo vii^e jour de juin, an mil IIII^e IIII^m III, yeu, Girault de Saint Yrieys, notari de la ville de Saint Liennard, cognoisse et confesse aveyr fach merchat an Johan Massiot, Johan et Loys, sous filz, de toutes lettras qualconques que leur passarie, soy assabeyr letra de debte et chaptau en v s^e et toute autre en vii s^e vi d. et per mais fermetat, leur ay signat aqueste present scedule, en ce que no seray tengut de las groussar (1), ny may lous meux, si no que m'en requeran. Fait le jor et an que dessus. G. DE SAINT YRIEYS.

47. — *Vente à Jean Massiot du village du Mas le Seuve, par le seigneur du Pallant (12 août 1483).*

Le xii^me jour d'oust, l'an mil quatre cens IIII^m et treys, noble homme Monssieur Anthony de Monceaux, chivalier, sieur deu Pallent (2), vendet a saige home Johan Massiot, merchant de St Liennard, lo village deu Mas la Sceauve (3), parroffe de La Genestouze, en sas apartanensas, lo fons et absar et vistir (4), en quinze sestiers de touz blatz mesura de St Liennard, vendent et comprant, soy asabeir (5) et quarante et sincq soulz renduaux chascun an de renda et (6) gelinas, et sur lou village deu Verduryer (7), asis en la paroffie d'Eyboleou, cinq sestiers

(1) Le notaire ne sera tenu que de rédiger l'acte en minute et non de l'étendre dans son entier, avec toutes les formules.

(2) Le Pallant ou le Paland, commune de Moissannes, canton de Saint-Léonard.

(3) Le Mas le Seuve, commune de la Geneytouse, canton de Saint-Léonard.

(4) Le fonds, le cens et l'investiture.

(5) Un blanc.

(6) Un blanc.

(7) Le Verdurier, commune d'Eybouleuf, canton de St-Léonard.

de (1), mesure vendent, per lou preys et somme de cent lieuras (2) que agut comptan en aur; *et promisit guarentire*, etc. *Et concessit litteras Regis et Pariagii, domini officialis*, etc. *Presentibus domino Johanne Arleras (?) et Marciale Banchaudi, testibus.*

48. — *Vente de quatorze cuirs de bœuf (10 septembre 1483).*

Nota quod die decima mensis septembris, anno Domini millesimo quadringentesimo octuagesimo tercio, presentibus Anthonio Rebenes (3), lignifabro et Johanne Seaulas, filio Johanni Brossas, dit lou Redon, sartore, testibus, personaliter constitutus Petrus Lacroux, tanarius (4) ville Sancti Leonardi de Nobiliaco, pro se et suis, etc. recognovit et in veritate publice confessus fuit se debere bene et legitime tenerique solvere provido viro Johanni Massiot, mercatori ville Sancti Leonardi de Nobiliaco, licet absenti, set Ludovico ejus filio, pro se et suis stipulanti, videlicet summam undecim librarum quatuor solidorum (5) monete regie nunc currentis, et hoc causa vendicionis et realis tradictionis quatuordecim peciarum corii bovum : quam summam idem Petrus promissit solvere infra carni-prannium (6) proxime venturum. etc. et emendare dampna, etc. Renunciavit, etc. Obligavit, etc. Ypothecavit, etc. Juravit, etc. Et concessit litteras Regii (*sic*) et Pariagii in meliori forma. M. BASSETI retulit.

(1) Un blanc.

(2) 602 francs, équivalant à 3,612 d'aujourd'hui.

(3) Ce nom signifie *roitelet* en patois limousin.

(4) La tannerie et la corroierie sont, après l'orfèvrerie, les industries limousines dont on trouve le plus anciennement mention. Les cuirs de Limoges et de Saint-Léonard étaient débités dès le ^{xiii}^e siècle en grandes quantités aux foires de Champagne.

(5) 67 fr. 42 : 405 francs d'aujourd'hui. Le prix de chaque cuir correspondrait à 28 fr. 95.

(6) Voir l'article de Du Cange sur *Carniprivium* et *Carniprenium*.

49. — *Engagement et prise en cheptel de seize ruches d'abeilles (29 septembre 1483).*

Die penultima mensis septembris, anno predicto (1).... Matheus de la Roche (2), parrochie de Campo Mnesteri..... gratis et scienter ingatgiavit in aprario (3) suo sive ruchier (?), in dicto loco de La Roche, provido viro Johanni Massioti, burgensi et mercatori ville de Nobiliaco... sexdecim alvearia sive *bornatz* (4) bona et mercabilia precio et pro summa septem librarum et decem solidorum (5) monete regie nunc currentis; quam summam dictus Matheus ibidem a dicto burgense recepit... que alvearia dictus Matheus promisit custodire et nutrire et ad flores fabarum proximi veris (?) reddere ad comodum et utilitatem dicti burgensis et de eisdem cum eorum exressenciis venire ad bonum eysset (6) cum dicto burgensi, tociens quociens fuerit requisitus, et bonum compotum de eisdem exressenciis reddere..... J. DE VILLAFRANCHIA, retulit.

50. — *Éclipse du 16 mars 1484 (nouveau style 1485).*

Lo xvi^{me} jour de mars, l'an de grace mil IIII^e IIII^{me} et IIII^{me}, a houra de iiii horas ampres myjour, la lune estant nouvelle et au poing iiii^{me} de auri nombre (7), lo soulleilh estan en lo signe (8)...., se aparguet ung eclipsse moult

(1) Un mot en blanc.

(2) La Roche, hameau de la commune de Champnétery, canton de Saint-Léonard.

(3) Dans son *rucher*.

(4) C'est le nom de la ruche à miel dans l'idiôme roman de nos contrées.

(5) 45 fr. 15 : 271 francs d'aujourd'hui.

(6) On voit que la formule de l'acte est exactement celle employée pour les autres baux à cheptel dont nous avons reproduit plus haut le texte.

(7) La lune étant au chiffre 4 du nombre d'or. On sait que le cycle lunaire dit du *nombre d'or* était composé de dix-neuf ans.

(8) Un blanc.

fort espoventable et moult terrible; et may que paravant avie estat preschat par aulcunas bonas villas deu royaume de France et Monseigneur lo prieur de Seinct Lien-nard (1), frair Esteve Texier, lo mati avant prima, me bailhet lo contengut que avie estat prechat de part lo Reys (2) et que hon agueys a monstrar a mous austres compaignons les consulz (3) de la ville, que eren coma me; et mandaven que a houra que devia venir, que l'en se tengueys en sas meygoux be fermadas, que non y entres (?) de ayre (?) negun et que l'en fus disnat et que ont preges nostre senhor Jhesus Christ que nous presserves, et pareilhamen deu bestiau anxi; car tout quan (4) seria sur les champs morria en breu, et que avant que passessan Pasques, que ben auria prou a souffrir. Dieu vueilhe, par sa sainte passion et misericordie, nous pres-servar de se que eys at venir et estenda son bras de missericordia sur nos, paubres pechadours! Escrich am-pres lodich eclipse passat, l'an et jour que desus, et ne duret que ung cart de houra ou environ. JOHAN MASSIOTH.

(1) St-Léonard possédait un prieuré de l'ordre de St-Augustin, qui avait des dépendances assez considérables.

(2) Nous avons déjà dit que nous n'avions pu trouver trace de cette ordonnance de Charles VIII; nos *Annales manuscrites*, non plus que la grande *Histoire de saint Martial*, du P. Bonaventure de Saint-Amable, ne mentionnent ni l'éclipse du 16 mars 1485, ni les recommandations dont parle ici Massiot. Cette éclipse est toutefois mentionnée à la liste des éclipses de soleil donnée par les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*.

(3) L'autorité municipale était exercée à Saint-Léonard par huit magistrats qui portaient le nom de consuls et qui, au XIII^e siècle, étaient élus chaque année le jour de la Chaire de la Saint-Pierre (22 février). Il résulte de ce passage que Jean Massiot remplit les fonctions de consul de février 1485 à février 1486.

(4) Tout ce qui serait.

51. — *Antoine Massiot, prieur de Dieulidont, donne deux écus d'or aux aumônes du Consulat de Saint-Léonard (jeudi-saint 1485) et entre dans la Confrérie des Trépassés du dit Consulat.*

Item yeu, Anthoni Massioth, prieur de Dieulydon (1), ay donnat le jour deu digeux-la-Cene (2) mil CCCC III^{ms} et V, deux escus d'aur (3) a las Houmosnas de Cosolat (4) de Saint Lienard, por metre en rendie. Faich led. jour et an que desus. — A. MASSIOTH.

Et me mezis de la confreyrie des Traspasat deudit Consolat (5); lour ay donnat treys escus (6), et sont v escus que lour ay donnat.

52. — *Achat d'un missel de Fr. Jean Journet, prieur du Châtenet (18 novembre 1485).*

Nota quod die XVIII^a mensis novembris, anno Domini millesimo CCCC^{mo} octuagesimo quinto, presentibus Domino Johanne Servientis, presbitero, et Geraldo deu

(1) Dieu-li-dont ou Dieu-le-don, était un prieuré de l'ordre de L'Artige, situé dans l'île de Ré, p^{ms} de Benon, diocèse de Saintes.

(2) Le jeudi-saint.

(3) 22 fr. 50 environ : 135 francs d'aujourd'hui.

(4) Nous constatons l'existence dès une époque fort ancienne, dans nos villes limousines, à Limoges et à Saint-Léonard notamment, de distributions en nature et en argent faites par l'administration municipale aux religieux mendiants et aux pauvres de la ville. L'usage était établi, dès le XIII^e siècle, que tous les dons de quelque importance faits à ces aumônes fussent mis en rentes.

(5) *La Confrérie des Trépassés du Consulat.* Il y avait sans doute à Saint-Léonard, comme dans le Château de Limoges et dans beaucoup d'autres villes de France, une association charitable qui s'était donné la mission d'assurer aux pauvres une sépulture décente et en faisait les frais. La qualification ajoutée à cette association mérite d'être remarquée; il faut certainement en conclure qu'elle avait son siège à l'hôtel de ville et qu'elle était dirigée et ses ressources administrées par les magistrats municipaux.

(6) 33 fr. 70 : 202 francs environ.

T. VII.

Noau (1), carpentario, parrochie Sancti Stephani de Nobiliaco, testibus ad premissa vocatis etc. personaliter constitutus frater Johannes Jorneti, prior de Castaneto, ordinis Sancti Augustini (2), gratis et scienter vendidit et se vendidisse recognovit honesto viro Johanni Massiot, mercatori prediacte ville de Nobiliaco, ibidem presenti et hujusmodi vendicionem acceptanti, videlicet quemdam librum suum ad opus ecclesie, nuncupatum *Messau* (3), pro precio et summa sexdecim librarum (4) monete regie nunc currentis; quam quidem summam habuit realiter et deffecto (*sic*) in presencia jurati et testium infrascriptorum, in bono auro, nunc pro domino nostro Francie cursum habente, et voluit quod dictus Massiot faciat ad voluntatem suam de dicto libro, et promisit dictus prior garrire et garrentire predictum librum ab omnibus et contra omnes; et juravit, etc. pactum que fecit, etc. et concessit litteras in meliori forma, etc. VALIEYRA.

53. — *Reconnaissance et obligation de 620 livres tournois par les freres Oubelin, pour prix de vente de cuivre et mitrailles (17 novembre 1490).*

Lou xvii^e jour de novembre mil IIII^e IIII^{es} et dix, presens Guillaume Fornier, faure. et Estienne Chouppin, conchier, tesmoins ad ce appellatz, personnellement constituytz Guillaume et Gislet Oubelins (5), frairs, con-

(1) Le Nouhaud, hameau de la commune de Saint-Léonard.

(2) Le Châtenet en Dognon (aujourd'hui chef-lieu de commune du canton de Saint-Léonard) était un prieuré-cure à la nomination du prieur de Saint-Léonard (ordre de Saint-Augustin).

(3) Missel.

(4) 96 fr. 32 : 578 francs. Prix élevé pour un missel, qui, semble-t-il, ne devait pas avoir une valeur extraordinaire.

(5) L'un de ces maitres poëliers, Gillet, figure déjà à l'acte que nous avons donné plus haut sous le n° 34 (14 octobre 1480).

joings ad ce, demorans en la ville de Saint Liennard, maistres poelliers, et l'ung por l'autre, l'autre por son (?) tout, an recognongut et confessat, recognoissen et confessen a deveyr a Jehan et Loys Massiot, frairs, presens, la somme de sieys cens vingt lieuras tourn^a, de conte fach entr'eulx, a cause de vende de coyres et mitralhas (1); lacqualle somme deven lesdichs Oubelins frairs, presens, pagar ausdichs Massioth en marchandie contengude au marchat (2) fach entre eulx et a la voluntat deusdichs Massioth.

.

54. — *Note relative au décès de Jeun et Louis Massiot, frères, fils de Jean Massiot (3).*

Anno Domini millesimo IIII^o IIII^m XVI, die decima octava mensis junii, obiit Johannes Massiot, burgensis; erat etate triginta quinque annorum (4).

Anno Domini mil^o IIII^o IIII^m XIIIJ (5), die xxvj^a men-

(1) 620 livres tournois (22,320 francs d'aujourd'hui) représentent, au prix indiqué dans le traité du 14 octobre 1480 entre les Massiot et Gillet Oubelin, 59 quintaux environ de cuivre, ou 73 de mitraille, et devront être payées par la livraison de 32 quintaux 1/2 de métal ouvragé; mais on ne doit pas oublier que ce dernier est compté au poids de forge, et le métal brut évalué au poids de Saint-Léonard.

(2) C'est-à-dire en marchandises de son industrie, notamment en poêles à un ou deux trous, et à un plus grand nombre si Massiot le requiert.

(3) Ces deux notes se lisent sur une feuille volante attachée par une épingle au verso d'un feuillet, vers le milieu du volume.

(4) Ce Jean Massiot, mort le 18 juin 1496, doit être le fils aîné d'autre Jean et de Marguerite Faure, que nous avons vu stipuler en plusieurs circonstances pour son père. Cette note, selon toute probabilité, le rajeunit de sept ou huit ans.

(5) 1495 nouveau style.

sis januarii, obiit Ludovicus Massiot, etate triginta annorum (1).

.

L. GUIBERT.

(A suivre.)

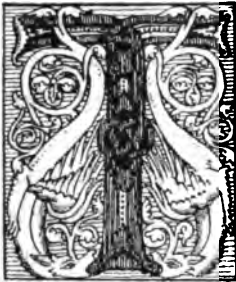
(1) On a vu plus haut (extrait n° 8) la mention de la naissance de Louis Massiot, né le 3 janvier 1457. S'il s'agit ici, ce qui est à peu près certain, de la même personne, c'est à trente huit, et non à trente ans, que serait mort le fils de Jean Massiot et de Marguerite Faure.

DOCUMENTS

RELATIFS A L'HISTOIRE

DE LA

MAISON DE TURENNE



TURENNE, Comborn, Ventadour : l'histoire du Bas-Limousin pendant le moyen âge est tout entière, ou à peu près, derrière ces noms, et, par conséquent, ce n'est pas faire œuvre étroite de généalogiste que de travailler à mettre en lumière le passé de ces illustres maisons. On en jugera par les documents que je réunis ici. Recueillis à droite et à gauche, en particulier aux Archives nationales, où sont aujourd'hui conservés les débris de l'ancien trésor des chartes de la vicomté (1), ces documents

(1) Les archives de la vicomté de Turenne sont classées aux Archives nationales avec celles de la maison de Bouillon. Elles forment un fonds considérable qui, malheureusement, a été divisé et réparti dans plusieurs séries.

parlent tous des Turenne, et c'est par là seulement qu'ils peuvent se relier entre eux ; quelques-uns offrent de l'intérêt pour l'histoire générale du pays, d'autres apportent des faits pour les annales des localités et pour l'étude des institutions féodales, et comme le bagage des sources publiées de l'histoire du Limousin est encore peu considérable, je puis espérer qu'ils seront bien accueillis. Je vais les passer successivement en revue.

I. — Ce premier acte, qui est une confirmation, par Raymond III, en 1214, des donations faites à l'abbaye laïque de Beaulieu par Raymond II, son père, et par Bernard de Castelnau, son aïeul, a été publié avec quelques retranchements par Justel(1), et a été signalée par M. Deloche comme fournissant une preuve des droits conservés par les héritiers de Hugues de Castelnau sur ce qu'on appelait l'abbaye laïque(2). Le *Cartulaire de Beaulieu* renferme un accord de 1190, entre Raymond II, qui était sur le point de partir pour la croisade avec Philippe Auguste, et Humbert, abbé de Beaulieu. Le vicomte reconnut qu'il tenait de l'abbé, avec obligation d'hommage, tout ce qu'il possédait dans la ville de Beaulieu *et in honore qui vocatur abbatia*, le château de Bétut, etc., etc. Il déclara aussi que, dans le cas où il battrait monnaie, son atelier devrait être établi à Beaulieu(3).

(1) *Histoire généalogique de la maison de Turenne*, Paris, 1645, in-fol., preuves, p. 38.

(2) *Cart. de Beaulieu*, introd. p. xxx.

(3) *Ibid.*, charte cxciv, p. 272.; Bib. nat., f. latin., 9217 (orig.).

II. — Cette seconde pièce a été également imprimée parmi les preuves de l'*Histoire généalogique de la maison de Turenne* (p. 39), mais avec des erreurs et des suppressions qui m'autorisent à en donner de nouveau le texte. J'ajouterai que Matfre, ou Mainfroid de Castelnau s'engagea, par acte passé dans l'église de Martel le 24 mars 1222 (n. s.), à rendre au vicomte le château de Castelnau, *cum foris facto et sine foris facto, ad omnem ejus submonitionem vel certi nuntii* (1).

III et IV. — Sous ces numéros se placent deux titres fort curieux pour l'histoire du bourg de Curemonte et de ses châteaux, qui relevaient alors de l'abbaye de Solignac. Les Turenne, qui renonçaient, en 1236, à toutes leurs prétentions sur ce lieu, ne tardèrent pas, d'ailleurs, à se glisser entre les abbés et les seigneurs de Curemonte. Je vois, en effet, que, dans le même temps où ceux-ci reconnaissaient les droits de l'abbé Pierre en présence du lieutenant du sénéchal du roi de France en Limousin, le vicomte prêtait hommage pour le château et la châtellenie entre les mains de Gérard *de Montibus*, prieur conventuel délégué par le même abbé, et que, le 22 juin 1280, cet hommage fut renouvelé avec engagement par le vicomte d'obliger les seigneurs de Curemonte à respecter les droits de l'abbé (2).

(1) JUSTEL, Preuves, p. 42. BALUZIUS, *Hist. Tul.*, p. 160.

(2) Arch. nat. R^s 466.

V. — Baluze cite cet hommage prêté par Raymond IV entre les mains de Raymond VII, comte de Toulouse, comme une preuve de l'inconsistance des vicomtes de Turenne (1). Des lettres de saint Louis, du mois de septembre 1229, les avaient en effet rendu vassaux immédiats de la couronne (2), et ils avaient d'ailleurs profité de la guerre contre les Albigeois pour faire passer, dès 1217, leurs possessions du Quercy dans la mouvance du Roi (3); ils pouvaient donc se dispenser de reconnaître le comte de Toulouse comme suzerain, et si Raymond IV lui rendit des devoirs de vassal, ce fut assurément parce qu'il y trouvait de sérieux avantages. Raymond VII, comme l'a fait remarquer M. Boutaric, à la suite du traité du 12 avril 1229, qui attribua à la royauté une partie du Languedoc, travailla avec ardeur à étendre son autorité dans les provinces qui lui avaient été laissées, en particulier dans le Quercy. Il acheta sans doute l'hommage du vicomte de Turenne. On remarquera le soin avec lequel il est spécifié que celui-ci et ses prédécesseurs ont toujours tenu les fiefs mentionnés dans cet acte du 12 août 1236, des comtes de Toulouse, et surtout qu'ils ne les ont pas reçus de Philippe Auguste ou d'autres rois de France, ni des comtes de Montfort.

VI. — Les débuts du vicomte Raymond VI paraissent avoir été fort difficiles. Il discuta d'abord

(1) *Hist. Tutel.*, p.....

(2) JUSTEL, *Preuves*, p. 43.

(3) BOUTARIC, *Saint Louis et Alphonse de Poitiers*, p. 66.

avec les habitants de Martel au sujet du consulat et de la baillie ou prévôté de la ville, et finit par leur accorder, à la demande de saint Louis et de sa mère, au mois d'avril 1247, le droit d'établir librement les consuls qui les gouverneront (*libere constituendi consules... per quos gubernentur*), à charge, pour les consuls entrant en fonctions, de prêter serment entre les mains de son bayle (1). Quelques mois plus tard, il empruntait d'eux dix mille sous raymondins de Turenne, et pour garantir le remboursement de cette somme, leur donnait en gage la baillie de la ville, ses revenus et produits et une série de droits seigneuriaux dont l'énumération est intéressante.

L'original de ce document est encore muni du sceau pendant de Raymond VI; c'est un fort beau type de charte de cette époque. M. le contre-amiral comte de Marquessac, à qui il appartient, a bien voulu permettre à la Société scientifique, historique et archéologique de Brive de le faire reproduire par la photogravure. Le sceau a été dessiné par M. Rupin.

VII, VIII et IX. — L'emprunt fait à la ville de Martel, au mois de juillet 1247, par Raymond VI, avait peut-être pour objet l'équipement et l'entretien des « trente hommes d'armes à cheval » qu'il fournit à saint Louis pour la croisade. En 1251, le vicomte se disposait à partir lui-même pour les pays d'outre-mer; mais il avait sur les bras

(1) JUSTEL, Preuves, p. 52.

plusieurs affaires délicates qu'il voulut régler avant de s'éloigner. Aimeric de Malemort, évêque de Limoges, qui avait prononcé contre lui, au profit de l'abbé de Tulle, de Bertrande de Malemort et d'autres personnages, diverses sentences par défaut, chargea Guillaume, chanoine et chapelain de Saint-Junien, de l'absoudre de ces sentences après avoir entendu les intéressés.

C'étaient là toutefois des questions secondaires auprès des difficultés soulevées par Hélis de Turenne, fille unique de Raymond IV et femme d'Élie Rudel, qui disputait à notre vicomte la possession même de la vicomté. L'affaire avait été portée devant la Cour du Roi, c'est-à-dire devant le Parlement, alors placé sous la direction de la reine Blanche, régente en l'absence de son fils; mais comme elle traînait sans doute en longueur, les parties, qui étaient pressées d'en finir, eurent recours à des arbitres. Justel a imprimé (1) le texte du règlement arrêté par ceux-ci et certifié par la régente avec des réserves au sujet des droits du Roi; je donne une pièce, rédigée le même jour, et où Élie Rudel et Hélis de Turenne, traitant directement avec leur cousin, énumèrent les possessions qu'ils lui abandonnent.

Il semble que l'amour-propre de Raymond VI n'avait pas été complètement ménagé dans le cours de ce procès. Le détail des faits nous échappe, et nous en sommes réduits à nous de-

(1) Preuves, p. 52.

mander quelles pouvaient être les raisons qui avaient motivé, vers cette époque, la saisie du château de Turenne par les gens du Roi. Cette saisie nous est révélée par une charte du mois de novembre 1251, publiée sous le n° IX, où le vicomte s'engage à faire jurer par ses hommes fidélité au roi de France avant qu'on lui rende le château de Turenne; elle durait encore deux ans plus tard, puisque Raymond, par un acte daté de juillet 1253, du camp devant Sidon, renouvela cet engagement absolument dans les mêmes termes(1). Il est à remarquer que Matfre de Castelnau avait dû faire une promesse du même genre, au mois de décembre 1251, relativement à son château de Castelnau(2).

X. — Encouragées par l'exemple d'Hélis de Turenne, qui était parvenue à se faire tailler un riche héritage dans la vicomté, les deux filles de Boson III, frère de Raymond IV, réclamèrent aussi leur part des biens qu'avait possédés leur père. Elles se nommaient Marguerite et Dauphine et avaient épousé, la première, Bernard, vicomte de Comborn, et la seconde, d'après Justel, Raymond de Roquefeuil. Leurs prétentions pouvaient paraître mieux fondées que celles d'Hélis si, comme on l'a prétendu, Boson III était bien le fils aîné de Raymond III. En 1256, époque où il fut statué sur leur demande, la part d'Hélis

(1) Arch. nat., J. 622, n° 26. JUSTEL, preuves, p. 55.

(2) *Ibid.*, J. 400, n° 46.

était passée à Marguerite de Bergerac, sa fille, mariée à Reynaud de Pons, et il semble qu'elles la réclamaient en entier (*quam partem dicte Margareta et Dalfina dicebant ad se, jure hereditario, pertinere*).

Comme dans le premier cas, il y eut intervention du pouvoir royal. Justel a publié des lettres de saint Louis, du mois d'août 1256, réglant la question; je donne le texte d'un accord passé directement entre les parties, à la même date, accord renfermant plusieurs clauses qui ne se retrouvent pas dans les lettres du Roi.

XI. — Il s'agit, dans le document publié sous ce numéro, d'un simple acensement. Dotval, ou d'Otval, devait être situé dans le voisinage de Mascheix. Il m'a été impossible de l'identifier avec un nom de lieu moderne. On remarquera que Humbert de Dotval avait perdu, en prenant l'habit monacal, les droits qu'il possédait sur ce manse lorsqu'il n'était que prêtre.

XII. — Cette promesse du cellérier et du chambrier du monastère de Tulle de travailler, dans la mesure de leurs forces, au bien et profit du vicomte de Turenne et spécialement de faire en sorte qu'il n'éprouve aucun dommage au sujet du château de Gimel, se rattache probablement à l'expédition dirigée, à cette époque, contre ce château, par le sénéchal du roi d'Angleterre en Limousin. J'ai signalé ces faits dans mon étude

sur *Gimel et Sédières* (1); il n'y a pas lieu d'insister.

XIII. — Il s'agit encore ici d'un acensement. Les biens acensés se composent des deux manses de Narsa, ou de Narsau, et de celui de la Rogerie; ils sont situés dans la paroisse de Végenues, sur le chemin qui conduit de Puy-d'Arnac à Queyssac, et sont donnés moyennant une redevance annuelle de six livres moins cinq sols, un droit d'acapte de cinq sols, dû à chaque changement de seigneur et de tenancier, et un droit d'entrage ou de prim-acapte de trois cent cinquante sols. Cet acensement est fait en faveur de deux damoiseaux se nommant Bernard Beaudoin et Bernard de Saint-Hilaire.

XIV. — Ces lettres du sénéchal de Périgord et Quercy au Bayle de Brive se rattachent aux privilèges de la vicomté de Turenne. Elles avaient été motivées par d'autres lettres de Philippe le Bel, du mois de mars 1293, qui ont été publiées par Justel (2).

XV. — Autier de Jo laissa ses biens, lorsqu'il mourut, à Béatrix, sa femme, et à Géraud, son fils. Celui-ci se fit moine et, d'accord avec sa mère lorsqu'elle était aussi sur le point de mourir, il donna à l'abbaye de Saint-Géraud d'Aurillac

(1) *Bull. de la Société scient., hist. et arch. de la Corrèze*, t. V, p. 33 et suiv.

(2) *Preuves*, p. 65.

et au prieuré d'Auriac, dont il était prieur, tout son héritage, c'est-à-dire le repaire de Jo et les domaines et droits en dépendant. Il avait malheureusement oublié de faire hommage au vicomte de Turenne, et s'était exposé par là aux inconvénients d'une saisie féodale qui entraîna la perte, pour l'abbaye de Saint-Géraud d'Aurillac, de la meilleure part des biens donnés. On transigea, et c'est le texte de cette transaction que j'imprime sous le n° XIV. Les nombreux témoins figurant dans ce document contribuent à le rendre très intéressant pour l'histoire locale.

Jo, aujourd'hui Job, est un village important de la commune d'Auriac.

XVI et XVII. — Les testaments de Raymond Roger, comte de Beaufort et vicomte de Turenne, et d'Antoinette, sa fille, femme du maréchal de Boucicaut, sont inédits, car on ne doit pas tenir compte des très courts extraits que Justel en a donnés(1). Je les imprime d'après une copie due à l'obligeance de M. le marquis de Turenne-d'Aynac et prise sur une expédition faite, au siècle dernier, sur un registre de la Chambre des comptes. Les originaux sont perdus depuis longtemps et le registre lui-même, qui devrait se trouver aux Archives nationales, a été vainement recherché par M. de Lasteyrie. Il existe, il est vrai, dans le fond principal de la vicomté de Turenne, une copie du xv^e siècle du testament

(1) Preuves, p. 134 et 139.

d'Antoinette; mais, quant au testament de Raymond, on n'en connaît aucune copie autre que celle de M. le marquis de Turenne.

Ce dernier document est écrit en langue d'oc; il semble avoir passé deux ou trois fois sous la plume de copistes ne comprenant pas un mot de ce qu'ils transcrivaient, aussi a-t-il été défiguré à un tel point que certains passages sont devenus absolument intelligibles.

Je ne pouvais pas, dans les conditions où je me trouve placé et en étant réduit à la seule copie moderne qui nous reste et aux fragments imprimés sans beaucoup de soin par Justel, songer à rétablir scrupuleusement le texte primitif. Il était évident que les copistes avaient modifié l'orthographe et francisé la forme des mots dont le sens était facile à saisir. Convenait-il de chercher à rendre au document sa physionomie première? je ne l'ai pas cru. Il importait surtout, à mon avis, de donner un texte à peu près clair, et c'est là ce que je me suis efforcé de faire, sans m'inquiéter des altérations grammaticales qui se rencontraient à chaque ligne. J'ai travaillé pour l'historien et non pour le philologue. On pouvait faire beaucoup mieux, je le reconnais volontiers, car je suis loin d'être satisfait.

Raymond de Beaufort, après les donations et fondations pieuses qui se rencontrent à cette époque dans tout testament de grand seigneur, et parmi lesquelles il suffit de relever l'établissement d'une communauté de prêtres attachés à la chapelle de l'église Notre-Dame de Paris où

devait reposer le corps du défunt à côté de celui de Guillaume Roger, son père, après le règlement détaillé de la pompe de ses funérailles et après quelques legs de min e importance faits en faveur de ses familiers, se hâte d'aborder la grosse question du transfert sur d'autres têtes de ses immenses possessions.

Le véritable caractère de son testament apparaît alors clairement. On se trouve en face d'un acte de haine violente, implacable, dirigé par un père contre sa fille unique, Antoinette de Turenne, et contre son gendre, le maréchal de Boucicaut. Quels motifs pouvait avoir Raymond de Beaufort pour en vouloir si vivement aux deux époux ? Il leur reproche de l'avoir dépouillé du comté de Beaufort à l'aide de fausses lettres scellées du sceau de Guillaume Roger, et les accuse d'avoir fait mourir celui-ci de chagrin et même d'avoir hâté sa mort par le poison. Il prétend, pour ce qui le concerne personnellement, que Boucicaut avait tenté de le faire prendre et assassiner par des hommes d'armes, au mépris des sauf-conduits du Roi, lorsqu'il allait prendre possession du comté de Beaufort. Il ajoute que son gendre essaya à plusieurs reprises de le faire empoisonner par les nommés Petit-Jean de Lissac, Jean de Lonhal et autres, et après avoir énoncé tous ces griefs, plus que suffisants, dit-il, pour justifier une exhérédation, il enjoint à ses héritiers de poursuivre devant toutes les juridictions du royaume la punition de ces tentatives criminelles.

Toutes ces accusations étaient-elles justifiées ?

j'ai peine à le croire. Je préfère supposer que Raymond avait d'autres raisons qu'il n'avoue pas pour renier celle qui « se disait » sa fille, et pour lui refuser toute part dans sa succession. On sait qu'il s'était fait un peu tirer l'oreille lorsqu'il fut question de la marier avec Boucicaut, et que le Roi, qui s'intéressait à ce mariage, avait dû lui promettre, en retour de son consentement, certains avantages dans la baronnie de Baux (1). L'auteur de la chronique de Charles VI, connue sous le nom de *Chronique du religieux de Saint-Denis* (2), dit que Raymond de Turenne encourut, à cette occasion, la disgrâce de la reine de Naples, duchesse d'Anjou, et celle de Clément VII, pour avoir disposé, contre leur vœu, de la main de sa fille, qu'ils lui avaient demandée pour Charles de Tarente, fils de cette princesse. Boucicaut avait épousé Antoinette pendant les négociations.

Quels que soient d'ailleurs les motifs qui faisaient agir ce père irrité, il faut reconnaître qu'il ne néglige rien pour assurer la satisfaction de ses rancunes. Il commence par créer à son gendre et à sa fille un puissant ennemi, en léguant au duc d'Orléans le comté de Beaufort-en-Vallée, tous ses biens situés dans les comtés de Provence et de Forcalquier, et en imposant à celui-ci l'obligation de soutenir, avec peine de déchéance en cas de

(1) JUSTEL, preuves.

(2) Publ. par Bellaguet dans la coll. des Doc. inédits, t. II de l'ouv., p. 203.

T. VII.

transaction, toutes les dispositions contenues dans son testament. Le duc devra faire en sorte que Boucicaud et sa femme ne retirent de l'héritage de leur père ni un denier, ni un seul pied de terre.

Raymond n'oublie pas de rappeler qu'Antoinette et Boucicaud, lors de leur mariage, ont renoncé à tous les biens paternels et maternels moyennant l'abandon qui leur fut fait du comté d'Alais, des baronnies d'Anduze, de Portes et d'autres seigneuries situées dans la sénéchaussée de Beaucaire. C'était là, dit-il, le plus beau *partage* que jamais femme du royaume de France ait eu en se mariant, donné que le mari n'était pas de bien haut lignage et qu'il ne possédait pas deux cents livres de rente.

Tout ceci est délayé et répété sous plusieurs formes; mais autant Raymond est dur pour sa fille légitime, autant il se montre large à l'égard de ses enfants naturels. Il énumère, dans cet acte de dernières volontés, quatre fils et deux filles nés hors de mariage, et il assigne à chacun d'eux une part plus qu'honnête sur ses biens. Il nomme aussi une certaine Aliotte Solerande, qui lui tient par des liens qu'il n'indique pas, et à qui il accorde la jouissance de deux châteaux, à condition de vivre chastement sans se marier. Il désigne enfin pour son héritière sa très chère sœur, Éléonore de Beaufort, et lui substitue ses fils naturels en cas de décès.

Je n'essayerai pas, manquant des instruments de travail les plus indispensables, de résoudre les questions historiques que soulève ce testament, et

de rechercher la suite que reçurent les dispositions qu'il contient. Il est d'ailleurs certain, contrairement à ce qu'ont dit les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, que Raymond ne se noya pas près de Tarascon, en 1400, mais que l'époque de sa mort doit être, au contraire, retardée de plusieurs années. Il survécut même au duc d'Orléans, assassiné en 1407.

Le testament d'Antoinette de Turenne, si celui de son père est un acte de haine, est, par un contraste curieux, un acte tout rempli de tendres sentiments. La fille de Raymond de Beaufort n'avait eu, de son mariage avec Boucicaut, qu'un fils nommé Jean, comme son père, et qui mourut avant 1413 et fut enterré dans l'église Saint-Nicolas de Pertuis. Privée de descendance, elle donne la jouissance de tous ses biens à son mari.

Il est vrai qu'on a prétendu que cette donation n'était pas complètement volontaire. On est même allé jusqu'à dire que Boucicaut, qui était d'un caractère violent (1), dominait complètement sa femme et ne se gênait pas pour la maltraiter. Il est, dit-on, des femmes qui aiment à être battues; Antoinette était peut-être de celles-là. Elle avait d'ailleurs épousé le maréchal par amour. Ajoutons que les dispositions prises en faveur de celui-ci dans ce testament avaient été fixées d'avance par une donation entre-vifs.

(1) Boucicaut, d'après le religieux de Saint-Denis, était un homme de petite taille, mais fort et robuste; il était résolu, mais emporté; actif, mais impétueux, et ne savait garder aucune mesure dans sa colère. (Ouv. cité, t. II, p. 549.)

La série des legs pieux est intéressante. Antoinette fait élection de sépulture à Saint-Martin de Tours, dans une chapelle où Boucicaut avait demandé à être lui-même enterré. On sait que le célèbre homme de guerre, fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, mourut en Angleterre en 1421.

XVI. — Antoinette de Turenne, d'après Justel, ne mourut qu'en 1416. A la fin du mois de février de l'année précédente, elle était à Brive, avec son mari, et y recevait l'hommage de Reynaud de Lissac, coseigneur dudit Lissac, pour tous les biens que celui-ci possédait dans les paroisses de Lissac et de Jugeals, dans la châtellenie de Cousage et dans d'autres lieux de la vicomté. Les formes de cet hommage, longuement rapportées, sont assez curieuses; mais c'est surtout dans le dénombrement, ou *nommée*, qui fut fourni deux mois plus tard par le vassal, qu'on recueillera des renseignements utiles pour l'histoire de plusieurs localités du voisinage de Brive.

XVII. — On ne sait pas grand'chose, pour ne pas dire rien, des états de la vicomté de Turenne; sous ce numéro se place une pièce importante pour leur histoire. Les députés de ces états s'engagent, au nom des manants et habitants de ladite vicomté, au cas où ils seraient déclarés exempts des tailles et subsides royaux, à payer au vicomte de Turenne une somme fixe de dix mille écus sol et une contribution annuelle de mille écus.

XVIII. — Je termine par des extraits de la *Ga-*

zette de France se rapportant aux troubles suscités par la Fronde dans ce pays. Ces faits étaient peut-être suffisamment connus; mais ils se présentent ici sous une forme montrant que l'antagonisme entre Tulle et Brive remonte bien haut et qu'il a toujours été profond. Les habitants de Tulle, en effet, dans des circonstances où les consciences pouvaient être troublées et hésitantes, ne se contentent pas de protester de leur fidélité envers le Roi; ils dénoncent la conduite de leurs voisins de Brive, qui n'avaient pas su fermer leurs portes au duc de Bouillon.

I

CONFIRMATION, PAR RAYMOND, VICOMTE DE TURENNE,
DE DONATIONS FAITES A L'ABBAYE LAÏQUE DE BEAULIEU
PAR SON PÈRE ET PAR BERNARD DE CASTELNAU,
SON AÏEUL, ET CONCESSION D'UNE REDEVANCE POUR
LE CAS OU IL SERAIT BATTU MONNAIE A BEAULIEU, OU
AILLEURS.

1214.

Noverint presentes et futuri quod dominus R., vicecomes Turenne, ad recognitionem et voluntatem domine Heliz, vice-comitisse de Turenna, matris sue, in quam ipse et ecclesia Belliloci super hoc facto se compromiserant, voluit et precepit servientibus suis ut annuatim x (ce chiffre a été surchargé) solidos quos dominus R., pater suus, in abbatia laicali ecclesie Belliloci legaverat, pacifice et sine omni contradictione persolvant, et unum modium vini quem avus suus, B. de Castro-Novo, in eadem

abbatia dicte ecclesie legavit. Preterea voluit et posteris suis reddi constituit, ut ubicumque moneta fieret, in festo sancti Andree annuatim xx solidos dominus abbas dicte domus de jure vicecomitis haberet. Si vero apud Bellumlocum fieret, decimam juris vicecomitalis possideret. Et hoc idem pater suus apud Figiacum, Jherosolimam profecturus, Humberto abbati recognovit. Et ut firmitus hoc pactum sive transactio teneatur, hanc cartam suo sigillo fecit premuniri. Testes sunt R., decanus Soliacensis (1); B. Folcoalz, monacho; W. de Chastraarz, monacho; W. Desparro, monacho; Gui. de Pestel, monacho; V. de Planis (2), monacho; P. de Bessa; A. de Bessa (3); G. de Rinhas; G. de Cornill; W. Garis; B. Maestre; P. Dallac, monacho; S. Mag..., et plures alii, anno Domini M° CC° XIII°. Actum hoc in capitulo Belliloci.

(Orig. sur parchemin, autrefois scellé sur double queue.
— Arch. nat. K. 1180.)

II

SENTENCE ARBITRALE RENDUE PAR BERNARD DE VENTADOUR, ABBÉ DE TULLE, ENTRE RAYMOND, VICOMTE DE TURENNE, ET MATFRE DE CASTELNAU, AU SUJET DU CHATEAU DE CASTELNAU.

12 juin 1219.

B. Dei gratia, Tutellensis abbas et minister ecclesie beate Marie de Rocamador, omnibus ad quos presentes littere pervenerint salutem in vero salutari. Scire volumus

(1) Souillac.

(2) De Plas.

(3) Raymond, dit le père B. de Saint-Amable, donna à Raoul de Besse et aux enfants d'Aimard, son frère, l'honneur et le privilège de chevalerie, et affranchit leurs terres de toutes tailles et autres charges (*Annales*, p. 540). Justel a imprimé le texte de cette concession (*Preuves*, p. 39).

universos quod pro querelis quas habebat nobilis vir R., Turenne vicecomes, super jure et homagio Castri Novi adversus Matfredum de Castro Novo, et super redda ejusdem castri, et aliis rebus, de consensu et voluntate utriusque partis, controversia in hunc modum per nos determinata est : videlicet quod Matfredus faceret homagium et fidelitatem predicto vicecomiti, ut domino, super illis rebus et eodem modo quo B. de Castro Novo, pater predicti Matfredi, domino R. bone memorie, pater predicti vicecomitis, dinoscitur fecisse; quod statim, sub presentia nostra et multorum aliorum virorum, factum fuit. Super redda vero Castri Novi, quam vicecomes asserebat ad se pertinere (Matfredus vero negabat), dictum fuit a nobis quod causa ista in manu nostra et Austorgii de Aureliaco (1) remaneret, et vicecomite redeunte per Dei gratiam de partibus ultramarinis, per nos vel per alios a nobis constitutos si aliquid nobis humanitus contingeret, sine ullo subterfugio determinaretur. Se autem ita prosecuturum in manu nostra Matfredus, data fide, juravit et decem alios milites in manu nostra firmatos et ostagia vicecomitis observaturos, si contra premissa veniret, donavit. Nomina eorum sunt hec : P. de Bosco; Guibertus de Bosco; G. de Cabra; B. de Durban; Hugo de Faia; Bertrans Garners; B. la Vaicha; n Amels; P. de la Folhola. Hanc vero pacem et compositionem sicut predictum est fecimus si domino Ludovico, domini regis Francorum primogenito, in cujus manu, de mandato patris sui, causa presens vertebatur, placuerit et voluntatem suam prebuerit et [con]sensum. Hoc autem factum fuit crastina die post festum beati Barnabei, sub presentia et testificatione R., decani Soliacensis; P. de Bessa; P. [Chati]er; B. de Cornilh; Gauffredi Morcel; R. Aimar; W. Amin; Hebl..... de Curamonta; R. de Curamonta;

(1) Cet Austorge d'Aurillac fit hommage à Raymond VII, comte de Toulouse, en 1236, en même temps que le vicomte Raymond IV (Voir Doc. n° V).

Ar. de Gors; Ar. de Bou[villa]..... Gaus. de Ventedorn;
H. Faidit; Gui. Folcoal; W. Robert..... Rai. de Doma;
Naitz de Clarens; B. del Castainh; P. Pel..... [et m]ul-
torum aliorum, anno incarnati Verbi M° CC° XVIII°. [Ad.
majorem] vero supradictorum firmitatem sigillo nostro et
dilecti nostri R. [Turenne] presentem paginam fecimus
premuniri.

(Orig., parch., autrefois scellé de deux sceaux. Un coin
de la pièce a été enlevé avec l'un des sceaux. — Arch.
nat., K. 1179.)

III et IV

RESTITUTION, PAR RAYMOND, VICOMTE DE TURENNE, A
L'ABBÉ DE SOLIGNAC ET AUX SEIGNEURS DE CURE-
MONTE, DE LA SEIGNEURIE DU CHATEAU DE CURE-
MONTE ET DE DROITS SUR LEDIT CHATEAU DONT IL
LES AVAIT INJUSTEMENT DÉPOUILLÉS. — DÉCLARA-
TION DE PIERRE, ABBÉ DE SOLIGNAC, ET DES SEI-
GNEURS DE CUREMONTE, REÇUE PAR LE LIEUTENANT
DU SÉNÉCHAL DU ROI DE FRANCE EN LIMOUSIN, PÉRI-
GORD ET QUERCY, PORTANT QU'LES CHATEAUX DE
CUREMONTE SONT SITUÉS DANS LA TERRE DE L'AB-
BAYE DE SOLIGNAC ET QU'ILS RELÈVENT DE LADITE
ABBAYE.

1236 et 14 septembre 1258.

Raymundus, vicecomes Turenne, omnibus [Christi] fide-
libus presentes litteras inspecturis salutem in Domino.
Cum nos et predecessores nostri male et injuste spolia-
veramus abbatem de Soulounhac et predecessores suos, et
dominos de Curamonto de dominio et jure quod dicti
abbas et domini de Curamonto habebant vel habere debent
in castro de Curamonto, honore et districtu, et adhuc
detineamus spoliatos injuste, nos anime nostre saluti
providere volentes, de consilio fratrum Predicatorum et

Minorum, et jurisperitorum, dicto abbati et domino de Curamonto dictum castrum de Curamonto plene restituumus cum omni jure et dominio, honore et districtu dicti castri, nihil juris vel domini nobis vel heredibus nostris in dicto castro retinentes, honore vel districtu castri supradicti, devestientes nos de predicto castro et investientes cum presentibus litteris dictos abbatem et dominos de castro memorato, cum honore et districtu castri memorati, ita quod dicti domini de Curamonto semper tenebunt castrum de Curamonto ab abbate de Soulounhac cum nos inveniremus et nobis consisteret dictum castrum esse de fundo abbatis memorati. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo nostro sigillatas memorato abbati et successoribus suis duximus concedendas. Datum et actum anno Domini millesimo ducesimo tricesimo sexto.

Universis presentes litteras inspecturis, Martinus Senhoria, vicegerens domini Aymerici de Danes, ex parte regis Francie in Lemovicensi, Caturcensi et Petragoricensi diocesis senescalli, salutem in Domino. Noveritis quod cum P., pro tempore venerabilis abbas Solomniacensis, impeteret Lemovicum coram nobis, a voluntate dicti senescalli, [contra] Raymundum, Astorgium et Eustorgium de Curamonto, milites, et Heliam de Vayrac, archipresbiterum de Ginhac, et Johannem de Curamonto, domicellum, dominos castrorum de Curamonto, super hoc quod petebat idem abbas ab ipsis dominis coram nobis sibi fieri hominagium eo quod dicta castra erant et movebant de feudo et dominio ipsius abbatis et monasterii Solonhacensis, lite super hoc contestata et juramento de calomnia hinc inde prestito, posuit scindicus dicti domini abbatis juramentum suum quod dicta castra erant et movebant de feudo et dominio ipsius abbatis et monasterii Solonhiacensis, et quod quidquid ipsi domini habebant et tenebant in castellania dictorum castrorum, quod non habebant de alio domino, sed debebant habere et tenere ipsi domini in feudum ab ipsis monasterio et abbate, et facere ei abbati

hommagium pro premissis. Dicti vero domini, per iuramentum suum singulatim, recognoverunt coram nobis quod dicta castra erant sita in terra ipsorum monasterii et abbatis et quod bene credebant quod dicta castra sunt et movent de feudo et dominio ipsorum monasterii et abbatis, et dicta castra et quidquid ipsi domini habent in dicta castellania, quod non tenent nec habent ab alio domino, debent tenere et habere ab ipsis monasterio et abbate; sed dixerunt quod ipsi nunquam fecerunt nec viderunt fieri homagium dicto abbati, seu suis predecessoribus, pro premissis, sed bene credunt quod ipsi debebant facere homagium eisdem abbati et predecessoribus pro premissis et reddere dicta castra. In cujus rei testimonium sigillum nostrum presentibus duximus apponendum. Actum octavo decimo kalendas octobris, anno Domini millesimo ducentesimo quinquagesimo octavo.

(Copie du XVIII^e siècle. — Arch. nat. R^e, 466.)

V

HOMMAGE DE RAYMOND, VICOMTE DE TURENNE,
A RAIMOND, COMTE DE TOULOUSE.

12 août 1236.

Noverint universi, presentes pariter et futuri, quod ego R., vicecomes Turene, confiteor et in veritate cum hac scriptura publica recognosco vobis domino R., Dei gratia comiti Tolosano, marchioni Provencie, quod antecessores mei tenuerunt in feudum ab antecessoribus vestris, et egomet tenui a patre vestro et a vobis in feudum, castrum quod dicitur Matfredi (1), situm prope flumen Dordonhe, cum pertinentiis suis, et vicecomitatum de Brassaco cum pertinentiis suis, et castrum de Salinhaco

(1) Il s'agit là sans doute du château de Castelnau, possédé alors par Matfre de Castelnau.

cum pertinentiis suis. Et confiteor in veritate quod predicta feuda, vel aliquem (*sic*) de predictis feudis, non recepi a rege Phylippo, vel aliis regibus Francie, vel a comitibus Montisfortis, nec ab aliquo alio homine; nec antecessores mei a rege vel regibus, comite vel comitibus, predicta feuda vel aliqua de predictis in feudum receperunt, nisi ab antecessoribus vestris tantum, sicut superius est notatum. Pro predictis omnibus feudis et pro aliis de quibus aliquo tempore probare poteritis, vos vel successores vestri, vel ego vel successores mei poterimus reperire, per instrumenta vel per dicta bonorum virorum, antecessores meos vel me ipsum in feudum tenuisse a vobis vel antecessoribus vestris, facio vobis domino comiti homagium ligium, et promitto vobis omnem fidelitatem quam fidelis vassallus debet suo domino prestare, et generaliter omnia que vassallus suo tenetur domino exhibere; et iuramentum fidelitatis et homagii vobis facio per Deum et per sancta Euvangelia que manibus meis tango, et ad idem faciendum omnes successores meos vobis et successoribus vestris obligo in eternum.

Et nos Raimundus, Dei gratia comes Tolose, marchio provincie, recipientes homagium, et fidelitatem et iuramentum a vobis R., vicecomite Turene, sicut superius est expressum, promittimus vobis, per nos et successores nostros, quod erimus vobis et successoribus vestris boni domini et fideles, et de hoc in bona fide nostra vos recipimus, dato super hoc osculo et a vobis recepto, super predictis omnibus observandis. Et ut hec universa et singula perpetuam obtineant firmitatem, nos R., Dei gratia comes Tolose, marchio Provincie, et R., vicecomes Turene, antedicti, presentem cartam sigillorum nostrorum munimine fecimus roborari. Actum est hoc Tolose, in condamina comitali, in tentorio domini comitis predicti, II^o idus augusti, anno Dominice incarnationis M^o CC^o XXX^o sexto, in presentia nobilium virorum Rogerii Bernardi, comitis Fuxi, et Bernardi, comitis Convenarum, et Rogerii Convenarum, comitis de Palhars, et Bernardi

Otonis, domini Lauriaci, et Rogerii de Fuxo, et Bertrandi, fratris dicti comitis, et Sicardi de Montealto, et Poncii de Villanova, seneschalli Tolosani, et Arnaldi Barasc, et Petri Martini de Castronovo, et Guillemi de Barreria, et Poncii Grimoardi, et Bernardi Aimerici, publici Tolose notarii, qui, mandato domini comitis et vicecomitis, cartam istam scripsit et sigillavit.

(Orig., parch., scellé de deux sceaux en cire blanche.
— Arch. nat., J. 316; *Layettes du Trésor des chartes*, t. II, p. 323.)

VI

EMPRUNT, PAR RAYMOND VI, VICOMTE DE TURENNE,
DES CONSULS ET DE LA COMMUNAUTÉ DE LA VILLE
DE MARTEL, DE DIX MILLE SOUS RAYMONDINS DE
TURENNE, AVEC HYPOTHÈQUE SUR LES DROITS SEI-
GNEURIAUX DUS A MARTEL.

17 juillet 1247.

Anno Verbi incarnati millesimo ducentesimo quadragesimo septimo, sexto decimo kalendas augusti. Noverint universi presentem paginam inspecturi, quod nos Raimundus, vicecomes Turenne, non errantes in aliquo, nec inducti dolo, nec coacti aliqua vi, nec decepti ulla fraude, set certi de facto, et de jure instructi, scimus verissime et sollempniter confitemur nos debere, de bono debito et legali, consulibus et universitati seu comunitati ville Martelli decem milia solidorum bonorum marchionum, seu raimundensium de Turenna, quam omnem prenominatam pecuniam ipsi nobis in necessitate nostra amore maximo mutuo tradiderunt, et nos quidem habuimus et recepimus ab eisdem, nomine mutui ad omnem voluntatem et utilitatem nostram maximam, omnem eandem prenominatam pecuniam integre in pecunia numerata. Qua de causa, ex nostra certa scientia, renunciamus in hoc facto exceptioni

non numerate et non recepte pecunie, et actioni et exceptioni conditionis indebite, sine causa et ob causam, de dolo et in factum. Pro quibus supradictis decem milibus solidorum nos obligamus et ipotecamus, seu impignoramus jure pignoris, pro nobis et pro nostris omnibus, nostra mera et spontanea voluntate, eisdem predictis consulibus et universitati seu comunitati dicte ville Martelli, et omnibus eorum, voluntariis, omnes secutiones quas debebant nobis, et etiam bailiam ejusdem predicte ville, et omnes redditus, et proventus, et exitus, et clamores seu clamores, et obventiones, et justicias, et quistas, et tallias, et omnes petitiones, rationes et acciones reales et personales, et investitiones, et acaptamenta, et feodos et dominia, consilia, laudunia, et omnia servitia ordinaria et extraordinaria, et leidas et omnia alia jura quecumque sint, quos et quas et que habebamus, et poteramus vel debebamus aut intelligebamus habere per nos vel per alium, jure, voce, intellectu, consuetudine, vel usagio aut dominio, vel qualibet alia ratione in eosdem, seu contra eosdem predictos consules, et burgenses et habitatores universos aut singulos dicte ville Martelli, et in eadem predicta villa cum suis pertinenciis, ab hoc scilicet instanti proximo festo sancti Andree apostoli in antea, excepta tantummodo strata, et etiam ipsam stratam cum suis pertinenciis, a tempore illo in antea quo Geraldo Cassafort et Willelmo Tondut fuerit satisfactum in debito illo pro quo eisdem tradidimus dictam stratam, nisi forte interim satisfecerimus dictis consulibus et universitati seu comunitati dicte ville Martelli in hac omni pecunia supradicta. Sicque volumus et concedimus, pro nobis et pro nostris omnibus, eisdem predictis consulibus et universitati seu comunitati dicte ville Martelli, et omnibus eorum voluntariis, quod habeant, teneant, possideant et explectent ad omnem voluntatem suam hec universa et singula supradicta a nobis sibi obligata et ipotecata, ut dictum est superius, pro dicta pecunia, ab hoc scilicet predicto proximo instanti festo sancti Andree in antea,

dantes et concedentes pro nobis et pro nostris omnibus eisdem predictis consulibus et universitati seu communitati dicte ville Martelli, et cui vel quibus voluerint, plenariam potestatem et licentiam percipiendi seu percipere faciendi per quamcumque seu per quascumque personas voluerint et mandaverint auctoritate sua propria, nobis et nostris irrequisitis et non vocatis, a dicto proximo festo sancti Andree instanti in antea, omnes et singulos redditus, et obventiones, et exitus, et proventus et jura quicumque et quecumque fuerint qui et que de hiis supradictis universis et singulis a nobis sibi obligatis et ipotecatis a dicto proximo instanti festo sancti Andree in antea exierint et provenierint, qui et que ad nos deberent spectare, et pertinere et provenire aliqua ratione vel aliquo jure, ad omnes suas suorumque voluntates plenarie faciendum quousque sibi reddiderimus integre omnem hanc pecuniam supradictam, aut quousque servatis eisdem ab omni dampno de premissis, secum, ad voluntatem suam, composuerimus in pecunia supradicta. De predicta vero strata nichil debent percipere quousque sit satisfactum dictis G. Cassafort et Willelmo Tondut in debito illo pro quo eisdem tradidimus dictam stratam, et illud quod de hiis supradictis a nobis sibi obligatis et ipotecatis habuerint, seu perciperint aut retinuerint, dum eadem ratione vel nomine dicte ipotece sue seu pignoris tenebunt et habebunt, non computabitur eisdem in solutione debiti supradicti. Nos enim donamus totum illud quicquid sit, pro nobis et pro nostris omnibus, bono animo et libenti donatione inter vivos facta eisdem predictis consulibus et universitati seu communitati dicte ville Martelli, in remunerationem multorum servitiorum que erga nos et bone memorie dominum Raimundum de Turenna, quondam patrem nostrum, siquidem contulerunt, eisdem stipulatione interposita promittentes nos usque modo nichil fecisse vel dixisse, nec deinceps nos facturos vel dicturos aliquod quod eisdem obesse posset in hoc facto. Hec autem universa et singula supradicta promittimus, pro

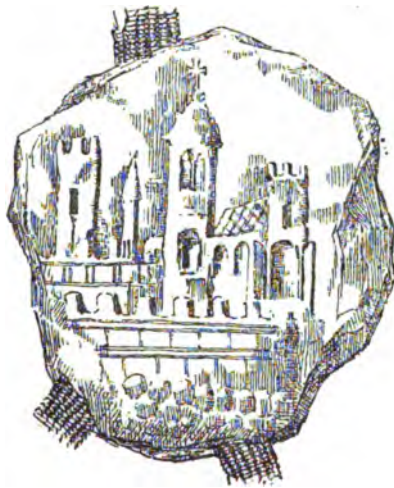
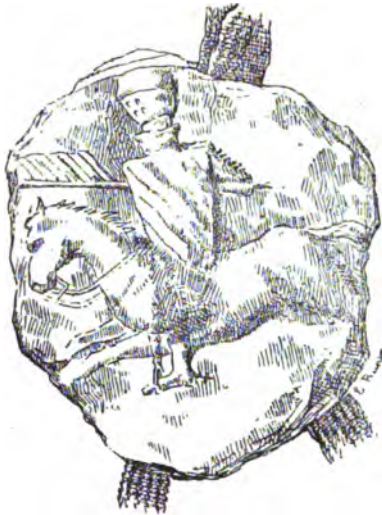


Fig. 1 et 2.

—
SCEAU DE RAYMOND VI
VICOMTE DE TURENNE
1247



nobis et pro nostris omnibus, iterata stipulatione, eisdem predictis consulibus, nomine suo et nomine dicte universitatis seu comunitatis dicte ville Martelli stipulantibus, inviolabiliter observare et tenere, et contra non venire in parte vel in totum, per nos vel per alium, aut aliquam aliam personam nomine nostri vel nostrorum, aliquo jure vel aliqua ratione, sic Deus nos adjuvet; et hec sacrosancta Dei Evangelia a nobis corporaliter tacta, scienter et consulte, generaliter et specialiter renunciantes sub eodem sacramento, ex nostra certa scientia hiis omnibus supradictis omni juri seu juribus canonico et civili, scripto et non scripto, et in integrum restitutioni, et compensationi, omni ignorantie juris et facti, et omni privilegio generali et speciali, et omni foro et consuetudini et terre usui, litteris comissionis summi pontificis, et ipsius legati, et cujuslibet judicis ordinarii super hiis aut contra predicta inpetratis aut impetrandis, et omni privilegio et minoris etatis beneficio, et omni juri et facto quod posset obici contra ius instrumentum, et actioni et exceptioni juris vel facti, rei vel persone, competentibus aut unquam competituris, quo vel quibus contra predicta, vel aliquod predictorum, venire posset aliqua ratione; et ad majorem rerum predictarum firmitatem habendam, concedimus eisdem predictis consulibus, et universitati seu comunitati dicte ville Martelli, presentem paginam sigilli nostri munimine roboratam. Actum apud Martellum, anno et die quo supra dictum est.

(Orig., parch., scellé sur tresses de chanvre jaune, blanc et bleu, d'un sceau à type équestre en cire blanche (voir figures 1 et 2). — Appartient à M. le contre-amiral de Marquessac.)

VII

LETTRES D'AIMERIC DE MALEMORT, ÉVÊQUE DE LIMOGES, CHARGEANT LE CHAPELAIN DE SAINT-JUNIEN D'ABSOUTRE RAYMOND DE TURENNE, QUI ÉTAIT SUR LE POINT DE PARTIR POUR LA CROISADE, DE PLUSIEURS SENTENCES PRONONCÉES CONTRE LUI, ET ORDRE, PAR LEDIT CHAPELAIN, DE CONVOQUER CEUX AU PROFIT DE QUI CES SENTENCES AVAIENT ÉTÉ PRONONCÉES.

27 mars 1251.

Magister Guillelmus, canonicus et capellanus Sancti-Juniani, dilectis in Christo capellanis de Tuela, de Malamorte, d'Albussac, de Noalhas, de Caichac, salutem in Domino. Noveritis nos tales litteras recepisse : Aimericus, permissione divina Lemovicencis episcopus, dilecto suo magistro Guillemo, capellano Sancti-Juniani, salutem. Dilectus noster nobilis vir R., vicecomes de Turenna, nobis humiliter supplicavit ut cum sit in punctum itineris transmarini et propter hoc multipliciter occupatus, ad nos et officialem nostrum venire non possit absolutionis beneficium petiturus, eidem super hoc providere misericorditer dignaremur. Nos igitur ejus supplicationibus inclinati, discretioni vestre comittimus et mandamus quatinus dictum vicecomitem, vocatis partibus adversis et refuis expensis que de jure fuerint persolvenda, juxta formam Ecclesie absolvatis a sententiis a nobis, vel officiali nostro, pro contumacia latis in ipsum, assignantes partibus diem coram officiali nostro Lemovicensi, quam videritis expedire, ad procedendum hinc inde quantum de jure fuerit procedendum. Datum vi kalendas aprilis, anno Domini M^o CC^o L^{mo} primo (1). Hujus igitur auctoritate mandati vobis mandamus citare

(1) 27 mars 1251.

apud Nazare coram nobis, ad diem lune post Quasimodo ante terciam, venerabilem dominum abbatem Tutellensem et nobilem dominam Bertrandam de Malamorte; relictam ut dicitur domini Gauberti de Malamorte, dominum Bertrandum de Sancto-Amancio, templarium, dominam Luciam, relictam Hugonis de Noalhas, Guillelmum Espero, capellanum, ut veniant visuri (?) absolutionem dicti vicecomitis quantum ad sententias in eundem latas pro eisdem, juxta formam mandati nobis traditi ut supra dictum est et recepti, alioquin absolvemus eundem. Datum die Parasceves, anno Domini M° CC° L^{mo} primo.

(Orig., parch., dans l'un des coins duquel ont été découpées six petites bandes. — Arch. nat., K. 1183.)

VIII

LETTRES D'ÉLIE RUDEL ET D'HÉLIS DE TURENNE ÉNUMÉRANT LES POSSESSIONS QU'ILS ABANDONNENT A RAYMOND VI, VICOMTE DE TURENNE, ET A SES HÉRITIERS.

25 juin 1251.

Universis presentes litteras inspecturis, Helias Rudelli et Aelyz, ejus uxor, salutem in Domino. Noverint universi quod nos, bono animo et spontanea voluntate nostra, pro nobis et nostris presentibus et futuris, solvimus in perpetuum et quitamus nobili viro R., Turenne vicecomiti, et omnibus suis heredibus et successoribus presentibus et futuris :

Castrum Turenne cum omnibus pertinenciis suis, et bailiviis et juribus universis ad castellaniam dicti castri pertinentibus.

Item, quitamus in perpetuum eidem vicecomiti et successoribus et heredibus suis monetam vicecomitatus Turenne, et jus faciendi et operandi et cudendi eandem.

Item, quitamus eidem et successoribus suis medietatem ville Martelli et pertinenciarum ejusdem ville.

Item, quitamus eidem et successoribus suis et heredibus castrum de Montevalenti cum pertinentiis suis et juribus universis.

Item, quitamus eidem et successoribus et heredibus suis portum de Traetutz, sive de Montevalenti, cum pertinentiis suis et juribus universis.

Item, quitamus eidem et successoribus et heredibus suis castrum de Merindol cum pertinentiis suis et juribus universis.

Item, quitamus eidem et successoribus et heredibus suis castrum Sancti-Sereni cum omni honore, et dominio et districtu, et pertinentiis suis et juribus universis.

Item, quitamus eidem et successoribus et heredibus suis castrum de Garnhac (1) cum pertinentiis suis et juribus universis.

Item, quitamus eidem et successoribus et heredibus suis villam Belli-Loci cum pertinentiis suis et juribus universis.

Item, quitamus eidem et successoribus et heredibus suis castrum de Betut cum pertinentiis suis et juribus universis.

Item, quitamus eidem et successoribus et heredibus suis castrum de Betalha cum pertinentiis suis et juribus universis.

Item, quitamus eidem et successoribus et heredibus suis totam terram et dominium, et feuda, et homagia de Brivezio, quam et que habebat et habere debebat ibidem R., quondam Turenne vicecomes (2).

Item, quitamus eidem et successoribus et heredibus

(1) Gagnac (Lot).

(2) Il semble acquis que les droits des Turenne sur le pays de Brive (*Brivesium*) leur furent apportés par le mariage de Raymond V avec Allemande Malemort, mère de Raymond VI. Il n'y avait donc pas lieu de parler de ces droits dans cette transaction; mais si l'on se reporte au titre publié par Justel, on verra qu'il s'agit de biens provenant de Raymond IV, père d'Hélis de Turenne et oncle de Raymond VI.

suis homagia, feuda, et dominia ac esplesia ad dicta castra et villas pertinencia.

Item, quitamus eidem et successoribus et heredibus suis homagia, feuda et dominia a villa Martelli usque ad civitatem Caturcensem, et usque ad civitatem Lemo-
vicensem, et usque ad villam de Glotos (1).

Item, obligamus nos et nostra ad solvendam et exse-
quendam medietatem testamenti sive ordinacionis R.,
quondam Turenne vicecomitis, ad arbitrium et volun-
tatem venerabilium patrum, abbatis Obazine, et Helie,
electi monasterii Sar[latensis].

Et hec omnia universa et singula supradicta promi-
timus nos, pro nobis et nostris, eidem vicecomiti et suc-
cessoribus et heredibus suis, perpetuo et inviolabiliter
servaturos, prestito super sancta Dei Euvangelia corpor-
aliter juramento. In cujus rei testimonium sigilla nostra
presentibus duximus apponenda. Et nos B., Dei gratia
Francorum regina, ad preces et instancias nobilis viri
Helie Rudelli et Aeliz, uxoris sue, hec predicta laudamus
et etiam approbamus, et sigilli nostri munimine roboram-
us. Actum apud Melodunum, anno Domini millesimo
CC^o L^{mo} primo, in crastino beati Johannis-Baptiste.

(Orig., parch., autrefois scellé de trois sceaux. — Arch.
nat., K. 1180.)

IX

ENGAGEMENT PRIS PAR RAIMOND, VICOMTE DE TU-
RENNE, DE FAIRE JURER PAR SES HOMMES FIDÉ-
LITÉ AU ROI DE FRANCE AVANT QU'ON LUI RENDE
LE CHATEAU DE TURENNE.

Novembre 1251.

Ego Raimundus, vicecomes Turenne, notum facio uni-

(1) Égletons (Corrèze). L'acte publié par Justel (preuves, p. 52)
entre dans plus de détails au sujet des châteaux compris dans ces
limites.

versis presentibus et futuris quod ego promitto quod, quandocumque excellentissimus dominus meus rex, vel domina regina, voluerint michi reddere castrum Turenne, antequam reddatur michi castrum, omnes homines meos vicecomitatus Turenne, milites, burgenses et alios, vigiles eciam et custodes castrorum jurare faciam domino regi fidelitatem, talem videlicet quod nunquam erunt contra ipsum, vel heredes seu successores suos; et si ego, vel heredes seu successores mei, per nos, vel per alios faceremus guerram sibi, vel heredibus seu successoribus suis, quod ipsi essent contra me, et heredes et successores meos, cum domino rege, et heredibus et successoribus suis. Ego eciam, et heredes et successores mei tenebimur jurare quod, ad magnam vim et parvam, quandocumque dominus rex, seu heredes vel successores sui mandaverint, sibi vel alterius ipsorum mandato certo, reddemus castrum Turenne, et castrum Sancti Sereni, et omnes alias fortericias meas, quas teneo de ipso domino rege. Volo eciam et concedo quod hujusmodi juramentum in posterum semper fiat et renovetur annuatim, vel quociens dominus rex, seu heredes vel successores sui voluerint, et ad hoc obligo me, heredes et successores meos, ac totam terram meam vicecomitatus Turenne. Hec autem omnia facio libera et spontanea voluntate. In cujus rei testimonium, sigillum meum duxi presentibus apponendum. Actum apud Pontisaram, anno Domini M° CC° quinquagesimo primo, mense novembri.

(Orig., parch., scellé en cire brune, sur double queue, du sceau de Raymond de Turenne (voir figures 3 et 4.) — Arch. nat., J. 400, n° 47; *Layettes du Trésor des chartes*, t. III, p. 147.)

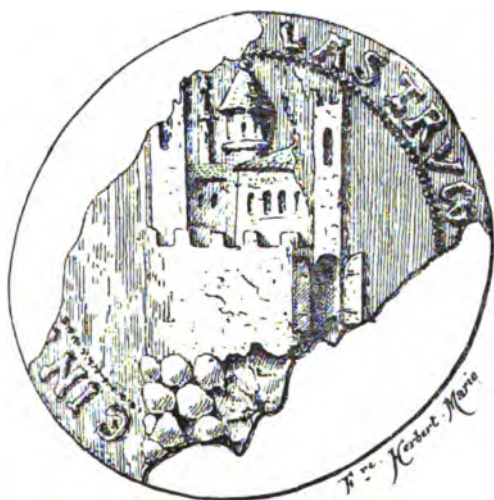


Fig. 3 et 4.
 —
 SCEAU DE RAIMOND VI
 VICOMTE DE TURENNE
 1251



X

ACCORD ENTRE RAYMOND VI, VICOMTE DE TURENNE,
D'UNE PART, ET BERNARD, VICOMTE DE COMBORN,
MARGUERITE, SA FEMME, ET DAUPHINE DE ROQUE-
FEUIL, D'AUTRE, AU SUJET DES DROITS REVENANT
A CES DEUX DERNIÈRES SUR LA VICOMTÉ DE
TURENNE EN LEUR QUALITÉ DE FILLES DU VI-
COMTE BOSON III.

Août 1256.

Universis presentes litteras inspecturis, Raymundus, vicecomes Turenne, Bernardus, vicecomes de Comborno, Margareta, ejus uxor, et Dalfina de Rupefolio, salutem in Domino. Notum facimus universis quod cum contentio esset inter nos, Raymundum, vicecomitem Turenne, ex una parte, Bernardum, vicecomitem de Comborno, Margaretam, ejus uxorem, et Dalfinam de Rupefolio, filias quondam Bossonis, vicecomitis Turenne, ex altera, super parte vicecomitatus Turenne, dominiis, feodis et juri-
bus que dictus Raymundus habet et possidet ratione dicti vicecomitatus, excepta portione quam Reginaldus de Ponte, domicellus, et Margareta, ejus uxor, tenent et possident, quam partem dicte Margareta et Dalfina dicebant ad se, jure hereditario, pertinere, ex successione dicti Bossonis, patris sui, tandem inter nos amicabiliter, de consensu nostro, fuit compositum in hunc modum. Videlicet quod nos Raymundus, vicecomes Turenne, damus predicto vicecomiti, uxori ejus et Dalfine centum quinquaginta libras annui redditus malchionum (*sic*) veterum currentium nunc in vicecomitatu Turenne, ita tamen quod vicecomes, uxor ejus et Dalfina predicti, et successores eorum debent tenere in feodum dictum redditum a nobis Raymundo, vicecomite Turenne, et heredibus nostris; non tamen debent propter hoc nobis facere homagium. Ceterum damus predictis vicecomiti, uxori ejus et

Dalfine mille libras ejusdem monete, solvendas unicuique pro rata sua in hunc modum : scilicet, in festo Purificationis beate Marie virginis proximo instanti, trecentas libras; et in eodem festo proximo subsequenti, alias trecentas libras; et in eodem festo proximo subsequenti, alio anno revoluto, quadringentas libras. Nos vero vicecomes de Combornio, Margareta. uxor nostra, Dalfina de Rupersfolio, fide prestita, quitavimus, pro nobis et omnibus heredibus et successoribus nostris, dictum Raymundum, vicecomitem Turenne, et omnes heredes et successores ejus, ab omni actione et petitione quam vel quas habebamus, vel habere poteramus quoquomodo contra dictum Raymundum, vicecomitem Turenne, ratione partis quam habet et possidet vicecomitatus predicti, dominiorum, feudorum et jurium. Sciendum tamen est quod nos, vicecomes Turenne, debemus assignare in terra plana, sine fortalicia, dictis vicecomiti de Combornio, M., uxori ejus, et Dalfine, dictum redditum in terra quam tenemus de vicecomitatu Turenne, ad arbitrium religiosorum virorum, abbatis Aureliacensis et celerarii ejusdem monasterii, ordinis sancti Benedicti, ita quod si ipsi duo in dicta assignatione convenire non possent, abbas Obazine, ordinis cisterciensis, debet esse superior, et quidquid ipse abbas Obazine, de dicta assignatione, cum duobus predictis, vel altero, faciet, debet habere roboris firmitatem. Sciendum etiam est quod dicti abbates et celerarius debent assignare, prout dictum est superius, dictis vicecomiti de Combornio, M., uxori ejus, et Dalfine, in terra ubi erunt redditus assignati, unum manerium, sive fortaliciam, jure hereditario perpetuo possidendum, ubi possint, quando eis placuerit, venire et morari. Item, sciendum est quod nos Raymundus, vicecomes Turenne, de quingentis libris monete predictae solvendis terminis supradictis, debemus dare fidejussores predicto vicecomiti de Combornio et M., uxori ejus, ad arbitrium dicti abbatis Obazine et fratris Guidonis de Gimello, ordinis Fratrum minorum. Item, debemus dare predictae Dalfine de Rupe-

folio fidejussores de quingentis libris monete predictæ solvendis terminis predictis, ad arbitrium magistri Guillelmi Chaulet et celerarii supradicti. In cujus rei testimonium, nos Raymundus, vicecomes Turenne, Bernardus, vicecomes de Comborno, Margareta, uxor nostra, Dalfina de Rupefolio, sigilla nostra presentibus litteris duximus apponenda. Actum Parisius, anno Domini millesimo ducentesimo quinquagesimo sexto, mense Augusti.

(Orig., parch., autrefois scellé de quatre sceaux pendant sur doubles queues. — Arch. nat. K. 1180.)

XI

ACENSEMENT, PAR RAYMOND VI, VICOMTE DE TURENNE, EN FAVEUR DE BERNARD DE DOTVAL, D'UNE PARTIE DU MANSE DE DOTVAL.

Février 1263.

Universis presentes litteras inspecturis, Raymundus, vicecomes Turenne, salutem et pacem. Notum facimus universis quod nos acensavimus et ad certum censum dedimus et concessimus, pro nobis et nostris, Bernardo de Dotval, heredibusque suis, partem mansi de Dotval quam Humbertus de Dotzval, presbiter, tenuerat et possiderat, et ad se pertinere dicebat antequam andueret (*sic*) habitum monachalem, cum omnibus juribus et pertinentiis ad nos spectantibus, aut etiam pertinentibus; ita tamen quod dictus Bernardus dedit nobis pro intragio quatuor libras monete currentis, quas ab eodem habuimus et recepimus in pecunia numerata. Item, debet nobis dare singulis annis duodecim sextarios avene ad mensuram Maschalli (1), et quatuor sextarios fromenti ad mensuram cum qua levat G. de Roffinhac nostrum fromentum, red-

(1) Mascheix, aujourd'hui sect. de la commune de Chenailers-Mascheix.

dendos apud Turennam in festo sancti Michaelis. Item, debet nobis dare quinque solidos pro acaptamento, monete currentis, dum locus se obtulerit oportunum. Et dictum B. de predicta parte mansi investivimus et in possessionem induci fecimus corporalem, promittentes [contra] acensationem hujus aliquo tempore in parte vel in toto non venturos. In cujus rei testimonium sigillum nostrum presentibus duximus apponendum, salvo tamen jure nostro. prout superius est expressum, similiter et jure alieno. Datum et actum apud Turennam, mense februarii, anno Domini M° CC° LX° secundo.

(Orig., parch., autrefois scellé sur double queue. — Arch. nat., Q^r 137.)

XII

PROMESSE DU CELLÉRIER ET DU CHAMBRIER DE TULLE
DE TRAVAILLER, DANS LA MESURE DE LEURS FORCES,
AU BIEN ET PROFIT DE RAYMOND, VICOMTE DE TURENNE, ET SPÉCIALEMENT DE FAIRE EN SORTE QU'IL
N'ÉPROUVE AUCUN DOMMAGE AU SUJET DU CHATEAU
DE GIMEL.

7 juillet 1267.

Nos B. de Sancto Asterio, cellerarius, et G. de Castro-Novo, camerarius Tutellensis, notum facimus universis et singulis presentes litteras inspecturis, quod nos promittimus, prestitis ad sancta Dei Evangelia juramentis, nobili viro domino Raymundo, vicecomiti Turenne, in omnibus honorem et utilitatem suam bona fide pro viribus in perpetuum procurare, et specialiter quod castrum de Gimello non sedeat ad dampnum vel.... ipsius vicecomitis, vel suorum, immo ad utilitatem et honorem ipsius. In cujus rei testimonium presentibus litteris sigilla nostra duximus apponenda. Datum die jovis in crastina octavarum apostolorum Petri et Pauli, anno Domini M° CC° LX° septimo.

(Orig., parch., scellé sur simple queue de deux sceaux

en cire blanche, dont l'un est complètement détruit, et dont l'autre est réduit à l'état de fragment. Sur ce fragment se voit une tour crénelée percée de deux fenêtres. — Arch. nat., K. 1180.)

XIII

ACENSEMENT, PAR RAYMOND, VICOMTE DE TURENNE,
EN FAVEUR DE BERNARD BEAUDOIN ET DE BERNARD DE SAINT-HILAIRE, DES DEUX MANSES DE NARSAU ET DE CELUI DE LA ROGERIE.

18 septembre 1274.

Universis presentes litteras inspecturis, Raymundus, Turenne vicecomes, salutem et pacem. Tenore presentium notum facimus universis presentes litteras inspecturis, quod nos certi de jure et facto nostro, non choacti, non decepti, non machinatione aliqua circumventi, dedimus ad censum, pro nobis et successoribus nostris, dilectis notris Bernardo Baudoyne et Bernardo de Sancto Hylario, domicellis, suisque heredibus et voluntariis, duos mansos nostros dictos et appellatos de Narsa, et alium tertium mansum nostrum dictum et appellatum de la Rotgairia, cum omnibus introitibus et exitibus, pascuis, nemoribus, terris cultis et incultis, rippariis, aquis et omnibus aliis juribus et deveriis predictorum mansorum, — et isti tres mansi, seu faziones, ad invicem sunt conjuncti seu contigui; et isti tres mansi predicti ad invicem conjuncti, seu faziones predictae, confrontant se cum via publica per quam itur de Cayssac apud Arnac (1), ex parte una, et cum manso de Leunac, et cum manso de Romeyoza, et

(1) Le chemin public de Queyssac à Puy-d'Arnac. Les manses dont il est question dans cette charte étaient situés dans la commune de Végenes, où l'on rencontre encore les villages de Narsau, du Breuil, de la Tronche, etc.

cum mansis de Brolio et Latroncha, et cum bordaria de Chargolas, ex alia, — pro sex libris minus quinque solidis monete currentis in vicecomitatu nostro Turenne rendualibus, solvendis nobis et successoribus nostris annuatim, videlicet medietatem in festo beati Andree, apostoli, et aliam medietatem in festo Rogationum, et pro quinque solidis ejusdem monete de acaptamento in mutatione utriusque domini, et pro trecentis et quinquaginta solidis ejusdem monete de intragio; quos trecentos et quinquaginta solidos nos confitemur et recognoscimus nos habuisse et recepisse ab ipsis domicellis in pecunia numerata, renunciantes exceptioni non numerate pecunie, non habite, non recepte et spei numerationis future; renunciantes etiam, quantum ad dictam acensacionem, exceptioni doli, fori, loci, et actioni in factum. usui et terre consuetudini, et omni exceptioni juris canonici et civilis, et omnibus aliis exceptionibus, deffensionibus, allegationibus per quas hujusmodi acensatio posset in posterum annullari seu etiam retractari. Et promittimus, pro nobis et successoribus nostris, quod contra hujus modi acensationem factam pro nobis et successoribus nostris dictis domicellis de predictis mansis non veniemus in futurum, tacite vel expresse, in toto vel in parte, aliquo jure seu aliqua ratione. Hec autem universa et singula, prout superius sunt expressa, promittimus tenere, et observare et contra non venire, prestito ad sancta Dei Evangelia corporaliter juramento. In cujus rei testimonium et memoriam omnium premissorum, nos, vicecomes predictus, sigillum nostrum apponi fecimus per manum dilecti capellani nostri Ademari Barba; et nos Bozo de Turenna, frater dicti vicecomitis, premissa confirmantes ac etiam approbantes, sigillum nostrum duximus presentibus apponendum in testimonium et munimen omnium premissorum. Datum die martis ante festum beati Mathei apostoli, anno Domini millesimo CC° LXX° quarto.

(Orig., parch., autrefois scellé de deux sceaux. — Arch. nat., Q¹ 136.)

XIV

ORDRE DU SÉNÉCHAL DE PÉRIGORD ET QUERCY AU
BAYLE DE BRIVE, DE S'ABSTENIR A L'AVENIR D'EN-
TRER DANS LA VICOMTÉ DE TURENNE POUR Y
FAIRE DES SAISIES ET DES CITATIONS, SI CE N'EST
DANS CERTAINS CAS DÉTERMINÉS.

29 mai 1293.

Johannes de Mabl...., miles illustrissimi principis do-
mini regis Francie, ejusdemque senescallus Pretragori-
censis et Caturcensis, bajulo nostro de Briva(1), vel ejus

(1) Les baylies de Brive et d'Uzerche furent unies à la séné-
chaussée de Limousin par lettres du roi Charles V, du 7 juin
1373; elles avaient été comprises jusqu'à cette date dans la séné-
chaussée de Périgord. Il semble que les difficultés du moment
retardèrent pendant quelque temps les effets de cette mesure. On
lisait en effet ceci dans le compte, pour 1377-1378, de Pierre Mont-
rivaud, receveur de la sénéchaussée de Limoges sous l'adminis-
tration de Gaucher de Plassac, sénéchal : « Receptes. — Des rentes,
droits et revenus du bailliage de Brive et Uzerche neant cette
année, pour ce que les Anglès et ennemis du Royaulme occupent
tout le pays dudit bailliage, et n'y peuvent avoir les officiers du
Roy, nostre sire, aucune obéissance ne n'y osent aller, pour ce
neant; et fut baillée en garde par le seneschal à Pierre de Tuile
(ou Tuelle), de Brive, qui encore n'en a compté. »

Au bas du feuillet dudit compte était écrit : *Notandum quod
Rex, per suas litteras datas septima junii MCCCLXXIII^e, ad-
junxit huic seneschallie Lemovicensi baillivas de Briva et de
Uzerchiis, que solebant esse de seneschalliis Petragoricensi et
Caturcensi, prout patet per dictas litteras quarum copia scri-
bitur in fine hujus compoti; et traditum fuit dicto rectori
transcriptum dictarum litterarum collationatum et expeditum
per litteras dominorum, datum xv^a sept. MCCCLXXVIII^e. Ca-
veatur quod de cetero respondeat de emolumentis dictorum
baillivarum.* Cette dernière phrase est probablement de la main
des gens de la Chambre des comptes, qui jugeaient bon de sti-
muler le zèle du receveur.

Ces renseignements sont tirés des archives municipales de Brive,
où se trouve une série d'extraits des comptes de la baylie de Brive,
que l'incendie des archives de la Chambre des comptes, en 1737, a
rendus fort précieux.

locum tenenti, salutem et dilectionem. Cum vobis alias dederimus in mandatum quod in terra nobilis viri vicecomitis Turenne non gatgiaretis, nec adjornaretis, nec exspectaretis aliquid, nisi propter defectum gencium dicti nobilis, seu propter ressortum pertinentem ad dominum Regem, seu aliam justam causam ad nos pertinentem, videlicet pro judicatura curie nostre, et vos, ut intelleximus, contrarium facitis incessanter, dictam terram intrando et ibidem exspectando, de quo, si verum sit, quamplurimum admiramur, vobis firmiter et districtè precipiendo mandamus quatinus dictam terram dicti nobilis, nisi in defectu gencium ejusdem, non intretis, eandem exspectando, seu dictam terram usurpando, nisi in casibus supradictis, seu aliis ad jurisdictionem dicti domini nostri Regis pertinentibus et spectantibus, seu alio expresso mandato per nos vobis faciendo super premissis. Datum apud Montem Dome, die veneris post octabas Penthecostes, anno Domini M^o CC^o nonagesimo tercio. — Redd. lit.

(Orig., parch. — Arch. nat., K 1180.)

XV

TRANSACTION ENTRE L'ABBÉ DE SAINT-GÉRAUD D'AURILLAC ET FRÈRE GÉRAUD DE JO, PRIEUR D'AURIAC, D'UNE PART, ET RAYMOND, VICOMTE DE TURENNE, D'AUTRE PART, AU SUJET DU REPAIRE ET DU DOMAINE DE JO.

27 octobre 1299.

In nomine Domini amen. Noverint universi et singuli hoc presens publicum instrumentum inspecturi quod cum controversia verteretur, seu verti speraretur, inter reverendum patrem dominum Petrum (1), Dei gratia abbatem monasterii Aureliacensis, et fratrem Guillelmum de Claviers,

(1) Pierre Malafaide, d'une illustre famille limousine.

priorem de Burgno ac scindicum conventus monasterii predicti, nomine abbatis, et conventus et monasterii, et fratrem Geraldum de Jo, priorem de Auriaco, ex parte una, et nobilem virum Ramundum, vicecomitem Turenne, dominum de Cerveria et de Santria, ex alia, super albergamento seu repario de Jo, prout ipsum tenebat et possidebat quondam Beatrix, relicta quondam Alterii de Jo, domini defuncti, et idem Geraldus, ejus filius, et etiam idem maritus suus tempore quo iidem conjuges vivebant; et super mansis, capmansis, bordariis, terris, aliis redditibus juribus et deveriis, et aliis bonis que dicti conjuges conjunctim vel divisim tenebant et possidebant dum viverent, vel dicta Beatrix et idem Geraldus, ejus filius, tenebant et possidebant tempore mortis dicte Beatricis; que predicta omnia bona idem abbas dicebat ad se et dictum monasterium pertinere ex quadam donatione facta ipsi abbati, et conventui, et monasterio et prioratui de Auriaco per Beatricem et fratrem Geraldum predictos, dicto vicecomiti in contrarium asserente et dicente ipsum, vel ejus mandatum, predicta cepisse et saizivisse propter defectum hominii et ut de feudo et dominio suo, et ut incursa et comissa eidem, et quod predicti abbas et conventus et prior eadem extra manum suam non posuerant ut debebant; tandem, post multas altercationes et lites super predictis et predicta tangentibus, inter ipsas partes amicabilem compositio intervenit talis. Videlicet quod dictum albergamentum seu reparium et homines, et pagesii, et villa, et orti, et boria de Jo, prout ad predictos Beatricem et ejus filium spectabant et pertinebant, spectant in perpetuum ad dictum vicecomitem et ejus heredes et successores. Item, quod omnes mansi et capmansii, bordarie, appendarie, terre, prata, redditus, census, jura, servitutes et alia bona immobilia et actiones que spectant ad predictos matrem et filium, inter dictum abbatem et ipsum vicecomitem pro equis portionibus communiter dividantur, solutis tamen prius de predictis bonis communibus, per dictos abbatem et vicecomitem, leguatis et

fideicommissis ad pias causas relictis per ipsos matrem et filium, contentis in litteris confectis super donatione predicta et testamento, ut dicitur, confecto per ipsam Beatricem jam defunctam, ad esgardum et cognitionem magistrorum Petri Bruni et Geraldii Majoris, jurisperitorum, si vaccare possunt; et si vaccare non possunt, ad esgardum et cognitionem domini Hugonis de Camburac, legum professoris, et magistri Stephani Laguardela, jurispreriti; et si dominus Hugo de Camburac et magister Stephanus Laguardela vaccare non possunt, ad esgardum et cognitionem magistrorum Stephani Bec et Bertrandi Vitalis, jurisperitorum. Et fuit actum quod omnia bona que tradita fuerunt pro relictis ad pias causas, leguatorii seu fideicommissarii ponere debeant extra manum suam, prout est de consuetudine, ita quod predicta non remaneant amortita, nec dictus vicecomes intendit amortizare; ita tamen quod si dictus abbas solvere voluerit dicto vicecomiti infra duos annos ab instanti festo Nativitatis Domini computandas, ducentas libras turonnensium parvorum tantum, vel viginti denarios turonenses pro quolibet denario renduali pro parte contingente ipsum vicecomitem de dictis bonis, excepto albergamento predicto, et hominibus, et pagesiis, domibus et ortis eorum qui in omni suençu predicto vicecomiti et ejus heredibus debent remanere; et census et deveria que dicti homines debebant rañione predictorum, quod idem vicecomes omnia alia bona immobilia que ad ipsum de predictis bonis obvenierint, et etiam boriā predictā, excepto alberguamento predicto hominibus, pagesiis, domibus et hortis dicto abbati amortita quantum ad se reddere et dimittere in perpetuum teneatur, et etiam quod statim amortizet quantum ad se partem quam ad ipsum abbatem proveniet, conventum, priorem et monasterium de bonis predictis, salvo semper et retento dicto vicecomiti et ejus heredibus successoribusque suis in omnibus predictis bonis pertinentibus ad dictum abbatem, omnimoda jurisdictione, mero et mixto imperio; et quod predicta dictentur per

prenominatos magistros ad esgardium predictorum magistrorum, videlicet si primi duo vaccare possunt; et si vacare non possunt, quod dominus Hugo de Comburac, legum professor, et magister Stephanus Laguardela, jurisperitus dictare possint; et si omnes isti deficerent et non possent vacare nec interesse, ad esgardium et cognitionem magistrorum Stephani Bec et Bertrandi Vitalis, jurisperitorum, possint dictari et ordinari; et sigillantur omnia prout ipsi dictaverint sigillis ipsorum abbatis et conventus et vicecomitis infra instans festum Nativitatis Domini proxime venturum. Que predicta omnia idem scindicus, nomine ipsorum abbatis, prioris de Auriaco et conventus, et idem vicecomes, pro se, juraverunt ad sancta Dei Evangelia corporaliter tacta attendere perpetuo et complere sub pena mille librarum turonnensium a parte non hoberiendi parti obedienti conferenda. Et fuit actum inter partes predictas quod predicta sigillantur infra festum Nativitatis Domini proxime venturum, et illa pars per quam steterit quominus predicta infra dictum tempus sigillantur sigillo dictarum partium, jus quod habet in dicto affario de Jo et in bonis predictis, ex compositione predicta, amittat et alteri parti accrescat, quod absit, et quod interim dominus Guithbertus Alboy, miles, dominus de Vergi (?), predicta omnia teneat nomine et ad opus illius cui accresset, quod absit; et nichilominus quod pena predicta committatur; pro qua pena solvenda convenerunt et se obligaverunt pro utraque parte domini Bernardus d'Alboy et Fulco de Merle, milites, et Ademarum Faydit, domicellus, et eorum quilibet pro utraque parte. Et pro premissis universis et singulis a predictis partibus et a qualibet ipsarum tenendis, firmiter attendendis, perpetuo complendis et inviolabiliter observandis, supposuerunt et submiserunt, videlicet dictus vicecomes partem suam et omnia bona sua mobilia et immobilia presentia et futura, et prefati abbas, scindicus et prior de Auriaco bona mobilia et immobilia dicti monasterii ubicumque sint et existant, jurisdictioni, foro,

cohortioni, districtui, compulsioni, cognitioni et ordinationi senescalli domini regis in Monte Dome positi et statuti; et predicti fidejussores, pro predictis partibus, submiserunt, videlicet dominus Fulco de Merle et Ademarus Faydit, domicelli, seipsos et omnia bona sua, et dominus Bernardus d'Alboy, miles predictus, tantum bona sua, jurisdictioni, foro, cohortioni et ordinationi sigilli predicti, volentes omnes predicti et petentes hoc presens publicum instrumentum eodem sigillo sigillari. Acta fuerunt hec apud Cerverviam, in platea communi contigua ecclesie seu capelle de Cerveria, in gradibus dicte ecclesie coram ulmis et quadam leonissa de petra, die martis ante festum omnium sanctorum, anno Domini millesimo ducentesimo nonagesimo nono, regnante serenissimo principe domino Philippo Dei gratia rege francorum illustrissimo, testibus presentibus ad hec vocatis et rogatis religiosis viris dominis Guillelmo Guitartz, priore de Catus, Geraldo de Salanhac, priore de Glenico, Geraldo de Mauriac, camerario ejusdem loci, Guilhelmo de Veyrac, priore de Podio-Celso et Geraldo de Marguarida, monachis; et presentibus dominis Guilhelmo, priore Sancti-Santini et canonico Brive, Guilhelmo de Guaratz, rectore ecclesie de Orlhaco, Geraldo Vegier, capellano de Glenico; et presentibus magistris Hugone de Vernolio, Petro Bruni, Guillermo Moyseti, jurisperiti, Addemaro de Merle, Ramundo de Pliciis, Petro de Pliciis, Durand de Marc, Johanne Planchier, Petro Verdier, Johanne Labrossa, Stephano Pelhicier, Petro de Manhac et Guilhelmo de Malessec, clericis; et presentibus dominis Guitberto Alboyni, Savarico Moyseti, Aymerico de Pestel, Geraldo de Cabra et Petro de Murat, militibus; et presentibus Ber. de Pena d'Albiges, Pontio de Fumel d'Agenes, Geraldo de Claviars, Petro de Vernolio, Guidone Malafayda, Ber. del Luc, Petro de Sancto Martino, Stephano de Sancto Baudilo, Hugone Chartz, Guilhelmo Celarier, Geraldo et Ademaro de P., Geraldo et Ramundo Guitartz, Guilhelm de Valeta, Guitberto Delbos et Guidone de Mauriac, domicellis; ac etiam

presentibus Ber. de Gannac, burgensis Aureliacensis, Geraldo de Verroilh, Guilherme de Peset, Ber. de Potz, Ger. Dajohan, Guilhelmo de Sancto Martino, Matheo Mallafacha, Petro de Tolosa, Stephano de Bordis, dicto Perrier; Petro de Curriaras (?), dicto Ponhat; Geraldo Folchier et Simone Coutier; et me Petro Popcha, auctoritate dicti domini nostri regis francorum in tota seneschalla Petragoricensi et Caturcensi et ejus ressorto publico notario, qui requisitus, vocatus et rogatus hec omnia vidi et audiui, scripsi et recepi et in formam publicam redegi, signoque meo solito signavi. Nos vero Hugo de Grandissono, custos sigilli predicti regii Montis Domme, ipsum, ad relationem dicti notarii, huic presenti instrumento, in omnibus salvo jure regio, apposuimus.

(Orig., parch., autrefois scellé. — Arch. nat., Q¹ 136.)

XVI

TESTAMENT DE RAYMOND ROGER, COMTE DE BEAUFORT ET VICOMTE DE TURENNE

5 juillet 1399.

In nomine Domini, amen. Notum sit cunctis tam presentibus quam futuris hoc presens publicum instrumentum inspecturis et etiam audituris, quod anno domini[ce] Incarnationis millesimo trecentesimo nonagesimo nono, et die quinta mensis julii, serenissimo principe domino Carolo, Dei gratia Francorum rege, regnante, in nostram notarii et testium infrascriptorum presentiam personaliter constitutus magnificus et potens vir Dominus *Raymundus* comes Bellifortis et vicecomes Turenne, sanus mente et corpore per Dei gratiam, et in sua bona et valida memoria permanens, attendens et considerans quod nihil est certius morte et nihil incertius hora mortis, et ut extrema necessitas que nonnullos in (1)..... eum migrare contingerit ab

(1) Cette lacune et les suivantes existent dans la copie.

hoc seculo; ideoque hac conditione motus de se et personis, ac omnibus et singulis bonis tam mobilibus quam immobilibus et se..... nominibus et debitis juribus et actionibus sibi a quibuscumque personis competentibus et competituris, quoquomodo et ex causa quacumque, ordinavit et testamentum suum ultimum nuncupativum, et ultimam voluntatem suam nuncupativam, licet et inscriptum seu redactum seu redactam fecit, condidit, ordinavit et disposuit uno contextu et non divertendo ad alios actus, signando se penitus vene[rabili] signo sancte crucis sic dicendo : ✠ In nomine patris et filii et spiritus sancti, amen, in modo, et sic prout et quemadmodum continetur in quadam paperi cedula verbis romanis scripta, cujus quidem paperii cedule tenor talis est :

A tots aqueuz que aquesta present cedula veyran et ausiran sia manifest que lo noble et puissant seignor moss. Raymond, conte de Belfort et vesconte de Torrena, san de pansa et de son corps per la gracia de Diu, et considerans que home en concevant que el es nat a morir, ço comme per pagar son deute a natura et rendre son corps a la terre dont es ital formet, quant a son creator a playre, volem ordenar et dispensar de sos bens, terra et heretaiges dementre que vieu, affin que entre sos heretiers et successors non puescha après sa mort alcuna materia de questione naisser, per ço lo dit moss. le conte fa, ordena, dispana et..... son darrier testament et voluntat per la maneyra que s'en set :

1^o Commenda son corps et sa arma a Dieu lo payre, al filly, et al saint Sprat, et a la gloriosa virgis Maria, mayre de Jesus-Christ nostre salvador, et a tots los saints et las sanctas, et a tota la cort celestiel subeyrans di paradis.

Item, vol, et ordina, et dispausa lodit moss. lo conte que cant son arma trespasara d'aquest mondi, que son corps sia sepellit, et translate et portat dedins ung an après son deces à Nostra-Domna de Paris, en la chapella

de moss. son payre, que Diou absolve, juxta sa tomba ont vol et elegit sepultura a son dit corps (1).

Item, vol, manda et ordena lodit moss. le conte que en la detta chapella se fassen doas belas et honorables tombas, la una lay ont et sepeli moss. son payre, et l'autre la ont moss. lo comte sera sepellit pres de lo corps de moss. son payre, anaisse comme s'aparten a conte et a grands seigneur.

Item, vol, manda et ordena moss. le conte que sos here-ters universalz dessus ecrits, lo jorn de son obit, pagent totas las funerias, tota la novena, et vestit tots sos servidors de....., et lo fassent sebellir honorablement en la plus solempna gleysa que sera en la villa en que morra, car en aqueyla gleysa moss. lo conte se laisse; et com-menda et vol que tous los capellains et religious de la detta villa et de viron sien appelats a sa sepultura et a chacun chapella donat lo jorn de sa sepultura.

Item, vol et ordena lo dit moss. lo conte que sia feita, lo jorn de son obit, sur sa sepultura, una chabana bene allumada de dobles de sera, come es accoustumat de far à l'obit de ung grand seigneur, le long de la novena, et sien offert tres chaval cobert de neyre, am las..... moss. lo comte, et sian factas almaynas a tota maneyra des pauvres, come es acostumat, per amor de Dieu.

Item, lascia per una vetz, tan soliamente, al chappitre de Nostra-Dona de Paris, per far ardre et tener alumandas perpetuallamente nuyt et jorn, davant l'autar de Nostra-Dama de Paris, quatre lampesas, et autre quatre lampesas davant l'autel de la deyta chapella; et per far chacun an dos aniversaris et remenbransas, perpetuellamente, los jorns de moss. le conte et de moss. son payre,

(1) Guillaume Roger demanda à être enterré « en l'église Nostre-Dame de Paris, en la chapelle fondée en icelle » par le pape Clément VI, son oncle. On verra, par le testament d'Antoinette de Turenne, que le corps de Raymond fut probablement déposé dans une autre église.

en la deita chapella, so es assaver la soma de dos melia franci per comprar dos cens lievras de renda, que perpetuallamente apertingant al..... chapitre, per lo depens et services de las ditte lampesas et per los dos anniversaris chacun an dessus dict.

Item, vol, manda et dispausa lo dit moss. lo conte que la exequution de son payre et de totas las causas que il a en son testament et darriera volontat mandat et ordonat de far, sion complidas de point en point dedans le terme de dos ans après la mort del dit moss. lo conte, et d'aisso en sie descarga, et en charge sos hereters du contat de Belfort et sous exequitours.

Item, laisse, vol, et ordena, et manda moss. lo conte que sian baillatz à sous exequitours, dedins dos ans, vint melia francs per destrubuir et donar, per amor de Dieu, a paubras filhas maridas, et affar dire messas per las armas d'aquele alias quales moss. lo conte, lasquales el non sap bonnament qui son, et autrement per los distribuer per l'onnor de Dieu, per los torts que moss. lo conte fest a las gleysas, jouxta la volontat de sous exequitours dessoubs nommatz; et expressamente vol et manda lodit moss. lo conte que de la deyta soma sia baillat per reparation de la gleysa de Chastelnau de Maseux tres cent francs, la qual el fes fondre per defendre lo chatel.

Item, vol, manda et ordena moss. lo conte que moss. lo duc d'Orlhianx pague lad. soma et la exequution de moss. son payre et totas las autras causas que moss. lo conte dessus dit a laissadas et ordonnadas de far dedins lo terme de un an apres sa mort....., dettes et heritages que moss. lo conte le lascia et lou fait heretier en aquest present testament, et la sepultura, tombas, et obits de moss. son payre et de luy.

Item, vol, manda, et ordena et dispausa moss. lo comte que en la gleysa de Nostra-Dama de Paris sia fait, per son executour dessoubs scripts, une collegi de douze chapellas et d'un archidiaque et prevoust, qui los.....

que chanta perpetuèllemente en la deyta gleysa de Nostra-Dama de Paris, et en la chapella ont Moss. lo conte sera et moss. son peyre en seppelliti, chacun jour sex missas bassas et una granda en nota en remission del peccata de moss. lo conte et de sous predecessours, et de tots aquels a qui il ten tort; que les dits chapellans sian tengutz de dire chacun jorn, en la deta chapella, totas las autras horas et servis Dieu, et far las autres causas que unt tal college deu far; et que los dits exequours ordonnan et que tot los lue del monde elz canton et totas las messas autas et bassas de *Requiem*, et los desap de Nostra-Dama, et los demandies de la Passion.

Item, laissa lodit testador al collegi desdits douze chapellas perpetuèllemente, sobre las revenuas et rendas del comptate de Belfort, a chacun per chacun an, cinquante lievras, et al prevoust ou commandor desdits chapellans, cent lievras, que montara tota la soma sept cent lievras de tornes, laqual soma son heretier del ditto comtat de Belfort payera chacun an en la ottava de la Toussaints als dits collegi, a tant que ledit heritier ajha comprat et assetiat en outra part al dito collegi sept vint (*sic*) lievras de renda dessus dits; affin que lo dits heretier sia plus delievrat de far la compra et la assieta de la soma deita sept vint livras et la pagar al dito collegi dedins lo terme dessus ditto, vol et ordena moss. lo conte que si lo dit hereter de comptat de Belfort non pagara o non fasia pagar dedins la cieutat de Paris, al ditto collegi ou a lo procurador, la deita soma integramente el terme dessus ditto, ou al meins per tot lo mes de novembre, que la deita some de sept vint lievras sia pagada dobla per los hereters al ditto collegi encontinent que lo dit mes de novembre sera passat sans avoir pagat la deta soma en lodit terme et loc dessus dits.

Item, vol et ordena moss. lo conte dessus ditto que lo dreyt de patronat et de presentation de los ditos chapellas et de los prevoust sian et appartenan ad aquel que moss. lo conte en aquest present testament fara son here-

tier en son vescontat de Turenna, et ses heretiers et successours quales que siont.

Item, laissa lo dit moss. lo conte al deito collegi, per comprar ung hostel dedins lo claustra de Nostra-Dama de Paris, ont tous les dits chapellas et lo dit prevoust demorent tous ensem, la soma de mille lievras per una vets tan solamente, la quel soma paiara son heretier del ditto comptat de Belfort dedins ung an apres la mort del ditto moss. lo conte.

Item, lega moss. lo dit testador et par droit de lega a moss. Aymar Robert, chevalier, seigneur de saint Galles, cent lievras de renda perpetuellemente por se et por los seus, las qualas monss. lo duc d'Orlheans compte et las le assia et fassa assire dedens dos ans apres la mort de mon dit seigneur lo conte, per los agreables services que lo dit moss. Aymar Robert a fait a moss. lo conte et fara a moss. d'Orliens, car el ensequant (?) dolz dreitz que moss. lo conte a sur lo contat et terras a moss. lo duc laissadas en aquest present testament.

Item, lega et par droit de legat laissa moss. lo conte a moss. Gallard Guis, chanony del Puex, per los bons et agradables services que a fait a moss. lo testador, cent lievras de renda de tornes, por se et por los sieus heretiers et perpetuellemente, et vol moss. lo conte que moss d'Orlians, heretier del contat de Belfort, assise et compte al dito moss Gallard et al seus heretiers dedins dos ans apres la mort del dito moss lo conte.

Item, semblablemente lega et par titre de droit et de legat laissa moss. lo comte a Jombert de Corvilly, per los bons et agradables services faits per lodit Corvilly, cent lievras de renda de tornes perpetualmente, per se et per los sieus heretiers et successours, los quals vol moss. lo comte que moss. d'Orlheans compte et assisa al deito Corvilly dedins dos ans apres la mort del deito moss. lo comte.

Item, lega en droit de ligat moss. lo comte testador dessusdit, al tres noble et puissant seignor, moss. lo duc

d'Orliens, frayre du roy de Fransa nostre seignor, et a sous heretiers et successours, les comptatz de Belfort et de Cluse, de Chastilhon [Clusin], et *de la Ploit et le lac de Clue* (1), an tous lours droicts, appartenants et arraignaiges de las revenus des dits comptatz de Cluse, que se montent una tres grant soma, et las successions que al deto moss. lo comte apparteno et a sus los contats de Veli, de Tousa et de Lens, de Valentura et de Lislà, et de tous los debtes, droicts et raisons et actions que aussy lo dit moss. lo comte a contre moss. lo duc de Berry et sur l'hôtel de Boullonhe et en la terre de Saint Just en Champanhe, et sur la terra de Douzenat, coma apar par bons instruments, et integraments et autres documents, los quales moss. a reqiese et entrepris et en loe a moss. d'Orliens de quant estre baillats (2).

Item legat et per droit de titre et de legat lascia lo dit testador à moss. lo duc d'Orliens et a ses heretiers et successours todas las terras que lo dit moss. lo comte a en las comtas de Prohensa et de Fauqualquier, so es assaber : Partiz, Viala, Laura, San-Remi, Aglator et le Mas-Blanc, Meybeyquas, Sadaron, las Peynas, aussy peatge, et am lo peatge de Bet Pelissan et Harambois, Serras et sa terra de Gaudissart et la meytat del vescontat de Valerna ont apr Chatelliz (?) am los droitz et appartenances, meri et mixt jousti et alta juridiction et lours reguliari et privilegia appelletous et las mial lievras et tots los autres debtes en que madama la Reyna [de Cecilia (3)] es obligada a moss. lo comte et tots los droitz, raisons et actions quel a sur lo dit luoc des Vaux, en las qual tras comptatz et heritages, debtes, droitz, moss. lo comte por han dam caucela fuy et justemps moss. le duc d'Orliens son heretier an tots los chartes et legats

(1) Et de la Plou de Clus (Justel).

(2) Je me contente de reproduire exactement la copie pour ce paragraphe et pour le suivant.

(3) JUSTEL. C'est de la duchesse d'Anjou qu'il est question.

dessus et dessus faitz et laisses en las condiciones dessous scrithas et non autrement.

Premieyrement, que moss. lo duc d'Orleans sie tengut et sera protector et deffensor, deffendra et soustendra, coma ses propres heretaiges, tots les autres hereteys et legateriis del dit moss. lo comte que en aquest testament seron nommatz, et los gardara et los deffendra contra Anthonyeta, que se ditz filha del deito moss. lo comte, et contra moss. Jehan Le Mengre, dit Bouciquaut, son marito, si en negun cas elz volian aner contra aquest testament ni donnar molestia, empachement..... en court, et defora court, alz dits heretiers et leurs substituts et autres legatariis del dito moss. lo comte per occasion de los biens et heritages a lor laissats, en los quals la deyta Anthoneta non a point de droit, car ella et contenta de la dot a ella constituda per. moss. lo comte en lo contrat del mariatge fait entre ela et lo dit moss. Bouciquaut, et a renunciat, et promes, et jurat lodit Bouciquaut et plusors autres que ela renunciava a tots autres biens et successions payternals et mayternals, come apar per lo contrat del deito mariatge, loqual es sans et sagellat de son sagelle. D'autre part, los dits conjux, et par especial la deyta Anthoneta, non pod ni deu avoir droit en las successions et heretaiges del deito moss. lo comte, quar la deyta Anthoneta et son marito an perchassat de far aussire et murtrire moss. lo comte et machinat sa mort et la deseretation de son corps, et perchassat de ço far; et la deita Anthoneta en sa propria persona, a pres la possession del contat de Belfort, en despulhant moss. lo comte, et fait faire falssas lettras et sigillas d'un fals sagel el nom de moss. lo comte, que Dieu absolve (1), per

(1) Ces lettres de Guillaume de Beaufort, que Raymond déclare fausses, ont été imprimées en partie par Justel (preuves, p. 138). Elles sont du 28 septembre 1394, et comme Justel a placé la mort de Guillaume au 28 mars 1394, on se trouve obligé de la reporter au 28 mars 1395.

aver lo dit contat des que seria mortz, par p[ri]sons et despant de lo payre de moss. lo comte, et veis come els on testimonié en sa mort, per que moss. lo comte la deseretara per las trayeions de malvestata que ly on fachat, et la met foro de tot sos bens coma non digne de venir a la succession de luy ni de ses heritaiges, come plus ampla poyra apparer en aquest testament de las integritutz que losdits conjunx on comis conjointement et divisiment estra las personas delz dits moss. lo comte, et moss. son payre et de lors heretaiges.

Item, que moss. lo duc d'Orleans, per nenguns cas que puescha avenir, non fara, ni dega ni puescha, per se ni par autre, en neguna maneyra, composition, testament, accord, ni transaction an lad. Anthoneta, ni am Bouciquaut, son marit, ni an autres, conjointement ni divisiment, de las teras, droitz, héritages et actions que ald. moss. lo duc en aquest testament per lo dit testador [son] laissatz et legats, e lor deffendra en maneyrà que als dits conjunx non en laissatz ni sauffre que de las ditas teras, heretatges et actions lor en venha ung denier valhent ny ung plein pe de tera. Et si per aventura moss. Jehan Le Mengre, dict Bouciquaut, davant, o al temps de la mort, o apres, del dito moss. lo comte, et la deita Anthoneta avian a lor mas las deitas teras et heritadges dessus dits a moss. lo duc per moss. lo comte laissatz, que moss. lo duc totas aquelas terras que per los dits conjunx, ou per ung de lor, seran de fait et vinalment las racobie de lor main coma d'aquels que am traysion et per malvastat et sans titre las tenon, et on presas fraudulemen, et sans causa, et sans raison sus moss. lo comte. Et avant que moss. d'Orleans accepte aquest heritatges ni prenda la possession de las causas dessus deitas, et jurara sus les sains Evangiles de Dieu et permetra sur la fe et sagrament de son corps de tenir observar et compler totas las conditions dessus et dessoubs scrithas, et en baillara instrument en letra seuhada segellada de son segelle als heretiers dessoubs scripts del dit moss. lo comte.

Item, vol aussy moss. lo comte que moss d'Orleans sia tengut de persegre moss. Jehan Le Mengre, dict Bouciquaut, en todas las courts de la realme de Fransa, et outra part, en via et maneyra que sia facta justicia de son corps de las traycion, murtres, et deseritacions, et injurias, et dapnatges qu'il a faict et tractat que fossen faictz a moss. lo comte, tan a Borbon par plusors vetz, qual en fazent et volen lo far penre et murtrir en mey del realme de Fransa, pourtant salcondutz del Rey, cant moss. lo comte anava penre la possession de son contat de Belfort, et en diversas autres partidas del Realme de Fransa, et aquestas teras, prega et suplica moss. lo comte a moss. d'Orlaans que les.vuelha far, car els son causa de la mort del peyre de moss. lo comte et lo feiro morir am grant langor, et segon qu'il manda a moss. lo comte, son fils, Bouciquaut lo fait espoysonar; de las quals traïssions, murtres et autres injurias, rompement del deto salconduts del Rey, a Paris (1), a moss. lo duc per vener et sequar memorias instructions que seran bailladas à mon dict seigneur lo duc en luoc et en temps, car en aquestas condicions moss. comte laissia las deitas terras et heretaytges dessus expressats a moss. lo duc et l'en fay son hereteys, aytant que las observe et les fassa et complissa de point en point, et non autrement; et en cas que per moss. lo duc las detas condicions et chacune de lor non serian complidas et observandas, et per..... lo contract, moss. lo comte revoca e annula totz losditz legats et heretatges del deito moss. lo duc, et vol que sian per non scritz; et layssa moss. lo comte dessus dits tots los comptats, teras et heretatges, debtes et actions dessus deitas, per la forma que a moss. d'Orleans eran gestadas, legadas et laissadas per luy, en las deitas condicions, al chapitre de Nostra Dama de Paris et a sos heretiers universels par dessoubs scribes, et per egals pourtions en tant que le chapitre et los

(1) Il semble qu'il existe ici une lacune.

aultres seu heretiers universals accomplissan et fassen de point en point todas las condicions dessus scriptas, et que lodit chapitre, protector et deffensor, sustenha et deffenda los hereters del deito moss. lo comte et tots ses legataris contra la deita Anthoneta et son marit Bouciquaut per la forma dessus expressada, ni non faissent am los, sus los deitos bens et heretatges aucune composition ny accord, et recoubient des dits conjunx todas las teras que per els ou per l'un de lor seran estadas occupadas, et persegren lodit messire Le Meingre en todas courts per lo far punir de las traysions, murtres et deseretations, poisons et autres malvaistatz et enjurias peel fachas à moss. lo comte, et autrement observant et complissant todas las condicions dessus detas, car am las detas condicions moss. lo comte lor lascia las deitas contatz et heretatges, et non altrament.

Item vol et manda moss. lo comte que lodit chapitre, avant qu'el achapte ny prenda la possessions des ditz biens por la portion que en appartendra, jura et prometta et se obliga par bon instrument que lodit chapitre observer fara et guardara de point en point todas las condicions dessus deitas que moss. lo duc d'Orleans era enchargato de las observar.

Et car la deita Anthoneta, fille que se dit de moss. lo comte, veut messire Guillaume, de bona memoria, comte de Beaufort, payre de moss. lo comte testador dessus dit, per vigor d'alcunas letres falsas, sagelledas d'un sagel faulx deldit moss. Guillaume, que ung faulx traïdor, queis appellava Carrieyra, avia sagellat, que conteniant com le dit moss. comte de Belfort avia donat a la deita Anthoneta et a son marit le contat de Belfort, las quals letras lo dit moss. Guillaume en son vivant avia impugnât davant lo Rey. coma falsas, a Paris, so non obtant, apres la mort deldit moss. Guillaume, comte de Belford, la deita Anthoneta saben moss. Raymon, son payre, estre tant droit coma la costuma del parte, heretier de moss. son payre, et le tal contat de Belfort vaut de fait par la possession daldit contat, usurpant a se lo titre de comtesse et lodit

comtat, en se parforsant de desheretar, despolia de fait ludit moss. lo comte, testador dessus dit, son payre, de la contat dessus dita et..... moss. Lo Mengre, dit Bouciquaut, son marit, et la sabem ledit moss. lo comte anant à Beaufort, am lo salcondutz del Rey, per penre la possession de son comtat, lo fay feyre en gendarmas per lo pendre et far ausire et muertrir, en rompent lo salcondutz del Rey.

Item, moy estant moss. lo comte a Borbon, a sos cots en despens las gens de mos. Bouciquaut arregrent sus a moss lo comte, loquel volgrent ausire et tots aquels de sa compania et autres se ledit Bouciquaut donet et promet de donar del argen a ung que appellavan petit Jehan de Lissat, per tal aussis et muertris moss. lo comte; et aussy ledit Jehan, tant sera a la mort par justisse, o confesset sus sa mort que justement morit.

Item, feit bailliar ou baillet moss. Jehan Mengre, dict Bouciquaut, a ung que hom appella Jehan de Lonhal, que demourava ans vous am moss. lo comte, una quantitat de poisons per lo far espoisonar et autre, afin que [a] la deta Anthoneta et al dit Bouciquaut tous los heretages deldit moss. lo comte poguesson venir; et fu dichz et revelat a moss. lo comte, per que le fetz penre et metre en la preyson de Borbon, et foron trebados los poissons; et Robert Guy, que per lo temps era capitaine de Borbon, promes a moss. lo comte que el en faria justicia, totas vetz, quant ledit moss. Jehan Le Mengre auzit que lo dit Johan de Mongal era pres per losdits poisson, el mandet far relaxar et non volc que s'en fesses justicia ni informacion neguna. Et totas aquestas traycions et deseretations, injurias et violensias, faladats, ingratitude, et autras causas enormes losdits conjunx contra la persona et es bens deldit moss. lo comte au fait et comes, coma es notori et public. et n'estant memorias et instructions, lasquels ses heretiers universals trobaran et auran en temps et en loc. Et per aquestas causas dessus detas, et ingratitude per led. Anthoneta commisas contra moss. son peyre, moss. lo comte, en aquest present testament,

la priva de tous sos biens et heretaiges et la metat deforas de tous sos bens et heritages, et la met defora de tot en tot, mandant et commandant a tots sos heretiers dessus et dessous scripts, que a la deita Anthoneta et a Bouciquaut, son marit, deffendant tous los bens et heritatges del dit moss. lo comte, si aucun droit demandant, et aquels per las causas dessus deitas, las quals s'espremavant clarament. Vol. et manda moss. lo comte que sos heretiers perseguant lo dit Bouciquaut per totas las courts del realme de Fransa, per far lo punir corporalment..... traycions, murtres, injurias dessusd., per la forma que dessus es declarat.

Item que, en cas que las ingratituts et las autres causas dessus deitas et escrithas non seran sufficiens de desheretar la deita Anthoneta, el la metre fora de tous ses bens et heretatges de moss. lo comte, enaisi coma es dessus dich..... que moss. lo comte, en lo contract de mariage fait entre la deita Anthoneta et lodit Bouciquaut, moss. lo comte avia donat et constitut a la deyta Anthoneta et al dit Bouciquaut, moss. lo comte agha donnat et constitut ald. Anthoneta, en dot, lo comtat de Alest, la baronia de Portus, la baronia de Andussa, Saint-Estève de Val-Francesia, et plusors autras terras pausadas en la senescalcia de Belcayre, et agha promes et jurat lodit moss. Bouciquaut, et plusors autres chavaliers, que la deita Anthoneta renunciava et renunciât a tous autres bens payrenals et mayrenals, content de la ditte dot, laqual son le plus bel partaige que jamais fema del realme de Fransa agues en son mariage, considrrant que Bouciquaut non era de grand lignage, quel non avia dos cent livras de renda.

Item, la comtessa de Valentines (1), la dama de La Rocha et de La Tornorie, la dama de La Torn, la dama de Donsena, amidas de moss. lo comte, que es huy la dama

(1) Cécile, sœur de Raymond, qui avait épousé Louis de Poitiers, comte de Valentinois.

de Chauvigny, que son dama de Avelin et comtessa de Baux (1), nī la dama de Beljuoc, ne la dama de Valentines, que es huy, ne la Margauda, que fo molhie del vescomte de Paumar (2), sors de mondīt seigneur lo comte, non agron tant per lor doe et partaiges, comme se monte solament la terre que moss. le comte a donat à la deita Anthoneta; par ce, moss., en lodit cas, la deita Anthoneta en lodit comtat et en las autras terras d'Alest en lo contract de mariage expressadas, et en cent francs los quals li legua et par droit de institutions sus sa heritage enaysi que plus non puescha rien demandar en tous los bens et heretatges del deito moss. lo comte. Et en cas que la deita Anthoneta mourus sans heretier de son corps legitiement natz, moss. lo comte se constituts a la deita Anthoneta el contat et terras dessus deitas son hereteyr universal premiere et segune dessots scripts et lors heretiers sans que la deyta Anthoneta mourera sens heretiers de son corps procreatz puesche retenir dels deits contatz et terras carta deguda a celle par droit de nature ni trabellian ou aultrement, et prohibis, et deveda moss. lo comte à la deita Anthoneta que ela non detraha las quartas dessus deitas del deito contat et terras desus expressadas, mais lod. cas trameta al dit substitut entegrament sans detraction de neguna carta.

Item, lega moss. lo comte, et par droit et titol de institutions lascia a Galeas de Belfort et de Turenna, son fils natural, per amor de Dieu, las chastellanies et chastelz de Pontgibault, de Neyrac, de Nabossa, de Chanona, et de Mon-Redon, am tots los homatges nobles et non nobles, molins, etangs, bosx, juridiction alta et bassa, et am totz los autres devers, droits, emoluments, appendances et ap-

(1) C'est probablement de Jeanne, autre sœur du vicomte, qu'il est question ici. Elle avait épousé en premières noces Raymond de Bouy, comte d'Avelin, et s'était remariée à Guy de Chauvigny. Les noms de lieux ont été complètement défigurés par les copistes.

(2) Marguerite, qui avait épousé Armand, vicomte de Polignac.

partenances de las deitas chastellánias, mandant et commandant lo dit moss. lo comte als capitains que incontinent metant en possession lo deit Galeas des dits chastelz et chastellenies dessus dits, et de todas sas appendances et appartenances dessus deites.

Item, legua et par droit de institution laissa a Bron de Belfort et de Torenná, son fils natural, per amor de Dieu, les chastels et chastellenies de Chaylutz, de Granges et de Caramant, ams tous homatges nobles et non nobles, molins, etangs, et jurisdiction alta et bassa, et ams tots los autres devers, droits, emoluments, appendances et partenances de las deitas chastellánias, mandant et commendant a Gouget de Sartiges, capitain desditz chastelz de Chayluts, que incontinent mette en possession lodit Bron delz chastels dessus dits.

Item, legua et par droit de institution laissa, per amor de Dieu, lodit moss. lo comte a Hector de Belfort et de Torena, son filz natural, les chastelz et chastellenies de Sant-Alari, de Ussac, et de Vage, ams tots homatges nobles et non nobles, molins, estangs, jurisdiction alta et bassa, et am tous autres droits et emoluments, et am todas autras appendances et appartenances desditz chastelz et chastellenies.

Item, legua et par titel de institutions moss. lo comte a Cludogi (1) de Belfort et de Torena, son fils natural, et per amor de Dieu, los chatels et chastellánias de..... de la Bastida et de Sorsac, ams tots homatges nobles et non nobles, molins, stemp, jurisdiction alta et bassa, et ams tots autres appartenances et dependances d'aquelas.

Item, legua lo dit moss. lo comte, et par droict de institution laissa a Maria de Belfort et de Torena, sa filia naturale, per amor de Dieu, per la maridar, six mille francs, desquels six mille francs se pagaran a la ditta Maria quant sera maridada, so es a saber trois mille francs a l'anel, por mos heretiers universalz desos scripts,

(1) Claude.

et les autres trois mille francs restant se pagaran par losdits heretiers, trois cent francs par an, tu a tant que la deita soma de six mille francs sia integrament pagada a la deita Maria.

Item, lega et par droit de institution laissa lo dit moss. lo comte à Serena de Belfort et de Torena, sa filla naturale, per amor de Dieu, per son maridage, tres milia francz, desquelz tres milia francz se pagaran quante la deita Serena sera maridada, so es assaber a l'anel mil et cinq cent francs. par mes heretiers universals dessus scripts, et les autres mil et cinq cent francs restants se pagaran per los dits heretiers deux cent francs par an, tu a tant que la ditta soma de tres milia francs sia integrament pagada a la deita Serena.

Item, legua et par droict de titre de legat laissa lodit moss. lo comte a Aliota Soleranda, tant com ela restara honestament et castament sans se maridar, a sa vita tant solamente, los chastels et chastellenies de Fleyrac et de Aguda, et tota l'autra terra que Aliot de l'Estrada et son payre tenan et avan en Limosin, et enquessy que appartenan a moss. lo comte, avec tots homatges nobles et non nobles, et avec jurisdiction alta et bassa, molins, boscs, pasturages, et avec tots autres devers, appendances et appartenances. Et ordena lo dit moss. lo comte testator que tota la deita terra, apres la mort de la deta Aliota, venguhe integrament parmi et amont als dictz Gualeas, et deffendant (descendant) de luy, *vengeha filz de la deita Aliota et de moss. lo comte dessus dit?* Parce que la deita terra de Floyrac et d'Aguda sia contenciosa en lo court de Parlement, moss. lo comte vol et ordena que cla prenda desus lo port de Monvalen chacun an trois mille francs jusqu'a tant que la causa sia declarada es cas dessusdit, et degre prendre l'orgen des lo vendres-sans jusques a..... de Pasces, chacun an; et vol et ordona lo dit moss. lo conte que la deita Aliota Soleranda aya en sas mas lo chastel de Mo-Valen per sa demoransa, et prenda las rendas et revenues deldit luoc

oultre los trois mille francs que deu prendre sur lodit port jusqu'a tant que mon heretier desouscript aya fait declarar et mettre a fin la causa contensiosa deldit luoc de Floyrac et de Aguda, elz qualz luocz moss. de Belfort afferma que a bon droit.

Item, et per ço que institution de heretier es cap et fundament de tous testaments, moss. lo comte dessus dit en tots los autres heretatges, terras, bens meubles et non meubles, actions, droits et raisons, devers et tots autres bens quel que sian, fa, constitutz et instituts soz heretiers universals, so es assaber, sa tres chara sor arra dama Heliona de Belfort (1), dama de Vengue, a sa vita tant solament, et substitut à la deita madame Heliona, Galeas et Biort, sos fils dessus nommatz, so es assaver aquel que a ella sera ams que plus abile et a droict en lesdits heritatges, a laquel vol et manda et pregia ledit moss. lo comte que la deta madame Heliones apres sa mort baille, trameta et restitutha tous sos bens. terras et heritatges dessusdits, sans retenir negun quarta, trabelliona ni autre quelque sian, lesquelz moss. lo comte, de sa propria boucha, so es assaber madama Heliones, Gualeas et Brorts, nomats sos heretiers per la forma dessus deita.

Item vol et manda moss. lo comte que la deita madama Heliones aguessa garde et fassa de bonas maneyras et costumaz dessus deitas Gualeas, et Brortz, Hector (2) et Claude et les fassa legitimar et far re[n]dre abiles por successedir al deito moss. lo comte en tous sos bens et heretatges dessus dits; et en cas.... Gueleas cum plus abile en droit, qual que sia de lor dos cum plus habile, sera heretier de moss. lo comte apres madama Heliones, et moris en pupillar etat en autrement, sen heretiers de son corps legitiment procreatz, moss. lo comte substitut de l'un a l'autre et de l'autre a l'autre, et lors fils de lors corps; et en cas que lesd. Galeas et Brosz non fossen

(1) Éléonore, femme d'Édouard de Beaujeu.

(2) Le mot Hector est en surcharge sur la copie.

heretier de moss. lo comte en fassen heritiers et morissan sans effans mascles de leurs corps procreatz, substituts al daris morant de tous des sous heretiers comme es dessus dict.

Premeyrament a Hector, et si Hector moria sens heritiers malles de sons corp procreatz, substitut a luy ledit Claude son frere, fils del deito moss. lo comte, en tous sous bens et heretages dessusdits.

Item, fay, ordena et crea lodit moss. lo comte ses executours de son present testament et per complir et far totas las causas pias per moss. lo comte en aquest present testament ordonadas et letrassadas de far, so es assaver, tres veneralz payre en Dieu moss. le cardinale de Peresthia, Marsal et de Aygrafuilha (1), et lo chapitre de Nostra Dama de Paris, et chacun de lor, aus quals moss lo comte ballia et donna poissance, pover de vendre et executer de ses bens, tro a la quantitat que se montaran les causas que per el dessus son estadas ordenadas de far, que losdits exequutours metan una ordenassa de far statuts per lo college que moss. lo comte a laissat de far en la gleysa de Nostra-Dama de Paris [per que] se pueschan degudament governar, de laquel causa moss. en chargea losdits sieus executours et chacun de lor, et lor dona plainera poissansa; et vol lo dit moss. lo comte que aquest present testament sia son darris testament et sa darrieyra voluntat et ordenansa; et si lodit testament non val ou non valia per lo temps ancaur per lo droit de testament, vol moss. lo comte qu'il valhie per droit de codecilles ou de donacion per causa de morte, et agha forse et vigor de tota outra manieyra, cassant et annullant tous autres testaments et donacions per lodit moss. lo comte

(1) Raymond nomme ses exécuteurs testamentaires le cardinal Guillaume d'Aigrefeuille et un ou deux autres membres du sacré collège, dont il est assez difficile de déterminer les noms. En parcourant la liste des cardinaux limousins vivant à cette date, je trouve Hugues de Malesec, évêque de Palestine, et Hugues de Saint-Martial; on peut croire que ce sont eux qui sont désignés ici.

per lo temps passat faits, aquest present testament en sa forsa et vigor solamen demorant.

Quaquidem papiri cedula per nos infra notatos ibidem in presentia dicti domini comitis et testium infrascriptorum prelecta, idem dominus comes dictum testamentum suum fecit, condidit, et ordinavit et disposuit ut supradixit, sic prout et quemadmodum continetur in dicta papiri cedula superius inscripta; et etiam voluit et mandavit, per nos nottarios infrascriptos in formam publicam redigi, et nichilominus rogavit testes inferius nominatos, quos ad hec omnia et singula supradicta et in dicta papiri cedula contenta audienda vocavit et coram quibus omnia et singula dixit, fecit et disposuit, ac dicit et facit uno contextu ut de predictis sic per ipsum ordinatis dictisque et factis et in dicta papiri cedula contentis sint testes et prohibeant legitimum veritatis testimonium loco et tempore opportunis, ac quando super hoc fuerint requisiti; rogavitque etiam nos notarios infrascriptos coram quibus omnia et singula supradicta dixit et fecit, disposuit, ac dicit et facit uno contextu, quod pro meritis ut de predictis sic per ipsum ordinatis, sibi et omnibus quorum interrexerit aut interesse poterit in futurum, conficiamur unum et plura publicum seu publica instrumentum seu instrumenta et clausula seu clausulis quibus pertinuerit, substantia facti non mutata. Acta fuerunt hec in castro de Bonsolii, etc., etc.

Cette copie est suivie des certificats de légalisation suivants :

Je consens le présent extrait être signé et délivré. Fait au parquet, ce quinze may mil sept cent soixante-treize.

J. DE MONTHOLON.

Collation du présent, contenant quarante rolles et demi paraphés, a été faite aux originaux étant au dépôt des terriers et delivré conformément à l'arrêt de la Chambre étant au haut d'icelui, par nous conseiller du Roy auditeur

ordinaire en la dite Chambre soussigné, ce dix-sept mai mil sept cent soixante-treize.

LE BAILLIF.

Copie du xviii^e siècle appartenant à M. le marquis de Turenne.

XVII

TESTAMENT D'ANTOINETTE DE TURENNE

Extrait fait en la Chambre des comptes du Roy notre sire, au dépôt des terriers étant en la Chambre des comptes. Des titres de Turenne étans au dépôt des terriers a été extrait la pièce suivante mentionnée au fol. 30 du premier volume de l'inventaire des titres.

In nomine Domini, amen. Anno ab Incarnatione Domini millesimo quadringentesimo tertio decimo, et die decima mensis aprilis, illustrissimo principe et domino Carolo, Dei gratia rege Francorum regnante. Quia presentis vite miserabilis conditio statum habet instabilem, et ea que visibilem et palpabilem habent essentiam tendunt visibiliter ad non esse; sapientium igitur est consilium ut, quamdiu ratio regit mentem, conditionis humane inevitabile debitum, videlicet mortem, quantum a Deo permittitur prevenire, morsque certissima sit, ejus tamen hora penitus ignoretur juxta verbum prophete dicentis : *de mane usque ad vesperam finies me* (Isaïe, 38, 12); hinc est quod anno et die predictis, in mei notarii publici et testium infrascriptorum, ad hoc personaliter vocatorum et rogatorum, presentia personaliter constituta egregia et potens domina, domina Anthonetta de Turenna, comitessa Bellifortis, Alesti et vicecomitessa Turenne, uxorque egregii et potentis viri domini Johannis Le Meygre, dicti Bouceiquaut, marescalli Francie, sana mente et corpore per Dei gratiam, et in sua bona memoria et dispositione persistens, cupiens, ut dixit, diem sue peregrinationis extreme ordinatione testamentaria prevenire et saluti anime sue

in quantum desuper sibi concessum fuerit providere, et de corpore et de bonis suis disponere et ordinare, ut extrema necessitate cum placuerit Altissimo ipsam de hoc seculo vocare, paratam inveniat eandem; quapropter ipsa domina Anthonetta suum ultimum testamentum nuncupativum et suam ultimam voluntatem ac dispositionem testamentariam fecit, condidit et ordinavit prout continetur in quodam papiri quaterno michi dicto nottario tradito et in romancia scripto, cujus tenor talis est.

Au nom du Pere, et du Fils, et du Saint-Esprit, la benoiste Trinité, la benoiste vierge Marie, et toute la benoiste compagnie de Paradis.

Moy ANTHONETTE DE TURENNE, femme de tres noble et puissant seigneur messire Jean Le Mengre de Boucicquaut, mareschal de France, du consentement et volonté de mon dit seigneur et espoux, qui m'a sur ce autorisé, comme il appert par lettres signées de sa main et scellées de son sceau, desquelles la teneur est inserée en la fin de ce present instrument, laquelle auctorisation j'ay prins agreablement en moy, de ma bonne volonté, estant en ma bonne santé et vie, fait et ordonne mon testament et derniere volonté, touchant le fait de mon ame et aussy des biens que Dieu m'a prestés, en la manière qui s'ensuit.

Et premierement je recommande mon âme à Dieu, à la benoiste vierge Marie, à tous les benoists saints et saintes de Paradis et à toute la benoiste compaignie celestial, leur supliant qu'il leur plaise la prendre en leur benoiste garde et commende, aussy leur plaise de moy empetrer grace envers Nostre-Seigneur quand viendra au pas de la fin et au devant.

Item, je veux et ordonne toutes les dettes avoir appartenues, si aucune en a à qui appert bonnement et justement, estre dues, et lesquelles auront esté fais par moy-mesme et autres de quoy je serois tenue, comme heritiere ou autrement, estre payées, et aussy mes tors fais, si aucuns en y a.

Item, je veux et ordonne que quand sera le plaisir de

Nostre-Seigneur de moy prendre de ce siecle pour mettre en l'autre, que mon corps soit mis et enterré en l'eglise de monsieur saint Martin de Tours, en la chapelle là où mon dit seigneur mon espoux a esleu sa sepulture, en la dite maniere et où lieu qu'il voudra ordonner, et à mon dit enterrement qu'il y ait treize pauvres vestus tous de neuf pour porter mon corps à l'eglise, et treize torches à mon enterrement.

Et encore que je trespasserois en lieu que je ne pusse pas estre prestement portée et enterrée en l'eglise de monsieur saint Martin, je veux et ordonne que, en la eglise où mon corps sera mis jusques à ce qu'il sera translaté en la ditte eglise de monsieur saint Martin, soit donné chascun an la somme de trente livres tournois, et autre trente livres à ung chapelain, tel comme je voudray eslire, qu'il soit tenu de chanter messes et prier Dieu pour moy jusques à tems que mon corps sera translaté en laditte eglise, comme dessus est dit.

Item, je veux et ordonne que une messe soit fondée de Toussains perpetuellement, à dire trois fois la semaine en laditte chapelle où mon dit seigneur et moy seront enterrés, de quoy je veux que la fondation soit faite et ordonnée par celui advis de mon dit seigneur et de mes autres executeurs, et soit laditte messe le mardy, le jeudy et vendredy.

Item, je veux et ordonne que une messe de Nostre-Dame, à dire trois fois la semaine en laditte chapelle où mon dit seigneur et moy serons enterrés, soit fondée à Nostre-Dame des Carmes, à Paris, le lundy, le mercredy et le samedy; et ordonne qu'il soit satisfait au dit convent de la messe dessus ditte et de la sepulture, tout ainsy que si mon corps y estoit enterré, ainsy que par mon dit seigneur sera regardé et par mes autres executeurs, et y soit donné la garnison qui appartient pour l'autel à dire la messe, d'une chapelle.

Item, je veux [et ordonne] que dessus ma tombe, à Tours, soient mises mes armes, et aussy que mes dites

armes soient en la chapelle qui sera fondée au dit convent des Carmes, à Paris, laquelle chapelle sera fondée à l'honneur de Nostre-Dame de la Croix.

Item plus, je ordonne et veux avoir dix mille messes une fois payées du prix de mille francs, de quoy les trois mille soient dittes en l'eglise de monsieur saint Martin de Tours, deux mille en l'eglise de Nostre-Dame des Carmes, à Paris, seront de Nostre-Dame, c'est à entendre cent francs pour mille messes.

Item, aux quatres eglises des pauvres mendiants de Tours, pour mille des messes dessus dittes soit baillé cent francs, c'est à sçavoir à chascun convent vingt et cinq francs, et soient les dites messes de Saint-Esprit et des Anges.

Item, je veux et ordonne que cinq cens des dittes messes soient dictes au convent de Nostre-Dame des Carmes d'Avignon, du pris dessus dit, desquelles les trois cens soient de la Croix, et les deux cens soient de Nostre-Dame et de la Passion.

Item, aux Cordeliers de la ville d'Aix, là où madame ma grand' mère, que Dieu absoille, est enterrée, soient dictes cinq cens messes du pris dessus dict, c'est à sçavoir trois cens de *requiem* et deux cens de la Trinité, et à iceux soit payé et delivré pour les dittes messes cinquante francs.

Item, aux quatre eglises de Alest, c'est à sçavoir à la grant eglise de Saint-Jean, aux Predicateurs, aux Frères-Mineurs, et aux dames menorettes de Sainte-Claire, soient dittes mille des dittes messes, et à chascune eglise soient donnés et payés vingt et cinq francs, c'est à sçavoir à la ditte eglise de Saint-Jehan deux cent cinquante de Toussains, aux Predicateurs deux cent cinquante des Martyrs, aux Cordeliers, deux cent cinquante des Confesseurs, et aux Menorettes, deux cent cinquante des Vierges.

Item, je veulx et ordonne cinq cens messes estre dictes là où madame ma mere, que Dieu absoille, est enterrée,

desquelles les trois cens soient de *requiem* et les deux cens de Nostre-Dame.

Item, je veux et ordonne que cinq cens messes de *requiem* seront dites là où est enterrée ma sœur Constance de Saluces, que Dieu absoille, jadis femme de messire Boucciquault, frere de mon dit seigneur et espoux.

Item, je veux et ordonne que trois cens messes soient dites là où feue ma sœur de Barres fut enterrée, c'est assavoir, deux cens de *requiem* et cent de Nostre-Dame.

Item, je veux et ordonne que mille messes soient dites à plusieurs saints et saintes et en plusieurs lieux que j'ay volonté de faire dire briefvement, à l'aide de Nostre-Seigneur.

Item, je veux et ordonne que les dites dix milles messes soient dites comme dist est dessus et en la maniere dessus devisée, sans rien enfreindre par mes executeurs en cas que en ma vie ne aurois fait dire ne accomplir.

Item, je laisse et veus estre payé et delivré à l'eglise Saint-Jehan de Jérusalem d'Alest, en reparation de la ditte eglise, vingt livres.

Item, semblablement je laisse à l'eglise de Saint-Anthoine d'Alest, pour reparation d'icelle, vingt francs.

Item, je laisse, pour la reparation de l'hospital des pauvres d'Alest, dix francs.

Item, je laisse à l'eglise de monsieur saint Vincent d'Alest, en reparation d'icelle, dix francs; et que les chapelains et freres des eglises dessus dites soient tenus de prier Dieu pour moy et mes predecesseurs, et avoir pour recommandée en leurs prieres et oroisons.

Item, je veux et ordonne que cent francs soient donnés pour Dieu en la maniere qui s'ensuit, pour les vœux et promesses que j'ay fais plusieurs [fois] et en plusieurs guises, de quoy notre seigneur pere m'a donné licence je les puisse convertir en aumosne et en autres choses charitables.

Et premierement, d'iceux cent francs je ordonne et

veux vingt-cinq francs estre donnés pour Dieu à pouvres filles à marier.

Item, vingt-cinq francs pour aider à faire l'eglise des Carmes d'Aix (?)

Item, les autres cinquante francs soient employés, c'est à sçavoir douze et demy pour aider à delivrer les prisonniers d'outre-mer.

Item, pour les pouvres orphelins et pouvres honteux, seize francs et demy.

Item, pour aider un povre escollier, ainsy comme sera regardé par mes exécuteurs, douze francs et demy.

Item, neuf francs pour chanter messe de *requiem* pour les ames du purgatoire qui l'audiance de Nostre-Seigneur attendent. Et ainsi est fin de l'ordonnance des cent francs dessus dits.

Item, je ordonne et est ma volonté que au Saint-Sepulche soient donné et envoyé la somme de vingt-cinq francs.

Item, je veulx et ordonne que à l'eglise de Nostre-Dame du Puy soient envoyées et payées quarante francs, desquels les vingt-cinq soient mis et convertis en ung calice au service de la ditte eglise.

Item, semblablement je veulx et ordonne estre envoyé et delivré à monsieur Saint-Antoine-de-Viennois, pour faire un calice au service de la ditte eglise, vingt-cinq francs.

Item, je veulx et ordonne estre baillé pour envoyer un pelerin à Saint-Jacques en Galice, et pour les offrandes qui seront faites en la ditte eglise, vingt-cinq francs, et pour la peine et depense dudit pellerin, vingt francs.

Item, je veulx, ordonne et laisse la somme de quâtorze cent francs pour reg[u]erdonner mes hauteurs (1) mors et vifs, et ne les divise pas enco.re pour ce que n'ay enco.re pas avis où et comment je les distribueray, combien que c'est

(1) Il y a probablement ici une erreur de transcription. C'est de ses *serviteurs* que la testatrice a voulu parler.

mon intention de y aviser et montrer l'ordonnance à mon dit seigneur et à mes autres executeurs, pour estre distribués et payés ainsy que à faire fauldra.

Item, je laisse à Marie de Turenne, ma sœur bastarde, et à ses hoirs nés et procréés de son corps en loyal mariage, mille francs à estre payés pour une fois, et ou cas que la ditte Marie iroit de vie à trespasement sans hoirs procréés de son corps en loyal mariage, que de sept cent francs la ditte Marie puisse faire et ordonner à sa volonté pour le salut de son âme, ou aultrement; les trois cens francs retourneront là où son frere Galeas et le mien est enterré, en fondacion de messes, c'est à sçavoir à l'église des Cordeliers des Loges en Touraine (1).

Item, plus outre les messes declarées, je veux et ordonne dix mille messes de *requiem*, de Nostre-Dame, du Saint-Esprit et de la Trinité estre dittes au pris dessus dict, c'est à sçavoir mille francs pour lesdittes dix mille messes, en la maniere que s'ensuit. C'est à sçavoir : en l'église où monsieur mon pere, que Dieu absoille, est enterré (2), trois mille messes.

Item, à l'église où madame ma mere, que Dieu pardoint, est enterrée, deux mille messes.

Item à l'église de Nostre-Dame à Paris, là où monsieur mon grand pere, à qui Dieu pardoint, est enterré, mille messes.

Item, aux eglises de Tours, dont il sera regardé par mon dit seigneur et par mes autres executeurs, deux milles messes.

Item, je veux et ordonne que mille des messes dessus dittes soient aux quatre ordres mandians d'Avignon, desquelles les cinq cens soient dictes en l'église des Carmes, et les autres cinq cent par les autres trois ordres dessus dits.

(1) L'extrait dit *Turenne*.

(2) Il semble résulter de ceci que Raymond ne fut pas enterré dans l'église Notre-Dame de Paris.

Item, aux Celestins d'Avignon et aux Chartreux de Villeneuve, à chascune esglise des dits ordres, cinq cens des messes dessus dittes de Nostre-Dame et de *requiem*.

Item, plus je veux et ordonne deux cens francs estre baillés et delivrés pour dire et celebrer deux mille messes, desquelles je veux que les cinq cens soient dittes aux morgues de Saint-Marsal d'Avignon, et de *requiem*.

Item, en l'eglise de Notre-Dame d'Avignon, c'est à sçavoir de Doms, soient dittes deux cent cinquante des messes de Nostre-Dame.

Item, en l'eglise des Celestins du Pont-de-Sorgues, deux cent cinquante messes de la Croix, de Nostre Dame et de *requiem*.

Item, cinq cens messes en l'eglise des Carmes d'Aix, de Nostre-Dame, de *requiem* et des Anges.

Item, aux eglises des Jacobins et Augustins d'Aiz, à chascun deux cens cinquante messes de Toussaint.

Item, je veux et ordonne la somme de quatre cent livres estre donnés pour Dieu, ainsy comme je voudray en ordonner et deviser.

Item, je veux et ordonne que, outre les choses dessus dittes, je puisse avoir treize cens francs pour une fois, et avec deux cens livres tournois de rente sur laquelle qu'il me plaira de mes terres, pour le sauvement de mon âme à ma derniere fin, et d'iceux ordonner ainsy que bon me semblera; et au cas que iceux treize cens francs, d'une part, et deux cens livres tournois de rente, d'autre part, ne seroient distribués moy vivant, que après ma fin mes executeurs les puissent distribuer ainsy comme je voudroy ordonner.

Item, je veux et ordonne une messe perpetuelle estre dicte une fois la semaine, c'est à sçavoir le samedy, de Nostre-Dame, et memoire des morts estre fondé en l'eglise de monsieur Saint-Nicolas, à Pertuis, là où Jehan, mon fils, à qui Dieu pardoint, est enterré, pour l'âme dudit Jehan, de moy et de nos amés et bienfaiteurs (?), et y estre faite la sepulture du dit Jehan par l'ordon-

nance, bon advis et deliberation de mon dit seigneur, et de ce fais chargé mon dit seigneur.

Item, je veux et ordonne de bon cueur et sans nulle contrainte, de ma plaine volonté et sans nulle fraude, que tous mes biens, meubles et immeubles et heritages presens et avenir, mon testament accompli si comme dessus est dict et déclaré, pour lequel accomplir je oblige la comté d'Alest avec ses appartenances à prendre chacun an la revenue d'icelle entierement, sans estre convertie en autres usages quelconques ou cas que ma vie durant ne seroient accomplis, et à ce faire et entheriner je oblige la ditte comté à la cour du Châtelet de Paris, du petit seël, de Montpellier et à toutes autres cours ecclesiastiques et temporelles.

Et veut et ordonne, après ledit accomplissement, mon heritier seul et pour le tout de la dite comté, et generally de tous mes autres biens meubles et immeubles quelconques, presents et avenir et à moy pouvants appartenir, mon dit seigneur et espoux, maistre Jehan Le Meigre, dit Bourciquaut, mareschal de France, pour en jouir sa vie durant tant seulement, tout ainsy et par la maniere que je ferois si j'estois en vie ainsy et par luy mesme et en bonne santé en sa compagnie.

Lequel messire Jehan Le Mengre, mon espoux, je fais et institue mon heritier universel de tous mes biens et droits dessus dits et de ma propre bouche le nomme, sa vie durant tant seulement, comme dessus est, non derogeant, ne prejudiciant pour ce en aucune maniere à la donnacion entre vifs par moy faite ce jour d'huy devant ce present testament à mon dit seigneur, laquelle a esté recitée et en notte recue par M^e Jehan Alexandre, nottaire royal dessous escrit, mais icelle donnacion et toutes les choses en icelle contenues par la teneur de mon present testament, je confirme, ratifie, loue et approuve, tant comme je puis et veux, que la ditte donacion ait value et reste en son efficace fermeté et vertu, et mande et prie à tous mes sujets qui sont ou pour-

ront estre pour le tems à venir, comme dist est, qu'ils luy obeïssent en toutes choses comme ils feroient et devroyent faire à moy mesme, si je estois en ma vie propre et santé.

Item, je veux et ordonne que au cas que nous auriöns enfans de nous deux, que de tous iceux bien meubles et immeubles mon dit seigneur en fust seigneur et maistre sans que iceux enfans y pussent contredire sa vie durant, comme dessus est dit.

Item, je veux et ordonne que au cas que mon dit seigneur et espoux auroit tres grand besoin et necessité, pour sa personne tant seulement, qu'il pût engager mon dit heritage sa vie durant, ou à terme convenable..... recours après son decès.

Item, je veux que après le deceds de mon dit seigneur et de moy, tous mes biens et heritages viennent à mes heritiers prochains, ainsy que raison le veut, lesquels je substitue mes heritiers après le deceds de mon dit seigneur mon espoux et heritier dessus dict.

Item, je veux, laisse et ordonne mon executeur principal, seul et pour le tout, mon dit très redouté seigneur et espoux, auquel je supplie très humblement qu'il luy plaise d'en vouloir prendre la charge, et avec luy et en sa compagnie monsieur Jehan de Linieres, à present evesque de Viviers; M^r Simon de Nanterre, conseiller du Roy nostre sire; maistre Nicolle de Gonesse, maistre en theologie; Merigo Brenaut, escuyer; maistre Pierre Le Pingre, prevost de l'eglise d'Arras, et mon beau pere, frere Jehan Mobret, lecteur en theologie de l'ordre de Nostre-Dame des Carmes, auxquels je prie et requiers qu'il leur plaise d'en vouloir prendre la charge de ce faire et accomplir après mon trespas, ou cas que en mon vivant ne seroit accomplie; et ou cas que mon dit seigneur [ne puisse accomplir] les choses dessus dites, je veux et ordonne que mes dits executeurs ou trois d'iceux, si les autres ne vouloient vacquer ou pouvoient estre et

vacquer, puissent donner accomplissement par la maniere que dessus est dicte.

Item, je veux et ordonne que, après mon decès, mon dit seigneur puisse ordonner en sa fin, pour le salut et remede de nos âmes, sur la baronnie d'Amduze, de cent et cinquante livres tournois de rente à sa pleine volonté, ou cas que nous n'aurions d'enfants de nous deux, et de tout en la forme et maniere qu'il lui plaira en ordonner.

Item, je veux et ordonne que mon present testament soit fait et accomply tout en la meilleure forme et maniere que faire se pourra, et ait value; et suplie très humblement mon dit très redouté seigneur et espoux, comme à celui en qui est toute ma fience, que quand il plaira à Dieu que le cas adviengne, il luy plaise de y vouloir mettre bonne paine et diligence de l'accomplir, toutes fois que mon dit heritier [ne] puisse estre contraint ne compellé à payer et faire les choses dessus dites jusqu'à ce que sera passé le terme de cinq ans après mon decès.

Item, je veux que en tous les biens qui seront faits pour mon âme, ma vie durant et après ma fin, mon dit seigneur espoux y ait la moitié, et aussy je veux que monsieur mon pere, madame ma mere, que Dieu absoille, monsieur le pere de mon dit seigneur et espoux et madame sa mere y soient accompagnés, et aussy les âmes de mes dites deux sœurs, ma sœur Constance de Saluces et ma sœur de Barres, et tous mes bons amis à qui je puis estre tenue.

Item, je suplie très humblement mon dit seigneur et espoux qu'il luy plaise les âmes de mon dit sieur mon pere, madame ma mere, la mienne et toutes celles de nos amis et bienfaiteurs, et de qui nous avons et tenons les biens, avoir pour recommandées, et de ce j'en charge la consiance de mon dit seigneur.

Item, je veux et ordonne que ou cas que les enfants bastards et bastardes de mon dit sieur mon pere, à qui

Dieu pardoint, c'est à sçavoir les filles, ne seroient mariées, et les fils..... que mon dit seigneur et heritier dessus dict soit tenu de les marier, et chascune bien et convenablement, selon le bon avis et delibération de mon dit seigneur, auquel je supplie très humblement de le vouloir faire, et où cas que de son vivant ne seroient mariées, [je veux] que mes heritiers soient tenus de le faire.

Item, je supplie à mon dit seigneur si très humblement comme je puis que ou cas que madame ma tante de Beaujeu vivroit après mon trespassement, qu'il luy plaise l'avoir pour recommandée et luy faire comme si elle estoit sa propre mere ou la mienne.

Hoc totum voluit, jussit, et ordinavit, et demandavit dicta domina Anthoneta, testatrix, esse suum ultimum testamentum nuncupativum et suam ultimam voluntatem seu ordinationem testamentariam, quod et quam voluit et ordinavit perpetuo valere; et si forte jure testamenti non valeret, voluit et ordinavit quod valeat jure codicilli seu codicillorum; et si jure codicilli vel codicillorum non valeret, voluit et ordinavit quod valeat jure donationis inter vivos seu causa mortis, ac jure cujuslibet alterius ultime voluntatis, et omni eo meliori modo jure et forma quibus melius valere potest et poterit in futurum; et si unquam dicta domina testatrix ordinaverit seu fecerit aliud testamentum seu testamenta, codicillum seu codicillos, donaciones causa mortis aut alias quascumque, illos, illas et illa revocavit et annullavit ipso presenti testamento, seu ultima voluntate in sua facultate valitura et duratura, salva semper et reservata supradicta donatione hac die presenti dicto domino marescallo per ipsam facta, de qua supra sit memoria per ipsam facta contenta in hoc presenti testamento seu aliis aliquibus derogare non intendit, ymo eandem donacionem et omnia in eadem contenta laudavit, approbavit, ratificavit et confirmavit.

Tenor vero littere, et licentie, et auctoritatis per dictum

dominum marescallum date et attribute dicte domine testatrici de faciundo et ordinando :

A tous ceux qui ces presentes lettres verront, Jehan Le Mengre, dit Boucicquaut, mareschal de France, comte de Beaufort, d'Alest, vicomte de Turenne, salut. Nostre très chère et très amée compaigne, Anthoinette de Turenne, mareschalle de France, nous a exposé qu'elle a grand desir, volenté et affection de faire et ordonner son testament et disposer de ses biens que Dieu luy a prestés, pour le salut de son ame et aultrement, laquelle chose elle ne voudroit faire sans notre bonne volenté, licence et consentement, nous humblement suppliant que iceux licence et consentement luy voulsissions donner et ottroyer, sçavoir faisons que nous à la nostre très chère et très amée compaigne avons donné et octroyé, donnons et octroyons par ces presentes, si et en tant que besoin sera, licence et auctorité, consentement, congié, plein pouvoir et mandement special de faire et passer son dit testament et ordonner de ses biens pour le salut de son âme et autrement, tout ainsy et dans la forme et maniere qu'elle en vouldra faire et ordonner, et que besoing luy semblera. En tesmoing de ce, nous avons signé ces presentes de notre main et à icelles fait mettre nostre scel. Donnée à Montpellier, le deuxiesme jour d'avril l'an mil quatre cent treize. BOUCICQUAUT, mareschal de France.

De quibus omnibus et singulis supradictis dicta domina testatrix voluit, peçit et requisivit sibi et quibus pertinebit fieri unum et plura instrumenta per me notarium publicum infrascriptum, volens et expresse consensciens quod dictum instrumentum, seu instrumenta, possint et valeant dictari, refici, corrigi et emendari semel et pluries. producti in judicio, vel non producti, ad consilium et intellectum unius vel plurium in jure peritorum, et facti tamen substantia in aliquo non mutata, rogans dicta testatrix testes infra scriptos, omnes sibi notos, et de premissis omnibus et singulis, sicut prefertur, per

eam ordinatis memores esse voluit loco et tempore, si et quando requisiti fuerint testimonium veritatis pertulere. Acta fuerunt hec in loco de Rupermaura, in domo nobilis Johannis Varreris, alias de Ramquis, in quadam camera prope aulam, presentibus nobilibus viris Johanne de Pertuisio, Johanne de Sorberiis, Johanne de Luce Petra de Tholigny, domino Amico de Mostoziis, legum doctore, fratre Johanne Malerii, ordinis beate Marie de Monte-Carmelli, lectore in sacra pagina, Rolando de Chiny, familiaribus dicti domini marescalli et dicte testatricis, dominis Petro de Monte Acuto et Johanne de Terra Rubea, in legibus licenciatis, testibus ad premissa vocatis et rogatis, et magistro Johanne Alexandro Reneau, clerico Nemausensis diocesis, nunc habitatore Alesti..... diocesis, dicti domini nostri Francorum regis notario, qui de premissis omnibus et singulis, dum, sic ut supra describuntur, agerent et fierent anno et die predictis una cum supra nominatis testibus presens fuit, eaque sic retinuit, et publicavit et de ipsis notam reperit rogatus et requisitus.

XVIII

HOMMAGE, SUIVI D'UN DÉNOMBREMENT, PRÊTÉ AU MARÉCHAL DE BOUCICAUT ET A ANTOINETTE DE TURENNE PAR RENAUD DE LISSAC, POUR TOUT CE QU'IL POSSÈDE DANS LES PAROISSES DE LISSAC ET DE JUGEALS, DANS LA CHATELLENIE DE COUSAGES ET DANS LA VICOMTÉ DE TURENNE.

28 février 1415.

In nomine Domini, amen. Noverint universi hoc presens publicum instrumentum visuri, lecturi et etiam audituri, quod anno Incarnationis Domini millesimo quadringentesimo quarto decimo, die vero ultima mensis februarii, regnante excellentissimo principe et domino nostro, domino Karolo Dei gratia Francorum rege illus-

trissimo, in presentia mei notarii publici et nobilium et potentum virorum dominorum testium infra scriptorum personaliter constitutis magnifico et potente domino, domino Johanne le Mangre, dicto Bouciquaut, comite Bellifortis et Alesti, vicecomiteque Turenne ac marescallo Francie, pro se et suis et pro egregia et potenti domina, domina Anthonia de Turenna, comitissa et vicecomitissa dictorum comitatum et vicecomitatus, ejus consorte, ex una parte, et nobile Reginaldo de Lissac, domino ejusdem loci, pro se et suis heredibus et successoribus universis, ex parte altera, prelibatus nobilis Reginaldus, non inductus, non seductus nec co-hactus vi, dolo, metu, fraude, nec machinatione aliqua ab aliquo circumventus, sed bene instructus et consultus de facto et de jure suo, prout dixit et asseruit, recognovit palam et publice, ac pure et simpliciter in veritate confessus fuit se tenere; velleque tenere, et tenere debere a dictis dominis conjugibus, licet dicta comitissa et vicecomitissa absenti, sed dicto domino comite et vicecomite, pro se et suis et dicta domina comitissa et vicecomitissa una mecum notario publico tanquam publica et autentica persona ratione mei publici officii pro ipsa domina stipulantibus et recipientibus solempniter, et predecessores prelibati nobilis ab antiquo tenuisse a dictis dominis conjugibus et a predecessoribus prelibate comitisse et vicecomitisse, a quibus causam habet, cum homatgio, fideque et fidelitatis juramento, videlicet omnia, universa et singula que ipse nobilis Reginaldus, condominus de Lissaco, habet, tenet et possidet, et alii tenent ab ipso in loco et parrochia de Lissaco et in castro et castellania de Cosatgio, et in parrochia de Jugeals, et alibi in toto vicecomitatu Turenne et pertinentiis ejusdem, de quibus devenit hominem et vassallum dictorum dominorum conjugum. Qua recognitione, sicut premittitur, per dictum nobilem Reginaldum facta coram dicto comite et vicecomite, presente ut supra, stipulante et recipiente, prelibatus dominus Reginaldus de Lissaco, condominus dicti

loci de Lissaco et de Cosatgio, flexis genibus, caputio remoto manibusque complois, promisit et juravit super sancta Dei quatuor Evangelia, libro aperto ubi dicitur *Te igitur clementissime pater*, et per ipsum ambabus manibus corporaliter tacta, esse bonus, et legitimus, ac fidelis vassallus dictis dominis conjugibus et suorum heredum et successorum vicecomitem Turenne, necnon personas, res et membra, statum dictorum dominorum conjugum et cujuslibet ipsorum, et honorem et tota jura ac deveria ipsorum, ut melius bona fide poterit, illesa observare, et secreta sua tenere et nulli cui non debeat revelare, bonum consilium et juvamen contra omnes personas, si requisitus fuerit, eis dare, mala dampna ac pericula ipsorum dominorum conjugum, et suorum heredum et successorum et subditorum suorum, bona fide observata, pro posse suo evitare, et si evitare non poterit, eisdem notificare et mandare cicius poterit, et omnia alia universa et singula facere, dicere, tenere, et servare ac custodire que in quolibet capitulo homatgii et fidelitatis juramenti, et..... eorumdem pertinent sive spectant, oris osculo interveniente inter dictum dominum comitem et vicecomitem et prelibatum nobilem Reginaldum, suum vassallum, more consueto, et hoc cum renunciatione et juramento ad hec necessariis, pariter et cauthelis quibuscumque, volens et concedens dictus nobilis quod hec generalis renunciatio tantum valeat et possit ad opus dictorum dominorum conjugum et suorum heredum et successorum quantum facerent si omnes casus legum, decretorum et decretalium ad hec facienda ibi et in loco debito essent positi, specificati et declarati, non obstante jure dicente generalem renunciationem non valere nisi quatenus expressa fuerit in contractu cum speciali; et spresse (*sic*) . renunciavit idem nobilis et omnibus aliis juris et facti auxiliis, cavillationibus, dilationibus, subtilitatibus et cauthelis per que contra premissa vel aliquod de premissis in presentibus litteris contentis, venire posset ullo modo in futurum. Et pro premissis omnibus et singulis

et aliis in presentibus litteris contentis tenendis, attendendis, complendis et perpetuo inviolabiliter observandis, dictus nobilis Reginaldus, pro se et suis heredibus et successoribus universis, supposuit et submisit se et omnia bona sua, mobilia et immobilia, presenciam et futura, foro, jurisdictioni, cohercitioni, compulsioni et districtui omnium curiarum tam domini nostri Regis, quam ipsorum dominorum conjugum, et cujuslibet ipsorum....; voluit et peccavit, ad premissa tenenda, complenda et perpetuo observanda, cogi, compelli et distringi per quoscumque officarios dictarum curiarum et cujuslibet ipsarum..... Et ibidem venerabilis et discretus vir Guillelmus Boterii, baccalarius in decretis, procurator et nomine procuratorio dicti domini comitis et vicecomitis, protestatus fuit de jure dictorum dominorum conjugum cui renunciare non intendebat pro premissis, nec recedere ab ipso, ymo voluit quod potius ipsum possit proseguere (*sic*) et totaliter in eodem persistere, prout ante. Et nichilominus precepit et injunxit, ex parte dicti domini eidem nobili, sub pena juris in talibus consueta, quod declararet ad plenum et traderet in forma publica ea que tenet a dictis dominis conjugibus infra quadraginta dies proxime venturos. Et dictus nobilis dixit et protestatus fuit de faciendo ea que de jure tenebuntur faciendus; de quibus petierunt instrumentum. Acta enim fuerunt hec apud Brivam, Lemoicensis diocesis, in aula monasterii Sancti Martini Brive, anno, die, mense et regnante quibus supra, presentibus nobilibus et potententibus dominis, dominis Guilhelmo de Meulhone (?), domino de Pometo; Edduardo de Thelis, domino de Barie; A..... de Agrifolia, domino de Gramato; Durando de Salguis, domino de Lascura; Jacobo de Vilamur; Johanne, domino de Marcihaco, militibus; Edduardo de Thelis; Raymundo, domino de Cosnaco; Petro Focherii, domino Sancte Fortunate, scutiferis, et pluribus aliis... ad premissa vocatis et rogatis, et me, Ademaro de Nagela, notario auctoritate regia publico, qui premissa recepi, notari et grossari.

Postque, apud Turennam, dicte Lemovicensis diocesis, in presentia testium infra scriptorum, prelibatus nobilis Reginaldus, dominus de Lissaco, gratis et ejus certa scientia et bono animo, et libenter recognovit se tenere a dictis dominis conjugibus, me notario publico tanquam publica et autentica persona pro dictis dominis conjugibus absentibus, ratione mei publici officii stipulanti sollempniter et recipienti, videlicet ea que sequuntur. Et primo locum et fortalitium de Lissaco et de Mauriolis, cum omnibus juribus et pertinenciis suis universis, sive sint hospicia, domus, turres, menia, paludia, vinee, terre, orti, nemora, garene, columbaria, piscaria, pascua, mansi absi et vestiti, borie et bordarie ad dictum nobilem pertinencia et expectantia in dicto loco et parrochia dicti loci de Lissaco; et premissa dixit et asseruit idem nobilis Reginaldus se tenere et tenere debere a dictis dominis conjugibus cum homatgio et fidelitatis juramento. Item, recognovit et confessus fuit idem nobilis se tenere et tenere debere a dictis dominis, cum homatgio et fidelitatis juramento, partem suam tocius jurisdictionis alte, medie et basse in loco et castellania de Cosatgio, et in dicto loco et parrochia de Lissaco, nec non in locis et parrochiis de Sancto Saturnino, de Castro et de Chartresiis. Item, recognovit amplius idem nobilis se tenere et tenere debere a dictis dominis conjugibus, cum dicto homatgio et fidelitatis juramento, omnes mansos, capmansos, borias, bordarias, vineas, hortos, terras, prata, nemora, molendina tam absa quam vestita, et tam vestita quam absa, nec non nemora et pascua cum omnibus redditibus, juribus et deveriis ac pertinenciis suis universis ad dictum nobilem pertinentibus et expectantibus in dictis locis, castellaniis et parrochiis. Item, recognovit amplius idem nobilis se tenere et tenere debere a dictis dominio conjugibus, cum homatgio et fidelitatis juramento, medietatem loci et fortalicii disrupti de Jutgeals, cum introytibus et exitibus suis, et cum omnibus mansis, capmansis, boriis, bordariis, terris, vineis, garenis, ortis, pratis, molieriis, cens-

sibus, redditibus, cunctisque deveriis et pertinentiis universis ad dictum nobilem pertinentibus ratione et ex causa dicti loci de Jutgeals. Item amplius, idem nobilis recognovit se tenere et tenere debere a dictis dominis conjugibus, prout supra, hospicium et fortalicium suum disruptum de Rinhaco (1) cum omnibus edificiiis, mansis, capmansis, boriis, bordariis, terris, ortis, vineis, pratis, nemoribus, pascuis, garenis, censsibus, redditibus, juri-
bus et pertinenciis universis ad dictum nobilem pertinentibus ratione dicti hospicii et fortalicii de Rinhaco. Et nichilominus generaliter prelibatus nobilis Reginaldus recognovit se tenere et tenere debere a dictis dominis conjugibus omnes et singulos mansos, capmansos, borias, terras, hospicia, domos, vineas, nemora, prata, pascua, redditus, census, jura, deveria quecumque et quocumque nomine dici, nuncupari seu appellari possint et debeant, ad dictum nobilem pertinencia in parrochiis et locis Turenne, de Balayrac (2), de Ginhaco (3), de Nespol (4), de Briva, de Cusancia (5), de Boresia (6), de Ferreriis (7) et de Reyrevinhas (8), et alibi in toto vicecomitatu Turenne et ejus ressorto, excepta decima, seu sua parte decime de Valayrac, que tenet, ut asseruit a domino episcopo Catur-sensi, et excepto manso de Poli de Tras, scitum in parochia de Jutgeals, quod tenet, ut ipse asseruit, de Sancto Martino Brive. Item, dixit et asseruit idem nobilis quod proprietas, directum dominium, jusque investiendi et devestiendi, et capisolidum recipiendi, percipiendi et levandi

(1) Rignac. Il existe dans la Corrèze et dans le Lot plusieurs villages de ce nom. Je pense qu'il est ici question de Rignac, village important de la commune de Cuzance (Lot).

(2) Valeyrac, village de la commune de Sarrazac (Lot).

(3) Gignac, arrondissement de Gourdon (Lot).

(4) Nespouls, arrondissement de Brive (Corrèze).

(5) Cuzance, arrondissement de Gourdon (Lot).

(6) Borrèze, arrondissement de Sarlat (Dordogne).

(7) Ferrières, commune de Chartriers-Ferrière (Corrèze).

(8) Reyrevignes, commune de La Chapelle-Auzac (Lot).

casibus occurrentibus et emergentibus, et aliud quodcumque jus ad directum et pheudale dominium pertinens et spectans rerum et pheudorum predictorum, ad ipsum nobilem pertinent et spectant; que premissa dictus nobilis Reginaldus, dominus de Lissaco, declaravit se tenere a dictis dominis conjugibus, et ista tradidit mihi notario publico infrascripto, ratione mei publici officii stipulanti recipienti. pro dictis dominis conjugibus, scilicet pro dicta nominata sua, et protestatus fuit idem nobilis de plus tradendo, vel de premissis detrahendo casu quo apparet et ad noticiam ipsius domicelli perveniret plura vel minora bona tenere a prefatis dominis conjugibus quam superius sunt expressata. De quibus omnibus universis et singulis peciit idem nobilis, pro se et suis heredibus et successoribus universis, unum, vel plura, publicum et publica instrumentum et instrumenta, ad opus dictorum dominorum consortum et ipsius domicelli, fieri per me notarium publicum infrascriptum. Acta fuerunt hec apud Turenne, ante portam vocatam de la Tranchada, die decima mensis maii, anno Domini millesimo quadringentesimo quinto decimo, presentibus nobilibus Johanne Mascalli, Johanne Talhaferri, burgense Martelli, nunc habitatore Turenne, et Hugone Lacosta, alias Maneschala, oriundo ville Turenne, testibus ad premissa vocatis et rogatis, et me Ademaro de Nagela, oriundo ville Turenne, Lemovicensis diocesis, publico auctoritate regia notario, qui premissa recepi, notavi et publicavi, et hoc presens publicum instrumentum in hanc formam publicam redigendo grossavi, manuque mea propria scripsi, signoque meo solito signavi in fide et testimonio premissorum.

(Orig. parch., non scellé. — Arch. nat., Q¹ 141.)

XVIII

ENGAGEMENT PRIS PAR LES COMMIS DES ÉTATS DE
LA VICOMTÉ DE TURENNE, POUR LE CAS OU LA-
DITE VICOMTÉ SERAIT EXEMPTÉ DE LA TAILLE
ROYALE, DE PAYER AU VICOMTE UNE SOMME DE
DIX MILLE ÉCUS ET UNE RENTE ANNUELLE DE
MILLE ÉCUS.

3 avril 1550.

Comme par privileges octroyés par les roys de France et ducz de Guyenne soit entre aultres choses dict que les seigneurs vicontes de Turenne et ses subjectz manans et habitans de ladite viconté sont exemptz et immunes de la contribution des tailles et aultres subsides, et par arrest donné en la court des generaux des aydes à Paris soit ordonné que lesdictz manans et habitans de ladite viconté jouyront par provision de leurs privileges, et soyent lesdictz subietz en voulanté de poursuyvre ladite exemption et en avoir declaration du Roy, se sont aujourd'huy, troisieme jour du moys d'avril mil cinq cens cinquante, comparus au chasteau de Jouze (?), sçavoir est maistre Pierre Jouffre, sieur de Chabrignac, prothonotaire du saint siege apostolique, archiprebtre de Sarlat, scindic general de ladite viconté; Anthoine de Cosnac, escuyer, sieur de Borde; Pierre Savoye, consul de la ville de Beaulieu en Limosin, et M^e Pierre Jurbert, notaire de Servieres en ladite viconté, soy-disans cōmis et deputés par messieurs des estatx de ladite viconté, comme de ce ont fait apparoir; lesquels, pour et au nom des manans et habitans d'icelle viconté...., promectans faire ratifier, ont promis et se sont obligés à messire François de la Tour, chevallier, viconte de Turenne, que là et quant ledit sieur viconte fera jouyr paisiblement sesdictz subjectz de l'effect desdictz privileges, et en ce faisant, les fera declarer exemps et immunes de la contribution

des tailles et subsides, en ce cas, et non aultrement, les manans et habitans de ladite viconté donneront, comme donnent dès à present audict cas audict seigneur viconte la somme de dix mil escuz sols payab'le dans deux ans et à deux termes, commenceant au jour que ledict sieur aura declaration de ladicte exemption et qu'ilz jouyront de l'effect d'icelle, et l'aultre terme dans l'an prochain ensuyvant. Et oultre ce luy donneront, comme donnent dès à present, audict cas, la somme de mil escuz sol de rente ou revenu par chascun an, commenceant le premier payement desdictz mil escuz l'année ensuyvant le dernier payement desdictz dix mil escuz, l'ung terme n'empeschant l'exécution de l'aultre. Et le cas advenant que lesdictz manans et habitans de ladite viconté seroient ci-après contrainctz de contribuer aux dictes tailles et subsides, ne seront tenus lesdictz manans et habitans de payer ny continuer le payement desdictz mil escuz de revenu annuel.

A. de COSNAC; de CHABRIGNAC; de SAVOYE, consul de Beaulieu; P. JURBERT, notaire.

(Arch. nat., K K 1213.)

XX

NOTES POUR L'HISTOIRE DE LA FRONDE EN BAS-LIMOUSIN

LA CAPITULATION DES GENS D'ARMES

DE M. LE PRINCE THOMAS

Madame la princesse et M. le duc d'Anguyen ayant appris que ces gens d'armes suivoient cette princesse et le prince d'Anguyen, ont commandé à M. de Bouillon de monter à cheval, d'aller suivre ladite compagnie et se vanger de la témérité qu'elle a eue de suivre une princesse et un prince du sang, et de la traiter suivant le chastiment qu'elle mérite. Après avoir sceu qu'ils s'es-

toient réfugiés à Brive, ayant sommé messieurs de Brive de leur vouloir mettre cette compagnie entre les mains, après quelques heures qu'ils ont demandées pour parler à eux, ils ont envoyé des députés de leur ville pour prier monsieur le duc de Bouillon de sauver la vie auxdits cavaliers en tout cas, voyant des forces auxquelles ils ne pouvoient résister.

La bonté de monsieur de Bouillon a esté de laisser sortir le seigneur comte de Lens avec son meilleur cheval et son valet aussi à cheval, un mulet avec ses hardes. Tous les autres chevaux ont esté retenus, et a esté promis de conduire par un des gens de ladite dame princesse jusques à Limoges tous ceux qui voudront prendre parti pour le service du Roy dans l'armée de mons. le duc d'Anguyen commandée par M. le duc de Bouillon, et de plus pour quatre officiers et un cavalier à cheval.

à Brive, le 17^e jour du mois de may 1650.

Signé : DE LA TOUR D'AUVERGNE.

LE PASSE-PORT DONNÉ PAR CE DUC POUR LE COMTE
DE LENS, COMMANDANT LESD. GENS D'ARMES

Le duc de Bouillon, prince souverain de Sedan et Raucourt, vicomte de Turenne et commandant de l'armée du Roy sous monsieur le duc d'Anguyen. Nous ordonnons à tous ceux sur qui nostre pouvoir s'estend de laisser librement passer le comte de Lens avec ses domestiques et autres officiers de la compagnie de gens d'armes du prince Thomas, et prions tous autres de luy donner toute sorte d'assistance, si besoin il en a, offrant en cas pareil faire réciproque. Fait à Brive, le 17 may 1650.

Signe : LE DUC DE LA TOUR D'AUVERGNE, et plus bas :

Par Monseigneur, *Andrius*.

LE PROCÈS-VERBAL ET LETTRE DES MAIRE ET CONSULS DE LA VILLE DE TULLES, AVEC CRÉANCE DE CELUY QUI EN ESTOIT PORTEUR.

Nous avons creu estre obligez de vous informer par ce courrier exprès des avis qui nous ont esté donnez ce matin et de la résolution que nous avons prise en mesme temps à l'hostel de ville par concert avec les officiers du régiment de Cugnac. Vous jugerez mieux que nous combien cette affaire est importante au service du Roy; nous attendrons avec impatience l'honneur de vous (*sic*) commandemens et demeurerons tousjours, Monseigneur, vos très humbles et obéissans serviteurs. Les maire et consuls de Tulle. Signé : JASSE DE LA POMERIE, maire. TESSIER, consul. A Tulle, ce 18 may 1650.

Au-dessus est escrit : A monseigneur Foulé, conseiller du Roy en ses conseils, M^e des requestes ordinaires de son hostel et intendant de ses finances. Et au derrière de ladite lettre est contenue la creance du porteur de ladite lettre en ces mots :

Ma créance est qu'hier, 18 may 1650, je fus député des habitans de Tulle pour me rendre devers M^r Foulé sur l'avis qu'ils ont eu que monsieur de Bouillon partit de Turenne, le 17 dudit mois de may, avec un grand nombre de ses amis à cheval, et assisté de quelques compagnies d'infanterie, pour se rendre aux portes de Brive, afin d'enlever deux compagnies d'ordonnance du prince Thomas, qui y estoient eu garnison, ce qu'il fit à la faveur des habitans de ladite ville de Brive, qui luy ouvrirent une porte lors que lesdites compagnies sortoyent par l'autre pour donner sur les troupes de monsieur de Bouillon; au moyen de quoy les ayant en son pouvoir, il les démontra, les désarma et prit le reste de leur équipage, fors de ceux qui se jettèrent dans son parti. Après quoy, il envoya dire aux habitans de la ville de Tulle de chasser le régiment de Cugnac de leur ville, ou

qu'autrement il les viendroit chasser avec ses amis, et qu'il seroit périr avec ledit régiment les habitants. Sur quoy, les maire et consuls de ladite ville ayans assemblé les bourgeois avec les officiers dudit régiment de Cugnac, il fut fait un délibératoire signé d'un grand nombre de citoyens et desdits officiers de périr plustost que de faire une action si contraire au service du Roy, et que pour empescher le dessein que monsieur de Bouillon pourroit avoir sur leur ville, il seroit tenu conseil de guerre avec lesdits officiers et qu'il seroit travaillé incessamment aux réparations nécessaires.

Fait à Dorat, le 19 dudit mois de may 1650, à quatre heures après midy. Signé : DE MAYNARD, président des esleus de Tulles, député.

(Gazette de France.)

BIBLIOGRAPHIE

Les PENSÉES de l'Abbé JOSEPH ROUX. — Introduction par Paul MARIÉTON. — (Lemerre, éditeur. — Prix : 4 fr.).

L'illustre pape limousin, Clément VI, qui portait six roses dans ses armes, dit en arrivant au pontificat, en parlant du Limousin et des ecclésiastiques qu'il voulait appeler aux dignités : « *J'y planteray un tel rosier des gens de notre nation, ou pais de Limosin, qu'il ne sera de chi à chent ans qu'il n'en y ait des rachines et des boutons.* » Et l'ancien garde des sceaux de Philippe VI tint parole : partout où il y eut des honneurs à recueillir, des bénéfices à administrer, on vit des gens du Limousin. Les roses ne poussent plus au pays de Limosin, ou si quelque bouton menace de s'ouvrir, on le prive d'air, on le met à l'ombre, bien loin du soleil, et le pauvre bouton s'étiole et meurt.

Au xvi^e et au xvii^e siècles, le clergé français recherchait l'éclat des réputations littéraires; aujourd'hui certains princes de l'Église ne semblent approuver que la vie obscure et, pour ainsi parler, végétative; autrefois on allait chercher au fond de sa cure le prêtre qui par son intelligence honorait le clergé, aujourd'hui on l'exile au fond d'un misérable village. Cette manière d'agir a donné naissance à des suppositions évidemment injustes qu'ont semblé autoriser certains cas particuliers : il appartiendrait à qui de droit de faire taire les mauvaises langues; ce serait s'honorer soi-même que de savoir honorer ceux qui le méritent. Je ne suppose pas qu'on ait eu l'intention d'aider à l'éclosion et au développement d'un esprit éminent en le reléguant au fond d'un hameau, sans ami, sans conseil, loin de toute vie intellectuelle; autant vau-

drait soutenir que le prisonnier doit s'estimer heureux au fond de sa geôle parce qu'on lui donne le temps de *penser*.

Enfin voici que cet exilé de cinquante-deux ans commence à respirer le doux parfum de la célébrité. Mais quelle lutte acharnée, désespérée, il a fallu soutenir au milieu des obstacles et des ténèbres! — Un peu de gloire a pénétré dans sa cure, l'obscurité où il étouffait a été traversée par un rayon de lumière. « Épreuve pour épreuve, mieux vaut souffrir à la lumière que dans l'ombre, car je souffre ici. Et je ne trouve pas vrai que l'isolement soit du bonheur. » Ce prêtre modèle, comme le proclamait récemment la *Semaine religieuse*, aime ses ouailles; il aime son église, sa paroisse, mais l'isolement pèse à son âme, le froid du tombeau l'effraie. De la lumière! de la lumière! C'est de ces retours sur lui-même, sur la douloureuse carrière que des destins peu propices lui ont faite; c'est de ces réflexions nées au milieu de cette sombre solitude que sont sorties les *Pensées*, livre magistral, d'une saveur singulière et forte, digne de figurer, a dit Sarcey, sur le rayon réservé dans notre littérature aux moralistes, à côté des plus belles œuvres des maîtres : les *Maximes* de La Rochefoucauld, les *Caractères* de La Bruyère, les *Pensées* de Vauvenargues et de Joubert. Je ne crains pas de forcer la note, ajoute le même aristarque, en affirmant que ce volume de *Pensées* décèle un penseur original et un écrivain curieux. Les plus illustres critiques ont été d'accord pour louer dans l'abbé Roux et le penseur et l'écrivain; l'Académie française sanctionnera bientôt le jugement de l'opinion publique en couronnant l'œuvre de notre célèbre compatriote. M. Caro a dit : « Il a bien de l'originalité, ce curé de campagne, et bien de la saveur dans ses impressions à la fois très littéraires et très morales. Assurément c'est un écrivain, mais c'est un penseur, c'est un rêveur, c'est un moraliste, c'est un poète. » Et Puvis de Chavannes : « Je reste stupéfait devant cette prodigieuse abondance de pensées, de vérités originales..... J'ai foi en

son génie. » M. Renan appelle les *Pensées* un livre unique. M. l'abbé Paul Lallemand, directeur de l'École Massillon, en a fait un compte-rendu des plus élogieux dans le journal *Le Français* du 25 juillet 1885, et le Père D..., dominicain, dont personne n'ignore la haute compétence, disait dernièrement en parlant de l'auteur de l'ouvrage que « depuis longtemps il ne s'était pas produit un génie pareil. » La presse tout entière a salué d'un cri d'étonnement et d'admiration l'œuvre du prêtre limousin ; le public a enlevé deux éditions en un mois. Tel est l'accueil fait au premier ouvrage d'un écrivain hier encore inconnu chez nous, mais déjà apprécié, pour quelques morceaux détachés, par les délicats des lettres et par les savants d'outre-Rhin. C'est l'étranger, c'est la grande voix de la presse parisienne qui nous a fait connaître ce grand penseur, ce grand poète. Qui aurait cru, qui aurait admis qu'un homme supérieur pût naître dans le Limousin, là, à côté de nous ? Nous l'aurions sacré roi de la poésie provençale, si le hasard l'avait fait naître à Avignon ou à Toulouse. Nul n'est prophète en son pays.

C'est au milieu des paysans, dans un isolement mortel, qu'il a écrit son œuvre, où l'on trouve tant de pages humides de mélancolie, tant de pensées qui semblent porter le deuil d'une douleur inguérissable ; et cette tristesse morbide aggrave une santé précaire, ébranlée par des mécomptes sans fin et des illusions tour à tour envolées. Il écrivait naguère à un ami, à propos de son *Dictionnaire Limousin* : « Le Dictionnaire ne restera donc pas enterré, comme moi ! Heureux Dictionnaire ! » Aussi a-t-on pu dire qu'il avait écrit dans un style durable le poème chrétien des angoisses d'un abandonné. Et pourtant ce grand esprit n'était pas né pour chanter les amertumes de la vie. La grandeur, les sommets semblent particulièrement l'attirer. La première fois que je le vis, écrit M. Mariéton, il m'apparut semblable au géant limousin de la geste de Charlemagne. Mais le malheur a fait sentir sa lourde main, la victime a lutté héroïquement ; elle a succombé et elle a

exhalé ses plaintes. Le livre des *Pensées* en est le fidèle écho. « N'en pouvant plus d'angoisse, il se levait à toute heure, et il errait dans la maison, faisant crier les vieilles solives sous son pas fiévreux, buvant les larmes qui roulaient le long de ses joues. Parfois, ayant besoin d'air, il ouvrait une fenêtre et, accoudé sur le rebord, il regardait le ciel, le ciel tout fleuri d'étoiles. » Cet extrait d'un frais et charmant tableau champêtre ne nous montre-t-il pas la mélancolique silhouette du curé de Saint-Hilaire?

Les *Pensées* sont « un tableau qui manquait au Musée des Lettres françaises. » Apreté des observations, élans mélancoliques sortis du cœur, angoisses poignantes, désespérance de l'avenir, variété merveilleuse, pittoresque, tableaux campagnards d'une saveur toute personnelle, expressions *trouvées*, mots superbes, images bibliques, ironie pleine de verve, antithèses puissantes, style vigoureux, poétique, large, concis, tout se trouve dans cette galerie des hommes et des choses. J. Roux est plus profond, moins étudié, plus spontané, plus poète que Joubert; il est plus près de nous, il nous intéresse plus intimement que La Bruyère. Le chapitre des paysans est *médaillé* de génie. « Je ne crois pas, dit Sarcey, que jamais on ait peint le paysan de traits plus profonds, plus énergiques et plus sobres. » Il a vu et bien vu, c'est peint d'après nature. Le style matériel en quelque sorte, pittoresque, violent, cru, se moule sur des réalités. Le bon sens y est souvent enveloppé sous des tours fins, de sorte qu'une seconde lecture en fait mieux sentir toute la délicatesse ou toute la force. Ses remarques justes, relevées d'imprévu, nous frappent, nous surprennent et restent gravées dans la mémoire.

L'abbé Roux voit enfin la gloire lui sourire, après tant d'années de souffrances et d'abandon. Les esprits supérieurs, a-t-on dit, sont comme ces étoiles qui peuvent disparaître de notre horizon avant qu'un rayon de leur lumière n'en soit parvenue jusqu'à nous. Ainsi a failli disparaître inconnu un grand écrivain, un grand pen-

seur, un grand poète, qui sera une des gloires de notre Limousin, jadis si glorieux. Grâce à vous, Mécène lyonnais, *atavis edite regibus*, l'étoile est découverte, elle brille, et sa douce lumière nous réjouira longtemps. De tous les côtés les amis sont accourus : Mistral, Aubanel, Roumanille, Arsène Houssaye, Henri de Bornier, J. Claretie, Puvis de Chavannes, J.-P. Laurens, Chenavard, Joséphin Soulayr, Renan, Caro, Sarcey, Stéphane Liégeard, Maxime Gaucher, Massenet et le plus cher de tous, Paul Mariéton ; j'en passe et des meilleurs.

Les beaux jours sont venus, le soleil luit, et l'œuvre de J. Roux « s'illumine des premières clartés de la renommée comme de ces lueurs roses qu'apporte le soleil levant aux frises de marbre des palais. »

Joseph Roux a composé sur le modèle des anciennes chansons de geste un certain nombre de pièces en couplets monorimes, racontant les grands événements de l'histoire de sa province, une sorte de *Légende des siècles* limousine. La plupart sont inédites. Ce qui a paru a fait comparer le chantre limousin à ses illustres compatriotes, les troubadours Bertrand de Born et Bernard de Ventadour. La *Cansou limousina* sera une merveille d'art, car elle sera illustrée par l'artiste inimitable Puvis de Chavannes et par le peintre du Panthéon, Chenavard. Un troisième volume doit comprendre des *Études* sur la campagne et la littérature; le quatrième formera un recueil de poésies franco-limousines. Ensuite paraîtra un *Dictionnaire* bas-limousin qui sera un monument de patience, d'érudition et de curiosité. L'ouvrage est terminé.

L.

Dictionnaire des Émailleurs depuis le moyen âge jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ouvrage accompagné de 67 marques et monogrammes,
par Émile MOLINIER. Paris, Rouam, 1885, petit in-8° de 113 pages.

Les notices de MM. de Laborde et Darcel, écrites à propos des émaux conservés au Louvre, sont classiques en la matière. M. Molinier, attaché au même musée, y ajoute un *Dictionnaire* qui, dans sa forme sommaire, les complète et, au besoin, les remplace. Ce charmant petit volume, imprimé avec goût, entre de droit désormais dans la bibliothèque de tout archéologue, amateur et collectionneur. Il évite de longues recherches, et grâce à son format commode et éminemment pratique, est apte à rendre un véritable service à la science.

Les quatre parties dont il se compose sont : une *introduction*, consacrée à l'histoire de l'émaillerie et à ses transformations diverses; une *nomenclature des émailleurs*, par ordre alphabétique, avec leurs signatures et des fac-simile de leurs marques; une *bibliographie* des ouvrages écrits sur l'émaillerie et une *liste des principales collections* et musées où l'on trouve des émaux. J'aurais voulu une cinquième partie, qui n'eut pas fait plus d'une page, à savoir la table alphabétique de tous les objets émaillés dont il est question dans le *Dictionnaire*, comme *croix, paix, autels, calices*, etc.

Dans l'introduction, je signalerai une lacune, à l'occasion des champlévés : les musées Kircher, à Rome, et Poldi, à Milan, ont des émaux d'une forme particulière, que je qualifierai *véniens* jusqu'à plus ample informé; cette pratique persévérait encore en Italie au siècle dernier, comme on peut le voir par les trésors de Bénévent et de Saint-Celse de Milan; enfin, l'émail de Saint-Nicolas de Bari permet de supposer que les princes angevins

avaient amené avec eux dans les Deux-Siciles des émailleurs limousins qui y avaient fait école.

Les citations sont fréquentes : il les aurait fallu plus complètes ou n'en pas faire du tout. On aimerait savoir qui a donné la meilleure et plus récente lecture de l'inscription apposée au *paliotto* de Monza. Si le nom de Davillier revient sans cesse pour l'orfèvrerie espagnole, pourquoi ne pas aussi mentionner ceux qui ont exploré l'Italie et déjà fait part au public de leurs découvertes ?

L'autel de Saint-Ambroise, à Milan, n'a pas été étudié seulement par Ferrario; de Rossi et Rohault de Fleury l'ont aussi reproduit et commenté. Pour la bibliographie, il y a en outre une curieuse brochure allemande du docteur Scheins sur l'*electrum* : la question est définitivement tranchée, et close la discussion par cette œuvre d'une remarquable érudition. La nomenclature des émailleurs, donnée dans *Patria*, n'est pas à dédaigner non plus.

Cuique suum. J'avoue que j'ai été surpris de ne pas voir une seule de mes publications citées. L'omission est-elle involontaire ou systématique ? En tout cas, elle est réparable, et je me permets de la signaler à l'éditeur. Certes, j'ai abordé bien des fois l'émaillerie d'une manière non-seulement générale, mais encore spéciale. Qu'on consulte mes trésors d'Aix-la-Chapelle, de Moutiers, de Bari, d'Anagni, de Rome, de Bénévent, et l'on verra que la part y est large. Dans l'*Épigraphie de Maine-et-Loire*, j'ai relevé toutes les signatures que j'ai pu constater dans ce département : dans la *Revue Poitevine*, j'ai fait les mêmes observations pour celui de la Vienne. Mes Guides de Rome sont entre les mains de tous les étrangers : c'est la première fois qu'on y parle émail. Mieux que cela, je ne me suis pas contenté de décrire les émaux du Vatican, y compris ceux d'origine étrusque; aidé de M. Simelli, j'ai publié, en superbes photographies in-folio, les champlevés du Musée chrétien et d'Anagni, au nombre de dix, sans oublier les plaques byzantines. Les émaux de la Renaissance m'ont occupé dans le compte-rendu de l'exposition

religieuse de Rome, en 1870; mais surtout, dans le *Bulletin Monumental* et la *Revue du Musée eucharistique*, décrivant le *paliotto* de Monza et le reliquaire d'Orvieto, j'ai fait la classification des émaux translucides actuellement connus. Cette revendication de droits acquis et incontestables m'a paru nécessaire.

Il eut été bon aussi de citer l'émail du *xiii^e* siècle de la collection Yves Fesneau, à la Souterraine (Creuse), dont personne encore n'a parlé et qui me semble porter une signature. M. Rupin éclaircira ce point.

Page 66, la signature de Baptiste Nouailher est donnée sans la marque aux initiales. Je la restitue, d'après un émail qui appartient au chanoine de l'Écochère, à Nantes. Le médaillon, de forme ovale, représente saint Louis, costumé en chevalier et en roi, agenouillé devant la sainte couronne d'épines. La signature du revers est ainsi conçue, moitié en cursive et moitié en majuscules :

Bap^{te} nouailher
a Limoge.
. B . N .

Je ne trouve pas, dans la liste dressée par M. Molinier, cette signature d'un émail représentant une *Pietà*, que j'ai signalée dès 1865 dans la *Revue de l'Art chrétien*, p. 491 :

F . F . PETI.....

ni celle d'un crucifix mentionné par la *Revue Poitevine*, 1884, p. 108 : . P ., que M. de Lasteyrie lit Pénicaud (1).

Une nouvelle édition améliorera tout cela, j'en suis persuadé.

X. BARBIER DE MONTAULT.

(1) *Bullet. du Com. des trav. hist., sect. d'arch.*, 1884, p. 78.





NOTICE
SUR LA VIE DE
DANIEL DE COSNAC

ÉVÊQUE ET COMTE DE VALENCE ET DE DIE
ARCHEVÊQUE D'AIX, COMMANDEUR DE L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT

PAR

Le Comte de COSNAC (GABRIEL-JULES)

SUIVIE D'UNE

RELATION INÉDITE DES OBSÈQUES DE CE PRÉLAT



DANIEL de Cosnac, successivement évêque et comte de Valence et de Die et archevêque d'Aix, premier gentilhomme de la chambre du prince de Conti, frère du grand Condé, premier aumônier du duc d'Orléans, frère de Louis XIV, commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit, a fixé sur lui l'attention par les qualités exceptionnelles de son esprit et par les événements importants auxquels il fut mêlé dans le cours de sa longue vie. Sa vivacité était surprenante, ses réparties n'étaient jamais en défaut; on aimait ses saillies, on craignait ses boutades; la marquise de Sévigné, parlant de lui, écrivait à la marquise de Grignan, sa fille : « L'archevêque d'Aix a de grandes pensées, mais plus il est vif, plus il faut approcher de lui comme des chevaux qui ruent, et surtout ne rien garder sur votre cœur (1). » « Personne,

(1) Lettre datée de Paris, le 19 janvier 1689.
T. VII.

dit le duc de Saint-Simon dans ses *Mémoires*, n'avait plus d'esprit, ni plus présent, ni plus d'activité, d'expédients et de ressources, et sur-le-champ; avec cela très sensé, très plaisant en tout ce qu'il disait, sans penser à l'être, et d'excellente compagnie. » L'abbé de Choisy, dans sa *Vie de Daniel de Cosnac* (1), insérée dans ses *Mémoires*, donne quelques-unes de ses vives réparties, mais exprime le regret que Montreuil, qui vivait auprès de lui, n'en ait pas recueilli un plus grand nombre. Bien qu'il ait passé une partie de son existence dans ce milieu de la cour où l'élégance et la légèreté s'unissent trop souvent à la souplesse et à la fausseté, le goût des affaires sérieuses, la fermeté et la franchise furent toujours les côtés saillants de son caractère. Citons de nouveau les témoignages de deux contemporains, dont le second n'est pas suspect de flatter ses portraits. L'abbé de Choisy a dit de lui : « Il se jeta tout-à-fait du côté des affaires, et dans un âge où la conduite des négociations importantes est, pour l'ordinaire, incompatible avec la grande jeunesse, il se rendit si nécessaire que ce fut lui qui fit, à vingt-deux ans, la paix de Bordeaux. Il en dressa les articles dont j'ai vu la minute signée de sa main, et signée des princes et du duc de Candale qui signa pour le roi. » De son côté, dans ses célèbres *Mémoires*, le duc de Saint-Simon s'exprime en ces termes : « Il était haut, hardi et

(1) Cette *Vie de Daniel de Cosnac* a été aussi attribuée au maréchal de Téssé.

libre et qui se faisait craindre et compter parmi les ministres; cet ancien commerce intime avec Madame (1) dans beaucoup de choses dans lesquelles le roi était entré avec lui, lui avaient acquis une liberté et une familiarité avec lui qu'il sut conserver et s'en avantager toute sa vie. » Pour Daniel de Cosnac, à une affaire traitée succédait une autre avec une telle rapidité qu'à une époque où les épitaphes malignes étaient fort en vogue, lorsqu'il mourut, on lui fit celle-ci : *Requiscat ut requievit*.

Sa physionomie répondait à son esprit et à son caractère; elle se retrouve dans ses portraits dont il reste plusieurs; nous reproduisons l'un d'eux en tête de cette *Notice* d'après une gravure de 1666, par Boulanger, graveur célèbre, sur une peinture de Lefebvre, artiste également célèbre (2).

Nous venons de citer les appréciations de deux des contemporains de Daniel de Cosnac; mais nous pouvons citer encore les *Mémoires* de Gourville, du marquis de Chouppes, du marquis de la Fare, de M^{lle} de Montpensier; les *Mémoires politiques*

(1) Henriëtte d'Angleterre, duchesse d'Orléans, appelée *Madame*.

(2) Nous possédons le portrait original peint par Lefebvre et la gravure par Boulanger qui est fort rare; il en existe deux exemplaires à la Bibliothèque nationale, l'une au dépôt des estampes; l'autre au dépôt des manuscrits, dans celle des boîtes dites du *Saint-Esprit*, consacrée au dossier de Daniel de Cosnac. Ce portrait et cette gravure le représentent alors qu'il était évêque de Valence et de Die; une autre gravure du dépôt des estampes le représente avec l'Ordre du Saint-Esprit, alors qu'il était archevêque d'Aix; l'auteur est un graveur nommé S. Cundier; son œuvre est médiocre. Un très beau portrait de l'archevêque, par Rigaud, est conservé à l'archevêché d'Aix.

et militaires composés par l'abbé Millot sur les notes et papiers du maréchal de Noailles; l'Histoire des grands officiers de la Couronne, par le P. Anselme; le *Nobiliaire* de Moréri; et parmi les ouvrages modernes les œuvres de Sainte-Beuve et de M. Cuvillier-Fleury, les *Biographies*, entre autres celle de Michaud et la *Biographie générale*. Lui-même enfin a écrit ses *Mémoires*; il les écrivit même deux fois dans son âge mûr et dans sa vieillesse. Dans la seconde version, il passe sur bien des faits développés dans la première, ceux surtout relatifs à la Fronde qu'il fallait paraître avoir oubliés lorsque Louis XIV eut fortement constitué son pouvoir absolu (1).

Bien que nous ayons livré pour la première fois en 1852 les *Mémoires* de Daniel de Cosnac à la publicité, leur existence était connue du public érudit. Le P. Lelong les avait classés dans sa *Bibliothèque de France* au nombre des documents inédits de notre histoire; Voltaire, en 1756, en parle dans sa correspondance; le président Hénault leur a emprunté, pour son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, le charmant portrait d'Henriette d'Angleterre (2). En 1852 seulement, ces *Mémoires* ont vu le jour, nous les

(1) Nous avons donné un historique des divers manuscrits sur lesquels nous avons publié ses *Mémoires* dans la *Notice* dont nous les avons fait précéder.

(2) Cette citation est suivie de cette mention : M. S. de Cosn. (*manuscrits de Cosnac*), qui, pour la plupart des lecteurs, était demeurée un problème avant la publication que nous avons faite de ces *Mémoires*.

avons publiés en deux volumes dans la Collection de la *Société de l'Histoire de France*, et leur prompt épuisement a témoigné leur succès. Depuis, la découverte que nous avons faite de nombreux documents inédits concernant leur auteur nous a permis de donner deux suppléments qui ont paru dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire de France* des années 1858 et 1876; d'autres documents, également inédits, nous serviront à faire paraître une nouvelle édition des *Mémoires* que nous préparons de longue main.

Daniel de Cosnac naquit en l'année 1630 au château de Cosnac, en Limousin; il était fils de François, seigneur de Cosnac, et d'Éléonore de Talleyrand, fille de Daniel de Talleyrand, prince de Chalais, seigneur de Grignols, en Périgord, et de Françoise de Montluc, marquise d'Excideuil, fille du célèbre maréchal de France. Éléonore de Talleyrand, restée veuve à vingt ans de Henri de Beauvoir, seigneur de St-Aulaire et de la Grénerie (1), avait épousé en secondes noces François, seigneur de Cosnac. Daniel de Cosnac fut le troisième fils qui naquit de cette union; sa complexion était délicate, et, dans un temps où un gentilhomme devait porter les armes ou se consacrer à Dieu, sa carrière était tracée, à moins de vocation complètement contraire; ses parents dirigèrent en conséquence son éducation vers l'état ecclésiastique; ses deux frères aînés furent destinés à la carrière des armes. Ar-

(1) Il périt étranglé par une arête de poisson à son château de la Grénerie.

mand, marquis de Cosnac, fut mestre-de-camp du régiment de Cosnac qu'il commandait au siège de Valence, en Italie, en 1657 (1); Clément fut enseigne des gens d'armes du prince de Conti et mourut des suites d'une blessure reçue au combat de Solsonne, en Catalogne; la *Gazette* du 15 septembre lui consacra ces lignes : « Le marquis de Cosnac, entre les gens d'armes du prince de Conti, fut dangereusement blessé d'un coup de pistolet dans le col. » Dans son numéro du 30 septembre, revenant sur ce combat, elle cite comme s'étant particulièrement distingué : « le marquis de Cosnac, enseigne des gens d'armes du prince de Conti, qui eut aussi un cheval tué sous lui. »

Le choix de la carrière religieuse pour l'un des enfants de chaque génération, s'était perpétué comme une pieuse tradition dans la maison de Cosnac; parmi les femmes, elle avait compté des religieuses et des abbesses; parmi les hommes, outre des ecclésiastiques éminents, tels que Raymond de Cosnac, archidiacre d'Aure, dont Baluze nous a conservé le discours prononcé au Concile tenu à Paris en 1392, pour la déposition de l'antipape Benoît XIII (2), nous trouvons le cardinal Bertrand de Cosnac, évêque de Comminges en 1354, qui accomplit comme légat des missions

(1) Les *Archives du Ministère de la guerre* renferment plusieurs documents concernant ce régiment. Mestre-de-camp et colonel étaient des grades équivalents. Dans les corps qui avaient un colonel-général, les chefs des régiments portaient la dénomination de mestres-de-camp.

(2) Voy. *l'Histoire des Papes d'Avignon*, par Baluze.

importantes en Espagne, et ses deux neveux, Bertrand de Cosnac, évêque de Tulle, de 1371 à 1376, et Pierre de Cosnac, qui occupa le même siège de 1376 à 1402. Après Daniel de Cosnac, qui devint évêque de Valence et archevêque d'Aix, on compte encore dans l'épiscopat Gabriel de Cosnac, évêque de Die, de 1702 à 1734; Gabriel-Joseph de Cosnac, qui lui succéda de 1734 à 1741; Jean-Joseph-Marie-Victoire de Cosnac, évêque de Meaux de 1819 au 19 avril 1830, archevêque de Sens du 19 avril 1830 au 24 octobre 1843. La maison de Cosnac avait aussi affirmé sa foi par l'épée et par la plume : Élie de Cosnac, chevalier croisé, était au siège de St-Jean-d'Acre en 1191(1); Guillaume, seigneur de Cosnac, chevalier, accompagna le roi Louis VIII dans la croisade contre les Albigeois(2); François, seigneur de Cosnac, le père même de Daniel de Cosnac, écrivit un livre pour réfuter les doctrines du pasteur protestant de Turenne, dans lequel il débute dans sa préface en ces termes : « Mon cher lecteur, vous trouverez estrange qu'une personne de ma condition, qui doit avoir plus de commerce avec les armes qu'avec les livres, et à qui la plume est mieux séante au chapeau qu'à la main, oze néanmoins entreprendre d'écrire des controverses sur le plus haut et le plus auguste de nos sacrements(3). »

(1) Son nom et ses armes sont placés dans les salles des Croisades, au château de Versailles.

(2) Titres manuscrits sur la maison de Cosnac conservés à la *Bibliothèque nationale*.

(3) *Défense du livre des Vérités eucharistiques enseignées par*

Après les premières années passées dans le château paternel, l'éducation de Daniel de Cosnac fut commencée à Brive et continuée au collège de Périgueux, jusqu'à la classe de philosophie. En 1644, ses parents l'envoyèrent à Paris au collège de Navarre; il avait alors quatorze ans. Ce collège, qui, de même que tous les collèges de l'époque, n'avait que des pensionnaires, suivait les cours de la célèbre Université de Paris. Daniel de Cosnac parvint successivement aux degrés de maître ès-arts, c'est-à-dire maître dans les sept arts libéraux, de bachelier en 1648, de licencié en 1650; il prit aussi le diplôme de bachelier en Sorbonne. Il avait obtenu ces divers diplômes avant l'âge ordinaire et bien avant de pouvoir entrer dans les ordres sacrés auxquels il se destinait. Pour l'emploi de ce temps, deux alternatives se présentaient : s'attacher à la cour de Rome ou à la cour de France; dédaignant du reste la perspective certaine de succéder, s'il l'eût voulu, aux bénéfices de cinq ou six mille livres de rente de l'un de ses oncles(1). La cour de Rome paraissait lui offrir l'avenir le plus conforme à la profession qu'il avait embrassée, car dès lors il portait le petit collet et était considéré comme ecclésiastique, et Langlade (2), son ami, le confirma dans ce sen-

Notre-Seigneur Jésus-Christ, contre la lettre du sieur Boutin, ministre de Turenne, par le seigneur de Cosnac. — Imprimé à Brive, chez A. Alvitre, en 1656, avec approbation.

(1) Clément de Cosnac, bachelier en Sorbonne, prieur de Croixe, prévôt de Gumont et archiprêtre de Brive.

(2) Langlade, baron d'Ausmieres, né au château de Limeuil, en

timent. Le duc de Bouillon(1), son parent, lui parut le meilleur introducteur qu'il pût avoir auprès de cette cour où il avait acquis un grand crédit, alors qu'il avait été nommé général des armées du pape Urbain VIII, et il lui en parla. Contre son attente, le duc de Bouillon le dissuada de ce projet, l'assurant qu'à Rome la plupart des cardinaux eux-mêmes cherchent au dehors des protecteurs, et il opina pour qu'il s'attachât à la cour de France. Ici une difficulté se présentait; son père avait été obligé de renoncer à tous les avantages que la cour aurait pu lui offrir à cause de la funeste catastrophe du comte de Chalais(2), son beau-frère, décapité pour avoir tâché de renverser la toute-puissance d'un premier ministre, le cardinal de Richelieu; le cardinal Ma-

Périgord, secrétaire du duc de Bouillon et plus tard du cabinet du cardinal Mazarin. Voy. sur lui les *Mémoires* de Gourville.

(1) Frère aîné du maréchal de Turenne. Il appartenait au parti des princes et avait reçu en 1650, dans son château de Turenne, la princesse de Condé allant rejoindre l'insurrection de la Fronde à Bordeaux. Daniel de Cosnac était son parent du côté maternel et du côté paternel. Hélié, seigneur de Cosnac, et Pierre de Beaufort, vicomte de Turenne, avaient épousé au *xv*^e siècle les deux sœurs, Louise et Blanche de Gimel; et Anne, fille de Pierre de Beaufort et de Blanche de Gimel, par son mariage avec Agne de la Tour, seigneur d'Oliergues, lui avait apporté la vicomté de Turenne; Agne de la Tour (cette maison ne s'intitulait pas alors la Tour d'Auvergne) était l'ancêtre direct du duc de Bouillon.

(2) Henri de Talleyrand, comte de Chalais, favori de Louis XIII, s'était distingué aux sièges de Montpellier et de Montauban; mais ayant trempé avec le duc d'Orléans et la duchesse de Chevreuse dans une conspiration contre Richelieu, le ministre l'accusa d'avoir conspiré contre le roi lui-même. Livré à une commission tirée du parlement de Bretagne, le comte de Chalais eut la tête tranchée à Nantes le 19 août 1626, à l'âge de vingt-six ans.

zarin, qui avait succédé à la même toute-puissance, ne pouvait pas manquer de trouver dans cette parenté un souvenir importun et d'envelopper Daniel de Cosnac dans cette même disgrâce. Le duc de Bouillon trouva un joint qui fut d'attacher Daniel de Cosnac à la personne du prince de Conti, et par conséquent à cette partie de la cour qui était en opposition avec le premier ministre. Daniel de Cosnac y consentit et se trouva inconsciemment, pour ainsi dire, entrer de plain-pied dans la Fronde. On était dans les premiers mois de l'année 1651 ; après une accalmie la Fronde se réveillait ; ses chefs : le duc d'Orléans, le prince de Condé, le prince de Conti, son frère, avaient décidé une nouvelle prise d'armes ; telles furent les circonstances au milieu desquelles le duc de Bouillon présenta son jeune parent au prince de Conti et le fit admettre dans sa maison. Daniel de Cosnac portait le titre d'abbé et le petit collet, comme nous l'avons dit ; le prince de Conti, qui n'était pas plus engagé que lui dans les ordres, portait le titre de prince ecclésiastique ; il était titulaire de l'abbaye de Cluny et des plus riches abbayes de France ; le chapeau de cardinal était pour lui une perspective certaine, il y avait donc de réciproques convenances de situation.

Au jour convenu, le prince de Condé et le prince de Conti partent du château de Saint-Maur, près de Paris, pour aller recommencer la guerre civile ; la duchesse de Longueville, la princesse de Condé et son jeune fils sont du voyage ; l'on devait se rendre d'abord au château de Mont-

rond, en Berry. Toutes les personnes attachées à la maison du prince de Conti avaient reçu des ordres pour accompagner ou pour suivre; Daniel de Cosnac n'en reçut aucun. Sans doute il était devenu suspect, par ce fait que le duc de Bouillon et le maréchal de Turenne, par un revirement subit, avaient quitté le parti de la Fronde pour se rallier au cardinal Mazarin. Aussitôt Daniel de Cosnac accourut auprès du duc de Bouillon pour lui manifester son intention d'abandonner le prince de Conti; mais le duc de Bouillon le désapprouva en lui observant que l'on pouvait douter encore de quel côté pencheraient les affaires, qu'il n'était pas si fort assuré lui-même des bonnes intentions de la reine pour ne pas se réengager peut-être dans les intérêts des princes; que dans ce cas il serait bien aise de l'y retrouver; mais que si son accommodement avec la cour était définitif, il lui donnait sa parole de l'y appeler aussitôt que sa fortune l'aurait mis en état de contribuer à la sienne. D'après ce conseil, Daniel de Cosnac partit pour aller rejoindre à Montrond le prince de Conti; mais il en reçut un si froid accueil qu'il lui demanda son congé, qui fut accepté. M^{me} de Longueville, prévenue, le fit appeler; cette princesse craignait le mécontentement du duc de Bouillon et considérait que la guerre civile allait s'engager dans une province où Daniel de Cosnac pouvait rendre des services parce qu'il y avait des parents considérables. Elle lui remit donc une lettre pour le prince de Conti qui venait de se rendre à Bourges, et exigea qu'il la lui portât

sur-le-champ. La princesse exerçait sur son frère une irrésistible influence; il était plus de minuit lorsque le prince reçut la lettre; mais, aussitôt après l'avoir lue, il fit retirer tout le monde, excepté Daniel de Cosnac, auquel il fit des instances si affectueuses et si empressées pour qu'il ne quittât point son service que celui-ci charmé, sentit se changer en dévouement pour le prince la répulsion qu'il avait éprouvée jusque-là.

Deux jours après, Daniel de Cosnac reçut une importante mission qui consistait à aller trouver en Guyenne le prince de Condé, pour lui rendre compte de l'état de la province de Berry, et lui apporter des messages qui venaient d'arriver de Provence; il devait, au retour, rapporter des nouvelles de la Guyenne. Il n'eut pas le temps d'effectuer ce retour, car les événements se précipitèrent; le prince de Conti et la duchesse de Longueville furent chassés du Berry par les troupes royales, et durent se rendre eux-mêmes en Guyenne, où Daniel de Cosnac les rejoignit à Coutras. Sur ces entrefaites, la mort inopinée du duc de Bouillon vint enlever à Daniel de Cosnac tout espoir du côté de la cour, et il se trouva définitivement engagé dans le parti des princes.

La guerre civile avait en Guyenne de sérieux éléments d'organisation : le prince de Condé était gouverneur de la province, il entraînait avec lui la noblesse et les troupes; le parlement de Bordeaux, frondeur à l'exemple du parlement de Paris, entraînait avec lui la bourgeoisie; une faction ré-

volutionnaire, l'*Ormée* (1), entraînait avec elle les classes infimes et remuantes. Une armée, composée de troupes jeunes et peu solides, il est vrai, avait pour chefs le prince de Condé, le prince de Conti, le comte de Marsin, lieutenant-général, qui avait déserté son poste de vice-roi de Catalogne pour la France, afin de se joindre au prince de Condé; une flotte espagnole, sous les ordres du baron de Watteville, donnait son concours en interceptant l'embouchure de la Gironde; une garnison espagnole occupait la ville de Bourg. La duchesse de Longueville et la princesse de Condé adoptèrent Bordeaux pour lieu de leur séjour; la première surtout y fomentait sans relâche l'ardeur frondeuse. Une armée royale, sous les ordres du comte d'Harcourt, opérait pour tâcher de réduire l'insurrection. Nous ne pouvons pas nous étendre ici sur les diverses opérations de la guerre, sur les émeutes qui ensanglantèrent la ville de Bordeaux sous la direction sinistre d'un avocat nommé Vilars et d'un boucher nommé Dureteste (2).

Dans la petite cour du prince de Conti, comme dans toutes les cours, régnaient des jalousies d'influence. Daniel de Cosnac s'y trouva en présence de deux rivaux : le comte de Barbézières-Chémérait et

(1) Cette faction tirait son nom d'un lieu planté d'ormes proche l'église de Sainte-Eulalie, qu'elle avait assigné à ses réunions.

(2) Grâce aux nombreux documents inédits auxquels nous avons eu recours, nous avons pu consigner dans notre ouvrage : *Souvenirs du règne de Louis XIV*, une foule de faits oubliés ou ignorés qui font de notre récit de la Fronde dans la Guyenne, une histoire en grande partie nouvelle.

Sarrasin(1); ils étaient les compagnons des plaisirs du prince. Une circonstance fortuite permit à Daniel de Cosnac de prendre le pas sur eux : Le prince de Conti étant tombé gravement malade, Daniel de Cosnac, par ses exhortations, le ramena à des sentiments de piété, et l'abbé de Sillery, premier gentilhomme de la chambre du prince, ayant pris l'amnistie afin de sortir de sa captivité dans le château de Pierre-Ancise, près de Lyon, Daniel de Cosnac, désigné pour lui succéder, occupa désormais la première place. La manière dont il l'obtint fut un témoignage flatteur des préférences que le prince avait conçues pour lui. Il avait un concurrent, l'abbé de la Hillière, de la maison de Polastron, plus ancien que lui dans la maison; le prince craignait de se prononcer trop ouvertement, il fit tirer au sort; mais il avait à l'avance indiqué à Daniel de Cosnac le moyen de l'emporter infailliblement.

La conversion du prince de Conti ne se prolongea pas au-delà du terme de sa convalescence; la santé le ramena à ses plaisirs; cette mobilité fit place dans l'âge mur à une dévotion outrée, marquée par les pratiques du jansénisme le plus rigoureux.

Daniel de Cosnac eut bientôt l'occasion de donner à ce prince, à son insu, une preuve de sa reconnaissance et de sa fidélité. Par sentiment de jalousie, le prince de Conti s'était brouillé avec sa

(1) Secrétaire des commandements du prince de Conti et spirituel auteur de plusieurs ouvrages.

sœur, pour laquelle il éprouvait un penchant plus que fraternel; cette princesse, suivant l'expression de Daniel de Cosnac dans ses *Mémoires*, « aimant beaucoup mieux s'exposer aux effets de la haine de son frère qu'à ceux de son amitié. » Quelques intrigues, dans le détail desquelles il serait trop long d'entrer (1), avaient envenimé les choses au point que le frère et la sœur avaient cessé de se voir. Une rupture aussi complète dépassait le but que M^{me} de Longueville s'était proposé; connaissant la mobilité de son frère, elle jugeait qu'il était nécessaire, pour qu'il n'échappât au parti de la Fronde, de connaître à chaque instant, pour ainsi dire, ses impressions, ses sentiments et ses projets. Dans ce but, elle crut qu'il lui serait utile de gagner Daniel de Cosnac à ses intérêts, et que la chose lui serait d'autant plus facile qu'il lui devait les premiers fondements de sa faveur. Elle lui dit un jour qu'il pouvait facilement s'apercevoir à quel point l'amitié de son frère était peu sûre; mais que s'il l'avertissait de toutes les choses que ce prince lui confierait, elle pourrait plus facilement le maintenir auprès de lui par son appui. L'insistance de la princesse, accompagnée des paroles les plus insinuantes, obligea Daniel de Cosnac à lui répondre qu'il la suppliait de ne pas trouver mauvais qu'il conservât son estime, ce qu'il ne pouvait sans doute faire s'il ne restait fidèle au prince. Alors M^{me} de

(1) Voy. les *Mémoires* de Daniel de Cosnac.

Longueville lui répondit sèchement : « Non, Monsieur, je ne trouve pas cela mauvais ; mais ne trouvez pas mauvais aussi que, dans les occasions, j'appuie d'autres intérêts que les vôtres, et que je cherche des amis moins scrupuleux et plus solides. »

Tandis que la duchesse de Longueville, frondeuse déterminée et brouillée avec son mari, attisait le feu de la guerre civile, recrutant des partisans à son frère aîné, le grand Condé, sans regarder de trop près à l'honneur conjugal, le conseiller fidèle du prince de Conti nourrissait en secret le projet de ramener ce prince dans le giron de l'autorité royale. Ce projet, pour aboutir, demandait une adresse extrême, car il ne prétendait pas détacher le prince de Conti tout seul du parti de la Fronde, ce prince n'eût reçu dans ce cas qu'un médiocre accueil de la part de la cour qui l'eût laissé languir à l'écart ; il fallait, pour que ce prince conservât tout son prestige, qu'il apportât avec lui les clefs de la ville de Bordeaux et la pacification de la Guyenne. Par conséquent il était nécessaire que le prince de Conti ne devint pas suspect à son propre parti, et qu'il y conservât jusqu'au moment décisif l'autorité dont il était investi depuis le départ de son frère. Le grand Condé, en effet, avait quitté la Guyenne pour livrer sur un autre terrain, avec une armée composée de ses vieilles troupes, les combats de Bléneau et du faubourg Saint-Antoine. Le prince de Conti était donc demeuré le chef suprême dans la Guyenne ; mais son frère, qui n'avait en lui qu'une médiocre confiance, avait

institué sous lui une sorte de triumvirat auquel était dévolue la direction effective, triumvirat composé du comte de Marsin, de Lenet, conseiller au parlement de Bourgogne, et de la duchesse de Longueville. Pour mieux parvenir à dégoûter le prince de Conti d'un parti dans lequel son rôle était ainsi effacé, Daniel de Cosnac ne manquait jamais auprès du prince l'occasion de faire ressortir l'injure de cet amoindrissement. Il ne manquait jamais non plus l'occasion de maintenir en ses mains l'autorité qu'on voulait lui dérober. C'est ainsi qu'une révolte des troupes ayant eu lieu à Périgueux parce que Marsin, d'un caractère violent, avait frappé un officier, il obligea le prince de Conti à partir avec lui pour cette ville, où sa présence rétablit l'ordre parmi les troupes. La partie saine de la population de Bordeaux désirait la fin de la guerre civile et fomentait dans ce but des conspirations contre le parti des princes. Daniel de Cosnac avait à se prémunir contre les unes, qui eussent livré le prince de Conti à la merci des vengeances de la cour, et à favoriser celles qui agissaient secrètement de concert avec lui; mais toutes ces conspirations étaient régulièrement découvertes, et il eut beaucoup de peine à ne pas être compromis dans celle du P. Berthod, gardien des cordeliers de Brioude(1), et du P. Itier, gardien des cordeliers de Bordeaux. Ce dernier fut arrêté, et sa con-

(1) Le P. Berthod a laissé des *Mémoires* qui contiennent la relation de cette conspiration.

damnation à mort commuée en celle de la prison au pain et à l'eau pendant le reste de ses jours (1).

Le triumvirat avait résolu d'envoyer quelqu'un à Madrid pour presser l'envoi de nouveaux secours en hommes et en argent; Daniel de Cosnac fit adroitement tomber le choix de l'envoyé sur le marquis de Chouppes (2), son ami, et le prince de Conti fut exactement informé par lui à son retour qu'il n'y avait aucun fond à faire sur toutes les belles promesses qu'il était chargé de rapporter.

Cependant la ville de Bordeaux était de plus en plus resserrée par deux armées royales, l'une opérant au Nord, sous les ordres du duc de Vendôme, qui avait succédé au comte d'Harcourt (3), l'autre opérant au Sud, sous les ordres du duc de Candale (4). En même temps la flotte royale, dont le duc de Vendôme avait le commandement supérieur, remontait la Gironde abandonnée par la flotte espagnole, afin d'éviter le combat. Daniel de Cosnac obtint alors du prince de Conti l'autorisation d'entamer secrètement des négociations avec le duc de Candale; en même temps, il encourageait dans la ville les manifestations royalistes auxquelles la jeunesse se prêtait avec ardeur. De nombreuses alternatives de crainte et d'espérance, des entraves de diverses sortes signalèrent cette période de trans-

(1) La paix amena sa délivrance; il fut nommé évêque de Glandève.

(2) Voy. les *Mémoires* du marquis de Chouppes.

(3) Le comte d'Harcourt avait inopinément quitté son armée par suite d'un mécontentement contre la cour, qui lui avait refusé la charge de maréchal-général.

(4) Fils du duc d'Épernon.

formation de l'état politique et social de la ville de Bordeaux (1); enfin le traité de paix fut dressé et conclu d'après une minute écrite de la main de Daniel de Cosnac, à la suite d'une entrevue qu'il eut à Lormont, près de Bordeaux, avec les ducs de Vendôme et de Candale. Ce traité de paix termina la Fronde et ouvrit l'ère de grandeur du règne de Louis XIV.

Pendant que la princesse de Condé prenait la voie de mer pour aller avec son jeune fils, le duc d'Enghien, rejoindre en Flandre le prince de Condé et que la duchesse de Longueville gagnait son château de Montreuil-Bellay assigné d'abord pour lieu de son exil, le prince de Conti se rendait à son château de la Grange, près de Pézenas, en Languedoc, où il devait attendre que son sort fût fixé avec les avantages mérités par l'immense service qu'il venait de rendre. Pour se distraire pendant ce séjour, il désira faire jouer la comédie, et deux troupes se présentèrent, l'une dirigée par Cormier, et l'autre par Molière. Subissant une influence que nous ne rapporterons pas, le prince se prononça pour Cormier et voulut congédier Molière; Daniel de Cosnac protesta au nom du bon goût et de l'engagement qu'il avait pris de la part du prince, lui disant que s'il le renvoyait, il indemniserait Molière de ses propres deniers. Enfin le premier gentilhomme de la chambre du prince l'emporta, et ce fut Cormier qui reçut son congé. Molière était

(1) Voy. les *Mémoires de Daniel de Cosnac* et nos *Souvenirs du règne de Louis XIV.*

alors à ses débuts, et l'on ne saurait douter que cette protection n'ait exercé une influence considérable sur son avenir(1). Le prince de Conti alla aussi, sur l'invitation du gouverneur, se livrer à Montpellier à des divertissements qui furent le singulier prélude du grand événement qui se préparait pour lui, car il ne s'agissait de rien moins que de son mariage.

Sarrasin venait de mettre dans la tête de ce prince qu'un coup de fortune serait pour lui d'épouser une des nièces du cardinal Mazarin, qu'un tel mariage le conduirait à tout ce que son ambition pourrait souhaiter. Le prince de Conti envoya donc à Paris Sarrasin pour négocier cette affaire, disant hautement que peu lui importait quelle serait la nièce, parce que c'était le cardinal qu'il voulait épouser. La réussite de la négociation auprès du cardinal fut d'autant moins difficile que l'alliance d'un prince du sang était l'objet de ses désirs ambitieux, et la nièce qu'il offrit fut Anne-Marie Martinozzi, déjà promise, il est vrai, au duc de Candale; mais celui-ci, en bon courtisan, s'empessa de se désister. Par de secrètes et habiles entremises, le cardinal Mazarin avait amené le prince de Conti à souhaiter ce que lui-même souhaitait ardemment, et Sarrasin était gagné à ses projets. Un des plus vaillants lieutenants-généraux de l'armée royale, tout dévoué au

(1) Le répertoire des pièces jouées par Molière au château de la Grange se composait de *l'Étourdi*, du *Dépît amoureux* et des *Précieuses ridicules*.

cardinal, lui avait écrit en parlant du prince de Conti : « Je ne doute point qu'on ne le portasse à tel mariage que l'on voudroit, voire même que l'abbé de Cosnac et Sarrasin, qui sont les deux qui ont le plus de crédit auprès de lui, feroient à mon avis une bonne partie de ce que l'on voudroit. Le dernier est un de mes amis et je connois un peu l'autre (1). » M. de Bougy ne se trompait pas au sujet du crédit de Daniel de Cosnac sur le prince de Conti, mais il se faisait illusion en croyant pouvoir compter sur son concours. Les historiens de Daniel de Cosnac ont cependant tous prétendu qu'il avait donné les mains avec empressement à ce projet; bien loin de là, il déclare dans ses *Mémoires* qu'il fit, sans pouvoir réussir, les plus énergiques efforts auprès du prince de Conti pour le détourner de ce mariage, lui faisant considérer à quel point il était au-dessous de sa naissance d'épouser une fille inconnue, et combien il était peu digne de s'allier au cardinal, persécuteur acharné de sa maison. Le prince se mit dans une si violente colère qu'une complète brouillerie fut imminente; mais, de part et d'autre, on se calma et le mariage fut définitivement résolu.

Les conditions du mariage étaient négociées à Paris par Sarrasin et par Langlade. Comme compensation au sacrifice que faisait le prince de Conti, son premier gentilhomme de la chambre voulait faire mettre la condition que ce prince

(1) Lettre inédite datée du camp devant Bordeaux, le 1^{er} août 1653. *Archives nationales*, Registre coté K K 1219.

recevrait l'épée de connétable et le gouvernement de Brouage (1); mais les deux négociateurs, à son insu, écartèrent ces deux articles comme pouvant faire échouer le succès auquel ils tenaient essentiellement. Pendant ce temps, le prince de Conti avait quitté le Languedoc pour se rapprocher de Paris, et comme Daniel de Cosnac, voulant persévérer dans la carrière ecclésiastique, ne pouvait plus conserver ses fonctions auprès de lui dès qu'il serait marié, le prince écrivit au cardinal Mazarin pour demander en sa faveur le premier évêché vacant. En passant à Valence, le prince de Conti fit la rencontre du marquis de Villars (2), qui s'était fait une réputation dans le funeste combat entre les ducs de Nemours et de Beaufort. Il résolut de lui donner cette charge de premier gentilhomme de sa chambre, désirant d'autant plus l'attacher à sa personne qu'il nourrissait la fantasque idée de se signaler par quelque rencontre, particulièrement en appelant sur le terrain le duc d'York (3).

A Auxerre, Langlade et Sarrasin arrivèrent de Paris au-devant du prince, lui apportant les articles du contrat; le prince se retira au bout de la grande salle de son abbaye de St-Germain d'Auxerre pour en entendre la lecture; et, comme ils ne consistaient guère qu'en un don de deux cent

(1) Place de guerre maritime de première importance à cette époque.

(2) Père du maréchal de Villars.

(3) Frère de Charles II. Pendant le protectorat de Cromwell, il avait passé en France presque tout le temps de son exil, servant dans les armées du roi.

mille écus que le cardinal faisait à sa nièce, Daniel de Cosnac demanda quels étaient les articles secrets; comme il n'y en avait pas, il jeta le contrat à terre en s'écriant : « Monsieur (1), vous êtes trahi ! on vous marie au denier deux (2). » A ces mots, le prince sauta à la gorge de Daniel de Cosnac et le poussa dans sa chambre. Après de vifs reproches le prince s'apaisa, dans la pensée qu'en raison de la longueur de la salle, personne n'avait vu, ni entendu; mais il ne lui parla plus de le charger de rapporter les articles à Paris, malgré la promesse qu'il lui en avait faite antérieurement. Le moment de rapporter ces articles étant venu, Daniel de Cosnac dit au prince : « Monsieur, vous ne me parlez plus du voyage ? » Celui-ci lui répondit : « De quoi vous souvenez-vous, n'êtes-vous pas assuré de mon amitié ? » Daniel de Cosnac répartit : « Quel cas puis-je faire de votre amitié si vous me manquez de parole ? » Alors le prince s'écria : « C'est trop souvent des emportements, ce sera ici le dernier. » Cette fois, la rupture paraissait complète, lorsque quelques moments après, le prince le fit appeler et vint à lui à bras ouverts en lui disant : « Vous êtes un fou, mais vos folies mêmes me persuadent que

(1) Cette appellation de Monsieur, donnée à un prince du sang, surprendrait aujourd'hui; mais les appellations de Monsieur et de Madame n'étaient pas tombées au niveau actuel. Jadis on n'abusait pas du titre de Monseigneur, qui ne commença à se vulgariser que vers le milieu du règne de Louis XIV; les ministres, pour relever leur origine, furent les plus empressés à le prendre.

(2) Voulant dire que pour deux cent mille écus une fois payés, il quittait cent mille écus de rente en bénéfices.

vous m'aimez, il me suffit; mais avez-vous pris garde à ce coquin de Sarrasin? comme il voulait profiter de ma colère, lui qui vous a tant d'obligations! Il n'en aura pas le plaisir, et dès ce soir je prétends en sa présence vous traiter mieux que jamais. » En effet, le soir Sarrasin étant entré après le souper, le prince dit devant tout le monde : « L'abbé et moi sommes raccommodés sans maréchal de France; quiconque ferait fond sur notre rupture se tromperait; nous sommes inséparables à la vie et à la mort. »

Peu de jours après le prince de Conti partit pour Paris; le cardinal Mazarin vint au-devant de lui jusqu'à Villejuif; et, après mille démonstrations d'amitié, l'ayant fait monter dans son carrosse, le conduisit au Louvre pour le présenter au roi et à la reine-mère, ainsi qu'à M^{lle} de Martinozzi. Le prince de Conti, en présentant Daniel de Cosnac au roi, lui dit : « Sire, voilà l'abbé de Cosnac; c'est une personne de qualité, attachée à moi, pour qui j'ai beaucoup d'amitié, et on ne le trouvera pas mauvais quand on saura que, si j'ai l'honneur d'être dans les bonnes grâces de Votre Majesté, c'est à lui seul à qui j'en ai l'obligation. » M^{lle} de Martinozzi accueillit froidement Daniel de Cosnac, elle avait sans doute été charitablement informée de l'opposition qu'il avait faite à son mariage. Le cardinal voulut même pendant quelque temps se servir de sa nièce pour détruire l'influence de Daniel de Cosnac sur le prince de Conti, mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait intérêt à revenir à d'autres sentiments.

Aussitôt après la célébration du mariage, Daniel de Cosnac remit sa charge au marquis de Villars. Il avait refusé avec désintéressement une des riches abbayes que le prince de Conti voulait résigner en sa faveur, en lui observant que puisqu'il abandonnait ses bénéfices au cardinal, il fallait lui faire le présent tout entier. Le prince de Conti obtint pour lui le renouvellement de la promesse du premier évêché vacant et partit pour aller prendre le commandement de l'armée de Catalogne, laissant à Paris la princesse, sa femme. Deux évêchés vinrent bientôt à vaquer : Valence d'abord et Saint-Flour ensuite, par la raison d'un changement de résidence demandé par l'évêque titulaire. Le cardinal dit à l'abbé de Cosnac : « Vous n'avez qu'à remercier le roi, il vous a donné l'évêché de Saint-Flour. » L'abbé répartit qu'il n'acceptait pas, parce que Valence était le premier évêché vacant. Le cardinal, surpris, lui fit remarquer combien ce refus pouvait nuire à sa fortune; mais Daniel de Cosnac mettait son point d'honneur à ce qu'une promesse qui lui avait été faite fût tenue. Le lendemain, le cardinal lui annonça que l'évêché de Valence lui était donné. Il l'engagea, à cette occasion, à prêcher devant la cour, ce qu'il fit avec succès dans l'église des Minimes, à Rethel, où la cour s'était rendue. A sa descente de chaire, le cardinal lui remit le brevet (1) de son évêché en lui disant : « Le roi vous fait maréchal de France sur la brèche. »

(1) Brevet daté de Rethel, le 24 juin 1654.

Du reste le nouveau prélat, fort instruit sur les matières ecclésiastiques, avait l'éloquence facile. Un de ses meilleurs sermons fut celui qu'il prêcha, le premier jour de l'année 1656, dans la maison professe des Jésuites, à Paris, en présence du roi, de la reine-mère, de trois cardinaux et de plus de cinquante évêques réunis pour l'assemblée générale du clergé de France. Comme il n'avait que les ordres mineurs lorsqu'il fut nommé évêque, il reçut la prêtrise en même temps que la consécration épiscopale (1). Moins d'un mois après sa nomination à l'épiscopat, il reçut une nouvelle récompense de ses services pour la paix de Bordeaux : il fut nommé conseiller d'État (2). Il n'était encore que dans sa vingt-quatrième année. Il faisait alors agréablement sa cour, étant admis au jeu de la reine, faveur qu'il conserva jusqu'à la mort de cette princesse. Il en profita pour mettre fin à certains petits déplaisirs que la reine donnait à la comtesse de Noailles, cette princesse étant mécontente de ce que, par le crédit du cardinal, M^{me} de Noailles eût obtenu la charge de dame d'atours auprès d'elle, au lieu de la marquise de Richelieu, qu'elle eût préférée.

Bien que le nouvel évêque de Valence n'eût plus de fonctions dans la maison du prince de Conti, une réciproque habitude qui les attachait

(1) L'abbé de Choisy, à propos de sa consécration épiscopale par l'archevêque de Paris, fait un récit qui n'est qu'une fable amusante.

(2) Brevet daté de Sedan, le 22 juillet 1654.

l'un à l'autre fit que pendant près de deux années encore, le jeune prélat fut le conseiller et le directeur de toutes les affaires du prince à la cour pendant ses absences nécessitées soit pour commander l'armée de Catalogne, soit pour présider les états de Languedoc, province dont il était gouverneur. Dans un bal, le roi ayant montré des attentions compromettantes pour la princesse de Conti, le prince, qui en fut informé, manda aussitôt à l'évêque de Valence de lui conduire la princesse en Languedoc(1); ce qu'il fit. A son retour à Paris, il reçut la mission d'apporter au roi une délibération contre les duels de tous les gentilshommes faisant partie de l'assemblée des états de Languedoc, délibération qui fut très agréable au roi, qui écrivit au prince de Conti pour l'en féliciter (2).

L'année suivante, l'évêque de Valence alla rejoindre en Catalogne le prince de Conti, qui assiégeait la ville de Palamos par terre, pendant que le duc de Vendôme l'assiégeait par mer. Le

(1) Nous avons trouvé au *Ministère des affaires étrangères*, et publié dans notre deuxième supplément des *Mémoires de Daniel de Cosnac*, les correspondances échangées entre le prince de Conti, le cardinal Mazarin et l'évêque de Valence, tant sur ce fait que sur les affaires du prince de Conti pendant son séjour en Languedoc et en Catalogne.

(2) Nous avons tiré ce fait intéressant de la *Gazette* du 6 février 1655. Il est d'autant plus surprenant que Daniel de Cosnac ait omis de le consigner dans ses *Mémoires*, qu'un de ses grands oncles, Clément de Cosnac, lieutenant du roi au gouvernement de Soissons, avait péri victime, sous Henri III, de cette funeste coutume. Il avait été tué par Montrevel, sur la place Royale, à Paris. Voy. TALLEMANT DES REAUX, *Duels célèbres*.

duc de Vendôme ayant désiré entretenir le prélat sur des difficultés qu'il avait avec le prince de Conti, Daniel de Cosnac s'embarqua pour aller joindre sa flotte sur une frégate qui faillit être coulée au retour par l'artillerie de la place. Entre autres services, l'évêque de Valence rendit encore au prince de Conti les suivants : il lui fit obtenir le gouvernement de Guyenne à la place de celui de Languedoc, et la charge de grand-maître de la maison du roi, en outre cinquante mille écus de pension comme premier prince du sang depuis que le prince de Condé avait passé aux Espagnols (1).

Sa faveur et ses services excitèrent des envieux ; les ducs de Candale et de la Rochefoucauld, l'archevêque de Sens firent si bien qu'ils le brouillèrent avec le prince de Conti. Dans cette rupture, il eut la consolation d'entendre de la bouche de la reine, qui se trouvait avec le roi, le cardinal et la duchesse de Mercœur, le propos suivant : « Nous voici quatre de vos amis et qui sommes pour vous ; vraiment M. le prince de Conti se fait tort d'en user avec vous comme il fait. Nous sommes témoins que vous l'avez bien servi. »

Le prélat se retira dans son diocèse, où il fut élu député à l'assemblée du clergé de 1655. Cette députation le rappela à Paris. Il y fit casser, par son crédit auprès du conseil du roi, des arrêts qui

(1) Les *Archives du Ministère des affaires étrangères* possèdent des minutes des lettres adressées par le cardinal Mazarin à Daniel de Cosnac, sur les affaires du prince de Conti.

confirmaient les usurpations commencées sous son prédécesseur, par lesquelles le présidial de Valence réduisait à néant la juridiction épiscopale. Il eut la satisfaction d'être l'instigateur heureux de la réconciliation du cardinal Mazarin avec M. de Bellièvre, premier président du parlement. Il applanit aussi auprès du premier ministre les difficultés que s'était suscité l'intendant Pellot avec le parlement et la province de Dauphiné. Enfin le prince de Conti, craignant de ne pas obtenir le commandement de l'armée d'Italie, qu'il ambitionnait, s'adressa à lui en ces termes : « Vous n'avez plus besoin de moi, mais j'ai besoin de vous. » Il obtint du cardinal l'emploi désiré. Le cardinal étant accablé de solliciteurs, lui demanda la résignation de deux bénéfices pour leur être attribués, lui faisant la promesse, qu'il oublia, de les lui rendre avec usure.

La perspective de l'éloignement de Daniel de Cosnac de la cour n'y faisait l'affaire de personne; on y goûtait son agréable société, on y appréciait son aptitude pour les affaires; la reine l'aimait à son jeu, et le cardinal avait pris avec lui des habitudes qu'il désirait ne pas rompre. Le cardinal lui persuada d'acheter la charge de premier aumônier de Monsieur(1), qui lui procure-

(1) Philippe de France, second fils de Louis XIII; il porta le titre de duc d'Anjou jusqu'à la mort, en 1660, de son oncle Gaston, auquel il succéda dans le titre de duc d'Orléans. Suivant l'usage observé pour le frère du roi, on l'appelait *Monsieur* depuis l'avènement de Louis XIV à la couronne.

rait de nombreux avantages et des raisons canoniques de non-résidence dans son diocèse.

L'assemblée du clergé s'étant terminée au mois de novembre 1657, le prélat retourna dans son diocèse, en attendant que la princesse de Chalais, sa tante, voisine de M. de Bassompierre, évêque de Saintes, eût traité avec ce prélat des conditions de la cession de cette charge dont il était titulaire. L'arrangement fut conclu; mais comme Monsieur, fort jeune encore, n'avait point de maison à part, l'évêque de Valence n'en demeura pas moins dans son diocèse jusqu'à la fin du mois de novembre 1658, où il alla à Lyon retrouver la cour qui s'était rendue dans cette ville pour le mariage projeté en apparence, du roi avec la princesse de Savoie. La cour de Savoie s'était aussi rendue dans cette ville, où des fêtes brillantes furent données, mais où l'évêque de Valence s'aperçut des premiers que cette éclatante démonstration n'était qu'une feinte pour presser l'Espagne d'accorder au roi la main de l'infante. En effet, l'Espagne envoya immédiatement Pimentel pour faire des ouvertures; le mariage de Savoie fut rompu, et le mariage avec l'infante entra dans la voie des négociations.

L'évêque de Valence ne suivit pas la cour à Paris, mais il retourna dans son diocèse pour en achever la visite; il ne le quitta qu'en 1660, appelé auprès de Monsieur, à l'occasion du mariage du roi avec l'infante lors de la conclusion de la paix des Pyrénées. Il rejoignit à Aix la cour qui avait passé l'hiver en Provence, et la suivit

à Saint-Jean-de-Luz. Il fut présent à la première entrevue du roi avec l'infante dans l'île de la Bidassoa, et assista à la célébration du mariage par l'évêque de Bayonne dans l'église de Saint-Jean-de-Luz. Suivant l'usage, des sièges avaient été préparés du côté de l'évangile pour les ambassadeurs, et du côté de l'épître pour les évêques; comme on avait oublié de réserver un banc pour les maréchaux de France, ceux-ci réclamèrent auprès du cardinal, qui leur accorda d'occuper le banc des évêques qu'on fit lever de leurs places avec quelque scandale. Le soir, le cardinal dit aux personnes qui étaient chez lui qu'un maréchal s'était vanté que s'il eût trouvé un évêque assis et qu'il se fût trouvé debout, il l'aurait pris par la main et se serait mis à sa place. L'évêque de Valence était personnellement désintéressé dans la question parce que, en raison de sa charge, il avait assisté à la cérémonie auprès de Monsieur; mais il répliqua brusquement : « A tel évêque ce maréchal se serait adressé, qu'on peut dire que de sa vie il n'eût vu une occasion si chaude. » Comme on savait que le propos était du maréchal de Villeroy, qui ne passait pas pour un foudre de guerre, cette répartie divertit fort.

En 1661, Monsieur épousa la princesse Henriette d'Angleterre, fille de Charles I^{er} et de Henriette de France. Une contestation s'éleva entre l'abbé de Montaignu, premier aumônier de la reine d'Angleterre, et l'évêque de Valence, pour savoir lequel des deux célébrerait le mariage. La question fut

portée devant le roi qui se prononça en faveur de l'évêque de Valence (1).

Bien qu'à partir de son mariage, Monsieur ait eu une maison séparée de celle du roi, habitant le Palais-Royal ou le château de St-Cloud, l'évêque de Valence ne s'en rendait pas moins fréquemment dans son diocèse. Il y éprouva des difficultés pour le maintien de la justice épiscopale, qui avait été usurpée dans la ville de Die par le gouverneur de la ville, M. de Saint-Férial, appuyé par le duc de Lesdiguières, gouverneur de la province, et par le premier président du parlement de Grenoble. Le prélat fit évoquer l'affaire à Paris; il obtint un arrêt du conseil qui lui donna gain de cause. Au même moment, il reçut l'ordre de recevoir à son passage à Valence le cardinal Chigi, légat, qui se rendait à Paris pour faire réparation au roi à l'occasion de l'insulte faite à Rome par la garde corse au duc de Créquy, ambassadeur de France. Le légat passa plusieurs jours chez l'évêque de Valence, attendant l'arrivée du duc de Lesdiguières, envoyé au-devant de lui par le roi. Le duc de Lesdiguières étant arrivé, l'évêque de Valence, autant par le mécontentement qu'il avait éprouvé à l'occasion de l'affaire de M. de Saint-Férial, que parce qu'il croyait en avoir le droit, prit le pas sur lui; le duc de Lesdiguières fut si furieux qu'il fit partir incontinent un courrier

(1) *La Gazette* du 30 mars 1661 donne les détails de la cérémonie qui fut célébrée à Paris, dans la chapelle de l'appartement de la reine d'Angleterre.

pour se plaindre au roi. Le prélat, ayant eu à se rendre à Paris pour les couches de Madame, fut vivement interpellé par Le Tellier, qui lui dit que le roi était fort mécontent : « Monsieur, répondit l'évêque, j'ai vu le roi et il ne m'en a rien témoigné. — Il vous le témoignera sans doute, répliqua le ministre; vous savez que le roi veut que les gouverneurs précèdent tout le monde dans leurs provinces. — Cela m'est nouveau, repartit l'évêque. — Je ne m'étonne pas, Monsieur (1), s'écria Le Tellier, que cela soit nouveau pour vous, ce n'est pas un point de théologie. — Monsieur, repartit l'évêque, je crois être de qualité à savoir, non-seulement la théologie, mais de quelle manière l'on vit dans le plus grand monde, et j'espère que Sa Majesté sera satisfaite lorsqu'elle saura que je n'ai rien fait qui ne soit conforme à ses déclarations, à ses règlements et à ses arrêts; mais comme ce sont des arrêts et des règlements faits dans un temps où vous n'aviez pas encore les emplois que vous avez aujourd'hui, je ne m'étonne pas si vous me blâmez. » L'affaire se termina devant le roi; l'évêque exposa ses droits fondés sur de nombreux arrêts; Le Tellier soutint que M. de Lesdiguières représentait la personne du roi. « Monsieur, s'écria l'évêque, on est fort excusable de s'y méprendre, car jamais copie n'a

(1) On ne donnait pas alors aux évêques le titre de Monseigneur; ce ne fut que vers le milieu du règne de Louis XIV que l'usage commença de le leur donner. (Voy. les *Mémoires* du duc de Saint-Simon.)

moins ressemblé à son original. » Le Tellier fut déconcerté, le roi se mit à rire et l'affaire finit là.

Le cardinal Chigi, en témoignage de bon souvenir de l'accueil de l'évêque de Valence, envoya, quelques années après, au monastère des religieuses de la Visitation, les reliques du corps de Saint-Romain; l'évêque en fit la translation avec de solennelles cérémonies, et l'abbé de Brissac prononça le sermon (1).

Le cardinal Mazarin était mort au mois de mars de l'année 1661, sans avoir rendu à l'évêque de Valence ses deux bénéfices; sa mort faisait un grand vide à la cour pour le prélat; il lui restait toujours les bontés de la reine-mère; mais cette princesse mourut à son tour en 1666, et le prince de Conti la suivit de près. Ces disparitions firent que l'évêque de Valence se rapprocha davantage de Monsieur et de Madame; et, à l'un et à l'autre, il rendit d'éminents services. Au prince, il traça par écrit un plan de conduite pour qu'il ne se laissât pas déchoir dans une complète nullité; il conçut le projet de placer sur la tête de ce prince la couronne de Naples; dans la campagne de 1667, au siège de Tournai, il l'engagea à aller dans la tranchée et l'y accompagna lui-même. Le roi qui n'aimait pas, par politique, que son frère se mit en avant, le railla au retour en lui demandant s'il avait envie de se faire sac à terre. Un libelle offensant avait paru sous ce titre : les *Amours de*

(1) Voy. la *Gazette*; article sous la rubrique : Valence, 15 octobre 1666.

Madame, faisant allusion à ces rapports innocents au fond avec le comte de Guiche, mais compromettants néanmoins, que M^{me} de La Fayette a racontés dans ses *Mémoires*; Madame en exprima son chagrin à son premier aumônier; celui-ci s'éloigna sans lui répondre. Quelques jours après, la princesse le vit reparaitre lui apportant l'édition toute entière qu'il était allé acheter en Hollande, où elle avait été imprimée. Cependant Monsieur donnait à la princesse de bien autres chagrins par sa fâcheuse liaison avec le chevalier de Lorraine, fait comme on peint les anges; de plus, le chevalier avait noué une intrigue avec une fille d'honneur de la princesse. L'union entre les deux époux en fut profondément altérée. L'évêque de Valence s'étant rangé du parti de Madame, Monsieur conçut aussitôt contre lui l'animosité la plus vive, et lui envoya l'ordre de se défaire de sa charge et de se retirer dans son diocèse. Ce dernier ordre était un e. il; malgré les supplications de la reine d'Angleterre et de Madame, le roi le confirma en disant qu'il ne serait pas convenable de sa part de refuser cette satisfaction à son frère. En réalité, le monarque n'était pas fâché de saisir cette occasion d'éloigner du duc d'Orléans un homme qui lui donnait des conseils qui n'étaient pas à son gré.

Cet exil de l'évêque de Valence coïncidait avec des circonstances politiques d'une haute importance : le roi méditait une alliance avec Charles II, roi d'Angleterre, pour entreprendre la guerre contre la Hollande; et, pour mieux réussir, il s'adres-

sait à l'influence de Madame sur son royal frère; cette princesse devenait ainsi le pivot des négociations engagées. Dans une semblable conjoncture, elle eût été bien aise de s'aider des conseils de l'évêque de Valence, en qui elle avait placé la plus grande confiance; d'autant plus que l'une des clauses du traité à intervenir était que Charles II se déclarerait catholique, déclaration bien délicate au point de vue politique, en raison du protestantisme qui dominait dans ses états. Madame ménageait même à cette occasion qu'un chapeau de cardinal, à la nomination du roi d'Angleterre, serait donné à l'évêque de Valence. Elle écrivit elle-même au prélat et lui fit écrire par la marquise de Saint-Chaumont, sœur du maréchal de Gramont, gouvernante de ses enfants, lettres sur lettres pour qu'il vint secrètement la trouver. L'évêque, après avoir résisté en raison de son exil, finit par céder et partit de son diocèse sous prétexte d'aller en Limousin en passant par une de ses abbayes; en réalité il prit la route de Paris; le rendez-vous convenu avec la princesse était à Saint-Denis. A Milly, il fut attaqué d'un mal si subit que son neveu qui l'accompagnait, Claude de Cosnac de la Marque, tué depuis à la journée de Saverne étant aide de camp du maréchal de Turenne, le conduisit en toute hâte dans Paris pour qu'il fût à la portée des médecins; il le fit descendre, sous un nom supposé, rue aux Ours, chez un maître tireur d'or. Le médecin appelé trahit son *incognito* en révélant sa présence à Louvois, qui partageait contre l'évêque

les rancunes de Le Tellier, son père, et qui se méfiait qu'il ne se mêlât des négociations avec l'Angleterre. Comme il y aurait eu scandale à arrêter un évêque, il feignit de le prendre pour un faux-monnayeur et envoya des archers pour l'arrêter. Le prélat eut beau protester de sa qualité d'évêque, on lui répondit qu'on n'y croyait pas et on le conduisit au Fort-l'Évêque. Avant de quitter son lit, sous prétexte d'un remède, il avait adroitement fait disparaître les papiers dont il était porteur (1). Ces papiers concernaient le chevalier de Lorraine, dont Madame méditait la disgrâce, et l'affaire d'Angleterre. Il eût été aussi dangereux pour Madame que pour le prélat que ses papiers eussent été saisis; en dehors du roi, de ses ministres et de Madame, en France, de Charles II, de milord Arlington et du duc de Buckingham, en Angleterre, tout le monde ignorait la négociation entamée avec l'Angleterre, excepté pourtant le maréchal de Turenne, qui eut la faiblesse de confier ce secret à M^{me} de Coetquen. Monsieur était tenu soigneusement à l'écart. L'évêque de Valence avait été à la mort; la joie d'avoir fait disparaître ses papiers le rendit à la vie. Il écrivit pour faire reconnaître sa qualité, et comme on ne pouvait prolonger une erreur volontaire, on le remit en liberté, mais avec ordre de se rendre à l'Isle-Jourdain, en Lan-

(1) Le duc de Saint-Simon et l'abbé de Choisy se sont plu à donner plaisamment dans leurs *Mémoires* les détails les plus circonstanciés sur le mode de suppression de ces papiers compromettants.

guedoc, changeant ainsi en un exil plus sévère son précédent exil dans son diocèse.

Madame fut désespérée; elle fit vainement intervenir Charles II en faveur de l'évêque de Valence. Enfin elle dut partir pour Douvres, lieu choisi pour son entrevue avec son royal frère; elle en revint, rapportant le traité signé entre les deux couronnes. Peu de jours après une mort subite l'enlevait à Saint-Cloud, et il ne restait plus à Bossuet qu'à proférer ce cri dans son éloquente oraison funèbre : Madame se meurt ! Madame est morte !

Après environ deux années d'exil (1), l'évêque de Valence reçut l'autorisation de retourner dans son double diocèse où il s'appliqua, avec le zèle infatigable qui était dans son caractère, aux nombreuses affaires ecclésiastiques et à la reconstruction de la cathédrale de Die. Ses diocèses, celui de Die surtout, avaient été depuis longtemps envahis par la religion protestante; des temples y avaient été élevés de toutes parts, en dépassant de beaucoup les tolérances de l'édit de Nantes. Le prélat s'adonna tout entier et avec succès aux conversions et à la destruction des temples (2), en sorte

(1) L'abbé de Choisy dit que son exil dura quatorze ans; nous rectifions cette erreur au moyen d'une lettre de M^{me} de Sévigné, datée de Valence le 6 octobre 1673, dans laquelle elle écrit à sa fille : « J'ai été droit chez le prélat, il a bien de l'esprit; nous avons causé une heure; ses malheurs et votre mérite ont fait les deux principaux points de la conversation. »

(2) Il obtenait leur destruction par des arrêts rendus par le conseil du roi; nous possédons la copie d'un grand nombre de ces arrêts.

que lorsque l'édit de Nantes fut révoqué plus tard, il ne restait presque plus rien à faire dans les diocèses de Valence et de Die; sur quatre-vingts temples il n'en restait plus que dix ou douze, que la révocation de l'édit de Nantes fit disparaître à leur tour; et les dragonnades, cet affreux moyen de conversion imaginé par Louvois, furent presque entièrement évitées. Le diocèse de Valence comprenait une partie du Vivarais, sur la rive droite du Rhône; l'évêque convertit et sauva la vie à l'un des principaux ministres de la contrée, Pineton de Chambrun. Ce ministre, délivré de la prison où il était renfermé, s'enfuit à Genève, revint au protestantisme, et, pour se réhabiliter parmi ses coréligionnaires, publia un livre dans lequel il attribue sa conversion aux obsessions du prélat (1).

Depuis le retour de son exil à l'Isle-Jourdain, l'évêque de Valence n'avait pas quitté son diocèse, lorsqu'il fut obligé d'accepter la députation à l'assemblée du clergé de 1682. En se rendant à Paris, il s'arrêta à Fontainebleau où était le roi, qui lui dit dans une audience particulière dans son cabinet : « Monsieur, je vous ai fait savoir que je n'avais eu aucune part à tout ce qui vous est arrivé de désagréable que de l'avoir souffert, je vous le dis encore et en suis très fâché. » Quelque temps après, le roi parlant de lui à l'ar-

(1) Livre intitulé : *Les Larmes de Jacques Pineton de Chambrun, pasteur de la maison du prince d'Orange*, réédité en 1854 par M. Schœffer, sur l'édition originale de 1688.

chevêque de Paris, s'exprima en ces termes : « Il faut le garder pour un grand poste. » L'évêque revit Monsieur, qui parut fort embarrassé et qui le présenta à Charlotte-Élisabeth de Bavière, sa seconde femme. L'entrevue fut courte ; elle ne pouvait plaire ni à l'un ni aux deux autres.

Daniel de Cosnac, étant évêque de Valence, avait fait partie comme député de quatre assemblées du clergé de France ; les procès-verbaux imprimés de ces assemblées gardent les nombreuses preuves de la part active qu'il prit à leurs travaux ; il était toujours nommé membre des commissions les plus importantes. Il prononça dans l'assemblée de 1666, un remarquable discours sur les limites du pouvoir des papes en matière temporelle, question tout à fait indépendante du dogme de l'infaillibilité en matière spirituelle qui n'a été proclamé que de nos jours ; ce dogme lui-même restait donc, à cette époque, dans le domaine des discussions permises. On ne saurait par conséquent, sans commettre une injustice et un anachronisme, infliger aujourd'hui un blâme rétrospectif à l'épiscopat, au clergé et aux catholiques de France, qui, dans leur immense majorité, étaient imbus de la croyance de la supériorité des conciles sur les papes et de l'indépendance des rois en matière temporelle. Il y a quelque probabilité que ce dernier principe, qui n'est pas touché du reste par la déclaration d'infaillibilité, sauva la France, déchirée par les guerres de religion, de la victoire du protestantisme, contrairement à ce qui s'est passé en An-

gleterre et dans une partie de l'Allemagne, qui n'avaient pas eu pour lui résister la force locale d'une église nationale respectueuse de la suprématie spirituelle du saint-siège, mais faisant corps avec le souverain dans les questions d'indépendance temporelle. Ces dissentiments étaient loin d'avoir l'aigreur qu'on a voulu y apporter de nos jours; de part et d'autre on respectait la sincérité des convictions opposées, et les relations n'en étaient pas foncièrement altérées. Au plus fort de ses difficultés avec la cour de Rome, Louis XIV n'avait jamais cessé d'avoir un jésuite pour confesseur; de même les jésuites, bien que n'ignorant pas les opinions gallicanes de l'évêque de Valence, plus tard de l'archevêque d'Aix, ne cessèrent jamais de lui témoigner la plus grande déférence; il prêchait dans leurs églises; le P. Imbert, jésuite, lui dédia un poème en neuf cents vers latins intitulé : *Sectæ calvinianæ in Gallia tota catholica tumulus*. (Valent. 1689, in-4°.) Signalons encore parmi ses apologistes l'auteur d'un livre qui porte ce titre : *La Vérité découverte par le Mercure d'Aix malgré les ténèbres obscures des médisans sacrilèges* (1). Notons que toutes ces apologies sont postérieures à l'assemblée du clergé de 1682.

Dans cette assemblée de 1682, l'évêque de Va-

(1) Ce livre, signalé dans la *Bibliothèque de France* du P. Le-long, se trouve à Aix, à la Bibliothèque *Méjanès*; il ne porte d'autre nom d'auteur que les initiales suivantes : Le S. D. S. D. C. ch. th. D., dont voici la traduction : Le sieur de Sérizanis, docteur canonique, chanoine théologal d'Aix.

lence ne prit du reste aucune initiative; elle fut prise tout entière par Bossuet, qui dressa dans les célèbres quatre articles une sorte de formulaire des croyances de l'Église gallicane. Ces articles furent désavoués, et néanmoins, au su de la cour de Rome, ils n'ont cessé d'être enseignés dans les séminaires qu'après la Révolution de 1830.

L'assemblée de 1685 eut une célébrité d'un autre genre par la révocation de l'édit de Nantes; l'évêque de Valence en fit également partie; nous avons vu que son zèle n'avait pas eu besoin de mesures violentes pour rétablir la foi dans son double diocèse.

Outre sa mission spirituelle, Daniel de Cosnac avait encore à exercer certains droits temporels d'administration seigneuriale et à régir, en qualité de chancelier, l'Université de Valence. Les diplômes étaient délivrés en son nom (1). Tous ces soins l'avaient attaché par des liens étroits à ses deux diocèses, lorsqu'il fut obligé par le roi d'accepter, en 1687, sa nomination à l'archevêché d'Aix. Les diocèses de Valence et de Die, autrefois distincts, furent de nouveau séparés.

L'archevêché d'Aix, malgré la supériorité de son

(1) Nous possédons trois de ces diplômes. Le plus ancien est écrit en lettres de couleur sur parchemin; les deux autres sont imprimés sur parchemin; ils portent un sceau en cire rouge renfermé dans une boîte de fer-blanc; l'empreinte représente une Vierge tenant l'Enfant-Jésus, avec cet exergue : *Sigillum almæ Universitatis Valentiniæ*; au bas, les armoiries du prélat. Ce sceau, que nous avons communiqué à M. de Bosredon, a été reproduit dans le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*.

titre, était bien moins important que les évêchés réunis de Valence et de Die; il avait, il est vrai, des attributions considérables d'un ordre politique, mais elles avaient été usurpées; ses revenus eussent été insuffisants si Daniel de Cosnac n'eût été titulaire de plusieurs abbayes, entre autres de celle de Saint-Taurin d'Évreux, que le roi lui échangea plus tard contre l'abbaye, plus importante, de Saint-Riquier. Il y avait à considérer encore qu'en raison des difficultés pendantes, la cour de Rome ajournait l'obtention des bulles, et que tous les évêques nouvellement promus ne pouvaient administrer leurs diocèses qu'au titre d'évêques nommés. Il y avait encore à faire entrer en ligne de compte le caractère des provençaux. Il fallut toute l'obéissance que l'on avait à cette époque aux volontés du roi, pour que l'évêque de Valence se résignât à accepter.

En effet, dès le début, des difficultés de toutes sortes surgirent sous les pas du nouvel archevêque d'Aix; mais il n'était pas d'une nature à faiblir dans les luttes, et il justifia le mot de Louis XIV lorsqu'il le mit en présence des provençaux : « Vous êtes bien homme pour eux. » Du reste, il sut habilement vaincre tous les obstacles, faire apprécier par ses diocésains sa haute valeur, et, au bout de peu d'années, la paix régnait dans un diocèse qu'il avait trouvé profondément troublé. Il reçut ses bulles en 1693 et le *pallium* en 1694.

La première difficulté qu'il eut à surmonter fut relative à la présidence des états de Provence,

qui ne s'appelaient plus que l'Assemblée des communautés (1), depuis que Richelieu, pour punir les Provençaux de leur caractère ombrageux, avait restreint, en 1639, les attributions de ces assemblées; cependant il leur restait encore celle de voter l'impôt. La présidence appartenait à l'archevêque d'Aix; mais, grâce au comte de Grignan, son frère, lieutenant-général de la province, l'archevêque d'Arles l'avait usurpée. Le différend fut porté devant le roi, qui donna raison à l'archevêque d'Aix. M^{me} de Sévigné, furieuse de l'échec du beau-frère de sa fille, changea alors singulièrement de langage sur le compte de l'archevêque d'Aix dans sa correspondance. Chaque année l'archevêque apportait au roi le cahier des délibérations.

Notons encore des difficultés avec l'Université d'Aix, dont l'archevêque mit à néant certaines usurpations par des arrêts obtenus du conseil du roi; des difficultés peu graves avec le parlement, qui se plaignit que les gens de la maison de l'archevêque prissent le pas sur lui, parce qu'il s'en faisait suivre dans les processions; des difficultés avec le chapitre, qui se disait l'arbitre souverain du cérémonial, qui voulait s'immiscer, en dehors des règles admises, dans l'administration du diocèse, et qui prétendait en référer au vice-légat d'Avignon; prétentions destructives de l'autorité épiscopale qui sut se faire respecter; difficultés enfin avec quelques couvents, qui se retranchaient derrière certaines immunités pour

(1) C'est-à-dire des communes.

se croire fondés à refuser de recevoir la visite de l'archevêque.

Pendant l'un de ses voyages à Paris, l'archevêque d'Aix conclut le mariage de sa petite-nièce Angélique de Cosnac, fille de son neveu François, marquis de Cosnac, et de Louise d'Esparbez de Lussan d'Aubeterre, petite-fille du maréchal de France de ce nom, avec le comte d'Egmont, duc de Gueldres, prince du Saint-Empire, grand d'Espagne, de l'une des plus puissantes maisons des Pays-Bas (1). Angélique avait été élevée par la célèbre princesse des Ursins, sa tante à la mode de Bretagne, à laquelle Daniel de Cosnac avait rendu d'importants services, notamment en lui obtenant du roi une indemnité considérable pour les dépenses qu'elle avait faites dans l'intérêt de la France, alors qu'elle habitait à Rome (2). Après son mariage, la comtesse d'Egmont reçut dans son hôtel de la rue Taranne, à Paris, la princesse des Ursins revenant de Madrid; l'archevêque d'Aix y logeait également, et ils avaient ensemble des conférences sur les affaires d'Espagne, auxquelles le duc de Saint-Simon attribue une sérieuse importance dans

(1) Voy. sur ce mariage les *Mémoires* du duc de Saint-Simon; il signale le tabouret chez la reine qui fut donné à la nouvelle comtesse d'Egmont. La *Gazette* du 30 mars, et le *Mercure galant* du mois de mai 1697, donnent d'intéressants détails sur ce mariage, qui fut célébré par l'archevêque d'Aix dans l'église de St-Sulpice, à Paris. Le comte d'Egmont n'eut point d'enfants de son mariage, et le grand nom d'Egmont passa aux enfants de sa sœur, qui avait épousé un Pignatelli, duc de Bisaccia.

(2) Voy. la *Notice* dont nous avons fait précéder les *Mémoires* de Daniel de Cosnac, p. 107.

ses *Mémoires*. Il est certain que l'archevêque d'Aix contribua puissamment à la rentrée en faveur de la princesse, un moment disgraciée par Louis XIV, et par suite contribua à son retour à Madrid.

En 1701, Daniel de Cosnac reçut du roi la faveur la plus haute et la plus enviée de la cour, il fut nommé commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit; il fut reçu, le 15 mai, dans la chapelle de Versailles avec le maréchal de Tallard et Henri-Charles de Cambout, duc de Coislin, évêque de Metz, premier aumônier du roi (1). La même année Gabriel de Cosnac, son neveu, prévôt de l'église métropolitaine d'Aix, agent général du clergé de France à l'assemblée de 1701, fut nommé évêque et comte de Die. Cette même année encore fut marquée par la mort de Monsieur, duc d'Orléans, l'auteur de la disgrâce, en 1669, de Daniel de Cosnac. Par un rapprochement et un contraste singuliers, l'assemblée du clergé de France chargea l'archevêque d'Aix d'adresser au roi, en son nom, un discours de condoléance sur la perte qu'il venait de faire (2).

Comme archevêque d'Aix, Daniel de Cosnac fut

(1) Voy. les *Mémoires* du duc de Saint-Simon et l'*Histoire des grands officiers de la Couronne*, du P. Anselme; les preuves de noblesse de Daniel de Cosnac pour l'Ordre du Saint-Esprit, t. II de ses *Mémoires*. La *Gazette* du 20 mai 1700 donne le récit de cette cérémonie.

(2) Ce discours, prononcé à Versailles le 19 juin 1701, est inséré dans les procès-verbaux imprimés des assemblées du clergé de France; nous l'avons reproduit à l'appendice du t. II des *Mémoires de Daniel de Cosnac*.

député à quatre assemblées du clergé de France, celles de 1690, de 1695, de 1701 et de 1707; il y fut, comme précédemment, membre des commissions les plus importantes. Depuis que la guerre de la succession d'Espagne avait jeté la France dans une phase difficile, des subsides considérables étaient demandés au clergé, et le patriotisme de l'archevêque d'Aix, président de la commission des contrats et moyens, c'est-à-dire des finances, ne marchandait jamais les sacrifices.

A son retour à Aix, après la clôture de l'assemblée de 1707, une grande tristesse lui était réservée; il trouvait la Provence en partie envahie par le duc de Savoie à la tête d'une armée; le maréchal de Tessé avait établi à Aix son quartier-général pour repousser cette invasion.

La dernière heure de la longue vie de Daniel de Cosnac allait sonner; il termina à Aix, le 21 janvier 1708, une existence laborieusement remplie; il comptait cinquante-trois années d'épiscopat, qui faisaient de lui le doyen des évêques de France (1). Il laissa par son testament des legs au séminaire et aux deux hôpitaux de la ville d'Aix. Dans le cours de son épiscopat, il s'était occupé de la solution d'une grave question que notre époque n'a pas résolue encore, mais à laquelle il avait fait faire un grand pas dans son diocèse; nous voulons parler de l'extinction de la mendicité et des vagabonds, en réunissant dans

(1) Voy. sur sa mort les articles de février 1708 de la *Gazette* et du *Nouveau Mercure*.

des maisons créées à cet effet les mendiants incapables de travail, et en obligeant les vagabonds valides à rentrer dans leurs paroisses (1).

Il avait arrêté la rédaction de ses *Mémoires* à l'année 1701, et publié en 1687, comme évêque de Valence et de Die, des *Ordonnances synodales* (2).

Les obsèques de l'archevêque d'Aix furent célébrées avec une grande pompe. Un curieux document inédit que nous reproduisons, donne le récit de sa dernière maladie et des cérémonies de ses funérailles. Cette relation fait partie de la bibliothèque *Méjanes*, réunie aujourd'hui à la bibliothèque de la ville d'Aix; elle est insérée dans un volume coté LXXXIII, portant au dos : *Règlement de Saint-Sauveur*, église métropolitaine de la ville d'Aix. Son auteur est d'autant mieux informé qu'il remplissait les fonctions de maître de chœur et qu'il régla lui-même en cette qualité tout le cérémonial. Il est à regretter qu'il se soit presque exclusivement renfermé dans une froide constatation des faits, sans faire participer le lecteur aux impressions qu'ils ont pu produire, pas même à celle de l'oraison funèbre qui fut prononcée par le R. P. Saint-Just, ne s'émouvant que pour lui-

(1) Voy. sa lettre datée d'Aix, le 29 septembre 1708, au marquis de Croissy, ministre-secrétaire d'État, que nous avons acquise dans une vente d'autographes et publiée dans notre premier Supplément à ses *Mémoires*, *Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, année 1858.

(2) Nous possédons un exemplaire de la quatrième édition de ces *Ordonnances*.

même, faisant ressortir toute la peine qu'il s'est donnée et paraissant trouver un peu maigres les honoraires qui lui furent alloués. Toutefois, les faits que renferment sa relation sont préférables au récit de ses impressions; parmi les faits nous trouvons des détails sur la maladie et sur la mort édifiante de l'archevêque, le cérémonial observé après la mort dans le palais de l'archevêché, l'ordonnance du cortège des obsèques qui parcourut toute la ville d'Aix, les places assignées à la maison de l'archevêque défunt, aux évêques, aux paroisses, aux corporations religieuses, au corps de ville, au parlement qui s'était rendu aux obsèques tandis qu'il s'était abstenu à celles du cardinal de Grimaldi (1). L'archevêché d'Aix comptait cinq évêques suffragants dont deux assistaient aux funérailles, l'évêque d'Apt, prélat officiant, et l'évêque de Riez (2). Un troisième évêque était présent, Gabriel de Cosnac, évêque de Die, neveu de l'archevêque défunt.

Parmi les faits que contient cette *Relation*, il en est un particulièrement à noter, celui de la date de la mort de l'archevêque d'Aix, ses divers biographes et les auteurs de généalogie ayant varié sur le jour. La nomenclature des archevêques et

(1) Jérôme de Grimaldi, archevêque d'Aix du 20 septembre 1648 au 4 novembre 1685.

(2) Voici les noms des cinq évêques suffragants vivants à cette époque : Joseph-Ignace de Foresta, évêque d'Apt; Jacques Desmaretz, évêque de Riez; André-Hercule de Fleury, évêque de Fréjus; François-Berger de Malissol, évêque de Gap; Louis Thomassin, évêque de Sisteron.

évêques de France, insérée dans l'Annuaire de la *Société de l'Histoire de France*, d'après le *Gallica christiana*, donne la date du 8 janvier; le *Nobiliaire de Saint-Alais* et la *Nouvelle Biographie générale*, donnent la date du 18 janvier que nous avons également adoptée dans notre *Introduction* à ses *Mémoires*; désormais, sur un témoignage irrécusable, cette date reste fixée au 21 janvier 1708.

CÉRÉMONIE DES OBSEQUES

DE

MONSEIGNEUR DANIEL DE COSNAC

ARCHEVÊQUE D'AIX (1)

MALADIE DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE

1707.

Mgr l'archevêque Daniel de Cosnac étant tombé malade au commencement du mois de décembre de l'année 1707, quelques jours après son mal empirant nous lui portâmes le Saint-Viatique; tout le clergé y assista parce que c'estoit au temps de la grande messe. Chacun avoit un flambeau allumé, nous en primes plusieurs à la sacristie; après, avant que de partir, on en apporta de chez Mgr l'archevêque. Le dais estoit porté par quatre prestres, et M. l'abbé de Quillac, prévost et grand-vicaire, le luy porta, et le resceut avec grande édification; les flambeaux fournis par le Sgr archevêque resteront la moitié à la confrérie de *Corpus Domini*; l'autre moitié.....

Quelques jours ensuite, nous exposâmes le très Saint-Sacrement pour demander au Seigneur le recouvrement de sa santé, et cela pendant trois jours; on l'exposoit après quatre heures. ayant dit vespres, à l'ordinaire; et on donnoit la bénédiction un grand quart d'heure après, y chantant le *tantum ergo*. Le X et celui des infirmes *Salvum*

(1) Nous reproduisons littéralement ce document avec son orthographe du temps et son style médiocre et confus; son mérite consiste dans l'exposé des faits dont son auteur se trouve avoir conservé la mémoire.

servum tuum Danielelem infirmum. R/ Deus meus sperantem in te, et les deux oraisons, et ces mêmes prières suivoient dans toutes les églises de trois en trois.

Comme la maladie a duré presque deux mois, lorsqu'on avoit fini, nous recommencions, et nous l'avons fait trois fois, et à la dernière qui fût après la feste des Rois de l'année 1708. Comme il y avoit plus de dix jours qu'il pleuvoit continuellement et que le peuple n'alloit pas à la campagne, nous l'exposâmes après le *benedicamus Deum*, que nous disions à l'heure ordinaire.

(Prières pour demander la sérénité 1708.)

MORT DE MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DANIEL DE COSNAC

Monseigneur Daniel de Cosnac est mort le 21 dernier à dix heures et demy du soir de l'année 1708. Le dimanche 22 on a commencé de sonner toutes les cloches à volées, sur les six heures du matin, pendant une heure, faisant un intervalle entre deux d'un quart d'heure, auquel temps on sonne même seul. On a fait la même chose à midy, à quatre heures, et le soir à huit. On a gardé cette règle tous les jours jusques au vendredy 27 du mois, auquel jour on l'a ensevely; c'est-à-dire qu'on sonna quatre fois par jour, comme je viens de le marquer. D'abord qu'il fût jour le dimanche, on me fit appeler de la part de Mgr l'évêque (1), qui avoit été auparavant prévost de nostre église; lequel estoit venu avec Mgr l'archevêque, depuis son dernier voyage de Paris, pour me demander de quelle manière on devoit se comporter en de semblables occasions, et ce qu'on avoit fait à feu Mgr le cardinal de Grimaldi, auparavant nostre archevêque. Je répondis ce qui est marqué dans la suite, et ce que je fis faire d'abord.

On embauma en premier lieu le corps de feu Mgr l'ar-

(1) Gabriel de Cosnac, évêque de Die, neveu de l'archevêque défunt.

chevesque Daniel de Cosnac. Dans ce temps-là je fis dresser dans la grande salle un théâtre et par dessus un lit de parade; à l'entour, des bancs couverts de napes et des chandeliers par dessus au nombre de 16 à 18 des plus gros de nostre église, des cierges d'une livre qu'on changeoit tous les matins; ensuite on dressa deux autels fort propres avec leurs gradins, croix, tableaux, quatre chandeliers à chacun avec leurs cierges d'une livre qu'on changeoit avec les autres, et bruloient tous les jours; les autels avoient des ornements noirs. Toute cette grande décoration estoit entourée de gros bancs de ceux qu'on est assis aux prédications, qu'on porte dans nostre église et qu'on couvrit de grands tapis de couleur.

Tout cela estant ainsi disposé, le dimanche au soir on mit sur le lit de parade le corps de feu Mgr l'archevesque, habillé en soutane et camail violet, le rabat et le bonnet avec l'Ordre du Roy (1). On y mit le bénitier d'argent sur un banc et deux ecclésiastiques demeurèrent toujours, un diacre et sous-diacre, se relevant les uns après les autres deux à deux, tous les cierges qu'on changeoit ont esté à eux. Le lundy après la grande messe, le chapitre y fut en corps faire l'absoute; ayant auparavant député quatre chanoines pour visiter le corps, et, à leur retour, procéda à l'élection des grands vicaires. On y chanta le *De profundis* en musique et acheva l'absoute à l'accoutumée; je fis ensuite avertir les six paroisses après murs du séminaire; lequel séminaire y fut d'abord; après le chapitre. Le même jour, la paroisse Sainte-Magdeleine; le mardy, celle du Saint-Esprit, autrement Saint-Jérôme; celle du Faubourg. Ensuite je fis avertir tous les religieux dedans et dehors la ville, auxquels je marquai le jour et l'heure pour faire leur absoute. Les cinq compagnies des pénitents, la charité et le grand hôpital, auxquels je marquai aussi le jour et l'heure, afin d'éviter confusion; de manière que de cette façon presque toutes les heures du

(1) C'est-à-dire l'Ordre du Saint-Esprit.

lundy, mardy, mercredi et jeudy il y eut toujours quelque communauté auprès du corps du Sgr archevêque, outre les deux ecclésiastiques qui y estoient jour et nuit. Pendant ces quatre jours, et quelques heures du vendredy, il y eut toujours des messes aux deux autels; beaucoup des R. R. P. P. Religieux y furent, mais je ne les avertis pas, pour y dire la Sainte-Messe.

Le corps ayant demeuré le lundy et mardy exposé en camail, le mercredi, grand matin, je fis habiller pontificalement avec des ornements violets qu'on fit faire exprès; on y mit encore l'Ordre du Roy et le *pallium*; avec tous lesquels ornements on l'enterra. — *Nota.* Tout ce que j'ay fait jusques à cette heure, ou fait faire, ce n'est pas de l'employ du maître du chœur, mais je l'ay fait parce que Mgr de Die et M. le prévost de Quillac m'en ont prié; mais pour faire avertir toutes les paroisses, communautés, compagnies des pénitents et hôpitaux pour l'absoute, c'est de mon devoir et par conséquent de celui qui sera maître du chœur après moy.

DÉCORATION DE L'ÉGLISE POUR LES OBSÈQUES

Depuis le lundy matin on commença à ôrner le chœur de tapis noirs, et par dessus les armoiries du Sgr archevesque, aux tribunes des orgues aussi, tout le presbitaire jusques au bas avec rangs d'armoiries, au plus haut rang il y avoit un treillis noir tout autour. On dressa au mitan du chœur une chapelle ardente à laquelle on montoit par le devant, et il y avoit une balustrade tout à l'entour de laditte chapelle; il y avoit quantité de cierges par dessus et au dedans. Elle étoit ornée d'une pente de velours tout autour et une autre au grand dais du maître autel sur un tréllis. Il y avoit aussi un tapis noir au dessous de la grande porte de l'église et de celle du chœur avec trois armoiries à chacun.

On couvrit tout le maître autel de noir avec les armoiries ou écusson du Sgr archevêque, et on y mit vingt-quatre chandeliers d'argent avec de grands cierges et une

armoirie à chacun. On dressa un trône pour Mgr de Foresta, évêque d'Apt; on le couvrit d'un tapis noir, et le marchepied du maître-autel aussi; on mit le drap noir au devant du tombeau du roi Charles; mais point de dais; on dressa pour la musique un autre théâtre, au devant de la porte de Notre-Dame d'Espérance, joignant celui de Mgr l'évêque d'Apt, mais de beaucoup plus bas. On mit sur le trône du Sgr évêque un fauteuil et trois pliants pour l'assistant, le diacre et le sous diacre.

Mgr l'évêque de Riez voulut assister à la cérémonie; on mit du côté de la crédence un prie-Dieu couvert d'un tapis violet avec deux carreaux et un fauteuil.

MARCHE DE LA PROCESSION LUGUBRE

La croix de Saint-Sauveur, avec la bannière noire, portée par un sous-diacre, habillé en aube et dalmatique noire; deux enfants habillés de même portant leurs chandeliers et cierges allumés avec deux armoiries. On fit le tour des processions, mais au rebours. On commença du côté de M. le Président de la Bastide, et on revint par la grande horloge. Ensuite suivirent M^{rs} les recteurs, les licenciés, avec leurs flambeaux à écussons fournis tous par Mgr l'évêque de Die.

Messieurs

Les recteurs du Refuge.

du Bon Pasteur.

des Prisonniers.

de la Pureté.

de la Propagande.

La compagnie pour l'accord des procès.

Nota. — Mais parmi eux il y eut des contentions, ce qui me donna bien de l'exercice et beaucoup de fatigue, et je m'en sentirai longtemps; joint à la peine que me donna toute la cérémonie à laquelle je fus pourtant aidé par M. Blanc, bénéficiaire, mon confrère et bon amy.

Vint ensuite la compagnie des Pénitents gris avec cha-

cun leurs cierges; celle des bleus, de même avec leurs cierges.

Les trois autres compagnies : celles des Carmes, des noirs, et de l'Observance, auxquels on donna à chacun huit flambeaux de quatre livres pièce.

Toutes les communautés des religieux, selon l'ordre des processions, auxquels on donna de grosses chandelles.

Aux funérailles de feu Mgr le cardinal Grimaldy, à cette place marcha le collège et ses flambeaux, ainsi qu'il est marqué dans un rôle que j'ay trouvé écrit par feu M. Broquier, maître du chœur alors; mais dans cette cérémonie n'y ont pas esté.

Après les flambeaux de Pierricard, ceux du Puy, ceux de Jonques. C'est ainsi que je l'ay trouvé marqué dans le même rôle, et M^{rs} de Jonques m'étant venus voir pour me demander leur rang, je leur lis ledit rôle, mais M^{rs} du Puy m'ayant dit ensuite qu'aux funérailles de feu Mgr le cardinal Grimaldy, la chose avoit esté décidée en leur faveur, et qu'ils estoient les plus anciens, je leur répondis que M^{rs} du Parlement qui devoient assister à la cérémonie, le règleroit. En effet, il fut.....

(Ici une lacune dans le manuscrit.)

Ensuite les vingt-quatre pauvres de feu Mgr l'archevêque avec leurs flambeaux et armoiries;

Les flambeaux de la ville et écussons;

Ceux du pays, de mesme;

Les trente-six du chapitre et armoiries;

Les flambeaux du diocèse et écussons;

Ceux de la généralité de Provence, de même avec leurs écussons.

Jusques icy j'ay suivy l'ordre qu'on garda aux funérailles de feu Mgr le cardinal; mais comme M^{rs} du Parlement n'y assistèrent pas, et ont assisté à celles de feu Mgr de Cosnac, M. de Michaelis commissaire de la cour pour cette cérémonie, me dit très expressément, et M^r l'abbé de Quillac me l'avoit dit aussi le soir aupa-

ravant, que la cour vouloit que ses flambeaux marchassent les derniers, et qu'au lieu que la famille de feu Mgr le cardinal au nombre de trente quatre, marchât, avec leurs flambeaux à écusson, après le chapitre immédiatement, et avant ceux de la Miséricorde, au contraire il falloit faire marcher celle de Mgr de Cosnac (qui n'estoit pas si nombreuse de beaucoup) avant les flambeaux du parlement, ce que je fis exécuter.

Après marcha la nouvelle paroisse du Faubourg servie par les R. R. P. P. de la doctrine chrétienne avec leur croix;

Celle du Saint-Esprit ou Saint-Jérôme;

Celle de Sainte-Magdeleine, toutes aussi avec leur croix, et MM. les vicaires avec l'étole;

On donna à tous un cierge;

Ensuite la masse du chapitre;

La communauté du Séminaire qui estoit fort nombreuse;

On donna un cierge à chacun;

Les enfants du chœur; MM. les prestres de chapelle, bénéficiers et chanoines;

Les seize flambeaux de la Miséricorde portés par MM. les recteurs;

La croix de feu Mgr l'archevesque;

Ses deux aumôniers en surplis;

Son valet de chambre en manteau long portoit le chapeau vert de feu Mgr l'archevesque.

Il falloit encore un autre domestique en mesme habillement portant un carreau de velours, et par dessus l'Ordre du Roy. On y manqua, et on a regretté de ne l'avoir fait.

Suivoit le corps (porté par huit prestres habillés en aubes et étoles noires se soulageant par intervalle). Dans la bière, fournie par les pénitents de l'Observance, et cela par délibération du chapitre faite à l'occasion des funérailles de feu Mgr le cardinal Grimaldy, ornée ladite bière d'un ornement violet fourni par les héritiers de

feu Mgr de Cosnac. Il y avoit tout au devant quatre pénitents de la même compagnie de l'Observance pour soulager les huit prestres, en cas de besoin; il y avoit quatre commissaires du parlement, deux en devant et deux par derrière de ladite bière.

Devoit suivre les deux aumôniers de Mgr l'évesque d'Apt, car c'est là leur place, ainsi qu'ils estoient placés aux funérailles de feu Mgr de Grimaldi; mais MM. les commissaires du Parlement ne les voulurent pas à cette place. Je les fis mettre au devant de la croix de Mgr l'archevesque défunt; suivit ensuite le diacre et sous-diacre, l'assistant et Mgr l'évesque d'Apt, sans sandales, gants et bâton pastoral, ayant une mitre de toile d'argent, et son valet de chambre luy relevant la chape.

Suivent ensuite MM. du Parlement et MM. les procureurs du pays à leur guise. Je fis partir la procession lugubre longtemps avant que MM. du parlement fussent venus à l'archevêché, afin de faire diligence, et je n'avertis MM. du chapitre pour venir faire la levée du corps que lorsque tous les religieux eurent passé. Devant que le clergé fut arrivé on fit l'absoute à l'accoutumée; étant achevée, les choristes en chapes et bourdon entonnèrent le psaume *Miserere*, lequel on continua tout le long de la marche, la musique répétant toujours le V/ *Miserere*; j'avois donné ordre de faire l'absoute devant le palais et à l'hôtel-de-ville, mais on ne la fit qu'au dernier, MM. les commissaires m'ayant dit que le parlement depuis longtemps avoit réglé qu'on ne faisoit l'absoute devant le palais que pour MM. les présidents et pour le doyen. J'ay pourtant trouvé qu'on la fit pour feu Mgr de Grimaldy et qu'on chanta le *De profundis* en musique, et à l'hôtel-de-ville; mais MM. du parlement n'y assistèrent pas comme j'ay déjà marqué; je me suis informé de la raison pourquoy, on m'a dit que c'estoit parce qu'il n'avoit pas esté receu conseiller.

Quand on fut arrivé dans l'église, non sans peine, à cause de la grande foule, on entra dans la cour avec

encore plus de peine, quoyqu'il y eût depuis le matin des archers aux portes; on posa le corps dans la chapelle ardente, et on fit l'absoute à l'accoutumée.

Estant finie, Mgr d'Apt et tous les officiers qui devoient l'assister à la grande messe, allèrent sur le thrône, où, ayant quitté la chape noire, on luy donna à laver les mains, prit les tunicelles blanches, le manipule; le diacre et sous diacre les leurs, et nous descendîmes au dernier degré de l'autel pour commencer la messe à l'ordinaire.

Quand il monta à l'autel il le baisa et son livre, et sans faire aucun encensement, l'assistant luy mit la mitre et monta sur le thrône, où l'assistant luy osta la mitre, et dit l'*Introït*, estant debout, assisté de ses aumôniers; lorsqu'il dit l'oraison tous sont à genoux, excepté le diacre, sous-diacre et l'assistant; quand il est à la fin, le sous-diacre quitte sa place, fait l'inclination à l'évêque, passant du milieu du maître-autel, fait génuflexion au Saint-Sacrement et va commencer l'épître; l'oraison finie, l'évêque s'assit, l'assistant luy donne la mitre et lit tout bas l'épître, le graduel, la prose et l'évangile; quand le sous-diacre a achevé l'épître, monte sur le thrône, et sans aller baiser la main de l'évêque, il donne le livre au diacre, en faisant une inclination mutuelle, le diacre va le mettre sur l'autel, et se mettant à genoux, dit : *Munda cor meum*, etc., et lorsque le chœur a achevé la prose, il commence l'évangile à l'ordinaire; on ne doit pas porter de lumière, ny d'encensoir, alors l'évêque se lève, et on luy oste la mitre. L'évangile estant achevé, on ne porta pas le livre *pour le faire baiser* à l'évesque, mais il dit *Dominus vobiscum*, et lit l'offertoire. Il s'assit, on luy donna la mitre, lave ses mains et tous vont à l'autel où estant arrivés au bas du second degré, l'assistant luy oste la mitre, et continue la messe; après qu'il a encensé l'autel, l'assistant luy met la mitre et est encensé luy-mesme de trois coups par le diacre (on a coutume dans Saint-Sauveur d'en donner cinq à Mgr l'archevesque). L'assistant luy oste la mitre, et l'arche-

vesque découvert va faire l'offrande que le sous-diacre resçoit dans un petit bassin; il remonte à l'autel, on luy donne la mitre et d'abord à laver les mains; on la luy oste, et continue la messe; il faut donner de l'encens à l'élévation du Très-Saint-Sacrement; il n'y a point de paix à donner. La messe achevée, tous vont au throne, où l'évesque quitte la chapelle, la dalmatique et la tunicelle, le manipule; le diacre et sous-diacre aussi quittent seulement leur manipule et on donne à Mgr l'évesque le pluvial.

Le R. P. Saint-Just de suite, qui fit l'oraison funèbre, passa du costé de la sacristie n'ayant pu aborder les portes du chœur; estant arrivé à l'autel, il fit génuflexion au Saint-Sacrement, et sans demander la bénédiction, car il n'en faut point donner, il monta par une échelle du costé du chœur, dans la grande chaire. Mgr l'évesque d'Apt, MM. l'archidiacre assistant, Lauthier, diacre, et Castellane, sous-diacre, se placèrent au mitan du chœur, et s'assirent sur les mesmes chaises qui estoient sur le throne, et que je fis apporter.

Pour faire en sorte que la cérémonie fut plus tôt achevée, sur la fin de la messe, laquelle fut achevée après une heure, je priai MM. les quatre chanoines destinés de la part du chapitre pour faire les absoutes, de venir prendre leurs étoles et chape que j'eus soin de faire apporter, et tous ensemble, descendirent au chœur, ceux-ci se placèrent sur le théâtre de la chapelle ardente, chacun à leur place *Junior sedet ad sedam dextrum ad humerum sinistrum ad pedem sinistrum qui erit senior ad humerum dextrum* (pont. Rom.); scavoir : le plus jeune au coin de M. le capiscol, le second à celui de M. l'archidiacre, le troisième à celui de M. le prévost, le quatrième qui est le plus ancien à celui de M. le sacristain, tous assis sur un [escabau.

L'oraison funèbre estant achevée, Mgr l'évesque de Riez (lequel après la messe estoit descendu au chœur, et s'estoit

placé derrière la chapelle ardente pour entendre l'oraison assis sur le mesme fauteuil qu'il avoit durant la messe), se retira; et on commença la première absoute, ainsi qu'il est marqué dans le pontifical; mais auparavant Mgr l'évesque d'Apt dit l'oraison : *Non intres in judicium* etc., et après les choristes entonnèrent la première absoute, *Subvenite Sancti Dei*, etc., en même temps, celui qui portoit le bénitier avec l'eau bénite, et le thuriféraire ayant l'encensoir, s'approchèrent vers le plus ancien chanoine qui estoit du costé de M. le sacristain, lequel estant debout mit de l'encens dans l'encensoir, recevoit des mains du diacre la navette. Il faut remarquer que le diacre qui estoit placé au costé droit de l'évesque sur le devant de la chapelle ardente à la teste de l'évesque, est avec l'assistant et le sous-diacre; qu'il quitte sa place pour se joindre au plus ancien chanoine qui estoit placé au coin qui regardoit la place de M. le sacristain, pour le servir à l'accoutumée durant qu'il faisoit son absoute, luy ayant présenté la navette pour mettre de l'encens dans l'encensoir, luy relevant la chape dans le temps qu'il asperge le corps du défunt, et faisant génuflexion à la croix quand il y passe, et l'officiant inclination, et tous deux faisant inclination en passant devant l'évesque officiant et ceux qui sont aux trois coins destinés pour faire les absoutes; la luy refait aussi quand il encense. La première absoute étant finie, tous s'assient et se couvrent; et le diacre prend la première place à la droite de l'évêque officiant, le sous-diacre ne quitte pas sa place; on commence la deuxième absoute.

DEUXIÈME ABSOUTE. — *Qui Lazarum*, etc. Alors les acolytes s'approchent du chanoine qui estoit du costé de M. le prévost qui est le second ancien chanoine; le diacre l'assista comme à la première absoute.

TROISIÈME ABSOUTE. — *Domine quando veneres*, etc. C'est le troisième ancien chanoine qui fait cette absoute et qui

est placé au coin du costé de M. l'archidiacre; il est assisté des mesmes officiers, comme aux précédentes, etc.

QUATRIÈME ABSOUTE. — *Ne recordaris*, etc. C'est le plus jeune chanoine qui doit faire cette absoute, qui est placé au coin du costé de M. le capiscol, et il est assisté tout de même qu'aux autres.

CINQUIÈME ABSOUTE. — C'est l'évesque qui fait la cinquième et dernière absoute, qui est le grand *Libera me Domine*, etc., et on garde les mesmes cérémonies qu'aux précédentes.

Quand elle est achevée, les choristes entonnent le R/ *In Paradisum*, etc.; le cantique *Benedictus*; l'oraison; les choristes le V/ *Requiescat in pace, Amen*, et on repose le corps du défunt archevesque dans la chapelle de Saint-Jean, ou de Sainte-Mître qu'on ferme à clef, et on l'ensevelit le soir pour éviter la foule.

On donna (1) pour l'absoute nonante livres pour la musique, soixante pour les sonneurs des cloches; la sacristie prenant sa portion deux cent cinquante livres. On a employé les sonneurs des grandes fêtes, qu'on nomme campaniers de ville, lesquels ont sonné quatre fois par jour depuis le matin du dimanche jusques au vendredy, le matin, jusqu'après la cérémonie; on sonna encore le soir, et le matin du samedi pour le service auquel Mgr l'évesque de Die assista accompagné de MM. le prévost de Quillac, et l'abbé de Fargues, chanoine, ses cousins, avec les offi-

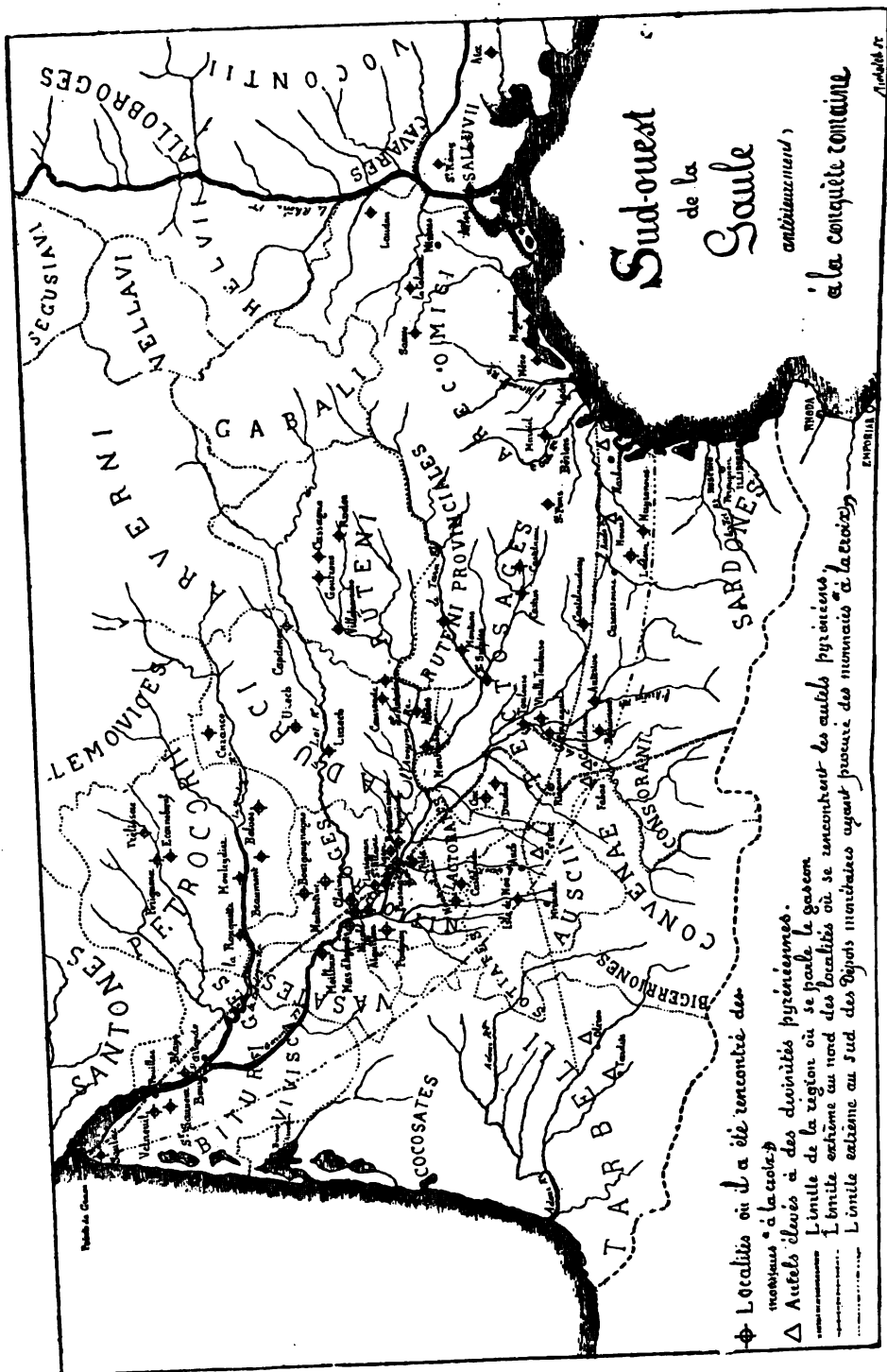
(1) Ce compte est exposé d'une manière singulièrement confuse; mais on le comprend en y réfléchissant et en calculant la valeur du louis à 13 livres 5 sols, d'après l'auteur. Celui-ci, en sa qualité de maître de chœur de l'église métropolitaine de Saint-Sauveur, reçut pour ses honoraires : 1° 20 livres; 2° 1 louis 1/2, c'est-à-dire 19 livres et 18 sols; 2 louis de l'offrande, c'est-à-dire 26 livres 10 sols. En totalité il reçut 66 livres 8 sols. La même somme d'argent valant environ cinq fois plus aujourd'hui, ses honoraires montent approximativement à la somme de 332 francs.

ciers de feu Mgr l'archevesque et tous ses domestiques. On donna demi louis à chacun des deux diacres, et deux sous-diacres qui avoient veillé le corps de Mgr l'archevesque, outre les restes de cierges qu'on ostoit tous les jours, ainsi que j'ay dit. Quant à moy, on me donna vingt livres pour mes peines, outre un louis et demy, faisant en tout vingt livres moins deux sols et demy; que deux de l'offrande. On donna enfin à l'enterre-mort deux louis et demy, valant chacun treize livres cinq sols.

DE LA CLASSIFICATION
DES
MONNAIES GAULOISES

T. VIL

8—5



DE LA CLASSIFICATION DES MONNAIES GAULOISES

(LECTURE FAITE A LA SORBONNE LE 8 AVRIL 1885)

MALGRÉ les progrès récents qu'elle doit à quelques savants, l'étude des monnaies gauloises est assurément celle qui présente encore le plus de problèmes à résoudre; certaines classifications proposées par les maîtres les plus autorisés ne sont point admises par tous, et dans nombre de cas les provenances, qui sont le point capital dans toute attribution, ne paraissent point avoir été établies avec toutes les garanties désirables. Toutefois les grandes lignes ont été largement tracées; quantité de dépôts monétaires, étudiés avec méthode, ont procuré d'utiles renseignements, tandis qu'une critique éclairée faisait justice d'hypothèses trop légèrement mises en avant.

Cependant en présence de la répartition, souvent arbitraire, qu'on a cru pouvoir faire des monnaies entre presque tous les peuples de la Gaule, il convient, je crois, d'examiner s'il est réellement possible d'admettre certaines classifications proposées par des numismatistes dont les noms font autorité, et par exemple d'accepter que

chaque cité ait eu un monnayage caractérisé par un faire spécial, permettant d'attribuer avec certitude ses produits aux différents peuples sur le territoire desquels on les rencontre plus particulièrement.

Que les découvertes habituelles, dans une même région, de monnaies à un type bien déterminé aient entraîné leur attribution au peuple qui y dominait, rien assurément au premier abord ne paraît plus logique, en l'absence de toute légende mentionnant une nationalité; mais comme ces monnaies se retrouvent toujours dans une étendue de territoire qui ne saurait être circonscrite à une seule cité, il devient souvent difficile de déterminer à quel peuple il convient de les attribuer. L'incertitude grandit encore quand les découvertes faites sur le sol de deux cités voisines procurent des espèces présentant entre elles une grande conformité de type.

A cette époque en Gaule, comme dans tous les temps et chez tous les peuples, l'apparition d'un type nouveau a fait surgir dans les pays limitrophes des imitations directes qui peuvent être confondues avec les prototypes. De cité à cité voisine, en raison de la loi d'imitation à laquelle aucun art ne peut se soustraire, les espèces soumises à ce courant prennent un air de famille, un caractère nettement déterminé qui, s'il en impose l'attribution aux différentes régions de la Gaule, augmente en même temps l'incertitude où l'on se trouve, quand il s'agit de les sous-répartir entre les nations qui peuvent y prétendre.

En présence des difficultés sans nombre qu'offre l'étude des monnaies gauloises, il serait plus prudent, croyons-nous, de ne point tenter de les attribuer à tel ou tel peuple, mais de les grouper par grandes régions, en s'appuyant sur le fait de provenances multiples et bien constatées, et sur la conformité des types. C'est seulement après avoir établi les grandes divisions, que comporte l'ensemble du monnayage gaulois, qu'il deviendra possible d'entreprendre sérieusement l'étude de chaque groupe, et d'aborder leur répartition entre les diverses cités de la région, en tenant compte des relations politiques, géographiques ou commerciales qui existaient entre ces cités.

Déjà une première tentative dans ce sens a été faite lors de l'exposition de 1878. En soumettant au public sa riche collection de monnaies gauloises, M. Ch. Robert avait adopté, pour le classement des séries, la division en six grandes régions : la *Massaliétide*, petite province que son système monétaire et ses types grecs classent forcément en dehors du monnayage gaulois proprement dit; la *Région méridionale*, comprenant l'ancienne Aquitaine et la Province romaine jusqu'à Lyon inclusivement; le *Centre*, c'est-à-dire la Celtique de César moins les provinces maritimes situées entre la Loire et la Seine; l'*Ouest de la Celtique*, renfermant l'Armorique et les cités maritimes voisines; le *Nord de la Gaule* occupé par les Belges; enfin les *Régions transrhénanes et danubiennes* situées en dehors de la Gaule antique.

Si ces grandes divisions, tracées à un point de vue purement géographique, sont conformes à l'état de la Gaule au moment de la conquête, facilitent-elles le classement des monnaies? les espèces de la *Région méridionale* présentent-elles des caractères généraux qui permettent d'y retrouver une origine commune? Celles du *Centre* appartiennent-elles à une même famille? et ne serait-il pas possible, tout en tenant compte du grand partage territorial indiqué par César, d'adopter, pour l'étude des monnaies, un certain nombre de subdivisions correspondant aux bassins des grands fleuves, routes naturelles par lesquelles, comme une marchandise, le numéraire des peuples les plus avancés en civilisation s'introduisit peu à peu chez leurs voisins?

Sur divers points du littoral de la Méditerranée, et longtemps avant l'époque de la conquête, existaient plusieurs centres commerciaux très importants dont les types monétaires, empruntés à la Grèce, devaient eux-mêmes devenir plus tard les prototypes du monnayage gaulois dans la région du Sud. C'est en effet par les grands marchés d'Emporium, de Rhoda, de Narbonne, de Béziers et de Marseille que le signe d'échange, destiné à faciliter les transactions, se répandit dans toute la région avoisinant la Mer Intérieure, et pénétra chez les peuples avec lesquels, établies d'abord par voie d'échange, les relations devenues plus considérables avaient imposé l'usage du numéraire.

Les grands fleuves étaient alors les seules voies

par lesquelles le commerce pouvait se répandre dans l'intérieur des terres, et ce fut par leurs affluents qu'il devint possible de remonter jusqu'aux contre-forts des grands bassins de la Garonne, du Rhône, de la Loire, de la Seine et du Rhin, de les franchir sur les points les plus accessibles aux animaux de charge, et de passer d'un bassin dans un autre. C'est ainsi qu'en utilisant le cours des fleuves, le commerce faisait parvenir ses produits et ses marchandises sur les marchés des cités de la Gaule.

Permettez-moi, Messieurs, de développer ma pensée sans entrer dans trop de détails.

Prenons d'abord le Rhône, cette grande artère qui ouvrait au monde antique les terres si longtemps inconnues du centre et du nord de la Gaule. Après avoir remonté le cours de ce fleuve, dont la navigation était pénible et parfois périlleuse, les marchandises, engagées dans les affluents de la rive droite, atteignaient les Cévennes, les franchissaient à l'aide de bêtes de somme, et gagnaient par le pays des Helviens le bassin de l'Allier, ou la Haute-Loire en traversant le territoire des Ségusiaves.

En remontant le cours paisible de la Saône les produits destinés au commerce pouvaient être dirigés, par un portage de terre, soit sur les affluents de la Seine, et arriver dans les ports de la Manche, soit par le Doubs sur le Haut-Rhin, qu'il était facile de gagner par la trouée de Belfort. Ainsi, du port de Marseille, tous les produits apportés par le commerce étranger pou-

vaient être transportés dans tout le nord de la Gaule, et c'est assurément par la Seine et la Loire que l'étain de la Grande-Bretagne, si recherché par les Phéniciens, devait arriver à Marseille.

Quant au bassin de la Garonne, il était ouvert au commerce de la Mer Intérieure par l'Hérault et l'Aude; puis par les affluents du grand fleuve aquitanique on pénétrait facilement, d'un côté, dans les régions voisines des Pyrénées, de l'autre, dans les cités du sud-ouest de la Celtique. C'est dans cette partie de la Gaule, l'antique Aquitaine, que nous chercherons une démonstration du système des subdivisions que nous proposons, pour faciliter l'étude et le classement des monnaies gauloises.

Convaincu que, dans l'état actuel de la science, l'étude des monnaies gauloises d'une région ne saurait être entreprise sérieusement, si l'on ne s'appuie sur la constatation bien établie des provenances, je me suis tout d'abord attaché à relever, sur une carte du sud-ouest de la Gaule, les indications signalées par les numismatistes sérieux, et n'ai accordé aucune valeur aux prétendus renseignements communiqués par certains marchands, trop souvent disposés à n'apprendre à leurs clients, ni les circonstances, ni le lieu exact des découvertes. Puisant aux sources officielles, m'adressant aux archéologues qui ont eu la bonne fortune d'assister à des trouvailles, mettant à profit les notes consignées dans les travaux, publiés ou manuscrits, de MM. de Saulcy, Ch. Robert,

A. de Barthélemy, je crois avoir fait une enquête sérieuse sur les découvertes qui ont eu lieu dans le sud-ouest de la Gaule. Si donc, malgré mes efforts, quelques trouvailles ne m'ont pas été signalées, il y a tout lieu d'espérer que leur composition ne saurait modifier sensiblement les résultats que je crois avoir obtenus.

En dressant ma carte, j'avais d'abord en vue de déterminer l'étendue du territoire sur lequel avaient eu cours les monnaies dites *à la croix*, si bien étudiées par M. Ch. Robert; je voulais aussi rechercher, par l'examen des différents types qu'offre ce vaste monnayage, quelles étaient les régions où quelques-uns d'entre eux se cantonnaient plus habituellement; je pressentais en effet la possibilité d'attribuer, aux divers peuples de cette grande région, certains groupes de monnaies caractérisées soit par leur mode de fabrication, soit par la présence de symboles particuliers. Ce but est-il complètement atteint? Je n'ose le prétendre, mais déjà je puis affirmer en toute confiance que, s'ils adoptent ma méthode et poursuivent mon enquête, les numismatistes du Sud-Ouest arriveront dans peu de temps, je l'espère, à formuler sur cette question, encore si obscure des monnaies dites *à la croix*, des propositions de classement appuyées de preuves indiscutables.

Déjà, par l'inspection des indications de trouvailles portées sur ma carte, on peut, dès à présent, se rendre compte de l'influence exercée par le système et le type des Tectosages sur les espèces des provinces limitrophes. Concentré à son appa-

rition dans le bassin de la Garonne, ce monnayage ne tarda pas à se répandre sur tout le territoire occupé par des races d'origine volke; la croix du revers, type qui le caractérise, fut, il est vrai, adoptée par les cités voisines sans avoir subi de modification dans sa représentation, mais les symboles ou accessoires qui la cantonnent ont varié d'un pays à un autre, de peuple à peuple, fournissant ainsi, pour la classification par l'indication de provenances, un renseignement précieux qui seul, à défaut d'autre guide, peut permettre de répartir ces monnaies sans légendes entre les différentes nations qui les ont émises.

De l'ensemble des observations qui m'ont été suggérées par l'étude des monnaies dites *à la croix*, il se dégage plusieurs remarques qui peuvent être ainsi formulées :

Le rayonnement d'un type monétaire est presque toujours proportionnel à l'importance du centre commercial où il a pris naissance.

Les imitations faites à ce type sont, au point de vue de leur transformation, en raison directe de leur éloignement du lieu d'origine, c'est-à-dire que plus on s'écartera du centre du monnayage tectosage, plus la transformation du type sera grande sur les espèces copiées des deniers dits *à la croix*.

Le groupement indiqué par la carte des découvertes de monnaies, présentant un type nettement caractérisé, doit *concorde*r avec la circonscription des cités soumises à l'influence, commerciale ou

politique, d'un peuple ayant exercé pendant une certaine période la suprématie sur ses voisins.

Enfin, dans quelques cas, la ligne extrême indiquée par les trouvailles *coïncide* avec la limite frontière entre deux races d'origine différente.

Le peuple commerçant qui, le premier, aborda sur le littoral extrême de la Mer Intérieure, ne put qu'échanger ses produits avec ceux des nations sur le territoire desquels il élevait ses comptoirs; tout numéraire lui était inconnu. Mais quand la marine des Hellènes commença à sillonner les mers, lorsque l'influence grecque eut ruiné sur les côtes ibériques et ligures l'importance des établissements phéniciens, l'usage de la monnaie, qui venait d'être inventée, rayonna dans toutes les parties du monde hellénique, et, dès le milieu du *vi*^e siècle, chaque colonie grecque eut des espèces particulières frappées au type de celles de la mère-patrie. Les monnaies de Rhoda, puis les imitations qui en furent faites, avaient cours sur le littoral du golfe de Narbonne; sur la côte ligure, c'était le numéraire de Marseille qui y était le plus accrédité. Aussi, dès que les Volkes Tectosages, entrés en relations avec leurs voisins, eurent reconnu le besoin d'avoir un monnayage qui leur appartint en propre, ce fut le type le plus répandu dans la région, celui des imitations de Rhoda qui leur parut le plus convenable à imiter.

Sans doute il y a loin des belles espèces grecques au revers de la rose, à celles dites à *la croix* qui caractérisent la monnaie tectosage; mais il ne faut

pas oublier qu'après la ruine de cette colonie si importante, ou plutôt après son absorption par celle d'Emporium, la drachme de Rhoda, acceptée avec faveur sur les côtes de la Mer Intérieure, devint l'objet d'imitations prolongées. Les nombreuses altérations qui nous sont parvenues établissent d'une façon irréfutable qu'immobilisé au nord des Pyrénées, le type de la rose renversée s'était insensiblement transformé, au point d'offrir l'image d'une croix cantonnée de signes sans noms, vestiges des pétales; cette modification du beau type grec ne saurait surprendre quand on est familiarisé avec la numismatique ancienne.

Ce fut donc au type altéré du numéraire de deux grands centres commerciaux, Rhoda et Emporium, dont les monnaies étaient le plus répandues sur la côte voisine de leur territoire, que les Tectosages empruntèrent le type de leurs espèces.

A l'époque de son apparition, le monnayage des Volkes paraît avoir été concentré vers le confluent de l'Ariège et de la Garonne, dans la région habitée par les Tolosates, aux environs de Vieille-Toulouse, leur capitale, mais cette localisation du type dit *à la croix* n'a pu être de longue durée. A mesure que ce monnayage gagne la partie inférieure du bassin du grand fleuve aquitannique, ses produits subissent de sensibles modifications; en pénétrant dans les cités voisines le type originel va sans cesse en se déformant, et il atteint les limites extrêmes du territoire des Pétrécors, des Cadurques et des Ruthènes, en maintenant toujours au revers la croix cantonnée, caractère indé-

niable de son lieu d'origine. Débarrassés de tout ce qui pouvait rappeler le souvenir des pétales de la rose, les cantons reçoivent des accessoires nouveaux, aux formes les plus bizarres, dont le plus grand nombre paraît devoir son origine à la fantaisie des graveurs. Ceux-ci, entraînés par leur imagination créatrice, auraient reproduit, en les agençant sous une forme capricieuse, soit les symboles qu'ils avaient sous les yeux et que leur montraient les espèces en circulation, soit le souvenir de marques monétaires empreintes sur les monnaies étrangères.

Essentiellement régional, le type des monnaies dites *à la croix* se retrouve dans toute la partie de l'ancienne Aquitaine arrosée par la Garonne et ses affluents; les transformations qu'il a subies, en raison de son rayonnement et de la durée des émissions qui en ont été faites, permettent de diviser les produits de ce monnayage en plusieurs groupes, présentant entre eux des différences bien marquées dans les accessoires des cantons, dans leur mode de fabrication, et enfin dans leur système pondéral. Aussi, ne pouvant donner à un seul peuple, quelle qu'ait été sa prépondérance sur tous les autres, toutes les monnaies au type de la croix, s'il faut accorder aux Tolosates plusieurs de ces groupes, il convient de rechercher non-seulement la part à faire aux Lactorates, aux Nitobriges, aux Vasates, mais encore de déterminer à quel peuple on doit attribuer les monnaies au flabellum, aux symboles ornés, qui paraissent appartenir à une période particulière du monnayage

des Tectosages. Quant aux espèces rencontrées dans les vallées arrosées par l'Isle, la Dordogne, la Vézère, le Lot, l'Aveyron et le Tarn, elles se divisent en trois groupes nettement caractérisés qui peuvent être répartis entre les Petrocores, les Cadurques et les Rhotènes, sur les territoires desquels les espèces appartenant à chacun de ces groupes se retrouvent plus habituellement.

L'examen de la carte du sud-ouest de la Gaule, dressée à un point de vue purement numismatique, nous montre l'étendue du rayonnement qu'avait atteint le type des monnaies dites *à la croix*; le groupement des trouvailles nous renseigne sur la partie du bassin où les découvertes ont été le plus fréquentes, et nous fait voir qu'au Sud, en dehors de l'arc de cercle qui de l'embouchure de la Gironde atteint le rivage de la Méditerranée, au-dessus de Narbonne, il n'a pas été rencontré de produits du monnayage volke. Si donc, au-delà des contre-forts qui séparent le bassin de la Garonne de celui de l'Adour, depuis Arcachon jusqu'aux environs de Saint-Bertrand de Comminges, il n'a été fait aucune trouvaille de monnaies dites *à la croix*, si dans la région avoisinant le versant nord des Pyrénées, chez les Convenae, les Censorani et les Sardones il n'a pas été rencontré d'espèces qui, par leur type, puissent être rattachées à ce monnayage, on est amené à en conclure que l'influence des Tectosages était nulle dans l'Aquitaine proprement dite, et qu'elle n'avait pu se maintenir sur la région pyrénéenne

comprise entre les sources de la Garonne et la Mer Intérieure. Que croire alors de la déclaration de Ptolémée, attribuant aux Volkes la possession de Ruscino et d'Illibéris, ainsi que du témoignage de Strabon, déclarant que le territoire occupé par les Volkes tectosages atteignait les promontoires des Pyrénées « où, dit-il, on les rencontre mêlés à des populations de nationalité différente ? »

Il se peut, en effet, qu'au moment de leur arrivée dans le bassin de la Garonne, les Volkes aient cherché à étendre leur domination sur les pays situés plus au Sud, et tenté de repousser au-delà des Pyrénées les nations qu'ils avaient dépossédées de leurs territoires; mais lorsque, devenus libres possesseurs du riche pays qu'ils venaient de conquérir par la force des armes, les envahisseurs se livrèrent aux travaux agricoles, il est assez probable qu'alors les tribus ibères, réfugiées momentanément sur le versant des Pyrénées, rentrèrent peu à peu en possession des régions arrosées par les sources de la Garonne, de l'Ariège, de l'Aude et du Tet, et qu'elles surent y acquérir sinon une indépendance complète, du moins la garantie de leur nationalité et de leurs usages.

Ce qui avait pu avoir lieu à l'époque de l'invasion des Volkes, nation essentiellement guerrière, avait dû se modifier après leur établissement dans les plaines fertiles de la Garonne; la force militaire et l'esprit de conquête s'étaient insensiblement affaiblis chez les envahisseurs, qui ne purent sérieusement s'emparer de toute la région du littoral, habitée par des peuples d'origines di-

verses devenus, il est vrai, leurs clients, et dont l'autonomie paraît s'être maintenue jusqu'à l'époque de la conquête romaine. Il est donc permis de croire que, en dehors de la ligne indiquée par les trouvailles, la domination des Volkes sur les nations du versant nord des Pyrénées n'avait pas été durable, et que l'influence qu'ils avaient pu y exercer dans les premiers temps avait fini par disparaître.

Il nous reste enfin à démontrer que la limite extrême des découvertes de monnaies dites *à la croix* coïncide avec la ligne frontière des pays habités par une race d'origine différente.

Selon le rapport de Strabon, « les populations de l'Aquitaine formaient non-seulement par leur idiome, mais encore par leurs traits physiques, beaucoup plus rapprochés du type ibère que du type galate, un groupe complètement à part des autres peuples de la Gaule; » leur descendance est encore parfaitement reconnaissable dans la région transgaronnienne. Cantonnées sur le versant nord des Pyrénées, ces tribus, d'origine ibère — la plus ancienne race de toutes celles qui se succédèrent sur le sol de la Gaule, — parlaient non-seulement une langue étrangère à celles des Volkes, mais elles avaient des dieux que n'adoraient point leurs voisins, et dont le culte persista même après la conquête romaine. Les autels élevés à ces divinités se rencontrent dans toute la région habitée par la race ibère; on les retrouve jusqu'à la limite que nous avons assignée au rayonnement du monnayage des espèces dites *à la croix*, limite indi-

quée par le groupement des trouvailles, et qui se confond avec celle de la région où la langue gasconne est encore en usage.

Si donc, aujourd'hui, grâce aux progrès de la philologie, il est permis, par l'étude approfondie de la formation des noms de lieux, de circonscrire l'étendue du territoire habité aux temps anciens par les peuples de race ibère, la numismatique, par l'examen raisonné des trouvailles, permet à son tour de délimiter l'étendue des pays soumis à la race volke, et de reconnaître que, jusqu'au temps de la conquête par César, l'Aquitaine, demeurée indépendante, échappa à la domination des Gaulois pour former un peuple distinct que nous retrouverons plus tard sous les noms de Vasconi, de Gascons et de Basques. Soumises un instant par Charles-Martel, nous rencontrons ces mêmes populations à Roncevaux, unies aux Sarrasins d'Espagne, et lors des grandes luttes entre les Francs du Nord et les peuples de la Septimanie, dont les chansons de gestes nous ont transmis le souvenir, les trouvères du moyen âge ne cesseront de célébrer l'énergie indomptable avec laquelle cette race antique défendit, pendant des siècles, son territoire et son indépendance.

L. MAXE-WERLY,
Correspondant du Ministère.

PROVERBES BAS-LIMOUSINS ⁽¹⁾

RECUEILLIS

PAR JEAN-BAPTISTE CHAMPEVAL

Avocat à Figeac (Lot)

FÉLIBRE DE LA MAINTENANCE D'AQUITAINE

Nous garderons toujours beaucoup de reconnaissance pour les personnes qui nous aident ⁽²⁾ si efficacement à mieux connaître nous-mêmes et à faire apprécier davantage au dehors cette chère petite patrie, si fidèle à sa noble langue. Et quelle brillante portion de l'histoire du pays le limousin n'a-t-il pas comme enchâssée dans son patois? Pourquoi faut-il que ce soit au loin qu'on l'étudie le plus savamment, le scalpel à la main, à la pleine lumière des travaux allemands, dernier mot de la science philologique?

(1) Ces proverbes ont été recueillis dans tout le département de la Corrèze; ceux qui sont en patois sont reproduits dans l'idiome de Corrèze (Corrèze).

(2) Ces lignes ont été écrites en vue de l'hospitalité gracieusement offerte au présent travail par la *Revue allemande de philologie romane*, que publient, à l'Université de Hall, des savants tels que MM. Grober, Hermann Suchier, etc... Si nous n'avons pas accepté l'offre qui nous a été faite, c'est qu'il nous a paru plus naturel de confier notre manuscrit à la *Société historique et archéologique de la Corrèze*, qui s'occupe si activement, à Brive, de l'étude de notre pays.

Quoi qu'il en soit des hostilités officielles de l'école primaire, ou de la guerre sourde de certains bourgeois fort jaloux de dissimuler par là leur qualité de parvenus, il se maintient toujours vivace et tenace... notre patois. Du même culte qu'ils ont voué à leur châtaignier au doux fruit, bienfaiteur éternel du Limousin, nos paysans chérissent, en le conservant aussi précieusement que le feu de foyer en foyer, leur parler antique et sonore. Espérons qu'il vivra ainsi longtemps, mêlé aux âpres senteurs de la bruyère violette, faisant écho au bruissement des plus fraîches eaux, opposant fièrement, enfin, au torrent de vulgarité et d'asservissement parisien qui déborde partout, cette barrière du langage, autrement puissante que la coquette ceinture de montagnes dont l'horizon se festonne ici, matin et soir, avec tant de grâce.

En attendant que soient racontées en détail ses légendes avec son histoire intime, nous avons cru faire œuvre filiale en recueillant quelques proverbes ou dictons pittoresques du bas-pays, ceux-là seulement où il s'est peint de plus près, plus au vif.

Après les travaux de M. l'abbé Joseph Roux, notre éminent, mais hélas ! unique confrère de félibrige, nous ne présenterons notre modeste glane qu'en appendice, évitant de le répéter, sauf à l'occasion de commentaires tout autres parfois que les siens, et en nous autorisant de l'intimité dans laquelle nous avons vécu déjà l'âge d'homme avec l'idiome limousin.

Pour l'orthographe des mots patois, instrument savant quoi qu'on fasse de la pensée, plus que

jamais tenu de retarder sur la prononciation, nous avons suivi celle des troubadours, tout en cédant presque autant qu'il convenait à la marche de ce temps de progrès assez débridé.

Nous maintenons, comme dans notre almanach de propagande catholique : l'*Annuari lemouzi*, de 1884, malgré le reproche de quelques personnes, l'*a* final féminin, faute d'une lettre intermédiaire entre l'*a* et l'*o*, pouvant figurer ici notre son *ea*. Ex.: *chabr-ea*, *vach-ea*, mieux que *chabro*, *vacho*, chèvre, vache. L'*a* plein et l'*o* franchement émis ne satisfont pas l'oreille, mais nous préférons encore noter par *a*, qui sonne d'ailleurs nettement dans divers cantons « arriérés » : Argentat, Corrèze.

Nous avertissons aussi que *au* sonne *à-ou* par une seule émission de voix.

Eu sonne *è-ou*.

G. j. sonne *dg*, *dj*, *dz*.

Ch sonne *tch*, *ts*, parfois *s*.

Es (pluriel) sonne *eis*.

Ti sonne (souvent) *thiy*.

Nous n'avons ni l'*h* aspirée, ni l'*e* muet.

R final infinitif ne sonne pas et s'euphonise en *s*, quand il y a liaison.

Nous recommandons à ce sujet de lire les principes émis par M. Chabaneau dans sa *Grammaire limousine*.

Notre mémoire sur les *Proverbes limousins* est divisé en dix séries. Chaque série se rapporte à un ordre de faits différents et contient les proverbes

qui s'y rattachent. Voici dans quel ordre ils sont classés :

I. — **DICTONS RÉGIONAUX.** Ils embrassent tout le Limousin et sont exprimés en français, latin, ou romano-limousin; ils ont eu cours à notre sujet, en tel ou tel pays.

II. — **DICTONS CANTONAUX, en français.** Ils indiquent par un seul mot l'industrie ou la production dominante de différents cantons de la Corrèze.

III. — **DICTONS COMIQUES ET PITTORESQUES, en patois, sur nos principales localités du bas-pays, « bassa patria, » ou ses personnages typiques.**

IV. — **PROVERBES MORAUX.**

V. — **PROVERBES RELATIFS AUX SAISONS, PLANTES.**

VI. — **PROVERBES SE RÉFÉRANT AUX USAGES, MŒURS.**

VII. — **PROVERBES DIVERS.**

VIII. — **PROVERBES TOUCHANT LA RELIGION.**

IX. — **PROVERBES S'APPLIQUANT AUX ANIMAUX, OISEAUX.**

X. — **PROVERBES CONCERNANT L'HYGIÈNE.**

SÉRIE I^{re}

DICTONS RÉGIONAUX

1. *Le Limousin seconde Bétie.*

VOLTAIRE.

Par allusion aux Béotiens, qui passaient pour illettrés parmi les Grecs.

2. *Il faut savoir, MM. de la Cour, qu'en Limousin toute bicoque est maison, chaque maison est un château, tout ce qui est bourg est ville et les chapons sont des gélines.*

Cet avis malin aurait été affiché dans la salle des Pas-Perdus, au Parlement de Bordeaux, dont nous ressortissions avant 1789. On s'égayait ainsi à nos dépens pour nous punir du dicton orgueilleux suivant :

3. *Qui a maison à Uzerche
A chastel en Lémosin.*

« La seconde ville du Bas-Limousin est Uzerche, belle, gracieuse et tempérée, assise sur le torrent de Vézère et presque imprenable, selon le jugement des hommes. Les eaux la défendent de tous côtés, et il n'y a que deux avenues, mais si fortes qu'on dit communément : *Qui a maison.....* »

DUCHESNE, *Antiquités des villes de France.*

4. *Limoges la sainte.*

On l'appelait ainsi, au loin, au ^{xiv}^e siècle, parce que ses ostensions des reliques de saint Martial, sainte Valérie, saint Aurélien, saint Loup, etc., y attiraient de nombreux pèlerins.

5. *Salle coum' un Lemouzi.*
Sale comme un Limousin.
GAIDOZ, *Recueil de proverbes français.*

Nos émigrants, fort nombreux et dépenaillés, ont pu justifier cette épithète. L'on allait beaucoup en Espagne, de Corrèze, et surtout de Beynat, pour devenir maçon, portefaix, sans parler de nos nombreux paysans pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle.

6. *La France bossue.*

Se dit encore dans le peuple, en Auvergne, pour désigner cette partie *montagneuse* du Haut-Limousin qui est en amont de Limoges.

7. *Lemovix, urbs antiquæ parcimonix.*
Limoges, ville d'une antique parcimonie.

On voulait désigner par ces mots sa population économe et rangée de longue date.

8. *Bon Marchois, maçon ou curé.*

La Marche fournit abondamment à ces deux emplois de vie. Paris en sait quelque chose pour les maçons. La Marche venait prendre chez nous, avant 1789, une bande de terrain partant du bourg de Bugeat exclus, jusqu'à Eygurande, inclus en partie.

9. *Lourdaut, obtus comme un Limousin.*

A voir nos gens nourris sobrement de châtaignes, de seigle

émollient, de farineux et d'eau, alourdis non plus seulement par l'effet d'un tempérament ainsi obtenu, mais encore par l'habitude de se sentir les pieds emprisonnés dans d'informes sabots, le corps entier comme empesé sous une bure avare, mais, en outre, par l'allure momifiée, endormie, que leur impriment leurs bestiaux anémiques, à les voir ainsi, disons-nous, un méridional les prendrait pour stupides.

De l'habitant de Corrèze (Corrèze), on a dit, un peu aussi pour la rime :

*Eist d'à Courreza,
Lou tioul y pezat !
Il est de Corrèze,
Le derrière lui pèse.*

S'il est lourd, il ne l'est guère que de cela. En affaires, ce sont « gens de Châteaudun » (entendant à demi-mot).

10. *Le Limousin vous offre un fruit et vous en donne deux.*

D'abord il se retiendrait facilement de donner, mais aussi, s'il se livre, il vous forcera de manger même avec cet argument proverbial des paroissiens d'Orliac-la-PRUNE : « *Monsieur, mangez-en, de grâce, nos animaux (nos pourceaux) n'en veulent plus !* »

11. *Limousinage.*

On désigne ainsi toute maçonnerie grossière de moellon brut et de mortier, *opus tumultuarium*.

12. *Œuvre de Limoges. — Crucifix de Limoges.*

LE ROUX DE LINCY, *Le Livre des Prov. franç.*

On désignait par là même à l'étranger, au moyen âge, les belles pièces sorties de nos ateliers d'orfèvrerie ou bien dues à nos émailleurs : les *Alpays*, etc. (nom fort commun à Meymac au xvi^e siècle).

13. *Limousin mangeur de raves.*

(Dicton poitevin) « *masche-rabes.* » (Rabelais.)

Avant la pomme de terre les raves étaient la grande ressource du pays. Le blé noir ne se répandit qu'après le xvi^e siècle, surtout parce qu'il n'était pas sujet à la dime, en bien des lieux.

14. *Rave limousine.*

Se dit d'une femme courtaude, qui ne croît qu'en rond. Pour indiquer pudiquement l'entrée en puberté d'une jeune fille, ils usent ici d'une gracieuse métaphore. *Rabounat* : *elle tourne en rave*, c'est-à-dire : ses seins se prennent à gonfler à l'instar d'une rave.

15. *Les Auvergnats et Limosins*
Font leurs affaires, puis celles des voisins.
PAPIR. MASSON., *Descriptio Franciæ per flum.*

16. *O vainquit sans convii*
Ine vilaine trolie,
De Limousins affamie;
Mez tote noutre assomblie
Lour dissit que les raves en la Judie
N'etiant guère estimie
N'ayant point de pourceaux.

Alors vint sans invitation (à la crèche, il s'agit d'un Noël).
Une vilaine bande,
De Limousins affamée;
Mais toute notre assemblée
Leur dit que les raves en la Judée
N'étaient guère estimées

N'ayant point de pourceaux (par interdiction légale).
NORL POITEVIN. *Bulletin des Antiquaires de l'Ouest.*

17. *Convoi de Limoges.*

C'est-à-dire politesses cérémonieuses, révérences sans fin.
Les Limougeaudois sont si prévenants, si obséquieux, que lorsqu'ils se visitent, celui qui vient de recevoir reconduit son visiteur jusque chez lui. Ce dernier, se piquant alors de générosité, ramène l'autre, et ainsi de suite. « Deux Limosins, dit le baron de Fœneste, passèrent une nuit à se convoier. » La marchandise rend obséquieux.

D'AUBIGNÉ, *Avent. de Fœneste.*

18. *Gueux comme un gentilhomme de Ligoure.*

Gueux au sens de misérable, mal accoutré.
« C'est un pays enclavé dans le Limosin. On dit ce proverbe : *Gueux comme un gentilhomme de Ligoure*. Ils n'ont qu'un fusil, un chien galeux; ils vont à la chasse : ce sont des gentillâtres. »

LANCELOT, *Recherches sur les Pagi.*

19. *Tromperie de Bellac.*

« Quoique nous eussions choisi la meilleure hôtellerie, nous y bûmes du vin à teindre les nappes, et qu'on appelle communément la *tromperie de Bellac*. Ce proverbe a cela de bon que Louis XIII en est l'auteur. »

LA FONTAINE, *Voyage en Limosin, en 1663.*

20. *Toupinier de Duris.*

On y fabrique beaucoup de pots. *Tupi, loup*, pot (peut-être venu de pouti, étain).

21. *Li plus roigno en Limosin.*

Diction. de l'Apostole, XIII^e siècle.

22. *Manger du pain comme un Limosin.*

LEROUX, *Diction. comique.*

Plus anciennement le proverbe existait en latin : *Lemovix panis helluo*. L'on dit encore : *Manger la soupe comme un Limousin* (1).

23. *Papes du Limousin,
Chanceliers d'Auvergne,
Maréchaux de Gascogne,
Légistes de Bourges.*

CATRINOT, *Prov. franç.*

Le Bas-Limousin a donné trois papes à l'Église : Clément VI, Innocent VI et Grégoire XI.

24. *Académicien d'Ambazac.*

Pour désigner un ignorant, un sot, un âne.

Cette commune est au nord et à peu de distance de Limoges.

25. *Rabies lemovica.*

Intrigue, brigue limousine.

Diction en usage à Avignon au *xvi^e* siècle à propos de nos nombreux cardinaux.

26. *Jamays lou Lemouzi n'hat perit per secharessa.*

Jamais en Limousin la disette n'est venue par sécheresse.

Notre pays est, en effet, fort arrosé, soit par les cours d'eau qui y abondent, soit par l'effet des vents d'ouest vers lesquels cette vaste facette très boisée du Plateau central n'est que trop tournée.

27. *Les Coutaux.*

Gens des coteaux du Bas-Limousin, ainsi appelés à Saint-Yrieix-la-Perche, où ils portent le vin à dos de mulet, dans des outres, en 1587. (*Livre de raison de Jarrige*, publié par M. de Montégut.)

(1) CLÉMENT SIMON, auteur d'une abondante collection de proverbes patois corréziens interprétés avec autant de sagacité que d'érudition.

28. *C'est un viscomtain.*

Pour dire c'est un paresseux, ami de la bonne chère et des réunions.

Dicton encore très en usage à Figeac, à propos de la bourgeoisie de Saint-Céré.

Or, nous retrouvons dans un rapport d'intendant de notre province daté de 1767, à propos de Bilhac, Meyssac et du caractère des habitants de la vicomté, en général, « *qu'ils ont l'esprit vicontin, ami de l'oisiveté.* » (Série C, n° 203. Archives de la Préfecture de Limoges.)

29. *Gentilshommes habillés de soie.*

Les paysans du Limosin appellent gentilshommes les pourceaux, parce qu'ils sont vêtus de soie comme l'était autrefois la seule noblesse.

Ducatiana, p. 24.

Aux environs de Montpellier, on appelle souvent le pourceau : *lou noble*.

CLÉMENT SIMON, *Prov.*

A Tulle, on s'insulte en disant *noble porc* !

SÉRIE II^{me}

DICTONS RÉGIONAUX

AUXQUELS NOUS PROPOSERIONS DE DONNER COURS EN CETTE FORME
CONDENSÉE, QUOIQUE CEUX DE CETTE SÉRIE
NE SOIENT PAS TOUS EN CIRCULATION

30. *Moutardiers de Brive.*

Brive, chef-lieu d'arrondissement, est renommée, depuis fort longtemps, pour la fabrication de la moutarde violette.

31. *Laboureurs de Larche.*

Le rendement de Larche, chef-lieu de canton, est surtout en céréales.

32. *Chaufourniers d'Ayen.*

Ayen, chef-lieu de canton, est situé sur un plateau calcaire qui fournit de bonnes pierres à chaux.

33. *Fruitiers de Donzenac.*

Le canton de Donzenac produisait une certaine quantité de fruits qu'on allait habituellement vendre à Tulle pendant l'été.

34. *Charbonniers de Juillac.*

C'est un pays de châtaigniers. Or, on dit du *châtaignier* : *boun charbounier*.

35. *Forgerons de Vigeois.*

Il y avait beaucoup de forges au bois donnant des fers doux, estimés surtout pour la ferrure des chevaux.

36. *Maquignons de Lubersac.*

Le haras de Pompadour est situé dans le canton de Lubersac, qui élève beaucoup de chevaux.

37. *Huiliers de Meyssac.*

Le canton de Meyssac produit de beaux noyers, dont les fruits sont utilisés pour la fabrication de l'huile.

38. *Vignerons de Beaulieu.*

Beaulieu, chef-lieu de canton, est un pays vignoble, dont le raisin produit un liquide foncé très recherché par les marchands de vin.

39. *Chevriers ou Vanniers de Beynat.*

En y gardant les chèvres on tresse des cabas et des paniers.

40. *Mariniers d'Argentat.*

Argentat, chef-lieu de canton sur les bords de la Dordogne, faisait autrefois en grand le commerce des merrain et carassonne, transportés sur des bateaux plats, dont on a gardé la forme à Bordeaux en les appelant encore *des Argentat*.

41. *Chaudronniers de Mercœur.*

42. *Marchands de parapluies de Servières.*

De ces deux cantons on émigre beaucoup pour ce double genre de commerce.

43. *Armuriers de Tulle.*

L'industrie pour la fabrication des fusils était devenue fort importante à Tulle, par suite de l'établissement de la Manufacture d'armes, vers 1760.

44. *Porchers de Seillac.*

Les forêts de Lagraulière et de Saint-Jal ont toujours favorisé la production des truies portières.

45. *Pelletiers de Treignac.*

(La plupart de ces dictons trouveront leur explication et leur complément dans la série suivante.)

46. *Vachers d'Uzerche.*

Les vaches qu'on élève à Uzerche se font remarquer par leur beauté. Elles sont de la race de Limoges. Le *scel des communes d'Uzerche* aurait porté deux bœufs en 1373. S'il faut en croire la légende d'une vieille empreinte sur une bande de soie que nous a montrée M. Pontier, d'Uzerche, Uzerche eut trois paroisses simultanément.

47. *Maçons de Laroche.*

Ils font, en Auvergne et dans le reste de la Corrèze, presque toute la bâtisse.

48. *Savetiers de Lapleau.*

On les trouve dans le Lyonnais surtout. M. Treich-Laplène a écrit un roman de mœurs locales : *Lou gourlier*.

49. *Manœuvres de Corrèze.*

Bordeaux et Paris attirent bon nombre de nos servantes ou journaliers, « *brassiers*, » comme on disait autrefois, c'est-à-dire travaillant mécaniquement des bras, plus que de la tête.

50. *Cochers d'Eygurande.*

Le canton d'Eygurande revendique près de trois cents cochers de fiacre ou d'omnibus, à Paris.

51. *Chasseurs de Sornac.*

52. *Apiculteurs de Bugeat.*

Le miel de ce canton est renommé par son parfum provenant de la nourriture excellente que trouvent les abeilles dans les fleurs des montagnes. Ces plateaux ne produisent que de la bruyère.

53. *Sciurs de long de Meymac.*

Ils vont dans la lande bordelaise pour l'hiver, et travaillent une partie de la nuit aux lueurs d'un foyer de pin.

54. *Jardiniers d'Ussel.*

Renommé pour ses choux pommés.

55. *Moissonneurs de Neuvic.*

Peu de pays fournissent, pendant l'été, des moissonneuses en aussi grand nombre que le canton de Neuvic. C'est aussi la patrie des filles-mères.

56. *Chapeliers de Bort.*

Bort, chef-lieu de canton, possède de nombreuses fabriques de chapeaux de feutre.

SÉRIE III^e

DIGTONS COMIQUES ET PITTORESQUES SUR NOS PRINCIPALES LOCALITÉS OU SUR NOS PERSONNAGES TYPIQUES.

57. *En qui se prend lou rey, quand s'accottat en moussu de Bounaval?*

Le roi ne sait-il pas qu'il a affaire à forte partie, quand il se prend de querelle avec M. de Bonneval?

Les de Bonneval, famille noble possédant en Bas-Limousin (1657) le fief de Blanchefort, canton de Seilhac, et dont on disait aussi en énumérant les principales familles nobles du Limousin :

58. Ventadour vante,
 Pompadour pompe,
 Turenne règne,
Châteauneuf ne les craint pas d'un œuf.
 Des Cars richesse,
 Bonneval noblesse.

MENESTRIER, *Recherches du blason*, t. II, p. 90.

59. *Loungour de Tourena.*

Se dit à Figeac, pour signifier lenteur. Ce mot a-t-il pris son origine de quelque secours arrivé en retard et promis par un prince de Turenne aux consuls de Figeac, ou bien de la différence des mesures de « la vicomté » avec celles de l'abbé de Saint-Sauveur de Figeac?

60. *Aquo eist couma moussu de Braconnat,
Que mourît d'avant d'esser nat.*

C'est comme M. de Braconnat, qui fut enterré avant de naître.

On enterra sa mère durant une éclampsie, qui cessa au cimetière pour donner le jour à ce magistrat, dont la famille, venue de Beaulieu, s'éteint dans une fille, à Tulle.

61. *Qu'en dit Braconnac : Quand calt far festa, calt far festa.*

Comme le dit justement Braconnac, quand il faut faire fête, il faut faire fête.

Idée qu'on traduit dans d'autres pays en disant : Il n'est pas tous les jours fête.

62. *Far couma Jehan de Nivella,
Que quand pleut, affournellat,
Et qu'en veyre vegnir lou bel temps,
S'estend.*

Faire (tout au rebours) comme Jean de Nivelles, qui, la pluie venue, allume ses fourneaux d'écobuage, et qui, le beau temps revenant, s'étend pour dormir.

63. *Couzinier Lambritta.*

Se dit de quelqu'un qui se mêle de cuisiner sans s'y connaître, En Rouergue, comme à Limoges, on le dit au sens de tracassier. tracassier de Lambrette.

64. *Vier couma vieillas rodas, pour Vier couma Heroda.*

Vieux comme de vieilles roues, pour Vieux comme Hérode.

Les mots *vieillas rodas* ont été insensiblement et par ignorance substitués au mot *Heroda*.

65. *L'as croumpat à Bounobiolo !
Tu l'as acheté à Bonneviolle !*

C'est ainsi qu'un habitant du Quercy apostrophe un passant monté sur une rosse, parce que le marché de *Bonneviolle* est renommé pour la vente des mauvais chevaux.

LE ROUX DE LINCY, *Prov.*, t. I, p. 321.

Bonneviolle, canton de Bretenoux (Lot), est situé près de Beaulieu, sur les limites de la Corrèze.

66. *Lous countes de Las Guinas se levount à Miezza-nout per
partir à Miedzour.*

Les comtes de Laguenne se lèvent à minuit pour partir à midi.
Laguenne, petite ville de la banlieue de Tulle.

67. *N'en prenner d'à Bort et d'à Saignas.*

En prendre de Bort et de Sagnes.

C'est-à-dire un peu de partout, à tort et à travers. *Sagnes*, chef-lieu de canton du Cantal, n'était pas, en effet, de la juridiction du prieur de *Bort*, chef-lieu de canton de la Corrèze, et sur la rive opposée de la Dordogne.

68. *Moussu D'er Bost
Vendra tantost,
Se vous embrassat,
Fasés y plaça,
Se vous dit re,
Pausas y un boun soufflet.*

Monsieur Delbos
(Un vert galant resté célèbre)
Viendra tantôt (veiller),
S'il vous embrasse,
Faites-lui place,
Mais s'il se tait,
Appliquez-lui un bon soufflet.

Il faut évidemment le rétablir comme suit :

Se vous dit re,
Fasés y plaça,
Se vous embrassat,
Tournas y un soufflet.

Ce couplet rappelle le dramatique dialogue du *Mari jaloux* provençal (et aussi limousin) donné par Daudet :

Ount'as passat la matinada, corbleu, Marioun.

69. *A quo eit un Hanric-quatre.*

C'est un Henri-quatre.

Se dit d'une chose quelconque, vieille, usée, et d'un débit difficile.

70. *Soumblat lous ches d'Allancha que s'obturount à la paret
per abazzar.*

Il imite les chiens d'Allanche qui s'adossent à un mur
avant d'aboyer.

Allanche, village de St-Bonnet-el-Vert, ou Allanche, du Cantal.

71. *Far couma lou sourcier d'à Navas, que prejavat Dieu
mays panavat.* (D'autres disent la femme de Naves.)

Faire comme le sorcier de Naves, qui priait Dieu tout
en volant.

Naves, situé près de Tulle.

72. *Credar coum'un Angli.*

Crier comme un Anglais.

Crier comme un sourd. Souvenir des invasions. Les gens qui
baragouinent semblent toujours crier. A Ussel, on s'injurie en
disant encore : *Ché d'Anglei, chien d'Anglais.*

(Communiqué par M. Brunet, ancien ministre, qui parle très
purement le patois lubersacois à ses heures familières).

73. *A Bayounna
Tout leic se dounat.
Leic seis anat,
Tout erat dounat.
A Bayonne
Tout se donne.
J'y suis allé,
Tout était donné.*

(Communiqué par M. le chanoine Talin.)

74. *Magre couma Pilato.
Maigre come Pilate.*

Pilate vint, dit la tradition provençale, faire pénitence austère
sur les bords du Rhône.

75. *Traïte couma Judas.
Traître comme Judas.*

76. *Sadour couma Toni-Ballassa.
Saoûl comme Antoine Ballasse.*

Balasse, nom de guerre tiré de la pailleasse gonflée de balle
d'avoine.

77. *Nigre couma Tartari, coum'un Morou.*

Noir comme un Tartare, comme un Maure.

78. *Sale coum'un Bouheime.*

Sale comme un Bohémien.

Boimé, boimo. Celui, celle qui se mêle de dire l'horoscope, vagabond qui dérobe avec adresse..... Femme malpropre.....

.BÉRONIE, *Diction. patois.*

79. *Loung couma tras-Dieu.*

Loin comme au-delà de Dieu, au diable vert.

CL. SIMON, *Prov.*

80. *Aquo n'est pas tras las poulas.*

Cela n'est pas au-delà du vol du chapon.

81. *Parlar biscayen ou gagassi (liégeois).*

Parler biscayen ou liégeois, pour dire baragouiner.

Ne se dit qu'à Tulle, où vinrent comme armuriers, vers 1820, des Liégeois surnommés *gagassi*.

(BÉRONIE.)

82. *Aquo eist lou counte (ou lou prouces) de Longouiran.*

C'est le conte (ou le procès) Longouiran.

Qui n'en finit pas. Probablement personnage légendaire. Racine, *longus*.

83. *Redde couma Merloudan.*

Raide comme (la statue) d'Aymar le dom.

Statue qui se trouvait sous le porche de la cathédrale de Tulle, avant 1793.

84. *Vier coum'una Minet.*

Vieux comme une Minet.

Probablement une vieille chatte. On leur donne souvent ce nom par cajolerie.

85. *Aveir una mina de Mandrin.*

Avoir une mine de Mandrin.

On donne ce nom à un homme dont la figure, le costume et la

tenue annoncent un brigand. Mandrin, chef de contrebandiers, renvoya, en 1763, une trentaine de ses hommes à Tulle; ils se rendirent chez le receveur des tailles, prirent l'argent qu'ils voulurent et s'en retournèrent sans opposition.

BÉRONIE, *Diction. patois*, p. 153.

86. *Afflista, Guillhen,
Que las bragas te vaunt ben!*

Courage, Guillen, remplis tes braies jusqu'en haut. Remonte-les même, elles te vont bien, au lieu de les jeter bas pour ce qui s'annonce nécessaire, d'après l'incongruité émise.

M. l'abbé Roux donne à tort le sens de *cacare* au mot *afflistar*, qui veut simplement dire entasser jusqu'au *faîte, ei flet*. Ici, *implere stercore*. On dit cela à quelqu'un qui a commis une incongruité.

87. *Arri, arri, poutoutou,
Mountarems aus Glettous.
En d'una gogua et dous tourtous,
Davalarems à Varet,
Et leic beurems d'el vi claret.*
- En avant, mon petit ânon,
Nous monterons à *Égletons*.
- Avec un boudin et deux galettes de sarrasin.
Nous descendrons à *Varetz*,
Et y boirons du vin clairret.

Le père chante ainsi à son fils à cheval sur son genou et faisant, sans bourse délier, la tournée des paroisses.

Égletons, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Tulle. — *Varetz*, commune de Brive.

88. *Vars, lou jardi d'ei Bas Lemousi.*
- Vars, le jardin de la Corrèze.

Se dit aussi d'Ussac, plus légitimement.

89. *Eyssandou, petita villa, grand renoum.*

90. *Juliat, pays de chastanhas, las juliacas.*

Madame de Pompadour, la Poisson, bien entendu, trouva si bonnes nos châtaignes blanchies, qu'elle s'indignait de voir ses paysans repus à volonté d'un mets si délicat.

91. *Lous cironeis d'à Libersat.*
Les glorieux de Lubersac.

92. *Lous Mountgibaud*
Fant lous sauts
Couma d'aus lebrauts.
Les Montgibaud
Font les sauts
Comme des levrauts.

Grands, dégingandés, démarche mal assurée.

93. *Vigeois, lous golat-goujeous.*
Avaleurs de goujons.

Faisant allusion aux nombreux goujons de la Vézère, qui baigne le pied de cette bourgade.

94. *Troche, merchands de couadas.*
Godet en bois muni d'une longue queue (cauda) creusée.

95. *Lous loups d'Aestivaux.*
Ils ont pour patron saint Loup, et la paroisse a de grands bois.

96. *Lous poultissiers ou mingat-pouls d'Orgnat.*
Mangeurs de bouillie à la fête votive.

97. *Te faraunt eivesque d'à Prunha.*
On te fera évêque de Prugne.

Prugne était, en 1771, une paroisse de vingt-six communians, près de Brive.

98. *Lous peds-tarrous d'à Dounzenat.*
Les pieds-poudreux de Donzenac (pays d'argile).

99. *Allassat, lous pialat-mounteyrol.*
Pèle-menton, mangeurs de bouillie trop chaude, mieux que les raseurs.

100. *Désargentat couma lou calice de Saint-Viance.*
Se dit de quelqu'un qui a le diable dans sa bourse, ni croix, ni pile.

101. *Lous cassarlous d'à Venarsal.*

Les petits seaux de Venarsal.

Probablement on y fait des seaux légers de bois de châtaignier, qui y abonde.

102. *Lous rasouners d'à Sancta-Féréole.*

Les raisonneurs de Sainte-Féréole, pour dire des raisonneurs insurgés.

On conte qu'il y a soixante ans, un noble de notre pays, officier dans un régiment (M. de Griffolet, dit-on), fut chargé de faire ensevelir les morts après un combat. Il trouva sur le champ de bataille beaucoup de blessés qui avaient encore espoir de vivre. Ils étaient de son pays et ils lui criaient en patois : *Eh ! Moussur, me fotsas pas entéra, io-ou se-i de Sento Fériolo* ; Eh ! Monsieur, ne me faites pas enterrer, je suis de Sainte-Féréole. Ah ! leur répondit-il, *s'es d'oque-us rasouners de Sento Fériolo ; se lan vous escoutavo, lan n'entérorio dégun ; oque-i prou mort per entéra* ; Ah ! vous êtes de ces insolents de Sainte-Féréole ; si l'on vous écoutait, on n'enterrerait personne ; c'est assez mort pour enterrer.

BÉRONIE, *Diction. patois*, p. 249.

103. *Coulounga, la villa rouga.*

Collonges, la ville rouge.

Collonges, commune de Meyssac, a ses maisons bâties en grès chargé d'oxyde de fer, qui donne à la pierre une couleur rouge des plus foncées.

104. *Far viva Tourena.*

Pousser un vivat, un cri de joie.

Le vivat était obligatoire lors des réjouissances publiques.

105. *A qu'eist pas la mort de Tourena.*

Ce n'est pas la mort de Turenne.

Expression employée pour dire qu'il n'est pas arrivé un grand malheur, comme lors de ce triste événement universellement déploré.

106. *A Loustanga*

Leic vaît degu que ne s'en plangat.

Nul ne rapporta louange
De son séjour à Lostange.

107. *Loung couma lou pount d'à Balloec.*

Long comme le pont (suspendu) de Beaulieu.

Ce pont a 150 mètres de long.

108. *Lous esclots, lous pescayres d'à Belloec.*

Les sabots, les pêcheurs de Beaulieu.

Beaulieu est un port commerçant sur les bords de la Dordogne et on y trouve plusieurs fabriques de sabots et beaucoup de pêcheurs.

109. *Engola-fegeis d'à Tudell.*

Mangeurs de foie de Tudeils.

Les paysans donnent en outre ce sobriquet à tous les citadins aussi appelés : pelaus, pelletiers.

110. *Poultranqua d'ei Puech d'Arnac.*

Bouillie au fromage du Puy-d'Arnac.

Chaque paroisse a son plat favori à la ballade.

111. *L'anissou d'à Chanalier.*

Le petit ânon de Chenalier.

112. *Lous saulses d'à Nounard.*

Les amateurs de sauces?

113. *Lous poudous d'Astalhat.*

Les serpettes, les vigneron.

114. *Lous mastchat-fabas.*

Les mâcheurs de fèves.

115. *Lous barbelous d'à Brivazat.*

Les barbillons de Brivezac.

Brivezac, commune de Beaulieu, est située sur les bords de la Dordogne.

116. *Beynat, lous pailhassayres.*

Les vanniers de Beynat.

117. *Albignac, le grand saladier.*

Un Limousin, du nom d'Aubignac ou d'Albignac, s'acquit à Lon-

dres une telle réputation pour faire la salade, que de tous côtés on l'envoyait chercher, et qu'il parvint ainsi à réaliser en peu de temps une fortune de 80,000 francs.

BRILLAT-SAVARIN, *Physiol. du goût*, t. II, ch. XIII.

118. *Tous lous azes d'Obazines crebaïount que n'heiritaias pas d'una sesq-coua.*

Tous les ânes d'Obazine crèveraient que je n'hériterais pas d'une croupière. Le diable pourrait mourir que je n'hériterais pas de ses cornes.

L'abbé avait une nombreuse cavalerie asine pour apporter au couvent des Granges ou de Brive le vin dans des outres, le fromage d'Auvergne, les carpes du Pont-Maure (Rosiers d'Égletons), les seiches, etc., venus par Souillac.

119. *Touréna,
Réna :
Costelneou*

Té craigna mas d'un eou.

Turenne, grommelle : Castelnau ne te craint que d'un œuf.

Une tradition locale atteste que les seigneurs de Castelnau (château situé dans le Lot sur les limites de la Corrèze) étaient tenus, à l'égard des puissants seigneurs de Turenne, à l'hommage..... d'un œuf. Ledit œuf était traîné audit Turenne à grands renforts d'hommes et d'animaux. Et, en voyant passer cette pompe grotesque, le paysan quercynois décochait son mot au château limousin. Cet hommage d'un œuf avait bien pu être imposé comme humiliation pour punir un refus de vassalité, — comme pour certaine merdoulade de Gimel (papiers de M. Clément Simon, au château de Bach).

120. *Lous' argentats, bateau plat.*

On désignait ainsi, à Bordeaux, les bateaux plats qui venaient d'Argentat en descendant la Dordogne.

121. *Messiers de Saint-Chamans.*

Les beaux Messieurs de Saint-Chamant.

Saint-Chamant, canton d'Argentat, est un pays riche, et les propriétaires sont très orgueilleux de leurs terres fertiles.

122. *Miracleis d'à Forzeis.*

Miracles de Forgès.

On désigne ainsi des fausses nouvelles par allusion à une vision-

naire d'une certaine réputation qui se trouvait à Forgès vers 1854, et fut prédite longtemps d'avance (d'après un livre imprimé de M. Clément Simon).

123. *Lous poudous d'à Mounciaux.*

Les vigneron de Monceaux.

124. *Lous couquis d'à Saint-Bonnet.*

Les coquins de Saint-Bonnet-Elvert.

125. *Aubussat, sount pas syableis.*

Ceux d'Albussat ne méritent pas la confiance.

126. *Lourdauds d'à Saint-Marsau.*

Saint-Martial, pays reculé, inaccessible. Mangeurs de châtaignes.

127. *La Chapelle Saint-Géraud, lous capelaus.*

Les chapelains.

128. *Mercœur, Gamels d'à Peyrissat.*

Nigauds de Peyrissat.

Village près Mercœur.

129. *Tioul large coum'un veyrier d'à Saint-Julio.*

Avoir le derrière large comme un verrier de Saint-Julien.

130. *D'à pauc à pauc, l'argent d'Espagnat montat à St-Paul.*

Petit à petit, l'argent d'Espagnac monte à Saint-Paul.

Bourg voisin plus récent et attirant quelques bonnes maisons d'Espagnac.

131. *Sens la peza et lou lignol*

Leic sieunt tous nobles jusqu'ei col.

Sans la poix et le ligneul

Ils y seraient tous nobles jusqu'au col.

Ce proverbe s'applique aux habitants de la ville d'Uzerche, où il y a beaucoup de cordonniers. La finale *jusqu'au cou* insinue qu'ils sentaient la hart. Ils firent beaucoup de fournitures de cuir ouvré pour les armées de la République, en 1793.

132. *Menteur comme le Cartulaire d'Uzerche.*

Uzerche fait remonter à Pépin sa fondation première. D'après le

Cartulaire de cette ville, Turpin, évêque de Limoges, aurait travaillé de toutes ses forces à la diminution du prestige d'Uzerche; mais Labiche de Reignefort s'indigne de l'imputation lancée contre l'évêque et accuse le Cartulaire d'avoir *impudemment menti*; de là le proverbe. Les premières pages en sont d'ailleurs trop vantardes et apocryphes, touchant les origines d'Uzerche.

133. *A Courreza,*
 Lou tioul liur pezat.
 Liur manquat re,
 Mas la mostr' ei pouchet,
 La i eur dourraunt
 Quand lous maridaraunt.
- A Corréze,*
 Le derrière leur pèse.
 Rien ne leur manquerait,
 Si ce n'est la montre au gousset,
 On la leur donnera
 Quand on les mariera.

134. *Tous lous cops que Courreza bourrat,*
 Lou retardat d'un' houra.

Tous les coups de battant que (la cloche de) Corréze donne
Repousse, à une heure de là (le nuage orageux).

Allusion à la croyance encore répandue dans les campagnes que le mouvement de la cloche a le pouvoir d'éloigner les orages.

135. *Miya, dounas me vostra mó que vous menaray bien*
 loug, dins lou pays d'aus auzelous, dich un gros
 chastel sedtat sur una fount, et çapendent, tant n'ault
 que tout ça que veyrés d'ati sirat pas nostre. At per
 l'ayre :
- Un courredour fact d'arcaneus,*
 Sur tres renga de pountaneus,
 Çatat de charameus,
 Que quand pleut, tous sounnount.

Ma mie, laissez-moi prendre votre main, je vous mènerai bien loin (en Limousin), au pays (touffu) des oiseaux, dans un grand château assis sur une fontaine, et cepen-

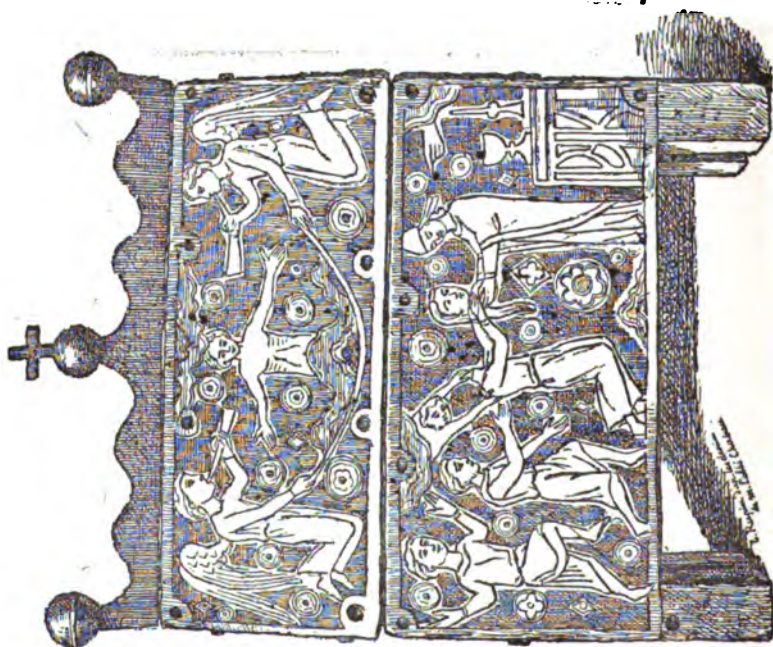
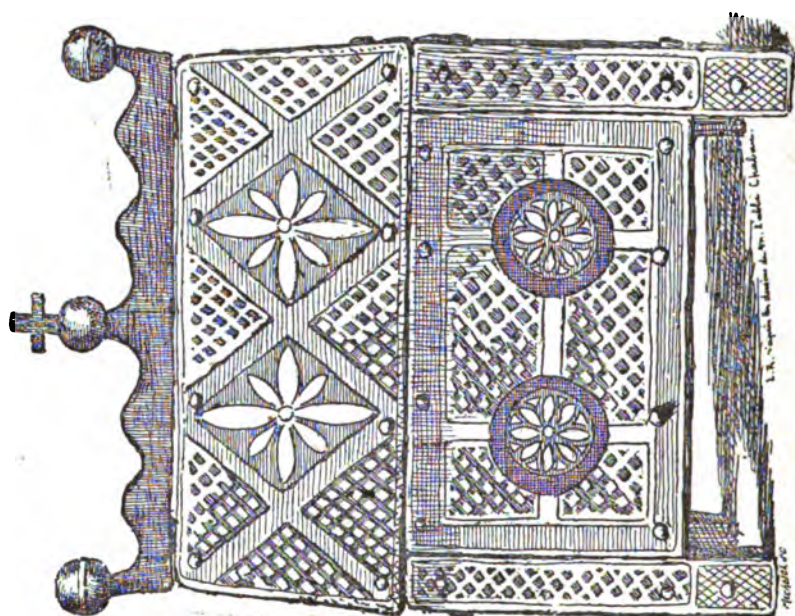
dant si haut que tout ce que vous verrez de là ne sera point nôtre. Il promène dans l'air :

Une galerie d'arceaux,
Sur trois rangées de ponceaux,
Couverte de chalumeaux,

A travers lesquels la pluie elle-même, chante et enchante.

Ces paroles sont attribuées à M. de Vyers faisant sa cour, vers 1730, à M^{lle} de Boubal à Perpignan. Le château auquel il fait allusion est son propre château qui porte son nom, situé aujourd'hui dans le canton de Corrèze et qu'on voit encore avec ses créneaux et ses poivrières.

(A suivre.)



COFFRET EN CUIVRE DORÉ ET ÉMAILLÉ
CONSERVÉ DANS L'ÉGLISE DE SALINS, CANTON DE MAURIAC (CANTAL)
XIII^e siècle.

LES

COFFRETS ÉMAILLÉS

DU CANTAL



NE vive impulsion a été donnée, ici même (1), à un genre spécial d'études, qui consiste dans le dénombrement et la description de toutes les pièces d'émail champlevé limousin actuellement existantes. Il y a à cela tout profit pour l'archéologie et l'histoire de cette industrie. Nous saurons à peu près ce qui aura été produit, car combien d'objets ont disparu ! Heureusement, les textes aident à combler les lacunes (2). Surtout, nous aurons facilité pour compléter l'iconographie du moyen âge. Enfin, par la comparaison, nous parviendrons à signaler les similitudes et les différences, de façon à pouvoir reconstituer les anciens ateliers et les œuvres de certains maîtres.

(1) *Bull. de la Soc. arch. de la Corrèze*, t. V, p. 105 et suiv.; t. VII, p. 47 et suiv.

(2) On le verra prochainement par les inventaires de la cathédrale de Rochester, que va publier dans la *Revue de l'Art chrétien* M. Edmond Bishop.

Continuons donc résolument l'inventaire commencé. Aujourd'hui, il m'est permis d'y ajouter trois pièces nouvelles, grâce à l'obligeance de M. Chabau, aumônier de la Visitation, à Aurillac. Nous ne sortirons pas du Cantal.

En 1884 et 1885, cet ecclésiastique zélé a inséré, dans la *Revue eucharistique de Paray-le-Monial*, quelques notes sommaires sur trois « reliquaires » par lui découverts, les accompagnant de fragments de dessins (1). Cette publication attira mon attention, et j'eus l'idée de revenir en détail sur le sujet, simplement ébauché. J'entrai donc en relation avec l'auteur, qui me répondit fort gracieusement et me promit son concours pour arriver au but désiré.

La représentation de deux autels avait motivé l'impression dans la *Revue* des châsses du Vigean et de Salins : celle de sainte Eulalie y a pris place à la suite, sans que je me rende compte de la raison. Quand on a un but avoué et une spécialité bien déterminée, il conviendrait de ne pas s'en détourner, même accidentellement. Tant de choses restent à dire ou à révéler sur les monuments eucharistiques !

Il importait de reconstituer les coffrets, dont nous n'avions pour ainsi dire que des lambeaux, afin de pouvoir les étudier dans leur ensemble. Cette vue générale est absolument nécessaire, car

(1) Le Musée eucharistique possède des dessins coloriés de ces coffrets, mais ils ne nous ont pas été communiqués. C'est d'autant plus regrettable qu'il eût été utile d'indiquer les couleurs des émaux, où, comme d'habitude, le bleu doit dominer.

il y a toujours deux parties dans l'iconographie des coffrets à reliques : la mort du saint et son triomphe, c'est-à-dire son admission au ciel. Or M. Chabau, pour deux coffrets, n'avait figuré que le martyr sans son complément, et, pour le troisième, s'était contenté du Christ rémunérateur. Il nous fallait davantage.

M. Ernest Rupin, avec son aptitude bien connue, a réduit les dessins de l'intelligent aumônier et présenté les coffrets du Vigean et de Salins sous leur aspect vrai : face, revers et côté. Ainsi les scènes se suivent et deviennent intelligibles.

Un autre motif m'engageait à reprendre la question, à savoir la détermination de la date et du sujet. M. Chabau disait ^{xii}^e siècle où j'inscris ^{xiii}^e, et nommait *Martyre de sainte Proculé* et d'un « évêque ou même d'un pape, » deux scènes que je qualifie *Passion de sainte Valérie* et de *saint Thomas de Cantorbéry*. Il y a là en jeu une question de principes que je tiens à énoncer.

La fabrication limousine travaillait à l'avance ou sur commande. Les produits s'entassaient dans les magasins ou se portaient aux foires, et là l'acheteur faisait son choix. En conséquence, l'iconographie ne traitait que des sujets communs, d'une compréhension facile et bons à toute circonstance, comme le Christ, la Vierge, les apôtres, les anges, et des saints populaires, tels que saint Thomas et sainte Valérie. C'était de la pacotille, du commerce courant, que le fabricant était toujours sûr de placer.

La commande, au contraire, imposait un pro-

gramme, et, comme le public n'aurait pas compris, le sujet s'élucidait par une inscription. Une légende n'était pas nécessaire pour sainte Valérie, mais elle eût été indispensable pour sainte Proculé, précisément parce que le même genre de supplice pouvait amener une confusion.

Ce point de vue a son intérêt pour juger sagement les produits limousins, et c'est la première fois peut-être qu'il est mis en circulation. J'en recommande l'application aux archéologues, persuadé qu'il les aidera dans leurs constatations.

Quoi qu'il en soit de nos divergences d'opinion, je n'en remercie pas moins M. Chabau de sa complaisance. Si nous étions ainsi aidés partout par le clergé, notre besogne serait facile. Du reste, je ne saurais trop louer sa modestie, car il m'écrivait, cette année : « Vous avez fait beaucoup d'honneur à mes dessins en les remarquant; vous leur en ferez un plus grand encore en les reprenant en sous-œuvre et les expliquant avec votre haute compétence. »

I

« Salins est une petite paroisse, située au sud-est et à quatre kilomètres de la ville de Mauriac (Cantal), chef-lieu de canton. Elle doit son nom à une très belle cascade : l'Auge se précipite d'une hauteur de trente mètres. L'église, dédiée à saint Pantaléon, dépendait de l'abbaye de la Chaise-Dieu : elle n'a pas grand caractère, le portail ne remonte pas au-delà du xv^e siècle. Cependant, sa fondation est très ancienne, car elle est men-

tionnée dans la charte de Clovis, dont l'authenticité est contestée, mais qui date au moins du XI^e siècle.

» La chässe ne renferme que des reliques récemment données par l'évêché de Saint-Flour.

» D'anciens inventaires constatent son existence aux deux derniers siècles et désignent les reliques :
« Un petit cofret de bois, avec des bandes de loton,
» où a esté attesté estre les reliques de saint Pan-
» taléon, saint Blaise, saint Léobon et aultres. »
(*Inventaire de 1664.*) Ce reliquaie était alors conservé dans le tabernacle, avec le ciboire.

« Un petit coffret, couvert de cuivre émaillé, où
» sont plusieurs petites parties de reliques de
» plusieurs saints, ledit coffret sans clef et fermant avec un ruban ou cordon. » (*Inventaire de 1743.*) Ce reliquaie était alors à la sacristie. Aujourd'hui, il se conserve dans une petite armoire pratiquée dans la muraille du côté de l'évangile. » (*Lettre de M. Chabau.*)

La forme générale est celle que l'on connaît, parce qu'elle est la plus commune : une maison (1), à quatre côtés inégaux, exhaussée aux angles par quatre pieds carrés, coiffée d'une toiture à double versant et terminée par une crête (2). La crête

(1) « In omnibus domunculis, in quibus electa ponenda sunt, » dit le moine Théophile, au XII^e siècle, dans sa *Diversarum artium schedula*, lib. III, cap. 52.

(2) Il y aurait lieu de fixer, une fois pour toutes, la terminologie. *Chässe* devrait se dire exclusivement des meubles de grande dimension, où repose un corps saint ou notable partie des ossements. *Reliquaie* convient aux parcelles. *Coffre* ou *coffret* semble

T. VII.

5-8

ondule et est ornée, sur trois sommets, de trois boules, celle du milieu surmontée d'une croix. Ces boules sont nommées *pommes* par les anciens textes : elles représentent le fruit de l'arbre de vie, par lequel s'opéra la rédemption du genre humain, et deviennent ainsi le symbole expressif de la béatitude céleste, dont jouissent les martyrs comme récompense de leur foi et de leur courage(1).

La hauteur totale est de 180 millimètres, la largeur de 185.

L'âme est en bois. Des plaques de cuivre, doré et émaillé, y sont fixées par de petits clous à tête ronde.

Les pieds sont striés en losange, pour rompre la monotonie de la surface, mais de façon aussi à ne pas arrêter le regard.

La face seule a de l'importance, car c'était elle qui se trouvait en vue lors de l'exposition des reliques.

Le revers est très simple : toutefois sa nudité est dissimulée par des motifs géométriques, égayés de fleurons. Les montants sont quadrillés. Le panneau de l'auge, entouré d'une bordure lisse bleu-clair, est coupé par une ligne horizontale et deux verticales d'émail blanc, avec disques aux points de rencontre. Le pourtour du médaillon est rouge et le fleuron blanc. Ces fleurettes indiquent les

ici le mot propre : « *Coffros Lemovicenses*, » comme parle le *Gallia christiana*, à la date de 1218; « *coffræ de opere Lemovicensi*, » selon l'inventaire de Saint-Paul de Londres, en 1298.

(1) *Bull. de la Soc. arch. de la Corrèze*, t. VI, p. 485-487.

joies célestes ; en sorte que celui qui repose dans le coffret voit réalisée la prophétie biblique : « Fulcite me floribus, stipate me malis. » (*Cant. Cant.*, II, 5.) Le champ est quadrillé en treillis, de même qu'au toit, où des bandes bleu-clair dessinent des losanges, remplis de fleurons blancs à longs pétales.

Lors de la restauration du coffret, la plaque du toit a été reportée en avant, et celle de la partie antérieure est venue se fixer au revers. M. Rupin a, dans sa gravure, remis chaque chose à sa place première : la corrélation existe, en effet, entre toutes les parties, et on ne peut méconnaître que l'*histoire* convient à la face, parce que c'est elle qu'on regarde et la simple *décoration* au revers, qui n'est pas en évidence sur l'autel. On ne saurait prendre trop de précautions dans ces arrangements, où la logique doit guider principalement.

La plaque antérieure de l'auge a été reproduite, dans la *Revue eucharistique*, de grandeur naturelle. Une seule observation renverse la thèse de M. Chabau : sainte Procule porte sa tête « aux pieds d'un prêtre qui célébrait la messe » (1884, p. 283). Or, ici nous avons incontestablement un évêque, d'où il conclut que « l'artiste a commis une légère erreur. » N'attribuons pas ainsi aux autres nos propres distractions.

A l'angle droit, une main, l'index tendu, sort des nuages. C'est la main de Dieu, *dextera Dei*, disent les inscriptions du temps, qui ordonne à l'évêque d'interrompre le saint sacrifice pour aller au-devant de la jeune martyre ; elle montre, in-

dique, mais ne bénit pas. Ce geste, dans la circonstance, est très significatif.

La main divine surmonte l'autel, chargé d'un calice et d'un cierge unique (1), planté sur un chandelier conique dont une boule forme la bobèche. L'autel, de forme cubique, est muni d'un parement à orfrois verticaux, qui n'empêchent pas les plis à l'entre-deux, et à orfroi horizontal, plus connu sous le nom de *frontal* (2).

A la voix de Dieu, l'évêque s'est détourné; il tend les bras pour recevoir l'offrande de la victime. Sa tête est couverte de la mitre unie, à fanons flottants, et son ample chasuble, mise sur l'aube, est relevée sur les bras.

Une motte de terre ondulée est là pour que sainte Valérie s'y agenouille. Vêtue d'une longue robe, ceinte à la taille et les pieds chaussés, elle

(1) X. BARBIER DE MONTAULT. *Le miracle de Bolsène et le saint corporal d'Orvieto*, p. 104-105.

(2) « Item una casula et una capa, cum duabus tuniculis, de nigro velvett de auro besentato, cum duobus frontinellis ejusdem secte. » (*Inv. de Lichfield*, 1317.)

» Item, due frontinelle pro magno altari de eadom secta (de albo samito).

» Item, due frontinelle preciosissime cum imaginibus pro magno altari, quarum una est lata et alia magna (magis? stricta.

» Item, una frontinella ceteris strictior, que adjungitur uno pallo pro magno altari et ista frontinella est excellenter preciosa, quia est per totum margaritis nobilibus ornata cum centum duobus batons de perlez. Et hec omnia de dono Walteri de Langedon episcopi. » (*Inv. de Lichfield*, 1315, n° 87, 88, 89.)

» Item duo paani, de dono magistri Thome de Cantilupo (1265-1275), videlicet una frontinella cum ymaginibus, ad pendendum coram altari et alius strictus ad pendendum supra altare. » (*Ibid.*, n° 110.)

s'incline respectueusement, les bras tendus en avant, tenant à deux mains sa tête, quasi souriante, les cheveux tombants. Du haut du ciel, exprimé par des nuages, descend à mi-corps un ange, dont la mission est de soutenir, au cou, la sainte qui vient d'être décapitée. L'assistance divine est donc évidente. Suit un jeune homme, le prétendant peut-être, en jaquette courte et ceinture, jambes et bras nus, qui par son geste semble vouloir apporter une assistance humaine à la défunte. Le dernier personnage est une jeune fille, reconnaissable à sa figure, sa chevelure et sa robe; elle saute gaiement, les bras en l'air. Cette attitude s'explique par la joie qu'elle éprouve d'être témoin d'un miracle inattendu; ce doit être une compagne de la martyre, peut-être même sa mère (1).

Le fond du panneau est semé de roses; la rose, par sa couleur, est le symbole du sang répandu. Ici il y a encore une raison technique de procéder de la sorte. Les émailleurs limousins n'étaient pas assez sûrs d'eux pour couvrir d'un seul jet une surface plus ou moins grande; ils épargnaient donc dans le métal quelques endroits, qu'ils avivaient ensuite en couleur, et de la sorte l'émail était moins susceptible de se briser. Les roses sont inégales en dimension, suivant l'espace à remplir. Trois fois, on leur substitue des losanges.

(1) Saint Calliope de Cilicie ayant été crucifié, sa mère mourut de joie en baisant le cadavre du martyr dont le bonheur éternel était ainsi assuré (Cahier, *Caractér. des saints*, p. 408).

Le premier archéologue venu du Limousin conclura, comme moi, que le sujet appartient à la vie de sainte Valérie, sujet qui avait en soi un attrait particulier pour la ville de Limoges. S'il restait encore quelque hésitation, elle serait facilement dissipée par la comparaison avec la grande châsse d'argent de Saint-Vaulry (Creuse), qui est du ^{xiii}^e siècle et que je compte publier bientôt, et un bas-relief du tombeau de Bernard Brun, à la cathédrale de Limoges, que l'abbé Texier a fait graver en 1842 dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, et qui remonte au ^{xiv}^e siècle. Voilà donc deux autres monuments affirmant la même tradition iconographique dans un espace de cent ans (1).

Dans une châsse, l'auge représente, d'ordinaire, la vie terrestre, et le toit la vie céleste où le saint entre par sa mort. Il en est ainsi sur le coffret de Salins. Sur un fond constellé de roses, deux

(1) Le cardinal Hugues Roger, frère de Clément VI, mort en 1363, était représenté sur sa tombe en habits pontificaux. « L'amict est chargé, du costé droit, de la figure de saint Martial disant la messe, et sainte Valérie à ses pieds tenant sa teste en sa main, et au-dessus un ange soustenant son corps..... Dans l'autre milieu (du tombeau), l'on voit saint Martial à l'autel et sainte Valérie à ses pieds dans la posture cy dessus cottée, fors qu'il y est en bosse et l'autel dans sa fermetté » (FAGN. *Le Tombeau du cardinal de Tulle*, p. 11-12). — En 1645 fut exécutée, en argent, la châsse de saint Martial, pour la ville de Limoges, par deux orfèvres de Paris. Parmi les bas-reliefs, Legros cite « le miracle de sainte Valérie décapitée, posant sa tête devant le saint apôtre, qui célébroit alors les saints mystères » (*Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, tome XXXII, p. 84). — Sur une toile du ^{xvii}^e siècle est peint le même sujet, au retable de l'autel de sainte Valérie, dans la sacristie de la basilique de Saint-Pierre, à Rome.

anges agenouillés, en tunique collante ceinte à la taille, tiennent d'une main une nappe déployée; leurs ailes abaissées, et par conséquent au repos, indiquent qu'ils sont arrivés au ciel; de l'autre main, ils sonnent de l'oliphant en signe de triomphe.

Sûr la nappe, émergeant des nuages et plongeant la tête dans une autre couche de nuages, car c'est ainsi que le *xiii^e* siècle a représenté le *firmament* (1), l'âme de sainte Valérie, nue comme il convient aux esprits glorieux, se présente de face et à mi-corps, les bras étendus, pour témoigner de sa joie (2).

Il est à remarquer que l'artiste a omis les nimbes à sainte Valérie, à saint Martial et aux anges, pur oubli ou caprice d'artiste dont on trouve mais rarement des exemples, car les règles sur la matière étaient généralement observées avec scrupule.

II

« Saint-Laurent du Vigean, situé à deux kilomètres de Mauriac, est un ancien prieuré dépendant du monastère ou doyenné de Saint-Pierre

(1) Sculpture de la cathédrale de Chartres (*Annal. archéol.*, t. IX, p. 101.)

(2) On a nommé *orant*, dans l'iconographie latine, le personnage figuré sur une tombe, les bras en croix. C'est bien à tort, selon moi, car ici on n'a pas voulu représenter un *vivant* en prière, mais son *âme*, comme l'a expliqué M. de Rossi. Or, une âme au ciel ne prie pas. L'extension des bras doit donc avoir, dans la circonstance, un sens différent, et je propose d'y voir l'allégresse qu'éprouve le défunt en prenant possession du ciel.



COFFRET EN CUIVRE DORÉ ET ÉMAILLÉ
 CONSERVÉ DANS L'ÉGLISE DE SAINT-LAURENT DU VIGEAN, CANTON DE MAURIAC (CANTAL)
 XIII^e siècle.

de Mauriac, fondé au vi^e siècle par sainte Théodechilde, fille de Clovis I^{er}, comme je l'ai raconté dans la vie de cette sainte.

» L'église est romane, sauf la nef, qui a été reconstruite au xv^e siècle parce qu'elle s'était écroulée. Deux chapelles latérales ont été ajoutées à la même époque et une troisième plus tard. On y conserve une côte de saint Laurent, à la fois titulaire de l'édifice et patron du lieu; elle n'a ni authentique ni sceau. Elle est déposée dans le socle d'une statuette de saint Laurent, qui me paraît dater du xviii^e siècle.

» La châsse ne renferme qu'un médaillon moderne, plein de reliques. » (*Lettre de M. Chabau.*)

Sa hauteur est de 15 centimètres, sa largeur de 11; elle a la forme d'une maison sans crête et sort d'une autre main que le coffret précédent. Son style est meilleur et son exécution plus soignée. Les supports sont striés en treillis. La face antérieure de l'auge, bordée d'une ondulation à deux teintes, est consacrée au martyr, le toit à l'introduction au ciel, le rampant de la partie postérieure à l'ensevelissement, et, au-dessous, un cheval galope entre deux arbres. Il est fâcheux que le dessin ait négligé ce quatrième panneau, qui tient probablement à la légende et sur lequel je n'ose me prononcer, car je ne puis, vu l'époque, lui attribuer le sens de la *course* de la vie qui nous reporterait trop haut, à l'ère latine (1). Mais, à mon sens, il y a eu une interversion : à la pas-

(1) *Bull. d'arch. chrét.*, 1873, pl. XI.

sion doit correspondre la sépulture, et l'entrée au ciel dominera alors la scène du cheval, qui relate peut-être un miracle opéré au tombeau.

Le champ du premier panneau est coupé de roses; un chevalier, tête nue, en jaquette à orfrois, le pied gauche posé sur un monticule à trois coteaux (*copeaux*, comme disent les héraldistes), enfonce son épée droite dans le cou de la victime, et de la gauche, tendue, fait un geste d'allocution. Le saint, debout devant l'autel, les mains ouvertes et suppliantes, est habillé d'une riche dalmatique, que recouvre une *casula* à double orfroi perlé. Sa tête barbue est coiffée d'une espèce de couronne à crête ondulée, formée d'un bandeau gemmé, que complète une coiffe d'étoffe avec cornes saillantes. Bien qu'avec l'aspect d'une couronne royale, qui à cette place n'a pas sa raison d'être, nous voyons là certainement une mitre (1), puisqu'il s'agit d'un évêque officiant. L'autel, exhaussé sur un sol à deux rangs de coteaux, est muni d'un parement chevronné, à l'instar du point de Hongrie, et chargé d'un calice bas et à coupe évasée, derrière lequel est mise en perspective une hostie (2), traversée par une croix cantonnée de quatre points (3). Dans l'angle supérieur, la main de Dieu, issant des nuages, bénit à trois doigts, le pouce légère-

(1) *Revue de l'Art chrét.*, t. V, planche à la page 281.

(2) La chasuble, le calice et l'hostie supposent la célébration du saint sacrifice; cependant, il est certain historiquement que l'assassinat eut lieu « pendant les vêpres » (*Bull. de la Soc. arch. de la Corrèze*, t. V, p. 255).

(3) X. BARBIER DE MONTAULT. *Le Martyrium de Poitiers*, p. 33.

ment infléchi, ce qui constitue la bénédiction latine. M. Chabau a tort de dire : « Ici la main bénit à la manière grecque, un des caractères byzantins de cet émail » (p. 284), car l'émail est essentiellement français, sans aucune influence byzantine, même indirecte.

Ce panneau est reproduit en simili-gravure dans la *Revue eucharistique*, pl. XXX.

Je passe au second panneau, que je prends au toit du revers. Deux clercs, en aube et nu-tête, déposent dans un sarcophage rectangulaire, veiné pour imiter le marbre, le corps du défunt, enveloppé entièrement d'un suaire en tissu treillissé et pointillé. A l'endroit de la tête est un nimbe circulaire, car par sa passion le martyr a acquis officiellement la sainteté. Dans la scène précédente, il en était intentionnellement dépourvu, le martyre n'étant pas encore consommé. Le corps est étendu sur un linceul, rejeté, aux extrémités, sur les épaules des clercs. En arrière, un évêque, tête nue, en chasuble orfrayée, la crosse dans la main gauche, donne une dernière bénédiction, au nom de la Sainte-Trinité, à l'illustre martyr.

La bordure forme comme une guirlande de fleurons crucifères; au-dessous, l'ornement consiste dans une succession de carrés se rejoignant et marqués d'une croisette, puis de fleurons crucifères, avec seconde bordure ondulée à l'intérieur.

L'entrée de la serrure, posée horizontalement, dénote le système de fermeture du coffret, au dernier panneau.

Au troisième panneau reparait la bordure on-

dulée, encadrant la scène de l'enlèvement au ciel. Deux anges nimbés, ailes baissées, issant de nuages à mi-corps, habillés d'une robe et d'un manteau, soulèvent d'une main l'auréole elliptique, à contour zigzagué, dans laquelle est l'âme du martyr (1). Elle émerge des nuages, est vêtue d'une robe à ceinture et orfrois au cou et aux manches; sa tête porte le double signe de l'honneur, la couronne et le nimbe; ses bras sont tendus, comme fait sainte Valérie, en signe de joie : « Exultent justi in conspectu Dei et delectentur in lætitia » (*Comm. des martyrs*).

L'âme est plus souvent nue; cependant elle est aussi parfois vêtue, surtout en Italie (2), car de la sorte on exprime le vêtement de gloire et d'allégresse dont Dieu pare ses élus : « Amavit eum Dominus et ornavit eum, stolam gloriæ induit eum, » dit l'office des confesseurs pontifes au bréviaire romain; « stola jucunditatis induit eum Dominus, » ajoute celui d'un martyr (3). La

(1) Voir sur ce rôle des anges ma brochure : *Le Vitrail de Saint-Laurent à la cathédrale de Poitiers*, p. 14. — « L'âme du bienheureux montant au ciel dans une auréole que soutiennent deux anges, » est signalée par l'abbé Texier (*Argentiers*, pl. IV) sur un coffret qui était alors sa propriété.

(2) Voir, à Sainte-Croix de Florence, les funérailles de saint François : fresque de Giotto (xiv^e siècle) et bas-relief de Benedetto da Maiano (xv^e siècle), dans la *Vie de saint François* (Paris, Plon, 1885), p. 261 et pl. XXIII.

(3) La sixième leçon de l'office de saint Benoît, au bréviaire romain, parle de son âme, qui fait son entrée au ciel, *parée d'un manteau très précieux*, ainsi que l'ont attesté deux de ses moines : « Sublatis in cælum oculis, orans, inter manus discipulorum efflavit animam : quam duo monachi euntem in cælum viderunt pallio

robe a remplacé le costume épiscopal, comme la couronne la mitre, parce que, d'après le commun des martyrs, au même bréviaire, Dieu, en mettant la couronne précieuse sur la tête de l'élu, se donne lui-même : « Domine, prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis » (nous avons vu cette bénédiction au moment décisif), « posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso; corona aurea super caput ejus, expressa signo sanctitatis, gloria honoris et opus fortitudinis. »

« Deus, tuorum militum
Sors et corona, præmium. »

Le nimbe s'explique par ce texte du bréviaire que lui applique aussi Guillaume Durant dans son *Rational* : « Scuto bonæ voluntatis coronasti eum, Domine » (*Off. du comm. d'un martyr*).

Les coffrets analogues ne manquent pas pour déterminer le sujet, qui n'offre pas de notables variantes, mais se réduit habituellement aux scènes de la mort et de l'ensevelissement. Je citerai ceux de la cathédrale d'Anagni (1), du musée de Clermont-Ferrand, de la collection de M. de Glanville (*Revue de l'Art chrét.*, 1885, p. 72), du musée de Berlin (*Bulletin de la Soc. archéol.*

ornatam pretiosissimo, circum eam fulgentibus lampadibus et clarissima et gravissima specie virum stantem supra caput ipsius dicentem audierunt : Hæc est via qua dilectus Domini Benedictus in cælum ascendit. »

(1) X. BARBIER DE MONTAULT. *La Cathédrale d'Anagni*, p. 82; j'en ai fait faire une photographie par M. Simelli pour ma collection des *Antiquités de Rome*. Les variantes sont : le calice posé sur l'autel devant une croix à trois pieds, deux meurtriers, saint Pierre avec sa croix et saint Paul aux petits côtés.

de la Corrèze, t. VII, p. 51), de la collection de M. Doire, à Évreux (*ibid.*, p. 52), du musée Trivulzio, à Milan (1) (*ibid.*, t. V, p. 219), les trois de l'Angleterre (*ibid.*, p. 256) (2), et celui de la basilique de Latran, que j'ai signalé deux fois dans la *Revue de l'Art chrétien*. Sur ce dernier, les meurtriers sont au nombre de deux, et l'évêque, à la mise au tombeau, est assisté d'un acolyte tenant le rituel (3). Tout cela ne convient qu'à saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, assassiné pour la foi dans sa cathédrale, le 29 décembre 1170 (4).

Les petits côtés offrent, dans une bordure à fleurons, un apôtre abrité par une arcade cintrée, dont la retombée se fait sur une double colonne,

(1) « Au toit, le Christ et deux anges; auge, le martyr; flancs, deux bienheureux. »

(2) « Auge, le martyr debout au pied de l'autel, trois chevaliers; toit, la déposition du cadavre dans un riche sarcophage. »

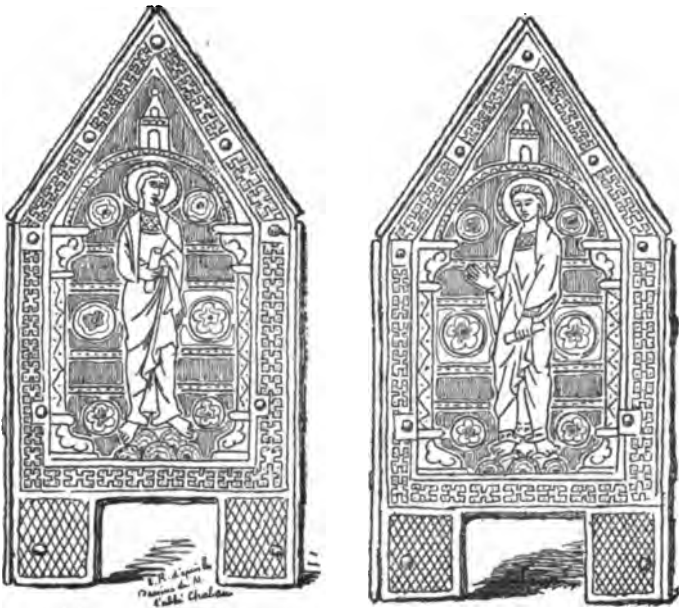
(3) « Sur la chasse d'Hereford, en face de l'évêque présidant aux funérailles, se tient un diacre chargé d'un diptyque » (*Bull. de la Soc. arch. de la Corrèze*, t. V, p. 256).

(4) Il fut canonisé par Alexandre III deux ans après sa mort. Ce fut le premier pour lequel le pape se réserva la canonisation par le Saint-Siège (Benedict. XIV, *De serv. Dei beat. et beat. canoniz.*, lib. I, cap. 9, n. 2).

Le corps ayant été levé de terre en 1220, son culte s'accrut d'autant. L'exécution des coffrets limousins correspond à cette date.

Les reliques déposées dans ces coffrets purent être alors des ossements ou parcelles d'os; mais, antérieurement, on avait distribué de ses vêtements, de sa cervelle et de son sang, ce qui répond au doute émis dans le *Bull. de la Soc. arch. de la Corrèze*, t. V, p. 255, sur l'impossibilité d'avoir des reliques partielles d'un homme dont le corps fut inhumé en entier. Voir ma brochure *Inventaire de la basilique de Sainte-Marie Majeure, à Rome*, p. 23, 27-30; j'y cite une inscription du XIII^e siècle. Cet opuscule est extrait de la *Revue de l'Art chrétien*, t. XVI, 1873.

à base et chapiteau feuillagés; une tourelle surmonte le cintre. On reconnaît l'apôtre à son double vêtement (tunique à orfroi et manteau), à ses pieds nus posés sur une montagne à cinq coteaux, et à l'emploi de ses mains : de l'une, il fait le geste de la prédication, et dans l'autre il tient un rouleau qui renferme la doctrine évangélique. La figure est imberbe et la tête entourée d'un nimbe. Des bandeaux pointillés, en taille d'épargne, coupent horizontalement le fond, alternant avec des bandeaux plus larges, émaillés et fleuronsnés.



Quels sont ces apôtres? Rien ne le révèle, faute d'inscription et d'attributs. Sûrement, ce n'est ni saint Pierre ni saint Paul, au caractère typique.

Parmi les apôtres, les uns sont barbus, les autres imberbes. Saint Jean est imberbe en France, au xiii^e siècle, saint Thomas aussi ; mais, je le répète, il est impossible de les nommer.

Le symbolisme, au contraire, est bien mieux fixé. Nous l'apprenons de saint Augustin, dans son Exposition sur les Psaumes et du Bréviaire romain, qui lui emprunte les leçons du second nocturne du commun des apôtres. Les apôtres sont le fondement de la cité sainte, établie sur les montagnes éternelles. Ils portent notre infirmité et sont les portes par lesquelles nous entrons dans le royaume de Dieu, grâce à leur prédication. « *Fundamenta ejus in montibus sanctis, diligit Dominus portas Sion. Quare sunt fundamenta apostoli et prophetæ? Quia eorum auctoritas portat infirmitatem nostram. Quare sunt portæ? Quia per ipsos intramus ad regnum Dei. Prædicant enim nobis et cum per ipsos intramus, per Christum intramus : ipse est enim janua.* »

Les apôtres gardent donc les reliques du martyr et les recommandent à la vénération des fidèles. Ils proclament aussi sa foi, son courage, sa victoire ; en sorte qu'on peut chanter avec l'Église dans une de ses hymnes triomphales :

• *« Invictæ martyr, unicum
Patris secutus Filium,
Victis triumphas hostibus,
Victor fruens cælestibus. »*

C'est jouir du ciel que d'habiter avec les apôtres dans les tabernacles éternels : « *Dabo sanctis meis*

locum nominatum in regno Patris mei, dicit Dominus » (*Comm. des martyrs*).

III

M. Chabau écrit dans la *Revue eucharistique* (1885, p. 59) : « Châsse de sainte Eulalie, canton de Pleaux (Cantal). Le Christ, assis et bénissant à la manière latine, avec trois doigts. Il tient de la main gauche le livre des évangiles. La tête est en relief (1) et couronnée. Les fleurons de la couronne ont disparu. Le nimbe est croisé comme il convient, et le personnage entier est entouré d'une auréole elliptique. C'est la gloire complète. A sa droite et à sa gauche, deux autres personnages qui ne sont point caractérisés. Cet émail peut être du ^{xiii}^e siècle. La royauté de Jésus-Christ y est parfaitement indiquée par la pose, le geste et surtout la couronne. »

De ce coffret, dont la description est très incomplète puisqu'un panneau seul est signalé, nous n'avons, dans le dessin de la planche XXXVI, que le Christ-roi, sans son escorte de saints. Je suppose, d'après le principe exposé, que la plaque forme toiture. Si nous avions la plaque inférieure, nous saurions à qui Jésus décerne la récompense céleste, car ceux qui l'entourent composent en abrégé sa cour (2).

(1) « Les têtes en relief sur des bustes gravés sont communes en Limousin; on n'en connaît pour ainsi dire pas d'exemple en Allemagne » (*Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, t. XXXII, p. 52).

(2) Si je cherche des similaires à cet émail, j'en rencontre deux dans le beau livre de M. de Roddaz : *L'Art ancien à l'Exposition*
T. VII. 3-9

La couronne ressemble, par sa coiffe à cornes, à celle du coffret de saint Thomas. La figure est barbue et la chevelure longue. La robe est bordée, au col, d'un orfroi, et le manteau, jeté sur l'épaule gauche, se ramène en avant. Le livre est fermé, car lui seul peut l'ouvrir(1), et appuyé sur son genou gauche. Les pieds nus posent sur un escabeau, insigne de dignité suprême. On ne voit pas de siège; la barre transversale ne peut en tenir lieu, se trouvant à hauteur des reins. Quatre disques à couches concentriques égaient le fond. Quatre autres disques, rehaussés de marguerites à six pétales arrondis, saillaient aux pointes et au milieu de l'auréole.

La date d'exécution est certainement le ^{xiii}^e siècle, plutôt vers le règne de saint Louis.

X. BARBIER DE MONTAULT,

Prélat de la Maison de Sa Sainteté.

nationale belge (Bruxelles, 1882), p. 15, 32. Le coffret de la collection Vermeersch présente : à l'auge, le Christ-roi, assis entre deux apôtres, également assis, par allusion au jugement dernier qui attribue aux saints leur récompense éternelle; au toit, trois anges à mi-corps, issant des nuages et ailes au repos. Tout ici parle donc du ciel. Le revers n'est pas figuré sur la planche.

Au coffret de la collection Desmottes, l'auge met en scène la Crucifixion avec la Vierge, saint Jean et deux apôtres debout; au toit, la Majesté entre deux anges semblables aux précédents. Le symbolisme ici est manifeste, et le Christ lui-même l'a expliqué aux disciples d'Emmaüs : « Nonne hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam ? » (Saint Luc, XXIV, 26). On voit par là combien il est utile à la science de ne pas morceler les sujets pour n'en donner qu'un détail, qui laisse dans l'embarras sur son complément.

(1) *Apoc.*, V, 5.

LIVRES DE RAISON

LIMOUSINS ET MARCHOIS

TEXTES

(Suite. — Voir t. VII, 2^e livraison.)

II

CAHIER-MEMENTO DE PSAUMET PÉCONNET,
NOTAIRE A LIMOGES (1487-1502) (1)

Livre de M. Psaumet Péconnet, no^m royal, dans lequel est la datte de son contract de mariage et les noms de ses enfans; led. livre en premiere datte du mardy devant Pasques de l'an 1487 (2).

En sec sen (3) la memoria tochan mas nopsas :

Et premieyrament, yeu, Psalme Peconet, fermiet (4) la Mathive Beynesche (5), filhe de feu Johan Beyneys, au temps que vivie, bourgeys et marchant de Limoges, et de Mathive Salessa, lo dimars davant Pasqueys, en lan mil quatre cens quatre vings et sept (6), et luy doniey ung aneu d'aur appellet *signet* (7), que costave. xxxii ss. vi d. (8).

(1) Voir la notice consacrée à ce manuscrit dans notre introduction. L. G.

(2) Ce titre paraît être d'une main du xviii^e siècle. Il est écrit sur la feuille formant couverture.

(3) S'ensuit.

(4) De *fermar* ou *firmar*, qui équivaut à *accorder*, mais avec le sens actif. On trouve constamment dans le livre d'Étienne Benoist et dans d'autres documents des xiv^e et xv^e siècles, *fermalhas*, signifiant *accordailles*.

(5) Benoist, nom d'une riche famille de bourgeoisie qui a joué un rôle considérable à Limoges du xiv^e au xviii^e siècle. On sait que nos pères avaient l'habitude de donner, en parlant d'une femme, une désinence féminine au nom de famille; de là *Beynesche*, *Salessa*.

(6) Le 8 avril 1487.

(7) De *signum*. C'est l'anneau des accords. Les accords n'étaient pas exactement les fiançailles; ils consistaient surtout dans le règlement des questions d'intérêt et dans l'adhésion donnée par les

Item, luy doniey may, la velhe de la S^t Johan, une redorte (1) d'aur que costave. mii ll. (2).

Item, furen fachas las nopsas et solempnisadas en S^t mayr esgleyga a Limoges, a S^t Peyr au Queyroix (3), lo quarteyme jour de novembre l'an mil mii^e quatre vings et sept, et me fust promeys en doayre (4) per Mathieu Beyney, moss^r Jamme et Johan Beyneys, frayrs, la somme de sex vingz et dietz ll. mon. corren (5), et la demorance en lour meygo a la Porte Polalieyra (6), en laqualle y deven balhar une chanbre et l'obradour (7) en

deux familles à un projet de mariage. Les fiançailles avaient un caractère religieux et comportaient l'intervention et le consentement des deux futurs époux, entre lesquels elles créaient, parfois cinq ou six années avant le mariage, un véritable lien. On a aussi appelé *signet* l'anneau à scel.

(8) Soit 10 fr. 46, qui équivaudraient à 52 francs d'aujourd'hui.

(1) Torsade. Il s'agit ici d'un bracelet ou d'un collier, peut-être d'une ceinture ou d'un ornement de tête. Le mot de *redorto* — réorte, en français corrompu — sert encore de nos jours à désigner un objet rond et tordu, tout particulièrement une couronne de pain ou de brioche.

(2) 22 fr. 84, environ 115 francs d'aujourd'hui.

(3) Saint Pierre du Queyroix, une des plus anciennes églises paroissiales de Limoges. Cette église était une prévôté dépendant de l'abbaye de Saint-Martial avant la transformation des anciens chanoines ou clercs en religieux, sous Charles-le-Chauve (848).

(4) Le mot *douaire* ne signifie pas autre chose ici que *dot*, et c'est le sens qu'il a le plus souvent dans les contrats des xiv^e et xv^e siècles. On voit ici un exemple de la constitution d'une dot à une fille par ses frères, à défaut du père de famille. C'était toujours le chef de famille qui avait la charge de payer les dots et qui les constituait : la fortune, on ne saurait trop le rappeler, appartenait à la famille, au groupe et non à ses membres individuellement. Le patrimoine passait directement d'un chef de famille à un autre chef de famille, qui en distribuait une partie conformément aux coutumes de la famille, et aussi aux intérêts actuels du groupe.

(5) Soit 742 francs, 3,710 environ d'à présent.

(6) On appelait rue de la Porte Poulaiillère, ou plus brièvement rue de la Porte, la rue Poulaiillère d'aujourd'hui, qui conserve à une de ses extrémités, du côté de l'ancienne « barrière de la Porte, » une magnifique maison du xiv^e siècle. Ce nom lui avait été donné à cause d'un très ancien marché aux volailles qui s'était tenu à cet endroit.

(7) Atelier, *operatorium*.

eyci, come apar per las lectras passadas per mestre Micheu de Lespine, notari de Limoges, la qualle lettre yeu ay devers me toute grossade, signade et expedide.

Item, pagiey per la despence de lasd. nopsas, tant en polalhe, po, vy, char, mestriers (1), e autras chausas, la some de nou lieuras v d. monede corent (2). . ix ll. v d.

Item, bailliey plus a lad. Mathive, a las nossas, l'aneu fermaditz (3), en quatre perlas, d'aur, que costet. vi ll. (4).

Item, plus une senture ferrade deu long d'argen (5), que costet. vi ll.

Item, luy doniey plus ung aneu esposaditz que costave la some de. iiii ll. x d. (6).

Enseguen sen los presens que me furen donatz a mas nopsas :

Et premierament, mon mestre (7), mestre Estienne Parrot, notari de Limoges. xv ss. (8).

Item, mon cugi (9), Peyr Feydit. . Ung flori ou chat (10).

Item, mon cugi, frayr Johan Peconet. . . v ss. (11).

Item, mon cugi, moss^r mestre Pierre Pradelho, licenciat en leys. xv ss. x d. (12).

Item, mos dos cugis, frayr Guillem de Mathieu et Girau, son frayr. xvii ss. vi d. (13).

(1) Il faut probablement lire *menestriers*, bien qu'il n'y ait aucune trace d'abréviation.

(2) 51 fr. 45, 255 francs au pouvoir de l'argent aujourd'hui.

(3) Anneau *fermaditz*, anneau d'accordée, de fiancée; anneau *esposaditz*, anneau de mariée.

(4) 34 fr. 26, 171 francs environ.

(5) *Ferrée* ou garnie d'argent tout du long.

(6) 23 fr. 35, qui en vaudraient environ 117.

(7) Son patron, le notaire chez lequel il travaille au moment de son mariage.

(8) 4 fr. 29, 21 fr. 50.

(9) Cousin.

(10) *Floreni ad catum*, monnaie souvent mentionnée au xv^e siècle.

(11) 1 fr. 43, plus de 7 francs.

(12) 4 fr. 05 environ, ayant la valeur de 24 francs d'aujourd'hui.

(13) 4 fr. 98, 25 fr. environ.

Item, mon oncle Moss^r Jamme Peconet. 1 flori ou chat.

Item, mon cugi Psalme Peconet, filh de mestre Lien-
nard Peconet, de Ahen Mostiers (1). . . . xviii ss. (2).

Item, et deu quau maridatge furen procreatz et engen-
dratz los enfans que senseguen :

Et premierament, une filhe appellee per son nom
Mariota, ma premiere filhe engendrade, laquale nasquet
lo dimecreys empres la feste de la Assumption Nostre
Dame, que l'on contave per date lo xx^e jour d'oust, lan
mil quatre cens quatre vings et hueutz; et fu son peyry (3)
mon frayr Mathieu Beyneys, et comayr (4) ma mes-
tresse (5), Mariote Rogieyra, fenne de mestre Estene
Parrot, notari de Limoges; et fu baptisade a S^t Peyr au
Queyroy, et pourtet lo nom de sad. meyrine.

Item en seguen se los comeyraditz (6) fatz en las jacillas
de lad. filhe :

Et premierament, moss^r mestre Marti Balestier, licen-
ciat en medicine, venc comeyrar en (7) ung pastitz de
poletz, une auche (8) et un poletz routiz, une tercieyra (9)
de vy.

(1) Eymoutiers, chef-lieu de canton de l'arrond. de Limoges.

(2) 5 fr. 13 : 25 fr. 60.

(3) Parrain. Péconnet donne ici le nom de frère à un de ses
beaux-frères.

(4) Marraine.

(5) La femme du maître notaire chez qui Psaumet Péconnet a
travaillé ou même travaille encore.

(6) *Comeyraditz* signifie, à proprement parler, *qui vient des
commères*, ou *qui est donné à l'occasion des commérages*. Ce
mot s'appliquait aux dons offerts à l'accouchée par ses visiteuses
et visiteurs.

(7) Avec.

(8) Une oie.

(9) On appelait ainsi une mesure représentant la troisième partie
de la pinte.

Item, venc comeyrar lad. Mariote Rogiere, comayr, en ung pastitz de poletz, ung viage (1), et ung autre viage en dos pastitz, ung de poletz et l'autre de lebre (2), une auche, ung gorret (3), quatre poletz routiz et doas tercieyras de vy. Et son marit no volguet pas venir.

Item, la dompne (4) Symona deu Peyrat (5), fenne deu seigneyr Marsau Disnemandi (6), venguet comeyrar per doas vetz (7) : une vetz, en ung pastitz de poletz, et une quarte (8) de vy, et l'autre vetz, en ung autre pastitz de poletz et une autre quarte de vy.

Item, massor (*sic*) la Galiane Beynesche, relictte (9) de feu Mathieu Doury, venc en dos pastitz de poletz, une quarte de vy.

Item, ma d[ompn]e l'Anne Salessa, relictte de feu Franceys Lamic (10), venc en ung pastitz de poletz et une quarte de vy.

Item, ma d[ompn]e Mathive Salessa, relictte de feu mestre Johan Feydit, venc en doas michas (11), ung fromage blanc et dietz leoulx (12) et une quarte de vy.

Item, ma d[ompn]e Mathive Beynesche, femme deu seigneyr Franceys Saleys (13), venc ung viage en ung pastitz

(1) A une visite.

(2) Lièvre.

(3) Un cochon de lait.

(4) Dame.

(5) Dès le XIII^e siècle, les du Peyrat figurent au premier rang des familles de la bourgeoisie de Limoges.

(6) Les Disnemandi, dont le nom s'est francisé et transformé en celui de Disnemat, comptent au XV^e siècle parmi les plus riches bourgeois de Limoges. Daurat, le *poeta regius*, était un Disnemandi.

(7) Par deux fois.

(8) La quatrième partie du setier, parfois de la pinte.

(9) Veuve, du latin *relictæ*.

(10) De *Amici*, forme latine du nom d'une très ancienne famille de notre ville.

(11) Deux *miches* de pain. Le mot s'est conservé.

(12) Nous ne pouvons traduire ce mot.

(13) Les Saleys paraissent être, après les Meyze, les plus grands négociants de Limoges au XV^e siècle.

de poletz et ung autre viage en ung gorret et m poletz routiz et une quarte et terciere de vy, et venc lo seigneyr Franceys, son marit, quant hac sopat (1).

Item Peyr Feydit et sa fenne vengren en ung pastitz de poletz, ung gorret, une auche et dos poletz routiz et doas tertieyras de vy et treys pas choyneys (2).

Item, la Johane Pradelhona, relicte de feu Penot Buat, venc en ung pastitz de poletz et une quarte de vy et treys pas choyneys.

Item, la Noanete Salesse, fenne de Peyrardit, venc en ung pastitz de poletz et une terciere de vy.

Item, lo m^m (3) jour deu meys d'octobre, que era lo jour de moss^r S^t Franceys, l'an mil CCCC III^m et dietz, nasquet Peyr, mon filh, mon segon engendrat, et fu batizat a S^t Peyr au Queyroy de Limoges, et fu son peyry Moss^r mestre Pierre Pradelho, licenciati en leys et prebre (4); et portet lo nom de son peyry; et sa meyrine fu Noanete (5) Salessa, fenne de Peyrardit (6).

Item, venc veyre la jasen (7) lad. comayr, en ung pastitz de quatre poletz et une terciere de vy.

(1) Le mari ne vient qu'après le souper. Il était en effet défendu à tout autre homme qu'au parrain ou aux plus proches parents, d'aller *commérer* chez l'accouchée. Nous avons dit qu'on enfreignait souvent cette interdiction.

(2) Le pain *choyneys* — la forme exacte était, paraît-il, *chanoyneys*, pain de chanoine — était un pain de luxe qu'on trouve souvent mentionné. V. Du CANGE : *panis canonicus*.

(3) On avait d'abord écrit xiiii^m.

(4) Prêtre.

(5) Pour Nanette, de Jeannette, *Johaneta*.

(6) Suit un *nota*, ainsi conçu : *pt lp rpsdpdpt gplppnp bpy-nychp*. Ce qui veut dire évidemment : *et lo refudet Galiane Beyneyche*. L'auteur du *Livre de raison* a voulu noter pour lui seul ce souvenir : sa belle-sœur avait refusé d'être marraine du petit Pierre.

(7) La malade, l'accouchée, de *jacentem*. Le verbe *jaser* pourrait bien venir des caquetages des commères qui visitaient la *jasen*, et non de la pie, *jasso*.

Item, venc ma comayr, la Mariote Rogiere, fenne de mestre Estene Parrot, en ung pastitz de quatre poletz et de une coha de mosto (1), et une quarte de vy.

Item, venc la Johane Pradelhona, sor deud. compayr, veyre lad. jasen, en ung pastiz de quatre poletz et doas tercieyras de vy et treys pas.

Item, venc ung autre viage lo compayr, en un grant presen tres honestemen.

Item, lad. Noanete Salessa, comayr, venc en lo grant presen, tres honestemen.

Item, ma sor (2), la Guischarde Beynesche, fenne de mestre Anthoni Tibort, licentiat en medecine, venc comeyrar en ung pastitz de quatre poletz et de ung lopi de buou (3) entrennas (?) (4), treys pas choyneys et une tercière de vy noveu et une pinte de vy vielh.

Item, venc la dompne Symona deu Peyrat, fenne deu Sr Marsau Disnemandi, en ung pastitz de quatre poletz et une quarte de vy.

Item, venc frayr Johan Peconet (5), mon cugi, en ung pastitz de lebre et une quarte de vy.

Item lo xxvii^e jour d'oust, l'an mil CCCC IIIJ^m et unze, morit lod. mon filz Peyr, a l'ore de prime — a qui Dieu absolhe! (6) — et fu ensebelit au grand tombeau de la dompne Paulie Audiere (7), davan l'esglieyge de S^t Peyr au Queyroy, davan lo grand pourtau.

(1) Une queue de mouton.

(2) Ici, comme plus haut, Psaumet donne à ses belles-sœurs la qualification de sœurs.

(3) Une pièce de bœuf.

(4) S'il n'y avait un jambage de trop au manuscrit, nous serions tenté de lire : *entre mas*, dans les mains.

(5) On voit que les religieux eux-mêmes prenaient part aux comérages. Ce n'était peut-être pas fort décent; mais au « bon vieux temps, » on n'y regardait pas de si près...

(6) Que Dieu absolve!

(7) Paule Audier, femme de Mathieu Benoist, a laissé une mé-

Item, lo noveyme jour deu meys de julhet, l'an mil quatre cens quatre vings et douze, nasquet Estene, mon filz, tiers engendrat, et fu batizat a S^t Peyr au Queyro de Limoges; et fu son peyry mon mestre, mestre Estene Parrot, notari de Limoges, et sa meyrine ma sor; la Galiane Beynesche, relicte de feu Mathivot de Julie (1), dit Douri; et poutet lo nom de son peyry.

Item, lo vi^e jor de mars, l'an mil IIII^e IIII^m et XII (2), Mathieu Beyney reymet (3) la vinhe deu Torondeu (4) et paget, tant per las garentes per que era engagade, que per las reparacius, XLIX ll. x ss. (5). Et en passet la quittance mestre Estene de Campis (6), notari de Limoges, en la presence deu s^r Franceys Saleys et Johan de Lageria et Peyrardit.

Item, lo dietzeyme jour de mars, l'an mil IIII^e IIII^m et trece (7), nasquet mon filz Jamme, quart engendrat, et

moire longtemps vivante. Elle avait, en 1421, au retour d'un pèlerinage à Jérusalem, fait exécuter dans l'église de Saint-Pierre, par un sculpteur vénitien, le *sépulcre* qu'on y voyait encore à l'époque de la Révolution. Il semble, par ce passage, que Paule Audier, morte en 1433, n'avait pas été inhumée dans la chapelle des *Benoist*, construite en 1326 par un membre de cette famille à l'intérieur de l'église, mais dans un tombeau spécial, hors de l'édifice.

(1) La riche famille des de Julien était originaire de la Cité de Limoges; deux de ses membres furent les premiers trésoriers de la Généralité.

(2) 1493. L'année commençait au 25 mars dans le diocèse.

(3) Racheta, *redemit*.

(4) Territoire situé près des fossés du Château de Limoges, entre les Grands-Carmes et Saint-Gérald. Il y existait une fontaine mentionnée par plusieurs documents du XIII^e siècle, et pour le rachat de laquelle un marchand, Gérald Brunaud, fait un legs en 1270. (Arch. de la Haute-Vienne, liasse 8,372.)

(5) 275 fr. 71, qui équivaldraient à 1,379 francs d'à présent.

(6) Étienne Deschamps. Peut-être y a-t-il quelque rapport entre ce notaire et la famille nommée au *Livre de raison* des Malliard.

(7) Vieux style. Il s'agit du 10 mars 1494.

fu batiza a S^t Peyr au Queyroy de Limoges; et nasquet entre dietz et onze horas de neutz; et fu son peyri Jamme de Julie lo joune, mon nebout (1), et sa meyrine la Cibille Salessa, filhe de feu Liennard Saleys; et portet lo nom de son peyri.

Item, lo viii^e jour de septembre, l'an mil IIIJ^e IIIJ^m et quatorze, anet de vite a trespas mon fils Estene, et fu sebelit au grand tombeau de la Dompne Paulie Audieyre, davant lo grant portau de S^t Peyr au Queyroy.

Item, ma filhe, l'Anna, nasquet lo..... (2) jour deu meys de..... (3) l'an mil quatre cens quatrevingts et quinze; et fu son peyri Johan Beney, espinlier (?) (4), et Anne Beynesche, filhe de Mathieu Beyneyt.

Item, ma filhe, la Valerie, nasquet lo jour deux Ynnocens, xxviii^e jour de decembre, l'an mil CCCC IIIJ^m et secge, et furen peyry et meyrine Charles Joliboy, mon nebout, et sa meyrine la Marie Lapine, molhier (5) de mon nebout Jamme de Julie, dit Douri, lo joune.

Item, ma filhe, la Narde, nasquet lo..... (6) jour d'aoust, l'an mil IIIJ^e IIIJ^m XVIII; et furen son peyry moss^r Jamme Beyneyc, et meyrine la Lienarde, filhe de Peyr Feydit.

Lo xvj^e octobre, jour dieumenc (7), l'an mil cinq cens et deux, nasquet Psalme, et fut baptisat à S. Peyr au Queyroy, et fu peyry Marsau Beyney, mon nebout, et fu meyrine la Margot Rogiere, ma selorge (8).

(1) Neveu.

(2) Un mot laissé en blanc.

(3) Un blanc.

(4) Lecture bien douteuse.

(5) Femme.

(6) Un blanc.

(7) Jour de dimanche.

(8) Belle-sœur. On trouve en général *serorge*. — Ce dernier paragraphe parait ne pas être de la même main que le reste du manuscrit. On lit au bas de la page : *Donet (?) per comandamen de la Mathive*.

Plusieurs feuillets — trois au moins — arrachés.

Item, per dos massos que agues, lo xiiij^e et lo xiiij^e jour deu meys de julhet, l'ung dos jornaulx (1), et l'autre ung; premierament, per chasque jornau, po et vi et pistanse, et may xxij d. (2), monte, a treys deniers de po per jour (3), j d. de pistance et iij pintas de vi per jour et xxij d. per une, monte. viij s. ix d. (4).

Item plus, per ce que n'avie pas prou (5) peyra per furnir losd. dos massos, lod. xiiij^e de Julhet, balhieu a Grougo per hueutz chargas que m'en portet prontamen. iij s. iij d. (6).

...Ung... m'en donet a v d. la charge (7).

Item plus, per doas chargas de chau, que aguïs, l'une de Reymon lo masso et l'autre de ung homme de defore (8). xiiij s. vi d. (9).

Item per cinq (10) jornaulx de Vachier que serve los massoulx, lo xi^e, xii^e, xiii^e et quatorzesme jou^r de julhet, per chasque jour xvij d., po, vi et pistance, et en ce sa fenne ly eydet, et may sa filhe, a pourtar de la chau de meygo (11) usques en la vigne et de l'aygue de la fon (12),

(1) Journées.

(2) 58 c. 96, 2 fr. 95 d'aujourd'hui.

(3) Soit 8 c. 04, un peu plus de 40 centimes d'aujourd'hui. On peut lire un peu ce qu'on veut ici : *jour*, *livre* ou *l'un*. Si Psalmet ne donne qu'une livre de pain à ses maçons, il résulterait de ce passage que le pain était cher à cette époque; mais il s'agit ici de deux livres, selon toute probabilité.

(4) 2 fr. 81, au pouvoir de 14 fr. d'à présent. La journée, argent et nourriture, ressort à 35 deniers, soit 0 fr. 937 : 4 fr. 69 d'à présent.

(5) Assez.

(6) 1 fr. 04, correspondant à 5 fr. 20. La charge ressort donc à 65 centimes.

(7) 13 c. 4, équivalant à 67 centimes d'à présent.

(8) Du dehors.

(9) 4 fr. 66, plus de 23 francs : soit plus de 11 fr. 50 la charge.

(10) Vu les corrections faites plus loin, il faut lire ici *quatre* au lieu de cinq.

(11) De la maison, de chez moi.

(12) L'eau de la fontaine.

monten losd. quatres journaulx, lo logier tan solemen, sey po, vi ny pistance. vi s. (1).

Item, plus en vi per losd. quatre journaulx, dotge pintas a treys deniers la pinta, monte. iii s. (2).

En po et pistance per losd. quatre jours : per chascun iiii d., monte xvi d.

Item, doniez a Moss^r lo probost que m'es..... (3).

Item, plus per ung aultre jornau que Vachier no podie pas servir lo dissapte, xiiii^e de Julhet : vi, treys pintas. ix d.

En po et pistance. iiii d.

Item, plus aguis de chas Johan Vidau une tenilhade de chau en cailho, de que pagieys. ii s. vi d. (4).

Item, lo ix^e jour de feurier, l'an mil III^e IIIJ = XII (5), aguis ung homme que demore en las meygos de Colon pres Porquet et se appelle Johan, per charier de la peyra, que me costet xiii d. per jour, et po et vy; et Vachier feys lo merchat : monte, contet lo vi, a iiii d., la pitance (et en ce doas) et lo po iiii d. xxi d. (6).

Item, lo dilus xi de feurier, l'an susd., aguis ung homme dessus nommat per menar la peyra et per charro; costet xv d., po et vy : monte. xxiii d. (7).

Item, per apourtat lo pic (8). j d. (9).

Item, lo dimars, xii^e de feurier, l'an susdit, aguis ung homme, lod. dessus nomat, que me costet xv d., 1 po, ii pintas de vy, monte. xxiii d. (10).

(1) 1 fr. 93, 9 fr. 65 c.; la journée ressort donc à 2 fr. 41 c.

(2) 96 c. 65, équivalant à 4 fr. 83. On voit que le prix de la pinte représente un peu plus de 40 c.; la pinte valant 1 litre 071, le litre de vin est ici porté à un peu plus de 37 centimes.

(3) La fin de ce paragraphe est illisible.

(4) 80 centimes, soit 4 francs.

(5) Le 9 février 1493, nouveau style.

(6) 21 deniers valent un peu plus de 67 centimes : 3 fr. 36 ou 37 d'aujourd'hui.

(7) Moins de 62 centimes, 3 fr. 06 ou 7.

(8) S'agit-il du pic pour extraire la pierre?

(9) 2 c. 68, équivalant à 13 ou 14 centimes d'aujourd'hui.

(10) Moins de 62 centimes, 3 fr. 06 ou 7.

Item lo dimecreys, xii^e deud. meys, achaptiey une pale (1) per far lo mortier; costet. v d. (2).

Item, lod. jour, aguis dos massos, Estene de Mas Bastent (3) et Peyr, de la paroffia deu Palays (4); costeren xx d. et lours despens, gostar et disner et marendet, treys deniers de po chasque repas et doas pintas de vy, iiii d. per pitance, per chascun, monte. v s. iiii d. (5).

Item, lod. jour, aguis doas manobras per far los fondamens et los chavar (6) deud. mur, et per servir los masoux et per chavar lad. peyra : coste[re]n chascun xv d., ung po et doas pintas vy, monte. iiii s. x d. (7).

Item, lod. jour, aguis ung asnier, que menet la terre, loqual deguet aveyr iiij d. (8) de la charge, et chasque jour pinte de vy; et en menet lod. jour .x chargas, monte. iiii s. vii d. (9).

(Le reste manque.)

(1) Pelle.

(2) Un peu plus de 13 centimes, 70 centimes d'aujourd'hui environ.

(3) Le Mashatin, village de la commune de Limoges.

(4) Le Palais, aujourd'hui chef-lieu de commune du canton nord de Limoges, à 7 kilomètres est de Limoges. C'est là que doit être placé le palais de Jocundiac ou Jogenciac, mentionné par plusieurs actes et par les chroniques, au temps des rois de la seconde race.

(5) 1 fr. 69, 8 fr. 45 d'aujourd'hui. Les deux pintes de vin ne sont comptées que 5 deniers, soit 0,134 : 68 ou 70 centimes d'aujourd'hui. La pinte ne vaut donc plus que 34 à 35 centimes, 31 à 32 centimes le litre.

(6) Fouilles.

(7) 1 fr. 23, 6 fr. 15 d'aujourd'hui, soit 3 fr. 07 pour chacun.

(8) 10 c. 7, un peu plus de 50 centimes.

(9) 1 fr. 15, 5 fr. 75 c. La pinte est ici portée de nouveau à 3 deniers.

III

REGISTRE DE FAMILLE DES MAURAT, DU DORAT (1556-1798) (1)

(EXTRAITS)

Papier contenant la date [de la naissance] de mes enfans, faict le dix huictiesme jour de novembre mil cinq centz cinquante six. — S. MAURAT.

JHS MA

Continué (2) pour les enfans qui sont sortis de Anne Gagery, ma femme, et moy, filz de feu M^e Simon Maurat, mon pere, cy dessus signé. Commencé en l'an mil V^e IIII^{me} VIII. — MAURAT app^{re}.

Continué (3) pour les enfans quy sont sortis du mariage de Jean, fils de Pierre et de dame Margueritte Aubugeois : ledit Pierre Maurat estant nay le 13 avril 1605, ainsy qu'il est cy apres refferé; lequel Pierre deceda le 12 septambres 1631, est enterré au Gué Rossignol. Icelluy Jean, mary de Marie Junyen. — J. MAURAT, marchand.

Continué pour les enfans qui sont sortis du mariage de Pierre, filz de Jean et de dame Marie Junyen, icelluy Pierre, mary de Marie Michellet. — P. MAURAT, marchand.

(1) Nous renvoyons encore à l'introduction pour les renseignements relatifs à ce manuscrit. L. G.

(2) Cette mention et les suivantes ont été écrites sur la première page de notre manuscrit, par plusieurs descendants de Simon Maurat, à la date où ils se sont trouvés successivement chargés, en qualité de chefs de famille, de la continuation du registre.

(3) Nous rétablissons partout l'accent sur l'e final, pour faciliter la lecture.

Le dix huictiesme jour de novembre, l'an mil cinq centz cinquante six, nasquist Jehan, mon filz, et fut baptizé a S^t Mychel de Lauriere (1), le jeudy, dix-neufviesme dudit moys; et fut son parrin, mon frere, messire Jehan Maurat, et sa marine Berthe de Volundat, sa tante, sœur de Narde de Volundat, ma femme.

Claude nasquit le vingt ungesme jour de juillet, l'an mil cinq centz cinquante huit, et fut baptizé en l'esglise Monsieur St Pierre du Dorat (2), et fut son perrin honorable homme M^r Claude.... lieutenant en la Basse Marche, et sa marrine damoyzelle Jehanne de Razes, femme de honorable M^r Jacques de Volundat, greffier de Lauriere; et ledit Claude fut baptizé le sabmedy apres, xxiii^e jour du mois de juilhet audit an.

Le jour Saint Roch, nasquist Catherine, ma filhe, de M^r Simon Maurrat et de Catherine Teytaud, ma femme, et fust son perrin Georges Milet (?) et marine Catherine de Razes, femme a Francoy (?) Teytaud, et fut baptizee ledit jour S^t Roch de l'an mil cinq centz soixante et ung.

Le dernier jour d'octobre, l'an de grace mil cinq centz soixante sept, nasquist Berthe Maurrat, filhe dudit M^e Simon et de ladite Catherine Teytaud, environ six heures du matin; auquel jour la ville du Dorat fust prinze par les Hugueneaulx, qui estoient eslevés tant par le pays de Poictou que Guascongne (3); et estoient pres dix huict ou vingt mille; et estoit couronal le sieur de St Sire lequell heust de rancon troys mil six centz livres (4), et fut l'esglise de ceans pilhee et sacagee, ensemble les orgues

(1) Aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrond. de Limoges.

(2) La grande église du Dorat, dont on peut admirer du chemin de fer la pittoresque et majestueuse silhouette.

(3) Pierre Robert a laissé dans ses Mémoires un récit intéressant de ces évènements. Voir l'*Histoire du Dorat*, de M. Aubugeois de la Ville du Bost. Poitiers, Oudin, 1880, p. 77 à 80.

(4) Neuf à dix mille francs d'aujourd'hui.

rompuz (1) et ymages d'icelle, et plusieurs habithans de la present ville ruynés (2); et fut baptizée le mardy, quatriesme jour de novembre ensuyvant; et fut son perrin Jacques Teytaud, son oncle, et sa merrine Berthe Pasquet, femme de Jacques Goyet.

Je, Jean Maurat, app^{re}, filz de feu M^e Simon, qui a escript et signé de sa main les precedentes dattes de ses enffans, qui deceda le lundy, 10^e aoust 1598. moy estant Consul de ceste ville ceste dite année (3), — ay mis la datte des enffans qui sont sortis de Anne Gaston, ma femme et moy, qui fusmes mariés le 20 janvier 1587 :

Jean Maurat nasquit le sabmedy, 2^e juillet 1588, entre une et deux heures de matin, et fut baptizé le lundy 4 ensuyvant, par M^e Pierre de Tourry, vicaire en l'eglize de ceste ville; et fut son parrin sire Jean Gaston, mon beau pere et son grand pere, et sa marrine dame Mathive Dimet, femme de sire René Chesne. — Je n'estois a ce jour en ville, et fut baptizé en mon absence, les troubles et guerres estans fort grands en ce pays pour lors (4).

...Leonard Maurat nasquit le dimenche, 5^e jour de may 1591, environs les deux heures apres mydy, et fut baptizé promptement pour cause de sa maladie, par M^e Pierre de Tourry, vicaire, et fut porté sur les fons de baptesme par M^e Leonard Vacherie, chirurgien, et damoizele Marie du Rieu, vefve feu Guillem de Fonsreaux, s^r de Beaumont.

Il est decédé le 21^e jour d'octobre 1593, de la petite

(1) Ces orgues furent remplacées en 1598 aux frais du chanoine Jean des Forges.

(2) Quelques lignes de ce paragraphe ont déjà été imprimées par M. Leroux dans ses *Recherches sur les Registres paroissiaux du Dorat*.

(3) Le Dorat n'a une organisation communale qu'à partir de 1566.

(4) Au commencement de juillet 1588, en effet, toute la province était troublée. Les ligueurs avaient failli s'emparer de Limoges au mois de juin, et le roi avait dû envoyer l'intendant Turquant pour révoquer les pouvoirs du lieutenant-général, M. d'Hautefort.

verole; en ladite année, les petis enfans en furent fort persecutez (1).

...Guillem Maurat nasquit le mardy, 20^e jour d'octobre 1609, environ les deux heures apres minuit, et fut batizé sus les huict heures de matin, ce mesme jour, par Mes-sire Loys des Affs (2), chanoine et curé de ceste ville, et fut tenu sus les fons baptismales par Jean Rampion, fils de feuz M^e Michel Rampion et Jehane Guacon, pour et au nom de M^e Guillem Guacon, chanoine, qui estoit party le dimenche auparavant pour aler a Paris; sa mar-rine fut Marie La Motte, femme en secondes nopces de sire Jean Dimet.

...Joseph, ...nasquit le vingt neuf septembre 1656... *Il (3) est decedé le 18 avril 1717 au bourg de Moulismes (4), en revenant de Poitiers, et a esté conduit au bourg de Darnac (5) ou il estoit curé, et enteré dans l'esglize dudit Darnac.*

Anne Maurat nasquit le seiziesme jour de decembre 1664... *Elle est decedée le mardy, 13 septembre 1707, environ les neuf heures du soir : a esté enterée dans les g^les (?) des riligieuses de cette ville.*

Jean Maurat nasquit le second jour d'aoust 1666... *Ledit Jean Maurat s'est rendu religieux benedictin et a fait sa pro-fession dans le couvent des Benedictins de Limoges (6), le sixiesme aoust 1686, luy 4^{me}, avec Jean Vacherie, son cousin, Pierre Fayaud et un autre, du Puy en Auvergne... Ledit Jean est*

(1) On trouve ailleurs mention des ravages de la variole à cette époque.

(2) Cet ecclésiastique appartenait sans doute à la famille qui a fourni plusieurs magistrats au Parlement de Bordeaux et à celui de Toulouse.

(3) Note d'une écriture du siècle suivant.

(4) Mounismes, aujourd'hui commune de Saint-Ouen, canton du Dorat (Haute-Vienne).

(5) Darnac, chef-lieu de commune, canton du Dorat.

(6) A l'abbaye de Saint-Augustin-les-Limoges, de la réforme de Saint-Maur.

decédé au benedictent de Bolieu (1) en Bas Limouzent, le 20 fevrier 1751, agé de quatre vingt quatre années et quelle (sic) moy.

Le 4^e avril 1692, jour de Vendredy Saint, environ les deux heures apres midy, Marie Michellet, mon espouse, est decedée et a esté enterrée le lendemain dans les tombeaux de mes parens, par venerable M^{re} Joseph Aubugeois, curé de cette ville, dans le simetiere de Lauzane (2).

Jean Baptiste Maurat nasquit le 7^{me} octobre 1699... *Le 14 fevrier 1719, il est decédé a Limoges, ou il estudioit en filozofie; il est enterré dans l'esglize des Penitens gris (3).*

...Jeanne Maurat est née le 15^e aoust l'année 1731... Le 14 may 1742, elle a esté confirmée par Monsenieur de Limoges.

Anthoine Maurat est nait le sixiesme septambre mil sept cens trante cinq... *Le 27 avril 1749, Antoine Maurat a esté confirmet pare Monsenieur de Limoges, Monsenieur de Colosquet (4).*

François Annie Maurat est nait le lundy, dix sept decembre mille sept cents trente six..., *a esté confirmet par Monsenieur de Limoges, M. de Colosquet. Ledit Francois Maurat et more le..... (5), estan au service du roy de Hanovre (?).*

Le 9 may 1742 : Monsenieur l'Evesque de Limoge est venu au Dorat, ledit jour, 9 may; i a officiet, le 13 may, dant la grande esglise du Dorat, une grande messe et

(1) Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Brive. On sait qu'il existait dans cette petite ville une célèbre abbaye, dont le cartulaire a été publié par notre compatriote, M. Maximin Deloche, de l'Institut.

(2) Lozanne. C'est le nom d'un des anciens cimetières du Dorat.

(3) La chapelle de Saint-Antoine, au cimetière des Arènes (aujourd'hui le Champ de foire).

(4) Jean Gilles de Coëtlosquet, qui, en 1758, fut chargé de l'éducation du duc de Bourgogne, entra plus tard à l'Académie française et mourut le 21 mars 1784.

(5) Un blanc.

vespres. Le 14 may, il a donné la confirmation dan
l'eglise de St Pierre du Dorat, son not (*sic*) est Jean
Giles, senieur du Coetlosquet, Evesque de Limoge.

.
...Jean Baptiste Maurat... né le 13 mars 1796, avocat,
député, représentant à l'Assemblée Constituante, ancien
commissaire de la République, ancien membre du Con-
seil général de la Haute-Vienne, est décédé au Repaire,
commune de Vaulry (1), (Haute-Vienne), le 21 juin 1868,
agé de 72 ans (2).

(1) Canton de Nantiat, arrondissement de Bellac.

(2) Cette note est d'une écriture contemporaine.

IV

LIVRE DE FAMILLE DES LEMAISTRE-BASTIDE DE LIMOGES

(1558-1748) (1).

J'ay mis icy les nativités suivantes, que j'ay trouvées dans un vieux manuscrit de feu mon grand père, escript tout de sa main; et sont très véritables.

« Les (2) nativités de mes enfans et de Françoise Veyrier, fille Jean Veyrier, marchand orfèvre de Limoges (3),
» ma femme :

» Le premier, appelé Jean Lemaistre, nasquit le jeudi
» vingt deuxième de septembre 1558, entre six et sept
» heures du matin, et a été porté sur les fons baptis-
» males par le sieur Jean Veyrier, mon beau père, et par
» la femme du sieur Martial Vertamon (4), marchand et
» bourgeois de Lymoges. *Laudetur Deus!*

Il mourut à Paris, le 14^e février 1621, d'une apopleisie qui le print dans le petit S^t Anthoine, oyant messe, et fut porté chez M^r Petit, rue de Cecile (5), où il fut mort dans quatre heures, et fut enseveli à S^t Paul, audit Paris, comme est feu mon oncle Martial Lemaistre, son frère,

(1) Nous devons à M. l'abbé Lecler la communication du texte de ce livre. On trouvera à l'introduction quelques détails sur le manuscrit.

M. Lecler a rétabli l'accentuation pour faciliter la lecture.

(2) Nous mettons des guillemets aux extraits du papier de famille de Robert Lemaistre.

(3) Nous avons dit que cet orfèvre fut un des propriétaires dont la ville acquit l'emplacement du collège.

(4) Les Vertamon, marchands de Limoges, connus dès le XIII^e siècle, sont la souche de l'illustre famille de robe dont un membre est si glorieusement tombé à Patay.

(5) De Sicile.

qui est une maison proche l'hostel de Lorraine ou des-
pandant d'icelui; et faisoit lors les affaires de Monseigneur
le duc de Vendosme, frère du duc de Lorraine, qui estoit
lors à Paris audit hostel et qui l'alla voir; et son intendant,
trésorier, medecin et apoticaire estoit aussy logé en ladite
maison et y fut porté pour.... a quel prix qui cousta audit
prince. — *Sed numerus mensium ejus apud te est : consti-
tuisti terminos ejus, qui præteriri non potuerunt.*

» Le deuxième enfant que Dieu m'a envoyé c'est appelé
» François Lemaistre, qui nasquit le dimanche, qua-
» triesme aoust 1560, entre six et sept heures du soir;
» et a esté compere M^r Jean Hugon, Lieutenant criminel
» dudit Lymoges, et commère Françoise Ardent, ma belle-
» mère. Et à cause que j'avois le susdit premier filz
» nommé Jean Lemaistre, ledit sieur Lieutenant lui im-
» posa le nom de la dite commère, appelée Françoise
» Ardent, femme dudit sire Jean Veyrier, mon beau père,
» et par ainsi mondit second filz s'appelle François. —
» *Soli Deo honor.*

» Le 3^e enfant que Dieu m'a envoyé en mondit mariage,
» c'est appelé Pierre Lemaistre, qui nasquit le dimanche,
» 21 de juing 1562, entre cinq et six heures du matin.
» M^r M^e Pierre Ardent, procureur pour le Roi à Limoges,
» a este compère; La dame Gilberte..... veufve de feu le
» sieur Penicaille, en son vivant marchand banquier dudit
» Lymoges, a esté commère. — *Sit nomem Domini bene-
» dictum!*

» Le samedi, sixième febvrier 1563, à heure de trois
» heures du matin, mondit filz Pierre Lemaistre est allé
» à Dieu.

» Le quatriesme enfant que madite femme a enfanté, le
» dimanche, jour de Saint Hilaire et 13^e jour de janvier
» 1566, environ huit heures du soir, a esté une fille qui
» s'est appelée Marguerite Lemaistre, de laquelle M^r M^e
» Suduyrault, conseiller au siège présidial de Lymoges (1)

(1) Le siège présidial de Limoges avait été établi en 1551.

» et Marguerite Ardent, sœur dudit procureur Ardent,
» furent parrain et marraine. La dite fille [mourut] le
» lendemain quatorziesme dudit janvier, entre une et
» deux heures après le midy. — *Deus dedit, Deus abstulit,*
» *sit nomen Domini benedictum!*

» Le cinquiesme enfant que Dieu m'a donné, le sa-
» medy dixième janvier 1568, environ l'heure de cinq ou
» six heures du matin, est appelé Anthoyne ou Thoine
» Maistresse (1), de laquelle mon beaufrère, Jean Veyrier,
» fils dudit feu Jean Veyrier, mon beaupère, et Thoyne
» Veyriere, ma belle sœur, femme de feu Mathieu du
» Johannaud, ont estes compères. — *Deus prosperet nativi-*
» *tatem et vitam illius!*

» Le sixième enfant qu'il a plu à Dieu de m'envoyer
» en mon mariage susdit, et fut un mardy, jour S' An-
» thoine, dixseptième jour de janvier 1570 (2), à heure
» d'entre quatre et cinq heures du soir dudit jour; et fut
» compère M^r M^e Gaultier Bermondet, président et lieu-
» tenant général en la sénéchaussée de Lymosin, et com-
» mère la dame Jeannette Foresta, femme de M^r M^e Pierre
» Ardent, procureur du roy en la dite sénéchaussée. —
» *Laudetur Deus in omnibus donis suis!*

» Le septième enfant que Dieu m'a envoyé, le xxiii^e
» décembre, jour de dimanche, veille de Noël 1570, heure
» de six heures du matin, fut appelé Guillaume Le-
» maistre, causant que M^r Guillaume de Julien (3), recep-
» veur d'Agen et mary de Marguerite Ardent, le porta
» sur les fonts avec Jeannette Dubois, sa marrine, femme
» de Jean Veyrier, mon beaufrère, et mourut le septiesme

(1) On retrouve ici l'habitude de donner une désinence féminine aux noms propres de femmes.

(2) On voit, par l'acte qui suit, que le millésime de 1570 est bien exact. L'édit de Rossillon était donc appliqué à Limoges.

(3) Ce Guillaume de Julien, originaire sans doute de Limoges, était membre d'une de nos plus vieilles et de nos plus riches familles. Les de Julien tiraient leur origine de la Cité.

» de janvier en suivant M V° LXXJ, qui estoit un jour
» de dimanche et le lendemain des Roys, et fut à l'article
» de la mort sept jours : mourut ledit jour, vii janvier
» 1571, à heure de deux heures après minuit.

» Le huitieme enfant que Dieu m'a donné, le samedi
» xxvj^e d'avril, entre deux et trois heures après midy mil
» V° soixante douze, a esté appelé et nommé Martial Le-
» maistre, causant (1) que M^r Martial Baignol, chanoine
» de S^t Martial (2) de Lymoges, qui l'a porté de sur les fonts
» avec..... Veyrier, veufve de feu M^r le Conseiller Gran-
» chault. »

Notés qu'il fut docteur en théologie, grammaire, grec et hébreu, et mourut (estant à la suite de l'abbé de S^t Victor (3) à présent archevêque..... de Rohan) à Paris, dans l'hostel de Lorraine, le dernier de octobre 1610, comme appert par son testament; et fut enterré dans S^t Paul, audit Paris, comme feu son frère, feu mon père, que Dieu absolve!

Notés que feu mon grand père, Robert Lemaistre, mourut le mercredi saint, vingt-septième mars 1584, et fut enterré dans la chapelle de la Sainte Trinité qui est dans Saint Michel des Lyons (4); et aie tiré cecy d'un mémoire escript de la main de Pierre Cercleir (?) (5) qui était gendre de mon grand père, pour avoir espousé Anthoinette Lemaistre, ma tante.

(1) A cause que.

(2) Très ancien monastère, sécularisé en 1537.

(3) S'agit-il de Saint-Victor de Paris ou de Saint-Victor de Marseille ?

(4) Une des plus anciennes églises de Limoges, appelée par la chronique de Vigéois, au XII^e siècle : *Archangeli ecclesia superior*. Elle tire son nom des lions de pierre placés au-devant de sa porte à la même époque, et peut-être dès le XI^e siècle.

(5) Peut-être faudrait-il lire ici : *Croisier*.

Nativité de mes enfans.

1. L'an mil V^e quatrevingt et sept, et le vendredy, un-ziesme jour du mois de septembre, entre trois et quatre heure après midy précisément, est né Jan le Maistre, mon fils aîné, lequel fut baptisé le dimanche au soir ensuyvant, treiziesme dudit moys, en l'église de Saint Michel des Lyons, en la presant ville de Lymoges. Messire Jehan de Puyzillon, doyen de l'esglise cathedrale, fut parrain, et dame Jannete Boulhon, ma belle sœur, marrine.

Laus Deo!

Mondit filz est décédé, le sammedy septiesme jur du moys de may mil V^e quatrevingt huict, entre six et sept heures du matin.

Dominus dedit, Dominus abstulit : Sit nomen Domini benedictum!

2. Lan mil V^e quatrevingt et neuf, et le vendredy seiziesme jour de juin, Dieu m'a donné une fille, Françoise Le Maistre, laquelle ma femme a enfanté entre quatre et cinq heures du matin, moy absent en la ville de Bourdeaux (1). Messire Jehan de Mauple, conseiller du roy et trésorier général de France, fut parrain, et dame Françoise Ardent, veufve de feu M^r l'Eslu Douhet, ma grand mère, fut marrine.

Lout soit Dieu!

Obiit ma ditte sœur, le 18^e de apvril mix six cents vingt neuf, à Soullognac (2).

3. Le dixiesme jour de febvrier mil V^e quatrevingt et douze, nasquit en la ville de S^t Léonard (3), sur les cinq

(1) Limoges était du ressort du Parlement de Bordeaux.

(2) Solignac, bourg à 9 kilomètres de Limoges, possédait une célèbre abbaye bénédictine.

(3) Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Limoges. Nous avons dit que beaucoup de ligueurs de Limoges étaient alors réfugiés dans cette ville, et que l'auteur de notre manuscrit était peut-être de ce nombre.

à six heures du matin, Barbe le Maistre, ma fille, et fut parrain le sieur Jehan Masbaret, marchant bourgeois de la dite ville, et marrine Dame Barbe De Cordes, femme du sieur Marcial Decordes dit le Coullaud, marchant bourgeois de Lymoges.

4. Le mercredi, vint et neufviesme jour de septembre, feste de S^t Michel, mil V^e nonante et troys, en la mesme ville de S^t Léonard, entre huict et neuf heures du matin, nasquit François le Maistre, mon fils et fut son parrain noble François de Royère (1), écuyer, seigneur de Brignac et de Beaudesduit, et damoyselle Jane de Douhet, femme de Messire Marcial Benoist (2), trésorier général de France audit Lymoges.

Il mourut à Paris trois ou quatre jours..... (3) l'année 162... et fut enterré à S^t Paul, dans le cimetière, proche son père.

5. Le xxv^e jour de juillet mil V^e quatervints et seize, jour de S^{te} Anne, Marguerite Boulhon, ma femme, s'accoucha d'un fils qui mourut tout à l'instant, après avoir été baptisé des femmes. A Limoges.

6. Le jeudi, xxvi^e mars mil V^e quatervins et dix-huict, nasquit ma fille Gallianne Le Maistre, entre sept et huict heures du soir. Et fut parrain Monsieur M^e Simon Ardent, procureur du Roy à Lymoges, et marrine honeste fille Galliane Mosnier, fille au feu Pierre Mosnier et dame Françoise Decordes. A Lymoges.

Sit nomen Domini benedictum!

J. LEMAISTRE.

(1) Nous retrouvons ici la famille de Royère, dont il a été question au Livre des Massiot.

(2) Martial Benoist, après avoir été un des chefs les plus ardents du parti de la Ligue, obtint la confiance de Henri IV, à ce point que le roi lui adressait souvent des lettres sur les objets les plus importants et que plusieurs assemblées publiques se tinrent dans la maison de Benoist. Plusieurs couvents durent leur fondation ou leur agrandissement aux libéralités du « général » Benoist et de sa femme.

(3) Un blanc.

Ma fille est décédée au mois de may 1600.

7. Le vandredy vintecinquesme jour de juin mil V^e quatrevingt et dix et neuf, entre neuf et dix heures du matin, nasquit en la ville de Lymoges mon fils Joseph le Maistre. Et fu son parrain le s^r Joseph Decordes, sieur de la Grange et Mayeras, et marrine dame Marguerite Ardent, ma tante. *Loué soit Dieu !*

J. LEMAISTRE.

8. Le lendemain des Roys, septiesme jour du mois de janvier, en l'an mil six cent et deux, entre quatre et cinq heures du matin, est née ma fille Anthoinette le Maistre, de laquelle a esté parrain M^r Jehan du Pin, procureur au siège présidial, mon beaufrère, et marrine ma sœur, Anthoinette Le Maistre, veufve de feu M^r Pierre Cercier, vivant huyssier au bureau de Lymoges.

Loué soit Dieu !

J. LEMAISTRE.

Ma mère, Antoinette Lemaistre, décéda le 7^e jour du mois de may, un dimanche matin, — Dieu soit loué en elle ! — et fut anterrée à s^t Michel, dans la chapelle de la s^{te} Trinité.

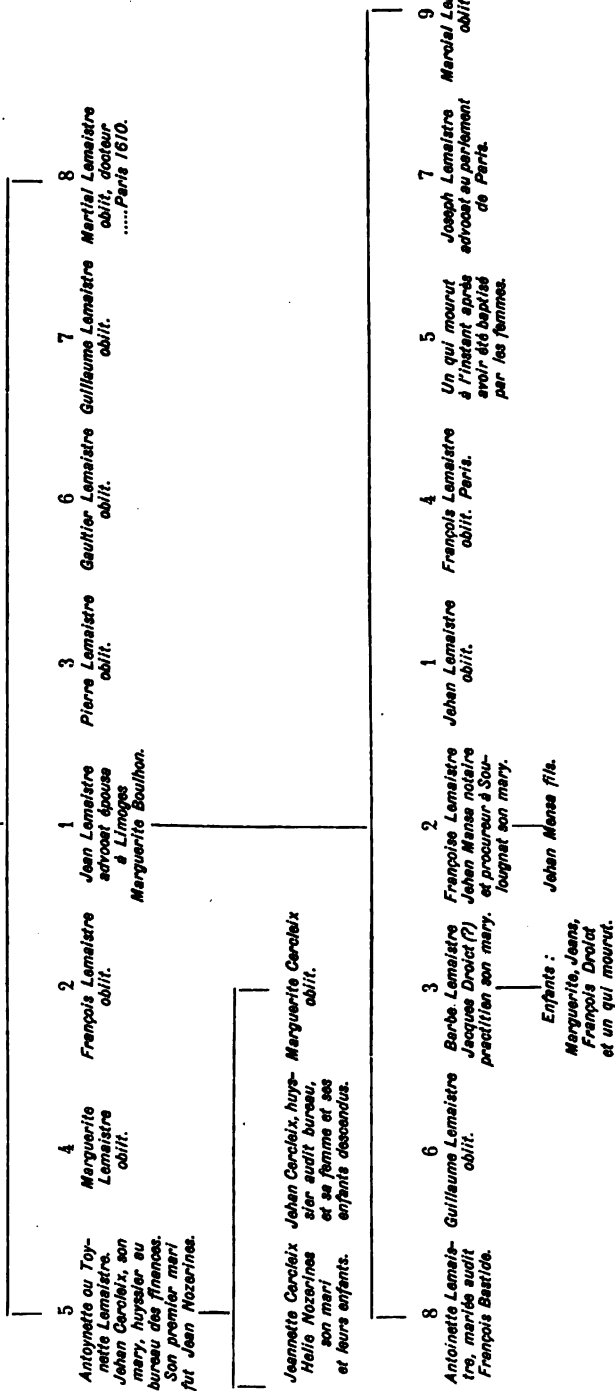
9. Le neufviesme jour du mois d'aoust mil six cent et huict, entre six et sept heures du matin, jour de samedi, vigile de S^t Laurent, nacquit ma fille Marciale Lemaistre ; de laquelle a esté parrain M^r Estienne Ardent, advocat au siege de Lymoges, et marrine honeste fille Marciale Decordes, fille de feu Marcial Decordes, s^r de la Grange. *Loué soit Dieu !*

J. LEMAISTRE.

GÉNÉALOGIE. — Il faut savoir que nous venons de Lion, et cela se justifie par le mariage de Pierre Lemaistre, mon bisaïeul, à Denise Garnier, fille de Pierre Garnier, marchand dudit Lion, que nous avons sçans en parchemin tout escript en lettres d'or et d'azur. et illuminé tout à l'entour avec leurs armoiries, et ce du mois de janvier mil cinq [cent] six, tout en latin, et est fort beau à voir.

Pierre Lemaistre; Denise Garnier sa femme
marchands à Lyon.

Robert Lemaistre, Conseiller à Lymoges, et François
Veyrier sa femme.



*Extrait des enfans que Dieu nous a donné entre ma femme,
Anthoinette Lemaistre et François Bastide.*

Le 9 juillet 1643, le dimanche matin, à l'heure de six heures, Dieu nous a donné nostre enfan, lequel jé faict surplonber (1), en atendan le s^t sacrement de bathéme. Lequel a esté batizé le jour de nostre dame de décembre l'année 1646. A esté son parin mon beaufrère s^r Joseph Lemaistre, et sa marine ma mère, Anne Peyrac, à s^t Michel.

BASTIDE, père.

+

Ma tante Marie Froment feust enterée, le vingtuatriesme juin mil six cents septante cinq, dans mes tombeaux (2) à S^t Pierre (3).

+

Ma tante Anne Bastide, fille dévoste, dessedat le 25^{me} juillet 1676, et feust enterrée à S^t Michel, dans la chapelle de La Sainte Trinité, dans mes tombeaux.

*Extrait des enfans que Dieu nous a donnés, entre ma femme,
Valerie Origet et Joseph Bastide.
Au nom de Dieu.*

Dieu nous a donné un fils, le mardy, entre six et 7 heures du matin, le vingtesiesme jour du moix de ce-

(1) Ondoyer. Ce passage montre bien clairement le sens de ce mot, qu'on trouve sous sa forme romane au Livre de raison d'Étienne Benoist (xiv^e siècle).

(2) Nous avons déjà dit que toutes les familles un peu aisées avaient une sépulture spéciale, soit dans l'église paroissiale, soit dans le cimetière qui l'entourait. Un assez grand nombre faisaient enterrer leurs membres dans une chapelle spéciale de l'église, chapelle fondée par leurs ancêtres et entretenue et desservie à leurs frais.

(3) Saint-Pierre du Queyroix, une des plus anciennes églises de Limoges, et encore aujourd'hui la première paroisse du diocèse.

tembre de l'année mil six cents coixante huit, dont feus parin S^r François Bastide, mon père, et marine Madame Catherine Origet ma belle mère. Dieu soit béni de tout et de toutes choses ! amen. A S^t Michel fust baptisé.

J. BASTIDE père.

Il fut baptisé par le prêtre Leschosie, viquaire.
François Bastide est décédé le 29^e jour de janvier.

Sit nomen Domini benedictum !

Le 20 février 1670, Dieu m'a donné une fille, le jeudi au soir, entre cept et huit heures, et feust parin S^r Jehan Origet mon beaufrère, et marine Antoinette Lemaitre, ma mère : dont elle fust baptisée le lendemain, vendredi, du mesme moix, vingtunième février 1670, à S^t Michel.

J. BASTIDE père.

Obiit ma fille Antoinette Bastide : feust enterrée le 29 mai 1674, dans l'église de S^t Michel, devant la Sainte Trinité, dans nos tombos.

Loué soit le Saint nom de Dieu et la Sainte Vierge Marie !

Dieu nous a donné un fils, le vingtesixième février mil six cents septante et un, le jeudi, à trois heures après mynuit ; et feust parin André L'Origé, mon beaufrère, et marine ma maire, Antoinette Lemaistre : à S^t Michel feust baptisé par le sieur Garat, prestre de ladite Eglise de S^t Michel des Lions.

J. BASTIDE père.

Décéda André Bastide le 15^e aout 1704, et fut enterré dans nos tombos à S^t Michel, dans la chapelle de la Trinité.

*Le Saint nom de Dieu et de la glorieuse Vierge Marie
soit loué à jamais !*

Le 31^{me} d'octobre de l'année mil six cents septante et deux, Dieu nous a donné une fille, le lundy au soir, entre six et sept heures du soir, et feust baptisée le pre-

mier novembre, jour et feste de Tous Saints, et feust parin François Bastide, mon frère, et marine Marie Origé, ma belle sœur : à S^t Michel feust baptisée par le viquère Gadaud. J. BASTIDE, père.

Le 3^e decembre 1676, ma fille Marie Bastide desseda, et elle fut enterrée dans notre chapelle de la Trinité, à S^t Michel, dans nos tumbos.

*Le Saint nom de Dieu et de la glorieuse Vierge Marie
soit loué à jamais !*

Le 28^e jour du moix decembre mil six cents septante et troix, la nuy des Innosans, entre une et deux heures d'après mynui, Dieu m'a donné un enfan, et feut baptisé le landemain 29^{me} du mesme moix et an que deceus; et feust parin François Bastide, mon perre, et marine Anne Duroux, ma belle sœur : à S^t Michel feust baptisé par le sieur Colusson, vicaire. J. BASTIDE père.

Dieu m'a retiré de ce monde mon fils François, qu'il lui avoit pleust me donner, à ma charge (1), le 10^{me} setembre 1679 — Dieu soit loué en tout et partout! — et enterré à S^t Michel, dans la chapelle de la S^{te} Trinité.

*Le Saint nom de Dieu et de la glorieuse Vierge Marie
soit loué à jamais !*

Le 29^e Jehanvier mil six cents septante sing, un mescredy, entre huit et neuf heures du matin, Dieu m'a donné une figle; et feust baptisée le mesme jour à S^t Michel, par le sieur Bardonneaux; et feust parin François Bastide, et marine Marguerite Origé, ma belle-sœur. J. BASTIDE pere.

*Le Saint nom de Dieu et de la glorieuse Vierge Marie
soit loué a jamaix !*

Le 18^{me} setembre mil six cents septante six, Dieu m'a donné une fille, le vendredy au soir, entre sept et huit heures; et feust parin Fransoix Bastide, mon père, et

(1) Charge a ici le sens de douleur.

marine Anne Duroux, ma belle sœur; et feust baptisée le lendemain, dixneufvieme du mesme moix, par le s^r Colusson, vicaire de S^t Michel. J. BASTIDE pere.

Obiit, et anterée dans nostre chapelle de la Trinité, à S^t Michel.

La nourise de ma fille Anne est entrée dans chez nous le 20^{me} cetembre 1676; et lui donnons par année 24 livres pour la nourir.

Plus elle en est sortie le 17^{me} de juin 1678.

*Le Saint nom de Dieu et de la glorieuse Vierge Marie
soit loué à jamais !*

Le 28^{me} décembre 1678, Dieu m'a donné une fille, le mescredy au soir, à 3 heures; et feust baptisée le lendemain à S^t Michel, dont a esté parin le s^r Segon, mon beaufraire, et marine Anne Origet, ma belle sœur; et feust baptisée par le s^r Colusson, vicaire. J. BASTIDE pere.

Ma fille décéda le 9^{me} mars 1685, et fut enterée dans nostre chapelle de la Trinité, à S^t Michel.

La femme de mon afermier de S^t Martin a prins ma fille à nourisse le 27^{me} décembre 1678, à raison de 24 l. pour année, et une aune de toile.

*Le Saint nom de Dieu et de la glorieuse Vierge
soit loué à jamais !*

Le 5^{me} Fevrier 1682

Dieu m'a donné un enfan, un jeudy, à trois heures du matin, et feust baptisé le mesme jour, à S^t Michel, par Rousaud, vicaire, et feust parin Jan Duroux, et mareine Catherine Origet. J. BASTIDE pere.

Mon enfant décéda le 14^e fevrier 1684, et fut enterré à S^t Michel, dans nostre chapelle de la Trinité.

J'ai donné mon enfan à la nourise à la mestayère de la damoiselle Sanson, à Trente-Laux⁽¹⁾, paroisse de S^t Pol, pour 25 l. 10 s. pour année, le 8^{me} mars 1682.

(1) Trentalaud, hameau de la commune de Saint-Paul d'Eyjeaux, canton de Pierrebuffière, arrondissement de Limoges.

Payé le premier moix : 2 l., 2 s. 6 d.

Payé le segon moix : 2 l., 2 s. 6 d.

Le Saint nom de Dieu soit loué à jamais.

Dieu m'a donné un enfan le 27^{me} juin 1683, à deux heures du soir, un jeudy, jour de la Feste Dieu; et feust baptisé a S^t Michel le mesme jour, entre 7 et 8 heures de soir; et feust parin Guillaume Duroux, mon neveu, et mareine ma belle sœur, Marguerite Segon, par le s^r Tessier, vicquaire de S^t Michel. J. BASTIDE pere.

Le 27^{me} juliet 1681.

Je pasé afferme à Jean Carquarei, de mon jardin de S^t Martin (1) pour sept années à commenser puis le huictième décembre 1687, à raison de 41 l. 10 s. pour chascune année, payable de six en six moix par avance, à la réserve de deux journal de auziere (2) et tous les arbres qui sont autour de la dite auzière à la reserve d'un gran arbre siriger (3) qui [est] dans la dite auziere, que je luy donne.

Le jardinier m'a resté 15 s., en ce que (4) je le quite jusques au 8^e décembre 1687.

Reçu de Jean Carquarés 10 l., sur les premiers six moix de l'afferme.

Le (5) S^t nom de Dieu soit bény a jamais! Dieu m'a donné unt fil, le mercredi ce 18^{sième} mars, à 10 heures le ma-teint, de l'anné 1718; fut batisé à S^t Michel des Lions : fut pareint François Bastide et mareine François La

(1) Il s'agit probablement du territoire situé aux portes du château de Limoges, et qui tirait son nom d'une abbaye fondée par saint Éloi et ses parents, et occupée plus tard par les Feuillants.

(2) Oseraie.

(3) Cerisier.

(4) Moyennant quoi.

(5) On voit qu'ici commence le détail d'une nouvelle génération.

T VII.

Judice, ma belle maire : batisé par les meins du S^r Piqué, viquaire.

GUILOME BASTIDE peire.

François deseda le 15 setanbre 1724, et fut anteré dans l'église de S^t Michel, dans nostre chapelle de la sainte Trinité, à S^t Michel.

Le S^t nom de Dieu soy béný a jamais ! Dieut m'a doné une fille, ce 5^{me} oct^{re} 1719. Fu paireint Jan La Judice et maireine Valerie Bastide : à S^t Michel, par le sieur Reculet, vicaire.

GUILOME BASTIDE peire.

Valérie décéda le 10 setembre 1719, et fut enteré dans nostre chapelle de la S^{te} Trinité, à S^t Michel.

Le S^t nom de Dieu soy béný à jamais ! Dieu m'a doné unt fil le mardi, ce 8^{me} octobre 1720. Fus batisé à S^t Michel des lions ; fut paireins Jan Marandé et maireine Catherine Arno, ma belle sœur : batisé par les meins du S^r Piqué, viqueire.

GUILLUME BASTIDE peire.

Le S^t nom de Dieu Soy béný a jamés ! Dieu m'a donné unt fil, le 14^{me} decembre de l'anne 172... à 3 heures après midit ; et fut batisé à S^t Michel des Lions ; pareint, Marcial Arnaud, et marene, ma helle sœur La Judie : batisé par Monsieur Lamote, viqueire de S^t Michel.

GUILOME BASTIDE peire.

Le petit est mort le 24 février 1725 ; et fut enteré dans nostre chapelle de la S^{te} Trinité, à S^t Michel.

Le S^t nom de Dieu soy béný a jamais ! Dieu m'a donné un fil, ce 8^{me} jullé de l'année 1725, entre onze heures et 11 h. et demy ; et fut batisé à S^t Michel des Lions : fut pareint François Bastide et marene Catherine Lajoudie, fame de Marandé. Batisé par monsieur Petiniaud, viqueire de S^t Michel.

GUILOME BASTIDE peire.

Le S^t Nom de Dieu soy béný à jamés ! Dieu m'a donné

un fil, ce 13 mar de l'année 1727, entre (*sic*) a deux heures demy; et fut batisé à S^t Michel des Lions; et fut pareint Barnit, et marene Valerie Bastide; et fut batisé par Monsieur La Gardele, vicaire de S^t Michel.

GUILOME BASTIDE pere.

Le Saint nom de Dieu soit béni! Dieu m'a donné une file, le 27^{me} octobre 1728; fut pareint Jan Arnos..... et mareine Valerie Bastide; et fut batisé par Monsieur La Gardaille, vicaire de S^t Michel.

GUILOME BASTIDE pere.

Le Saint non de Dieu soit béni! Dieu m'a donné deux filles, ce 10^{me} janvier 1730 : fut (*sic*) batisé à S^t Michel. Fut pareint Marcial Arnaud et marene Valerie Bastide l'enné. Et fut pareint de l'autre fille Jan Bastide, et marene Catherine, fame de Marandé : par les mains du S^r Pectinaud, vicaire de S^t Michel.

GILLOME BASTIDE peire.

Catherine est morte le 15 janvier 1730; et fut enterrée à S^t Michel, dans nostre chapelle de la S^{te} Trinité.

Le S^t nom de Dieu soy bény! Dieu m'a donné unt fil, le jeudit, à 4 heures du matin, et 26^{me} de février de l'année 1733 : Et fut batisé le mesme jour à S^t Michel par les mains du S^r ; et fut pareint S^r François Bastide, et marene ma belle sœur, fame du S^r S^t Pol.

François Bastide est décédé le 26^{me} septembre 173... et enterré dans nostre chapelle de S^{te} Trinité.

Est décédée ma mère, Catherine La Judice, épouse de Guillaume Bastide. Juin 1750.

Le S^t nom de Dieu soy bény! Dieu m'a donné un fils le dimanche, à deux heures et demi après midy, le 3^{me} d'octobre de l'année 1745. Fut batisé le même jour à S^t Michel par les mains du sieur Dupuy; et fut parain mon père, sieur Guillaume Bastide; la marene, ma belle mère Rose Guérin.

JEAN BASTIDE père.

Guillaume est décédé le 25 septembre 1747, à deux heures et demi du matin, et il a été antéré dans notre chapelle de la Trinité, à S^t Michel.

Le Saint nom de Dieu soit béni! Dieu m'a donné un fils le vandredit à 10 heures du soir, ce 3 février 1747. Fut baptisé le landemain, à S^t Michel des lions, par les mens du S^r Dupuit : fut paren le S^r Fransis Guérain, curait de Couxé ou Petit-Limoge (1) et marene Quaterine Lajudie, ma merre.

JEAN BASTIDE père.

Le S^t nom de Dieu soit béni! Dieu m'a donné une fille le mardit, à huit heures du soire, le 13 février 1748. Fut parain François Michelin, mon beau frère, et Valérie Bastide, ma sœur, marene; fut baptisé le lendemain, à S^t Michel des lions, par les mains du sieur Dupuit, viquère.

JEAN BASTIDE. père.

Le 12 juillet 1661, jé marié mon fils Joseph Bastide avec dam^{ne} Origet : l'acte reçu par monsieur Rougier, not^{re} royal.

Jé donné à Mandillon pour le desjuner, le jour qu'il ont espousé..... 4 l.

Plus pour le diner..... 4 l.

Je afferme la maison de mons^r Jayat... 40 l.

pour une année.

Jé acheté 6 cheses tapisiers..... 15 l.

Plus un tapit..... 9 l.

Plus jé achetté une table ronde du S^r Senamaud, du Clocher (2)..... 13 l.

(1) Couzeix, bourg à sept kilomètres de Limoges, canton de Limoges-nord.

(2) La rue du Clocher était ainsi appelée parce qu'elle aboutissait en face du clocher de la basilique de Saint-Martial. Elle est encore la rue la plus commerçante de Limoges.

Plus jé achesté 25 esse (?), à 3 s. 3 d....	4 l. 1 s. 6 d.
Plus jé achesté une armoire.....	13 l.
Plus jé achesté un chaly de noier.....	10 l.
Le 20 julier, jé donné aux Lestrade.....	17 l.

pour la fason du dessus et piesses d°.

V

LE LIVRE DE FAMILLE DES LAMY DE LA CHAPELLE, DE LIMOGES
(1571 à nos jours) (1).

(EXTRAITS)

In nomine Domini nostri Jesu
Christi et sanctissimæ ejus genitricis,
anno D. MDLXXI.

*Ego Franciscus Lamicus, Regius Patronus (2) in Senes-
chalia Lemovicensi, hæc mea manu exaravi.*

III^o nonas novembris, seu die secunda ejus mensis, qua defunctorum ferias de more agimus (3), post octavam horam, e mane, natus est mihi filius, meus primogenitus, ex conjugē amantissima; et quoniam primo obstetricibus infirmus admodum videretur, ac de ejus salute dubitarent, eo nondum oculos aperiente, illarum hortatu, confestim liquida aqua baptizatus est a Domino Cantore Rupefocaudi (4), qui superioribus annis, imminentibus bellorum civilium contentionibus, huc recesserat, ac metu hereticorum ejus patriam occupantium, nunc domi regredi et ad suos se recipere non audebat. Post, nutricum ope refocillatus, puer firmior apparuit. Idcirco, ad horam quartam pomeridianam, in divi Michaelis æde sacra (5) nostri Lemovicorum oppidi, a Domino Johanne Vouzelle, vicario, adhibita sunt solita sacramenti baptismi sollemnia (6). Aduit spiritalis (sic) pater socer meus, Dominus

(1) Nous avons donné à l'introduction quelques indications sur l'état et l'intérêt de ce manuscrit. Nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur. L. G.

(2) Avocat du Roi.

(3) Le jour de la Fête des Morts.

(4) Le chantre de La Rochefoucauld.

(5) Saint-Michel des Lions. Nous avons déjà parlé de cette église.

(6) François Lamy demeurait sur la paroisse de Saint-Michel, dans la maison immédiatement au-dessus du Portail Imbert, où il a existé autrefois une statue du patriarche Lamy.

Petiot, patronorum disertissimus et acutissimus, iudex ordinarius Lemovicis, a quo filio meo Joannis nomen inditum est. Mater spiritalis fuit genitrix mea observantissima, Domina Maria Lapine. Hoc summo beneficio cumulatus, immortales Domino ago gratias. 1571. F. LAMY.

xvi^o calendas februarii, die sabbati, anno Domini MCLXXIII, circa tertiam pomeridianam, uxor gravi partus dolore subito correpta est, in matris aula seu cubiculo. Inde cum nostrum triclinium conscendisset, ope et auxilio fere destituta, præterquam nutricis et ancillæ, quarum altera ad obstetricem convolat, imminente partu, sudore toto corpore corripitur (1) ut, de matris et pueri vita diu dubitaretur. Ego vero, accito statim Domino Guillermo Gervesio, Axiensi presbytero (2), incola hujus urbis, adhuc anhelantem puerum et labiola moventem, baptizandum curavi, in eodem nostro triclinio, adstantibus vicinis quibusdam mulieribus. Deinde socrus consilio, obstetrices balneum vini aromatites (*sic*) tepidi, additis speciebus et pipere trito, in pelvim conficiunt; eo puerum mergunt et abluunt, cum refocillandarum virium, tum explorandi causa an corpusculo vitæ aliquid superesset. At postea cognitum est vitam cum morte commutasse. Dominus ejus animam suo paradiso inferat, et sanctis adscribat! Porro nullam rem gravius aut molestius unquam tuli, nec majori luctus acerbitate eo casu et pueri jactura, cui uxorem etiamnum causam dedisse susurratum est : nempe diutius, quam par erat, dissimulato dolore, nec vocato tempestive auxilio. Erat autem speciosus valde, porrecta et lata fronte, decora facie, latis humeris, teretibus artubus, pinguibus et musculosis, procerus velut semestris, tibiis oblongis, totus niveus et candidus patrisque mei optimi (ut observatum est) pulchritudinem referens. Sepulturæ mandavimus in æde

(1) Nous supprimons ici quelques détails par trop précis sur l'accouchement.

(2) Prêtre d'Aixe, petite ville à 12 kilomètres de Limoges.

Divi Michaelis, die subsequenti, post nonam de mane, in sepulchro familiari.

III^o idus junii (1), die jovis, anno Domini M^o LXXIII^o, quo die festum sacratissimum corporis Domini nostri JESU CHRISTI colebatur, uxor mea amantissima puerum mihi in lucem edidit, primis, inquam, pedibus, ut Agrippa vere dici possit; hunc paululum post octavam vespertinam peperit. Sequenti die, divo Barnabæ dicato, circa decimam de mane, cælesti lavacro purificatus est a Domino Gerardo Fogerac (2), vicario in Divi Michaelis æde sacra hujus urbis Lemovicensis : spiritales parentes adfuere optimus frater meus Dominus Joannes Lamicus, Nuellii (3) curatus et Sancti Amandi (4), et mea socrus, Domina Maria Mercier. Puero, mei jussu, Francisci nomen inditum est, in optimi patris mei memoriam. Quod mihi bene vertat! — F. LAMY.

xv calendas januarii (5), die dominica, anno Domini MD LXXV, circa septimam serotinam, natus est mihi puer..... Postero die, frater meus, Dominus Josephus Lamy, subpræfectus seu assessor regius hujus provincie, et Maria Petiot, uxoris soror natu major, nupta domino de Beaufort Nobiliaco (6), post tertiam pomeridianam, eum e sacra fonte levaverunt, in æde sacra divi Michaelis : puero Josephi nomen inditum est.

xv calendas februarii (7), die sabbati, anno Domini

(1) 10 juin 1574.

(2) Cet ecclésiastique joua un rôle actif dans la tentative faite par les ligueurs, le 15 octobre 1589, pour s'emparer de la ville. (Voir notre ouvrage : *La Ligue à Limoges*. Limoges, veuve Ducourtieux, 1884.)

(3) Nieul, chef-lieu de canton, arrondissement de Limoges. Jean Lamy fut plus tard chanoine de la cathédrale.

(4) Saint-Amand. Il y avait, à cette époque, quatre paroisses au moins de ce nom dans le diocèse.

(5) 18 décembre 1575.

(6) A Saint-Léonard de Noblat, aujourd'hui chef-lieu de canton de la Haute-Vienne, à une vingtaine de kilomètres de Limoges.

(7) 18 janvier 1578.

CIC 13 LXXVIII, uxor amantissima (1)..... sub nonam puerum parturiit, adhuc pulpitantem (*sic*); ac brevi post exanimis inventus est. Erat cæteris pulchrior, lato stomacho, latis humeris, corpore procerus et pinguis artubus. Eo casu et pulcherrimi pueri jactura gravi sum dolore affectus. Deus hunc suis cælestibus adscribat (2)! Uxor, post editum partum, tam male se habuit, ut parum abfuerit quin supremum (*sic*) cum puero clausurit diem (3).



IHS MA

Quod Deo gratum, mihi felix fortunatumque familiæ sit! — Tertio nonas martii (4), venerisque die, anno Domini millesimo sexcentesimo quarto, circa horam sextam matutinam, natus est mihi filius primogenitus, ex prædilecta conjuge, Marguerita de Mastribut, quem honorandus frater meus, Dominus Joannes Lamy, canonicus ecclesiæ Lemovicensis et Niolii rector, una cum socru, domina Gabriella Decubes, de sacro fonte susceperunt Joannisque nomen indiderunt, nonis martii (5), in æde divo Michaeli sacra, idque ministerio Domini Jacobi de Villars, vicarii. — LAMY, advocatus. *Laus Deo virginique matri!*

« Omne masculinum quod aperit vulvam sanctum Domino vocabitur » (Luc, 2). — Decimo tertio kalendas aprilis, et 15 a natali die, circa horam quintam serotinam, dilectus meus primogenitus, ejulatu seu alvi cruciatibus, ut credo, multum debilitatus, cum ubera nutricis minus posset suggere, puram exalavit animam, quam Deus bea-

(1) Ici des détails techniques sur l'accouchement.

(2) L'enfant avait été baptisé.

(3) Il y a évidemment une lacune entre ce paragraphe et le suivant.

(4) 5 mars.

(5) 7 mars.

torum choro adscivit. In familiaribus sepulcris (1) fuit inhumatus. Candidus erat facie et toto corpore formosus. Ejus obitus me familiamque nostram gravi dolore confecit. Et fertur *Sapientia*, cap. 4^o : « Placita erat Deo anima illius; propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum. Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus, aut ne deciperet animam illius. » — « Dominus dedit; Dominus abstulit. Sit nomen Domini benedictum ! » Amen.

Idibus septembris (2), anno Domini 1605, circa horam secundam pomeridianam, dilectissima conjux peperit mihi filium, quem honorandus socer meus, Dominus Joannes de Mastribus, (qui opportune, duabus post partum horis una cum altera illius filia, Francisca, uxore Domini Dusolier, huc advenerat), et colenda matre mea, Domina Quiteria Petiot, ad sacrum baptismum detulerunt, et Joannis nomine donarunt. *Laus Deo !*

Kalendis aprilis (3), anno Domini 1608, nata est mihi filia ex dilecta conjuge : quam Dominus Dusolier, qui sororem uxoris meæ duxit in matrimonium, et Quiteria de Petiot, mea matertera, domicella, uxor Domini de La Malharte (4), ad sacrum ecclesiæ lavacrum detulerunt eamque Quiteriam nuncuparunt. *Laus Deo !*

Nono kalendas decembris, id est die 21^a (5) mensis novembris, Domino sacra 1610, peperit uxor mihi filium, circa horam quintam matutinam, quem Dominus Jacobus de Petiot, avunculus meus, præfectus urbis (6), et Francisca de Mastribus, uxoris soror, ad regenerationis lava-

(1) La sépulture de famille des Lamy, on l'a vu, était à Saint-Michel.

(2) 13 septembre 1605.

(3) 1^{er} avril 1608.

(4) La Maliartre, commune de Verneuil, canton d'Aixe, arrondissement de Limoges.

(5) C'est le 23 et non le 21 novembre, qui correspond au 9 des calendes de décembre.

(6) Lieutenant-général.

crum detulerunt et Franciscum nuncupaverunt. *Laus Deo!* (1).

✱ Manus Domini tetigit me : dimitte ergo me, Domine, ut plangam paululum dolorem meum! Dilectissimus filius meus, Joannes, secundo genitus, 13 kalendas februarii (2), anno Domini 1623, die Sancti Petri cathedræ dedicata, tum ventris profluvio, tum vomitu, tum alvi dolore, per duodecim dies discruciatum, viam universæ carnis ingressus est : ejus obitum moleste ferrem, nisi me sisteret Domini voluntas; quæ, cum eum mihi dedisset, anferre libere potuit. — Erat enim omnibus corporis, animi et morum virtutibus ornatus : agebat in Jesuitarum primo ordine annum secundum, ætatis vero decimum octavum. Dei et religionis fuit cultor fidissimus. Idcirco idem Dominus nisi ecclesiæ suæ sacramentis confessionis, eucharistiæ et extremæ unctionis munitum ad se venire non permisit. Matri suæ, sororibus, omnibus domesticis, mihique fuit charissimus. Feretrum ad ecclesiam scolastici primi ordinis (3) detulerunt, una cum congregationis (4) Divæ Mariæ sodalibus. Eum æterna requie frui existimo : quod ita faxit Deus, qui pro nobis intercedat. ut cum illo vitam valeamus consequi æternam. Sit nomen Domini benedictum!

(1) Nous jugeons inutile de donner des articles qui, aux noms près, reproduisent les précédents.

(2) Le jour de la Fête de la Chaire de Saint-Pierre à Antioche, le 22 février.

(3) Les élèves de la première classe du collège des Jésuites. Il était d'usage, en effet, que les camarades d'un écolier défunt portassent son corps. A la fin du XVIII^e siècle, les écoliers de philosophie du collège des Jacobins portaient l'épée aux funérailles de leurs camarades (LÉROS. *Cont. des Annales du Limousin*, p. 127. Man. du Séminaire).

(4) La congrégation de la Sainte-Vierge, instituée au collège des Jésuites.

✠ Quod gratum Deo, fœlix, faustam mihi, fortunatumque familiæ sit!

Die vigesima quinta septembris, anno Domini 1643, hora post mediam noctem secunda, nata est mihi filia primogenita ex dilectissima conjuge, Leonarda Rogier; quam quidem Dominus Anthonius Rogier, uxoris avunculus, Alvernæ Lemovicisque cursorum præfectus (1), una cum honorabili Domina matre mea Marguarita de Mastribut ad sacrum baptisma, diè undecima octobris, anno supradicto, detulerunt in æde divi Michaëlis, Marguaritæ nomen indiderunt, idque ministerio Domini Simeonis Guitard, vicarii, 1643. J. LAMY. *Laus Deo Virginique matri!*

Die decima mensis novembris, anno Domini 1653, circa horam undecimam serotinam, uxor mea, Leonarda Rogier, mihi multum dilectissima, per decem dies febri maligna cruciata, viam universæ carnis ingressa est, et sequenti die, qua festum divi Martini celebratur, in æde divi Michaëlis fuit sepulta, Eam in sanctorum cætum collocatam existimo; erat enim piissima. Fas sit ea pro me et familia perpetuo intercedat!

Die nona mensis februarii, anno Domini 1657, mater mea Marguarita de Mastribut, circa horam post mediam noctem secundam, viam universæ carnis ingressa est, fuitque in ædibus divi Michaëlis et ante altare divæ Magdalænæ dicatum sepulta. Eam Deo in Beatorum cætum collocare placuerit, ut pro me familiaque perpetuo intercedat. J. LAMY.

✠ J. M. J.

Sit nomen Domini benedictum!

Visitavit Dominus uxorem meam dilectissimam, Ma-

(1) Faut-il entendre : Préposé aux Postes de l'Auvergne et du Limousin?

riam Petiniaud, quæ peperit filiam primogenitam circa horam quintam serotinam, quam Dominus Lamy de Luret, pater meus, una cum Domina Anna Maynard, uxoris meæ avia, ad sacrum baptisma detulerunt in ædem divi Michaëlis Leonum, et nomen Annæ indiderunt; quæ nata est prima die augusti, et baptizata fuit secunda die augusti, ministerio Domini de La Chassaigne, ecclesiæ Lemovicensis canonici, et baccalaurei Sorbonici, anno Domini millesimo septingentesimo trigesimo tertio. — LAMY DE LACHAPELLE (1).

L'an de notre seigneur mil sept cent trente quatre, et le quatrieme novembre, mon epouse, Marie Petiniaud s'est accouchée d'une fille, laquelle a ete baptisée par M^r Pierre Romanet, theologal de S^t Martial (2); son parain et mareine ont été M^r de Lachassagne, chanoine de l'eglise de Limoges, et damoiselle Anne Romanet, veuve de S^t Joseph Petiniaud, ma belle-mère. LAMY DE LACHAPELLE.

.
Le 12^e mars 1767 — mon epouse, Anne Magdelaine Deschamps, a mis au monde un garçon, baptisé le même jour dans l'église paroissiale de S^t Pierre, après l'avoir été par preccaution au sortir du sein de sa mère, par M^r Cramouzaud; son parrein a été mon beau père, Jean Baptiste Deschamps, dont il porte le nom de baptême; sa mareine : Therese de Lachassagne, ma grand mere. — LAMY DE LA CHAPELLE.

Le 20^e avril 1767. Mon fils est mort a La Chapelle (3), ou il a été enterré, le 22^e du même mois.

.
Le 26 juin 1782, mon epouse a acouché d'une fille nommée Magdeleine sur les fonds de bapteme, ou ell' a

(1) C'est la dernière mention en latin de notre manuscrit.

(2) Du Chapitre qui avait succédé, en 1537, à la communauté régulière de Clunistes.

(3) La Chapelle, petite propriété près Saint-Léonard, d'où une des branches de la famille Lamy a tiré son nom.

été portée par J. B^e Lamy, mon fils aîné, et Magdeléne Gramagnac, et baptisée par M. Dejaïas (?) (1), vicaire de S^t Pierre.

Le 10 septembre 1793, Marie Petiniaud, ma mere, morte la veille, a l'âge de 80 ans, au lieu de Luret (2), a été enterrée au lieu et commune de S^t Jean Ligoure.

Le 8 octobre 1793, Anne Lamy, veuve Belut, notre sœur ainée, est morte, maison de S^t Gérald (3), et a été inhumée le lendemain a S^t Thomas d'Aquin (4), âgée de 59 ans.
LAMY LACHAPELLE.

Le 16 juin 1798, s'est fait a l'église, et le 18^e juin, — 30 prairial — an 6, devant la comunne de Limoges, s'est fait le mariage de Joseph Yrieix Lamy de Luret, mon fils, avec D^{lle} Valerie Ce'este Baillot, en presence des parents communs. — LAMY LA CHAPELLE.

Le 26^e du mois d'aoust 1805, mon cher fils, Jean Baptiste Lamy, a epousé dans l'église de S^t Pierre, à Limoges, d^{lle} Catherine Roulhac, âgée de 19 ans, fille de M^r Roulhac, procureur g^{ral} du tribunal civil et représentant national, et [de] dame Roulhac de Faugeras, son épouse. Puisse ce mariage continuer le nom et l'honneur de la famille! LAMY LA CHAPELLE.

Notes à la fin du registre.

Memoire que le dernier jour de joing 1568, jour de Monsieur S^t Martial, je fianceis a femme Narde Mandat, filhe de sire Jehan Mandat; et me fut promis en mariage la somme de deulz mil livres t^s; delaquelle somme receumes cinq cens livres t^s comptant, que mon frere, Mon-

(1) Probablement de Jayat, nom d'une ancienne famille de Limoges.

(2) Luret, hameau de la commune de Saint-Jean Ligoure, canton de Pierrebuffière.

(3) Il s'agit probablement d'une hospitalière de Saint-Alexis.

(4) Ancienne église des Dominicains, aujourd'hui église paroissiale de Sainte-Marie.

sieur de Nieilh (1), receust, comme appert par sedulles sur ce receues entre nous.

Et oultre ce que dessus, me feust promis la somme de mil livres, que je receuz deulx jours apres la solempnisation de mes nopces, comme appert par une quittance que j'en ay faict a mondict sieur beau pere.

Et le jour de S^r Alpinien ensuivant, 19^{me} jour d'aust, an susdit, espousames en la ville d'Aixe, en l'esglise S^{te} Croix (2); et nous espousa messire Pierre Panguet (?) vicair d'Aixe, et mon frère, monsieur de Nieilh, celebra la messe.

Le vingt uniesme jour de febvrier 1569, je receus de mondit sieur beau pere cent cinquante escus sol et cent pistoletz (*sic*) (3), en deduction de ce que dessus, comme appert par la 'quittance que je luy en ay faict (4). . .

Obiit frater charissimus, anno post infaustum hoc et ominosum conjugium, nempe 6^o idus augusti (5), in ipso diei crepusculo, anno Domini 1569. Ejus animam Dominus faciat perpetua frui requie et in Beatorum sede collocet! F. LAMY.

III nonas aprilis (6), anno Domini 1570, hora 5^a de mane, (quo die Annunciationis festum virginis Mariæ celebrabatur in hac diœcesi ecclesiasticorum autoritate,

(1) Il s'agit probablement du curé de Nieul, dont il a été parlé plusieurs fois.

(2) Église paroissiale d'Aixe-sur-Vienne. On la répare en ce moment.

(3) L'écu sol pesait 2 deniers 15 grains. C'était une sorte de monnaie-type dont on faisait usage pour les constitutions de rente, etc. On a donné le nom de *pistolets* à certaines monnaies d'or étrangères.

(4) Ici finissent les notes de la main de Jean Lamy. C'est François Lamy, rédacteur des premiers articles du livre de famille, qui ajoute ce qui suit.

(5) 8 août.

(6) 3 avril.

a vigilia Paschæ in hunc diem relegatum), Leonarda Mandat, olim fratris Joannis uxor, et ab eo, cum e vivis excederet, gravida relicta, in hoc Lemovicorum oppido, et maternis ædibus, parturiit et in lucem edidit filiam, quæ eodem die, sub horam 8^m et crepusculum vespertinum, in parrochia nostra, sacra (?) Divi Michaelis æde, cælesti lavacro purificata fuit, patris spiritalis vicem et munus obtinente (?) fratre natu majore, Domino Joanne Lamico, Nuellii curato; matris (1), item socrus defuncti fratris, Joanna, vidua Joannis Mandati. Dominus Joannes Vouzelle, vicarius parrochiæ nostræ, sacro baptismate puellam abluit, eique Margaretæ nomen inditum est. Id nobis bene vertat!

Observavi puellam hanc eodem die, nempe lunæ, et eadem hora, scilicet 5^a matutina, in lucem editam, qua obiit ejus pater. Item eadem hora sacro baptismo renatam, qua ejus pater sepulturæ mandatus est.

Tutelæ onus neptis nostræ Marguaritæ, fratris Joannis defuncti filiæ, hodie decretum est parentum omnium suffragiis et communi consensu, fratri amantissimo, Domino Joanni Lamico, Nuellii curato, nempe die Jovis, pridie nonas julii, anno Domini 1570 (2).

Eadem Leonarda Mandat secundo nupsit vii idus augusti (3) anno Domini 1575, Michaëli Rogier, procuratoris Rogerii filio, hujus oppidi, elapsis sex annis post fratris obitum, postridieque ejus diei et eodem mense quo frater meus, cum quo prius nupserat, ultimum vitæ diem clausit.....

L. GUIBERT.

(A suivre.)

(1) Il faut entendre : *matris spiritalis vicem*, etc.

(2) 6 juillet 1570.

(3) 7 août.

VI

REGISTRE DE FAMILLE DE JEANNE BOYOL, COMTESSE
DE VILLELUME (1587-1594) (1)

Salut par Jesus Christ.

Dieu, par sa grace et benediction, a donné a Jean de Villelume de Barmontet (2) et a moy Jeanne Boyol de Montcoqu (3), sa femme, nostre premier fils. Et nasquit l'an de grace 1589, le 24^e d'avril, ung lundy, heure de midy; fust batizé par M^r Joubert de Rochoar, ministre (4), au chasteau de Touront (5). Son parrain fust M^r de Montcoqu, mon père, et marraine Madamoiselle de S^t Germaint qui pria ma sœur, Marie de Montcoqu, le présenter au saint batesme. Et s'apelle Pierre de Villelume. Faict a Touront, l'année 1590, le jour des roys.

Anagramme de Pierre de Villelume :

Dieu l'él[u] premier.

Anagrammes de Jean de Villelume et Jeanne Boyol :

L'él[u] de Dieu ayme la bonne joie.

Salut par Jesus Christ.

Dieu nous a donné nostre seguonde filie après nostre fils.

(1) Communiqué par M. Alf. Leroux. Voir l'introduction.

(2) Jean de Villelume, second fils de Marien Guillaume, seigneur de Barmontet en Auvergne, et de Louise de Saint-Marceau, a fondé la branche du Limousin par son mariage avec Jeanne Boyol, laquelle était fille de Pierre Boyol, écuyer, seigneur de Montcocu. (*Note de M. de Villelume, possesseur du registre.*) — Jean de Villelume était catholique; Jeanne Boyol protestante. Leur château du Bâtiment (aujourd'hui commune de Chamboret, Haute-Vienne) avait deux chapelles affectées à chacun des deux cultes.

(3) Montcocu, aujourd'hui commune d'Ambazac, arrondissement de Limoges.

(4) J.-Joseph Joubert était encore ministre de Rochechouart en 1603. Il desservit ensuite l'église du Bouscheron, sise au voisinage de Rochechouart. On ignore la date de sa mort.

(5) Arrondissement de Bellac (Haute-Vienne).

Et naquist le 16^e jour de juin 1590, un mercredi, heure de 8 heures de matin; et fust batizée a Touront par le dit Mr. Joubert, ministre de la parolle de Dieu. Et fust parrain Mons. du Reperre de Perds, et marraine Mademoiselle de Montcoqu, ma mère. Et s'apelle Marie de Villelume. Faict a Touront le 17^e fevrier 1591.

Au nom de Dieu.

Nous fianceames le 19^e fevrier 1587 et espousames le 2^e d'avril 1588, ung jeudy. Et Dieu retira a soy Mons. du Bastimant mon mary, le 5^e de may 1591, ung dimanche, heure de vespres, alant secourir la ville du Dorat (1) pour le service du roy Henri III, roy de France et de Navarre. Fut tué près la foret de Renquon (2), d'une embuscade des ennemis et rebelles au roy, par Terzane et Cezar, le 5^e may 1591.

Dieu nous a donné nostre dernière filie qui nasquit l'année 1591, le 20^e novembre, a 7 heures du jour de samedi matin. Et tous trois nés a Touront..... (3). Et fust bastizée au dit Touront par M^r Joubert. A esté parrain mestre Marcial de Champs, et ma sœur et filieule Jeanne de Montcoqu [a esté marraine], le mescredy en may 1594.

Loué en soit Dieu par son S^r fils Jesus Christ.

W. H. G. VILLELUME.

(Communication de feu M. le comte de Villelume, possesseur du registre de Jeanne Boyol.)

(1) Assiégée par les ligueurs.

(2) Rancon, arrondissement de Bellac (Haute-Vienne).

(3) Il y a dans le texte à cet endroit ces mots : *samedi 1591*, qui ne peuvent être autre chose qu'une répétition par inadvertance de ce qui est dit plus haut.

VII

LIVRE DE FAMILLE DES SIEURS DE LA BRUNYE, DE ROCHECHOUART (1599-1788)

Ce *Livre de famille* est aujourd'hui la propriété de M. Émilien de la Brunye, sous-préfet de Rochechouart, qui a bien voulu nous le communiquer et nous autoriser en même temps à en publier les parties les plus intéressantes. Nous témoignons ici de nouveau à M. de la Brunye toute notre reconnaissance.

Ce *Livre de famille* fut commencé vers 1644 par Jean de la Brunye, alors âgé de 22 ans environ, et continué par lui jusqu'à sa mort survenue en octobre 1684. Mais le rédacteur y inséra à diverses reprises des mentions antérieures, puisées sans doute dans la tradition domestique et dont la plus ancienne remonte à 1599. Après lui le *Livre* fut continué par David de la Brunye, son petit-fils, qui n'avait alors que 16 ans. Mais jusqu'à 1697 celui-ci n'enregistra pour ainsi dire rien. Cette lacune est d'autant plus regrettable qu'elle correspond à la période la plus troublée de l'histoire de Rochechouart.

Quand David mourut en 1747, son fils Raymond continua le *Livre de famille* par quelques mentions sans grande valeur. Après lui, c'est-à-dire de 1788 à 1792, la plume fut tenue par Pierre-Paul de la Brunye, mais sans grand profit pour l'histoire.

Jean de la Brunye était protestant, comme la plupart de ses concitoyens à cette époque, et il

nous donne sur les événements d'ordre ecclésiastique dont Rochechouart fut alors le théâtre, des renseignements d'autant plus précieux que le registre du consistoire (dont nous avons donné ailleurs des extraits) s'arrête à l'année 1635. Ce *Livre de famille* prend dès lors une grande importance historique; aussi n'avons-nous point hésité à le traiter comme un document de premier ordre en multipliant les notes et les rapprochements.

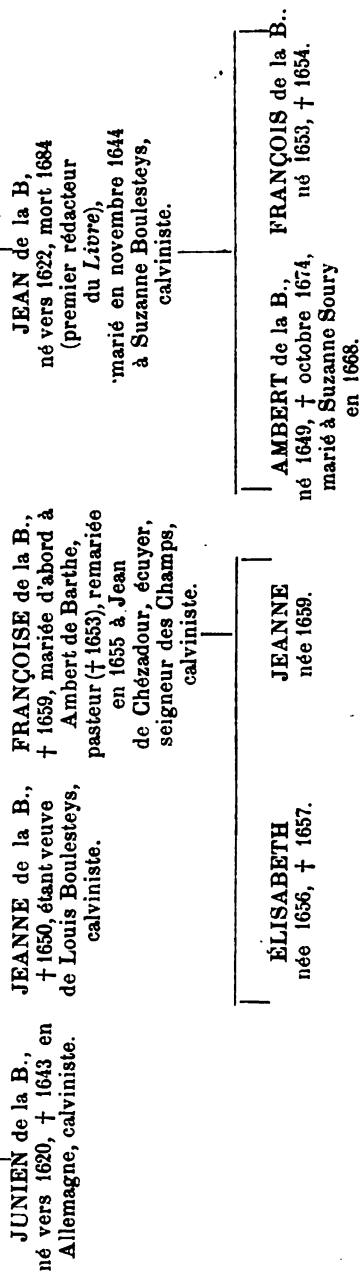
Les mentions de ce *Livre*, au lieu d'être enregistrées les unes à la suite des autres, l'ont été le plus souvent au hasard, sur la première page blanche qui se présentait au rédacteur. Il en résulte une certaine confusion que nous avons cru bon de faire disparaître en classant nos extraits dans un ordre chronologique rigoureux. L'indication marginale des folios du manuscrit permettra toujours de se reporter facilement à l'original.

L'orthographe du nom de la famille n'est point fixe puisqu'on trouve *de la Brunye*, *de Labrunye*, *Delabrunye*. Nous en avons toujours scrupuleusement respecté les variations.

Des mentions de baptêmes et mariages de ce *Livre de famille* résulte, sauf erreur, le tableau généalogique suivant :

ARNAUDON de la Brunye, † en février 1599.
Marié à Françoise Soury, † en février 1629,
tous deux catholiques.

JUNIEN de la B., né vers 1581, † 1636,
cathol., marié à Anne Fontaneau, calviniste,
† 1644.



Alfred LEBROUX.

13 r°.

Le 5^e jour de febvrier 1599, jour de samedy, environ 5 heures après midy, décéda Arnauthon de Labrunye mon grand père, et fut ensevely le lendemain en l'esglise de St Sauveur de Rochouard, aux tombes de ses prédécesseurs. M. Labeste, prieur des Cordeliers de St Junien, fist l'oraison funèbre, assisté de ses religieux pour faire les funérailles.

9 r°.

Le 27^e jour d'octobre 1613, nasquit Suzanne Boulesteys, fille naturelle et légitime de Benjamin Boulesteys et de Anne Soury, femme du dict Jean de Labrunye alors demeurant au village de la Doradière. Elle a esté baptisée à Rochouard par M. Fourgeaud, ministre de la parolle de Dieu au dict lieu (1), le 17^e jour de mars 1614. A esté parrin maistre Jean de la Chaumette avocat; marrine Suzanne Soury, sœur de la dicte dame. La présente datte a esté extraicte du papier d'Abraham Aymery (2).

13 v°.

Le 22^e jour de febvrier 1629, jour de jeudy, environ 9 heures du matin, trespassa Françoise Soury, femme de Arnaulthon de Labrunye (3), en la maison de maistre Pierre de la Chaulmette. Et fut le dict jour la première ensevelie au cimetière neuf de Bonmousson que Monsieur (le vicomte de Rochouart) marqua et borna à ceux de la religion réformée le 4^e jour de février 1629 (4). Cela se

(1) De 1605 à 1617. Il desservait auparavant l'église de Villemur.

(2) Ce papier d'Abraham Aymery était sans doute quelque livre de famille, analogue à celui des La Brunye. En tout cas ce baptême ne figure pas sur le registre du consistoire de Rochechouart conservé aux Archives départementales de la Haute-Vienne.

(3) Décédé lui-même en février 1599. Voy. ci-dessus.

(4) Mention importante par sa précision, car il est assez malaisé de voir clair dans cette question, petite à nos yeux, mais fort grande sans doute aux yeux des contemporains. L'abbé Duléry

trouve estre laissé escript de la main de Junien de Labrunye (1).

14 r°.

Le disiesme jour de novembre 1636, jour de lundi, 11 heures du soir, mourut Junien de la Brunye, mon père, d'une apoplexie qui ne lui dura que deux heures. Et toutes les paroles qu'il proféra furent disans, Anne Fontaneau sa femme le tenant entre ses bras et Abraham Soury lui appliquant les ventouses : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit entre tes mains miséricordieuses ! » Laquelle apoplexie l'emporta. Et fut enseveli le jour suivant, mardy 11 au dict an, deux heures après midy, dans l'église de S. Sauveur au dict Rochouard, aux tombeaux de ses ancêtres et prédécesseurs qui l'avoient devancé par leurs morts, après avoir vescu en ceste vallée de mort 55 ans.

prétend bien, dans son *Histoire de Rochechouart* (page 201), que les protestants du lieu avaient un cimetière à eux avant que celui de Beaumousson leur fût attribué par moitié. Mais cette assertion, rendue vague par l'absence de toute date, n'est qu'à moitié vraie. Pendant tout le xvi^e siècle, les protestants de Rochechouart n'eurent pas de cimetière particulier et n'usèrent que par tolérance, à défaut de tolérance par usurpation, de celui de la paroisse catholique. Mais il résulte pour nous d'un document postérieur (*Factum pour les habitants de Rochechouart*, Catal. Hist. de France, 4 d^{re} n° 186, art. 3) qu'une moitié du cimetière catholique leur fut attribuée par transaction en 1605. Toutefois, l'usage leur en ayant été retiré au bout de quelques années, ils en établirent un autre au voisinage de la maison de ville qui leur servait de temple. Ce choix leur suscita des tracasseries dont le souvenir se trouve consigné dans le *Registre du consistoire* (délibér. du 19 mai 1620, dans nos *Documents histor.*, II, 113). On s'explique dès lors qu'en 1629, comme il est dit ici, le vicomte de Rochechouart, nous ignorons à quelle suggestion, leur ait accordé de nouveau une portion du cimetière paroissial pour y enterrer leurs morts. Voy. plus loin la mention de l'année 1684 et la note.

(1) Ce Junien de la Brunye († 1636) était le père de Jean de la Brunye, le premier rédacteur du présent Livre. Son journal est malheureusement perdu pour nous.

14 v°.

Le 4^e jour de septembre 1641, Junien de Labrunye, fils d'autre Junien et de Anne Fontaneau et nostre frère, s'en voulant aller à l'armée et dans le régiment des gardes, fit testament en faveur de la dicte Anne Fontaneau sa mère, receu par J. Boulesteys et P. de la Chaulmette, notaires. Le dict Junien de Labrunye, après avoir demeuré quelque temps au dict régiment, fut commandé pour s'en aller en Allemagne (1); auquel voyage faisant il mourut, lors cheminant, sans effort (?). de guerre ains de mort naturelle, le 26^e jour de novembre 1643, ainsin qu'[ont] affirmé des soldats du dict régiment par leurs attestations d'eux signées.

12 r°.

Le jour du Seigneur dimanche, deux heures après midy, 23 du mois de janvier 1644, Anne Fontaneau (2), ma mère, quitta ceste vye pénible et langoureuse par la voye naturelle, attaquée d'une maladie qui luy dura huit jours. Durant iceux elle redisoit souvent qu'il falloit que, à ce coup, qu'elle quittat ceste vallée de misères, estant lasse de vivré, désirant tant et plus desloger pour estre avec Christ son Sauveur, endurant patiemment cette visitation envoyée pour marque et flétrissure de ses péchés, qui l'entraînoit à la mort et luy faisoit passer volontiers condamnation, comparaisant vestue de ses œuvres et justices qui ne content que foin et paille pour allumer l'embrasement de la haute et souveraine justice de Dieu,

(1) Le maréchal de Guébriant opérait alors contre les impériaux dans la fameuse guerre de Trente ans.

(2) Elle était calviniste comme le prouve la suite du récit, et mariée à Junien de la Brunye, catholique, mort en novembre 1636. Voy. ci-dessus. Il est question plus loin (octobre 1653) d'une autre Anne Fontaneau, mariée à Daniel de Barthe et sans doute fille de celle-ci. — Il est souvent fait mention des Fontaneau dans le *Reg. consist.* de Rochechouart, en particulier de Louis Fontaneau, qui était juge de Saint-Laurent en 1617.

qui n'excuse en nous les fautes qui s'y treuvent et plus abondantes en moy que tout bien, disant : « J'en cherche aux mérites de J. C. qu'il m'a acquis par les souffrances de la croix, mon unique espérance. » Ce fut l'entretien de cette pieuse femme durant sa maladie. et autres bonnes pensées et méditations que elle avoit apprinses dans les livres sacrés par fréquent usage, s'estant munie de toutes les armures de justice pour repousser les dards enflammés du malin décochés à cette heure. Car sa confiance et sa générosité faisoit dire à tous les assistants qu'elle estoit preste à moissonner la bonne semence que Dieu avait semée dans le champ de l'église pure et reformée qu'elle avait professée, après m'y avoir exhorté à la suivre (1) et m'avoir donné sa bénédiction. Ses dernières paroles furent : « Seigneur, si tu veux, je sais que tu peux me tirer d'icy et que à cette heure, si tu veux que je meure, je le veux aussy. » Le sieur Barthe (2), ministre de la

(1) Il semble bien résulter de ce passage que le fils d'Anne Fontaneau, Jean de la Brunye, le rédacteur du récit, n'était point encore protestant.

(2) D'abord pasteur d'une église de l'Agenais, puis de Limoges, à partir de 1619, puis de Rochechouart et Limoges à partir de 1620, comme il ressort d'une délibération du 11 octobre 1621 du *Registre consistorial* ms., non reproduite dans nos extraits de ce registre : « A esté conté avec M. François Reynaud des fraitz et dépenses par lui faits ès allées et venues de M. Barthe pour son ministère en ceste église dès le 18 janvier 1620.... » L'abbé Legros, dans son *Abrégé des Annales* (I, 561) et de nouveau dans la *Feuille hebdomadaire* de Limoges (26 mars 1777), avance que le consistoire des huguenots de Rochechouart nomma Daniel de la Barthe (sic) ministre le 19 octobre 1619. Vérification faite, la délibération du 19 octobre 1619 insérée au *Registre consistorial* de Rochechouart (partie ms.) ne parle que de la célébration de la Cène. C'est seulement dans celle du 24 décembre suivant qu'il est question pour la première fois de réclamer le ministère de Daniel de Barthe. Il résulte de ce même Registre (partie ms., 1620, 1624 *passim*) que Barthe commença son ministère à Rochechouart dès le 18 janvier 1620 et le continua plus ou moins régulièrement jusqu'à la fin de 1624, date à laquelle, pour échapper aux dangers qui le menaçaient à Limoges,

parolle de Dieu, fut appelé pour faire la prière. Sur la fin elle rendit l'esprit, et fut son corps le lendemain enterré au cimetière de Beaumousson de Rochouard et dans le tombeau de Jacob de la Chaulmette, son oncle. 34 v°.

Extraict des registres consistoriaux, baptêmes, mariages et mortuaires de MM. de la religion prétendue et réformée de l'esglise de Rochechouart (1).

Suzanne Soury, fille de Isaac et de Marthe Loumeaud, fut baptisée le dimanche 3 juillet 1644 par M. Jérémie de Barthe, ministre de la parolle de Dieu..... (2).

il quitta cette ville, vint faire sa résidence à Rochechouart et ne desservit plus Limoges qu'à intervalles plus ou moins éloignés. Il mourut en avril 1653, comme il est dit plus loin. Nous reviendrons plus au long sur ce pasteur dans notre *Histoire de la Réforme dans la Marche et le Limousin*. — Il ne faut pas confondre Daniel avec Jérémie, son frère puîné mentionné ci-dessous, pasteur à Lisle en Périgord en 1637 (Aymon, *Synodes*), et jusqu'en 1642, puis à Montignac-le-Comte et Laforce. On a de celui-ci un *Sermon sur la naissance du Sauveur*, prononcé à Lisle le 23 décembre 1640 (Copie dans les papiers de M. Le Savoureux à la Bibliothèque protestante de Paris), et un *Papier-Journal* sur lequel il avait inscrit les quartiers de traitement reçus des églises de Montignac, Guabilhon et Lardymalye entre 1642 et 1654. (Copie *ibid.* Publication d'un fragment relatif au duc de La Force dans le *Bull. Soc. hist. du prot.*, 1859, p. 118.) Jérémie de Barthe mourut après 1654. — Le troisième des frères de Barthe était Ambert, mentionné plusieurs fois ci-dessous, qui mourut en mars 1653, comme il est dit plus loin. Il était, dès 1626 au moins, pasteur de Châteauneuf-la-Forêt, et concurremment de Meillars et Treignac (aujourd'hui département de la Corrèze). Un quatrième frère, dont le prénom nous est inconnu, fut aussi pasteur, nous ne savons où, et abandonna la communion réformée vers 1647. (Voy. notre *Hist. de la Réforme...* ch. ix.) — *La Biograp. des hommes illustres du Lim.*, par MM. l'abbé Arbellot et Aug. Dubois, confond ces quatre pasteurs en un seul et attribue à Daniel de Barthe les faits et les écrits de ses trois frères.

(1) Ces registres, aujourd'hui perdus, faisaient évidemment suite à celui que nous avons publié dans nos *Documents historiques*, tome II, et qui s'arrête à 1635.

(2) Voir ci-dessus la note 2.

2 v°.

Le mardy presmier jour du mois de novembre 1644, par contract receu par D. Reynaud et Jean Aumilhon, fiança le dict Jean de la Brunye (1) la dicte Suzanne Boulesteyns en la maison de deffunt Benjamin Boulesteyns et de Anne Soury, ses père et mère de la dicte Suzanne, assistés de leurs parents de part et d'autre. Et le mercredi seizième du dict mois et an, ils espousèrent en l'église prétendue réformée de Rochouart par les mains de M. Barthe, pasteur en icelle, qui a bény leur mariage pour demeurer conjoins ensemble.

Dieu par sa bonté veuille mestre une telle union entre eux, que, pendant le temps qu'il lui plaira les faire demeurer au monde, qu'ils s'entretiennent en paix et amitié ensemble, sans jamais décliner aucunement et conformer leurs desseins en s'augmentans de plus [en plus] en foy, croisans en biens, demeurans en paix et prospérité. Ainsi l'Éternel par sa toute puissance en veuille ordonner comme il verra et jugera estre nécessaire et expédians pour le salut de leurs âmes et édification du prochain, au repos de leurs consciences. Ainsi au nom du Tout puissant en soit-il fait! *Amen.* Plaise le Seigneur les vouloir bénir de ses plus rares bénédictions, eux et leurs familles, s'il luy plait leur donner lignée et les accroistre et eslever en la loy du Seigneur, unique législateur, pour cheminer tous les jours de leur vie en ses sentiers et statuts. A nostre Dieu la

(1) Ce Jean de la Brunye, catholique, était frère de Junien de la Brunye, mort en 1643, et par conséquent fils d'autre Junien de la Brunye et de Anne Fontaneau. Quoique rédacteur du registre, il parle de lui-même d'une manière impersonnelle. La suite du récit indique déjà qu'il était bien prêt de céder au vœu de sa mère, exprimé plus haut, puisqu'il épouse une protestante et accepte de faire bénir son mariage par le pasteur. Les faits rapportés plus loin, sous la date de 1649, confirment d'ailleurs directement notre assertion.

conduite en nous comblans de sapience et doctrine pour eux et leurs affaires gouverner sagement à sa gloire et bien de paix, en les résignans et tout ce que nous avons receu de luy entre ses mains pour en estre le garant et le soutien. Bénis nous, Seigneur, et les biens que nous avons receus de ta main. Fais que nous ne mettions jamais en oubly et ne perdions la mémoire de sy grandes benefices que tu nous as faictes de nous avoir créés et tirés de rien, nous ayans faict créatures raisonnables formées à ton image, l'ayant perdue en nous par nostre perversité et rébellion, au manger du fruit de l'arble (*sic*) que tu avois défendu n'en manger sous peine de mort, juste jugement que nous ne pouvions, après avoir violé ta loy divine, éviter la peine due à nostre faute ny expier nostre péché faict contre l'infiny, ayans tombé en la rigueur de sa justice pour endurer les peines esternelles d'enfer. Mais par tes grandes compassions tu nous as faict miséricorde, nous recevans à mercy en envoyant ton fils, ton unique, ton bien aymé, au monde pour vestir là nostre chair humaine en prenant la forme d'homme et en icelle endurer la mort ignominieuse de la croix qui estait due à nos péchés, les ayans effacés et fiché l'obligation qui estait contre nous à la croix en satisfaisant pour nous à la justice du Père, en punissant son fils qui a esté baillé pour nostre rançon (1). O profondeur de miséricorde en ce que luy qui n'avait point connu de péché a esté faict pécheur pour nous ! La créature a commis la faute ; le créateur en est puny (2). O Seigneur Dieu, créateur du ciel et de la terre, rédempteur du genre humain, donateur et dispensateur de toutes choses, conservateur et conducteur

(1) Réminiscences des Épîtres de saint Paul. Cf. particulièrement Coloss. II, 14.

(2) Cf. II, Cor. V, 21 : « Car celui qui n'avait point connu le péché, il l'a traité à cause de nous comme un pécheur, afin que nous devenions justes devant Dieu par lui. »

d'icelles, à toy seul de qui je confesse tenir toutes choses, qui m'as préservé jusques à présent, je te supplie du plus profond de mon cœur par tes grandes bontés me constinuer ces mesmes faveurs jusques à la fin, bien que j'en sois indigne à cause de la multitude de mes péchés qui m'accableroit sans le secours de toy, mon Dieu, mon Père, en qui j'espère grace par ta mercy et d'estre sauf par ta seule miséricorde, m'ayant esleu à salut dès la fondation du monde. Je te supplie ne rejeter ton humble serviteur qui te faict reconnaissance avecque humilité, honneur et révérançe et par icelle confesse qu'a toy seul soit rendu et appartient gloire, honneur, empire et magnificence ès siècles des siècles à tout jamais! *Amen.* Appres avoir constamment attendeu de l'Éternel la volonté, il se tourne de nostre costé.

5 v°.

Du mariage contracté entre Jean de Labrunye et Suzanne Boulesteys mariée, est descendeu par voye naturelle et légitime nostre bien aymé fils Amber de Labrunye, que Dieu fit jouir de la lumière du monde en le faisant sortir de la matrice par son heureuse naissance qui fut le vendredy 16^e jour du mois d'avril 1649, 3 heures appres midy. Et fut baptisé en l'église réformée de la ville de Rochouart le mercredy suivant, vingt uniesme du mois et an. Fut son parrin maistre Amber de Barthe (1), ministre de la parole de Dieu en l'esglise de Meillars en Limousin et alors y demeurant; et fut présenté par David Soury en l'absence du dict sieur de Barthe; sa marrine dame Anne Soury, vesve de feu Benjamin Boulesteys, oncle et grand mère du dict Amber de Labrunye.

O Seigneur Dieu tout puissant, tout bon et tout sage, fais luy miséricorde par les mérites de J. C., ton cher fils, et le remplis de sapience, doctrine et sagesse pour

(1) Voy. ci-dessus.

vivre en ta crainte, demeurer en ton amour, faire ta sainte volonté sous la persévérance de la profession de ses parents à l'avancement, grand Dieu! de ton règne, bien et salut de sa pauvre âme infectée de corruption originelle par la désobéissance du premier homme. Seigneur, ne lui veuille imputer ceste faute et plusieurs autres dont sont coupables ses père et mère, pour en luy visiter leurs iniquités en luy faisant porter la peine de leurs maux. Veuille, bon Dieu, les regarder en tes bonnes compassions, destourner ton courroux de dessus eux; arrête tes indignations; sois, mon Dieu, apaisé par le sang précieux que ton bien aymé t'a offert en la croix pour rançon de tes pauvres créatures qui altérées de tes grâces, désirent tant et plus d'estre consolées par l'espérance de la vye éternelle qui leur a esté acquise par J.-C., qui en l'unité et trinité de toy, Dieu, Père et Saint-Esprit, vit éternellement. Amen.

J. BRUNYE.

15 v°.

Le 17^e jour d'avril 1650, jour de jeudy, mourut Jeanne de la Brunye (1), vesve de feu Louys Boulestey, en revenant du mariage de Pierre Pallier. Elle rendit l'esprit par les chemins, attaquée d'une apoplexie. Elle fut enterrée le jour suivant, 24 heures après sa mort, dans le cimetière de Bonmousson à Rochouart.

15 v°.

Le jeudy 22^e jour du mois d'aoust 1652, Estienne Boudaud agé de huit ans, fils unique de Pierre Boudaud

(1) Cette Jeanne de la Brunye est vraisemblablement une sœur de Jean de la Brunye, dont il a été question plus haut, et par conséquent une fille d'Anne Fontaneau.

(2) Il ne faut pas confondre cette Françoise de Labrunye, mariée à Étienne Boudaud, et tous deux catholiques, à ce qu'il semble, avec une autre Françoise de Labrunye, mariée au pasteur Ambert de Barthe, et dont il est question plus loin.

sieur de la Boissière, et de Françoise de Labrunye (2), mourut de mort violente et se noya dans un petit puits cave de six pieds, à la porte de la métairie de la belle Monie (1) en la paroisse de S. Auvent, là où la dicte Labrunye l'avait envoyé avec sa servante pour faire vanter (?) les bleds de la dicte mestairie; dans laquelle nous fusmes le mesme jour les sieurs Dumaiset, Joubert, Simon et Pierre Folle, Labrunye, Lagardeste et moy pour transporter le corps, après que la justice de S. Auvent eut fait leur (*sic*) visite et procès-verbal; et avons aporté le corps dans nostre maison qu'avons trouvé accompagné de Mad^{lle} de la Faye, des cousines Sénéchal, de Marsillac, de Moiron, et autres du dict S. Auvent. Il a esté enterré le vendredy jour suivant, dans l'esglise de Rochouard, dans le tombeau de ses prédécesseurs par les mains des prestres et autres ses parents et amys l'accompagnans à leurs grands regret et desplaisir. Dieu par sa grace luy veuille avoir fait miséricorde en luy pardonnant ses péchés et ne lui imputant les fautes de ses parents! Adieu, mon nepveu, à mon grand desplaisir!

16 v°.

Le vendredy 21^e jour du mois de mars 1653, onze heures du matin, mourut dans la mort des fideles M. Amber Debarthe, ministre du Saint Esvangile (2), et fut ensevely le jour suivant au cimetière de Bonmousson dans une fosse qui joint celle de défunte ma mère, sous un tombeau neuf qui fut admené le même jour.

Le samedy 26^e jour du mois d'avril 1653, deux heures après minuit, mourut M^e Daniel Debarthe, ministre du Saint Esvangile en l'esglize de Limoges et Rochouart (3).

(1) On écrit aujourd'hui Belleménie, commune de Saint-Auvent, arrondissement de Rochechouart.

(2) Auprès des églises de Châteauncuf-la-Forêt, Meillars et Treignac. Voy. plus haut.

(3) Voy. ci-dessus.

Il mourut d'une colique yliaque au dict Limoges, dans la maison de M. David, et fut enterré dans le temple du dict Limoges (1), le jour suivant, deux heures après minuit (2), accompagné de sa femme, gendre, fille, avec Mad^{lle} de Meillac (3), le sieur Boulestey, Jean de la Chaulmette, Jean de Labrunye, M. David, M. Mourest. Adieu, nostre bon pasteur!

17 v°.

Le lundy, trois heures après midy, 28^e jour d'avril 1653, deux jours après la mort de M. Barthe, les religionnaires de la ville de Rochouart envoyèrent quérir M. Férant, pasteur au bourg de S. Claud (4), pour bénir le mariage des sieurs Daniel et Pierre de Lachaulmette, frères, et de Claude de la Chaulmette; pour lesquels mariages faire, le peuple s'assembla au temple de la dicte ville (5), à l'heure de trois, pour là ouir le presche. Mad.

(1) Le temple de Limoges était alors situé à la Croix Mandonaud, près Beauséjour.

(2) Cette inhumation nocturne s'explique par ce fait qu'en 1648 et de nouveau quelques années plus tard, le temple de la Croix Mandonaud avait été détruit par les élèves du collège des Jacobins de Limoges. La communauté réformée était donc environnée de périls. (Voy. pour plus de détails notre *Histoire de la Réforme dans la Marche et le Limousin...* ch. vii.)

(3) Apparentée aux Lescours de Savignac, calvinistes, et par suite à la branche des Maleden, qui s'intitulaient seigneurs de Meillac et de Savignac.

(4) St-Claud-sur-le-Son, arrondissement de Confolens (Charente).

(5) C'est la première fois que nous trouvons mentionné le temple de Rochechouart. Jusque vers 1630, les protestants s'assemblaient dans la maison de ville. L'abbé Nadaud prétend (*Mémoires manuscrits*, I, 58) que ce temple fut commencé en avril 1637. Cette date est douteuse si l'on se souvient que les protestants de Rochechouart, condamnés par les Grands-Jours de Poitiers en 1634, n'obtinent la reconnaissance de leur droit que par arrêt du Conseil du 10 mai 1639. *Avril 1637* doit sans doute être corrigé en *août 1639*.

la marquise [de Rochechouart] (1) advertie de cela, à l'absence de M. de Pompadour, son mary, lors en cour, envoio quérir les anciens de la dicte religion, leur défendit de s'assembler le jour extraordinaire et d'avoir eu un pasteur nouveau sans sa permission, qu'elle n'entendait que cela fut. De la part des anciens fut respondu qu'ils le pouvoient en vertu de l'esdict du roy. Sur cela ils se retirèrent; et venue au dict temple l'assemblée entière, fut chanté par maistre Daniel Boulesteys, ancien, le psaume 35 (2). Dans ce temps la dicte dame fait sonner le tocsin et battre un tambour par les rues, à la diligence des consuls de la ville, estant lors maistre Jean Simon procureur fiscal, Pierre Simon, son frère, Jean Desvergues et François Reys, tous catholiques romains. Pendant l'action, lorsque le dict Boulesteys faisait la lecture du second chapitre de l'*Apocalypse* ou révélation de S. Jean (3), la dicte dame arrive au temple accompagnée des dicts consuls, curé et autres habitans de la dicte ville et ses serviteurs armés d'espées et fusils, ayant trois cors de chasse qui jouaient dans la porte et fenestre du dict temple, avec les cris et voix du peuple, ce qui empescha l'office divin, ne pouvant glorifier Dieu parmi ce tintamarre. Il fallut cesser et parler à la dicte dame; et luy fut accordé que le prêche ne se fairait ny les mariages (4).

(1) Marie de Rochechouart était fille de Jean II, vicomte de Rochechouart († 1647), et avait épousé en 1640 le marquis de Pompadour. Elle-même mourut en 1665.

(2) « Éternel, débats contre ceux qui débattent contre moi, etc... »

(3) « Écris à l'ange de l'Église d'Éphèse....., etc. »

(4) Sur ce singulier épisode, voy. aussi Élie Benoit, *Hist. de l'Édit de Nantes*, III, 166. L'exacte concordance de quelques détails est à remarquer. — Voici comment l'abbé Nadaud (*Mémoires* mss, I, 58) raconte les événements : « Vers 1641 (*sic*, d'après notre copie), Marie de Rochechouart, marquise de Pompadour, fut au lieu où ils (les huguenots de Rochechouart) faisaient leurs exercices et empêcha que le ministre Ferran ne prêchât. Ayant exhorté les huguenots à se convertir, elle voulut exposer sa vie et son sang pour leur conversion (!). » — L'abbé Legros rapporte les faits

T. VII.

4-2

Ils furent faicts [le presche] le jour suivant par le même pasteur au lieu de la Sudrie (1), les dicts mariages le mercredi suivant. Il fut délibéré entre le dict corps dans le temple de ce que l'on avait à faire pour ce sujet. Il fut résolu que l'on enverrait homme expres à Paris pour porter la plainte au roy. Il fut choisi maistre Daniel de la Chaulmette, advocat, et pour ce faire il fallut lever argent sur le troupeau. Jean bailla 12 ll.

18 r°.

Le mercredi, 27^e jour du mois de may 1653, nous avons sceu les nouvelles de Paris de l'affaire de ceux de la religion réformée, à la diligence de M. Chomette à ce sujet envoyé au dict Paris, dont il a faict tenir un

d'une manière un peu moins inexacte dans ses *Annales* manuscrites (p. 597) : « Marie de Rochechouart, dame de Pompadour, vint à Rochechouart avec des gens armés, en 1654, pour empêcher les protestants de faire leur exercice dans leur temple. Elle fit battre la cloche sur eux tellement que tous se retirèrent. Ils disent qu'elle porta perte à la ville de cent mille livres, apparemment par leur transmigration dans d'autres lieux et par les mouvements qu'ils se donnèrent pour être rétablis. Quoi qu'il en soit, cette église prétendue réformée s'assembla au château de Champniers dont M. Dulau, calviniste, était seigneur, le 12 juillet de cette année, à cause des poursuites de cette dame qu'ils qualifient de persécutions. » A ne considérer que les faits, ce récit renferme une erreur de date (1654 pour 1653) et une confusion de lieux (Champniers pour la Sudrie). — Le Champniers dont M. Dulaux, déjà seigneur de Cellettes et Chambon, était baron, est situé dans l'arrondissement d'Angoulême, à neuf lieues au moins de Rochechouart, ce qui permet déjà de suspecter l'exactitude du renseignement donné. (Voy. Bugeaud, *Chron. prot. de l'Angoumois*, 96 et 352.) Nous n'avons pu retrouver à quelle source Legros avait puisé ces renseignements circonstanciés. Nous ferons remarquer seulement que ce baron de Champniers est celui-là même à qui Daniel de Barthe avait dédié, en 1631, sa conférence avec le capucin Philippe. (Voy. notre *Hist. de la Réforme...* ch. vi.)

(1) La Sudrie (aujourd'hui commune du Lindois, arrondissement de Confolens, Charente), à quelques lieues au sud-ouest de Rochechouart, possédait alors une église de fief.

paquet par le courrier de Limoges, dans lequel estoit une lettre d'icelluy contenant son arrivée, la diligence qu'il avoit faite, autre lettre de M. Drelincourt (1) pasteur, donnant assurance de travailler pour cette affaire et toute l'esglise de Paris avec, un arrest donné au Conseil le 13^e jour du mois de may 1653 par lequel est défendu à ceux qui font profession de la religion réformée en la ville de Rochouard de s'assembler extraordinairement, ne faire fonctions publiques jusque [à ce] qu'il en soit dict plus amplement.

Nous nous assemblâmes le vendredy suivant dans le temple. Le samedy suivant, 30^e de may, Madame la marquise [de Rochechouart] fct signifier le dict arrest par Perigord, sergent royal, donné à Abraham Soury, un des membres de l'esglise. Landemain jour de dimanche, feste de Pentecoste, nous cessâmes de nous assembler (2). Dieu, par sa grâce, nous veuille bientost restablir et nous consoler en une telle affliction.

18 v^o.

Le dimanche 21^e jour de septembre 1653, environ 10 heures du soir, est née la fille naturelle et légitime de maistre Amber Debarthe, pasteur (3), et de Francoise de Labrunye, sa femme. Elle a esté baptisée le dimanche douzième d'octobre 1653 en l'esglise de la Sudrie, paroisse et juridiction du Lindois, par les mains de M. Declave, pasteur du saint Esvangille en l'esglise de la Rochefoucaud et la dicte Sudrie, son annexe. A esté son parrin Jean de Chesadour (4), escuyer, sieur des Champs, cousin

(1) Il s'agit évidemment du célèbre pasteur de l'église de Paris, † 1669.

(2) Cette interruption du culte réformé à Rochechouart dura jusqu'en décembre 1655. Voy. plus loin à cette date.

(3) Voy. ci-dessus à la date du 21 mars 1653.

(4) Plus ordinairement Eschizadour. Les seigneurs de ce nom, calvinistes déclarés, habitaient au voisinage de Châteauneuf-la-Forêt, où leur château de Bèthe (paroisse de Sussac) avait donné naissance à une église de fief. (Voy. notre *Hist. de la Réforme...*

germain de la fille; sa marrine, Suzanne Boulesteys, femme de Jean de Labrunye, sa tante, absente, mais Élisabeth de la Chaulmette, vesve de feu Louys Desvaud, présentant pour elle. La dicte fille posthume, qui porte le nom de Suzanne, est née six mois après la mort de feu maistre Ambert de Barthe, son père.

L'on a laissé l'acte baptistaire entre les mains des anciens de la dicte esglise à Abraham Chazaud, scribe, signé F. DE LABRUNYE, JEAN DE CHESADOUR, YSABEAU (1) DE LA CHAULMETTE. L'on a prins copie de celluy donné à la dicte de Labrunye signé DECLAVE, pasteur, DUROULLE, ancien de la dicte esglise.

19^r.

Le jeudy 16^e jour du mois d'octobre 1653, mourut Anne Fontaneau (2), femme de maistre Daniel Debarthe, ministre quand vivoyt du Saint Esvangille en l'esglise de Limoges et Rochouard (3). Elle fut enterrée au cimetière du dict lieu, le mesme jour.

Le dimanche 19^e jour d'octobre 1653, ceux de la religion refformée s'assablèrent dans leur temple pour faire la prière en vertu de l'arrêt donné au Conseil, le 8^e jour d'aoust 1653, qui renvoya les parties à la Chambre de l'Esdit de Paris pour juger en deffinitive et sans que l'arrest donné sur requeste, le 13^e jour de may 1653, tire à conséquence. Le soir, après la sortie de la prière, M. de Pompadour revenu de la chasse, accompagné de ses serviteurs, fut en la maison de feu Jean de la Chaulmette, là où il rencontra maistre Theodore de la Chaul-

ch. ix.) Jean d'Eschizadour avait épousé en 1645 Marie de Barthe, fille du pasteur Daniel de Barthe. Il était donc en effet cousin par alliance de la baptisée. (Cf. le *Nobil. de la Généralité*, II, 91, et les extraits du *Registre bapt. de Rochechouart* que nous comptons publier dans l'appendice de notre *Hist. de la Réforme*...)

(1) Appelée plus haut Élisabeth.

(2) Cf. plus haut la mention de janvier 1644 et la note.

(3) Voy. ci-dessus à la date du 26 avril 1653.

mette, ministre de la parolle de Dieu (1), auquel il bailla trois coups d'espée, sans autres coups qu'il receut de ses serviteurs; et n'eut esté qu'il se sauvait à la fuite, on l'eut laissé mort dessus la place à force de coups. En mesme temps, le dict seigneur de Pompadour fut en la maison de maistre Jean Fourgeaud, advocat, lequel fut prins sur sa maison se voullant sauver, où il receut plusieurs coups et sa femme aussy. L'on l'amena au chateau dans la prison, là où l'on luy fit endurer divers tormens endurés jusques au mardy d'anprès, qu'il fut mis hors la dicte prison. Il se fit diverses menaces, mesme d'envoyer gens de guerre dans les maisons de ceux qui avoient assisté à la dicte prière. Ceste crainte et peur fit diviser les membres de ce corps, [ce] qui causa la discontinuation de s'assembler (2).

19 v°.

Le mercredy, septiesme jour du mois de janvier 1654, neuf heures du matin, mourut Suzanne de Barthe, fille légitime de maistre Amber de Barthe et de Francoise de Labrunye (3). Elle fut enterrée le mesme jour dans le

(1) Ce Théodore de la Chaulmette appartient évidemment à la famille du même nom qui comptait alors tant de représentants à Rochechouart. Élie Benoit le déclare d'ailleurs expressément dans son *Hist. de l'Édit de Nantes*, III, 168. Le pasteur Étienne de la Chaumette, dont la veuve habitait Rochechouart en 1604 (d'après le *Reg. des délibérations du Consistoire*, 16 avril 1604), est peut-être un de ses ancêtres en ligne directe. Théodore de la Chaumette avait d'abord desservi une église du Poitou dont le nom ne nous a pas été conservé. En 1649 il passa à Maringues, en Auvergne, où il resta jusqu'à la Révocation. (Voy. les *Actes du synode de Bourgogne* tenu à Is-sur-Tille, et l'*Histoire des guerres de religion en Auvergne* par Imberdis, II, 545.) On ne peut donc conclure de sa présence à Rochechouart en 1653 qu'il y ait rempli les fonctions pastorales autrement que par occasion.

(2) Cf. sur ce nouvel épisode Élie Benoit, *Histoire de l'Édit de Nantes*, III, 168.

(3) Voy. ci-dessus à la date du 21 septembre 1653.

cimetière de la présente ville, auprès le tombeau de feu le dict Amber, son père. Elle estoit agée de trois mois et demy.

20 v°.

Le lundy de l'année 1653, au quinziesme jour du mois de décembre, environ 10 heures du soir, Dieu de sa grace a envoyé et mis au monde une fille du mariage légitime d'entre Jean de la Brunye et Suzanne Boulesteys, ses père et mère, lesquels font humble requeste au Créateur de tout le monde, sauveur et rédempteur de toutes les humaines creatures qui icy sont, il lui plaise faire grace et miséricorde à la présente née en luy remettant ses corruptions naturelles comme à l'un de ses chers enfants qui demande la bénédiction de son Dieu, la faveur et bonté de son père céleste. Au lieu de la Sudrie, juridiction du Lindois, le dimanche 25^e jour de janvier 1654, a esté baptisée par les mains de M. Declave (1), ministre du Saint Esvangille en l'esglise de la Rochefoucaud et la Sudrie, son annexe, Francoise de la Brunye, fille de Jean de la Brunye et Suzanne Boulesteys, habitans de la ville de Rochouard. Son parrin est Jean Boulesteys, sieur de la Doradie; sa marrine Francoise de Labrunye, vesve de feu maistre Amber Debarthe, vivant ministre de Chateaneuf en Limousin (2), aussy habitans du dict Rochouard où l'exercice de la religion n'est à présent permis. La dicte Francoise est née dès le 15^e jour du mois de décembre de l'année 1653. Le présent acte a esté dellivré en la mesme forme à Abraham Chasaud, ancien et diacre en la dicte esglise de la Sudrie, où sont les signés : J. DE LA BRUNYE, J. BOULESTEYS, FRANCOISE DE LABRUNYE.

20 v°.

Le mercredy unziesme jour du mois de febvrier 1654,

(1) Déjà mentionné à la date du 21 septembre 1653.

(2) Cf. ci-dessus 21 mars 1653 et 16 avril 1649, où Ambert de Barthe est dit ministre de Meillars.

unze heures du soir, décéda la dicte Francoise de la Brunye (1) et fut enterrée le jour suivant au cimetière de Bonmousson auprès de la fille de feu maistre Amber Debarthe. Dieu par sa grace luy veuille avoir faict miséricorde, n'imputant point en elle le péché de ses père et mère et encore (2) grandement entachée.

Après avoir constamment attendeu de l'Éternel la volonté, il se tourne de nostre costé et après longtemps avoir esté affligés, il nous a consolés et relevés. Le 29^e jour du mois de may 1654, nostre roy débonnaire a remis en l'exercice de la religion ceux qui en font profession dans la ville de Rochouard, dans leur temple accoutumé, leur permettant par arrest de son Conseil d'Estat en la forme qui suit : Après [examen] de toutes choses rapportées dans la requeste des supplians, le roy estant en son Conseil, conformément à l'arrest de son dict Conseil du 8 d'aoust 1653, a renvoyé et renvoye la dicte requeste en la Chambre de l'Édict du Parlement de Paris, pour estre pourveu aux parties ainsi qu'il appartiendra par raison ; cependant en interprétant le dict arrest, sa dicte Majesté par provision a ordonné et ordonne que les habitants de la ville de Rochouard faisans profession de la religion prétendue réformée fairont l'exercice publique de la dicte religion dans la dicte ville de Rochouard au mesme lieu et ainsin qu'ilz faisoient avant l'arrest de son dict Conseil du 13 may 1653, jusques à ce qu'autrement par la dicte chambre de l'Esdict (3) en aye esté ordonné

(1) Fille en bas-âge de Jean de la Brunye. Ne point la confondre avec Françoise de la Brunye, mariée à Étienne Boudaud vers 1644, d'après une mention d'août 1652, ni avec une autre Françoise de la Brunye, mariée à Ambert de Barthe en premières noces, à Jean d'Eschizadour, sieur des Champs, en secondes noces, et morte le 22 octobre 1659. Voy. aux dates.

(2) Ce *et encore* semble équivaloir à notre *encore que*.

(3) L'abbé Nadaud, dans ses *Mémoires manuscrite* (I, 58), parle d'un « arrêt de défense contre les huguenots de Rochechouart, » rendu le 11 août 1654 par la chambre de l'Édit. Ce ne serait en tout cas qu'un arrêt provisoire, l'arrêt définitif n'ayant été rendu qu'en février 1661, comme il est dit plus loin.

et sans que le présent arrest puisse nuire ny préjudicier au droit des parties, au principal. Faict au Conseil d'Estat du roy, sa Majesté y estant, tenu à Paris le 29^e jour de may 1654. Ainsin signé : LETELLIER. Avec la commission du mesme jour pour faire mettre le présent arrest en exécution. Signé : LOUIS. Par le roy : LETELLIER.

21 v^o.

Autre arrest du Conseil d'État du roy, daté du dixième jour d'octobre 1654 (1), par lequel sa Majesté ordonne que les habitans de Rochouard faisans profession de la religion prétendue réformée, rentreront incontinent sans délai en l'exercice public de leur religion dans la ville et au mesme lieu qu'ils faisoient leur dict exercice avant arrest du Conseil du 13 may 1653, signé et scellé du grand sceau : LETELLIER ; et la commission y attachée. Lequel arrest fut signifié par L. Laprade, sergent royal, le septiesme jour de novembre 1654. Le jour suivant (2), les dicts habitans faisans profession de la religion voulant faire leur exercice, le sénéchal fit fermer les portes de la ville. Contre le dict empêchement il fallut se pourvoir au Conseil et y fut envoyé le sieur de Couturete, député, qui obtient du Conseil par la faveur de nostre bon roy commission adressante à M. de Champini, départi par sa Majesté pour faire la visite dans la Généralité de Limoges (3), avec lettre de cachet du 3 décembre 1654. Le 15^e jour du mois de décembre 1655, jour de vendredy, le dict sieur de Champini se porte en la ville de Rochouard et en vertu de sa commission il a restably et remis les dicts habitans faisans profession de la religion en l'exercice d'icelle, dans leur temple accoutumé, pour faire l'exercice public

(1) Le texte porte 1644 en toutes lettres. La suite montre qu'il faut lire 1654.

(2) Qui se trouvait être un dimanche.

(3) Bochard de Champigny fut intendant de la Généralité de Limoges jusqu'en 1658.

en iceluy jusques à ce que autrement en ayt esté ordonné par la Chambre de l'Édict du Parlement de Paris, parties contradictoirement appellées. Le presche, à l'ouverture du temple, le dict jour, a esté faict par M. Ferant, pasteur de Champagne-Mouton (1), l'ordonnance, deffenses et procès-verbal faicts par le dict sieur commissaire, après la lecture du dict arrest, commission et lettre de cachet faicte à l'ouverture du temple.

22 v°.

Le trentiesme jour du mois d'octobre 1656, les soubz signés anciens et autres de l'église réformée de Rochouard, Louis Reynaud, médecin, Jean Fourgeaud, Daniel Boulesteys, advocats, Abraham Soury, Pierre Delachaulmette, apothicaires, Jean de Lachaulmette, Louis Boudaud, marchands, David Soury et Jean de Labrunye, bourgeois, se sont tous obligés à haut et puissant François de Roy de Larochefoucaud, comte de Rousiers et autres places, absent, mais M. de la Simonie, advocat de Champagne [-Mouton], présent pour luy, pour la somme de 1,000 ll. au terme de Noel prochain, [l'obligation] signée des susdits débiteurs obligés solidairement, biens et personnes, receue par P. Marron et J. de La Chaulmette, nottaires. La dicte somme de 1,000 ll. a esté empruntée pour servir aux affaires et nécessités de l'esglise réformée du dict Rochouard et en particulier pour la commission de maistre Francois de Crest, conseiller ordonné par arrest donné à la Chambre de l'Esdict, le 7 septembre 1656, pour faire enqueste de la possession, temps et lieu de l'exercice de la dicte religion (2). Pour

(1) Arrondissement de Confolens, Charente. — Férant était déjà venu à Rochechouart en avril 1653; il était alors pasteur de Saint-Claud-sur-le-Son. (Voy. à la date.) A partir de 1659, il fut pasteur titulaire de Rochechouart.

(2) Ce passage et tout ce qui suit prouve que l'ordonnance de 1655, mentionnée plus haut, n'était déjà plus respectée. L'interruption du culte réformé à Rochechouart dura jusqu'en 1661.

y travailler, s'est le dict sieur de Crest, commissaire, transporté en la ville de Rochouard, le mardy 24 d'octobre 1656, assisté du sieur Martin, commis du greffier du Parlement, du procureur du roy de Poitiers, substitut du procureur général, et du sieur Beslit, procureur à Poitiers, son adjoint, qui estoit de la religion; et ont logé à-chez (1) Jean-Simon dict Lamy. Le dict sieur commissaire estoit venu en carrosse où estoit sa femme et autres [personnes]. Il commença à travailler le mercredi après son arrivée. Nous le fumes voir en corps, de ceux de la religion, et avions esté au devant de luy jusques à Chabannais. Il donna son ordonnance qui fut signifiée le dict jour par Chomette, sergent de nostre corps. Pour voire convient d'ajouter (2) qu'il fut de la personne du dict sieur Beslit où il fut longtemps verbaliste de la part de M. de Pompadour qui lors estoit à Rochouard avec Madame, le sieur président de Limoges, le syndic du clergé du dict lieu intervenant au procès. Ceux qui verbalisoient pour le dict seigneur de Pompadour estoient le sieur Rempnoux, son procureur de Paris, l'avocat Maisondieu et le lieutenant de Pompadour; et de la part du corps de ceux de la religion, les sieurs Fourgeaud et Boulesteys, membres du dict corps. Le jeudy suivant, il fut donné assignation à ceux de la religion pour voir produire et jurer tesmoins de la part du dict seigneur et à la requeste du procureur général, là où se présenta grand partie du dict corps, où fut prins le serment de 10 tesmoins pour estre ouys sur les faicts qu'ils ouyroient cy après. Pierre Laborie, un des membres du dict corps, qui avoit compareu à la signification, fut demandé pour des affaires particulières et sortit seul le premier de la maison du dict Simon, où il fut suivy par un laquais du seigneur de Pom-

(1) Cette locution se retrouve un peu plus loin.

(2) Les quatre mots qui précèdent sont d'une lecture douteuse
Pour voire signifierait : *pour vrai, en réalité.*

padour, jusques au devant la maison de feu Louys Desvergues, et là sans nul sujet fut battu par le dict laquais à grands coups de baston en luy disant : « Tu sais bien ce que tu as faict. » Le dict Laborie (1) print telle crainte qu'il s'en courut à-chez luy monter à cheval et s'en alla coucher aux Vergnes, paroisse de S. Laurans. Ne sachant où il estoit, nous fumes nous plaindre d'une telle violence au sieur commissaire qui nous fit response qu'il falloit avoir le plaignant (2), auquel mandasmes de se rendre landemain à Rochouard, jour de vendredy, où comparut le dict Laborie devant le commissaire pour luy faire sa plainte, assisté de tout le corps. Lequel dict sieur commissaire ne rendit justice sur sa plainte. Le landemain, luy fut présenté requeste du dict Laborie et autres au nom du corps, où fut appointé par le dict sieur que nous nous pourvoirons devant nos juges ordinaires.

Le dict jour mourut Esther Boudaud, vesve de Jean Fressinet, et fut enterrée de jour, suivant la coustume, ce qui fut trouvé mauvais par le dict Rampnoux (3) et remontré au dict sieur commissaire et mis dans les cahiers. Le reste du jour, ils travaillèrent à l'enquete et landemain, jour de dimanche, ils furent se promener à Cromières sans travailler à l'enquete. Landemain, il fut ouy Jean Debarthe (4) sieur des Arsis, qui avait quitté la religion quelques jours avant, et ordonné par le dict sieur commissaire que visite seroit faicte du tem-

(1) Celui-là même sans doute que le vicomte de Rochechouart avait spolié de ses biens et emprisonné arbitrairement en 1654. Voy. Élie Benoit, *loc. cit.*

(2) C'est-à-dire le plaignant.

(3) Procureur du seigneur de Rochechouart, comme il est dit plus haut.

(4) Évidemment un parent de Daniel et d'Ambert de Barthe, mentionnés plus haut. Nous ne croyons pas qu'on puisse l'identifier avec un autre Barthe qui avait également quitté le protestantisme dès 1648. (Voy. plus haut, à la date de janvier 1644, la note relative aux frères De Barthe.)

ple et autres lieux que (*sic*) l'exercice de la religion avoit esté faict, ce qui fut exécuté. Le dict seigneur de Pompadour demandoit exécutoire de la moitié des despens de la commission. Il fut respondu par le dict corps qu'ils ne debvoient estre tenus à aucuns frais, n'ayans requis l'enquête ains le dict seigneur de Pompadour, mesme qu'ils avoyent faict protestation de ne plus procéder devant le dict sieur commissaire, d'autant qu'ils n'estoyent en lieu d'assurance, demandant une place royale et libre pour faire leurs informations des excès qui leur avoyent esté faicts, ce qui ne fut accordé par l'appointement du sieur commissaire; que seulement nous ne serons tenus qu'à la moitié des frais forniz à fins de procès; et nous mist soubz la protection et sauvegarde du roy et de la cour, tant que besoin seroit. Le dict sieur commissaire ayant achevé son enquête partit pour aller à Limoges avec ceux de sa compagnie, le mardy 31 octobre 1656; et ont demeuré les seigneur et dame de Pompadour au dict Rochouard.

24 v°.

Le 15^e jour du mois de décembre 1656, j'ay esté receu ancien en l'esglise réformée de Rochouard avec les sieurs Dasnières, Laborie et de Lachaulmette, apothicaires, par M. Couraut, pasteur de l'esglise de Marcillac (1). Ce mesme jour la fille de Jean de Chesadour, escuyer, sieur des Ghamps, et de damoiselle Francoise de Labrunye (2) a esté baptisée. Son parrin, mon fils Amber de Labrunye, et marrine Élizabeth de la Chaulmette, portant son nom, un jour de vendredy, les dicts jour, mois et an. Sa naissance précédoit de 18 jours le baptesme.

(1) Il y a trois localités de ce nom dans la Charente, dont deux dans l'arrondissement de Confolens. — On a vu précédemment que les réformés de Rochechouart avaient à plusieurs reprises tiré de cette région, toute voisine, des pasteurs intérimaires.

(2) Cette Francoise de Labrunye est la veuve du pasteur Ambert de Barthe, mort en 1653. Voy. à la date des 7 et 25 janvier 1654.

Le 12^e jour de janvier 1657, il fut donné à Poitiers ordonnance par le Présidial à la requeste de M. le procureur du roy du dict lieu et de M. Jean Chasaud, curé de Rochouard, portant la dicte ordonnance que les habitants de Rochouard faisans profession de la religion réformée et [les] voisins d'icelle [ville] de mesme religion ne fissent les enterremens de leurs morts de jour ny avec pompe, n'excédant le nombre de 30 personnes, et en cas de contravention permis d'en informer et à peine de 100 ll. d'amende. La dicte sentence et ordonnance fut signifiée aux parties par Robichon, sergent royal; et [à] la foire de la my-carême de la dicte année (1) fut publié par le sergent-trompette à son de trompe et aux cris par tous les carrefours du dict Rochouard. Pendant ce temps, pour obéir et ne donner lieu aux dépenses pour nous molester jusques à ce que la cour y eut remédié, [quand] mourut Madeleine de la Chaulmette, fille de David, et Marie Pallier, femme de Jacob de la Chomette, et un enfant masle d'iceux, lesquels trois furent enterrés avant soleil levé et après son coucher. M. Boulesteys estant à Paris pour les affaires de l'esglise réformée présenta requeste à la Chambre de l'Esdict, sur laquelle fut donné arrest par la dicte Chambre recevant les requérans appellans, avec deffense aux dicts sieurs procureur et curé de les poursuivre ailleurs qu'en la dicte cour, leur fesans deffense sur peine de 6,000 ll. de les troubler en leurs enterremens; permis à eux de les faire à toutes les heures du jour comme avant, suivant les esdicts. Le dict arrest est en datte du 3 mars 1657, signé DUTILLET. Il fut signifié au curé de Rochouard, le 31 mars du dict an, par Martin, sergent royal.

24 v^o.

Le mardy 23^e jour de janvier 1657, 8 heures du soir,

(1) C'est-à-dire seulement le 8 mars. Pourquoi ce retard de deux mois? En tout cas l'ordonnance fut appliquée immédiatement puisqu'il est dit plus loin que l'arrêt de la chambre de l'Édit cassant cette ordonnance est du 3 mars 1657.

mourut à la Bellemenie damoiselle Élizabeth de Chesadour (1); et a esté enterrée au cimetière de Bonmousson à Rochouard, le jour suivant, dans la fosse du fils de la Desvode.

(*Sur la couverture du registre*) :

Le 30 mars 1657, le sieur du Chatenet, gendre de M. Ferland (2), apporta 100 ll. que l'église de Vantée (3) avoit données de charité à nostre église (4). Le sieur Reynaud les print. Nous en donnâmes acquit au dict sieur du Chatenet.

25 v°.

Le dix-septiesme jour du mois de décembre 1658, nous M^e Louys Reynaud, docteur en médecine, Jean de la Chaumette, marchand tondeur, et Jean Delabrunye, fûmes à St. Junien (5) pour chercher de l'argent à emprunter, ce que nous finâmes de M^e Francois Tardieu, docteur en médecine (6) demeurant au dict S. Junien. Et de luy nous empruntâmes la somme de 500 ll. t. payables de là à un an du dict jour par obligation receue par Cousder, notaire, et deux tesmoins. Le dict prest estoit faict à cause des affaires de nostre esglise pour soustenir les procès de l'exercice intervenant et charges des conseils à la Chambre de l'Esdict, et pour

(1) Voy. plus haut à la date du 15 décembre 1656.

(2) Pasteur de Champagne-Mouton, mentionné plus haut à la date de décembre 1655.

(3) Ce nom est douteux, étant à peu près illisible.

(4) Cette mention confirme ce que dit M. Lièvre dans son *Histoire des protestants du Poitou* (II, 53) : « Les églises furent obligées (vers 1658) de venir en aide, par des souscriptions, à celle de Rochechouart, également pauvre, et que le seigneur ne pouvait non plus se résigner à laisser en paix. »

(5) Nous savions déjà par le *Registre consistorial* de Rochechouart (délibération du 19 mai 1620) qu'il y avait des protestants à Saint-Junien au XVII^e siècle. Nous en trouvons ici la confirmation.

(6) Les mots qui suivent et ceux que nous avons remplacés par des points, comme insignifiants, se trouvent à la fin de l'acte, avec un signe de renvoi.

la charge des collecteurs, réduction et liquidation des surtaxes à la cour des Aydes et autres procès particuliers rendus communs, pour lesquels soutenir le consistoire nous nomma par acte exprès inséré dans le livre consistorial (1), portant que les autres anciens et chefs de famille de l'esglise nous indemniseront et donneront des obligations de chacune 100 ll. au montant des sommes que nous aurons empruntées pour faire subsister M. Boulestey à Paris et fournir aux grands frais qu'il faut faire, ainsin que doit estre employée la dicte somme de 500 ll. prinse par le dict Chomette pour la distribuer et faire tenir à Paris au dict sieur Boulestey nostre député.

26 r°.

Le dernier jour du mois de décembre 1658, nous nous sommes obligés les nommés M^e Louys Reynaud, docteur en médecine, Jean de la Chaulmette, tondeur, et Jean de Labrunye pour les affaires de l'esglise, comme dessus, de la somme de douze vingts ll. tz. (2) au nommé la Roche, chirurgien du bourg de Massignac (3); passée la dicte obligation à Rochouard devant J. Boudaud et J. Desvergnés, notaires solidairement obligés, le terme de la datte d'icelle en un an. Le dict Reynaud a receu l'argent pour l'envoyer à Paris et fournir à autres affaires de l'église (4).

Le lundy vingt uniesme jour du mois de juillet 1659,

(1) Mention précieuse qui prouve, comme déjà plus haut (juillet 1644), la continuation du premier Registre consistorial de Rochechouart.

(2) Plus haut déjà, aux dates du 30 octobre 1656 et 17 décembre 1658, nous avons vu les protestants de Rochechouart emprunter une somme de 1,000 ll. et une autre somme de 500 ll. pour payer les frais du procès qu'on leur intentait.

(3) Arr. d'Angoulême. — Il y avait dans cette localité une église de fief dont les origines remontent au xvi^e siècle. (Voy. notre *Hist. de la Réforme*..... ch. xi.)

(4) Voy. plus haut, à la date du 15 janvier 1656.

à 3 heures après midy, naquit une fille légitime de Jean de Chesadour, escuyer, sieur des Champs, et de damoiselle Francoise de Labrunye (1) sa femme. Elle fut baptisée le lundy quatriesme jour d'aoust de la mesme année dans le temple de Rochouart par M. Ferant, pasteur d'icelle [ville] (2). Fut son parrin Jean de la Brunye, son oncle maternel, et marrine damoiselle Jeanne de Chesadour, sa tante paternelle; et porte le nom d'icelle.

Le mercredy 22^e jour d'octobre 1659, environ sept heures du matin, décéda damoiselle Francoise de Labrunye, femme de Jean de Chesadour, escuyer, sieur des Champs, dans leur maison au village de Bellemenie, paroisse de S. Auvant, où ils faisoient alors leur demeure. Elle fust enterrée le jour suivant, environ onze heures du matin, au cimetière de Bonmousson de Rochouard et fust mise dans la fosse où estoit M^e Amber de Barthe, son premier (3) mary, sans pompe. Adieu, ma sœur! à mon grand regret morte le 14^e jour de sa maladie.

26 v^o.

Le 12^e jour d'aoust [1660 ?], un jeudy, trois heures après midy, mourut Jean Boulestey, sieur de la Doradière, et fut enterré le jour suivant dans le cimetière de ses frères de la religion réformée, dans le tombeau du sieur Dunias son grand père.

26 v^o.

Le 20^e jour du mois d'aoust 1660, il s'est donné arrest d'expédient à la cour des Aydes (4) entre les catholiques

(1) Voy. plus haut à la date du 23 janvier 1657.

(2) Précédemment pasteur à Champagne-Mouton. C'est en cette qualité qu'il était venu à Rochechouart en décembre 1655, pour y remplir par intérim les fonctions pastorales. Voy. à la date.

(3) Le texte porte *segond*, ce qui est une erreur. Cf. ci-dessus à la date du 22 janvier 1654.

(4) Sans doute celle de Clermont-Ferrand, à laquelle ressortissait la Généralité de Limoges. Il est vrai que Rochechouart dépendait de la Généralité de Poitiers. Mais nous avons déjà vu plus haut (1654) que l'Intendant de Limoges était directement chargé des affaires de la religion dans la vicomté de Rochechouart.

r[omains] de Rochouard, paroisses de Biennac et Vayres, et ceux de la religion prétendue réformée, portant que de la somme des commissions des tailles, il seroit prins en commun par les catholiques 300 ll. et le reste partagé, ce qui seroit gardé à l'avenir.

. les collecteurs catholiques depuis 1652 jusques à 1658 deschargés de tous abus, concussions, malversations et surtaxes, adjugés par arrest du 13 avril 1658.

Après avoir constamment attendu de l'Éternel la volonté, il s'est tourné de mon costé et a mon cri au besoin entendu (1). Dieu par sa bonté nous a donné un arrest favorable prononcé à la Chambre de l'Édict du Parlement de Paris, le 26^{me} fevrier 1661 (2), portant la maintenue de l'exercice de la r[eligion], sy mieux M. de Pompadour n'aimoit donner un lieu pour le temple et cimetiére dans la ville ou fauxbourgs, à la commodité des parties qui en conviendront devant M. le sénéchal du Poitou ou M. son lieutenant général et sans défaut, toutes accusations et reproches mis au néant. Ce procès avoyt commencé en l'année 1634 (3) par divers arrests du Conseil d'Estat maintenus par provision et au fond (?) renvoyés à la Chambre de l'Édict. Loué soit Dieu d'une sy grande délivrance! (4)

(1) Remarquer la forme versifiée de cette phrase, où pourtant la mesure fait défaut. Il y a là une réminiscence imparfaite du psaustier de Marot. Le psaume XL commence ainsi : « *J'ai patiemment attendu à l'Éternel et il s'est tourné vers moi et il a oui mon cri.* » (Cf. ci-dessus, sous la date de novembre 1644, *ad finem*, et sous celle du 29 mai 1654.)

(2) Cet arrêt est mentionné dans le *Catal. de l'Hist. de France*, sous la cote L d 176 n° 186.

(3) Oui, mais de 1639 à 1653, le droit des protestants avait été à peu près respecté.

(4) Cet arrêt de fevrier 1661 n'avait déjà plus force en 1665, puisque les protestants de Rochechouart en demandèrent alors confirmation. Voy. Lièvre, *Histoire des protestants du Poitou*, II, 72. Pour le détail du long procès soutenu depuis 1653 par les pro-

27 r°.

Le dimanche quinziesme jour du mois de janvier 1668, dans la maison de feu Isaac Soury sieur du Pré, Ambert de Labrunye, mon fils, fiança Suzanne Soury, fille du dict feu et de Marthe Loumeau, leurs parens assemblés. En la compagnie d'iceux furent au temple de ceux de la religion réformée, au dedans l'enclos de la ville de Rochouard, où ils receurent la bénédiction par les mains de M. Ferand, pasteur d'icelle [ville]; le contract signé des parens et receu par de la Couder et P. Perigord notaires.

27 v°.

Le 6^{me} février 1668, devant les dicts notaires, j'ay prins acquit des meubles que je devois donner à mon dict fils, montant 300 ll., comme est porté par le dict contract, iceux donnés en extrait à chacun leur prix et délivrés le dict jour, portés dans la chambre qu'ils couchent; des parties signé et à chacun donné copie du dict extrait. Aussi j'ai baillé nostre jument à mon dict fils pour l'habit que je luy avois promis.

Le mercredi 24^e d'octobre 1668, 9 heures du soir, est né du dict mariage d'entre les dicts Ambert de la Brunye et Suzanne Soury un enfant masle, baptisé le dimanche au soir dans le temple à Rochouard par M. Jean Ferand, pasteur au dict lieu; par lui donné le nom de David. Son parrain a esté M^e David Liège, son oncle maternel comme mary de Marthe Soury; sa marraine Suzanne Boulestey, sa grand mère. Le présent baptesme a esté enregistré par M^e Daniel Reynaud, médecin, dans le livre de l'église réformée (1), ensuite du mariage aussy rapporté au temps qu'il fut faict, le dict acte signé des dicts pasteur, père, parrain et scribe.

testants de Rochechouart, voy. les trois factums conservés à la Bibliothèque nationale sous la cote L d 17^e n° 186 du *Catalogue de l'Histoire de France*. Nous les analysons d'ailleurs dans notre *Hist. de la Réforme*..... ch. xi.

(1) Cf. ci-dessus juillet 1644 et décembre 1658.

28 v°.

Le samedi premier jour du mois de mars 1670, à sept heures du matin, est née une fille du mariage de Aribert de la Brunye et Suzanne Soury, baptisée le jour suivant dimanche, second du dict mois, dans le temple de Rochouard par M. Ferrand (1), ministre au dict lieu, quy luy a administré le saint sacrement du baptesme et imposé le nom de Suzanne. A esté son parrin Jean de la Brunye, son ayeul, et marraine Suzanne Soury, sa tante grande, femme de Jean de la Chomette, marchand tondeur.

Le mardy dixseptiesme jour du mois de novembre 1671, neuf heures du soir, est née une fille naturelle et légitime du mariage de Ambert Delabrunye et Suzanne Soury. A esté baptisée le jour suivant mercredi, 18 des dicts mois et an. A esté son parrin François Boulesteys, sieur de la Doradière, son cousin germain; sa marraine Marthe Soury, sa tante, femme du sieur David Liège. Le dict baptesme administré dans le temple, au dedans l'enclos de la ville de Rochouard, par M. Souchet, pasteur (2), lors au dict lieu, quy luy a imposé nom Marthe, celuy de sa marraine.

29 r°.

Le dimanche 24^e jour du mois de septembre 1673, environ minuit, est née une fille du mariage contracté, béni et consommé entre Ambert Delabrunye et Suzanne Soury, le 24 octobre 1668; icelle baptisée. son nom imposé Esther par M. Souchet, ministre à Rochouard, dans le temple au dict lieu, dedans l'enclos de la ville, le vendredy sixième jour du mois d'octobre 1673. A esté son parrin Isaac Soury, son oncle maternel; sa marraine Esther Boulesteys, femme du sieur Delaborie, sa cousine germaine.

(1) C'est la dernière mention que nous rencontrons de la présence du ministre Ferrand à Rochechouart. Il desservait cette église régulièrement depuis 1659, mais y avait été appelé à diverses occasions à partir de 1653.

(2) Voy. les articles suivants.

29 v°.

Le lundy huictiesme jour du mois d'octobre 1674, environ mynuit, est née une fille du mariage d'Ambert Delabrunye et Suzanne Soury ; icelle heureusement accouchée, luy resta la difficulté de ne se pouvoir délivrer de l'arrière-faix. Dans cet estat, dans des convulsions, avec tout le secours quy luy fut donné, sa vye ne se conserva que jusques au mardy suivant, à neuf heures du matin qu'elle rendit l'esprit au regret de tous ses proches. Le jour suivant, mercredy, à 8 heures du matin, elle fut enterrée au cimetière de Bonmousson à Rochouard dans le tombeau de Perier, sa mère.

Le vendredy suivant, 12° du dict mois, sa fille fut baptisée dans le temple de Rochouard par M. Souchet, ministre (1), qui lui donna le nom de Anne. Fut son parrain sieur Francois Soury, son oncle maternel ; sa marraine Anne Boulesteys, fille de sieur Jean Boulesteys, sa cousine germaine.

30 v°.

Le jeudy sixieme décembre 1674, à Rochouard, en maison de ville, la plus grant part des habitants assemblés ont nommé Ambert de la Brunye avec M^e Jean Simon, avocat, pour suivre M. l'intendant de Poitou (2) à Poitiers, pour là estre retenus en forme d'otages à raison de l'émotion émue par quelques habitans du commun peuple à l'encontre d'un commis aux aydes porteur d'un arrest du Conseil d'Estat du 8 novembre dernier pour imposition nouvelle sur le vin. eau-de-vye, bière, breuvage et vinaigre, qualifiée droit de gage, pour estre publié le dimanche 18° novembre dernier que la dicté émotion fut faicte (3). A cause d'icelle ont esté nommés les otages

(1) Souchet resta à Rochechouart jusqu'en 1678 ; mais notre *Livre* n'en fait plus mention après cette date d'octobre 1674.

(2) René de Marillac.

(3) Ce fait est confirmé par les *Lettres de Colbert* (II, 367). Pareils troubles se produisirent, pour les mêmes raisons, à Confolens et Angoulême.

amenés pour subir les ordres de mon dict sieur l'intendant; lesquels assurés, leur a esté passé acte consulaire signé des consuls collègues du dict Simon et habitants, portant toute garantie; copie duquel leur a esté envoyée à Poitiers, le 10^{me} du dict mois, avec une requête pour présenter à mon dict seigneur l'intendant quy les congédia favorablement; et ont arrivé heureusement à Rochouard le lundy 24^{me} du dict mois, exems de toute peine pécuniaire. Dieu en soit loué!

37 v^o.

Le vendredy environ minuit et le 5^e avril 1680, est né du mariage de Pierre Tillard sieur de Pougaudin et de Marie Pascaud, sa femme, un fils. Le 11^{me} du dict mois il a esté baptisé en cette esglise par M. Jounaud (?), pasteur (1), et présenté par moy Pougaudin et Judith Pascaud, ma belle-sœur. On luy a donné le nom de Pierre.

35 r^o.

Ce papier est fait par moy David de la Brunye, en l'année 1684, au mois d'octobre. D. DE LA BRUNYE (2).

Le 14^e octobre 1684, aujourd'huy samedy, entre trois et quatre heures du soir, est décédé Jean de la Brunye (3)

(1) C'est la seule mention que nous connaissons de ce pasteur à Rochechouart. En raison des relations plusieurs fois constatées dans ce *Livre de famille* entre Rochechouart et Barbezieux, nous conjecturons qu'il s'agit de ce Jouneau qui figure au *Rôle des ministres autorisés à quitter Bordeaux pour passer en Angleterre* en 1685, avec cette mention : « Philippe Jouneau, cy-devant ministre de Barbezieux, avec sa femme et un enfant âgé de 18 mois. » *Archives historiques de la Gironde*, XV, 519. Cf. la *Chronique protestante de l'Angoumois* par V. Bujeaud, année 1684, p. 220. Si le rapprochement est exact, il faut considérer Jouneau comme pasteur intérimaire de Rochechouart.

(2) Fils d'Ambert de la Brunye et de Suzanne Soury, né en octobre 1668, par conséquent âgé de 16 ans.

(3) Le premier rédacteur de ce *Livre de famille*.

mon grand père, âgé de 62 ans ou environ, et fut enseveli le lendemain dans nostre jardin (1).

36 r°.

Le 11^e aoust 1697, il fut passé le contrat de mariage entre Pierre Tillard, sieur de Pougodein, de la ville de Barbezieux en Xaintonge, et Suzanne Delabrunye, ma sœur. Ils receurent la bénédiction par les mains de M. Desbordes, curé de la ville de Barbezieux, le mardy 22^{me} octobre 1697, dans la chapelle du chasteau de Barbezieux..... Le 6^e may 1698, par arrest du Conseil. le prévost de la ville de Montmorillon est venu dans nostre maison accompagné de M. nostre sénéchal et M. nostre procureur d'office et de quatre archers pour faire la visite chez les gens de la religion, sy nous avions des armes et des livres touchant la religion. Ils en ont trouvé la quantité de 30 ou 35; ils en ont faict inventaire; ils les ont mis entre les mains de Jean Goursaud, maire du dict Rochouard.

36 v°.

Le 8^e novembre 1698, par une requeste présentée à M. le maréchal d'Estrées portant que l'on ferait la visite chez les gens de la religion [pour voir] s'ils n'avaient point d'armes et [exiger] qu'ils donnassent leurs déclarations de l'année qu'ils avoient faict leurs abjurations, c'est M. de Langalerie (2), lieutenant du prévost de Montmorillon, accompagné de quatre de ses archers, qui a faict la visite.

37 r°.

Le 27 novembre 1698, M. de Langalerie, lieutenant du prévost de Montmorillon, accompagné d'un archer ont

(1) Ces inhumations en lieu privé se retrouvent, à partir de cette date, toutes les fois qu'il s'agit de réformés. Preuve qu'on leur avait enlevé l'usage du cimetière de Bonmousson concédé en 1629. (Voy. ci-dessus à cette date.)

(2) Très vraisemblablement un parent du célèbre marquis de Langalerie, originaire de Lamotte-Charente, né en 1656 et mort en 1717.

faict la visite chez les catholiques (*sic*) et inventaire des armes qu'ils avoient dans leurs maisons, et aussy de la campagne, par ordre de M. le mareschal d'Estrées.

40 r°.

Le vendredy et le 22^e décembre 1719, entre 9 et 10 heures du soir, sortit de sa maison pour aller en ville Pierre Tillard, sieur de Pougaudin, mon beau frère; et avons demeuré sans scavoir de ses nouvelles jusque au mercredy ensuivant, 27^e du présent mois, qu'un homme en se promenant le descouvrit dans la rivière, entre un lieu appelé la Balangerie et le moulin de Monville, distant de demi-lieue de Barbezieux. Cet homme vint advertir les messieurs de la justice du dict Barbezieux qui s'y transportèrent sur le lieu avecque un médecin et un chirurgien qui firent la visite du corps. On luy trouva un coup de baston sur le bras droit, la cravatte qui avoit deux nœuds et fort serrés et que l'on luy avoit tordu le cou. On n'a point encore peu trouver aucune preuve jusque à présent de ses meurtriers.

40 r°.

Le dict registre (1) est entre les mains de Pierre de Lachaumette qui a les registres. Le 26^e aoust 1737.

41 r°.

Ce papier est tenu par moy, Raymond de la Brunye en l'année 1747. DE LA BRUNYE.

Le 19 mars 1747, dimanche de la Passion, David de la Brunye, mon père (2), eut une grosse enrhumure jusqu'au jeudy 23^e suivant qu'il envoya chercher M. Buisson, curé de St. Auvent, pour le confesser et luy administrer la sainte communion le même jour. Le dimanche des Rameaux, il luy prit une fièvre qui ne le quitta

(1) Celui des délibérations du Consistoire et des actes baptis-
taires, matrimoniaux et mortuaires, mentionné plus haut sous la
date du 3 juillet 1644.

(2) Le second rédacteur du présent *Livre*. Il était né en 1668.

point, avec des redoublements toutes les douze heures. Le mardy 28, M. Buisson vint le voir pour le maintenir dans sa nouvelle religion, et luy proposa de recevoir le sacrement de l'extrême-onction qu'il recut avec toute sa connaissance. Le jeudy, 5 avril, à 11 heures du soir, sa fièvre augmenta avec des redoublemens à tous les quars d'heure jusqu'à 10 heures du soir, qu'il me donna sa bénédiction et mourut le vendredy 7 avril, à 11 heures du soir, avec les sentimens d'un bon chrestien, âgé de 78 ans cinq mois et quatorze jours. Il fut enterré dans l'église de Rochechouart, sous le banc de la confrérie du St. Sacrement, par M. Marcillat, prêtre, curé de la paroisse, le 9 avril 1747, jour de la Quasimodo, entre 8 et 9 heures du matin.

46 v°.

Ce livre est tenu par moy Pierre Paul Delabrunye en l'année 1788.

(Suivent quelques mentions insignifiantes jusqu'en 1792.)

(A suivre.)

NUMISMATIQUE

MONNAIES TROUVÉES DANS LA CORRÈZE

MONNAIE EN OR A L'EFFIGIE DE VESPASIE

TROUVÉE PRÈS DE SAINT-BONNET-L'ENFANTIER
CANTON DE VIGEOIS

D./. IMP.CÆSAR.VESPASIANVS.AVG.TR.P.
Tête de Vespasien lauré, regardant à droite.

R./. COS.III.FORT.RED. (pour *fortuna re-*
dux.) La Fortune debout, regardant à gauche, te-
nant un globe et un caducée.

An 71 de notre ère.

Cette monnaie, bien conservée, a deux centi-
mètres de diamètre. Je l'ai vue entre les mains
de M^{me} Renaudie, à Brive, et nous en aurions
volontiers fait l'acquisition pour le musée de la
ville; mais le villageois qui l'a trouvée s'en
exagère la valeur réelle.

PH. LALANDE.

MONNAIE EN OR D'ÉDOUARD III, ROI D'ANGLETERRE (1357)

TROUVÉE AU VILLAGE DE SAULIAC
COMMUNE DE SARROUX

Droit. — E DWARD ☒ DI ☒ GRA ☒ REX ☒
ANGL ☒ FRANC.

Le roi debout et de face dans un navire; il

est couronné et porte de la main droite une épée, et de la gauche un bouclier aux armes de France et d'Angleterre.

Revers. — IHE XX AVTEM XX TRANSIENS XX
PER XX MEDIV XX ILLORVM XX IBAT.

(S. Luc, c. iv-v, 30.)

Croix feuillue et cantonnée de quatre léopards couronnés. Sur la droite du navire flotte un pavillon qui porte en cœur la lettre E.

Or noble de 0,024 de diamètre. B. Fillon, Lettres, page 177, a décrit une monnaie du prince de Galles (prince Noir) entièrement semblable à la monnaie trouvée au village de Sauliac, moins la légende du droit.

La collection Avril de Lavergnée, à Niort, possède aussi cette monnaie du prince Noir qui est une remarquable exception dans le monnayage de l'Aquitaine.

Poey.d'Avant, tome II, page 120, n° 3076, pl. LXIV, n° 15.

Ce noble en or, trouvé à Sauliac et frappé hors de France, est la propriété de la famille de Tournemire de Pierrefitte.

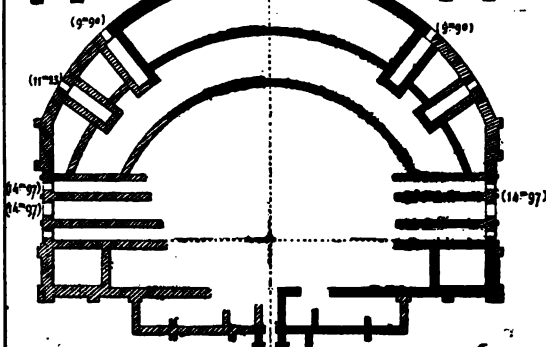
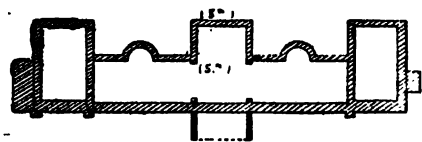
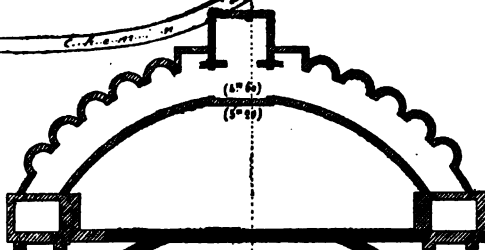
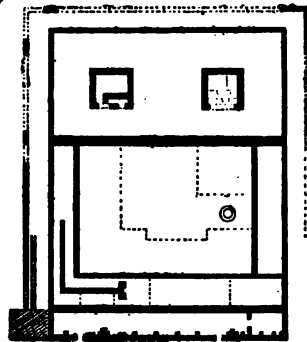
L'abbé J.-A. PAU.

La Cascade, le 25 juin 1885.

RUINES de TINTIGNAC

‘ *Corrige* ’

————— Dicovertes de 1842. 1846. 1847
 ————— id ————— 1884



Nota

Les Cois placées entre
parenthèses sont les
niveaux en Combées
du Sol exploré en
1842

E. Boria
d'après les plans de M. M. Guille
et Ferribri.

RUINES ROMAINES

DE

TINTIGNAC

(CORRÈZE)

PRÉAMBULE



oins favorisé sous ce rapport que d'autres départements, celui de la Corrèze n'est pas riche en monuments de l'époque romaine; on n'y rencontre point de ruines majestueuses, comme dans quelques contrées de l'ancienne Gaule. Et pourtant les conquérants de race latine ont laissé en Bas-Limousin de nombreuses traces de leur séjour ! On y retrouve leurs cendres dans des urnes funéraires exhumées en maints endroits où existaient par conséquent d'antiques demeures dont il ne reste plus pierre sur pierre(1); des monnaies romaines sont parfois re-

(1) *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, tome III, p. 127 à 157, et tome IV, p. 355 à 362, 679 à 681 et 683 à 693.

cueillies çà et là; quelques substructions, celles de Laroche près de Larche, par exemple, ont été l'objet d'un commencement de fouilles(1); il en subsiste encore près d'Eygurande, près d'Argentat et dans la commune de Saint-Julien-Maumont (2).

Plus importantes et mieux étudiées, les ruines romaines dites de Tintignac, ont depuis longtemps été signalées à l'attention des archéologues; elles sont situées à huit ou neuf kilomètres de Tulle, dans la commune de Naves, et aux abords de la route nationale n° 120. J'ai pensé qu'il pouvait être bon de condenser dans le bulletin d'une Société corrézienne la substance des divers travaux publiés sur Tintignac; mais si cette œuvre de compilation est appelée à offrir quelque intérêt, elle le devra surtout aux gravures qui l'accompagnent et à l'exposé de faits nouveaux résultant de fouilles entreprises récemment par l'obligeant propriétaire du tènement, M. Guillot, notre collègue. Je passerai tout d'abord en revue, en les commentant quelque peu, les divers auteurs qui ont plus ou moins parlé de Tintignac; puis viendra la nomenclature détaillée des trouvailles qu'on y a faites à diverses époques, et en dernier lieu je m'occuperai plus spécialement des substructions et de la destination donnée probablement jadis à ce groupe de monuments. Le plan, dressé par MM. Guillot et Ferrière, qui est en regard de la première page, devra être consulté

(1) *Bulletin de la Société*, tome VI, par 573 à 590.

(2) *Bulletin de la Société (loc. cit.)*, tome III, p. 132, 145 et 157.

quand on lira cette dernière partie de mon mémoire; à côté de substructions fouillées en 1842, 1846 et 1847 (1), on y trouve celles que M. Guillot a exhumées en 1884 de sa propre initiative, et dans le seul but d'attirer de nouveau sur Tintignac l'attention du monde savant. Le travail qu'on va lire est écrit dans le but de seconder cette louable entreprise, tout autant du moins que le permettent les faibles connaissances de son auteur. Mais s'il avait voulu s'en charger, M. Guillot se serait certainement acquitté bien mieux que moi de cette tâche.

PREMIÈRE PARTIE

COMMENT DIVERS AUTEURS ONT PARLÉ DE TINTIGNAC

Il en est fait mention pour la première fois dans un ouvrage de Bertrand de Latour, doyen de l'église de Tulle : « Ce qui prouve l'importance » que les Romains attachaient à la possession de » cette cité (*Tulle*), c'est que non-seulement leurs » gouverneurs y faisaient leur résidence, mais encore qu'ils avaient, à deux milles de Tulle, un » cirque propre au combat des gladiateurs, et qui » conserve encore le nom d'*arènes*. Le laboureur » y déterre chaque jour des monnaies à l'effigie » des empereurs romains et grand nombre d'au-

(1) Les plans des fouilles de 1842, 1846, 1847, dressés par M. Rebière, agent-voyer en chef, figuraient à l'exposition de Tulle en 1880.

» tres objets qui viennent à l'appui de notre
» assertion (1). »

A la fin du premier chapitre de son *Histoire de Tulle*, Baluze entre dans de plus grands détails; il dit qu'une ville existait à quatre mille pas de Tulle, dans la paroisse de Naves et sur le territoire de Tintignac; qu'il en reste encore de nombreux vestiges, notamment un amphithéâtre ayant deux cents pas de longueur et cent cinquante de largeur, et il affirme en avoir vu dans sa jeunesse des ruines existant encore à l'époque où il écrit (2). Il parle de la trouvaille de nombreuses monnaies, d'urnes en pierre, en brique et en verre; de têtes d'hommes et de femmes en marbre; des conduits en brique de quelque aqueduc; d'un puits d'une telle profondeur qu'on n'a jamais pu le sonder! Il ajoute qu'il n'est cependant fait mention de cette cité dans aucune Géographie ancienne, dans aucun ouvrage historique, ni dans les vieilles chroniques des églises ou des monastères. Le lieu où sont

(1) *Institutio ecclesiæ Tutellensis*. — Toulouse, 1636. (Traduction de F. Bonnélye, p. 15. Tulle, imprimerie veuve Drappeau.)

(2) On pourrait à bon droit être étonné de ce que le Tulliste Baluze prétende avoir vu, dans sa jeunesse, les ruines de Tintignac. Comment ne les a-t-il point visitées de nouveau pendant qu'il écrivait son *Histoire de Tulle*! Baluze venait rarement dans sa ville natale; nul n'est prophète dans son pays, et celui dont le mérite comme historien n'est aujourd'hui contesté par personne, était surnommé par ses concitoyens le *petit Frison*; allusion dérisoire à son premier ouvrage, *Anti-Frisonius*. Ne voit-on pas encore aujourd'hui parmi nous des gens dont la valeur est méconnue par leurs compatriotes? (Voir abbé PAGÈS, *Petit Essai sur les historiens du diocèse de Tulle*, p. 16. — Tulle, imprimerie Mazeirie, 1885.)

les ruines de l'amphithéâtre est appelé vulgairement les *Arènes de Tintignac*, de même que les habitants de Nîmes et d'Arles donnent à leurs amphithéâtres le nom d'arènes. On pourrait donc, dit-il, conjecturer que le nom antique de cette ville fut Tintignac, à moins qu'il ne s'agisse ici du *Ratiatum* de Ptolémée (1).

Sur deux planches gravées en regard de ce texte on voit : deux têtes d'hommes et une tête de femme *en marbre blanc* (2) et en pierre calcaire, deux vases en verre dont un épais de deux doigts, une grande urne en brique « crassitudinis quatuor pedum, » le puits en maçonnerie « puteus præaltus, » un cube sans légende explicative, des tuyaux en brique et les ruines de l'*amphithéâtre*.

On verra plus loin que le monument désigné

(1) Voici, au surplus, le texte même de Baluze :

In extrema parte istius capitis adnotabo extitisse olim IV.M.P. à Tutela nobile oppidum in parrochia Navensi et agro Tintiniacensi, cujus multa adhuc vestigia supersunt, in primis vero amphitheatrum habens CC.P. in longitudine, CL. in latitudine, cujus caveas et rudera, quæ etiamnum supersunt, ego vidi in juventute mea. Illic inveniuntur multa numismata Imperatorum Romanorum, etiam aurea, veteres urnæ lapideæ, lateritiæ, vitreæ, vasa sacrificiorum, capita marmorea virorum et mulierum, unum ex his laureatum, quod videtur esse alicujus Imperatoris. Reperti sunt etiam ibi veteres tubi lateritii cujusdam aquæductus, puteus tantæ profunditatis ut nunquam deprehendi potuerit quanta sit, et alia multa monumenta antiqua. Et tamen nulla oppidi illius mentio extat in antiquis geographis aut scriptoribus historiarum, neque in veteribus monumentis Ecclesiarum et monasteriorum. Etiam hodie locus ubi sunt rudera amphitheatri vocatur Arenæ Tintiniacenses, vulgo les Arenes de Tintiniac, eo modo quo cives Colonix Ne-mausensis et Arelatenses amphitheatra sua vocant Arenas. Fortassis autem hinc capi conjectura posset oppidum illud antiquitus vocatum fuisse Tintiniacum. Nisi sit Ratiastum Ptolemæi.

Historiæ Tutelensis, 1717, ch. 1, p. 6.

(2) La tête de femme est un bas-relief en albâtre.

T. VII.

de la sorte par Baluze était un théâtre; le plan dressé après les fouilles ne permet pas d'en douter un seul instant.

Les objets figurés par Baluze ont-ils été trouvés fortuitement ou bien provenaient-ils de fouilles faites? Cet auteur reste muet à cet égard, et on peut le regretter. Quel intérêt n'eût pas présenté pour les archéologues un procès-verbal de fouilles exécutées à une époque où l'on interrogeait les anciens textes bien plus volontiers que les monuments eux-mêmes!

Montfaucon à son tour, peu de temps après la mort de Baluze, fait mention des prétendues arènes : « Quant aux arènes ou amphithéâtre » de Tintiniac, nous n'en savons que ce que l'il- » lustre M. Baluze, que nous venons de perdre, » nous apprend dans son *Histoire de Tulle*, sa » patrie... » Le savant bénédictin se borne ensuite à donner le texte qu'on a trouvé transcrit ci-dessus (1).

Un ancien prieur de Brive, l'abbé de Lubersac(2), s'inspire également de Baluze et de Montfaucon pour dire quelques mots de Tintignac; il en fait mention dans sa nomenclature des localités où

(1) Quantum ad arenas seu amphitheatrum Tintiniacense, non aliud proferre possumus, quam quod vir celeberrimus Baluzius, cujus obitum lugemus, edidit : ait igitur ille in historia Tutelensi, p. 6 : « extitisse olim... etc. DOM BERNARD DE MONTFAUCON, *l'Antiquité expliquée* (1719), tome III. seconde partie, pages 261-262, cli^{me} planche.

(2) *Discours sur les monuments publics de tous les âges et de tous les peuples connus*. Paris, impr. Royale, 1775.

l'on retrouve des restes d'*amphithéâtre* (1); un peu plus loin (2), il dit qu' « on voit à Tintignac, » près de Tulle en Bas-Limousin, les restes d'un » amphithéâtre et ceux d'un aqueduc qui y conduit des eaux. L'arène de celui-ci avait 200 » pieds de longueur sur 150 de largeur. On l'appelle encore aujourd'hui les arènes de Tintignac. Les vestiges qui en restent attestent sa » magnificence passée et prouvent que les Romains ont aimé ce séjour. » Constatons une fois de plus la regrettable facilité avec laquelle certains auteurs copient leurs devanciers, sans se donner la peine de contrôler leurs assertions !

On peut encore citer par ordre chronologique le *Recueil d'antiquités de Caylus*; une notice de M. Reynaud, insérée dans l'*Almanach historique du Bas-Limousin pour l'année 1772*; *Essai historique sur la Sénatorerie de Limoges*, par Duroux, 1810; les *Annuaire de la Corrèze pour 1825 et 1828*; la *France pittoresque* (1835), par Abel Hugo, tome I, p. 265; l'*Historique monumental de l'ancienne province du Limousin* (1837), par Tripon (3); *Notes d'un voyage en Auvergne* (1838), par P. Mérimée; le tome V de la 2^{me} série des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France* (tome XV de la collection), 1840; l'*Histoire du Bas-*

(1) *Loc. cit.*, p. 120.

(2) *Loc. cit.*, p. 126.

(3) Imprimerie Martial Darde, à Limoges. Ouvrage rare aujourd'hui; au point de vue archéologique son mérite est très contestable !

Limousin, de Marvaud, 1842; l'*Essai sur l'Histoire de Tulle*, par F. Bonnélye, chap. vi, reproduit dans l'*Annuaire* de 1851 (1); les *Études sur la Géographie historique de la Gaule*, par M. Deloche, 1861; les *Études historiques et critiques sur le Bas-Limousin*, publiées de 1860 à 1864 par M. de La Rouverade.

M. Duroux (*loc. cit.*) (2), après avoir cité les ouvrages de Bertrand de Latour et de Baluze, suppose que Tintignac doit son origine aux deux légions envoyées par César dans le pays des Lemovices. Je me bornerai à mentionner cet auteur, sans vouloir relever les assertions plus que hasardées dont ce chapitre fourmille.

Les notices publiées par M. Bardon, expert-géomètre à Tulle, dans les *Annuaire*s de 1825 et 1828 (3), sont fort intéressantes, surtout la notice qu'on lit dans l'*Annuaire* de 1828 : « Cet » historien (*Baluze*) a accompagné ce récit de » deux planches bien gravées qui nous donnent » la vue des différents monuments dont il vient » de parler. Je puis attester la parfaite ressemblance des trois têtes antiques; elles étaient déposées jadis dans le cabinet de l'ancienne famille de Fénis de Laprade. Plusieurs antiquaires » qui ont vu des médailles portant l'effigie de » l'empereur Adrien, ont trouvé une parfaite res-

(1) L'*Essai sur l'Histoire de Tulle* a été publié par fascicules aujourd'hui presque introuvables, et l'ouvrage n'a même pas été terminé.

(2) Pages 228-237.

(3) 1825, p. 136; 1828, p. 121 à 125.

» semblance avec la première de ces têtes vue de
» profil; et la tête de femme paraît avoir fourni
» à Guillaume Reuilhe, de Lyon, en 1553, le por-
» trait de Sabine, épouse de cet empereur. Ces
» monuments sont vraisemblablement déposés aux
» archives de la Préfecture, où il est facile de
» s'assurer de la fidélité du graveur (1). Je n'ai
» jamais vu aucune des urnes que ces planches
» représentent. Les tuyaux en brique n'ont pas
» été mieux conservés (2). Mais quand on ouvrit
» la nouvelle route de Tulle à Limoges, route qui
» traverse le local où a dû exister la ville de Tin-
» tignac, j'ai vu de pareils tuyaux dans le talus
» du chemin et à l'endroit où commence la des-
» cente de Soleilhavoup; ces tuyaux se dirigeaient
» vers les arènes (3).

(1) J'ai le regret d'avoir à contredire ici M. Bardon au sujet de « *la parfaite ressemblance des trois têtes antiques!* » M. Bardon n'avait sans doute pas vu les originaux, puisqu'il dit que « ces monuments sont VRAISEMBLABLEMENT déposés aux archives de la Préfecture; » eh bien, ce n'est pas là que devront aller « les personnes qui voudront s'assurer de la fidélité du graveur! » La tête en ronde-bosse appartenait en 1828, comme aujourd'hui, à M. de Fénis de Laprade; sur mes instances, il nous a permis d'en prendre un moulage pour le musée de Brive. Les deux autres sont chez M^{me} veuve Boudrye, à Tulle, et... il faut lui savoir gré d'avoir consenti à nous les confier pour quelques heures! On n'a qu'à comparer les gravures de Baluze (ou de Montfaucon, ce sont les mêmes) avec celles qu'on trouvera plus loin (voir la 2^{me} partie); les têtes en bas-relief ont été dessinées d'après des photographies de M. Rupin et la troisième d'après le moulage. Je me fais un devoir de remercier ici notre collègue, M. le commandant Borie, d'avoir bien voulu se charger de ce travail.

(2) Montfaucon en fait mention (*loc. cit.*, p. 206) et les figure d'après Baluze. pl. cxxv.

(3) En 1866, le marquis Marcy de Seilhac m'a montré, non loin de Seilhac, de faibles traces d'un aqueduc sous le talus d'un chemin. *Bulletin de la Société*, t. III, p. 139.

» Depuis ce temps, les fouilles successives que
» l'intérêt seul de l'agriculture a déterminées, ont
» fait ressortir d'autres monuments dont la dé-
» couverte coïncide avec celles dont parle l'his-
» toire. Je n'en indiquerai que deux dont je me
» suis assuré : il y a environ 20 ans qu'un labou-
» reur trouva dans son sillon un anneau en or
» pâle qui fut trouvé du poids de 18 francs; le
» chaton représentait une figure romaine frappée
» au marteau. M. Milet-Mureau, alors préfet, le
» paya 100 francs. Postérieurement, et depuis peu
» d'années, M. Vidalin, propriétaire à Charazenc,
» village limitrophe de Tintignac, cherchant la
» source d'une fontaine, trouva et la source, et
» un aqueduc composé de tuyaux pareils à celui
» qu'on trouve gravé dans Baluze.

» Les vestiges de l'amphithéâtre sont aujour-
» d'hui presque entièrement méconnaissables;
» mais puisque Baluze les dépeint tels qu'il les
» a vus dans sa jeunesse, ce qui remonte à 150
» ans, il est juste de croire qu'il nous les a re-
» tracés aussi fidèlement que les autres monu-
» ments que nous avons sous les yeux (1)..... »
L'auteur de la notice ajoute que l'existence et les
dimensions de ces arènes permettent d'attester
que Tintignac fut jadis une ville dont la popu-
lation devait être considérable. Puis il dit que
« M. Renaud, originaire de Nîmes, mais depuis
» longtemps contrôleur des actes à Tulle, frappé

(1) On verra plus loin que d'autres auteurs n'ont pas accepté
avec la même facilité la version de Baluze!

» de ces différentes circonstances, crut pouvoir
» hasarder, sur l'étendue de la ville de Tintignac,
» un système qui parut dans le Calendrier de
» Tulle, imprimé en 1772. Trouvant les arènes
» de Tintignac entourées par les villages de *Bach*,
» de *Cerou*, de *La Geneste*, de *Léoune*, de *So-*
» *leilhavoup*, de *Temporieux*, ces hameaux lui
» parurent avoir conservé les noms des dieux du
» paganisme qui y étaient adorés : ainsi, *Bach* lui
» parut avoir été le temple de *Bacchus* ; *Cerou*,
» celui de *Cérès* ; *La Geneste*, celui de *Janus* ;
» *Léoune*, celui de la *Lune* ; *Soleilhavoup*, celui
» du *Soleil* ; *Temporieux*, celui du *Temps* (1).
» Cette analogie, au premier coup d'œil, ne paraît
» qu'ingénieuse ; mais la presque certitude d'une
» grande population réunie sur ce local peut la
» faire considérer comme frappante (2).

» Je présenterai bientôt quelques lueurs sur la
» manière dont la ville de Tintignac a pu être
» détruite ; mais pour ne pas interrompre mon
» propos, je dois rechercher les rapports qu'elle
» avait avec le fort de Tulle. Ces rapports ne
» sont pas douteux : ils sont principalement cons-
» tatés par un monument dont ni l'un ni l'autre

(1) Les archéologues d'autrefois se plaisaient à tourmenter les étymologies pour en tirer des conclusions favorables à un système ; le progrès des études philologiques a discrédité cette méthode.

(2) Passe encore si l'on pouvait prouver que les hameaux de *Bach*, *Cerou*, etc., existent et portent ces noms depuis le commencement de la période du moyen-âge. Nous verrons plus loin qu'à la fin du XIII^e siècle il y avait la manse de *Solella Vuolph*. Ce nom ne semble pas avoir une origine latine.

» de nos historiens n'a parlé, mais que M. Renaud
» emploie bien à l'appui de son opinion et dont
» quelques traces existent encore; j'entends par-
» ler du pavé, indubitablement construit par les
» Romains, qui consolidait le chemin qui, du
» château de Tulle, se dirigeait vers les arènes
» de Tintignac, et qui a ensuite formé l'ancien
» chemin de Tulle à Naves (1). On en trouve
» plusieurs dans le département construits de la
» même manière; mais aucun ne peut avoir une
» destination plus certaine, et il me paraît d'une
» conséquence irrésistible que les Romains aient
» habité les deux endroits entre lesquels ils avaient
» fondé cette communication. »

Se basant sur un passage du VIII^e livre des
*Commentaires : Legiones.... duas reliquas in
Lemovicum finibus non longè ab Arvernīs,
ne qua pars Galliæ vacua ab exercitu esset,*
M. Bardon suppose que le fort de Tulle était
une position militaire romaine destinée à sur-
veiller et à contenir les populations conquises.

Cette hypothèse est un peu hasardée! elle re-
pose en partie sur l'attribution à l'époque ro-
maine d'une tour dite la *tour de Maisse*, figurée
d'après Beaumesnil dans l'ouvrage de Tripon, et
dont il ne reste aujourd'hui à Tulle que le nom
d'une rue. On assignait à ce monument une trop
haute antiquité (2).

(1) Ce passage est reproduit à titre de simple renseignement,
car l'origine gallo-romaine de ce pavé n'est pas démontrée; on peut
en dire autant du *château de Tulle*.

(2) BONNÉLYE, *Essai sur l'Histoire de Tulle*, chap. iv.

Quelques mots sur Tintignac ont tout naturellement leur place dans l'*Historique monumental* de Tripon. L'*amphithéâtre* de Baluze est reproduit par la lithographie en regard de la page 3 du dernier fascicule; vient ensuite un *plan géométrique des arènes de Tintignac* en 1697, évidemment inspiré par la gravure, et qui n'existe point dans le livre de Baluze. Ce plan, de pure fantaisie, a été trouvé, avec le texte à l'appui, dans les cartons du dessinateur Beaumesnil (1). Plus loin (pages 34 à 36) sont décrites et figurées les têtes dont il a été déjà question et *six vases*, trois de plus que n'en donne Baluze! Où Beaumesnil les a-t-il vus? Il n'a pas jugé à propos, en revanche, de reproduire les gravures représentant le puits et les tuyaux de conduite d'eau.

Mérimée profite d'un voyage dans la Corrèze, en 1837, pour visiter les ruines de Tintignac. Voici ce qu'il en dit dans un de ses ouvrages (2): « Baluze donne en peu de mots la description » d'un amphithéâtre antique existant dans cette » localité, et l'accompagne d'une gravure dont » l'auteur, à ce qu'il me semble, n'avait non- » seulement jamais visité Tintignac, MAIS N'AVAIT » MÊME JAMAIS VU DE CIRQUES ROMAINS. En co- » pianant Baluze, Beaumesnil (manuscrits de Li-

(1) Mort à Limoges en 1787. Il faut lire dans les *Annales archéologiques* (tome V, p. 61) et dans le *Bulletin de la Soc. hist. et arch. du Limousin* (tome XIX, p. 27 à 30) ce que pensent de ses œuvres Didron et l'abbé Lecler!

(2) *Notes d'un voyage en Auvergne*, par Prosper Mérimée, pages 127 à 129. Paris, librairie de H. Fournier, 1838.

» moges), n'ajoute aucun détail, et vraisembla-
» blement ne s'est pas donné la peine de vérifier
» son auteur, car son dessin n'est que la répé-
» tition de la gravure publiée par Baluze. Or,
» en admettant que du temps de ce dernier, le
» plan de l'amphithéâtre fût exact, il serait bien
» surprenant qu'aucun changement n'y fût sur-
» venu dans l'espace de près d'un siècle. Aujour-
» d'hui ce cirque, connu dans le pays sous le
» nom des *Arènes* (dénomination qui paraît avoir
» été générale au moyen-âge), ne se distingue
» plus au milieu des champs cultivés que par
» une élévation régulière qui en accuse le péri-
» mètre, et par quelques massifs d'*opus incertum*
» qui percent la terre çà et là. Il se trouve à
» droite, et non loin de la route qui mène à
» Tulle. Son plan est un ovale arrondi dont le
» grand axe s'étend du Nord au Sud. Il me sem-
» ble que Baluze s'est mépris sur ses dimensions
» quand il lui donne 200 pieds pour le grand
» axe et 150 pour le petit; et je m'explique son
» erreur en supposant qu'il a mesuré le premier
» sans compter les gradins, et le second en les
» comptant. J'ai trouvé environ 60 mètres du
» Nord au Sud et 55 de l'Est à l'Ouest. On voit
» que, dans la construction du cirque, on a pro-
» fité d'un mouvement de terrain, qui dispensait
» d'élever partout des murs d'une hauteur égale.
» Il est impossible de remuer la terre sans ren-
» contrer des substructions; mais nulle part on
» n'a trouvé de parement, et, chose étrange, on
» n'aperçoit aux environs ni grandes ni petites

» pierres taillées, qui ailleurs se présentent de
» tous côtés à l'entour des monuments romains.
» Une tradition, que rien ne justifie, prétend que
» ce parement était en pierres de taille; mais ce
» luxe pour une localité aussi inconnue ne me
» paraît nullement vraisemblable. Si, comme on
» le prétend, on avait transporté à Tulle les
» pierres taillées de Tintignac, on en trouverait
» quelques vestiges, et je n'en ai rencontré nulle
» part. Je ne doute point que ces pierres de taille
» ne soient une invention du graveur de Baluze. »

Après avoir dit qu'il serait intéressant de faire des fouilles à Tintignac, Mérimée termine en ces termes : « A peu de distance des arènes, on voit,
» dans un champ en friche, d'autres substructures qui m'ont paru celles d'une maison de
» quelque importance; car on y trouve des fragments de marbre et les débris d'un pavé en
» mosaïque, ou plutôt d'un *composto* fort semblable à une brèche naturelle. J'ai trouvé moi-même, en me promenant en ce lieu (on le
» nomme *les Baraques*), un fragment d'une corniche en marbre, et la moitié d'un disque en
» granit poli, qui a toute l'apparence d'une meule;
» mais la nature de la pierre ne permet guère
» de supposer qu'il ait eu cet usage(1). »

Tout en n'acceptant pas sans contrôle les descriptions de Baluze et surtout l'exactitude de son

(1) Signalons, en passant, une jolie *coquille* d'imprimerie dans le titre et dans le texte de ce chapitre; on a imprimé *Navei* au lieu de *Naves*!

dessin des *arènes*, Mérimée croyait, lui aussi, à un amphithéâtre ! Trois ans après, en 1840, M. Ernest Breton, entrevoyant le premier la vérité, établissait dans une note publiée par la *Société des Antiquaires de France* (tome V, 2^{me} série de ses Mémoires) que ces ruines sont celles d'un théâtre; les fouilles l'ont démontré sept ans plus tard (1).

M. E. Breton dit tout d'abord qu'il vient combattre une erreur accréditée par les plus célèbres antiquaires du siècle dernier, et qui se perpétue de nos jours encore par suite d'une confiance trop aveugle en leurs écrits, et faute d'examen des lieux. Puis, après avoir traduit le passage de Baluze concernant plus spécialement le prétendu amphithéâtre, M. Breton ajoute ce qui suit (2) :

« Lorsqu'en 1717, Baluze écrivait ces lignes, il
» était déjà âgé de 86 ans (3), étant né en 1631,
» et il avoue n'avoir vu les arènes de Tintignac
» que dans sa jeunesse. Ses souvenirs pouvaient
» donc être assez confus; et sans parler du laps
» de temps considérable qui s'était écoulé, les
» yeux du jeune homme n'avaient pu voir comme
» eussent vu ceux du docte Baluze; il n'est donc
» point étonnant que quelques fautes se soient

(1) M. A. de Barthélemy a eu l'extrême obligeance de m'envoyer une copie de la note de M. E. Breton, et je dois l'en remercier ici.

(2) Relevons un petit *lapsus* de géographie locale dans le préambule; M. Breton y écrit ces mots : « entre les communes de Tintignac et de La Geneste; » or, Tintignac et La Geneste sont deux hameaux de la commune de Naves.

(3) Je ferai remarquer que *Historiæ Tutellensis* a été imprimé en 1717; le premier chapitre devait être écrit depuis un certain nombre d'années.

» glissées dans sa description. Quant au dessin
» qu'il a donné, il paraît être entièrement d'ima-
» gination; et d'ailleurs, quelle confiance peut-on
» avoir en un graveur qui, sur cette même plan-
» che, ayant à reproduire une urne en terre cuite
» et une tuile à rebords, a indiqué des assises
» comme si cette urne, cette tuile étaient cons-
» truites en pierres de taille!

« Montfaucon avoue ne connaître les arènes que
» par le rapport de Baluze, dont il reproduit le
» passage et le dessin. Il en est de même de
» Caylus, qui a répété en outre deux têtes lau-
» rées et un buste de femme, publiés par Baluze
» et trouvés en cet endroit.

» Une première erreur est dans la distance de
» 4,000 pas de Tulle, distance qui n'est pas
» moindre de 10 kilomètres.

» Mais une faute bien plus importante, bien
» plus grave, consiste dans la désignation des
» Arènes de Tintignac sous le nom d'*amphi-*
» *théâtre*. Après en avoir avec soin visité les
» vestiges, je me suis convaincu qu'ils n'ont ja-
» mais appartenu qu'à un théâtre. J'ai suivi faci-
» lement la demi-circonférence des gradins, cou-
» verts aujourd'hui de moissons; puis aux deux
» extrémités de cet hémicycle, tout disparaissait,
» et dans la partie qui eût dû compléter l'am-
» phithéâtre, je ne trouvai aucune indication de
» constructions quelconques.

» Au contraire, lorsque j'examinai avec atten-
» tion le sol qui eût occupé le milieu de l'arène,
» lorsque je suivis la corde de l'arc formé par

» les ruines, je reconnus quelques traces d'une
» muraille que je découvris avec peine au milieu
» des herbes et des ronces, mais qui, évidemment,
» ne pouvait avoir appartenu qu'au pul-
» pitum, à ce soubassement qui soutenait le plan-
» cher de l'orchestre. Je n'avais déjà plus aucun
» doute; cependant je consultai les plus anciens
» cultivateurs du pays, et surtout un riche pro-
» priétaire, M. Vidalin, dont la complaisance égale
» le savoir. Tous me confirmèrent dans ma pen-
» sée; tous me dirent que dans le lieu où j'avais
» remarqué ce pan de muraille, le soc heurtait
» sans cesse contre des restes de constructions,
» tandis qu'il fendait sans obstacle tout le terrain
» opposé à l'hémicycle. Après des témoignages
» aussi décisifs, il est presque superflu d'observer
» que l'édifice était assis sur un sol incliné, et
» que, comme au théâtre d'Orange et à tant
» d'autres, on avait profité de cette inclinaison
» pour soutenir les gradins et éviter des frais de
» constructions. Il est vrai que cette disposition
» n'est pas sans exemple dans les amphithéâtres,
» puisqu'elle se retrouve dans celui de Fréjus;
» mais enfin celui-ci n'est qu'une exception, tan-
» dis que les théâtres de ce genre sont presque
» en majorité. »

M. Breton rectifie ensuite les mesures données par Baluze; le plan annexé à ce travail nous donnera les dimensions exactes. Il termine en émettant le vœu de voir fouiller ce tènement.

Dans son *Histoire du Bas-Limousin*, Marvaud

parle assez succinctement de Tintignac; aussi, n'en fais-je mention que pour mémoire.

Enfin, en 1842, l'on se décide à entreprendre des fouilles! En voici le compte-rendu, d'après F. Bonnélye :

« Les dessins de ces monuments, publiés
» dans l'*Histoire de Baluze*, copiés par Beau-
» mesnil et reproduits par le typographe Tripou,
» étaient loin de satisfaire l'impatiente curiosité
» des amis des arts. Leurs justes réclamations
» furent enfin comprises par un administrateur
» éclairé, M. Meunier, préfet de la Corrèze, et
» des fonds furent affectés à des recherches si
» ardemment désirées.

» Notre historien n'avait fait aucune mention
» des restes d'un vaste monument situé à peu
» de distance du cirque, dans une châtaigneraie
» qui se trouve à gauche de la route qui conduit
» à Tulle. La richesse des marbres qu'on y a
» trouvés prouve que cet édifice surpassait en
» magnificence toutes les constructions anciennes
» et modernes de notre contrée. M. Prosper Mé-
» rimée, qui en explora les décombres en 1837,
» y trouva des fragments de corniche en marbre
» et la moitié d'un disque en granit poli qui
» avait l'apparence d'une meule. Je les ai moi-
» même souvent visitées depuis 1830, et j'en ai
» rapporté chaque fois de nombreux fragments
» de marbre de diverses espèces, une grande
» quantité de clous qui avaient sans doute servi
» à fixer à la toiture de l'édifice ces briques

» bigarrées dont les cannelures figuraient des des-
» sins bizarres et variés.

» Ce lieu, qui est appelé par les habitants du
» pays *les Baraques*, et par d'autres *les Bou-*
» *tiques* (1), fut fouillé au mois d'août 1842,
» sous la direction de M. Daniel Rostkouski, offi-
» cier polonais. Le savant et modeste M. Rebière,
» agent-voyer principal, fit connaître dans l'*Indi-*
» *cateur corrézien* les résultats de ces fouilles
» que nous reproduisons ici :

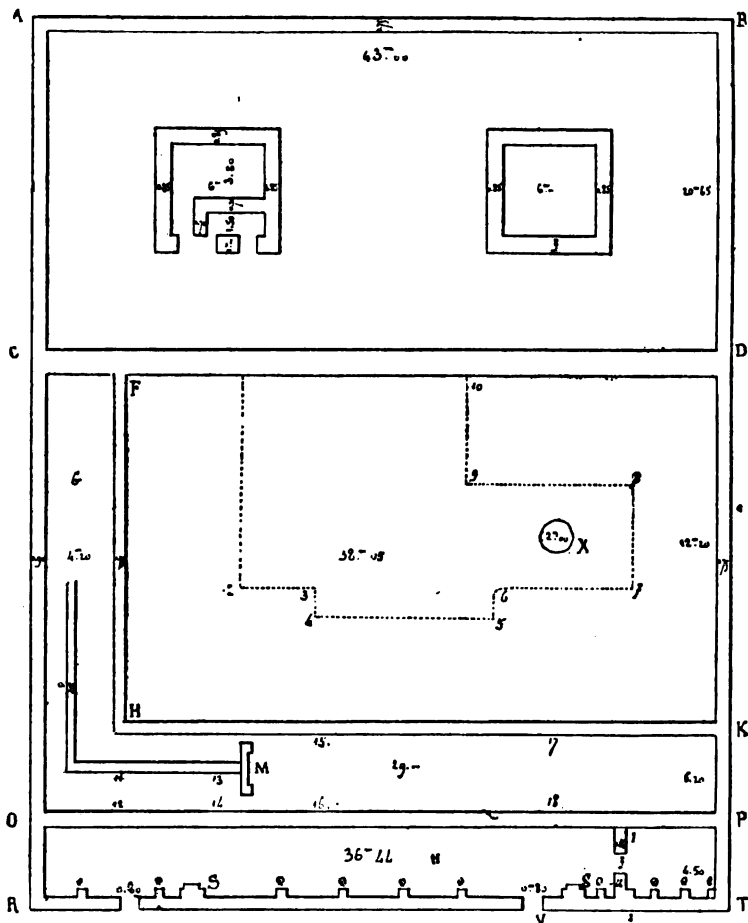
» Lorsque ces substructions furent mises à dé-
» couvert, elles présentèrent la forme d'un rec-
» tangle long de 44^m50 de longueur sur 22^m90 de
» largeur. L'épaisseur des murs était de 0^m85 pour
» les trois côtés du Nord, de l'Est et de l'Ouest,
» de 1^m00 du côté du Midi, où se trouvait l'en-
» trée principale (2). Au milieu étaient deux carrés
» placés sur l'axe longitudinal et distants de près
» de 7^m00 de l'axe transversal. On a trouvé dans
» leur intérieur, qui est de 6^m00, deux moulins
» à bras en pierre de taille.

» Autour de l'édifice, excepté du côté du Midi,
» on a déblayé les murs de fondation d'une

(1) C'est le nom qu'il porte sur le cadastre.

(2) Le plan ci-joint est produit à l'appui des descriptions don-
nées par l'article que je transcris ici.

Le rectangle A B C D, fouillé en 1842, comprend les substruc-
tions désignées plus spécialement sous le nom de *les Boutiques*.
On a trouvé dans le carré de droite des caveaux de deux et trois
mètres de profondeur où l'on descendait au moyen de plans incli-
nés. Les parements extérieurs étaient en *petit appareil*; la pre-
mière assise repose sur un rang de larges briques.



PLAN DES BOUTIQUES.
Fouilles de 1842 et de 1846.

» deuxième enceinte parallèle à la première, dont
» elle est séparée par une distance de 3^m20 (1).

» Tous les angles saillants du bâtiment ont été
» démolis dans leurs fondations, ce qui a fait
» supposer que les auteurs de ces dégradations
» étaient poussés par la pensée d'y découvrir de
» l'argent ou des médailles. On pourrait croire
» aussi que c'était pour en arracher les pierres
» angulaires, communément plus grandes que les
» autres.

» L'aire circonscrite par l'édifice était revêtue
» d'un béton composé de ciment et de sable. On
» a trouvé sous cette aire les fondations de murs
» qui n'ont aucun rapport avec ceux du bâti-
» ment dont nous parlons, ce qui fait croire qu'il
» a été construit sur l'emplacement d'un autre
» édifice (2).

» Les murs d'enceinte du grand carré, ainsi
» que le pourtour intérieur des petits carrés,
» étaient revêtus, à la hauteur de 0^m80 au-dessus
» du sol, d'un ciment très épais recouvert de
» marbre; les parements supérieurs des murs et
» des lambris étaient peints à fresque (3), comme
» l'indiquent les fragments d'enduits trouvés dans
» les décombres. Les marbres calcinés et la grande
» quantité de charbons qu'on y a trouvés prou-

(1) Voir le plan d'ensemble.

(2) Ces fondations, qui ne s'harmonisaient pas avec celles des autres murs, ont été observées près de l'angle inférieur gauche du petit carré de gauche compris dans le rectangle A B C D.

(3) Ce sont des peintures murales ordinaires, plutôt que des *fresques*.

» vent que ce beau monument a été détruit par
» les flammes. »

M. Bonnélye donne ici le détail des objets intéressants découverts en faisant les fouilles. Mais, pour éviter d'inutiles répétitions, je prierai le lecteur de vouloir bien se reporter à la seconde partie de ce travail : *Inventaire des inscriptions, médailles, objets d'art, débris divers trouvés à Tintignac.*

FOUILLES DE 1846

« Les fouilles commencées en 1842 furent continuées le 20 juillet 1846. Cette fois, le docteur Vidalin, qui, dans les premières recherches, avait été empêché par une maladie d'assister à la première exhumation de la ville romaine, publia exactement, et pour ainsi dire jour par jour, le compte-rendu des fouilles exécutées dans notre humble Herculaneum (1).

» Nous reproduirons ici un extrait de ces intéressants détails, en regrettant de ne point donner à notre style les vives couleurs sous lesquelles la fraîche imagination du savant archéologue a fait revivre la ville antique :

» On ouvrit à côté du grand carré fouillé en 1842, une tranchée représentant un carré long de 44^m80 et large de 4^m50 seulement. Il était enfoui de 2^m00 au-dessous du sol. Le long de ses murailles, recrépies en chaux, régnait une

(1) Je ne sais où trouver le journal publié par M. Vidalin, et je le regrette.

» ligne régulière de piles de pierre à demi encas-
» trées dans le mur; elles étaient sans doute
» destinées à supporter des statues en forme de
» cariatides (1).

» Un grand amas de cendres et de charbons
» annonçait que cet édifice avait été détruit par
» les flammes. »

Suit le détail de divers objets trouvés au milieu de ces substructions (2). Indépendamment de fragments d'inscriptions, médailles, etc., on retira de ces tranchées une grande quantité de marbres de toutes variétés, des débris de vases en porphyre et en terre cuite.

DÉCOUVERTE DU Puits CITÉ PAR BALUZE

» En continuant les fouilles près du grand carré
» n° 2, on trouva d'abord, à une profondeur de

(1) Ces piles (long. 0=50, larg. 0=40, haut. 0=40) sont indiquées par Q dans le rectangle O P R T, lequel était pavé en béton. Les murs qui en forment le périmètre étaient revêtus en marbre à l'intérieur; on a trouvé une plaque de revêtement encore adhérente au mur à côté de la porte V. — SS désigne des constructions que l'on suppose être des cheminées. On y a trouvé des cendres et du charbon; l'âtre était en larges briques. M désigne un petit mur transversal qu'on a trouvé couronné en pierres de taille calcaires. L'espace compris entre ce mur et le mur K P qui lui fait face, était pavé en petites pierres, au moins dans la partie qui a été fouillée; le rectangle compris entre les numéros 15, 16, 17, 18, n'a pas été fouillé; il en est de même de 11, 12, 13, 14.

L'espace circonscrit par un pointillé (entre les numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10) a seul été fouillé à fond; on n'y a pas trouvé de pavé.

Le terrain est en pente douce en allant de CD vers RT. (*D'après la légende signée Rebière fils aîné et O. Lacombe, et qui accompagne le plan reproduit ici.*)

(2) Voir la seconde partie de ce travail.

» deux mètres, de grandes pierres granitiques, sur
» l'une desquelles était une tête de mort qui se
» réduisit en poussière au premier contact. On
» parvint ensuite à d'énormes pierres de taille
» échancrées sur un de leurs bords et formant
» les éléments d'un cercle. On ne douta plus de
» la destination de cette construction; c'était le
» *puteus præaltus* de Baluze(1). Quelques pierres
» étaient longues de 1^m65. Les matériaux qui for-
» maient le revêtement de la tranchée circulaire,
» pratiquée par les Romains, étaient tous dépla-
» cés. Du côté du Midi, une énorme brèche, s'éten-
» dant depuis l'orifice jusqu'au fond du puits,
» était tout obstruée de pierres rapportées dans
» lesquelles figuraient des briques, de la chaux et
» quelques pierres de taille confusément placées.

» Enfin on arriva au fond de ce puits dont,
» selon Baluze, on ne pouvait atteindre la pro-
» fondeur; elle n'était cependant que de 13^m86,
» et la muraille de revêtement, qu'on n'a trouvée
» existante que dans le fond, n'avait que 0^m69
» de diamètre (2).

(1) Ce puits est désigné de la sorte, non dans le texte que j'ai reproduit déjà, mais sur la planche où il est figuré.

(2) Ce puits (voir sur le plan le cercle en X dans l'espace circonscrit par le pointillé dans le grand carré F D K H) est creusé dans le tuf; il était muré en maçonnerie à pierre sèche. Ce revêtement n'a été trouvé existant qu'au fond, sur une hauteur de 0^m90, comme il est dit dans le texte. Une tranchée, dont la direction n'a pas été reconnue, aboutissait au fond du puits, du côté indiqué en X; on peut supposer qu'elle a été pratiquée pour faire écouler les eaux. On a trouvé dans ce puits 32 médailles; huit étaient au fond.

(Même source que celle indiquée à la note précédente.)

» Parmi les objets retirés de cette excavation
» figuraient divers débris en pierre calcaire, tels
» que : une tête de femme, un pied d'enfant,
» des grappes de raisin, des fragments de cor-
» niche, etc..., plusieurs médailles frustes. On
» trouva au fond du puits une vingtaine de mé-
» dailles..... (1).

BAINS

» Les fouilles, exécutées à une portée de fusil
» des monuments dont nous venons de parler,
» mirent à découvert les restes d'une salle de
» bains, dont les eaux s'écoulaient par un con-
» duit formé de briques superposées (2).

FOUILLES DES ARÈNES (1847)

» Nous arrivons enfin à ce monument dont les
» restes avaient si vivement frappé l'imagination
» du peuple, qu'il désigne encore dans son idiome
» le lieu où fut la ville romaine par le nom de
» *Las Orénas de Tintiniac*.

» La gravure que nous a laissée Baluze repré-
» sente la surface de l'amphithéâtre et un étage
» composé de cinq courbes de gradins..... »

M. Bonnelye résume ici la description donnée
par Baluze et le rapport de Mérimée.

« Mais depuis 1837, les fouilles qu'on a pra-
» tiquées dans cet endroit ont mis à découvert

(1) Voir la seconde partie de ce travail.

(2) Les vestiges mis à découvert ne permettaient pas de se pro-
noncer d'une façon aussi affirmative.

» une grande partie de ce qui restait de cet édifice. Il a la forme d'un hémicycle, et non d'un ovale, comme l'avait publié Baluze. Il était adossé à une grande muraille large de 1^m66. Elle lui faisait tangente, et, après lui avoir fourni 31^m80 d'enceinte, elle est rencontrée obliquement par deux murailles de moindre épaisseur qui complétaient la partie curviligne de l'amphithéâtre. »

Qu'il me soit permis d'ouvrir ici une parenthèse, pour manifester mon étonnement de voir un érudit comme l'auteur de ce travail appeler quand même ce monument un *amphithéâtre*, après avoir dit que l'édifice avait la forme d'un *hémicycle* ! M. Bonnélye ne connaissait évidemment pas la notice publiée par M. Breton et que j'ai reproduite presque en entier.

Ceci dit, rendons la parole à M. Bonnélye :

« Du côté de l'Ouest apparaissent des courbes ovalaires, coupées de distance en distance par des intersections droites qui sont comme autant de murs de refend destinés à assurer la solidité de l'édifice.

» Du côté du Nord, à l'angle formé par la ligne circulaire des gradins et la ligne droite qui forme l'hémicycle, est une pièce carrée, parfaitement close par des murailles d'une grande épaisseur. De chaque côté de la porte du Nord sont deux ouvertures d'une moindre grandeur. Il y avait là trois ouvertures : une principale, deux secondaires ; c'est ce que les Romains appelaient des vomitoires, qui devaient vomir

» la foule. On a trouvé un autre vomitoire sur
» la crête du monument.

» Du côté de l'Est, sur le front de l'édifice,
» on a déblayé de petits compartiments latéra-
» lement placés à un couloir qui formait l'entrée
» principale de ce côté; ils étaient probablement
» destinés à renfermer les bêtes fauves (1). »

Vient ensuite l'énumération de plusieurs monnaies et de divers objets antiques trouvés dans les déblais; comme ceux qui ont été recueillis en fouillant les *Boutiques*, ils sont décrits dans la seconde partie de mon mémoire.

Avant de terminer, M. Bonnélye dit que c'est en ces lieux qu'il faut placer le campement des deux légions casernées par César dans le pays des Lemovices; puis il ajoute :

« Ce serait en vain qu'on demanderait à l'his-
» toire et à la géographie le nom de la ville
» romaine. On pourrait, dit Baluze, conjecturer
» qu'elle fut nommée *Tintiniacum*, à moins que
» ce ne soit le *Rastiatum* de Ptolémée; mais ce
» dernier nom désigne la ville de Limoges (2).

(1) L'idée préconçue que ces ruines étaient celles d'un amphithéâtre est cause que M. Bonnélye n'a pas reconnu dans les substructions du côté Est, celles de la scène du théâtre, divisée en trois parties : le *proscenium* ou *pulpitum* (avant-scène), la *scena* et le *postscenium*, local où les acteurs se préparaient. Les compartiments que M. Bonnélye présume être destinés à renfermer les bêtes féroces (toujours avec l'hypothèse d'un amphithéâtre) sont tout bonnement les substructions des dessous de la scène.

(2) La ville de Limoges a porté, jusqu'au iv^e siècle, le nom d'*Augustoritum*. La pensée que *Rastiatum* était chez les Lemovices de l'intérieur n'avait d'autre base, dit M. Deloche, que deux éditions vicieuses de la géographie de Ptolémée. L'abbé Belley et M. Léon

» Quant à l'étymologie de Tintiniac, on pourrait
» la retrouver dans la langue celtique, car elle
» doit être la même que celle de *Tinteni*ac,
» dans le voisinage de Saint-Malo.

» Raynaud, de Nîmes, présume, sans aucun
» fondement, « que cette ville subsistait long-
» temps avant César, et que les druides y avaient
» un temple en l'honneur de *Thot* ou *Thoit*. »

M. Bonnélye réfute victorieusement cette supposition de M. Raynaud, et termine en disant que la ville de Tintignac fut probablement détruite par les Vandales au commencement du v^e siècle, opinion déjà émise par le comte de Caylus (*Recueil d'Antiquités*, t. VI, p. 356).

Longtemps avant M. Bonnélye, M. Delmas de La Rebière (1), après avoir écrit qu'une des deux légions fut établie aux environs d'Ussel et l'autre sur le plateau de Tintignac, s'exprimait en ces termes : « Quant à l'établissement des légions à
» Tintignac, rien n'est plus incontestablement éta-
» bli par les commentaires de César, quoique au-
» cun des lieux où elles furent dispersées n'y soit
» dénommé :... *duas legiones in Lemovicum*, etc.

» Les monuments qui existent encore en ces
» divers lieux du Limousin, indiquent du reste
» ceux où les légions furent établies. Tintignac et
» Ussel sont précisément les mieux désignés par

Renier placent cette ville chez les Pictones, et M. Deloche fixe sa position à Rézé, sur la rive gauche de la Loire, presque en face de Nantes.

(1) *Fragments d'histoire de la ville d'Ussel*, par M. Delmas de La Rebière. Clermont-Ferrand, impr. Jacques Veyssat, 1809.

» leur position, *non longè ab Arvernīs*, puis-
» qu'il n'est aucun endroit de ce canton plus
» près de l'Auvergne où l'on trouve autant de mo-
» numents romains indicatifs de cette vérité (1). »

Le texte des commentaires semble de nature à contredire cette conjecture en ce qui concerne Tintignac, car il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte de la Corrèze pour juger de la distance qui sépare ce lieu du pays des Arvernes. Mais M. Deloche, dans une étude raisonnée sur Tintignac, non-seulement adopte à son tour cette hypothèse, mais encore interprète en sa faveur le texte même dont on pourrait se servir pour la combattre.

« Faut-il, comme l'ont fait quelques auteurs,
» entendre par les mots *in finibus Lemovicum*,
» la frontière du pays des Lémovices? Nous ne
» le pensons pas. Quand ces mots, *in finibus*,
» se rencontrent dans les *Commentaires* de César,
» et ils y sont fréquemment employés, ils veulent
» dire presque toujours : dans le pays, dans le
» territoire, dans le finage, comme plus tard, *in*
» *termino*, *intra* ou *infra fines*, et à une épo-
» que plus récente, *in finagio* (2). »

Après avoir cité à l'appui de cette interprétation plusieurs passages des *Commentaires*, M. Deloche dit que « le texte même qui nous occupe prouve

(1) On a déjà vu qu'en 1810, M. Duroux, à son tour, a émis une hypothèse presque analogue.

(2) *Études sur la géographie historique de la Gaule*, par M. Deloche, p. 489.

» bien que l'auteur a voulu parler du territoire,
» et non de la frontière des Lémovices; car, après
» avoir énoncé que deux légions furent placées
» *in finibus Lemovicum*, il ajoute *non longè ab*
» *Arvernīs*, ce qu'il n'eût pas écrit s'il avait
» entendu parler *des limites mêmes des deux*
» *peuples* (1). »

Nous lisons plus loin : « ...Le point sur lequel
» se fit le campement des douze mille hommes
» dont se composaient les deux légions, et près
» duquel vint s'agglomérer bientôt la population
» d'industriels qui s'attache toujours aux pas d'un
» corps de troupes, ce point, disons-nous, dut
» acquérir promptement de l'importance, et, par
» suite, la ville romaine à laquelle il donna nais-
» sance dut élever de bonne heure des monu-
» ments qui marquent le haut empire (2). »

M. Deloche ajoute que Tintignac est le lieu du
Limousin qui lui paraît remplir le mieux ces
conditions, et se propose : 1° de démontrer l'im-
portance de cette ville dès les premiers siècles
chrétiens; 2° de prouver l'établissement à Tinti-
gnac du campement dont il s'agit, par sa situa-
tion topographique et la force de son assiette;
3° de faire connaître le nom latin que Tintignac
porta au moyen-âge; 4° de déterminer l'époque
probable de sa destruction. Je me bornerai à ré-
sumer brièvement cette dissertation écrite avec le

(1) *Ibid.*, 491.

(2) Et d'abord, y a-t-il eu réellement une ville en ces lieux? C'est
une question que nous examinerons plus loin.

profond savoir qui a ouvert à son auteur les portes de l'Institut.

1° L'importance de Tintignac est suffisamment attestée par les substructions mises à découvert, notamment par celles du théâtre, par les objets qu'on y a trouvés, et notamment par les monnaies qui embrassent tout le haut-empire et descendent, dans le bas-empire, jusqu'à l'année 337.

Tintignac était en outre placé sur une voie romaine (dont il ne reste plus traces), qui mettait en communication plusieurs cités importantes de la Gaule.

M. Deloche semble vouloir adopter ici l'hypothèse déjà formulée en 1772 par Raynaud :

« Nous devons mentionner aussi une circonstance qui ne manque pas d'intérêt : plusieurs collines et villages situés autour du Puy-de-l'Aiguille, où était évidemment le centre de l'ancienne ville, portent le nom de divinités. Ainsi il y a le Puy Temporioux (*Temporis*) et les villages de Mont-Jauge ou Mont-Jauve (*Mons Jovis*), de Bach (*Bacchus*), Cérours (*Cérès*) (1). »

Cette manière de voir n'est pas la mienne, je dois le répéter; pour ce qui est du Puy-de-l'Aiguille, « où était évidemment le centre de l'ancienne ville, » je regrette d'avoir à dire que cette assertion ne repose sur aucun fait ! J'ai minutieusement exploré ce sommet en compagnie de M. Guillot; on n'y voit aucun vestige de substructions et on n'y en a jamais trouvé.

(1) *Loc. cit.*, p. 495.

Les ruines du corps de bâtiment appelées — *les Boutiques* — sont encore à 250 mètres du Puy-de-l'Aiguille (1).

2° Situé à peu près à égale distance des Arvernes, des Cadurques, des Pétrrocres et de la capitale des Lémovices, sur un plateau que plusieurs cours d'eau entourent comme des fossés naturels, Tintignac était admirablement placé pour surveiller, et au besoin contenir les divers peuples qui viennent d'être nommés.

M. Deloche présume en outre que diverses forteresses mentionnées au moyen-âge, telles que le *castrum Ussalia* du VII^e siècle (Ussel), le *castrum Userca* du V^e siècle (Uzerche), Roc-de-Vic(2), le *castrum Torinna* du VIII^e siècle (Turenne), le *castrum Issando* du VI^e siècle (Issandon), le *castrum Tutela* ou *Tutelense* du X^e siècle (Tulle), le *castrum Barrum* du VIII^e siècle (Bar), étaient déjà debout au temps de la domination romaine et formaient autour de Tintignac une ceinture de fortifications. Mais, avec une louable prudence, notre savant compatriote ajoute que le lecteur est averti, par les termes dans lesquels il en parle, des seules dates qu'il entende affirmer.

Au surplus, me permettrai-je d'ajouter ici, M. Deloche ne peut invoquer à l'appui de son système que des preuves purement morales et non des faits

(1) Puy-de-l'Éguille, sur le cadastre.

(2) Bien des assertions erronées ont été émises au sujet de la prétendue *forteresse gauloise* de Roc-de-Vic ! J'en ferai justice dans un travail qui est en préparation.

incontestables; on n'a effectivement trouvé à Tintignac aucune trace d'ouvrages de castramétation. M. Deloche en convient (p. 524), tout en faisant remarquer que le sol a été très imparfaitement fouillé; on peut dire que les derniers vestiges du campement des légions de César ont dû disparaître par suite des agrandissements successifs de la ville gallo-romaine, lorsque l'asservissement définitif de la Gaule eut rendu inutile la présence de nombreuses troupes dans les provinces du Centre.

3° L'ancien nom de Tintignac a fait l'objet de grands doutes; Baluze se demande si ce ne serait pas le *Ratiatum* de Ptolémée. Nous avons déjà vu que cette supposition n'était pas soutenable aujourd'hui. M. Deloche dit que le vocable moderne de Tintignac provient évidemment, dans sa dernière forme, de *Tintiniacum*; et, remarquant dans l'appendice de l'*Histoire de Tulle*, de Baluze, le titre d'une charte de 1104 portant donation d'un lieu nommé *Quintiniac*, il pense que c'était là une première forme du nom de *Tintiniac* ou *Tintignac*; d'autant mieux que la lettre *q* est souvent remplacée par un *t* dans le langage corrompu du vulgaire. D'après un titre daté du 5 mai 1297, ajoute M. Deloche, Pierre de Chanac, d'Allassac, damoiseau, vend à un bourgeois de Tulle ses propriétés de *Quintinhac*, de la Val et du Puy, *situées dans la paroisse de Naves*, ce qui est pour nous un indice important; plus loin est mentionné la manse des *arènes* « ...juxta » mansos de Solella Vuolph et de LAS ARENAS,

» et de Chazarenc... (1). » Sur une seconde charte de 1301, le vendeur reconnaît avoir reçu le prix stipulé; on y retrouve le tènement de Quintinhac; et, au dos de ce titre, se trouve une note écrite au XVIII^e siècle ainsi conçue : Quintinhac est nommé *Tintignac* dans une reconnaissance de 1497.

Donc, le lieu qui nous occupe s'appelait, en 1194, *Quintiniac*, en 1297. et en 1301, *Quintinhac*, et en 1497, de son nom actuel de *Tintignac*.

Ce nom, dans sa forme la plus ancienne, ne serait, d'après M. Deloche, que le vocable de *Quintinus* adjectivé, suivant l'usage des Gaulois, qui distinguaient les noms de lieux, soit par l'emploi d'un nom de personne, soit au moyen d'un substantif significatif. Or, de même que nous pouvons induire l'origine gauloise de certaines localités des noms qu'elles portaient au moyen-âge et qui n'ont aucun rapport avec le latin, nous sommes autorisés à penser que les lieux qui portent un nom dérivé du latin sont, au contraire, de création postérieure à la conquête, ou, tout au plus, contemporains.

Tintignac, ou plus anciennement *Quintiniacum*, devrait donc, d'après ce système, son nom à un personnage appelé *Quintinus*, d'origine latine évidemment, mais sur les fonctions duquel

(1) On a eu grand tort, dit M. Deloche, de défigurer ce nom de lieu en l'appelant du nom de *Césarin*, qu'il n'a jamais porté; il est fait mention de *Cazarenc* au XI^e siècle.

on est réduit à de pures conjectures. Il n'est en tout cas pas possible d'admettre, avec M. Bonnélye (*Essai sur l'Histoire de Tulle*), que Tintignac pouvait être la résidence d'un vicaire du Préfet des Gaules; ce haut fonctionnaire résida à Lyon d'abord, puis à Arles, trop loin, par conséquent, de notre Limousin pour y avoir même une demeure temporaire.

4° Pour ce qui est de l'époque de la destruction de la ville de Tintignac, M. Deloche, après avoir examiné et discuté les diverses hypothèses émises à ce sujet, pense qu'on peut la faire remonter au commencement de la dernière moitié du iv^e siècle. En effet, les médailles de la date la plus récente trouvées à Tintignac sont celles de Constantin-le-Grand (306-337) et de son fils, Constantin-le-Jeune, gouverneur des Gaules du vivant de son père; il est bon de faire remarquer que cette dernière pièce a été frappée antérieurement à l'avènement de ce prince, puisqu'il y reçoit encore le titre de *nobilissimus* et de *Cæsar*.

Or, quinze ans après la mort du grand Constantin, la Gaule fut ravagée par des hordes d'Alamans, appelés par l'empereur Constance (1). Une de ces bandes était commandée par un chef du nom de Khrok ou Krosch (*Chrocus*, *Croscus*), renommé par sa férocité, nous dit Grégoire-de-

(1) On sait qu'après la mort de Constantin, et jusqu'en 350, il y eut trois empereurs : Constantin II, qui eut les Gaules, Constantin l'Italie et l'Afrique, et Constance l'Orient et Constantinople.

Tours. Il dévasta le pays des Arvernes, et M. Deloche en conclut que le pays des Lémovices eut à son tour à subir ses fureurs; le torrent traversa la Gaule dans toute sa longueur pour ne s'arrêter que devant les murs d'Arles, où Khrok fut vaincu et mis à mort. M. Deloche appelle l'attention sur le fait suivant : les monnaies romaines recueillies à Ussel s'arrêtent, elles aussi, au règne de Constantin-le-Grand, et ce *castrum*, situé sur la route de Lyon à Bordeaux, dut conséquemment être saccagé par les mêmes bandes qui se dirigeaient sur Tintignac après avoir pillé Clermont.

Tintignac fut donc détruit en 352 ou en 353, d'après M. Deloche; rien ne vient contredire cette assertion, que pourrait seulement infirmer la trouvaille en ces lieux de monnaies postérieures à la date indiquée. Or, nous le verrons, on n'en a point recueilli jusqu'à présent.

M. Deloche consacre un dernier chapitre à la description des ruines, des inscriptions, des médailles, etc. Mais ceci rentre dans le cadre de la deuxième et de la troisième partie de ce mémoire. Il faut dire, toutefois, que M. Deloche se garde bien, comme l'a fait M. Bonnélye malgré les fouilles de 1847, de prendre les ruines d'un théâtre pour celles d'un amphithéâtre ! M. de Caumont n'avait sans doute pas pris connaissance de la note publiée en 1840 par M. Breton (v. *suprà*), du moment où il fait mention dans son *Abécédaire d'archéologie gallo-romaine* (édition de

1862, p. 301) de l'amphithéâtre « de Tintiniac, près de Tulle, figuré dans Montfaucon. »

Les derniers auteurs qui ont parlé de Tintignac sont : M. de La Rouverade (1), M. l'abbé Niel (2) et M. René Fage (3). M. de La Rouverade cherche à établir un rapprochement entre le Tintignac des Lémovices et le Tintignac armoricain, celui-ci étant peut-être une colonie de celui-là. L'abbé Niel dit, non sans raison, que l'existence de cette station en l'an 42 de notre ère n'est pas mieux assurée que celle de la ville de Tulle. M. Fage voit dans le *castrum Tutela* un simple boulevard, une défense pour la ville de Tintignac.

J'ai voulu dire à mon tour quelques mots des trouvailles faites sur cet emplacement (4); mais je n'avais pas encore sur Tintignac (on a pu s'en apercevoir), les notions que je possède aujourd'hui. Ajoutons, pour terminer ce chapitre, que la désignation fautive d'*arènes romaines* se trouve sur l'*Atlas topographique, agricole et géologique du département de la Corrèze (carte des cantons de Tulle Nord et Sud)* publié de 1873 à 1875. Et comme de longues pages sont souvent impuissantes à détruire l'effet produit par une erreur de quelques lignes, surtout lors-

(1) *Études historiques et critiques sur le Bas-Limousin*, publiées de 1860 à 1864. (Étude 2^{me}, p. 65 à 109, et notamment p. 89.)

(2) Voir notre *Bulletin*, t. VI, p. 500.

(3) *Les Origines de Tulle. N° 1, le Vieux-Tulle*. Imprimerie Crauffon, 1885.

(4) V. le *Bulletin*, tome III (*Sépultures gallo-romaines de la Corrèze*) et tome IV (*Urnes cinéraires trouvées au lieu dit La Combotte, commune de Chameyrat*.)

qu'elle est propagée par des recueils comme la *France pittoresque* qui s'adressent à la masse des lecteurs, il est probable que le vulgaire parlera longtemps encore des arènes de Tintignac.

La dénomination exacte de ces restes d'un autre âge n'est pourtant pas indifférente, même en dehors du point de vue archéologique. Ne juge-t-on pas des goûts et du caractère d'un peuple d'après ses monuments? En ce cas, si l'on a érigé à Tintignac un THÉÂTRE au lieu d'un amphithéâtre, comme dans les grandes villes de la Gaule plus directement soumises à l'influence romaine, n'est-il pas permis de présumer qu'aux jeux sanglants dont se délectait la race latine, nos pères les Lemovices préféraient, à l'instar des Grecs, les jeux de la scène, l'interprétation des œuvres intellectuelles? S'il en est ainsi, honneur à eux! Et les conquérants de la Gaule étaient trop bons politiques pour ne pas étudier et chercher à flatter les goûts prédominants des populations soumises! (1)

DEUXIÈME PARTIE

INSCRIPTIONS, MÉDAILLES, OBJETS D'ART, DÉBRIS DIVERS TROUVÉS A TINTIGNAC

Les rares fragments d'inscriptions furent trouvés en 1842 et 1846, et ils ont tout d'abord été

(1) M. de Caumont nous dit (*Abécédaire d'archéologie romaine*) que les théâtres de la Gaule furent construits communément sous les règnes d'Adrien et d'Antonin-le-Pieux; c'était la *bonne époque*!

signalés par M. Bonnélye. Pour les décrire, ainsi que les monnaies trouvées aux mêmes dates et en 1847, j'ai recours au livre de M. Deloche, n'ayant point vu ces objets.

1° *Inscriptions et médailles.*

« Les fouilles opérées à Tintignac n'ont fait
» découvrir jusqu'ici que trois fragments d'une
» inscription gravée sur marbre. Ces fragments,
» qui malheureusement sont insuffisants pour donner lieu à des essais d'interprétation, proviennent de l'édifice appelé *les Boutiques*. L'un contient une seule ligne sur laquelle on lit
» **MAR**; l'autre deux lignes : sur la première on
» lit **SFI**; sur la deuxième, la lettre **S**. Le dernier fragment porte deux lignes : sur la première, **V**; sur la deuxième, les deux lettres **AV**.
» Ces lettres, gravées en beaux caractères, paraissent appartenir à la même inscription (1).

» Dans le même édifice, au milieu d'un amas
» de charbons et de cendre, on a découvert, ainsi
» qu'il a été dit plus haut, des débris de fresques,
» sur l'un desquels on lisait **OCTA....TVLLIA....**
» **BVDARACI....** Sur le même point, on a trouvé
» des débris d'une statue de femme (2). »

Que sont devenus les fragments de marbre et

(1) Fouilles de 1842, d'après le compte-rendu de M. Bonnélye. (*Annuaire* de 1851.) M. Bonnélye dit que ces lettres ont cinq centimètres de hauteur.

(2) Fouilles de 1846. Le débris sur lequel on lisait ce lambeau d'inscription (**OCTA....TVLLIA....BVDARACI....**) a été recueilli dans le petit rectangle I J P T. (Voir le plan des *Boutiques*.)

le débris de peinture murale où l'on a relevé ces lambeaux d'inscriptions? M. Deloche ne le dit pas!

Voici la nomenclature des médailles :

« 1^o Médaille en argent.

Buste de César. Inscription : M.C.I.

R/. Victoire ailée. Inscription : VICTRIX (1).

2^o Médaille en bronze.

Deux bustes adossés. Inscription en dessus :
IMP. Au-dessous : DIVIF.

R/. Un crocodile (emblème de la Colonie nimoise). Inscription : COL.NEM (2).

3^o Médaille en bronze.

Effigie. Légende : HADRIANVS AVGVSTVS.

R/. Victoire avec les lettres P.P.P.M.TR.CL.

(Ann. 117-138.) (3).

4^o Médaille en argent.

Effigie. Légende : DIVVS ANTONINVS

R/. Aigle aux ailes éployées. Inscription : CON-
SECRATIO.

(Ann. 138-161.) (4).

5^o Médaille en bronze.

AVRELIANVS ANTONINVS.

R/. Effigie de Marc-Aurèle.

(Ann. 161-180.) (5).

(1) Fouilles de 1846 (*loc. cit.*). M. Bonnélye interprète les trois lettres M.C.I. comme il suit : *Marcus Caligula imperator*. Or Caligula s'appelait Caius et non Marcus.

(2) Fouilles de 1846 (*loc. cit.*).

(3) Fouilles de 1842 (*loc. cit.*).

(4) Fouilles de 1842 (*loc. cit.*).

(5) Fouilles du puits, 1846 (*loc. cit.*).

6° Médaille en bronze.

Effigie d'une jeune femme. Légende : LVCILLA.
AVGVSTA.

(Ann. 161-169.) (1).

7° Médaille en bronze.

Buste d'empereur. ALEXANDER.PIVS.AVGVS-
TVS.

R/. Une figure de femme. Inscription : SPES
PVBLICA.

(Ann. 222-235.) (2).

8° Médaille en bronze, très petit module.

Tête ceinte d'une couronne radiée. Légende :
TETRICVS.AVG.

R/. Une femme tenant une lance; à côté, dans
le champ, une étoile. PAX.AVG.

(Ann. 268-274.) (3).

9° Médaille en bronze.

Tête ceinte d'une couronne radiée. Légende :
IMP.CARINVS.P.F.AVG.

R/. Une Victoire tenant d'une main une patène,
de l'autre une couronne. Légende : VICTORIA.AVG.

(Ann. 284-285.) (4).

10° Médaille en bronze.

Légende : IMPERATOR.CONSTANTINVS.PIVS.
FELIX.

R/. Autel cylindrique, surmonté d'un trophée
circulaire; dans le corps de l'autel, une croix;

(1) Fouilles du puits, 1846 (*loc. cit.*).

(2) Fouilles de 1846 (*loc. cit.*).

(3) Fouilles du théâtre en 1847 (*loc. cit.*).

(4) Fouilles du théâtre en 1847 (*loc. cit.*).

de chaque côté, deux anges. (Inscription illisible.)

(Ann. 312-337.) (1).

11° Médaille en bronze.

CONSTANTINVS.AVG.

R/. Une bannière à laquelle sont adossées deux petites figures accroupies. Inscription : VIRTVS. EXERCIT. Sur la flamme de la bannière, deux croisettes et l'inscription VOTA.

(Ann. 312-337.) (2).

12° Médaille en bronze.

Effigie. CONSTANTINVS.AVG.

R/. Une couronne entourant l'inscription VOTA, accostée de deux croix et d'un croissant.

(Ann. 312-337.) (3).

C'est en 312, dit en note M. Deloche, que Constantin remporta une victoire célèbre sur Maxence; c'est à partir de cette époque qu'il accorda sa protection à la religion chrétienne et que parurent sur ses médailles le signe et le nom de la croix. C'est donc entre 312 et 337 qu'il faut placer les trois médailles de Constantin trouvées à Tintignac. M. Deloche ajoute qu'il existe au « musée de la Préfecture » une médaille de bronze sur laquelle on lit : au droit, CONSTANTINVS; et au revers, HOC.SIGNO.VINCES (4). Mais cette dernière légende lui paraît tellement suspecte qu'il se borne à la mentionner en note.

(1) Fouilles du théâtre en 1847 (*loc. cit.*).

(2) Fouilles du théâtre en 1847 (*loc. cit.*).

(3) Fouilles du théâtre en 1847 (*loc. cit.*).

(4) Fouilles du théâtre en 1847 (Bonnélye).

13° Médaille en bronze.

Tête laurée. Légende : CONSTANTINVS.IVN.
NOB.C.

R/. Une couronne entourant l'inscription VOT.
Légende : CAESARVM.NOSTRORVM.

(Ann. 332-337.)(1).

14° Médaille en bronze.

Tête d'homme à longue chevelure, couronnée.
Inscription : ANTONINVS. » (Fouilles de 1846). (2).

M. Deloche ne décrit que les quinze monnaies dont avait déjà fait mention Bonnélye (voir *Annuaire* de 1851), et en formulant un doute au sujet de l'une d'elles, dont la légende lui semble suspecte. On en a trouvé bien davantage ! Le puits seul, nous l'avons déjà vu, en a fourni trente-deux (3), sans compter les monnaies dont parle trop succinctement Baluze : « *illic inveniuntur multa numismata Imperatorum Romanorum, ETIAM AUREA.* » Que sont devenus ces

(1) Fouilles du théâtre en 1847 (*loc. cit.*).

(2) Deloche, *Géographie hist. de la Gaule*, p. 524 à 527.

Je ne sais ce qu'était le musée de la Préfecture en 1861, lorsque M. Deloche a publié son livre; en tout cas, je demandai vainement à le visiter en 1865 ! Je puis seulement affirmer qu'aujourd'hui il consiste en une vitrine plate, placée dans un coin du cabinet de M. le Préfet; elle contient quelques menus objets antiques et un certain nombre de monnaies ou médailles de différentes époques, mais sans indications de provenance. M. Maurice Ardan a décrit trente-trois de ces monnaies en 1841 (*Description des médailles et monnaies précieuses du musée de Tulle*, imprimerie Chapoulaud frères, à Limoges); cette date est antérieure aux fouilles faites à Tintignac (commencées en 1842), et en effet aucune des monnaies décrites par M. Deloche ne figure dans cet opuscule.

(3) Deux seulement de celles-ci (un Marc-Aurèle et la monnaie à l'effigie de Lucille) sont décrites par MM. Bonnélye et Deloche.

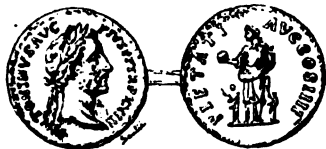
petits monuments, plus précieux pour l'histoire de Tintignac que les sculptures et autres objets d'art plus ou moins authentiques !

Oui, on aurait pu créer une fort intéressante collection en recueillant avec soin et en réunissant dans un même local tout le produit des fouilles de Tintignac ! Mais on ne l'a pas fait et il n'est plus temps.

Voici maintenant la nomenclature des monnaies trouvées par M. Guillot ; elles ont été soumises, sauf une, à M. Anatole de Barthélemy notre collègue, dont la parfaite obligeance ne me fait jamais défaut. Personne ne pourra donc contester l'exactitude de la détermination de ces monnaies.

1° Un moyen bronze d'Hadrien, très fruste.

2° Un magnifique *aureus* ; diamètre : 0^m0182.



D/. Tête laurée d'Antonin-le-Pieux à droite ; légende : ANTONINVS.AVG.PIVS.P.P.TR.P.XXIII.

R/. La Piété debout à gauche, entre deux enfants ; elle tient un globe de la main droite et un enfant sur le bras gauche. Légende : PIETATI. AVG.COS.III.

(Frappé l'an 160.)

Le type du revers se rapporte à l'institution des *puellæ Faustinianæ*, à laquelle Antonin atta-

cha le nom de Faustine, sa femme. Des jeunes filles, dont la fortune ne répondait pas à la naissance, étaient élevées dans cet établissement, aux frais de l'État et sous la protection de l'Impératrice (1).

3° Moyen bronze.

D/. Effigie de l'empereur Commode.

R/. MART. PACAT. P. M. TR. P. XIIIX. IMRVIII.
COSV. P. P.

(Ann. 189.)

4° Petit bronze de Gallien.

Légende : DIANA CONS. AVG.

(Ann. 260-268.)

5° Autre petit bronze de Gallien, très fruste.

6° à 16° Onze petits bronzes plus ou moins frustes de Tétricus I^{er} (très petit module).

Têtes ceintes d'une couronne radiée.

17° Petit bronze (Tétricus fils).

Légende : PRINC. IVVENT (2).

18° Petit bronze saussé.

(1) Cette belle monnaie, dont le dessin a été exécuté par notre collègue M. Soulié, a été trouvée, avant les fouilles de 1884, aux abords du théâtre. La détermination qu'on vient de lire est empruntée à une lettre de notre collègue, M. Léon Lacroix, à qui j'avais envoyé une bonne empreinte. Toutes les autres monnaies de M. Guillot ont été trouvées en faisant les fouilles et ont passé en nature sous les yeux de M. de Barthélemy.

(2) Il ne faut pas être étonné si les monnaies de Tétricus sont à Tintignac plus nombreuses que les autres. Ce personnage fut un des *trente tyrans* (en réalité il y en eut une vingtaine) qui se taillèrent des souverainetés sous le règne du faible Gallien et de Claude, son successeur (260-268, et 268-270); or, Tétricus eut les *Gaules* ! Il trahit ses soldats et se livra, en 273, à l'empereur Aurélien.

D/. Buste de Crispus lauré, à droite; légende :
CRISPVS...

R/. Légende : CÆSARVM NOSTRORVM; dans
VO
le champ, TIS
V

(Année probable : 321, d'après l'expression, dans
le champ de la pièce, des vœux quinquennaux (1).

Après les quatorze monnaies décrites par M. De-
loche et les dix-huit de M. Guillot, il est bon d'in-
diquer :

1° Un moyen bronze d'Hadrien (117-138).

D/. Tête laurée d'Hadrien, à droite. (Légende
presque entièrement effacée.)

R/. Le Nil, représenté sous la forme d'un fleuve
assis. (Ma collection.)

2° Un denier en argent.

D/. Buste d'Antonin à gauche; légende : DIVVS
ANTONINVS.

R/. Un aigle sur un autel; légende : CONSE-
CRATIO.

(Ann. 138-161.)

(1) Crispus, fils de Constantin I^{er} et de Minervine, créé César
en 317 et gouverneur des Gaules avant son frère Constantin-le-
Jeune, fut mis à mort en 326 par les ordres de son père; il eut la
tête tranchée à Pola, en Istrie. L'impératrice Fausta, seconde
femme de Constantin, l'avait faussement accusé du crime dont
Phèdre accusait Hippolyte. Constantin, désabusé plus tard par sa
mère, ordonna la mort de Fausta, qu'on étouffa dans un bain
chaud.

N.-B. — Les empereurs romains donnaient à leurs fils, mères, etc.,
le privilège d'effigie monétaire pour les faire participer à la sain-
teté religieuse de la dignité impériale.

(Collection de M. Borie, pharmacien à Tulle)(1).

Nous pouvons donc signaler comme trouvés à Tintignac : un César; une monnaie de la Colonie de Nîmes (Auguste et Agrippa); trois Hadrien; trois ou quatre Antonin (dont un en or); un Marc-Aurèle; une Lucille (2); un Commode; un Alexandre-Sévère; deux Gallien; douze Tétricus père; un Tétricus fils; un Carin; trois Constantin I^{er}; un Crispus; un Constantin II. Les numismates ne trouveront sans doute dans cette nomenclature aucun de ces types rares si appréciés par eux; c'est au point de vue des recherches historiques que ces monnaies offrent de l'intérêt. Ainsi, rien jusqu'à présent ne vient infirmer l'hypothèse émise par M. Deloche au sujet de la date probable de la destruction de Tintignac; on n'a pas signalé de monnaies postérieures à Constantin II.

OBJETS D'ART; DÉBRIS DIVERS

Décrivons tout d'abord les trois têtes publiées en gravures par Baluze et Montfaucon, et plus tard en lithographies par Tripon, d'après les dessins de Beaumesnil (3).

1° Bas-relief en albâtre, haut de 0^m25, appliqué sur une plaque de marbre noir ayant 0^m29 sur

(1) Une monnaie exactement semblable est décrite (voy. *suprà*) par MM. Bonnélye et Deloche; c'est peut-être celle-ci que j'ai vue chez M. Borie.

(2) Épouse de Lucius Ælius Verus, qui régna avec Marc-Aurèle de l'an 161 à 169.

(3) Ces têtes ont figuré à l'Exposition de Tulle, en 1880.

0^m22. C'est un buste habillé, d'une toute jeune femme tournée de profil et regardant à droite; la prunelle a été creusée.



M. Deloche dit que des objets recueillis à Tintignac, ce buste est celui qui annonce l'époque la plus ancienne; « il a subi des altérations, » ajoute-t-il, car on remarque que le bout du » nez a été restauré et qu'on y a ajouté un mor- » ceau de marbre, tandis que le buste est en » albâtre; on l'a (peut-être à la même époque) » appliqué sur une tranche de marbre noir qui » lui sert de fond; et cette circonstance, jointe » à la grossièreté de la restauration, indique bien » que ce dernier travail eut lieu aux temps du » bas-empire. »

N'oublions pas que M. Deloche écrivait en 1861 ; lorsque à mon tour j'ai vu ce buste, le nez était mutilé, tel que nous le figurons ici, et nous avons tenu à donner une reproduction fidèle. Quant à la plaque de marbre servant de fond, elle pourrait bien être moderne ! Elle ne présente point l'aspect terne des marbres qui ont longtemps séjourné dans le sol, et au surplus, il n'a pas été trouvé un seul morceau de *marbre noir* parmi les nombreux débris recueillis par M. Guillot ou gisant encore sur place. Il est bon d'ajouter que le graveur de Baluze n'a pas figuré cette tranche de marbre ; on la trouve au contraire, sur la lithographie de Tripon, *entourée d'un biseau qui n'existe pas*.

On pourra m'objecter, il est vrai, que le très faible relief de cette sculpture ne permet pas de supposer qu'on ait pu l'utiliser comme décoration sans la fixer sur un fonds quelconque, et que, d'autre part, sans le secours de ce fonds, elle n'aurait pas été retrouvée entière. Mais j'ai remarqué précisément une fracture au col, et c'est probablement pour consolider après coup ce bas-relief qu'on l'aura fixé sur une tranche de marbre noir. Ce marbre, répétons-le, est trop brillant pour avoir subi un long séjour dans le sol.

Les uns ont conjecturé que ce buste était celui de Sabine, femme d'Adrien et petite-nièce de Trajan, d'après une ressemblance entre la figure de cette impératrice gravée dans une ancienne col-

lection d'effigies et le bas-relief dont il s'agit (1); d'autres ont voulu y voir le portrait de Lucille, femme de Lucius Ælius Verus (2). M. Deloche combat ces hypothèses; à l'égard des ressemblances, il s'est assuré qu'il n'en existait ici ni avec Sabine, ni avec Lucille, et d'ailleurs, ajoute-t-il, la coiffure de ces deux princesses n'était pas celle que représente le bas-relief. « Cette dernière coiffure, » qui fut principalement en usage sous le règne » de Marc-Aurèle, est, à peu de chose près, celle » que portait Faustine-la-Jeune, femme de cet » empereur, fille d'Antonin-le-Pieux (3).

» De plus, le profil droit, le col allongé et » même l'ajustement des draperies rappellent les » effigies de cette impératrice. J'ajoute que Faustine-la-Jeune est un des personnages dont les » médailles se rencontrent très fréquemment et » même à profusion dans le Limousin. On peut » donc, avec assez de vraisemblance, voir une » reproduction de ses traits dans le bas-relief qui » nous occupe (4). »

A quoi bon toutes ces conjectures qui ne pré-

(1) Reynaud, notice insérée dans l'*Almanach historique du Bas-Limousin* pour l'année 1772.

(2) M. Bonnélye, *Essai sur l'Histoire de Tulle*, p. 36. Avant Bonnélye, Tripon d'après Beaumesnil (ancienne province du Limousin, 1837, 3^{me} partie, p. 35).

(3) M. Deloche cite en note l'*Iconographie romaine*, de Mongez; on trouve également dans Montfaucon les portraits de Sabine, de Lucille et de Faustine (*loc. cit.*, 3^{me} volume, pl. XVII et XVIII). Seulement cette dernière est *de face*, et un pan de son manteau encadre son visage.

(4) Deloche, *loc. cit.*, p. 518-520.

sentent, au surplus, qu'un intérêt secondaire ! Pourquoi le sculpteur se serait-il attaché à faire le portrait d'une impératrice plutôt que tout autre ? Sommes-nous en présence d'un produit de l'art ancien ? si oui, c'est l'essentiel, mais je dois dire que de savants archéologues n'en sont pas convaincus.

L'expression de la tête est juvénile ; le profil gracieux encore, malgré la mutilation qui le dépasse aujourd'hui. Le front est droit, le menton bien modelé, la bouche fine. La partie supérieure de l'oreille est cachée par une tresse de cheveux qui part du sommet du front pour aller rejoindre une sorte de chignon disposé sur le derrière de la tête ; cette coiffure laisse à nu un cou un peu long mais non sans grâce. Ce qu'on voit du costume consiste en un manteau dont un pli est rejeté sur l'épaule, par dessus une tunique ou robe dont le haut de la manche plissée est serré par un cordon plat, muni vers le milieu d'un bouton.

La coiffure, et surtout le costume de cette jeune femme, sont infidèlement figurés dans Baluze ; c'est d'autant plus regrettable que Montfaucon (qui n'a jamais vu les originaux) reproduit les gravures de Baluze à l'appui d'un texte où il est traité des habits des Gaulois (1). Les lithographies de Tripon ne sont pas plus exactes.

Ce bas-relief est chez M^{me} veuve Boudrie, à Tulle.

(1) *Antiquité expliquée*, vol. III, 1^{re} partie, chapitre XVIII, p. 87, planche LI.

2° Tête d'homme traitée en ronde-bosse et vue de face. La bouche, entr'ouverte, laisse entrevoir les dents de la mâchoire supérieure; couronne de feuillage au sommet de la tête; visage encadré par une chevelure abondante et une barbe frisée.



Cette tête est en pierre oolithique(1); elle a 0^m31 de hauteur. Son exécution, dit M. Deloche,

(1) L'oolithe des environs de Nespouls ou de Nazareth; la même dont on s'est servi au moyen-âge pour édifier le splendide tombeau de saint Étienne, à Ohazine.

est inférieure à celle de la tête de femme déjà décrite et paraît remonter à une époque moins ancienne.

« L'expression contemplative et religieuse, la
» barbe, les cheveux abondants, et la couronne
» très élevée sur le derrière de la tête et placée
» d'une manière qui n'est pas ordinaire, semble-
» raient annoncer une divinité; et pourtant on
» n'y reconnaît le caractère distinctif ni de Ju-
» piter (1), ni de Mars, ni de Neptune, ni de
» Mercure, ni de Faune (2). »

Les uns (Reynaud, *loc. cit.*) ont voulu y voir un Antonin-le-Pieux; d'autres (Tripon et Bonnelye) un Adrien. Ces deux attributions sont inadmissibles, dit M. Deloche; il n'y a aucune ressemblance entre les traits d'Adrien ou d'Antonin et la figure trouvée à Tintignac qui ne peut être contemporaine du buste de la jeune femme, du moment où il date d'une moins bonne époque.

» Il est plus vraisemblable que l'artiste n'a
» voulu reproduire les traits d'aucun personnage
» historique, et que cette pièce était simplement
» destinée à la décoration. On remarque en effet,
» au sommet de la tête, un trou de 0^m11 de pro-
» fondeur et de 0^m15 environ de diamètre (3). Tout
» porte à croire que cette ouverture a existé dès

(1) Un Italien paraissant connaisseur, ayant vu cette tête chez M. Gasperi pendant qu'on la moulait, ne doutait pas que ce ne fût une image de Jupiter.

(2) Deloche, *loc. cit.*, p. 520.

(3) Cette dernière mesure n'a pas été bien prise; ce trou n'a que 0^m035 à l'orifice.

» le principe et qu'elle rentrait, par la composition et le travail de l'œuvre, dans les desseins de l'artiste. Or elle ne pouvait servir qu'à deux objets : ou bien à soutenir une inscription, un emblème, une corbeille ou quelque autre ornement, ou bien à permettre de fixer cette tête aux parois extérieures ou intérieures d'un monument, et probablement d'un édifice consacré au culte religieux (1). »

Les gravures de Baluze et de Tripon ne sont pas fidèles. Le dessinateur de Baluze n'a point saisi la ressemblance; en outre, il a cru devoir ajouter aux yeux les prunelles qui manquent, et la couronne de feuilles n'est pas exactement posée. Tripon, lui (ou plutôt Beaumesnil), n'a pas copié les prunelles de la tête donnée par Baluze, mais, de son autorité privée, il a ajouté à cette tête un cou et un commencement d'épaules!

M. Borie a dessiné le moulage accroché à un panneau; la tête est donc vue en retrait de haut en bas, et cette disposition laisse apercevoir le trou pratiqué au sommet.

Cet intéressant objet d'art appartient à M. de Fénis de Laprade, domicilié à Brive depuis quelques années.

3° Tête d'homme couronnée regardant à gauche. Profil en bas-relief se rapprochant d'un trois-quarts; barbe en pointe; couronne de laurier à triple rang offrant encore des traces de dorure;

(1) Deloche, *loc. cit.*, p. 521.

cette tête est posée sur le haut du buste, muni d'une bordure de vêtement également dorée.



Ce sujet, en *marbre blanc* (et non en albâtre comme l'a cru M. Deloche), a 0^m36 de hauteur. Il est d'une très mauvaise exécution ; l'oreille est placée de travers, les yeux mal dessinés (1), le nez gros, le cou court et mal tourné. Au surplus, le dessin de M. Borie, calqué sur une photographie, fait bien ressortir les imperfections de cette œuvre. Le graveur de Baluze, au contraire, a pris sur lui de les rectifier ; comme dans le

(1) Pour photographier cette tête, il a fallu la tourner de profil ; notre dessin ne peut donc montrer les deux yeux.

bas-relief de la jeune femme, ce qui paraît du vêtement n'est pas exactement figuré et la couronne n'a qu'un double rang de feuilles. La planche de Tripon représente ce personnage appliqué « *sur un marbre noir carré, entouré d'un biseau qui a pu servir à son encadrement* » (1), et Beaumesnil y voyait un portrait de *Lucius Aurelius Verus*, le mari de Lucille, dont (toujours d'après Beaumesnil) le buste de la jeune femme (v. *suprà*) est l'image. Tout en constatant une certaine ressemblance entre une médaille de cet empereur et le bas-relief trouvé à Tintignac, M. Deloche dit que sa mauvaise exécution ne permet pas de l'attribuer au haut-empire. Il présume que l'on a voulu reproduire les traits d'un de ces nombreux empereurs qui furent acclamés en Gaule au temps de la décadence (2).

Cette sculpture est chez M^{me} veuve Boudrye, à Tulle. M. Deloche a été mal renseigné puisqu'il dit en note : « Les trois objets d'art que nous » venons de décrire ont passé successivement du » cabinet de M. Fénis de la Feuillade, où ils » étaient en 1772, dans les mains de M. Boudrye, puis de M. Joseph Boudrye fils, décédé » à Tulle, et enfin, grâce à la libéralité de » M^{me} veuve Boudrye, sa mère, ils ont été remis » au musée de la Préfecture où ils sont aujourd'hui déposés. »

(1) *Loc. cit.*, p. 34. Il vaut mieux ne pas figurer des objets, si l'on doit en donner des dessins inexacts.

(2) *Loc. cit.*, p. 522.

La tête en ronde-bosse, je le répète, appartient à M. de Fénis de Laprade; les deux autres sont chez M^{me} veuve Boudrye, preuve qu'elle n'en a pas fait abandon au « musée de la Préfecture (1). » Le seul objet provenant de Tintignac existant à la Préfecture consiste en une *main* en calcaire oolithique, de dimensions au-dessus de l'ordinaire; elle est dans le bureau de M. l'archiviste, et ne présente aucun intérêt.

Il y a peut-être lieu de revenir sur les appréciations des auteurs que j'ai cités en parlant des trois têtes (2); aucun d'eux, on l'a vu, n'a songé à douter un seul instant de leur antiquité, et.... le moyen de contrôler leurs assertions, faute de dessins fidèles! Mais M. de Lasteyrie, qui a vu les moulages et les photographies, ne croit pas qu'on puisse attribuer ces sculptures à l'art antique, surtout la tête de femme et la tête d'homme en marbre, « œuvre d'un mauvais ouvrier du » xvii^e siècle, » m'a-t-il dit! Il est moins affirmatif au sujet de la tête en ronde-bosse. M. de Barthélemy, à qui j'ai envoyé les gravures, m'écrit ce qui suit : « Je vous avoue que les trois têtes » dont vous m'envoyez le dessin ne me paraissent pas antiques. Je les attribuerais plutôt à

(1) Et, tout en remerciant M^{me} Boudrye de son obligeance, je crois bien que sans l'intervention de M. Guillot, il ne nous aurait probablement pas été possible de voir et de photographier ces sculptures.

(2) J'ai tenu à citer un peu longuement pour mettre le lecteur en mesure d'apprécier à son tour.

» l'époque de la Renaissance; cela provient-il
» vraiment de Tintignac?(1). »

Dame! Baluze l'a dit! Mais après tout, ne peut-il avoir été trompé? Il n'entre au surplus, je l'ai déjà fait remarquer, dans aucun détail au sujet de la trouvaille de ces objets.

Mentionnons à présent *pour mémoire* les urnes en verre et le singulier récipient construit en briques publiés en premier lieu par Baluze; M. Rupin les a dessinés tels que les figure cet auteur. Montfaucon a reproduit ces vases (2) en faisant quel-



Urna vitrea
elegantissima.



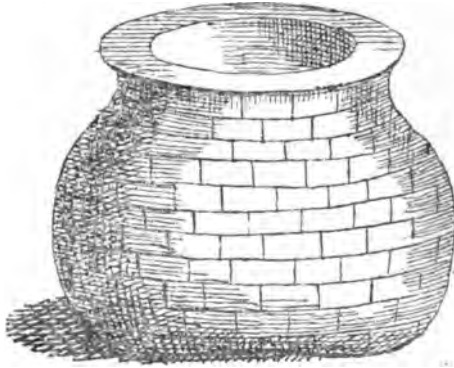
Urna vitrea crassitudinis
duorum digitorum.

ques réserves au sujet de celui que Beaumesnil

(1) Je dois ajouter, au sujet de la tête en ronde-bosse, que M. Guillot a trouvé pas mal de débris *en oolithe*, comme elle.

(2) *Antiquité expliquée*, t. III, 1^{re} partie, planche LXXX, à la page 146, et même tome, 2^{me} partie, planche CXXV, à la page 207. Il se borne, pour ainsi dire, à indiquer les provenances.

a qualifié plus tard de « cinéraire de bâtisse (1). »



Urna lateritia crassitudinis
quatuor pedum.

Je n'ai jamais vu, pour ma part, de vases romains fabriqués de la sorte. On a lu précédemment, en consultant le texte de M. E. Breton (*loc. cit.*), ce que cet archéologue pense du dessinateur de Baluze; voici maintenant l'appréciation de Montfaucon :

« L'urne suivante est d'une façon si singulière »
» que je ne sai si on en a jamais vu de sem- »
» blable; elle est bâtie proprement de briques »
» quarrées longues; elle a quatre pieds de lar- »
» geur et pourroit avoir servi pour des bains; »
» elle fut trouvée... etc. (2). »

Et pourtant, comme l'indique la légende de

(1) Tripon, *loc. cit.*, 3^{me} partie, p. 36. Nous n'avons pas jugé à propos de reproduire ici, même pour mémoire, les trois autres vases que Tripon figure, d'après Beaumesnil, à côté de ceux-ci.

(2) *Loc. cit.*, t. III, 2^{me} partie, p. 207.

Baluze, transcrite ici, cet auteur a bien voulu indiquer une urne en briques, « *urna lateritia*. » En ajoutant : « *crassitudinis quatuor pedum*, » il veut évidemment donner le diamètre de la panse et non l'épaisseur des parois; il s'agit au contraire de cette épaisseur lorsqu'il écrit au-dessous du plus petit des pots en verre : « *crassitudinis duorum digitorum*. »

M. Bardon (*Annuaire de 1828*, v. 1^{re} partie) nous a appris qu'on ne savait ce qu'étaient devenus ces trois vases, ainsi que les tuyaux de conduite d'eau « *tubi lateritii*. »

Il faut encore recourir à MM. Bonnélye et Deloche pour décrire d'autres objets, trouvés en 1842, 1846 et 1847, mais qui sont aujourd'hui... je ne sais où !

En voici la nomenclature : 1° Une statuette en argent de cinq centimètres et demi de hauteur, représentant un guerrier armé d'une épée, d'un bouclier, la tête couverte d'un casque. « Cet objet » d'art, dit M. Deloche, est remarquable par le » style; le personnage est solidement et fièrement » posé, et l'on peut croire que le travail est » d'une bonne époque. »

Cette statuette provient des fouilles de 1842.

2° Un fragment de statue en pierre calcaire représentant le bas du visage et deux portions de bras assez soigneusement modelés; les pierres d'un moulin à bras, un stylet en cuivre, le cimier d'un petit casque, des ferrements de diverses sortes, du cuivre fondu incrusté dans une brique de

la toiture, et de nombreux débris de vases en poterie, dont quelques-uns offrent des bas-reliefs (1).

3° Des cornes de cerfs, de daims, de chamois, des os de différents animaux, des débris de peintures murales, les débris d'une statue de femme, ceux d'un grand pilastre de deux pieds de diamètre, diverses lames de couteau, dont une longue de 28 centimètres (2).

4° Une tête de femme, un pied d'enfant, des grappes de raisin, des fragments de corniche, le tout en pierre calcaire (très probablement de l'oolithe) (3).

5° Un magnifique pilastre en granit de 1^m40 de longueur sur 1^m00 de largeur, avec belles ciselures; un petit glaive, un stylet, des fragments d'airain et de poterie de diverses couleurs (4).

6° La bague en or pâle, « du poids de 18 francs, » dont parle M. Bardon dans l'*Annuaire* de 1828 (v. *suprà*), et qui fut achetée par M. Milet-Mureau, alors préfet de la Corrèze.

J'ai vu en 1865 chez M. Vidalin, au village de Tintignac, situé à une petite distance des ruines, divers tessons de vases et un fragment de mosaïque en cubes de verre. Enfin l'on m'a donné un fragment de bracelet en bronze doré, deux portions de bois de cerf, un débris de sculpture

(1) Fouilles de 1842. Bonnélye, *loc. cit.*

(2) Fouilles des Boutiques en 1846. Bonnélye, *loc. cit.*

(3) Fouilles de 1846. Trouvailles faites au fond du puits. Bonnélye, *loc. cit.*

(4) Fouilles du théâtre en 1847. Bonnélye, *loc. cit.*

en oolithe représentant une grappe de raisin, le moyen bronze d'Adrien précédemment décrit et un fond de petit vase en terre rouge lustrée (olim : *terre de samos*) où on lit bien nettement le nom de CVNISSA.



Ce sigle figulin, fort rare en tout cas, était peut-être inédit avant la publication de mon petit mémoire sur les *sépultures gallo-romaines* (1); il ne figure en effet ni sur les listes de Schuermans, savant belge qui a colligé plus de six mille noms de potiers romains, ni dans la nomenclature du musée de Saint-Germain-en-Laye.

En 1884, M. Guillot a recueilli : les monnaies précédemment décrites; des clous et autres débris de fer, dont une clef assez bien conservée; un fragment de vase en bronze doré et divers débris de bronze; une fibule en bronze, où manque l'ardillon; des fragments de vases en verre et en terre cuite, dont une anse en verre bleu et des tessons en terre rouge lustrée; une tête d'épingle en ivoire; le torse mutilé et fendu dans sa longueur d'une statuette en calcaire oolithique, représentée nue et assise (on voit encore le commencement de la cuisse) (2); une tête d'enfant (également en oolithe), dont la joue droite est appuyée

(1) V. le *Bulletin*, t. III, p. 138.

(2) Hauteur : 0^m15 centimètres.

sur la main(1); un fût de colonne en granit de 1^m00 de hauteur et 0^m52 de diamètre, portant la moulure de l'astragale du chapiteau; enfin, comme dans les anciennes fouilles, beaucoup de cendres et de charbon, des briques et des tuiles à rebords en abondance, de minces plaquettes de porphyre et de serpentine, des débris de peintures murales et de grandes quantités de marbres de différentes couleurs, plusieurs fragments avec moulures et ornements en bas-relief(2).

TROISIÈME PARTIE

LES SUBSTRUCTIONS DE TINTIGNAC; DESTINATION PROBABLE DE CE GROUPE DE MONUMENTS

1° Position topographique.

Les ruines qui nous occupent sont situées vers la cote 483, sur un plateau granitique assez mamelonné et que ne sillonne aucun cours d'eau(3). Les sources de la Céronne au Nord-Nord-Ouest;

(1) Ce fragment de statuette mesure 0^m06 sur 0^m09.

(2) Les marbres blancs sont incontestablement des marbres de Saint-Béat; les autres paraissent provenir également des Pyrénées. J'ai recueilli dans la *tour de Vésone* des fragments de marbres offrant beaucoup d'analogie avec des échantillons trouvés à Tintignac.

(3) La cote du Puy-de-l'Éguille est de 514 mètres; en face du théâtre, la cote sur la route est de 487 mètres. On peut donc admettre que la cote 483, indiquée par M. Deloche, se rapporte au bas de l'hémicycle du théâtre, en contre-bas de la route d'environ 4 mètres. Les différences de niveau portées sur les coupes ci-jointes donnent l'altitude des *Boutiques*.

au Sud celles de la Solane et de la Vigne (son affluent de gauche) se trouvent, il est vrai, à une faible distance, mais le volume d'eau qu'elles débitent est peu de chose. Il faut parcourir 4 kilomètres en suivant les chemins, ou 2 kilomètres 500 environ à vol d'oiseau pour arriver à la Corrèze qui coule vers l'Est, dans la profonde vallée des Angles. Au Nord-Est un de ses affluents de droite, la Vimbelle, est à une distance un peu moindre(1).

La châtaigneraie où l'on voit les substructions dites *les Boutiques* figure au plan cadastral de la commune de Naves, section C, sous le n° 339 et partie n° 340. Le *Champ des arènes* (tel est son nom sur le cadastre), qui comprend les substructions du théâtre et celles que M. Guillot a découvertes en 1884, est entièrement compris dans la parcelle n° 340; l'ensemble des ruines couvre en somme, le plan l'indique, un espace assez restreint.

2° *Les substructions.*

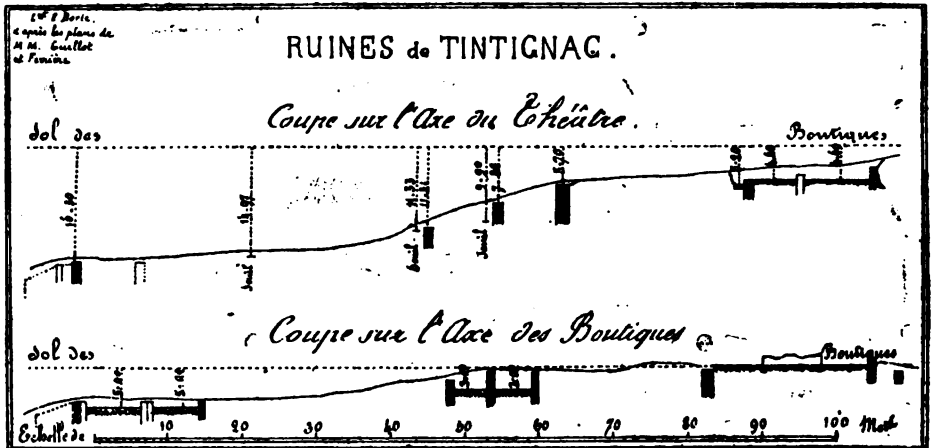
Il serait bien inutile de revenir sur des descriptions déjà données par la relation annotée des fouilles de 1842, 1846 et 1847, si M. Guillot n'avait entrepris celles de 1884(2). Elles ont eu pour but

(1) Il est bon de noter ici que la Corrèze, près de son confluent avec la Vimbelle et à 4 kilomètres environ de Tintignac, est traversée à gué par un chemin désigné sous le nom de *Voie romaine*; il vient de la direction de l'Auvergne et va vers Tintignac.

(2) Il est juste de dire que M. Guillot a été secondé dans son travail par son ami M. Ferrière, membre, lui aussi, de notre Société.

de déterminer les plans généraux du théâtre et des constructions voisines; les murs mis à découvert sont indiqués (voir le plan d'ensemble) par de simples hachures, pour les distinguer de ceux qu'on a observés précédemment et qui sont *en noir* (1).

M. Guillet a donc exhumé, non-seulement le reste des substructions du théâtre, mais encore, dans l'axe de cet édifice, celles du corps de bâti-



ment dont faisait partie le mur droit, tangent à la partie curviligne supérieure du théâtre (2); puis, dans l'axe *des Boutiques*, d'autres fondations en

(1) Mais après avoir relevé le plan d'ensemble, il a bien fallu recouvrir ces fondations pour rendre à la culture le champ où elles se trouvent.

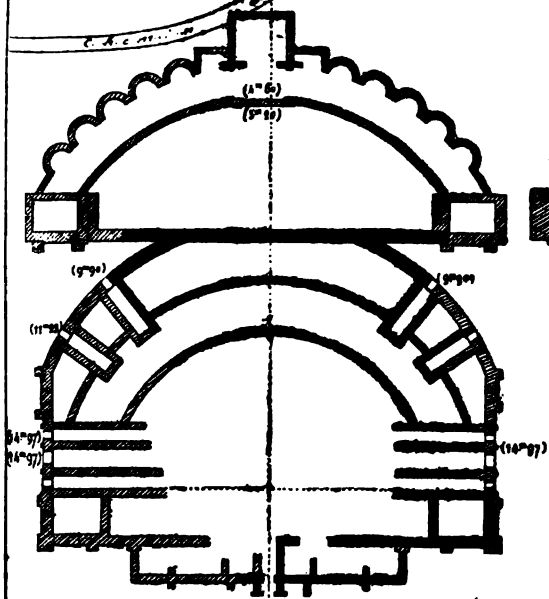
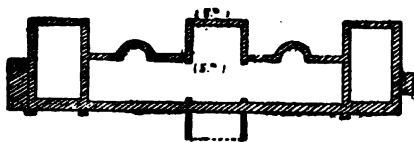
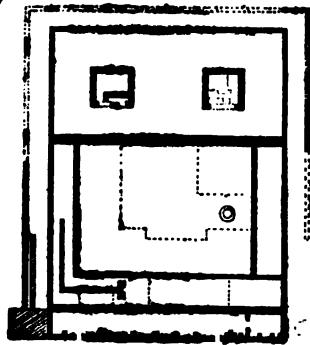
(2) Voir, au sujet de ce mur, la relation extraite de l'Annuaire de 1851 (1^{re} partie).

RUINES de TINTIGNAC

(Contez)

~~-----~~ Découvertes de 1849. 1846. 1847

~~SECRET~~ id 1044



Nora

Les Cotes placées entre
parenthèses sont les
niveaux en Concretes
du Sol explore en
1842

L. Boria
Caprio liappina da M.M. Quilley
et Ferris

NOTA. — Pour éviter au lecteur la peine de recourir au plan par terre déjà donné en tête de ce mémoire, je crois devoir le rétablir ici, en regard des coupes.

contre-bas et dont on ne connaissait que deux petits murs droits parallèles (voir le plan) (1).

Tous les parements des murs qui se trouvent au-dessus du sol sont en pierre de taille de petit appareil, notamment les angles, pilastres et contre-forts du théâtre, les pieds-droits des baies des vomitoires.

1° *Les Boutiques*. — Cet édifice est situé à 250 mètres environ du sommet du *Puy-de-l'Éguille*, sur le versant Est-Nord-Est. Un plan spécial (1^{re} partie) nous a déjà fait connaître ses dimensions et sa disposition. Les débris de marbres multicolores et de peintures murales attestent que les appartements étaient richement décorés. Les ruines des deux édicules carrées placées sur l'axe longitudinal du rectangle A B C D sont encore très apparentes; mais le reste des substructions est presque entièrement recouvert.

Un mur horizontal sépare ce corps-de-logis d'une grande cour bordée de bâtiments; dans cette cour était creusé le puits signalé par Baluze (2). Aux deux extrémités de ce mur de

(1) Ce sont ces deux murs que M. Bonnélye, et après lui M. Deloche, ont pris pour les restes d'un balnéaire. On voit que rien, dans le plan de M. Guillot, ne rappelle une construction pouvant avoir eu cette affectation. L'erreur commise est probablement due à la présence de caniveaux en pierre de taille destinés à recueillir les eaux pluviales qui, faute de chéneaux, auraient endommagé la base des murs. Ils devaient donc suivre le contour extérieur de ce corps de bâtiment.

(2) Un simple affaissement du sol indique aujourd'hui l'emplacement de ce puits, qui s'écoulait probablement à ciel ouvert par la tranchée dont on a découvert des traces du côté sud en 1846; il devait être alimenté par la nappe d'eau qui donne naissance à la

séparation, il a été trouvé à 2^m30 en contre-bas du sol des massifs en gros blocs de pierre de taille (grès et calcaire), qui avaient 2^m00 sur 2^m50 et environ 1^m00 de hauteur en trois assises; ces blocs, dont les lits et joints sont très bien dressés, étaient posés à sec, sans mortier, sauf sous l'assise inférieure; ils portent sur leurs lits supérieurs des trous destinés à recevoir l'instrument qui a servi à leur pose.

On avait reconnu, en 1842, quelques tronçons d'un mur parallèle au rectangle A B C D (voir le plan partiel et le plan général), et séparé de lui par un intervalle de 3^m20; M. Guillot a dégagé ce mur sur presque toute la face méridionale, sur une partie de la face septentrionale, et l'on peut présumer qu'il s'agit d'une enceinte extérieure se développant sur trois faces de la totalité de l'édifice, dont la destination, nous dit M. Deloche (1), n'a pas encore été déterminée.

2° *Corps de bâtiment en contre-bas, dans l'axe des Boutiques.* — Il a presque entièrement été découvert par M. Guillot. Sa longueur — *extramuros* — est de 74 mètres, et il se compose d'une longue salle rectangulaire de 47 mètres, sur laquelle s'ouvrent un pavillon carré et deux absides. Cette salle est flanquée à ses deux extrémités par deux

Vigne, affluent de la Solane. Les premières sources se trouvent dans les prés contigus au champ de seigle où est le théâtre, et ces prés portaient autrefois le nom de *La Font des Arènes*. S'il y a eu un balnéaire, il devait être dans ces prés ou au bas de la terre dite *des arènes*.

(1) *Géogr. hist. de la Gaule (loc. cit.)*, p. 517.
T. VII.

pavillons de 13 mètres sur 7 mètres à l'intérieur; l'on devait y accéder au moyen d'un large vestibule, ou salle d'attente, qu'indiquent les deux lignes de murs découverts en 1846. Des caniveaux en pierre de taille étaient disposés autour de cet édifice. MM. Bonnélye et Deloche parlent d'un *conduit en briques* par lequel les eaux s'écoulaient; on ne pouvait guère invoquer la seule présence de ce conduit pour conclure à la trouvaille d'un établissement de bains! Les tuyaux en briques servaient probablement à dégorger les caniveaux.

Le sol de ce corps de bâtiment était dallé en béton ou ciment.

3° *Le Théâtre*. — Cet édifice est certainement le plus intéressant du groupe, et jusqu'à présent on n'en connaît pas d'autre de ce genre dans notre région. Le monument, orienté vers l'Est, était assis sur un sol incliné; comme dans d'autres théâtres (celui d'Orange en particulier), on avait profité de cette disposition naturelle du terrain pour soutenir les gradins et économiser des frais de construction (1).

(1) L'ensemble d'un théâtre antique présentait d'un côté la forme semi-circulaire et de l'autre celle d'un carré long. Les spectateurs s'asseyaient principalement sur les gradins de l'hémicycle — *cavea* — partagé en deux ou trois divisions principales, indiquées par des séparations nommées *précinctions* et parallèles aux rangs de sièges. Ces divisions étaient désignées sous le nom de *cavea prima*, *cavea media*, *cavea ulla* ou *maxima*, suivant qu'elles se trouvaient plus ou moins rapprochées de l'*orchestre*. La partie ainsi dénommée formait une demi-circonférence exacte au bas des — *caveas*; — elle contenait, dans les théâtres romains, des sièges

L'axe total du théâtre, depuis le mur droit tangent à la — *cavea maxima* — jusqu'au mur extérieur de la scène, a 67^m50 de longueur; la ligne droite, ou corde de l'arc formé par les trois précinctions qu'on remarque sur le plan, mesure 85 mètres *extra-muros*.

Cette ligne est le mur de soutènement du *pulpitum* ou *proscenii pulpitum*, sorte de plateforme avançant sur l'orchestre et qui formait le devant de la scène (1). A droite et à gauche sont les *coulisses*. Puis vient la *scène* (2). En arrière est le *post-scenium*, lieu où les acteurs s'habillaient et où l'on préparait tout ce qui était nécessaire aux représentations. M. Deloche estime que ce théâtre pouvait contenir environ 1,500 spectateurs.

destinés aux personnes de distinction, mais chez les Grecs elle était réservée aux chœurs. L'orchestre était établi sur un terrain plat; on installait au contraire les gradins des — *caveas* — sur la pente d'un coteau lorsque la disposition du terrain le permettait, surtout lorsqu'on adoptait le modèle des théâtres grecs. On accédait aux gradins au moyen d'escaliers se dirigeant de la circonférence vers le centre, et partageant la *cavea* en divisions cunéiformes ou *cunei*. Il y avait aussi des corridors voûtés pratiqués sous les gradins et permettant de se rendre aux sièges sans être obligé de monter de l'orchestre ou de descendre de la cavée supérieure. Les ouvertures correspondant à ces corridors s'appelaient *vomitoria*.

Les théâtres de la Gaule ont été élevés, à ce que l'on croit, sous les règnes d'Hadrien et des Antonins.

(1) Ce serait, chez nous, l'espace compris entre le rideau et la rampe.

(2) La scène proprement dite correspondait à notre toile de fond, avec cette différence que c'était une construction solide. Sa largeur était double de celle de l'orchestre et elle présentait trois portes; celle du milieu s'appelait la *porte royale*.

Avait-il une toiture? Les théâtres romains n'en possédaient point; les théâtres grecs quelquefois, mais rarement. Il est fort probable que le nôtre se trouvait dans les conditions ordinaires (1).

Il reste aujourd'hui peu de vestiges apparents du théâtre de Tintignac! Se trouvait-il en meilleur état lorsque Baluze était jeune? Si oui, regrettons qu'on n'ait pas su mieux le conserver! (2).

4° *Corps de bâtiment en contre-haut du Théâtre.* — Hémicycle formé par le mur droit tangent à la — *cavea maxima*, — deux pavillons presque carrés situés aux deux extrémités de ce mur et une galerie semi-circulaire avec dix niches, elles-mêmes en demi-cercle, disposées de chaque côté d'un pavillon carré, construit au centre, et s'ouvrant sur la galerie.

La face intérieure des murs de la galerie et des niches était revêtue de marbres appliqués sur une couche de ciment, marbres dont M. Guillot a trouvé les débris; la salle rectangulaire centrale (9 mètres sur 7 mètres) avait la même décoration, mais le marbre en était plus riche.

(1) Les théâtres antiques étaient le plus souvent couverts au moyen de tentures en toile, comme nos cirques forains.

(2) Nous aurions voulu pouvoir donner un dessin de ce qu'on voit encore au-dessus du sol; mais ces ruines sont trop informes. Les substructions seules prouvent qu'il y a eu là un théâtre. Dans la gravure de Baluze et qui représente un amphithéâtre, comme on le sait, l'édifice est entièrement construit sur un terrain horizontal; les gradins se trouvent par conséquent adossés à des murs extérieurs. Si Baluze n'a vu les ruines de Tintignac que dans sa jeunesse, son dessinateur ne les a pas vues du tout. Et Montfaucon reproduit cet amphithéâtre imaginaire entre ceux de Nîmes et d'Autun!

Le sol de cette salle est dallé en marbre appliqué sur une couche de ciment; celui de la partie droite de la galerie faisant face à cette salle était aussi dallé en marbre. Le surplus de la galerie et les niches étaient dallés en béton.

L'inspection du plan d'ensemble permet de juger des dimensions de ce singulier édifice.

Doit-on voir dans ce groupe de monuments les restes d'une antique cité? je ne le pense pas; à mon humble avis (qui est aussi celui de MM. Guillot et Ferrière), Tintignac a été, comme Sanxay, un lieu d'assemblées et non une ville. Mais cette question sera examinée en dernier lieu; il convient, auparavant, de dire quelle a pu être l'affectation probable des *Boutiques* et des deux autres édifices dont M. Guillot a retrouvé les fondations. Me trouvant très embarrassé (et d'autres, plus forts que moi, l'ont été également), j'ai encore eu recours à l'inépuisable obligeance de M. A. de Barthélemy, en lui envoyant plans et coupes; M. de Barthélemy en a référé à un de ses collègues, et voici copie de la note qu'il a bien voulu m'adresser :

« *Extrait d'une lettre de M. Guillaume, architecte du Gouvernement et membre de la Société des Antiquaires de France.*

» Les fouilles n'ont donc fourni aucun fragment d'architecture ou de sculpture?

» Prenant les choses comme elles nous sont données, je ne puis voir là deux théâtres. Il

» en existe juxtaposés latéralement; mais dans le
» sens de l'axe, je n'en connais pas. La seule
» hypothèse admissible pour moi serait que la
» partie supérieure, avec ses douze niches (1) et
» un petit temple central, aurait pu être une
» sorte de Panthéon des douze dieux plus une
» divinité principale, et que ce Panthéon aurait
» été relié au théâtre par un escalier droit, cen-
» tral, qui aurait disparu (2). Une disposition ana-
» logue existait à Rome au théâtre de Pompée,
» où un escalier droit s'élevait, suivant l'axe, jus-
» qu'au petit temple dédié à Vénus, je crois,
» situé au sommet de la *cavea*.

» L'édifice situé au nord du Panthéon semble
» présenter la disposition de deux basiliques ou
» tribunaux, avec un large portique à exèdres
» qui les relie, et peut-être un sanctuaire au
» milieu; il y a là quelque chose qui me rap-
» pelle la disposition des basiliques de Palestrine
» (antique Præneste).

» Le 4^{me} édifice est appelé *Les Boutiques*,
» pourquoi? a-t-on trouvé des objets qui justi-
» fient cette dénomination? La disposition géné-
» rale des fondations du portique en avant n'a
» rien qui s'oppose à l'idée d'une *agora* (3). Cette

(1) Dix niches en hémicycle et deux en carré, ces dernières à droite et à gauche de l'édicule centrale.

(2) Je prie le lecteur de se reporter à ce fait que les marbres employés à la décoration de l'édicule centrale étaient plus riches que ceux dont on avait revêtu les niches; cette circonstance est toute en faveur de la conjecture qui en fait un sanctuaire.

(3) AGORA. Nom donné à la place publique dans les villes de l'ancienne Grèce. L'*agora* était, pour les Grecs, ce que le *forum*

» sorte de mur, d'échiffre en équerre, à gauche,
» serait-il la trace d'un escalier? c'est possible,
» soit pour monter à des portiques supérieurs,
» soit pour descendre dans les caves.

» Enfin, est-ce là une sorte de caravansérail?
» c'est possible aussi. Les deux édicules carrées,
» qui semblent être dans une cour au fond, rap-
» pellent celles du temple d'Isis à Pompéï (1).

» L'idée de caravansérail conviendrait assez à
» un groupe de monuments destinés, comme ceux
» de Sanxay, à des réunions de frairies, de fêtes,
» surtout si rien, dans les environs, n'indique
» l'existence d'une ville antique (2). »

Tel est bien le cas!

Et, en effet, qu'est-ce qui peut servir à prou-
ver l'existence d'une ville antique sur le plateau
de Tintignac? l'établissement préalable d'un camp
(celui des deux légions installées par César chez
les Lémovices) auquel aurait succédé une cité?

était pour les Romains. En général, l'*agora* était de forme carrée ou quadrangulaire. Autour de la place régnaient des portiques à un ou deux rangs de colonnes, couronnés par des terrasses; s'ils étaient ornés de peintures, on les nommait *Pæciles*. L'*agora* servait aux assemblées du peuple (mais seulement des hommes libres); à Élis, suivant Pausanias, on y donnait des courses de chevaux; ailleurs, on y vendait des denrées. Dans l'enceinte s'élevaient souvent des temples, des autels, des statues. (*Dict. général* de M. Th. Bachelet, Paris, 1862, et *Dict. général de l'Archéologie*, par Ernest Bosc, Paris, 1881.)

(1) A Pompéï, le temple d'Isis est situé derrière les gradins du grand théâtre. (*Pompéïa décrite et dessinée*, par Ernest Breton, 1855, p. 41-42.)

(2) Un puits a mieux sa place dans la cour d'une vaste hôtellerie qu'au centre d'une *agora*, et j'opinerais volontiers pour la seconde conjecture de M. Guillaume.

Cette hypothèse, émise tout d'abord en 1810 par M. Duroux, est soutenue avec un talent incontestable par M. Deloche, mais aucun fait *matériel* ne vient la justifier, M. Deloche lui-même en convient (1). Voudra-t-on évoquer le système de M. Raynaud de Nîmes, uniquement basé sur les noms que portent certains villages groupés autour de Tintignac? J'ai déjà dit ce qu'il convient aujourd'hui d'en penser (2). A-t-on trouvé un cimetière, un de ces *champs d'urnes* comme on en

(1) *Géogr. hist. de la Gaule (loc. cit.)*, p. 523-524. « ...On voit » qu'il n'est fait, dans notre description, aucune mention de traces » de fortifications, fossés, murs ou parapets indiquant le périmètre » du camp qui servit, dans le principe, de quartier d'hiver à deux » des légions de César; c'est qu'il n'en a point été encore observé. » Mais, à cet égard, il faut remarquer qu'il n'a pas été opéré de » fouilles dirigées, comme il le faudrait, autour du Puy-de-l'Ai- » guille, par tranchées perpendiculaires à la base de cette colline, » qui représente le point culminant de la position; ces tranchées » amèneraient peut-être à constater l'existence d'anciens retran- » chements. D'autre part, il convient de rappeler qu'autour du » Puy-de-l'Aiguille le sol a été très remué et paraît avoir été cou- » vert, dans des âges postérieurs à l'époque césarienne, de cons- » tructions qui ont dû faire disparaître les vestiges du campement » primitif. »

Où sont donc, jusqu'à présent, les preuves *MATÉRIELLES* de l'établissement d'un camp sur ce plateau? On ne peut raisonnablement objecter la trouvaille d'une monnaie de César; les pièces à son effigie ont circulé longtemps après sa mort (comme circulent encore de nos jours, par exemple, les pièces de cinq francs de Napoléon I^{er}).

(2) Voir la première partie de ce travail. Les villages en question les plus éloignés de nos ruines sont : Soleilhavoup, à onze ou douze cents mètres au Nord (à vol d'oiseau); Céron, près des sources de la Céronne, à deux kilomètres environ au Nord-Ouest (toujours à vol d'oiseau); Temporieux, à quatre bons kilomètres au Sud. Entre le *temple du Soleil* et celui du *Temps*, la ville antique aurait eu un diamètre de cinq ou six kilomètres! quelle belle ville!! Et aucun auteur ancien n'en aurait fait mention?

a tant fouillés sur bien des points de notre territoire? pas le moins du monde jusqu'à présent, et conçoit-on une ville sans nécropole?(1). Peut-on invoquer la présence des restes d'aqueduc? mais on sait quelle consommation d'eau faisaient les anciens, et le puits ne devait pas suffire, non plus que la *Font des Arènes*, aux besoins de la foule, lorsqu'il y avait agglomération en ce lieu. Les voies antiques dont on a relevé la direction? mais leur présence est aussi bien en faveur de mes conjectures que de celles de mes devanciers; comment, en effet, se rendre *sans routes* à un lieu d'assemblées? Et le théâtre, me dirait-on? mais à Sanxay aussi, il y a un théâtre, un théâtre qui pouvait contenir 8,000 spectateurs, et les ruines de Sanxay ne sont pas celles d'une ville.

Si je mets en doute la croyance des auteurs qui ont accepté et soutenu la version de Baluze, ce n'est point par esprit de contradiction; j'avoue même qu'il m'en coûte un peu de renoncer à voir au centre de notre Bas-Limousin les restes d'une ville antique, et l'on me trouvera tout disposé à faire amende honorable si de nouvelles découvertes sont en faveur de la première idée. Mais, puisque je reviens encore à l'auteur de *l'Histoire de Tulle*, on voudra bien se souvenir

(1) Le champ des *terres grasses*, au-delà de Seilhac, où ont été trouvées quelques urnes cinéraires (voir *Bulletin*, t. III, p. 140), est trop éloigné de Tintignac pour qu'on puisse y voir son cimetière.

qu'il témoigne un certain étonnement de ne trouver nulle part le nom de cette cité! (1). Et en effet, rien n'affirme qu'elle ait existé. On peut dire, si l'on veut, qu'un personnage d'importance, un fonctionnaire peut-être, a fait construire une maison de campagne, *une villa*, sur le terrain où se tenaient, du temps de l'indépendance, les assemblées politiques des Lémovices, et a donné son nom à ce lieu (2). La conquête achevée, ces assemblées perdirent leur caractère primitif; elles se transformèrent en réunions joyeuses. Lorsqu'un peuple s'est résigné à la servitude, certains de ses usages persistent quant à la forme; mais le nouvel état de choses en dénature bien vite l'esprit! Si les Romains se sont rendus maîtres des Gaules grâce aux divisions intestines, c'est en sachant modifier la rudesse primitive des mœurs gauloises qu'ils ont assuré leur conquête!

Il fallait, en effet, enlever leur caractère menaçant à ces assemblées en honneur chez nos pères! (3). On les transforma en *frairies*, en *fêtes*

(1) *Et tamen nulla oppidi illius mentio extat in antiquis geographis aut scriptoribus historiarum...*

(2) Nous avons déjà vu, par l'analyse du travail de M. Deloche (voir 1^{re} partie), que d'après cet auteur Tintignac pourrait devoir son nom à un personnage nommé *Quintinus*, sur les fonctions duquel on est réduit à de pures conjectures. N'oublions pas que l'édifice dit — *les Boutiques* — a été érigé sur les fondations d'une construction plus ancienne.

(3) L'usage des assemblées était très répandu chez les Gaulois; l'on sait que la réunion annuelle des délégués de toutes les tribus de la Gaule avait lieu dans le pays des Carnutes. (*Hist. nationale des Gaulois sous Vercingétorix*, par E. Bosc et L. Bonnemère, 1882, p. 47.)

votes; on *amusa* les vaincus et ils s'étourdirent sur leur nouvelle condition. Tintignac, placé presque au centre du Bas-Limousin, a bien pu être le lieu des assemblées des Lémovices, comme Sanxay a été celui des assemblées des Pictons(1); et si Sanxay avait été connu lorsque M. Deloche a écrit sur Tintignac, notre savant compatriote aurait probablement soutenu une thèse différente de celle qu'il a défendue(2).

Nous avons à Sanxay : un théâtre, un temple, des hôtelleries, un balnéaire(3); à Tintignac : un théâtre, un temple, une basilique et probablement un grand corps-de-logis destiné à recevoir des hôtes. Le théâtre, pour amuser la foule; le temple, pour les cérémonies religieuses dont ne se passaient pas volontiers les hommes de ce temps-là; la basilique, pour le règlement des affaires d'intérêt privé(4); la villa, transformée en caravansérail, pour le logement des hôtes de distinction; on trouvera peut-être un jour le balnéaire. La multitude campait sans doute sous des tentes ou sous des abris provisoires.

(1) Les — *Pardons* — de la Basse-Bretagne peuvent encore nous donner une idée de ce que devaient être ces réunions.

(2) C'est d'après l'autorité de M. Quicherat, notamment, que le Père de la Croix a émis sa théorie sur la véritable destination des monuments de Sanxay. J'aurais été bien aise d'avoir l'appréciation du Père de la Croix sur les monuments de Tintignac; mais une lettre que je lui adressai, en y joignant une épreuve du plan général, est restée sans réponse.

(3) *Antiquités de Sanxay (Vienne)*, par Ferd. Delaunay, 1882.

(4) Les *basiliques* des anciens servaient à la fois de tribunaux et de bourses de commerce; les premières églises chrétiennes ont été calquées sur ces basiliques et en ont pris le nom.

La somptueuse décoration des *Boutiques* serait une objection à la destination que je donne — sous toutes réserves — à cet édifice, si nous ne savions quel luxe déployaient les riches Romains, même pour leurs installations temporaires. Il faut lire, si l'on veut s'en faire une idée, la description de la maison de plaisance que Pline-le-Jeune possédait près d'Ostie ! (1).

Au surplus, si au lieu de considérer les ruines des *Boutiques* comme étant celles d'un caravansérail, on préfère y voir l'emplacement d'une *agora*, il n'y a rien d'incompatible avec le système que j'ai présenté; n'avons-nous pas vu que l'*agora* servait aux assemblées du peuple, mais seulement des hommes libres ?

La destruction des monuments de Tintignac est vraisemblablement due à une cause violente; les amas de cendres et de charbons trouvés au cours des fouilles prouvent en faveur de cette conjecture. Quant à la date probable de cet événement, rien ne vient à l'encontre de l'hypothèse

(1) MONTFAUCON, *Antiquité expliquée*, tome III, 1^{re} partie, p. 125 et suivantes.

Je citerai encore ce passage de l'*Abécédaire* de M. de Caumont, car il nous concerne plus spécialement : « Le luxe s'étendit des monuments publics aux constructions privées, et les maisons de la ville et de la campagne furent décorées de peintures, de mosaïques d'un travail exquis, de marbres étrangers de différentes nature, etc. Les plus petites *villæ* furent remarquables par la richesse de leurs enduits, et de simples cabanes cachèrent, sous une couche de peinture, la pauvreté de leurs murailles en torchis. » (Édition de 1862, p. 457.) Il en était ainsi au temps d'Hadrien et des Antonins; la Gaule ne souffrait alors que de la perte de son indépendance.

de M. Deloche; et, bizarre coïncidence qu'il est peut-être bon de signaler ici, on n'a pas recueilli à Sanxay de monnaies postérieures au règne de Constantin (1).

J'ai parlé bien longuement de ruines qui sont, en somme, peu de chose au point de vue archéologique, puisque d'informes superstructures seules apparaissent aux regards. Mais si les ruines de Sanxay, où j'ai cherché des termes de comparaison, méritent davantage l'intérêt des visiteurs, celles de Tintignac, connues depuis plus longtemps et sous un jour bien faux, ne doivent pas être dédaignées; elles ont leur importance, au point de vue de l'histoire de notre province. Qu'il me soit permis de terminer ce travail en formulant un vœu : celui de voir prendre des mesures (et M. Guillot n'y fera certes pas opposition) pour assurer la conservation des derniers vestiges du théâtre de Tintignac.

PH. LALANDE.

(1) *Antiquités de Sanxay* (loc. cit.).

PROVERBES BAS-LIMOUSINS

RECUEILLIS

PAR JEAN-BAPTISTE CHAMPEVAL

Avocat à Figeac (Lot)

FÉLIBRE DE LA MAINTENANCE D'AQUITAINE

Suite (1)

136. *Daulin ! daulan !...*
D'à Courreza, d'à Sarran.
Daulin !
Daulan !

Ce dicton rappelle les sonneries des belles cloches que possédaient autrefois Corrèze (aujourd'hui chef-lieu de canton) et Sarran (commune du canton de Corrèze); ces sonneries faisaient le juste orgueil des habitants.

137. *Sarran, lous alands.*
Sarran, les complimenteurs.

138. *Eyren,*
Lous bravas gens.
Eyren, les braves gens.

En 1793, les habitants d'Eyren aidèrent les paroissiens de Vitrac à délivrer leur curé, l'abbé Talin, confesseur de la foi.

139. *Meschent couma moussu de Chaleys.*
Méchant comme M. de Chaleys.

Les seigneurs de Chaleys, qui habitaient le château de ce nom situé dans la commune de Vitrac, avaient cette réputation malheureusement trop justifiée. L'un d'eux, au xvii^e siècle, aida au meurtre nocturne de M^e de Martret, sur le perron du château de Bétut (Chenaliers), et esquiva la décapitation à laquelle on le condamna à Brive. Son petit-fils, au xviii^e siècle, était un ferrailleur fini. Il couchait tout éperonné avec sa femme, qui, à la fin, le fit assassiner et porter dans la Corrèze par un domestique. Il tua en duel un Leynia de la Chassagne, bourgeois de Corrèze, et vit sa

(1) Voir *Bulletin de la Société*, tome VII, p. 495.

plus haute tour rasée pour ce fait. On signale un autre duel avec M. de Vyers à la sortie de la messe, sur la place de Corrèze. Un jour, le pistolet à la main, il obligea dit-on un passant à manger une tourte arrosée d'un seau d'eau. L'exagération de cet *on-dit* n'en montre que mieux combien était redouté ce triste sire, assez habile, d'ailleurs, pour éteindre à tout coup de son pistolet une chandelle à vingt pas.

140.

Fadars d'en Bar.

Triples fous de Bar.

Bar, canton de Corrèze. M. Melon de Pradou, président de la Société archéologique de Tulle, a justement remarqué, ce qui justifie notre dicton, que le parler, dans cette commune, a quelque chose d'inarticulé, surtout dans l'interjection affirmative *aouh!* (*auh!*) terminant la plupart des phrases.

141.

Espelhats d'Orliat.

Dépenaillés d'Orliac (-de-Bar).

142.

Orliat-la-Pruna.

Orliac-la-Prune.

Cette commune, dépendant du canton de Corrèze, est ainsi appelée parce qu'on y récolte beaucoup de prunes. Les habitants sont ouverts et hospitaliers, et vous offrent de leurs prunes jusqu'à dire : *Mangez-en, nos pourceaux eux-mêmes n'en veulent plus.* C'est que le Limousin, très façonnier, veut être encouragé à la table d'autrui.

143.

Saint-Agusti, lous mau vestits.

Saint-Augustin les mal vêtus.

Mal vêtus, dans le sens de mal en train. Les habitants de Saint-Augustin (canton de Corrèze) avaient la réputation de s'adonner au vin. On voyait encore, en 1840, bon nombre de bourgeois rester d'un dimanche à l'autre au cabaret, le verre et les cartes à la main.

144.

Lous Jumeus, lous agneus.

Les gens de Gimel, des agneaux.

Gimel, canton de Tulle.

145.

Las femnas d'a Jumel,

La chaminja liur passat lou gounel.

Aux femmes de Gimel,

La chemise dépasse le jupon.

Idée que nous trouvons exprimée dans le Dictionnaire de Leroux

de Lincy, à propos des femmes de Cambron : *Al ersane à chès femmes ed' Cambron, leu kémise al dépasse leu cotron*, pour indiquer une femme mal accoutrée.

146. *Moussur, que y hat de nouvel ?
— Las chabras haunt pris Jumel,
Et lous bons Sarran,
Se ieu me trobe dins Las Champs !*

*Monsieur, quoi de nouveau ?
— Les chèvres ont pris Gimel,
Et les boucs (prenaient aussi) Sarran
Si je me fusse trouvé dans les Champs (-de-Brach) !*

Ce dialogue proverbial entre un paysan et un seigneur fait allusion aux coups de main des calvinistes (qualifiés suppôts du *Cornu*) sur ces deux baronnies des seigneurs de Gimel, dont la première, perchée sur un isthme rocheux, ne semblait accessible qu'à des chèvres possédées. Le plateau marécageux des Champs-de-Brach les sépare à bonne distance.

Voici l'un de ces épisodes que nous trouvons dans le Livre de raison de M^e Terrade, notaire en 1600, à Chaumeil :

« 1593 et le 20 décembre, populasse de Chambolive, Oulonzac, Saint-Aulaire (Sainte-Eulalie, faubourg d'Uzerche), Beaumont et Saint-Salvador, etc., comandés par messieurs de Buffières, de Chambolive et La Planche d'Oulonzac, batirent messieurs de Gimel comandés par M. de Puymaret, du cousté de Gimel. En mourut 12 ou 13, et des autres personne.

Les dits de Gimel étaient assistés des villaiges du tourn (des environs), mesmes de ceulx de la paroisse de Bar et Naves estant tous en nombre de 200 hommes, et les autres environ 2,500. Le couronnel Bousquet s'en retourna de Tulle, etc. » — *Ex mais*.

147. *Gagnar couma à Chameyrat, quand bourlount.*

Gagner comme à Chameyrat quand il brûle.

Tout le bourg de Chameyrat (commune de l'arrondissement de Tulle) se brûla, il y a bien longtemps, et l'antiphrase a persisté pour exprimer une grosse perte subie.

148. *Moun efount est malaùde de la naujà d'à Saint-Muissent.*

Mon enfant est malade de la maladie de Saint-Mexant.

Nauja (étym. noxa) signifie : maladie, infirmité des enfants. — Selon telle ou telle maladie, et pour en obtenir la guérison, on

fait dire des prières à l'église de Cosnac, de Saint-Robert, de Treignac, de Favars, de Saint-Mexant; de là l'expression *nauja de Cosnac, de Sen-Roubert, de Treinhac, de Favars, de Sen-Mexant*..... « Quan un efan tomba malaude, lou fan veire a la sourciera. La sourciera dis : « A la nauja de tal sente. » Adounch se quista pel drole, ou puleu pels paures morts que sadreisson aital al malaude per aver de las pregerias. E lous efans son malaudes entrusca tan que lan recoumandat al sente, e que las messas se dizon. Lout vot dura nau jours, per lourdinari. Apres lou vot finit, lou quera touchat de la nauja vai miels ou mort. »

Joseph Roux, *Diction.* inédit.

149. *A Cournir, se grattount l'umbounir.*

A Cornil, ils se grattent le nombril.

Voulant désigner par là qu'ils sont paresseux et indolents au travail. — (Cornil, commune du canton de Tulle.)

150. *Bestia coum' un paysan d'à Cournir.*

Bête comme un paysan de Cornil.

De ce que, faute de chemins, ils ne quittaient guère leurs rochers. Se dit à Tulle.

151. *Anar à Cournir.*

Aller à Cornil.

Au figuré, devenir fou, être emprisonné comme des mendiants. — Allusion au dépôt de mendicité de Rabès situé tout près de Cornil.

152. *L'académie de Boubeau.*

C'est un village qui touche à Laguenne. *Baubau*, en vieux roman, signifie *nigaud*. Dans la Somme on trouve les *Baubaus de Ruc*. Mais ici nous ne voyons guère d'explication à ce dicton moderne et probablement de pure fantaisie. En 1531 et 1209, la forme latine de ce nom est Bobals. (Baluze.)

153. *Las Aguenaudas; las michayras.*

Les revendeuses de miche de Laguenne.

Laguenne, canton de Tulle. Nous soupçonnons fort l'évêque de Tulle, seigneur de ces deux endroits, d'avoir concédé aux pauvres femmes de Laguenne le privilège de vendre le pain sur le pont qui prit leur nom, aux abords de la cathédrale, probablement à côté des caves où il faisait vendre aussi son vin aigrelet de Laguenne.

154. *Lous tòus d'à Las Guinas.*

Les *taons* (les fanfarons, les mouches du coche) de Laguenne.

155. *Tony d'à Las Guinas.*

Sot (*Antoine*) de Laguenne.

156. *B..... de paysan d'à Navas.*

B..... de paysan de Naves.

Ce terme injurieux désigne un vrai casseur d'assiettes. En 93, les habitants de Naves descendirent à Tulle pour faire la petite guerre à leurs voisins, qui disent lors d'un événement heureux : *Oh ! anué, sems d'à Navas.* « Certes, aujourd'hui, nous sommes de Naves, » c'est-à-dire, les maîtres.

157. *Pandrigna, tustat-boussa.*

Voici Pandrigne qui frappe sur un panier.

Pandrigne, commune du canton de Tulle. — On voulait faire allusion à la sonnerie sourde de leurs cloches fêlées.

158. *Moun efount purat... que lou discle y faict re.*

Mon enfant est si pleurard que j'ai eu beau lui faire
toucher *le disque*, rien n'y a fait.

On désignait par le mot *disque* un reliquaire ayant cette forme et qui se trouvait dans l'église de Saint-Bonnet-Avalouze; ce même terme prête en outre à un jeu de mots, en signifiant glapissement, comme *saint Estropi* est redevable en partie à l'assonance des invocations d'ailleurs légitimes des *estropiés*, et *saint Clair*, patron de ceux qui ne voient plus clair ou qui demandent du temps clair pour les biens de la terre. (Voir Baluze.)

159. *Leyrat, Mercier,*

Sems pariers.

La Jarriga

Nous Barregat.

Leyrat, Mercier,

Nous sommes d'égale force.

La Jarrige

Nous tient presque en échec.

Trois petites juridictions dont les castels rivalisaient, en la paroisse de Naves, arrondissement de Tulle.

160. *Chastel de Merenda,
Paya me ma renda!
Chastel de Peyrafort,
Tè te drecht et tè te fort!
Chastel de Peyraficha, etc.*

*Château de Merande,
Paye-moi ma rente!
Château de Peyrafort,
Tiens-toi droit et tiens-toi fort!
Château de Pierrefitte, etc.*

Les enfants prononcent ces paroles en jouant aux châteaux de noix. Ils les débitent avec la foi d'un sorcier à ses syllabes cabalistiques. — S'agit-il du château de Mirande qui existait autrefois près Mas de Fage, dans la commune de Sainte-Fortunade? Quant à Peyrafort, c'était un castel près de Tulle appartenant aux de Fénis en 1673.

161. *Las pomas de l'Estre.*
Les pommes de l'Estre.

On désigne ainsi la pomme coujonne de Brive, appelée aussi pomme Saint-Germain(-les-Vergnes). Une femme de cette dernière localité en aurait conservé dans l'estro (petite croisée murée) de sa maison d'habitation et en aurait offert à Turgot qui visitait sa Généralité. L'intendant du Limousin les trouva si bonnes, au dire de M. Brunet, sénateur, que depuis lors il les désignait sous le nom de *pommes de l'estro*, d'où les mots *pommes lestres* sous lesquels elles sont encore connues à Paris.

162. *D'à Ban à Chaumely,
Y hat l'affanada d'un couqui :
D'à Chaumely à Ban,
La journada d'un poenlant.*

*De Ban à Chaumely,
Il y a (l'ahannée), littéralement le salaire d'un coquin :
De Chaumely à Ban,
Il y a la journée d'un paresseux.*

Ces deux villages bornent au Nord-Est la commune d'Orliac-de-Bar, et sont presque contigus. Le second est réputé pour ses maraudeurs et tous deux pour fournir des journaliers peu diligents.

163. *Saga couma las poullas d'à La Marqua
que vaunt poundre à l'Auselou.*

Sage comme les poules de La Marque
qui vont pondre à L'Auzelou.

Ce furent deux repaires nobles séparés par la Corrèze. Il est peu aimable de voir ses poules passer l'eau et porter leurs œufs chez le voisin. — *Saga couma las poullas d'à Lavar que poundount à Charvas.* Sage comme celles de Laval qui pondent à Charves. Les deux villages sont d'Égletons et contigus. Se prend en bonne part.

164. *Se n'as pas toun coumpte, vaïs lou far ei Gravier.*

Si tu n'as pas ton compte (de linge, disaient les blanchisseuses de Tulle), va le faire au Gravier (dans le lit de la Corrèze).

C'est ainsi que s'expriment les blanchisseuses de Tulle quand elles se disputent, et désignent le Gravier, qui est un ancien port au bois flotté où les cailloux ne manquent pas et où elles peuvent se mettre d'accord.

165. *En Gaffat-l'aze.*

A l'endroit où l'on mord l'âne.

C'est-à-dire à un endroit si sauvage qu'il ne peut plus se défendre, et qu'il est exposé à la dent des loups (à tous les diables).

166. *S'anar perdre dins la Lavastra.*

S'aller perdre dans la Lavastre.

Même signification que le numéro précédent. C'est une steppe marécageuse et inhabitée de la commune de Saint-Yrieix-le-Déjalat, où était le château baronial de Montamar (Mons-Ademaris), qui appartenait aux de Sédières en 1600.

167. *Quand cireygount à Saint-Yreys,
à Bellet vindiniount.*

Quand on cueille les cerises à Saint-Yrieix,
on vendange à Beaulieu.

Les récoltes sont de beaucoup plus précoces à Beaulieu, qui est situé sur les bords de la Dordogne dans une vallée fertile, qu'à Saint-Yrieix-le-Déjalat, qui est placé sur le haut d'une montagne à une altitude de près de 700 mètres.

168.

Aullitous,
Petita villa, grands laïrrouns.
La villa, d'ei coustat que pend,
Hat mays de couquis que de bráva gent!

Égletons,
Petite ville, grands larrons.
La ville, du côté où elle penche,
A plus de coquins que de braves gens.

Égletons, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Tulle, est située sur un mamelon pointu, et il est à remarquer qu'elle est en déclivité de toutes parts. En sorte qu'il n'y fait jamais bon pour les dames. *Ni pluie, ni soleil, ni vent, vrai temps de demoiselle!*

169.

Aullitous deubt peri pèi fœc,
Tulla per l'aygua,
Et Courreza per la m.....

Égletons doit périr par le feu,
Tulle par l'eau,
Et Corrèze par la m.....

(ce qu'on appelle en Quercy le miel de Gourdon!)

Égletons doit périr par le feu parce que cette ville étant située sur un point élevé, il y fait beaucoup de vent, ce qui rend les incendies terribles. Tulle par l'eau, parce que souvent on y a constaté de grands désastres provoqués par les débordements de la Solane et de la Corrèze. Quant à la ville de Corrèze, bien qu'elle ait de bonnes fontaines pour laver ses rues, l'on y a souvent à souffrir de l'éloignement de la rivière qui porte son nom.

170.

Lous moustics d'à Clergoux.
Les moustiques (ou moucheron) de Clergoux.

171.

Gumound, las engranouilhas.
Gumond, les grenouilles.

Allusion à son site marécageux.

172.

Lous graulards d'à Marcillac.
Les corbeaux de Marcillac (la-Croizille).

Marcillac-la-Croizille est situé sur un plateau élevé, dénudé, battu des bises neigeuses, et les habitants émigrent en hiver, au rebours du corbeau.

173. *Lous desputatz de Lyoun et de Rouanna.*

Les députés de Lyon et de Roanne.

On appelle ainsi les savetiers (*groulliers*) de Saint-Hilaire-Foissac, dont l'émigration a lieu de ce côté.

174. *Lous azes d'à Saint-Pardoux.*

Les ânes de Saint-Pardoux-la-Croizille.

175. *Lous Rouchelous, canailla.*

Gens de Laroche-Canillac, vauriens.

Allusion à *Canillac*, qui n'est pas ancien ici. On disait *St-Maur de Laroche*.

176. *De Chanteix, ne vêt souvent
Ny boun vent, ny brava gent,
Ny argent.*

De Chanteix il ne vient guère
Ni bon vent, ni braves gens,
Ni argent.

On veut dire par là que les habitants de Chanteix sont aussi mauvais que l'air marécageux qu'ils respirent. Se dit aussi de *Bénévent* (Creuse).

177. *Las chébras d'à Saint-Clément.*

Les chèvres de Saint-Clément.

Allusion aux nombreuses chèvres que l'on voit dans ses pâturages.

178. *Saint-Sauvadour, lous sadours.*

Les saoulards de Saint-Salvador.

179. *Lous Seilhat, las bragas largas, lou gillet court.*

Les Seilhacois, braies larges et gillet court.

Est-ce pour paraitre encore plus petits à la conscription, où ce climat d'étangs les fait presque tous refuser ?

180. *La gràva d'à Bermount.*

Lous imbecilles.

Lous rousses.

*Sems d'à Bermount, auvez z'ou,
ça que disems un cop disems pas dous !*

Le sol graveleux de Beaumont.

Les nigauds.

Les rousseaux.

Nous sommes de Beaumont, entendez-vous,
ce que nous disons une fois est assez dit !

C'est-à-dire têtus comme des ânes rouges, sujets à chercher la petite bête, la difficulté dans ce qu'on leur dit.

181. *Un bûcheron de Saint-Jal.*

Au sens de mauvais coucheur.

Saint-Jal, commune du canton de Seilhac; ses habitants avaient une assez mauvaise réputation, parce que c'est un endroit boisé où il y a eu de nombreuses arrestations. On cite le colloque suivant entre un bûcheron de cette localité et son voisin de Lagraulière :

*« Quo vaît bin, tu ses un amic, te bourraraï mas de la têtà,
autrament, te bourrarias plas d'aü taü ! »*

C'est bon, tu es un ami, je ne te frapperai que de la tête (sous-entendu, de mon hachereau), sans cela, je t'aurais servi avec plaisir du taillant.

L'autre, non moins batailleur, riposte :

« Te pararaï de mon billard. »

Je parerai de mon bâton.

« En Saint-Jal, est loup-garou 1 sur 7, et ce pendant VII ans, et doit tous les 7 jours parcourir IIIIII paroisses ou manger VII chiens, tant le nombre 7 est magique et sabbatier. » (Croyances populaires. JEAN DES HORTS, par M. O. Lacombe.)

182. *Couqui couma Chambouliva.*

Coquin comme Chamboulive.

Léonard Leyniat, dit Chamboulive, était un de ces audacieux voleurs qui jetait la terreur dans tous les environs de Tulle, et dont on eut la plus grande peine à se rendre maître. On montre encore avec effroi, au-dessus de la gare de Tulle, l'arbre auquel il fut pendu et qui a conservé le nom légendaire d'*arbre de Chamboulive*.

183. *A Chambouliva, re leic manquat.*

A Chamboulive rien ne manque.

L'abbé Clédat, de Gourdon, qui avait vers 1780 le château de Gourdon (Chamboulive), se trouvant à Paris, envoya chercher du fil de soie de la couleur de son haut-de-chausses pour le raccommoder. Son valet de chambre, après avoir couru presque tout Paris, rentra bredouille et dit à son maître d'un ton demi dépit, demi gouailleur : « Vous vous croyiez donc encore à Chamboulive, où rien ne manque ? » Alors l'abbé répondit tout naïvement : « C'est vrai, je me croyais à Chamboulive. »

184. *Tieulayres d'Argentat.*

Couvreurs en tuiles de schiste, ou carriers caveurs de tuiles d'Argentat.

185. *A Fargeis, risquos re.*

A Forgès, tu ne risques rien.

Pour exprimer que dans cette localité il y a beaucoup de braves gens.

186. *Entre La Rouchettu et Lavau,
y hat un plen coer de vedel d'âu[r].*

Entre La Rochette et Lavaur,
il y a de l'or de quoi remplir la peau d'un veau.

La Rochette fut une baronnie de la commune de Pandrigne, et Lavaur une seigneurie de celle d'Espagnac. On dit de même à Bar. L'imagination populaire voit des trésors cachés sous chaque marche de château :

187. *Entre Champeval et Menau[r],
y hat una plena barriqua d'âu[r].*

Entre Champeval et Menau (Bar),
il y a une pleine barrique d'or !

188. *Deigourgeat, goullossis, pelauds, gola-feiges
coum'un Tioulaü.*

Mal embouché, gourmand, pelletier, mangeur de foies
comme un Tulliste.

Gorgeas, littéralement, signifie *criards*. — *Goullossis*, gour-

mands, parce qu'on a remarqué que les ouvriers de la Manufacture d'armes ne se refusaient rien au marché : ni le gibier, ni les poissons, ni les primeurs.

189. *Pantoufles de Judas.*

Revenant à perfides, plus vils encore que sa chaussure. Les paysans les appellent ainsi et en reçoivent le sobriquet de *peccata*, que M. l'abbé Roux traduit dans une pensée énergique le *péché incarné, d'origine*, alors qu'il est peut-être synonyme seulement de *piccatar*, pivert, sylvain, hôte sauvage des bois.

190. *Mingat-chabras.*

Mangeurs de chèvres.

Les Brivistes donnent ce sobriquet à leurs voisins pour se moquer du site de Tulle, tout en rochers à peine recouverts d'arbustes rabougris.

191. *Lous escunlous d'ei Trech.*

Les buveurs du quartier du Trech.

Escunlou, diminutif d'*escuelo*, petite écuelle. — Quelques hommes joyeux du quartier du Trech (Tulle) avaient formé une société bachique dans laquelle, au lieu de verres, on se servait de petites écuelles. On les appela *lous Escunlous* : ils prirent si bien la plaisanterie que le jour de la fête votive du quartier, qui était la Saint-Pierre, ils attachèrent trois écuelles au mai qu'on était dans l'usage de planter. On appelle encore à Tulle les habitants de ce quartier *lous Escunlous*. Ils boivent toujours bien mais dans des verres.

BÉRONIE. *Diction. du patois Bas-Limousin*, p. 90.

192. *Lous tünayres d'à la Barrieyra.*

Les buveurs de la Barrière.

La Barrière est un autre quartier de la ville de Tulle, connu par ce refrain de la vallée d'Entonne :

Vivo lo Borrieyro, mayre !

Vivo lo Bori-eiro !

Sount de bous tunat-res ;

Mayre,

Sount de bous tunaires.

Vive la Barrière, mère, ses habitants sont de francs buveurs.

BÉRONIE. *Diction. patois*, p. 525.

193. *Sàuta-randaus, d'ei barry d'Auberge.*

Maraudeurs (sauteurs de haies) du quartier d'Alverge.

Le quartier d'Alverge est un des faubourgs de Tulle.

194. *La banda nigra d'à la Barrieyra.*

La bande noire de la Barrière.

Par allusion aux habitants de ce quartier qui étaient presque tous des Foreziens, armuriers venus du Forez à Tulle, vers 1820. Nous disons encore : *un couter de Fourez*, au sens de couteau de pacotille.

195. *A Tulle, en Tullois,
Les femmes ne portent que six mois,
Mais seulement la première fois.*

Un paysan de Tulle était venu consulter Bédoch au sujet de malheurs conjugaux qui lui étaient arrivés. Le célèbre avocat, pour éviter un scandale, ouvrit le Code d'un air sérieux, en faisant semblant de lire, sous un numéro supposé, les phrases di-dessus. Vous le voyez, lui dit-il, vous n'avez aucune crainte à avoir, la loi, dans sa sagesse, a tout prévu. — Le paysan s'en retourna satisfait.

196. *Passar lou Riou-Bel, ou Rieu-Bayli.*

Passer le Ruisseau-Grand ou le Ruisseau-Bailli.

C'était, pour les filles-mères de la sénéchaussée de Ventadour, échapper à cette juridiction pour les non-déclarations de grossesse, et se rendre justiciables de la cour de Tulle, qui pouvait être moins sévère. Cela équivalait à être notée d'infamie. Ce ruisseau traverse un quartier de Tulle et aurait servi de limite de juridictions sénéchalles.

197. *Lous élus d'à Tulla.*

Polissons de Tulle, vrais gamins de Paris.

198. *Seis couma moussu d'Arluc,
Après ma souppa re pus.*

Je suis comme M. d'Arluc,
Après ma soupe, rien de plus.

Abbé Roux.

Les d'Arluc, famille de robe, eurent notamment, au XVIII^e siècle, le fief de La Praderie (Tulle).

199. *Creses que tous lous madis manque matinas !*

Crois-tu donc que tous les matins je manque matines !

La tradition rapporte que le chanoine de Fénis de La Combe ayant été trouvé plusieurs fois par trop en retard pour l'office de matines, qui se disait à trois heures après minuit, fut condamné par le doyen à l'aumône d'un écu par manquement. Un pauvre eut vent de la chose, se posta au bon endroit, fit ainsi deux ou trois recettes, et prit si bien goût au stationnement que le chanoine, bientôt corrigé, lui criait dès qu'il l'apercevait sous le porche de la cathédrale : « *Manque pas toujours matinas !* »

Ici le racontar se trouve parfaitement confirmé par une pièce des archives de la Préfecture de Tulle, série G, n° 2, portant en 1786 la liste des chapelles, et au pied ceci : *Fénis de La Feuillade, chanoine in minoribus, peu assidu à l'office.*

200. *L'évêque de la Solane.*

On désignait ainsi l'évêque qui fut nommé en 1791. Comme le gouvernement le qualifiait d'évêque de la Corrèze, on trouva que ce ruisseau d'égout suffisait à le baptiser. Il mourut misérablement près de Favars, obligé de mendier chacun de ses repas de châtaignes et de *tourlous* (galettes de sarrasin).

201. *Le point de Tulle.*

M. René Fage a eu l'heureuse idée de rechercher si la dentelle connue sous le nom de *point de Tulle* ne se rattachait pas à notre ville, et il est parvenu à l'établir.

Nous avons relevé de notre côté les indications suivantes : 1714, contrat passé à Tulle pour la fabrication de dentelles qu'on nomme *point de Tulle*. (Archives de la Préfecture du dit.)

Un manuscrit tiré des papiers de la famille de Braquillanges, du Bech, contenant des notes sur Tulle ainsi souscrites : *Par un ci-devant jésuite, voyageur exilé à Tulle, vers 1763, porte :*

« Le *point de Tulle* est renommé. C'est une dentelle faite à » l'éguille; nombre d'ouvrières y travaillent, et leur ouvrage est » prisé. Elles font un grand débit de coeuvres et de manchettes. »

M. Laveis a signalé un *Annuaire* contenant, vers 1775, la mention d'une fabrique de dentelles en fil de Flandre connue sous le nom de *point de Tulle*, dirigée à Tulle par M^{lle} Gouttes, et jadis florissante.

Nous avons perdu une bonne grand'mère à Tulle qui faisait de cette dentelle sur un métier maintenant introuvable.

202. *Boumba de Queuilla.*

Grosse noix de Cueille.

Une sorte de noix royale, rebondie, abondante autour du château de Cueille (Tulle), 1780.

203. *Ras de Tulle.*

La fabrication de cette sorte d'étoffe avait acquis une certaine réputation dès le *xvii^e* siècle, à Tulle et à Corrèze. Le ras servait de doublure; on le faisait avec la fine laine quercynoise (*lana clarcyna*) des terres de notre évêque.

204. *Les Brivistes.*

Un document de 1792 (Bulletin de Tulle, 1884) dit que les Brivistes ont toujours été réputés pour leur *urbanité*, mœurs douces, caractère flexible, et une aimable tendance vers la communication des sentiments et des idées. — Nous nous faisons un plaisir de reconnaître la vérité de ce tableau.

205. *Brive-la-Gaillarde.*

De *Briva hilari*, *Briva jucunda*, au moins dès 1300 (1). — Serait-ce cette épithète qui aurait fait dire à Marvaud, historien trop peu exact d'habitude, qu'on y adorait spécialement Priape à la venue de saint Martin. Nous avons cependant lu, dans les *Éphémérides de Limoges* de 1765, ce détail qu'il faut abriter d'un lambeau de latin : *Circa 1680, praesul Lascaris Dursé in visitatione sua Brivensi mutare jussit turpem panis figuram, in pistrinis obtinendo unius saltem testiculi ablationem, super panes mercabiles* (2).

206. *Lous coujous.*

Les potirons.

Les Brivistes sont ainsi appelés de ce que durant un siège assez long, on les vit, dit-on, cultiver des citrouilles sur leurs remparts, s'en nourrir et même s'en faire une arme d'un nouveau genre

(1) *Ordonnance des rois de France*, tome VI, p. 35. — 1552, Brive-la-Gaillarde a un pont de 14 arceaux sur la Coureze, étroit pour une charette seulement, sans parapet. (Archives nationales, et Gaignières, 22,420.)

(2) *De pane et vino turpatis à Maligno*, vide Mgr Gaume : *Traité du Saint-Esprit*.

contre les Martelais, qu'un fou rire laissait sans défense à la vue de ces grenades de Gascogne.

Certaine coupole rappelait si bien cette forme sur le transept de l'église Saint-Martin (1740), qu'un loustic du crû, un Tulliste, cela va sans dire, lui dédia l'apostrophe :

*Prolegit insanos immensa cucurbita cives.
Non est in toto corpore mica salis !*

Voilà certes, au service de ces écervelés citoyens, une bien assez grosse tête de citrouille, mais c'est aussi dans tout le corps que vous cherchiez vainement l'indispensable grain de sel !

Un autre malin mit bientôt après en circulation le bruit que les Brivistes avaient écrit sur le pont en pierre situé sur la Corrèze : *Pont fait ici*. Une façon d'épiloguer sur le hic.

207. *Eignounnayres.*

Marchands (mieux que mangeurs) d'oignons.

A Tulle on désigne ainsi les Brivistes, parce qu'ils en vendent le plant aux environs. Leur terrain sablonneux et leur sous-sol humide favorise toutes les productions maraîchères.

208. *Briva, luzent pourtal d'el Miezour.*

Brive, brillant portique du Midi.

Épithète donnée à Brive par le célèbre Jasmin, qui voulait désigner ainsi la situation topographique de cette charmante localité. Nous ne pouvons résister au désir de citer, avec leur orthographe, les vers du poète agenais :

Villo al mantèl dé fious, Bribo, la tan graciouso,
Toun froun rizèn, hardit, et tous rocs en belours,
Sooun per ma muso, anèy qué s'entorno jouyouzo,
Lou pourtal luzen del Metjour.
Layso tas portos alandados.
Senti de moun pays las douços halénados.
Toun brès semblo lou meou; tout y flato moun èl,
Et semblo qué l'intrâdo agrandis lou castèl;
Oh! me paouzi chez tu; reyno, per ma bengûdo,
Ma muso canto et te saludo.
Escouto moun refrin; sarès fier, se te play,
Car on aymo de co qui semblo nostro may.

209. *Foire grillonne, foire fontenelle.*

On désigne ainsi, à Brive, les foires des 18 mars et 18 avril. Est-ce en raison de la venue du printemps et des pluies douces ?

210. *Las menettas de saint Goundou.*
Les dévotes de saint Gondulfe.

Saint Gondon était fêté aux portes de Brive le 15 mai 1675. On voit encore des restes de sa chapelle près de la grotte des Morts, dans la vallée de Planchetorte.

211. *Lous Roumieus.*
Les pèlerins de Rome.

On désigne ainsi les nombreux pèlerins qui vont prier à la grotte de saint Antoine-de-Padoue, près de Brive, et qui s'y présentent surtout du 15 août au 15 septembre.

Abbé BONNÉLYE.

212. *Lous ventreis-rousses.*

Les gens de Noailles désignent ainsi ceux de Brive, leur reprochant par là un vieux levain d'avarice qui leur fait mettre du blé d'Espagne (maïs) dans le pain.

213. *Quu at nora en Couyrroux at gendre Obasinas.*
Qui a bru à Coiroux a gendre à Obasine.

Obasine, commune du canton de Beynat, possédait une abbaye de l'ordre de saint Benoît, fondée au ^{xiii} siècle par saint Étienne. Le même fondateur établit un monastère de femmes à environ deux kilomètres de son abbaye, à l'entrée des gorges de Coiroux. Les touristes grivois ont voulu expliquer le proverbe cité en supposant qu'un souterrain, dont les religieux connaissaient seuls les détours, reliait entre eux les deux monastères. Il suffit de rappeler que dans ces temps de ferveur il n'était point rare de trouver, dans les familles, des ménages dont le mari et la femme entraient d'un commun accord dans les ordres religieux. On disait de même en Haut-Limousin : *Quu a gendre a Aureil a filla à Bost las Mounzas*. Qui a gendre à Aureil a fille à Bois-les-Monges.

214. *Quo eist lou secret de Boussaguet,*
Que tout lou mounde lou sauguet.

C'est le secret de Boussaguet, qui fut connu de tout le monde.

Il y a un village de ce nom en la commune de Seilhac. M. l'abbé Roux dit : *Lou secret de Jehan Pouchou, qu'est saugut de per-tout*. Jean Pouchou, personnage légendaire.

215. *Esser un heigounau, un pabo, jurar coum' un pabo.*

Être un huguenot, un païen, jurer comme un païen.
C'est être un impie, n'avoir ni foi, ni loi.

216. *Anar velhar à las Fourchas d'à Seilhat.*

Aller veiller aux Fourches de Seilhac.

Ce village, de la commune de Seilhac, est fort éloigné, quoique très en vue du canton de Corrèze, où on dit cela au sens de aller veiller très loin; mais nous croyons qu'il a eu celui de : *mériter d'y être pendu*, d'y passer la veillée flottant au vent, accroché aux fourches patibulaires qui y étaient dressées sur le bord du grand chemin de Treignac à Brive et à Tulle.

Il faut savoir que les jeunes paysans, après châtaignes pelées, emploient leurs veillées d'hiver à courir de compagnie d'un foyer à l'autre les filles à marier. Le chef de file, porteur d'un brandon, le dissimule parfois brusquement devant un fossé plein d'eau et obtient une culbute générale.

217. *Far lou guinde d'ei Tramount.*

Imiter le coq d'Inde du Tramont.

Un riche paysan du village du Tramont, commune de Naves, avait un gros dindon qu'il réservait pour son carnaval. Un monsieur de ses voisins, possesseur d'un perroquet qui parlait, dit au cultivateur pour l'humilier : « *Moun aousel parlat et lou teu ne dit re;* » mon oiseau parle et le tien ne dit rien. — Oh! répondit le paysan : « *Se lou meu ne dit re, n'en pensat pas mins;* » si le mien ne dit rien, il n'en pense pas moins.

Aujourd'hui, on applique ce dicton à quelqu'un qui se tait dans une conversation à laquelle il pourrait prendre part; pour exprimer qu'il n'en pense pas moins, on dit : *Fai lou guinde d'ei Tramount.*

BÉRONIE, *Diction. patois*, p. 123.

218. *Naz de Danizart, naz de l'Artiga.*

Nez de Danizart, nez de l'Artige.

Danizart et l'Artige, deux buveurs de profession, dont les nez démesurés commençaient à se colorer et à bourgeonner.

219. *Na de quid hastas.*

Cette expression désigne un nez excessivement long et recourbé, tel qu'on en suppose un au démon. Le chœur de la cathédrale de Tulle, autrefois dédié à saint Martin, était orné d'anciennes tapis-

series qui représentaient différents traits de l'histoire de ce saint. Dans un des pans, il était représenté luttant avec le démon qui voulait le tenter. Ce démon avait un nez diabolique, et de la bouche du saint sortait un écrit sur lequel on lisait : *Quid hastas bestia cruenta?* Les personnes qui ne savaient pas ce que cela signifiait : *que tentes-tu, bête cruelle?* ne s'arrêtaient qu'à ce nez énorme. D'où les grands nez furent appelés *na de quid hastas*. On appelait aussi *bestia cruenta* toute personne qui avait une figure singulière.

BÉRONIE. *Diction. patois*, p. 155.

220. *Tratar coun'un nigre.*

Maltraiter quelqu'un comme un nègre.

221. *Bestia coun'un Nicodemu.*

Grand imbécile comme Nicodème.

Ce mot qui, en grec, n'a rien de bas, présente, en patois comme en français, une idée défavorable. On sait quel est le rôle de l'avocat Nicodème dans le *Roman bourgeois* de Furetière.

222. *Lou ché de Jehan de Nivelles,
Que fug quand l'an l'appellat.*

Il ressemble au chien de Jean de Nivelles,
Qui fuit quand on l'appelle.

On donne à ce proverbe deux origines, qui ont de la conformité sur un point, le refus d'obéir.

D'après la première, un duc de Montmorency, somma inutilement son fils, seigneur de Nivelles, qui avait en Flandre des biens considérables, de quitter ce pays pour venir servir Louis XI contre le duc de Bourgogne, et le père, irrité, le traita de chien.

Suivant la seconde version, ce fils, cité au parlement pour avoir donné un soufflet à son père, refusa de comparaître. Son forfait ayant acquis de la publicité, on n'en parla qu'avec un extrême mépris, et ce fut, dans la bouche du peuple, le *chien de Jean de Nivelles*.

La Fontaine avait en vue la première origine, lorsqu'il disait au commencement de sa fable intitulée *le Faucon et le Chapon* :

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle,
Ne vous pressez donc nullement.
Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelles.

Dictionnaire des Proverbes français.

273. *Tout lou parlement fuguet pas à Bourdeus.*

Tout le parlement (la discussion) ne fut pas à Bordeaux.

On fait ce jeu de mots à propos d'une altercation, surtout de femmes, car tout le monde sait que : deux femmes font un marché, trois une foire, et quatre une bataille.

Nos trois sénéchaussées ressortissaient à la cour de Bordeaux au XVIII^e siècle.

224. *Pleut, pleut,
Viva las chabras d'à Bourdeus.*

Il pleut, il pleut,
Vive les chèvres de Bordeaux.

Ainsi chantent les enfants en se jetant d'une jambe sur l'autre, quand ils voient tomber au soleil de ces grosses gouttes de pluie, qui font dans l'air le sillage des crevettes. Ici, on prend Bordeaux pour la mer, et on appelle *chèvre* un insecte qui semble patiner sur les étangs.

225. *Triste couma Barrabas à la Passieu.*

Triste comme l'était Barrabas à la Passion.

C'est-à-dire fort content.

226. *Testard couma saint Peyri.*

Entêté comme saint Pierre.

Peyri est la vraie forme romane; aujourd'hui, on la francise en Pierré à Tulle, Piârre à Ussel. — La conduite de cet apôtre, qui s'entêta à renier son maître trois fois, a donné lieu à ce proverbe.

227. *Fier couma saint Jeordi dins soun burel.*

Fier (beau cavalier) comme saint Georges en son manteau de bure.

Fier signifie surtout endimanché. On représente toujours saint Georges comme un cavalier bien monté et bien armé.

228. *Mescrent couma saint Thoumas.*

Mécréant (incrédule) à la façon de saint Thomas.

229. *Aveir passat à Obazinas.*

Avoir passé à Obasine.

C'est-à-dire avoir blémi, avoir blanchi à la suite d'une maladie

ou autrement. Les eaux d'Obasine ont la juste réputation d'être souveraines pour bien blanchir la toile.

230. *Dounzenat et Saincta Farriola aunt gardat la festa, et Ussat la relliqua.*

Donzenac et Sainte-Féréole ont gardé la fête, et Ussac la relique.

Il s'agit de saint Jean-Baptiste, patron du prieuré de la Saulière, qui était d'abord à cheval sur ces trois paroisses, puis insensiblement fut attribué au territoire paroissial d'Ussac, dont les habitants, jaloux de faire acte pieux de propriétaires, ont pris en 93 le reliquaire et la cloche de la Saulière.

Abbé MARCHE et ex meis.

231. *Lous cournichous d'à Vigeois.*

Les cornichons de Vigeois.

Les habitants de Vigeois et d'ailleurs le disent aussi de ceux d'Uzerche. Pâtisserie à trois cornes, symbole de la Trinité, et distribuée aux Rameaux en ces deux abbayes.

232. *Pastit d'Uzercha, pastit d'ânissou.*

Pâté d'Uzerche, pâté d'ânon.

Dans le fait, le veau très gras qu'on y emploie les rend estimés. Les Treignacois surnomment : *mingeayres de saumas* (mangeurs d'ânesses) les gens d'Uzerche, qui disent ingénument : *sins la gima, siams tous nobles*; sans la crotte, la poix, nous serions tous nobles. (Voir le numéro 131.)

233. *Faus témoun d'Eyburia et d'à Melhars.*

Faux témoins d'Eyburie et de Meilhars.

C'est un pays de forêts et de sangliers.

234. *La terra saincta, la palhassaria.*

La terre-sainte, les vanniers.

On fait allusion ici à une partie de la commune de Corrèze, près du Soulier, peuplée de pauvres, de malandrins, s'occupant de tresser des paniers à pain : *palhassous*. Le mot *palhassaria* vise à rappeler le mot guenilles, *pelhas*. Le premier dicton est moderne.

235. *Flamand, flamandezar.*

Faire le flandrin, le Flamand.

C'est-à-dire quémander, emmieller de compliments.

236. *Moussu de Saint Marsault at la pus bella tour, lou pus bel prat, lou pus bel estang, la pus bella fenna d'el Limouzi.*

M. de Saint-Marsaut a la plus belle tour, le plus beau pré, le plus bel étang, la plus belle femme du Limousin.

Elle traversait l'étang, à cheval, derrière la meute des sangliers. Le roi voulut la voir. Mais le mari, plus sage que le roi, se montra dur d'oreilles.

237. *Escoundut couma lou feyrau d'à Masseret.*

Caché comme le foirail de Masseret.

Masseret, canton d'Uzerche, est situé sur un point culminant d'où la vue s'étend à quinze lieues à la ronde, et dont on voit, par contre, de très loin les maisons blanches d'une façon distincte.

238. *Couqui coum'un Treignazou.*

Coquin comme un petit coquin de Treignac (1).

239. *Treignazou, escorgat-chàbra, mingat-bouc.*

Habitants de Treignac, écorcheurs de chèvres, mangeurs de boucs.

240. *Lous peouillous d'à Treignat.*

Les pouilleux de Treignac.

C'est-à-dire commerçants sujets à la faillite, pauvres.

241. *Lauvat siat Dieu! ay auvit ma sainta me-ssa, ay mingat ma bouna sou-pà, ay fach passar moun escut faus!*

Loué soit Dieu! j'ai ouï ma sainte messe, puis j'ai mangé ma bonne soupe chaude, et je viens de faire passer mon écu faux.

On prête ces paroles aux femmes de Treignac.

242. *A lous piaux, lous piaux, las bravas fennas!*

Les habitants de Treignac font en grand le commerce des che-

(1) Par le quinzième article de leur charte de franchises municipales, les gens de Treignac se seraient réservés la permission de se donner mutuellement des soufflets et des coups de poing, et d'exercer tous sévices sans être inquiétés ni poursuivis de ce chef.

veux de femmes. Aux foires d'été, elles les troquent contre une pièce d'indienne, ne réservant que deux mèches en avant des oreilles. Malheur au marchand qui coupe aussi ce maigre rideau tenu à pleines dents par la patiente. La place n'aurait plus assez de cailloux.

243. *Un boun Treignat, quand pezat lou sat (bouïde) de la cera, se manquat pas de pourtar lou ped sus la villa.*

Un bon Treignacois, quand il pèse le sac (vide) de la cire (achetée), n'oublie pas de mettre le pied sur la ficelle.

244. *Tè, petit, tu siras curé d'à Chameyrot.*

Tiens, petit, tu seras curé de Chameyrot.

Chameyrot, petit village de la paroisse de Treignac, où nous n'avons trouvé cependant ni trace ni mention de chapelle.

245. *Passants, bonjour affectueux*

Révérencieux,

A messer Jehan d'Affieux,

Propriétaire en Lémousin.

D'un castel et trois moulins.

M. d'Affieux avait fini par se rendre souverainement ridicule à Paris en parlant continuellement de ses propriétés en Limousin. Un de ses amis eut un jour la malicieuse idée de lui coller sur le dos un écriteau où l'on avait tracé les vers ci-dessus. Ce fut pendant longtemps un sujet de risée pour la ville et pour la Cour.

246. *Vendredi chair ne mangeras,*

Ni le samedi mêmement,

Lors même qu'il serait foire au Lonzac ou à Chamberet.

Addition qu'un vénérable curé de Chamberet, l'abbé Cramouzeaud, ne manquait jamais de faire au prône, tous les dimanches, en récitant à ses paroissiens les commandements de l'Église, vers 1820.

247. *Se n'erat Cantal et Mount d'aur,*

Lous bouyers d'à Rocha-d'à-Vic,

Amays tout aqueus d'à Neoufvic,

Pourtariaunt l'aigulhada d'aur.

N'était Cantal et Mont-Dore,

Les bouviers de Roche-de-Vic,

Et même tous ceux de Neuvic,
Porteraient un pique-bœufs en or.

On fait ici allusion à l'altitude considérable du Mont-Dore et de Roche-de-Vic (arrondissement de Tulle), qui amène des gelées tardives sur ces deux plateaux élevés.

248. *Cela est entier comme le corps de saint Amadour.*

Les calvinistes s'étant emparés de Roc-Amadour, célèbre pèlerinage, situé aujourd'hui dans le département du Lot, mais qui dépendait autrefois des évêques de Tulle, profanèrent le tombeau de saint Amadour, et au lieu de trouver un trésor caché et des ossements rongés par le temps, n'aperçurent qu'un corps dans toute son intégrité et sa fraîcheur. De là le proverbe : cela est entier comme le corps de saint Amadour, ou bien : il est en chair et en os comme saint Amadour.

ODO DE GISSEY, *Hist. de N.-D. de Roc-Amadour*, p. 14.

249. *De pus fort en pus fort,
Couma chaz Nicoulet d'à Bort.*

De plus fort en plus fort,
Comme chez Nicollet de Bort.

Les Nicollet, de Bort, commencèrent à y exercer des professions modestes, pour devenir plus tard de gros commerçants.

250. *Les bombarets de Bort.*

Bambariaux. Sobriquet encore inexplicable que leur donnent les Ussellois (1).

251. *Lous heigounaus d'à Bort.*

Les huguenots de Bort.

L'invasion protestante se fit par la Dordogne, en remontant de Bergerac.

252. *Lous azes d'à Bort süount deijà, re mas de veyre vegnir
la bastina.*

La simple vue du bât met en sueur les ânes de Bort.

(1) Peut-être *bons barriaux*, bons tonneaux, gros buveurs. C'était un port commerçant, par conséquent entrepôt de vins.

253. *Prou fadar per intrar à la Celletta.*

Assez fou pour entrer à la Cellette.

La Cellette, asile de fous, jadis et encore aux mains d'un ordre religieux.

254. *Vrai comme si un béat Père l'avait dit.*

Se dit là-haut, à Merlines, en guise de serment.

255. *Las serimblas d'à la Rocha.*

Les andouilles de la Roche, près Feyt.

256. *Lous Rouchous, ni peoulhous ni galous, car se x'erent,
n'iyent se frettar dins las frondes.*

Les habitants de la Roche, ni pouilleux, ni galeux, car s'ils l'étaient, ils iraient bien se frotter dans leurs taillis.

Rouchous (1) doit faire allusion à saint Roch et sa jambe ulcérée, patron de tant de maladreries rurales, et encore si fêté comme patron secondaire. Il y eut même une léproserie par là.

257. *Eygurande : lous Marchois.*

Une partie était en effet de la Marche limousine. *Lous heigou-nauds*, les incroyants, de ce qu'ils se montrent moins fidèles à la Sainte-Vierge que les étrangers qui y viennent de loin en dévotion, témoin l'invocation suivante qu'on met dans leur bouche :

258. *Saincta bouna yardza d'Enguranda,
Quand ieu t'ajat panat, Dieu t'ou lou randat.*

Sainte bonne vierge d'Eygurande,
T'eussé-je volée, que Dieu te le rende.

C'est-à-dire : restitue à ma place et exauce-moi, tout scélérat que j'aie été. — N'est-ce pas ravissant ?

259. *Lous scieitayres d'à Meymat.*

Las chabras d'à Meymat.

Les scieurs de long de Meymac.

Les chèvres de Meymac.

(1) Communiqué par M. Henri Chastaigner, du château de Ma-reilles.

Voudrait-on désigner par le mot *chèvre* les chevalets des scieurs de long ?

260. *Lous bialayres, las chabras d'à Peret.*

Les bélants, les chèvres (ou musettes?) de Péret.

Serait-ce pour cela qu'on appellerait ces plateaux *la Blanche*, la Montagne blanche, déboisée ? De Clédât à Davignac. Ils ne l'ont pas toujours été, témoin ce dicton auquel nous avons simplement donné la tournure de vers :

261. *D'à Maymat, sins quittar la brancha,
Et d'à Treignat lous escuròus,
Se venieunt saludà s'à Peròus,
Sens batelou, ny pount, ny plancha.*

Autrefois (1), sans quitter la branche,
Sans batelet, ni pont, ni planche,
Les écureuils de Meymac et de Treignac
Se donnaient rendez-vous à Pérols.

Aujourd'hui le mouton, animal féroce, et l'instabilité de la propriété, ont mis ces vastes étendues au rang agricole des steppes russes.

262. *Lous bourquettous d'à Darnet.*

Bourquettous signifiant semence, clous à sabots, on fait allusion aux sabots qui s'y font.

263. *Las sàumas, les ánesses d'à Soudeilhas.*

264. *Maussac, lous eschalat-bosc.*

Les grimpeurs, les hannetons de Maussac.

Pays boisé.

265. *Lous grapauds d'à Coumbrossou.*

Les crapauds de Combressol.

On fait ici allusion aux marais de cette localité.

266. *Las siarps d'à Davignat.*

Les serpents de Davignac.

(1) On dit que l'écureuil pouvait aller aussi de Murat à Tulle sans quitter la branche, par Corrèze et Bar.

267. *Vegnir d'à Souarnat.*

Signifie avoir fait de mauvaises affaires, eu malechance, dispute. On dit aussi *las rabas d'à Souarnat* : les raves de Sornac, à cause de leur abondance dans ce pays, mais aussi pour désigner les bravades des voisins, leur reprochant de la couardise. *Sang de raba*, avoir du sang blanc. On les appelle aussi *chaminos*, terrassiers de chemins de fer.

268. *Aqu'o eist un joouné home d'Esclayre, n'en faiet valeir sous picassous lou pus souvent sens eimoulaire.*

C'est un jeune homme d'Esclayre (Saint-Germain-la-Volps (1), il fait travailler ses coins (de bûcheron) le plus souvent sans rémouleur.

269. *La Mountanha-Nigra, lou granier d'ei Bas-Lemouzi.*

La Montagne-Noire, grenier du Bas-Limousin.

On désigne ainsi la contrée comprise entre Peyrelevade et Les-tards. La comparaison avec un grenier est au moins juste pour la hauteur, si ce n'est un grenier d'abondance.

270. *Entre La Jasse et Pigeyrodrî,
Jamays n'a chantat lou ressignòu.*

Entre La Jasse (Saint-Sextier) et Pigeyrol (Creuse),
Jamais le rossignol n'a chanté.

La Jasse et Pigeyrol sont des points fort élevés à la source de la Vienne, de la Vézère et de la Creuse. — Il y a en outre ici un jeu de mets. *La Jasse* désigne, en patois, la pie, qui est en général peu endurente et dont le babil n'a rien d'harmonieux.

271. *Lous dîsnat tard d'à Peròu.*

Les dine-tard de Perols.

Pour indiquer des pauvres, des paresseux.

272. *Far couma Badatbec d'en Chadabech.*

Faire comme Nicaise de Chadebech.

Faire le niais, bâiller aux corneilles. Badar, béer.

(1) *La Volps*, nom dû à ses forêts. Volps, renard, d'où ce nom fréquent des clairières dans la plupart de nos forêts : *soletha-volp*, l'endroit où le renard s'ensoleille.

273. *Lous mountainiers d'à Bugeat.*

Les montagnards de Bugeat.

C'est là proprement la montagne, la fine montagne, car les Brivistes y comprennent Corrèze et même Tulle.

274. *Lous signa-sàuma d'à Saint-Estephe.*

Les signeurs d'ânesse de Saint-Étienne-aux-Clos.

Invités à la fête votive (à la vote) de la Roche, près Feyt, un loustic du lieu leur fit, dit-on, faire à tous le signe de la croix sur le cadavre d'une ânesse recouverte d'un linceul et entourée de quatre chandelles.

275. *Lous Limouzis n'aunt be la barba fina,
Lous Auvergnats la ieur faïams sens poena,
La ieur faïams sens touaillou, sens sablou,
Sens aygua, ny rasou[r].*

Les Limousins ont bien la barbe fine (avisés), mais nous, Auvergnats (plus fins et plus forts), nous la leur ferions sans serviette, sans savon, et, au besoin, sans eau, voire sans rasoir.

Bourrée auvergnate.

276. *Entre lou Turlo et lou mount Anti
Avez lou tresor d'el Lemouzi.*

Entre le Turlo et le mont Antin
Est le trésor du Limousin.

Turlaud est de la commune de Végenne, et le mont Anty est situé en celle de Curemonte, château considérable auquel on fait ici allusion et qui appartenait aux de Plas, en majeure partie.

277. *Ralle couma la gresla ei Pech-d'Arnac.*

Rare comme la grêle au Puy-d'Arnac.

Expression ironique pour dire que la grêle tombe souvent. Puy-d'Arnac est situé dans le canton de Beaulieu, sur un point culminant qui est visité très souvent par les orages.

278. *Se lou Petit-Ventadour erat sur lou Grand-Ventadour,
et lou Grand-Ventadour sur lou Peuch-de-Douma, l'an veiat
segur las portas de Rouma.*

Si le Petit-Ventadour était sur le château de Ventadour, et Ventadour au Puy-de-Dôme, on verrait sûrement les portes de Rome.

Le Petit-Ventadour était un castel, aujourd'hui rasé, non loin du célèbre château de Ventadour, en la commune de Moustiers-Ventadour, près d'Égletons. C'est maintenant une terre, dite Sérilhac, qui appartient à M^{me} la baronne de La Mazière.

279. *Poucha de Paris.*

Pointe de Paris.

280. *Ne pas esser anat à Paris.*

Ne pas être allé à Paris. . .

Ne pas savoir fermer la porte derrière soi après être entré chez quelqu'un (précaution plus nécessaire en effet à Paris qu'ailleurs, à cause des voleurs).

281. *Paris s'est pas fait tout per un cop.*

Paris n'a pas été bâti tout à la fois.

On dit dans d'autres pays : *Rome ne fut pas faite en un jour.*
Gabr. MEURIER, *Trésor des sentences*, XVI^e siècle.

282. *Riche coum'un juffe.*

Riche comme un juif.

Se dit à une personne très intéressée.

283. *Fort coum'un Hercule.*

Fort comme un Hercule.

Pour désigner un homme doué d'une grande force physique.

284. *Se la mayre d'er blad se perdiat, la troubaïas
à Couturas.*

Si la mère du blé (la source) se perdait, vous la trouveriez à Couturas (à Saint-Hilaire-les-Courbes).

Cette localité produit en abondance un seigle qui se fait remarquer par sa qualité.

285. *Las chambas-lounjas d'à Murat.*

Les grandes jambes, les échassiers de Murat.

Murat est situé dans le canton de Bugeat.

286. *Credayres d'à Giaux*, criards de Gioux. — *Lanternas d'à Champseis*, lambins de Champseix. — *Paterlands d'à Mounciaus*, imbéciles? de Monceaux. — *Pastaux d'à Maurieras*, englués de pâte de blé noir de Mauriéras. — *Salles d'à Bezeaus*, malpropres de Bezeaux. — *Cour..... d'à Bugeat*, coc... de Bugeat. — *L'hort-Renoum, l'estron*, l'hort-Renou l'é.. (*stercus humanum*); évidemment on a voulu jouer sur le vieux mot l'ord renom, le renom sale, l'horre noum.

Tous ces villages sont de la commune de Bugeat, sauf Monceaux, Bezeaux et l'Ornon, qui sont de celle de Viam.

Bugeat, naguère encore, était fort petit et n'était composé que d'auberges.

287. *Lous creaque d'à Chambaret* (1).

On dénomme ainsi les habitants de Chamberet, parce qu'ils répètent souvent cette locution : *crea que, craque* ou croyez bien que. On dit *fugitifs d'Affieux*, probablement de ce que dans quelque expédition des guerres calvinistes où les milices étaient groupées par paroisse, ils aurent lâché pied avec ensemble.

288. *Aquo eist lou chami de Bigorra,*
Qu pôt pas segre, demorat.

C'est comme au chemin de Bigorre,
Qui ne peut suivre, demeure.

En 1406 Robert de Chabannes, seigneur de Charlus-le-Pailloux, commune de Saint-Exupéry, alla guerroyer avec plusieurs gentils compagnons, et assiégea et prit Lourde en Bigorre, d'où probablement le dicton, car il dut emmener bien des Limousins qui, ayant eu à souffrir en cette expédition, en perpétuèrent ainsi le souvenir. Il y a bien un hameau de Bigorre dans la commune de Sainte-Fortunade, mais la première explication a plus de vraisemblance.

289. *Couma lou chirurgien Vedrena,*
Quand at sannat, trobat la vena.

(1) *Craque* signifie certainement en Haut-Limousin et Marche, et ne se dit dans la Corrèze qu'à Salons et à Chamberet.

Faire comme le chirurgien Vedrenne, qui, seulement après qu'il a saigné, trouve la veine.

Faire tout à contre-temps; idée que l'on exprime encore en disant : fermer la porte de l'écurie quand le cheval s'est échappé.

290. *Dounzenat per argentar, Saint-Viance per desargentar.*

A Donzenac on s'enrichit, à Saint-Viance l'on se ruine.

Les marchés de Donzenac sont très suivis et procurent de gros bénéfices. — On se ruine à Saint-Viance? probablement à cause des offrandes que l'on se croit obligé de faire aux reliques renfermées dans la belle châsse émaillée du XIII^e siècle, une de nos plus belles œuvres limousines que ses habitants conservent avec la plus grande vénération. Peut-être fait-on encore allusion aux aumônes faites pour rendre le patron de la localité favorable aux nombreux mendiants et infirmes qui y accourent de tous côtés.

291. *Lous gamataus.*

Les goîtreux de Donzenac.

292. *Las pyras dounzenazas.*

Les poires de Donzenac.

Une variété de gros beurrés verdâtres connue à Corrèze.

293. *Brave homme couma Juge.*

Honnête comme (défunt) M. Juge.

M. Juge était du canton de Donzenac.

294. *Pierre d'antan,
Pierre d'huzan!*

Gros-Jean j'étais hier, 31 décembre, Gros-Jean suis-je encore au 1^{er} janvier.

Tel est le sens donné à Corrèze à la batterie cadencée du tambour (qu'on imite en le prononçant) lors de l'aubade nocturne du 1^{er} de l'an faite aux gros bonnets de l'endroit en vue de l'étrenne; car le tambour, par de légers roulements, y simulait assez bien la danse des écus de l'année sur un crible.

295. *Soursat, lou petit Lemouzi.*

Soursac, le petit Limousin.

Les Auvergnats, de nos jours encore, désignent par cette expres-

sion le territoire enserré entre la Luzège et la Dordogne, depuis le confluent jusqu'à la hauteur de Latronche. L'Auvergne regardait donc cette partie comme un peu sienne.

Un excellent vieux prêtre, M. l'abbé Bazetou, dans ses *Notes paroissiales* inédites, nous aide de ses conjectures puisqu'il a écrit : La Luzège semblait attribuer Soursac à l'Auvergne.

Le fonds Bouillon des Archives nationales nous apprend que Soursac était partie en la vicomté de Turenne, partie en l'ancien taillable.

Nous savons, par le Cartulaire de Saint-Pierre-le-Vif (Yonne), que Théotechilde donna au *vi*^e siècle, à cette abbaye de Sens, le bourg de Mauriac, et dans le *pagus lemovicinus*, la villa de *Sauriciaco*, Soursac et environs, qui formèrent plus tard des membres du prieuré de Mauriac.

296. *Chantar las vespras d'à Chavanat.*

Chanter les vêpres de Chavanat.

Psalmodier à tout hasard des termes de latin baroque, à l'instar des habitants de Milleyaches, qui le faisaient pour se moquer de la paroisse de Chavanac, devenue l'annexe de leur église à une époque peu éloignée. En 1780, les deux paroisses ne formaient qu'une collecte au point de vue fiscal, aussi Chavanac priait-il l'intendant de les désunir. (*Archives de la Préfecture de Limoges.*)

A Sainte-Fortunade, on ridiculise de même les vêpres de Laguenne.

297. *Madré comme un Limosin.*

Rusé comme un Limousin.

298. *Lous micalets d'à Serendou.*

Les micalets de Serandon.

Cette épithète, dont nous ne connaissons pas la signification, s'applique à tous les habitants de la paroisse, dans une acception méprisante.

299. *Bortenses cives lunam piscantur in undis* (1).

Les Bortois pêchent la lune dans les ondes.

Veut-on dire qu'ils sont gens à prendre la lune avec les dents ? Au collège d'Ussel, cet hexamètre a cours pour peindre leur soif

(1) Variante : *Stulti bordenses* etc.

du gain et leur bêtise, opposée à la causticité des Usselois réputés spirituels. La ville de Bort (arrondissement d'Ussel), à cause de sa rivière, porte : d'azur, à trois bandes ondées d'or. (D'Hozier.)

300. *Tiala d'à Bort.*

La toile de Bort.

Cette toile fut renommée auprès des marchands languedociens.

301. *Visite de M. de Roussillon.*

Au sens de visite très longue, durant même plusieurs jours. M. de Fénis de Roussillon (Roussillon, seigneurie de la commune de Bort) étant allé voir en passant un de ses parents à Égletons, y resta un an sans bouger de là, d'aucuns disent trente ans.

302. *Lous azés de Vant-Bas.*

Les ânes de Vent-Bas.

Vent-Bas et *Vent-Haut* sont deux petits villages de la commune de Neuviç. Les habitants de *Vent-Bas* répondent à la provocation ci-dessus par les phrases suivantes : *Lous Vant-Naut, la testa bassa, lou quieou naut*. Ceux de *Vent-Haut* savent aussi saluer, à tête baissée et à cul levé.

303. *Oisif comme l'aumônier de l'Empereur, ou comme le cuisinier de M. de Giraudès.*

Parce que l'un et l'autre avaient peu à faire. Ce dernier passait pour avare, à ce point qu'ayant reçu le préfet il ne put se retenir de répondre à ses remerciements de congé par un :

Oh ! la peine, ce n'est rien, monsieur le préfet, mais la cou-tance, monsieur le préfet !

Giraudès était un tènement (noble ?), encore village de Saint-Pantaléon-de-Lapleau. Famille éteinte.

304. *La peyra de las hurlas d'Ayent.*

La pierre des hurlements d'Ayent.

Certain rocher ensorcelé qui passait pour guérir si on allait y gémir de son mal.

305. *La peyra d'el pechat d'el boun Diou.*

La pierre du péché du bon Dieu.

On désigne ainsi à Louignac, près du village de la Fournerie,

un rocher très dur offrant une dépression en forme d'empreinte de pied, profonde de dix centimètres, objet d'un culte immémorial, auquel les bergers eux-mêmes ne manquent pas. (*Bulletin archéologique de la Dordogne.*) Pechat, peut-être pour pezat, piada, pedatio.

306. *Lous chanta-clar d'à Ladignat.*

Les Ladignacois à la voix grêle.

A cause de leur sonnerie trop claire, trop argentine et ne tenant pas au vent. On le dit encore de Laval.

307. *A Lagarda,
Prends-te garda.*

A Lagarde,
Sois sur tes gardes.

C'était un lieu très passager, un relais de poste pour deux grandes routes solitaires bordées de forêts.

308. *A Saint-Priest,
Mays quo s'avêt,
Las filhas d'à Jumel
Leic mountount à grand troupe.*

Les filles de Gimel montent par bandes serrées à Saint-Priest.

Où se dit la seconde messe. Elles ont la dévotion d'assister aux deux, un peu pour se faire voir endimanchées.

309. *Sainct Caprays maridat qu vêt.*

Saint Caprais marie qui se présente.

Ce proverbe se dit à Saint-Hilaire-Foissac, à la fête de Saint-Caprais, le 20 octobre, pour encourager les savetiers ambulants (*groulliers*) à retarder leur départ pour se marier, et à profiter de ce deuxième carnaval d'autrefois de la Saint-Martin. Carnaval, parce que l'avent de Noël, période de jeûnes rigoureux, était naturellement précédé de réjouissances, et saison de mariages, comme en témoignent les proverbes, notamment le suivant :

310. *Per Saint-Marti, tua toun porc fi, couvida toun vezi.*

A la Saint-Martin, occis-ton porc fin, convie ton voisin.

311. *Aveir la poula nigra couma moussu Dufaure.*

Avoir la poule noire comme M. Dufaure (d'Allassac).

Qui gardait ses vignes de son lit, passait pour avoir des secrets d'alchimiste. — Aux noces de village, on porte une poule noire, souhait magique de richesse en ménage.

312. *Veire lous anges couma moussu Mirat.*

Voir les anges comme M. Mirat.

Un vieûx Noël malin raconte que M. Dumyrat de la Tour, gouverneur de Tulle, eut la visite des anges pour lui annoncer la venue du Sauveur en ce monde :

*Lou viel Myrat se permenavat
Dins soun Bost-Moungier tout soulet.*

Le vieux Mirat se promenait en son Bois-Mongier tout seul, quand, etc.

313. *Y sems dounc !*

Un loustic prétend que le bourg d'Yssandon a tiré son nom d'une exclamation de ce genre répétée par chacun des gens obligés de gravir ce haut piton calcaire.

314. *La petada de Juglard.*

La canonnade de Juglard.

Voici l'anecdote racontée par Anne Vialle au *Dictionnaire patois* de Béronie :

« Dans un repas où se trouvaient plusieurs personnes très spirituelles et très gaies, et notamment deux magistrats auxquels cette épithète convient parfaitement, on voulut égayer la conversation en *dzugan o las messoundzas*, en jouant aux mensonges ; chacun fit de son mieux, et on rit beaucoup. M. JUGLAR, de Lan-teuil, avait ri avec les autres, mais n'avait pas encore mis son enjeu. Pressé par la bande joyeuse, il dit : — « Vous savez, mes » amis, que j'étais fournisseur de vivres à l'armée navale que nous » avions devant Gibraltar, et, en cette qualité, j'étais à bord du » vaisseau-amiral (tout cela est vrai). Dans le fameux combat qui » eut lieu entre notre flotte et celle de l'amiral NELSON, il fut un » moment où M. LAMOTTE-PIQUET perdit la tête, jusqu'à en jeter » sa perruque. Amiral, lui dis-je, il ne faut désespérer de rien. » Eh bien ! dit-il, mon ami JUGLAR, fais comme tu voudras. Alors » je pris le commandement, et je fis lâcher deux bordées terribles » à babord et à tribord contre le vaisseau de l'amiral NELSON. Ma

T. VII.

4-11

» manœuvre eut un tel effet, qu'au bout de quelques minutes un
» porte-voix nous transmit ces paroles très distinctes de NELSON :
Ah ! b..... de Dzuglar, oque-i plo tu que m'a f...u oquelo petado.
» Ah ! b..... de Juglar, c'est bien toi qui m'a flanqué cette ca-
» nonnade. »

On sent bien que M. JUGLAR fut reconnu vainqueur à table,
comme il l'avait été par l'amiral anglais. Depuis ce temps, notre
langue s'est enrichie de *lo petado de Dzuglar*.

Un des magistrats joyeux dont il est ici question était M. Bedoch,
qui devint plus tard député de la Corrèze.

315. *Marrouns d'à la Piale.*

Grosse espèce de marrons originaires du village de la Piale,
commune des Angles. Tout bon Limousin est grand mangeur de
châtaignes. Chaque matin un bon paysan, se tenant aussi bien à
table qu'à la charrue, en mange sans boire jusqu'à trois cents,
pesant deux livres et demie. Aussi cela tient le corps.... et l'âme
ensemble.

Au bon Normand la pomme est chère,
Comme au Bourguignon le raisin;
Mais à tous ces fruits, je préfère
Mes châtaignes du Limousin.

316. *Le géant d'en Ganette.*

Le géant de Ladignac.

Un pied posé sur le Puy-Pinçon et l'autre sur le Puy-des-
Échelles, comblait presque le vide toutes les fois qu'il le faisait
chez lui.

JEAN DES HORTS.

317. *Qu eist mort ?*

— *Jehan d'aus Horts.*

Qàu l'at tuat ?

— *Aquo eist un rat.*

Ound l'aunt boutat ?

— *Dich' un vallat, etc.*

Qui donc est mort ?

— Jehan des Horts.

Qui l'a tué ?

— C'est un rat.

Où l'a-t-on mis ?

— Sous le pourpris, etc.

Les Horts, seigneurie de la paroisse de Naves.

318. *Lous sieytayres d'à Saint-Sulpice.*

Les scieurs de long de Saint-Sulpice-le-Feytet ou les Bois.

319. *Las chàbras d'à Maymat.*

Les chèvres de Meymac.

Les habitants de Bellegarde avaient le monopole d'approvisionner de chèvres le marché d'Aubusson, parce que pour la conservation des forêts d'Aubusson, les chartes qui permettaient à toutes gens de leurs abords d'y mener leurs bestiaux, interdisaient les chèvres. On n'en tenait donc qu'à Bellegarde, d'où le sobriquet de *chèvres* décerné aux habitants de Bellegarde. (*Bulletin de la Creuse.*)

A Péret, en la région de La Blanche (déboisée?), et à Meymac, les Ventadour et les bénédictins avaient pu concéder le droit d'avoir des chèvres. (Voir les numéros 259 et 260.)

320. *Dieu adjudant,
N'y aurat a[l]ter tant,
Anuey, hujan,
Aygua boutant,
Que per ant'an.*

*Dieu aidant,
Il y en aura autant,
Anuy, cet an,
En eau mettant,
Que fut antan.*

Ce couplet fait allusion à un petit vin que l'on récolte à Saint-Silvain et à Laguenne.

321. *La miezza-àulna de Pechabelier.*

Le sieur Meynard, bourgeois de Tulle, ancien marchand de grains, qui avait acquis la Jarrige (Naves), se moquait un jour de la façon dont Puyhabillier, ancien drapier à Tulle, acquéreur du fief minuscule aussi de Leyrat (Naves), et en voie de s'anoblir par une charge de secrétaire du roi près un parlement, vers 1760, faisait le gentilhomme l'épée au côté (*fissa-limas*, brochette à limaçons), plaisamment qualifiée de *miezza-auna*, demi-aune. Puyhabillier l'apprit et lui envoya aussitôt, dûment ornée de la petite oie, une épée de bois toute neuve en forme de longue radoire, *razouïra*, à poignée de garrot de lieur.

322. *D'aus jacques.*

Nous appelons ainsi des châtaignes d'abord desséchées à la fumée, puis passées à l'eau bouillante dans laquelle on plonge la pelle rougie, ce qui les fait rider en cottes de jacques et les rend plus sucrées.

323. *A Saincta-Fourtunada,
Chaïtiva niada! .*

A Sainte-Fortunade, chétive nichée!

C'est-à-dire vilaine engeance. On joue sur *fourtuna* et *nada*.

324. *Lous mouzzos-truffa d'à Saincta-Fourtunada.*

Les déterreurs de pommes de terre de Sainte-Fortunade.

Mouzzar s'applique aux cochons et aux taupes qui fouillent la terre. Quand on sent un besoin naturel, une épreinte, on dit : *La taūpa mozzat*. *Truffa* signifie communément la pomme de terre, qui est cultivée abondamment dans cette commune riche en porcs.

325. *Lous pirolas.*

Ce terme, équivalant peut-être à *oison*, *dindon*, *pira*, *pirou*, est usité sur la rive droite de la Corrèze pour désigner les paroissiens de Saint-Germain-les-Vergnes, Chameyrat, Saint-Hilaire et Sainte-Féréole. Les gens de cette dernière bourgade passent pour si mal famés qu'on dit communément qu'ils portent leur hache même à la messe.

326. *La chastanha et la rabiola aunt manquat,
Lou pays est rouinat.*

La châtaigne et la rave ont manqué,
Le pays est ruiné.

C'était autrefois la grande ressource. Il n'y a pas encore trente ans, on faisait déjeuner les faucheurs avec des châtaignes sèches. Aujourd'hui cette nourriture cesse à Pâques et passe pour donner le fer chaud, par excès de tannin. La *tannada* salée engraisserait fort bien nos bestiaux et ne devrait plus être jetée.

327. *Lous plaquos.*

Ce sobriquet désigne nous ne savons encore quels habitants, vers Chanac.

328. *Lous chabriers d'à Jumer.*
 Les chevriers de Gimel.

Se dit à Laguenne.

329. *Lous Saint-Bounnet*
 Barrount lou dyable dins liur bounet,
 Lou portount ey mouli,
 Lou vous botount couma d'ei fanfourri,
 Ou s'amas mays couma d'ei chaulat,
Et faunt creyre ei boun Diou qu'aquo eist de la farina de blad.

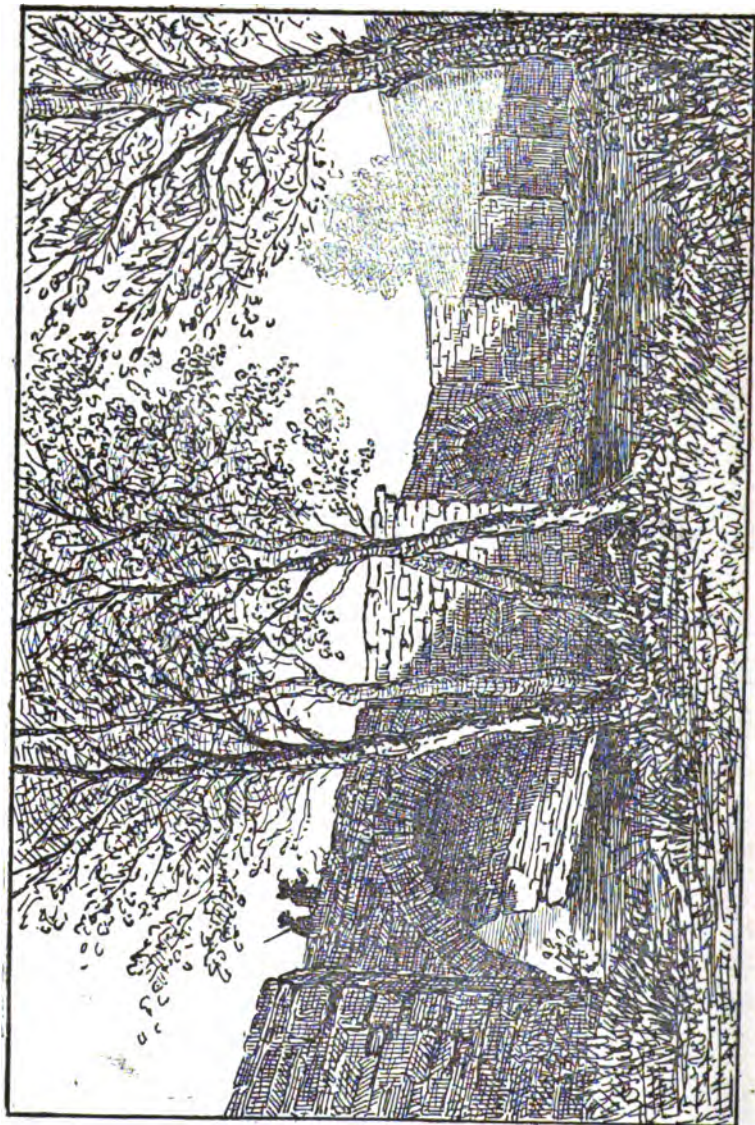
Les gens de Saint-Bonnet-(Avalouze) sont gens si mardrés qu'ils enferment le diable dans leur bonnet, le portent au moulin, le mettent en poussière (*furfur*), ou si vous le préférez, comme de la graine de choux sauvages, et font croire à Dieu que c'est là de la bonne farine de blé.

(*A suivre.*)

DROITS DE PÉAGE ET DE PONTONAGE

ÉTABLIS

SUR LA TERRE ET SUR LE PONT DU SAILLANT



PONT DU SAILLANT

DROITS DE PÉAGE ET DE PONTONAGE

ÉTABLIS

SUR LA TERRE ET SUR LE PONT DU SAILLANT



*'EST encore dans un recueil de
vieux procès que nous avons
trouvé :*

Arrest
du Conseil d'Estat
du Roy,

qui maintient le seigneur du Saillant dans un droit de péage dans la Terre du Saillant, et dans un droit de pontonage sur le pont situé sur la rivière de Vezère, au Village du Saillant en Limosin (1).

(1) Ce village est très ancien. M. Deloche, dans le Cartulaire de l'abbaye de Beaulieu, l'indique comme ayant été cédé, sous le nom du Saillant, à Frotaire, archevêque de Bourges, et comme ayant porté avant et depuis une époque indéterminée le nom d'*Orbaciacus*.

La *Géographie du département de la Corrèze*, d'Adolphe Joanne, donne sur le Saillant les renseignements suivants :

Le hameau du Saillant, canton de Juillac, commune de Voutezac, occupe un des sites les plus pittoresques du Limousin, au bord de la Vezère, qui coule en écumant sur des rocs granitiques formant de jolies îles, près d'un vieux manoir où séjourna Mirabeau.

Une cascade appelée *Saut du Saumon* est une des curiosités de ce pays, où l'on admire encore la gorge profonde et sauvage de la Vezère, sous Combourn et au Saillant.

Du 15 Mars 1729.

Extrait des Registres du Conseil d'Estat.

Les divers procès qui se trouvent mentionnés dans cet arrêt nous ayant paru assez intéressants pour prendre place à côté de ceux déjà publiés dans les Bulletins de notre Société et pour leur servir de supplément, nous en avons fait ce compte-rendu. Nous y avons ajouté la copie de quelques anciens documents concernant la famille de Lasteyrie du Saillant.

Nous transcrivons ici quelques considérations générales que nous trouvons dans un article inséré, par M. le baron de Girardot, dans les Annales archéologiques, t. VII, p. 23 :

Il était pourvu à l'entretien des ponts au moyen des péages appelés pontage, pontonage, pontenage, pontonatge, enfin billette ou branchette, à cause du billot ou de la branche d'arbre où l'on attachait la pancarte indicative des droits à payer. Le péage se percevait pour le passage en-dessus ou pour le passage en-dessous.... Les péages sur les ponts très anciens avaient été établis de l'autorité des seigneurs; mais lorsque le pouvoir royal eut avancé son œuvre de centralisation, le roi seul put en établir à son profit ou à celui des engagistes du domaine. Les seigneurs hauts-justiciers ne furent maintenus dans leur droit, à cet égard, qu'en justifiant d'une très ancienne possession.

Le seigneur était tenu, moyennant le péage, d'entretenir les ponts, et, dans l'origine, il avait l'obligation d'assurer aux voyageurs la sûreté de leurs personnes et de leurs effets; en cas de vol ou de meurtre, le seigneur était tenu d'indemniser la victime ou ses ayant-droit.

Le pont du Saillant, objet des droits de péage et de pontonage dont il va être question dans les documents que nous allons reproduire, existe encore; nous en donnons le dessin. Les arches, au nombre de six, sont en ogive. En amont, contre le torrent des flots et le choc des glaçons, on a opposé des éperons qui divisent les vagues et brisent les glaces. Comme cette disposition était inutile en aval, les piles sont droites. Les éperons sont aigus, en forme de triangle, et s'élèvent jusqu'au tablier pour former des gares très utiles. Tous ces détails ont leur raison d'être, mais aujourd'hui, avec la manie de la symétrie qui nous gouverne, nos architectes font les piles des ponts aiguës ou plates en aval comme en amont, ayant l'air de ne point vouloir se rendre compte des motifs qui nécessitent leur construction.

Cahors, le 18 février 1885.

LOUIS GREIL.

I

PAR contrat du 15 septembre 1372, Archambaud, seigneur de Combourn, fit à Guy de Lasteyrie, seigneur du Saillant, une vente où étaient compris, entre autres privilèges, le droit de péage (1) qui se percevait sur les bêtes chargées de sel ou autres choses, qui passaient dans la seigneurie du Saillant, avec le droit de pontonage (2) qui se levait sur le pont situé sur la Vezère dans ladite seigneurie.

Quelque temps après, ce pont ayant eu besoin d'être réparé, et les réparations ayant occasionné des dépenses au seigneur du Saillant, à qui elles incombaient, il augmenta le nombre des choses sujettes au droit de pontonage.

Il fit agréer l'extension de son privilège à Louis, fils de France (3) qui, par des lettres patentes du 4 février 1374, lui permit, tant pour le dédommager des frais par lui faits que de ceux qui

(1) Péage : droit de passage ou d'entrée, tribut que l'on payait à des seigneurs pour le passage d'un pont de certains chemins ou de certaines villes : de *pedagium*. Chacun sait que saint Louis exempta les jongleurs du droit de péage, aux conditions qu'ils chanteraient ou feraient jouer leurs animaux devant le receveur. (Roquefort. *Glossaire de la langue romane*.) D'après le *Dictionnaire satirique, critique et proverbial* de Leroux, ce serait de cette obligation que serait venu le proverbe : *Payer en monnaie de singe : en gambades*.

(2) Pontonage : péage, droit qu'on paie pour passer sur un pont ; en bas-latin : *pontonagiam* (même source).

(3) C'était le duc d'Anjou, frère du roi Charles V et second fils du roi Jean-le-Bon, qui avait érigé l'Anjou en duché en 1360 et le lui avait donné en apanage. Ce duc devint le chef de la seconde race des rois de Naples de la maison d'Anjou.

seraient à faire pour l'entretien et la réparation du pont du Saillant, de lever sur ledit pont les droits de péage spécifiés dans ces lettres patentes (1).

Environ un siècle après, la levée de ces droits fut contestée; la saisie en fut faite et le seigneur du Saillant y fit opposition.

Pour ce procès, le roi Charles VII, par lettres patentes datées du 9 janvier 1461, donna aux sénéchaux de Limousin et de Périgord, et au bailli des montagnes d'Auvergne, attribution de juridiction pour connaître de l'opposition formée par le seigneur du Saillant à la saisie desdits droits, et ce fut sans doute d'après l'avis de ces juges que, le 2 juillet 1463, Louis XI donna des lettres patentes en forme de commission, enjoignant au sénéchal du Limousin et à ses lieutenants au bailliage de Brive et d'Uzerche, de maintenir le seigneur de Lasteyrie dans la jouissance des droits qu'il prétendait avoir dans la seigneurie du Saillant, à condition qu'il justifierait de leur possession immémoriale.

Cette justification dut être faite, car, en conséquence desdites lettres, le lieutenant-général au bailliage de Brive et d'Uzerche, sur les conclusions du procureur du roi audit bailliage, rendit une sentence le 20 février 1464, ordonnant que

(1) Peut-être le duc d'Anjou voulait-il aussi récompenser Guy de Lasteyrie des services qu'il pouvait avoir rendus pendant le temps où, d'après ses ordres, il avait parcouru le Bas-Limousin pour y recevoir le serment de fidélité des villes restées au pouvoir des Français.

ledit seigneur de Lasteyrie jouirait desdits droits conformément aux pancartes qui y étaient insérées, jusqu'à ce que autrement il en eût été ordonné par sa Majesté.

Nous ignorons si le xvi^e siècle se passa sans contestations de ces droits; mais au xvii^e, il y eut un nouveau procès à leur sujet.

Les titres fournis pour le gain des premiers n'avaient pas été nombreux, du moins on en cite peu; mais pour celui-ci ils sont plus longuement détaillés, et outre les pièces des deux anciens procès, le seigneur du Saillant produisit :

Expédition d'un bail fait le 14 juillet 1617 par le seigneur Jean du Saillant, au profit de Jacques Malperse et autres, de tous les revenus de la seigneurie du Saillant, consistant, entre autres choses, aux droits de péage qui se percevaient dans ladite seigneurie.

Copie d'un acte de foy et hommage, contenant aussi aveu de la seigneurie du Saillant, fourni par ledit seigneur du Saillant au seigneur évêque de Limoges le 10 février 1624, dans lequel ledit droit de péage est énoncé.

Copie de deux baux dudit droit faits par le seigneur Raymond du Saillant, au profit de Bertrand Bonnel, les 7 septembre 1656 et 24 juillet 1661, moyennant la somme de soixante-dix livres par an, et en outre la charge d'entretenir le pont du village du Saillant.

Copie d'un autre bail fait par ledit seigneur du Saillant, au profit de Jean Deymerie et Pierre

Marty, entre autres choses dudit droit de péage, le 2 décembre 1665.

Copie d'un autre bail dudit droit de péage, fait par ledit seigneur du Saillant, au profit du nommé d'Erval, le 25 décembre 1665, moyennant quarante livres par an (1).

Expédition d'un marché fait par-devant notaire le dernier février 1668, par le seigneur Antoine du Saillant, seigneur dudit lieu, avec Bertrand Treuilh et Pierre Chambert, charpentier et maçon, pour la reconstruction du pont du Saillant, ensuite duquel est la quittance du paiement fait par ledit seigneur du Saillant des ouvrages concernant ledit pont.

Copie d'un bail fait par Marie de La Morelie, dame du Saillant, le 21 octobre 1670, au profit de Jean Lausanne, du droit de péage de la seigneurie du Saillant et autres en dépendant.

A la suite de la remise de ces titres, le sieur de Ribeyre, pour lors intendant à Limoges, rendit une ordonnance le 23 octobre 1671, par laquelle il a été ordonné que les droits de péage et de pontonage perçus par le seigneur du Saillant dans ladite seigneurie, continueraient de l'être par provision.

Enfin, au siècle dernier, le seigneur du Saillant eut à soutenir un autre procès. Pour celui-là, un arrêt du 29 août 1724 nomma des commissaires

(1) Les dates si rapprochées de ces deux baux font supposer que l'un était celui du péage, l'autre celui du pontonage.

chargés de vérifier les titres dudit seigneur, et un arrêt du 8 avril 1727 ordonna qu'il justifierait de la possession, depuis 1569, des droits contestés, ensemble de l'acquit des charges.

Ledit seigneur n'eut pas été embarrassé de faire cette preuve, puisque ses aïeux l'avaient faite déjà et que ces droits remontaient au xiv^e siècle, date de leur achat; mais les titres concernant les seigneuries de Comborn et du Saillant avaient été détruits par un incendie en 1683; néanmoins il put encore produire :

Une copie collationnée et légalisée du contrat d'achat de 1372.

Copie d'un bail des droits de péage et de pontonage fait par le seigneur Noël du Saillant, au profit de Jean de Lachese et autres le 1^{er} juin 1670, moyennant cinquante livres par an.

Copie de trois baux desdits droits, le premier fait au profit d'Heliot Bonnelle le 25 octobre 1672, moyennant cinquante-huit livres par an; le second au profit de Claude Seguy, le 23 mars 1677, moyennant soixante livres par an; le troisième au profit de Jean Mousour, le 11 décembre 1681, moyennant cent dix livres aussi par an.

Expédition d'un procès-verbal du juge de la vicomté de Comborn du 20 avril 1683, duquel il appert que la tour du château de Comborn et les titres concernant les seigneuries de Comborn et du Saillant ont été incendiés dans la même année.

Autre expédition d'une enquête concernant les droits de péage et pontonage, faite par le lieute-

nant-général en la sénéchaussée d'Uzerche le 18 mars 1699.

Arrêt du parlement de Bordeaux du 23 août 1717, par lequel les nommés Garignon, Langlade et autres, ont été condamnés à payer audit seigneur du Saillant la somme de cinq livres, pour le droit de péage de cinquante charretées de mer-rain qu'ils avaient fait passer dans ladite seigneurie du Saillant.

Acte passé par-devant notaire le 18 juillet 1727, dans lequel plusieurs habitants du village du Saillant et des environs ont attesté qu'ils avaient toujours vu lever lesdits droits de péage et pontonage, suivant un tarif apposé sur une pile du pont dudit lieu.

Autre acte aussi passé devant notaire, le 20 juillet 1727, dans lequel plusieurs habitants des paroisses de Voutezac et Estivaux ont pareillement attesté qu'ils avaient toujours vu percevoir lesdits droits, et en outre que ledit seigneur du Saillant entretenait à ses frais les ponts, chemins et chaussées dans l'étendue de ladite seigneurie du Saillant.

Ces nouveaux titres furent trouvés suffisants, et le conseil d'État en 1729, sur les conclusions du sieur Mailhard de Balofre, maître des requêtes, procureur-général de sa Majesté en cette partie; vu aussi l'avis des sieurs commissaires nommés par l'arrêt du 29 août 1724; où le rapport du sieur le Peletier, conseiller d'État ordinaire et du conseil royal, contrôleur-général des finances, rendit l'arrêt suivant :

« Le Roy estant en son Conseil, conformément à l'avis desdits commissaires, a maintenu et maintient le seigneur marquis du Saillant dans le droit de péage qu'il perçoit dans l'étendue de la seigneurie du Saillant, et encore dans le droit de pontonage sur le pont situé sur la rivière de Vezère dans le village du Saillant, pour en jouir suivant les tarifs cy-après. Sçavoir :

POUR LE DROIT DE PÉAGE

I. — Pour chacune charge de safran, cire, gaude (1), fromage, châtaignes et autres, épicerie : quatre deniers.

II. — Pour chacune charge de drap, toile, futaine, laine, plumes, peignes et autres, mercerie : quatre deniers.

III. — Pour chacune charge de sel et de poisson frais ou salé : dix deniers.

IV. — Pour chacune charge de chaux, meules de pierre, fer ou acier, sabots et pelles : quatre deniers.

V. — Pour chacune charge de verres, de pots de terre ou d'oignons : un denier.

VI. — Pour chacune charrette chargée des susdites marchandises : un sol.

VII. — Pour chacune charretée de vin : cinq sols.

VIII. — Pour chacune charretée de foin : deux sols.

IX. — Pour un cheval ou asne : quatre deniers.

X. — Pour un bœuf, pourceau, mouton et autre beste masle : un denier.

XI. — Pour beste femelle : une maille.

XII. — Pour un cuir de bœuf ou vache : un denier.

POUR LE DROIT DE PONTONAGE

I. — Par personne à pied : un denier.

II. — Par beste chargée : deux deniers.

III. — Par beste non chargée : une obole.

Sa Majesté fait deffenses audit seigneur marquis du

(1) Gaude, plante qui fournit une teinture jaune. Dans certains pays on donne ce nom à la farine et aux gâteaux de maïs.

Saillant de percevoir d'autres ni plus grands droits que ceux cy-dessus, ni de les exiger plus d'une fois sur ce qui passera et repassera le même jour.

Ordonne en outre, sa Majesté, que ce qui aura acquitté l'un desdits droits sera exempt de l'autre, et que les ecclésiastiques et autres privilégiés ne seront sujets audit droit de pontonage.

Enjoint audit seigneur du Saillant d'entretenir à ses frais les ponts, chemins et chaussées qui sont dans l'estendue de la seigneurie du Saillant en bon estat pour la commodité publique, et de se conformer aux Édits et Réglemens concernant les droits de péages, sous les peines portées par les ordonnances.

Fait au Conseil d'Estat du Roy, sa Majesté y estant, tenu à Versailles le 15 mars mil sept cens vingt-neuf.
Signé : PHELYPEAUX.

Louis, par la grace de Dieu, Roy de France et de Navarre : Au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, Nous te mandons et commandons par ces présentes signées de nostre main, que l'Arrest-cy-attaché sous le Contre-scel de nostre Chancellerie, donné cejourd'hui en nostre Conseil d'Estat, Nous y estant, pour les causes y connues, tu signifies au seigneur marquis du Saillant y dénommé, et tous autres qu'il appartiendra, à ce que personne n'en ignore; et fais en outre pour l'entière exécution d'iceluy, à la Requeste de nostre amé et feal le Sieur Mailhard de Balofre nostre Conseiller en nos Conseils, Maistre des Requeste ordinaire de nostre Hostel, et nostre Procureur général en la commission établie par l'Arrest de nostre Conseil du 29 Aoust 1724. pour l'examen et vérification des Titres des droits de péages, bacs et autres droits de cette nature dans l'estendue de nostre Royaume, tous Commandemens, Sommations et autres Actes et Exploits requis et nécessaires, sans autre permission. Car tel est nostre plaisir. »

Donné à Versailles le quinzième jour de mars, l'an de grace mil sept cens vingt-neuf, et de nostre Regne

le quatorziesme. Signé : LOUIS. Et plus bas : Par le Roy,
signé : PHELYPEAUX.

Pour le Roy { Collationné aux Originaux par Nous,
Écuyer, Conseiller-Secrétaire du Roy,
Maison-Couronne de France et de ses
Finances.

C'est le dernier procès au sujet des droits de péage et de pontonage de la seigneurie du Saillant dont nous ayons connaissance, et nous supposons qu'il n'en a pas été intenté d'autres. Un traité de Société passé le 31 mai 1774, entre MM. Raymond Leblanc de Lalouisière, prêtre, demeurant à Paris, rue des Escouffes, paroisse Saint-Gervais,

Denis Dulyon, intéressé dans les affaires du roy, demeurant à Paris, rue de la Sourdière, paroisse Saint-Roch,

Louis Métivier de Malzard, distributeur général des postes, demeurant à Paris, rue de Grenelle-Saint-Honoré, paroisse Saint-Eustache,

Joseph-Marie Gaudin, avocat en parlement, ancien receveur des fermes du roy, demeurant à Feurs en Forest,

pour prendre à ferme le marquisat du Saillant, vicomté de Comborn et ses dépendances situés dans la province du Limousin, vient à l'appui de notre supposition, parce qu'il mentionne les redevances au nombre des principaux revenus dudit marquisat, et qu'il nous paraît inadmissible que ces associés aient affermé des droits contestés.

Ce bail fut consenti par M. Charles-Louis-Gaspard de Lasterie, vicomte de Comborn, marquis

du Saillant, pour neuf années, par acte devant notaire, et pour autres neuf années par acte sous signatures privées, moyennant le prix principal de 28,000 livres par année, au profit de Joseph Pilley, qui fit la déclaration qu'il traitait pour la Société susdite.

II

TRAITÉ (1) en langue latine, passé en la ville d'Avignon devant georges brazadel pons du pont et thibauld georges, notaires publics, en présence de revérendissime pere en jesus christ messire guillaume Cardinal pretre du titre de Saint-Vital, et de pierre villani camerier du pape, et auditeur général de la chambre apostolique, le 10 fevrier 1382 entre noble regnauld de Lasteyrie damoiseau, frere de feu noble homme et égrège chevalier M^{re} guy de Lasteyrie, comme tuteur designé par le testament dud. chevalier reçu par gaillard matieu notaire royal le 29 janvier 1378 (1379 nouveau style) de noble amaniou, fils et héritier dudit feu ch^{er}, et de jehan et Margueritte aussi fils et fille du même chevalier, et de dame et honneste dame jehanne d'Ornhac, son épouse, et comme procureur fondé, par acte passé devant Aymery de Montrabiau, clerc du diocèse de Limoges le 2 May 1380, de noble et honnête dame

(1) Copié mot à mot au degré de Guy de Lasteyrie, inséré dans les preuves du chapitre de Metz, signé Cherin, en date du 26 janvier 1768, les dites preuves données pour la famille d'Angélique de Lasteyrie reçue audit chapitre.

Margueritte de peyrefumade, mere dudit feu guy de Lasteyrie, aussi designée par le même testament tutrice avec lad. D^e jehanne d'Ornhac, desd. Amaniou, jehan et Margueritte et encore comme procureur de tous les frères, parents paternels et maternels, alliés, familiers et domestiques dud. feu Sg^r d'une part et vénérables hommes maîtres bernard englese, bachelier en loix, et pierre pellegrin sergent darmes de notre Saint pere le pape, syndics et procureurs des Consuls et de la ville de Montpellier, d'autre part, sur les procès et discordes mus entre lesd. dames, lesd. Amaniou, jehan et Margueritte, et les consuls de la ville susdits, au sujet de la mort du dit feu chevalier tué en la ville de montpellier par des habitans dicelle (1) et de la spoliation faite par les mêmes habitans de son argent, et de ses autres effets montant à plus de 6,000 francs et encore au sujet des depands et dommages que led. damoiseau a souffert pendant deux ans en divers voyages quil a fait a paris et ailleurs, tant vers le roy que vers le duc danjou, par lequel traité lesd. syndics et procureurs, pour eteindre l'action formée par lesd. dames et lesd. amaniou, jehan et Margueritte contre lesd. Consuls et ville, s'engagent de payer aud. damoiseau aux d. noms la somme de 8,000 francs bons d'or pur, du coing du Roy. Ce traité signé E. G. expédition délivrée le 12 janvier 1683, sur

(1) Le 25 octobre 1379, dans une sédition populaire provoquée par les subsides exorbitants et successifs que le duc d'Anjou faisait lever. Quelque temps avant, il y avait eu aussi à Nîmes une rébellion pour la même cause.

un Rouleau de parchemin en dépôt aux archives de l'hotel de ville de montpellier, armoire f. cassette 4, par jean bonies notaire royal, greffier et secrétaire de l'hotel de ville, et gardien desd. archives, signé bonies, et légalisé le même jour par pierre Eustache Chevalier, président juge mage et lieutenant-général-né en la senéchaussée, gouvernement et siège presidial de la même ville.

Sentence en la même langue, prononcée en la ville de Montpellier le 24 fevrier 1379 (1380 nouveau style) par Louis fils du roy des Français, frere du roy (1) et son lieutenant en Languedoc, duc danjou et de Turenne (*sic*) (2), et comte du Maine par la quelle, le prince condamne à divers genres de mort 600 habitans de la ville de Montpellier (3) qui le 25 octobre précédent se sont jettés sur M^{re} guillaume permutel, son chancelier et guy de Lestarie sénéchal de Rouergue (4) chevalier et docteur es loix et sur plusieurs autres commissaires du roy, envoyés en Languedoc par Sa Majesté à la sollicitation du d. duc, les ont tués et on jettés leurs corps dans des puits, affin quils soient privés de la Sépulture. Cette sentence, dont l'acte fut écrit par Jean d'alenche, notaire royal, insérée dans des lettres du même duc du 27 du même mois portant rémission de la peine de mort,

(1) C'est celui qui avait confirmé les privilèges de péages à Guy de Lasteyrie en 1374.

(2) Il faut lire : duc de Touraine.

(3) 200 au feu, 200 au gibet, et le reste à la décapitation.

(4) En 1378, il fut, comme sénéchal, chargé de lever des subsides contre les routiers.

et une partie des autres qui y avoient été prononcées, et les lettres insérées dans d'autres lettres du roy dattées de paris le 12 decembre suivant, par lesquelles Sa Majesté remet aux habitans de Montpellier, toute peine criminelle et civile par eux encourue pour les excès susdits. Sauf le droit civil des parties intéressées. Ces dernières lettres signées par le roy, à la relation des duc danjou, de bourgogne et de bourbonnais. J. Tabasi, et scellées du scel royal en cire verte. Expédition delivrée sur l'original en parchemin déposé aux archives de l'hotel de ville de Montpellier armoire f. cassette 4. Comme celle dû traité du 10 fevrier 1382.

Note du copiste.

Lettres en langue latine données à Sauveterre le 18 septembre 1377 par guy de Lasteyrie, chevalier, seigneur du Sailhens (1) sénéchal de rouergue, et capitaine général pour le roy dans lad. Sénéchaussée sous son propre sceau, portant que ne pouvant vaquer par luy même à des affaires importantes touchant le fait de la guerre il a nommé Bernard Coulon trésorier du Roy à Rhodès, pour retirer des mains des ennemis de sa majesté les lieux de belchastel, de balaguiet etc. quil a vaqué à cette occupation pendant 87 jours à raison d'un franc d'or par jour etc.

Ces lettres scellées en cire rouge où les armes ne paroissent plus.

Quittance donnée au même lieu, et le même

(1) Du Saillant.

jour par guy lesterie, senéchal de rouergue sous son signet, à Ambroise beth, trésorier de Carcassonne, et général de toutes les finances royaux en languedoc de 100 francs d'or, à luy mandés payer par lettres du duc danjou frère du roy, pour recompensation de deux chevaux qu'il a perdus en la Compagnie de ce prince.

Cette quittance scellée sur simple queue de parchemin d'un sceau en cire rouge représentant un écartelé au 1 et 4 d'un aigle éployé et au 2 et 3 d'un lambel de 3 pendants ayant pour supports 2 lions (il n'en reste qu'un l'autre est emporté de vétusté) cimier un casque posé de profil, et surmonté d'une touffe de plume de paon (original) (1).

Le 25 Mars 1434 à Colonges, noble François de Noailhes seigneur de Noailhes reconnoit avoir reçu 20 écus d'or de noble Amanieu de La Etayria seigneur du Saillant à compte de la dot de noble Marguerite de Lastayrie mère de François, en présence des Témoins, noble Pierre de Moleon seigneur de Marcillac et de noble Bernard de Lavergne, seigneur de Meyssac.

L'original de cette dernière pièce se trouvait dans les registres de la famille de Touchebœuf-

(1) M. de Bosredon, tome IV de notre *Bulletin*, pages 106 et 107, a décrit un sceau semblable, sauf une légère variante dans les supports : 2 léopards lionnés au lieu de 2 lions. Il a dû voir une empreinte mieux conservée que celle dont il est parlé dans notre quittance, laquelle empreinte le traducteur déclare être en mauvais état. M. de Bosredon, pages 717 et 718 du même tome IV, a indiqué complètement les émaux de ces armoiries, dans sa description du cachet de Jean-Baptiste de Lasteyrie.

Clermont. Il y avait dans le même registre une enquête de l'année 1440, où figurait noble Jean de Lastayrie, fils de Bertrand, seigneur de Curemonte, paroisse de Meyssac, et d'autres nobles Limousins que nous aurons peut-être l'occasion de faire connaître plus tard.

SOURCES FERRUGINEUSES

DES SAULIÈRES

PRÈS DONZENAC (CORRÈZE)

Il n'est pas un chasseur de Brive et de Donzenac qui n'ait battu dans tous les sens les sauvages gorges des Saulières, entre Donzenac, Travassac, Ste-Féréole et St-Antoine des Plantades, et qui ne se soit désaltéré aux sources dont nous allons parler.

Dès la fondation de notre Société, nous pensâmes qu'il serait bon de faire analyser les eaux de ces sources(1); nous eûmes recours, pour cela, à notre collègue le docteur Marc Laffont. Deux bouteilles, remplies aux sources mêmes et soigneusement cachetées sur place, lui furent adressées; M. Laffont fit analyser ces eaux par M. Muntz, professeur de chimie à l'Institut agronomique et directeur du laboratoire de M. Boussingault, et voici ce que répondit M. Muntz, le 18 juillet 1879 :
« Les eaux ferrugineuses des deux sources paraissent identiques. Dans chacune d'elles on a dosé :
» fer (à l'état métallique), 0 gr. 0,037 par litre, ce

(1) Procès-verbal de la séance du 9 août 1879. Tome II du *Bulletin*, p. 10.

» qui équivaut à 0 gr. 0,053 d'oxyde de fer ($F^a O^3$).

» C'est donc une eau bien faiblement ferrugineuse. »

Il serait, au surplus, difficile de tirer parti de cette eau; on ne peut guère l'utiliser que sur place, car le fer se précipite rapidement au bout de quelques journées de séjour dans une bouteille.

Ce ne sont donc pas les sources des Saulières qui peuvent faire la fortune de leur possesseur!

Les grès des Saulières ont été étudiés par M. Mouret (1). Ce sont des grès « d'un gris jaunâtre, tirant sur le blanc, sans stratification distincte, incohérents ou passant à un grès à gros grains, siliceux, conglomératiques et très durs. » Ils forment la base du permien et sont superposés aux schistes anciens.

PH. LALANDE.

(1) *Esquisse géologique des environs de Brive. Bulletin, t. I^{er}, p. 430.*

Société Scientifique, Historique et Archéologique
DE LA CORRÈZE

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SÉANCE DU 25 AVRIL 1885

ORDRE DU JOUR

- 1° Lecture du procès-verbal.
- 2° Dons et correspondance.
- 3° Présentation de nouveaux Membres.
- 4° Comptes de 1884 et nomination d'un Trésorier.

LECTURES

- 5° Note de M. Léon Lacroix sur un triens trouvé près de Chartriers.
 - 6° Roc-de-Vic et les enceintes antiques de la Corrèze, par M. Ph. Lalande.
-

Présidence de M. RUPIN, Président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. E. Borie demande la parole au sujet de la distinction dont deux Membres de notre Société viennent d'être l'objet pendant la séance générale des délégués à la Sorbonne, le 11 du présent mois; M. E. Rupin, notre Président, et M. René Fage, un de nos collaborateurs les plus dévoués, y ont été proclamés officiers d'Académie par M. le Ministre de l'Instruction publique. M. Borie ajoute que la Société doit se réjouir, avec les amis personnels de MM. Rupin et Fage, de cette distinction bien méritée.

La Société, s'associant aux sentiments exprimés par M. Borie, dit que ce fait sera mentionné au procès-verbal de la présente séance.

M. Rupin remercie ses collègues de la sympathie qu'ils lui témoignent en toute circonstance.

DONS AU MUSÉE

1° Nombreux objets de l'industrie des temps pré-historiques (originaux et moulages); poteries gallo-romaines. — Don de M. Élie Massénat.

2° Bracelet en bronze, tessons de poterie, moulage d'une épée en bronze provenant d'un tumulus près d'Alvignac (Lot). — Dons de MM. Élie Massénat et Rupin.

3° Bracelet en fer (type Halstattien) et tessons de poterie trouvés dans un tumulus près de Souillac (Lot). — Don de M. Rupin.

4° Bois de renne incisés et gravés provenant de Lauregrie-Basse. — Don de M. Gaston de Lépinay.

5° Squalé pris à Saint-Jean-de-Luz; zoophytes genre *Gorgonia*. — Don de M. Eugène Borie.

6° Moulages d'une tête de *felis spelæa* et d'un vase gallo-romain trouvé à Lubersac (1). — Don de M. Ph. Lalande.

7° Lampe en terre et monnaies romaines; fragment de meule en grès nummulitique trouvé dans un tombeau; *ostrea* fossile de grande dimension (le tout recueilli en Algérie); boîte à parfums en peau d'autruche des femmes Touareg. — Don de M. Tachard, médecin-major au 14^{me} régiment d'infanterie, à Brive.

8° Portrait de Turenne (gravure). — Don de M. Philippe de Bosredon.

9° Hache en jade océanien; deux sagaies avec un doigtier servant à les lancer; un casse-tête; une fronde avec une balle en pierre; un peigne en bois de sandal; un collier d'enfant en coquillage et perles de jade; un bracelet en coquillage; divers minéraux; le tout provenant de la Nouvelle-Calédonie. — Don de M. Joseph Soulingeas.

(1) Voir le *Bulletin*, t. III, p. 154. L'original est au Musée de Saint-Germain-en-Laye.

DONS A LA BIBLIOTHÈQUE

1° Numismatique gauloise (de la transformation des types monétaires et des résultats auxquels elle conduit); 2° Trouvaille d'Autreville (Vosges), monnaies inédites d'Adhémar de Monteil, évêque de Metz, et de Henri IV, comte de Bar; 3° Fibule et collier en or trouvés à Totainville (Vosges), par M. Maxe-Werly. — Dons de l'auteur.

4° Deux lettres de Mascaron; 5° Notes sur un pontifical de Clément VI, et sur un missel, dit de Clément VI, par M. René Fage. — Dons de l'auteur.

Divers bulletins d'échange.

La Société remercie tous les donateurs.

M. Soulingeas montre à l'assistance quelques haches en pierre rapportées par lui de la Nouvelle-Calédonie; leurs formes diffèrent suivant leur emploi; les unes sont des armes et les autres des outils (herminettes et râcloirs). En examinant celles qui sont emmanchées, on peut se rendre compte des procédés, évidemment analogues, mis en œuvre par nos ancêtres de l'âge de la pierre pour utiliser leurs haches. M. Soulingeas donne en outre de fort curieux détails sur l'industrie et les mœurs des Canaques, au milieu desquels il a, pour ainsi dire, vécu pendant deux ans et demi.

Cette attrayante conférence est écoutée avec un vif intérêt.

Le Secrétaire-Général donne communication d'une lettre par laquelle un numismate distingué, M. Maxe-Werly, demande si la Société serait disposée à publier dans son *Bulletin* un travail sur un système de classification des monnaies gauloises; cette note a fait le sujet d'une lecture à la Sorbonne.

L'offre de M. Maxe-Werly est acceptée avec empressement.

PRÉSENTATION DE NOUVEAUX MEMBRES

M. l'abbé Chabau, aumônier de la Visitation, à Au-

rillac, et M. l'abbé Brandely, curé de Sornac, présentés par MM. Rupin et Ph. Lalande, sont admis.

COMPTES DE 1884 ET NOMINATION D'UN TRÉSORIER

Les comptes de 1884 sont présentés par M. Guimbellot, qui exprime en même temps son regret d'avoir à se démettre de ses fonctions de Trésorier pour des raisons de santé. La Société lui donne décharge de sa gestion ; elle le remercie en outre du zèle avec lequel il s'est constamment acquitté de sa tâche. C'est avec peine, ajoute M. le Président, que la Société se voit obligée de renoncer aux services de M. Guimbellot.

M. Jean-Baptiste Bosredon est nommé Trésorier en remplacement de M. Guimbellot, dont la démission est acceptée.

M. le Président demande ensuite à la Société de vouloir bien contribuer par un crédit de 150 francs à l'installation du Musée.

Cette proposition est adoptée.

LECTURES

M. Léon Lacroix a envoyé une note sur un tiers de sou d'or mérovingien trouvé au lieu dit *Le Cimetière*, commune de Chartriers, et M. Ph. Lalande résume une notice sur Roc-de-Vic ; pendant que les assistants examinent un plan topographique et une vue panoramique de cette enceinte antique, dûs au travail de M. E. Borie, M. Ph. Lalande expose que plusieurs auteurs estimables, mais qui ont parlé de Roc-de-Vic sans l'avoir jamais vu, se sont laissé égarer par un article fantaisiste, beaucoup plus romantique qu'archéologique, publié dans l'*Annuaire* de 1831. Roc-de-Vic ne se trouve point dans les conditions requises pour une place de guerre ; ce n'est donc pas un antique *oppidum*. Si l'on veut lui assigner une destination militaire, ce sommet a pu servir de redoute ; c'est une bonne position de combat. Mais il vaut peut-

être mieux y voir, avec Mérimée qui l'a visité, une enceinte consacrée au culte d'un peuple encore sauvage. D'autres *pays*, signalés également comme forteresses de l'époque anté-romaine, n'offrent en réalité à l'explorateur que des masses granitiques imposantes mais informes.

Après ces communications, la séance est levée.

Le Secrétaire-Général,

PH. LALANDE.

Le Président,

E. RUPIN.

SÉANCE DU 11 JUILLET 1885

ORDRE DU JOUR

- 1° Lecture du procès-verbal.
- 2° Correspondance.
- 3° Présentation d'un nouveau Membre.

LECTURE

- 4° Les coffrets émaillés du Cantal, par Mgr Barbier de Montault.

Présidence de M. RUPIN, Président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE

M. le Président donne communication de l'offre faite par M. Guibert, à Limoges, d'un travail sur une série de *Livres de raison* de familles limousines; ce mémoire est rédigé avec la collaboration de M. Leroux, archiviste de la Haute-Vienne, et celle de M. l'abbé Lecler. La Société accepte avec empressement la proposition de M. Guibert et le remercie de la préférence qu'il veut bien lui donner.

M. Vayssière, archiviste de la Corrèze, annonce l'envoi

T. VII.

4-18

d'une série de documents relatifs à l'histoire de la Maison de Turenne; l'étude de ces documents fait la matière d'un important travail dans lequel se trouveront compris le testament de Raymond Roger, vicomte de Turenne (du 5 juillet 1399), et celui de sa fille Antoinette; le marquis de Turenne d'Aynac nous a envoyé des copies de ces actes depuis assez longtemps déjà, et M. Vayssière a bien voulu se charger de les étudier.

PRÉSENTATION D'UN NOUVEAU MEMBRE

M. Louis Guibert, agent principal de la C^{ie} d'assurances générales, à Limoges, présenté par MM. Rupin et Ph. Lalande, est admis.

M. le Président fait ensuite part à l'assistance de la mort de deux de nos collègues, M. François-Léon Lalande, receveur municipal de Brive, et M. de Laurens de Puy-lagarde, ancien inspecteur des Postes, retraité à Saint-Chamans.

La Société s'associe aux sentiments de regrets exprimés par son Président.

LECTURE

Il s'agit d'un travail plein d'érudition archéologique, écrit par Mgr Barbier de Montault, sur trois châsses limousines conservées dans les églises de Salins, de Saint-Laurent du Vigean et de Sainte-Eulalie (Cantal); les deux premières ont été dessinées par notre collègue M. l'abbé Chabau, aumônier de la Visitation à Aurillac, qui a bien voulu, en outre, fournir au savant prélat tous les renseignements dont il pouvait avoir besoin pour la rédaction de sa notice. Comme le dit avec raison Mgr Barbier de Montault, une vive impulsion a été donnée par notre *Bulletin* au genre d'études qui consiste dans le dénombrement et la description de toutes les pièces d'émail champlevé limousin actuellement existantes; l'initiative

prise par notre Société doit être encouragée, au grand profit de la science archéologique.

Cette lecture terminée, la séance est levée.

Le Secrétaire-Général,

PH. LALANDE.

Le Président,

E. RUPIN.

SÉANCE DU 15 OCTOBRE 1885

ORDRE DU JOUR

- 1° Lecture du procès-verbal.
- 2° Correspondance.

LECTURE

- 3° Notice sur Daniel de Cosnac, archevêque d'Aix, par le comte Jules de Cosnac.

Présidence de M. RUPIN, Président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE

M. le Président a reçu une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique, en date du 7 septembre, et le programme du Congrès des Sociétés savantes pour 1886. M. le Ministre exprimant le désir que toute la publicité possible soit donnée à ce programme, il est décidé qu'il sera reproduit au *Bulletin* dans le corps de ce procès-verbal.

PROGRAMME DU CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES
A LA SORBONNE, EN 1886

I. — *Section d'histoire et de philologie.*

- 1° Mode d'élection et étendue des pouvoirs des députés aux États provinciaux.

2° Les esclaves sur les bords de la Méditerranée au moyen-âge.

3° Recherche des documents d'après lesquels on peut déterminer les modifications successives du servage.

4° Origine et organisation des anciennes corporations d'arts et métiers.

5° Origine, importance et durée des anciennes foires.

6° Anciens livres de raison et de comptes et journaux de famille.

7° Liturgies locales antérieures au xvii^e siècle.

8° Origine et règlements des confréries et charités antérieurs au xvii^e siècle.

9° Étude des anciens calendriers.

10° Indiquer les modifications que les recherches les plus récentes permettent d'introduire dans le tableau des constitutions communales tracé par M. Augustin Thierry.

11° Des livres qui ont servi à l'enseignement du grec en France, depuis la Renaissance jusqu'au xviii^e siècle.

12° Les exercices publics dans les collèges (distributions de prix, académies, représentations théâtrales, etc.), avant la Révolution.

13° Anciennes démarcations des diocèses et des cités de la Gaule, servant encore aujourd'hui de limites aux départements et aux diocèses.

14° Étude des documents antérieurs à la Révolution, pouvant fournir des renseignements sur le chiffre de la population dans une ancienne circonscription civile ou ecclésiastique.

15° L'histoire des mines en France avant le xvii^e siècle.

16° De la signification des préfixes EN et NA devant les noms propres dans les chartes et les inscriptions en langue romane.

17° Objet, division et plan d'une bibliographie départementale.

II. — *Section d'archéologie.*

1° Quelles sont les contrées de la Gaule où ont été signalés des cimetières à incinération remontant à une

époque antérieure à la conquête romaine? — Quels sont les caractères distinctifs de ces cimetières?

2° Dresser la liste, faire la description et rechercher l'origine des œuvres d'art hellénique, des inscriptions et des marbres grecs qui existent dans les collections publiques ou privées des divers départements. Distinguer ceux de ces monuments qui sont de provenance locale de ceux qui ont été importés dans les temps modernes.

3° Dresser la liste des sarcophages païens sculptés de la Gaule. En étudier les sujets, rechercher les données historiques et les légendes qui s'y rattachent et indiquer leur provenance.

4° Signaler les nouvelles découvertes de bornes militaires ou les constatations de chaussées antiques qui peuvent servir à déterminer le tracé des voies romaines en Gaule ou en Afrique.

5° Grouper les renseignements que les noms de lieux-dits peuvent fournir à l'archéologie et à la géographie antique.

6° Signaler dans une région déterminée les édifices antiques de l'Afrique tels que : arcs de triomphe, temples, théâtres, cirques, portes de ville, tombeaux monumentaux, aqueducs, ponts, etc., et dresser le plan des ruines romaines les plus intéressantes.

7° Étudier les caractères qui distinguent les diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romane en s'attachant à mettre en relief les éléments constitutifs des monuments (plans, voûtes, etc.).

8° Rechercher, dans chaque département ou arrondissement, les monuments de l'architecture militaire en France aux différents siècles du moyen-âge. En donner des statistiques, signaler les documents historiques qui peuvent servir à en déterminer la date.

9° Signaler les constructions rurales élevées par les abbayes, telles que granges, moulins, étables, colombiers. En donner, autant que possible, les coupes et plans.

10° Étudier les tissus anciens, les tapisseries et les

broderies qui existent dans les trésors des églises, dans les anciens hôpitaux, dans les musées et dans les collections particulières.

11° Signaler les actes notariés du xiv^e au xvi^e siècle, contenant des renseignements sur la biographie des artistes et particulièrement les marchés relatifs aux peintures, sculptures et autres œuvres d'art commandées soit par des particuliers, soit par des municipalités ou des communautés.

12° Étudier les produits des principaux centres de fabrication de l'orfèvrerie en France pendant le moyen-âge et signaler les caractères qui permettent de les distinguer.

13° Quelles mesures pourraient être prises pour améliorer l'organisation des musées archéologiques de province, leur installation, leur mode de classement, et pour en faire dresser ou perfectionner les catalogues?

LECTURE

Le comte Jules de Cosnac nous a envoyé une fort intéressante biographie de l'archevêque d'Aix, Daniel de Cosnac, né en 1630 près de Brive, au château de Cosnac, et mort à Aix le 21 janvier 1708; cette notice, rédigée de main de maître, est suivie d'une relation inédite des obsèques du vénérable prélat. Ce document, trouvé par le comte de Cosnac à la bibliothèque de la ville d'Aix, nous donne, entre autres curieux renseignements, la date précise de la mort de l'archevêque Daniel, ses divers biographes et les auteurs de généalogie ayant varié sur le jour.

Le comte de Cosnac possédant une gravure de Boulanger qui représente Daniel de Cosnac lorsqu'il était évêque de Valence et de Die, a bien voulu consentir à ce qu'elle soit *clichée*, et cette reproduction figurera en tête de sa notice. L'assistance, après avoir examiné l'*épreuve* que montre M. le Président, dit qu'il y a lieu de remercier M. de Cosnac de la preuve de sympathie qu'il donne à notre Société.

L'ordre du jour étant épuisé et personne ne demandant la parole, la séance est levée.

Le Secrétaire-Général,

PH. LALANDE.

Le Président,

E. RUPIN.

SÉANCE DU 18 DÉCEMBRE 1885

ORDRE DU JOUR

- 1° Lecture du procès-verbal.
- 2° Dons et correspondance.

LECTURES

- 3° Ruines romaines de Tintignac, par M. Ph. Lalande.
 - 4° Proverbes bas-limousins recueillis par M. Champeval.
-

Présidence de M. RUPIN, Président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

DONS AU MUSÉE

Un débris de sculpture (tête humaine en oolithe) trouvé dans la commune d'Astaillac, et pouvant être attribué à l'époque gallo-romaine. — Don de M. Louis Greil.

DONS A LA BIBLIOTHÈQUE

1° Album Caranda (suite); les fouilles d'Aiguisy. — Don de M. Frédéric Moreau père.

2° Mémoire de Jean du Bouchet sur la charge de maréchal-général, par M. le comte de Cosnac. — Don de l'auteur.

3° Le combat de Bléneau (guerre de la Fronde), par M. le comte de Cosnac. — Don de l'auteur.

4° Les origines de Tulle (1^{re} partie), par M. René Fage.

— Don de l'auteur.

Bulletins d'échange.

La Société remercie les donateurs.

CORRESPONDANCE

M. le Président fait part à ses collègues d'une lettre de M. Lacroix, notaire à Meyssac; il s'agit de substructions romaines observées dans la commune de Saint-Julien Maumont, et qu'il serait bon d'étudier. M. le Président demande à cet effet un crédit d'une centaine de francs, qui est immédiatement alloué.

M. le Président annonce ensuite à l'assistance que la Société d'horticulture de France vient de décerner à notre sympathique collègue, M. Gaston de Lépinay, un deuxième prix (médaille d'argent grand module, prix Lavallée), au sujet d'une Flore patoise; notre *Bulletin* bénéficiera de ce travail en temps et lieu.

Cette bonne nouvelle est accueillie avec satisfaction.

LECTURES

M. Ph. Lalande donne un résumé d'un travail sur les ruines romaines de Tintignac situées à huit ou neuf kilomètres de Tulle; elles sont connues depuis longtemps, mais leur propriétaire, notre collègue M. J.-B. Guillot, vient d'y faire de nouvelles fouilles qui en ont augmenté l'importance. Après avoir passé en revue les divers auteurs qui ont parlé de Tintignac, M. Ph. Lalande décrit les objets trouvés, les substructions exhumées, et cherche quelle a dû être la destination véritable de ce groupe de monuments où l'on a, jusqu'à présent, vu les restes d'une ville antique.

M. Lalande fait circuler les dessins des objets les plus intéressants et les plans dressés par MM. Guillot et Ferrière.

M. Rupin présente un fort intéressant recueil de proverbes bas-limousins, la plupart en patois, envoyé par

M. Champeval; l'auteur, notre collègue, à qui ce travail avait été demandé par une Société savante d'Allemagne, préfère le donner à une Société corrézienne, et il a droit à nos remerciements.

L'ordre du jour étant terminé, M. le Président entretenait l'assistance de fouilles faites tout récemment dans l'église d'Obazine, sous le tombeau de saint Étienne, en présence de Mgr l'évêque et de bon nombre de personnes. M. le Président a été témoin des fouilles; elles ont fait découvrir un coffre en plomb contenant des ossements, reliques du fondateur de la vieille abbaye.

La description du tombeau, une des œuvres remarquables du XIII^e siècle, trouvera sans trop tarder sa place dans notre *Bulletin*.

Après cette communication, la séance est levée.

Le Secrétaire-Général,
PH. LALANDE.

Le Président,
E. RUPIN.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

	Pages
Alpais (Une nouvelle forme du nom d').....	112
Boylol (Livre de raison de Jeanne).....	589
Brive (Effroyable déluge arrivé en 1634 à).....	131
Brunie (Livre de raison de La).....	591
Bulle du pape Sixte IV pour Jean de Marsau.....	38
Cantal (Coffres émaillés du).....	521
Chartrier-Ferrière (Tiers de sol d'or trouvé à).....	43
Combourn (Accord, en 1256, entre le vicomte de).....	347
Cosnac (Vie de Daniel de).....	413
Cousages (Pièces concernant).....	391
Curemonte (Pièces relatives à).....	328
Déluge et inondation à Brive en 1634.....	131
Doyac (Claude de), abbé de Valette.....	35
Eaux minérales des Saulières.....	775
Émaillerie limousine.....	25, 47, 409, 521
Émaillerie limousine conservée à l'étranger.....	47
Eulger (Génotaphe d').....	78
Fronde (Notes pour l'histoire de la) en Bas-Limousin.....	399
Gimel (Pièce datée de 1267 concernant).....	350
Hommage, en 1236, de Raymond, vicomte de Turenne.....	330
Hommage, en 1415, par Renaud de Lissac.....	391
Lamy de Lachapelle (Livre de raison de).....	578
Lemaistre Bastide (Livre de raison de).....	561
Limoges (Émaux de).....	25, 47, 409, 521
Limoges (Livres de raison des familles de).....	135, 543
Lissac (Hommage, en 1415, par Renaud de).....	391
Livres de raison limousins et marchois.....	135, 543
Malemort (Lettre, en 1251, d'Aimeric de).....	340
Marche (Livres de raison du Limousin et de la).....	135, 543
Marsau (Jean) abbé de Valette.....	36
Massiot (Livre de raison de).....	239
Maurat (Livre de raison de la famille).....	555
Monnaies gauloises (Classification des).....	479
Monnaies gauloises trouvées dans la Corrèze.....	43, 628
Numismatique.....	43, 479, 629, 673
Obsèques de Daniel de Cosnac.....	463
Peconnet (Livre de raison de).....	543
Pèlerinages à Roc-Amadour.....	114
Pensées de Joseph Roux.....	409
Pleaux (Chasse émaillée à).....	541

Pont du Saillant (Droits de péage sur le).....	755
Procès-verbaux des séances.....	777
Proverbes bas-limousins.....	495, 715
Raymond III, vicomte de Turenne (Acte de 1214).....	325
Raymond IV, vicomte de Turenne (Hommage de 1236).....	330
Raymond VI, vicomte de Turenne (Emprunt, en 1247, par).....	332
Raymond VI, vicomte de Turenne (Engagement, en 1251, par).....	343
Raymond VI, vicomte de Turenne (Accord, en 1256).....	347
Raymond VI, vicomte de Turenne (Acensement, en 1263).....	349
Reymond Pierre, émailleur.....	25
Roc-Amadour (Pèlerinages à).....	114
Roger (Testament, en 1309, de Raymond).....	359
Roquefeuil (Accord, en 1226, entre Dauphins de).....	347
Rudel (Lettre, en 1251, d'Élie de).....	341
Ruines romaines à Tintignac.....	633
Saillant (Droits de péage sur le pont du).....	755
Salins (Coffre émaillé du).....	524
Sauliac (Monnaie trouvée à).....	629
Saulières (Eaux minérales des).....	755
Testament de Raymond Roger, vicomte de Turenne.....	359
Testament d'Antoinette de Turenne.....	376
Tintignac (Ruines romaines à).....	378
Tulle (Procès-verbal, en 1650, des maires de).....	401
Turenne (Documents relatifs à la Maison de).....	309
Turenne (Lettre, en 1251, d'Élie de).....	341
Valette (Les malheurs d'un abbé de).....	35
Valmier (Louis), abbé de Valette.....	35
Ventadour (Sentence arbitrale, en 1219, de Bernard de).....	326
Vigeon (Coffre émaillé du).....	532
Vigézie (Monnaie trouvée à).....	628

TABLE DES GRAVURES

1 Plat émaillé de Pierre Reymond.....	25
2 Aiguère de Pierre Reymond.....	31
3 à 4 Tiers de sol d'or trouvé à Chartrières. par M. E. RUPIN..	44
5 Flacon émaillé du Musée de Berlin, par M. E. RUPIN.....	53
6 Encensoir émaillé du Musée germanique, par MEISENBACH..	57
7 Ciboire du Musée germanique, par MEISENBACH.....	58
8 Coffret du Musée germanique, par FALKEISEN.....	59
9 Panneau de chasse au Vatican.....	71

10 Panneau de chasse à Cluny.....	74
11 à 14 Cénotaphe d'Eulger, par M. de LINAS.....	79, 80, 83, 84
15 Tête d'Eulger, par M. de LINAS.....	88
16 Fac-simile de la charte de Raymond VI.....	333
17 à 18 Sceau de Raymond VI, vicomte de Turenne, par M. E. RUPIN.....	337
19 à 20 Sceau de Raymond VII, vicomte de Turenne, par M. E. RUPIN.....	345
21 Portrait de Daniel de Cosnac.....	413
22 Carte relative à la classification des monnaies gauloises, par M. MAXE-WERLY.....	480
23 à 24 Coffre émaillé de Salins, par M. l'abbé CHABAU.....	520
25 à 28 Coffre émaillé du Vigeau, par M. l'abbé CHABAU... 532, 539	
29 à 31 Plan des ruines de Tintignac, par M. E. BORIE, d'après les dessins de MM. GULLOT et FERRIÈRES... 653, 698, 699	
32 à 33 Monnaie trouvée à Tintignac, dessinée par M. SOULIÉ.. 677	
34 à 36 Têtes trouvées à Tintignac, dessinées par M. E. BORIE..... 681, 685, 688	
37 à 39 Vases trouvés à Tintignac, par M. E. RUPIN..... 691, 692	
40 Nom de potier trouvé à Tintignac.....	695
41 Le pont du Saillant, par M. E. RUPIN.....	756

TABLE MÉTHODIQUE

SCIENCES

Les eaux minérales des Saulières, par M. Ph. LALANDE.....	775
---	-----

HISTOIRE

Les malheurs d'un abbé de Valette, par M. A. VAYSSIÈRE.....	35
L'effroyable déluge et inondation arrivé à Brive en 1634, pièce communiquée par M. Ph. de BOSREDON.....	131
Livres de raison limousins et marchois, publiés par MM. GUIBERT, LEROUX et l'abbé LECLER.....	135, 543
Documents relatifs à l'histoire de la Maison de Turenne, par M. A. VAYSSIÈRE.....	309
Articles bibliographiques : Les <i>Pensées</i> de l'abbé Joseph Roux, par M. L. DECROS. — Le <i>Dictionnaire des Émailleurs</i> de E. MOLINIER, par Mgr BARBIER de MONTAULT.....	409

Notice sur la vie de Daniel de Cosnac, par M. le comte de COSNAC.....	413
Proverbes bas-limousins, recueillis par M. Jean-Baptiste CHAM- PEVAL	495, 715
Droits de péage et de pontonage sur le pont du Saillant, par M. Louis GREIL.....	755

ARCHÉOLOGIE

Pierre Reymond, émailleur à Limoges, par M. E. RUPIN.....	25
Note sur un tiers de sol d'or trouvé à Chartriers, par M. Léon LACROIX.....	43
Œuvres de Limoges conservées à l'étranger, et documents re- latifs à l'émaillerie limousine, par M. Ch. de LINAS.....	47
De la classification des monnaies gauloises, par M. MAXE-WERLY.	480
Les coffres émaillés du Cantal, par Mgr BARBIER de MONTAULT.	521
Monnaie trouvée à Vigéois, par M. Ph. LALANDE.....	628
Monnaie trouvée à Sauliac, par M. l'abbé PAU.....	628
Ruines romaines à Tintignac, par M. Ph. LALANDE.....	633

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

BOSREDON (Philippe de). L'effroyable déluge arrivé à Brive en 1634, 131.	
CHAMPEVAL (Jean-Baptiste). Proverbes bas-limousins, 495, 715.	
COSNAC (Gabriel-Jules de). Notice sur la vie de Daniel de Cosnac, suivie d'une relation inédite des obsèques de ce prélat, 413.	
DECROS (Léopold). Les <i>Pensées</i> de Joseph Roux, 403.	
GREIL (Louis). Droits de péage et de pontonage établis sur le pont du Saillant,	
GUIBERT (Louis). Livres de raison, registres de famille et journaux individuels limousins et marchois, 134.	
LACROIX (Léon). Note sur un tiers de sol d'or trouvé dans la com- mune de Chartriers-Ferrière (Corrèze), 43.	
LALANDE (Philibert). Monnaie trouvée à Saint-Bonnet-l'Enfantier, 628. — Ruines romaines à Tintignac, 631. — Eaux minérales des Saulières, 775. — Procès-verbaux des séances, 777.	
LECLER (Abbé). Livres de raison limousins et marchois, 134.	

